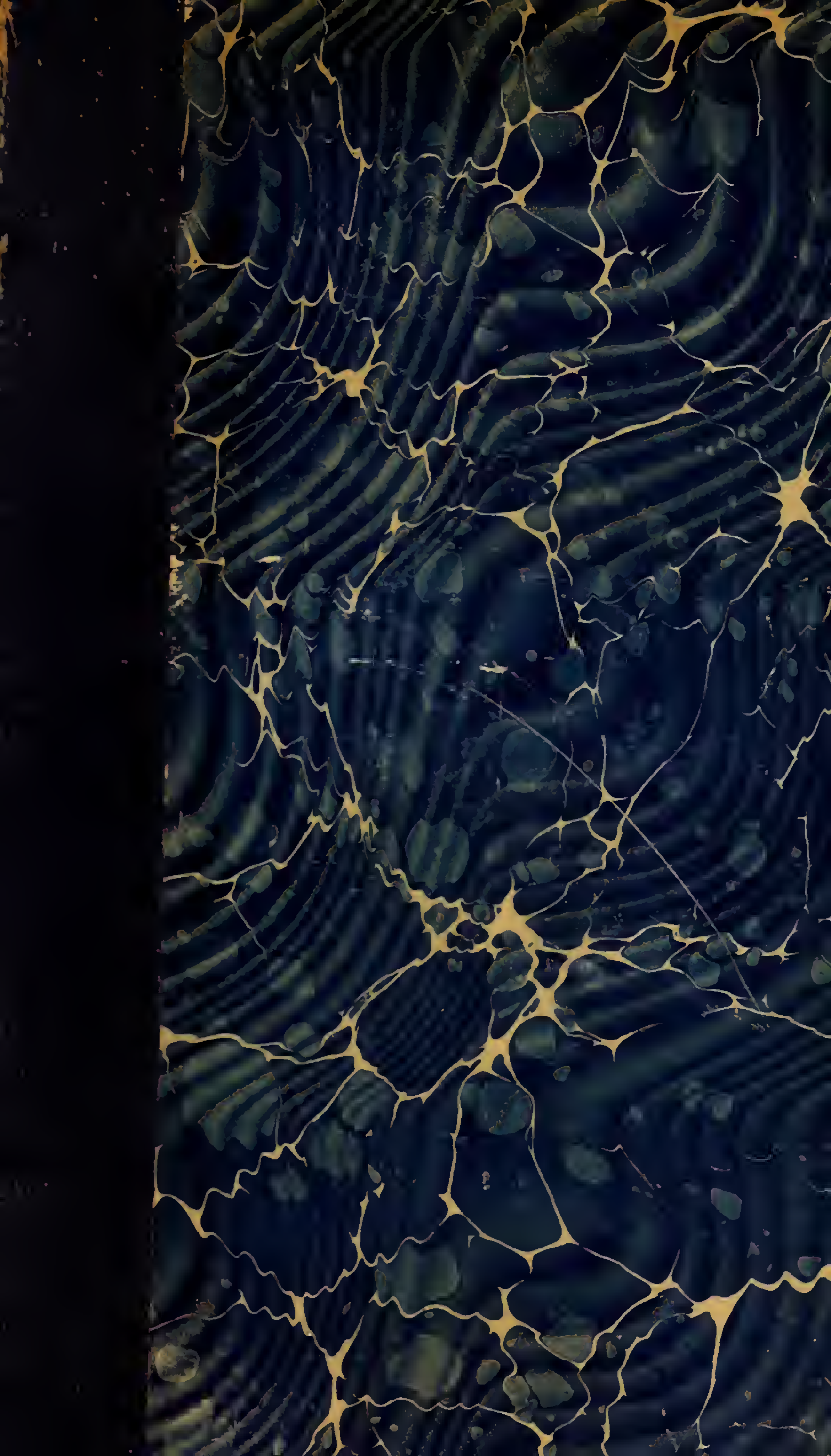
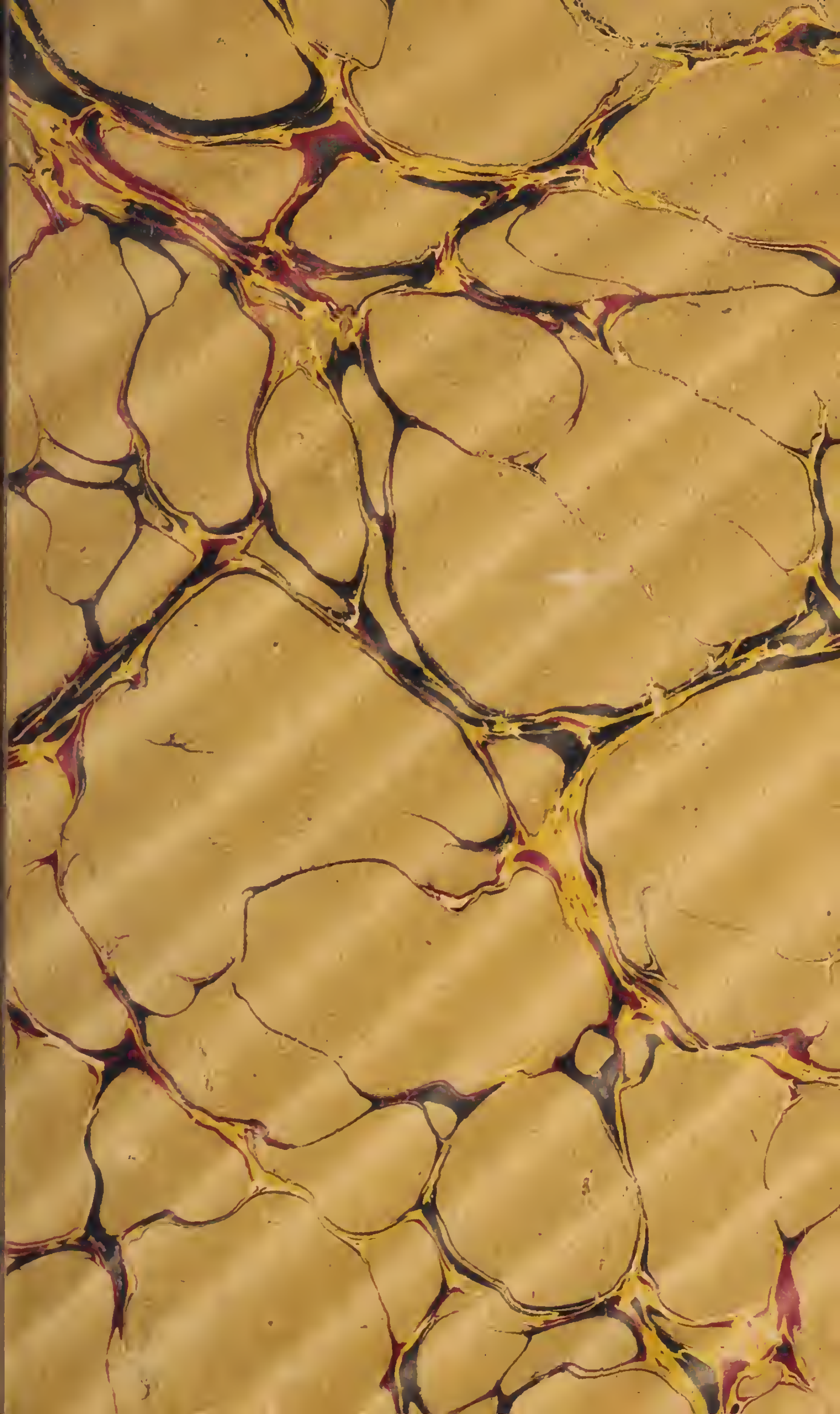




LA

"RELIGION DE JÉSUS"

(IASO JA-KYŌ)

RESSUSCITÉE AU JAPON

Dans la seconde moitié du XIXe siècle



DOMINIQUE ZEN-YEMON

à l'âge de soixante-quatorze ans

LA
" RELIGION DE JÉSUS "
(IASO JA-KYŌ)
RESSUSCITÉE AU JAPON
Dans la seconde moitié du XIXe siècle

PAR

FRANCISQUE MARNAS

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE DU DIOCÈSE D'OSAKA

« Est, est, non, non. »
S. MATH., C. V, V. 37.

TOME SECOND



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS	LYON
83, Rue de Rennes, 83	3, Avenue de l'Archevêché, 3

TROISIÈME PARTIE

LA DERNIÈRE PERSÉCUTION

« *Beati estis, cùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me :*

« *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis.* »

Ev. s. S. Math. C. V, v. 11, 12.

« Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, qu'on vous persécutera, et qu'on dira calomnieusement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.

« Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux... »

LIVRE PREMIER

PREMIÈRES ARRESTATIONS ET PREMIERS EMPRISONNEMENTS

A URAKAMI, OMURA, KUROSAKI ET SHITTSU

de Juin à Décembre 1867)

CHAPITRE PREMIER

La persécution éclate d'une manière soudaine. — Dans la nuit du 14 ou 25 juillet les chapelles d'Urakami sont pillées par des émissaires du gouvernement, et soixante-quatre des principaux chrétiens sont violemment arrêtés. — Ils sont d'abord conduits chez le shoya, qui les pousse à des actes de rébellion, puis à Nagasaki où ils sont emprisonnés. — Emotion produite dans cette ville par leur arrestation. — Mgr Petitjean prie tous les consuls de bien vouloir bien s'intéresser officiellement au sort des chrétiens. — Le général Van Valkenburgh, ministre des Etats-Unis s'associe énergiquement aux démarches des consuls auprès du gouverneur — Inutilité de ces démarches. — Lettre du ministre de France au vicaire apostolique. — Il lui annonce qu'il a obtenu la mise en liberté des prisonniers, et lui demande d'engager tous les chrétiens à accepter certaines formalités extérieures, qui ne portent, dit-il, aucune atteinte à leur foi. — Mgr Petitjean ne peut admettre que des funérailles catholiques soient présidées par des bonzes et accomplies selon les rits bouddhistes. — A chaque décès, les chefs de famille d'Urakami refusent l'intervention des bonzes et sont jetés en prison. — La persécution se propage dans la province d'Omura — Les chrétiens de Koba et de Kitamura sont emprisonnés au nombre de cent dix. — A Nagasaki l'exécution des promesses faites par le Go-ro-ju à M. Roches est toujours attendue. — Courageuse conduite des chrétiens d'Urakami. — Ils écrivent au Souverain-Pontife.

Vingt-huit mois s'étaient exactement écoulés depuis la découverte des chrétiens, lorsqu'éclata la persécution.

Grâce au zèle et à la prudence des missionnaires, les ruines éparses de l'ancienne Eglise du Japon se relevaient silencieusement. La Foi catholique commençait à refleurir en divers points du Kyu-Shu, et Nagasaki

était redevenue, au milieu des ombres du paganisme, le phare d'où rayonnait la lumière de Jésus-Christ. Cette ville et les chrétientés qui l'avoisinaient ne faisaient point toutefois oublier à Monseigneur Petitjean les parties plus éloignées de son immense vicariat.

A Yokohama, M. Girard privé de M. Mounicou (1) ne pouvait rester seul. M. Marin lui fut donné comme compagnon, et celui-ci fut remplacé par M. Furet à Yokosuka, où une chapelle avait été construite pour le service religieux des quelques Français, occupés sous la direction de M. Verny à l'organisation de l'arsenal. M. Furet dût en outre diriger dans ce port une école destinée aux officiers de marine et qui donnait déjà les meilleures espérances (2). Il fallait aussi reprendre Hakodate, racheter si on le pouvait l'ancienne maison de M. Mermet, construire une église, et enfin rechercher si dans ce pays il ne restait pas quelques descendants des anciens chrétiens. Cette mission échut à M. Mounicou, qui paraissait d'ailleurs l'ambitionner. Monseigneur Petitjean se proposait de le rappeler un peu plus tard pour fonder la mission d'Osaka, lorsque cette ville, une des plus considérables du Japon, serait ouverte aux étrangers (3). Il lui donna pour auxiliaire M. Armbruster, qui fort attaché déjà aux chrétiens de Nagasaki ne les quitta pas sans un profond déchirement de cœur. M. Mounicou et M. Armbruster s'embarquèrent le 28 juin, trois semaines environ après M. Furet (4).

(1) Ce missionnaire, nous l'avons vu, se trouvait depuis quelque temps à Nagasaki.

(2) Cette école avait été fondée par M. Verny. Les élèves s'y montraient bien disposés, et c'est en parlant d'eux que M. Marin disait : « Ils sont vraiment aimables, et je commence à m'apercevoir que tous les gens à deux sabres n'ont pas hérité d'une haine séculaire contre l'étranger. »

(3) Le gouvernement japonais avait consenti pour le 1er janvier 1868 à l'ouverture de Yedo, d'Osaka, de Hiogo, et d'un port sur la côte ouest.

(4) Ils devaient emmener avec eux trois jeunes chrétiens d'Urakami, auxquels ils apprendraient le latin, et qui leur serviraient de catéchistes.

Tout paraissait en bonne voie, et à Nagasaki même tout était dans le calme. Pendant le mois de juin, à cause des grandes pluies et du travail dans les rizières, l'administration des chrétiens avait été en partie suspendue. Leurs visites de nuit à la mission étaient devenues plus rares. Les quelques tracasseries, auxquelles ils s'étaient trouvés en butte, n'avaient rien eu de trop alarmant. Certains indices même permettaient de conjecturer que les autorités étaient disposées à se montrer de plus en plus conciliantes. Le shoya de Shittsu après avoir, à la suite de quelques manifestations chrétiennes dont il avait été effrayé, ordonné une perquisition dans plusieurs familles, et fait procéder à l'enlèvement des images et des objets religieux, venait de les faire rendre à leurs propriétaires. Celui de Kurosaki (1), qui bien que chrétien s'était jusque-là tenu à l'écart de ses frères, paraissait vouloir s'en rapprocher, depuis que M. Cousin, venu pour assister un malade, avait le jour de la Sainte Trinité célébré une première fois la messe dans le village, en présence de 250 de ses administrés, et il laissait son fils étudier publiquement la catéchisme. Enfin à Nagasaki, le shoya venait de rendre justice à une chrétienne, qui habitait avec son fils très malade tout près de la mission. Les voisins payens de cette femme avaient en haine du Christianisme voulu la contraindre à quitter le quartier. Dans ce but, ils avaient imaginé de revêtir une idole d'habits dérisoires et de la traîner dans la boue, accusant la chrétienne de cet acte sacri-

Mais leur départ fut si précipité, qu'un seul de ces enfants put être prévenu assez à temps pour partir. Encore arriva-t-il juste au moment où on levait l'ancre. « Ce petit bonhomme, raconte M. Armbruster, avec son bagage sur le dos et ses jambes nues, qu'il prit la précaution de laver à la mer avant de s'embarquer, avait l'air des plus décidés : « Tu n'auras pas de compagnons, lui dis-je ». — « Peu m'importe ! répondit-il. J'aurai les Pères. » Mgr Petitjean comptait bien lui envoyer quelque jeune chrétien de son âge à la première occasion qui se présenterait.

1) Village voisin de Shittsu, à sept ou huit lieues de Nagasaki.

lège. Mais le shoya, sans être dupe de leurs calomnies, avait dit à cette pauvre femme avec bienveillance : « Votre religion est bonne. Bientôt on pourra la pratiquer librement au Japon. Alors je veux m'en faire instruire moi-même ». L'orage survint donc au moment où les missionnaires s'y attendaient le moins. Ecoutons M. Laucaigne.

« Samedi, 13 juillet, j'avais quitté Nagasaki pour me rendre à Urakami, où je devais passer une quinzaine de jours. M. Poirier se disposait à venir me rejoindre le lundi soir à Notre-Dame de l'Épiphanie (1), tandis que M. Cousin devait aller à peu près en même temps administrer les chrétiens de Sainte-Claire (2). La nuit du samedi et la journée du dimanche s'étaient passées dans le calme le plus parfait. Malgré la pluie, un grand nombre de chrétiens s'étaient rassemblés des environs pour suivre les exercices de la semaine, et dormaient déjà d'un profond sommeil, quand le lundi vers trois heures du matin, la porte de ma petite cellule s'ouvre avec bruit : « On vient nous arrêter ! Vite, fuyons ! » me crie le propriétaire de la maison. Revêtir mes habits, mettre par dessus une robe japonaise et courir hors de la maison fut l'affaire de quelques secondes. Tatsu-yemon, mon catéchiste, et deux autres jeunes gens furent sur pied aussitôt que moi. Il était temps ; tandis que nous sortions par l'un des côtés de l'enclos des hommes armés entraient par l'autre. Nous prîmes à la hâte le chemin de la montagne, et sans oser encore demander la moindre explication, je renvoyai vers la chapelle les deux jeunes gens, en leur recommandant de sauver, s'il était possible, les ornements et les vases sacrés. Après une course, dont il ne me serait guère possible d'apprécier la durée, le jour qui commençait à poindre

(1) Village de Hira.
(2) Village de Kawakami.

nous contraignit de demander asile à une pauvre vieille nommée Magdeleine, dont la cabane se trouvait située sur la lisière d'un grand bois. Nous avions à peine eu le temps de changer nos habits trempés par la pluie qui tombait à torrent, que des cris d'alarme nous annoncèrent l'arrivée d'une troupe de satellites conduits par des officiers à deux sabres : ils se dirigeaient du côté où nous étions. La cabane où nous nous trouvions n'étant plus un lieu sûr, nous courûmes dans le bois voisin, et sans perdre de temps, nous cherchâmes à nous éloigner le plus possible des habitations. Après avoir longtemps erré au milieu des bois, nous nous trouvâmes dans une vallée profonde couverte d'épais taillis, qui nous cachaient à tous les regards sans nous empêcher de voir les hauteurs voisines. C'est là que j'ai passé une demi-journée. A peine y fûmes-nous arrivés que l'un de mes compagnons de fuite, Ichinosuke, qui n'avait pas encore reçu les sacrements, se hâta de me demander le baptème et l'absolution. Je me rendis d'autant plus volontiers à ses désirs, que je le trouvais bien instruit, et qu'il était plus exposé que tout autre, à cause de l'hospitalité qu'il donnait au missionnaire. Tatsu-yemon et Ichinosuke, avec qui j'étais, ne savaient comme moi rien encore de ce qui s'était passé. Après quelques instants d'action de grâces Ichinosuke nous quitta pour aller aux informations, et Tatsu-yemon demeura seul avec moi. Je crus devoir l'engager à rentrer près de sa mère qui serait sans doute fort inquiète sur son compte et à ne pas s'exposer plus longtemps en restant avec moi. Le pauvre jeune homme fut singulièrement affligé de ma proposition : « Si vous voulez bien le permettre, je ne vous quitterai pas, me dit-il avec émotion. Pour ma mère, elle sait que je suis près de vous, et quoiqu'il m'arrive en votre compagnie, elle sera contente. Si l'on vous arrète, je serai arrèté avec vous. » En disant ces

mots, ses yeux étaient pleins de larmes, qu'il s'efforçait vainement de cacher. Je n'ai pas voulu mettre son cœur à une plus longue épreuve, et l'ai laissé libre de rester. Un moment après, il se mettait en prière et j'essayais de l'imiter.

« La matinée nous parut bien longue, il nous tardait de voir revenir Ichinosuke pour savoir ce qui se passait dans la vallée. Enfin des messagers arrivent. D'abord c'est un voisin de la vieille Magdeleine qui nous apporte des chaussures et une grande couverture de paille. Mais rien encore de précis sur les prisonniers, sinon que les satellites et les officiers qui les conduisaient étaient très nombreux. Ichinosuke lui-même revient sans avoir rien appris. Enfin, un troisième arrive qui nous annonce que plusieurs des principaux chrétiens de Notre-Dame de l'Epiphanie ont été arrêtés ainsi que quelques hommes. Le bruit courait aussi que le fils du baptiseur avait été cruellement frappé et laissé à demi mort (1). La chapelle avait été pillée et saccagée, mes ornements et tous mes effets emportés. Sur ces entrefaites arrivent Tokusaburo avec un autre catéchiste et un de nos anciens domestiques. Tokusaburo revenait de la messe lorsque la nouvelle du désastre parvint à Nagasaki, portée par un de nos chrétiens. Vite il passe la mer et arrive dans la vallée, au moment où les prisonniers étaient amenés à la ville. C'est lui qui me donne les détails les plus précis sur cette triste matinée. Il m'apprend d'abord l'arrestation de son père (le maire du village de Saint François-Xavier) et la manière barbare dont il a été traité par les satellites, qui l'ont frappé à coups de bâton, chargé de liens, ne lui laissant pas même le temps de prendre ses vêtements. Quoique simple catéchumène (2), il s'est montré plein

(1) Tomokichi, l'infirme.
(2) Il devait recevoir les sacrements à la première mission.

de patience et de courage. Les bourreaux étonnés se disaient entre eux : « Voilà certainement un vrai chrétien. On a beau le frapper, il ne se plaint pas ! » Torajiro, le frère aîné de Tokusaburo, toute une famille de sa parenté, quelques jeunes catéchistes, qui étaient couchés à côté de l'autel au moment où il fut pillé, plusieurs femmes qui venaient au devant des prisonniers pour leur dire un dernier adieu, ont été arrêtés, et ont partagé le sort du maire de leur village. Le frère aîné de Tatsu yemon, qui avait fait de sa maison un lieu de réunion pour les chrétiens, une fille dévouée à l'instruction de ses compagnes et une femme plus âgée avec un petit enfant de quelques mois furent également enchaînés. Les satellites étaient conduits par un traître, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui avait fait sa première communion depuis quelques mois et qui à la suite de difficultés avec ses parents s'était mis au service du shoya. Une de ses premières victimes fut le catéchiste qui l'avait instruit et présenté au baptême, en qualité de parrain. Celui-ci dormait paisiblement avec quelques jeunes gens qu'il avait passé une partie de la nuit à catéchiser, quand les satellites vinrent le saisir. Les jeunes disciples, parmi lesquels se trouvait un frère du traître lui-même, enfant de quinze ans à peine, ont tous été arrêtés avec leur maître. La mère adoptive de Tatsu-yemon, propriétaire du terrain sur lequel se trouve la chappelle de Saint-François (Nakano), réveillée par le bruit qui se faisait près de sa maison courut chez un voisin. Les bourreaux la cherchèrent longtemps de toutes parts. La courageuse veuve, voyant qu'on mettait tant de persistance à la réclamer et craignant d'attirer des malheurs aux gens de son village, allait se livrer aux satellites, si les personnes qui l'entouraient ne l'eussent retenue !

« En quittant Saint François la troupe des persécu-

teurs, composée d'environ trois cents hommes, se divise et tombe presque en même temps sur les villages de Sainte-Claire, de Saint-Joseph (1) et de Notre-Dame de l'Epiphanie. A Sainte-Claire, un vieillard déjà emprisonné pour la Foi, dix années auparavant, est pris le premier avec son fils. Mais celui-ci est relâché presque aussitôt parce que sa mauvaise vue le mettait dans l'impossibilité de marcher au milieu des ténèbres. Son vieux père aurait sans doute été frappé comme les autres prisonniers, si le bourreau chargé de lui, reconnaissant une victime qu'il avait tourmentée à la dernière persécution, n'eût été pris de compassion et ne lui eût épargné les mauvais traitements exercés sur certains de ses compagnons. Un baptiseur, dont le père avait souffert aussi pour la Foi à la même époque, fut moins humainement traité. Une de ses filles à peine âgée d'une quinzaine d'années et quelques chrétiens de Hirado qui étaient venus s'instruire chez lui ont partagé ses chaînes.

« A Saint-Joseph de l'Epiphanie on eût le temps de cacher les objets du culte, pendant que les satellites procédaient à l'arrestation du baptiseur et d'un des principaux chrétiens avec son fils, jeune homme de dix-huit ans.

« A Notre-Dame de l'Epiphanie, les bourreaux se portèrent d'abord chez Ichinosuke, propriétaire du terrain de la chapelle. Celui-ci, en entendant les voix des nocturnes visiteurs et les coups redoublés par lesquels ils cherchaient à ouvrir sa porte, se souvint de ce qui lui était arrivé de la même manière et à la même heure, dix ans auparavant, alors qu'il avait été arrêté avec son père et sa mère. Avant que sa porte eût cédé il prit la fuite par une ouverture secrète ménagée à dessein. C'est alors qu'il accourut m'éveiller et c'est pendant que nous

(1) Motobari-Tsuji.

allions chercher un asile dans les bois que la chapelle fut livrée au pillage. Sans prendre la peine de faire un choix parmi les nombreux chrétiens qui s'y trouvaient réunis pour entendre la messe, les satellites arrêtèrent tout ce qui se présenta.

— « Où est la maison de Mataïchi » ? (1) demande un officier au fils même de celui qu'il cherche.

— « La voici » dit le jeune Tomokichi, en indiquant la maison de son père.

— « Et toi qui es-tu ? »

— « Je suis le fils de celui que vous cherchez. »

« A ces mots, les satellites s'emparent de lui, lui attachent les mains derrière le dos et le poussent violemment devant eux. La brutalité dont est victime le jeune infirme excite l'indignation des vieux chrétiens, et les bourreaux reçoivent quelques coups. Cependant Mataïchi est enchaîné avec son fils. Enfin un autre chrétien, propriétaire d'un jardin qui sert quelquefois de but de promenade aux résidents européens de Nagasaki, vint clore la liste des prisonniers. Ce fut l'arrivée des satellites emmenant cette dernière victime qui me fit demander à la solitude des bois une retraite plus sûre. J'y demeurai jusqu'à midi. Quand le calme fut bien rétabli dans la vallée, on me reconduisit chez la vieille Magdeleine. Je restai chez elle jusqu'à la fin du jour, où une fausse alerte jeta l'effroi dans tous les hameaux à la fois et me fit regagner le chemin des montagnes, où je passai la nuit. Le lendemain, je trouvai enfin quelqu'un, qui osa se hasarder à porter un billet à Monseigneur Petitjean. Sa Grandeur répondit par un ordre formel de revenir à Nagasaki. Mon retour s'effectua sans aucun incident à travers la ville et en plein jour. »

Au moment où les officiers du gouvernement escortés

(1) C'était le baptiseur du village.

de bourreaux opéraient ces arrestations à Urakami, et y pillaient les chapelles, des messagers courageux s'étaient dévoués dans chaque village pour en apporter la nouvelle à la mission. Le premier courrier était arrivé vers cinq heures et demie du matin. Mgr Petitjean parut un instant accablé. « Tous nos chefs sont pris ! » s'écria-t-il ; et au premier moment il n'eût pas la force d'en dire davantage. Aussitôt deux des enfants de la maison prirent en courant le chemin de la vallée pour avoir d'autres renseignements. L'un d'eux pleurait sur le sort de son père : « Il n'a pas encore reçu les sacrements, disait-il, et je sais qu'il a peur, que va-t-il devenir ? »

Cependant les autres courriers d'Urakami se succédèrent à de courts intervalles. On apprit par eux que les prisonniers avaient été conduits d'abord chez le shoya. Une foule de chrétiens les y avaient suivis insistant auprès des officiers pour qu'on leur rendît leurs objets religieux, surtout ceux qui appartenaient à l'Eglise. Indignés de la brutalité avec laquelle les satellites traitaient leurs captifs, ils en avaient frappé plusieurs. Surtout à la vue du malheureux qui s'était fait traître et avait livré ses frères, ils n'avaient pu se contenir. Un certain nombre de satellites effrayés s'étaient esquivés au milieu du désordre, et quelques uns des prisonniers avaient même pu s'enfuir sans être poursuivis. C'est alors que, transporté de Hira, était arrivé Tomokichi. Les bourreaux l'avaient maltraité, parce qu'étant boiteux, il ne pouvait les suivre : les chrétiens voulaient porter plainte au gouverneur de tant d'atrocités et fournir à l'appui des preuves convaincantes.

Le shoya avait essayé de les tromper grossièrement. Il les avait engagés à résister aux satellites et même à se procurer des armes, allant jusqu'à leur promettre son appui et celui des grands officiers « contre la volonté desquels, disait-il, tous ces faits s'étaient accom-

plis ». C'était de la part de ce fonctionnaire perfide un vil stratagème, afin de pouvoir les faire passer pour rebelles et d'avoir ainsi aux yeux des étrangers un motif plausible de les condamner (1). Les chrétiens ne s'étaient heureusement pas laissé prendre à ses paroles.

Au sortir de chez le shoya, les prisonniers avaient été conduits à Nagasaki et incarcérés auprès du palais du gouverneur. Ils étaient alors soixante-quatre. Depuis, on n'avait plus eu d'eux aucune nouvelle.

Qu'allait-il arriver ? Etait-ce un simple avertissement ? Ou bien allait-on voir comme au temps des anciennes persécutions couler des flots de sang ? Monseigneur Petitjean ne pouvait se faire à cette dernière idée. Si troublé que fut à cette heure le Japon, les traités de 1858 lui paraissaient avoir, malgré tout, ouvert dans ce pays l'ère du progrès et de la civilisation. Il lui semblait impossible, qu'en présence des étrangers admis dans les ports ouverts, et sous l'œil des représentants des nations chrétiennes, on put revoir jamais les horreurs sans nom du passé. Néanmoins son anxiété était grande.

L'arrivée des prisonniers à Nagasaki y avait produit une vive émotion. Les payens s'étaient, au nombre de trois ou quatre mille, attroupés sur leur passage. Beaucoup d'entre eux, à la vue de ces inoffensifs paysans de tout âge et de tout sexe, qui ressemblaient si peu sous leurs chaînes à des malfaiteurs ordinaires, avaient

(1) On sut, d'ailleurs, que l'ordre d'arrêter les chrétiens avait été donné quelques jours auparavant. « Les officiers chargés de l'exécution, dit M. Cousin, s'en entretenaient ensemble et peut-être aurait-il suffi à quelques Européens de prêter l'oreille pour saisir le secret. Après coup, l'on apprit que l'un des anciens élèves des missionnaires au collège des interprètes faisait partie de l'expédition. Peut-être est-ce en raison de cette mesure, dont il préparait l'exécution, que le gouverneeur avait inopinément refusé un nouveau professeur, après l'avoir d'abord demandé à Mgr Petitjean, qui le lui avait promis. Quoiqu'il en soit, tout avait été calculé à l'avance, les plans concertés, les victimes désignées et le jour fixé. »

donné des signes non équivoques de leur mécontentement. La colonie européenne toute entière se montrait indignée.

« A onze heures, raconte M. Cousin, Monseigneur reçut une lettre de M. le consul de Prusse, qui demandait des renseignements sur cette affaire, afin de pouvoir en référer à son ministre. Dès le matin, il avait vu l'interprète du gouverneur, et avait déclaré hautement devant lui, que la mesure était odieuse, en le priant de faire part de sa protestation au gouverneur lui-même. Monseigneur se décida alors à voir tous les consuls dans le but de les intéresser officiellement à nos chrétiens et surtout aux prisonniers. Tous le promirent avec la plus grande sympathie... Le lendemain, dans une audience qu'il avait obtenue du gouverneur, le consul de France, M. Léques, combattit les prétextes apportés pour légitimer la mesure : « Ce n'est pas au nom des traités que je viens ici, dit-il, c'est en ami et au nom de l'humanité dont vous violez les lois. L'Europe réprouvera ce que vous avez fait ; vous redescendrez dans son estime au rang des peuples barbares, et vos relations avec elle en souffriront. Peut-être même les ministres résidant à Yedo vous obligeront-ils à revenir sur vos pas, ce qui serait humiliant pour vous, et ce que vous pouvez éviter en relâchant de vous-mêmes les prisonniers. »

Deux jours plus tard, M. le consul de Portugal, dans une circonstance analogue, répétait les mêmes arguments, les seuls, du reste, qui pussent être acceptés et compris.

Le général Van Valkenburgh, ministre des Etats-Unis, arrivé à Nagasaki quelques jours après l'arrestation des chrétiens, s'associa très énergiquement à la démarche des consuls et, pendant quelques jours, Mgr Petitjean pensa que grâce à lui il pourrait peut-être

visiter les prisonniers et savoir par lui-même quel était leur sort. Ils étaient, en effet, gardés très au secret. Vainement le consul de France avait essayé d'obtenir qu'un catéchiste nommé Yogoro, précédemment attaché à la personne de M. Mounicou, pût aller rejoindre ce missionnaire à Hakodate : malgré ses demandes réitérées, il n'avait pas été relâché. Seul un petit enfant, que sa jeune mère ne pouvait plus allaiter, était sorti de prison, et avait été renvoyé à Urakami chez ses parents. Mais ce n'était pas d'un enfant de quelques mois que l'on pouvait rien apprendre. Les missionnaires savaient seulement que les détenus avaient été transférés dans une autre prison, à Sakuramachi. Là, sous prétexte de fournir à leur nourriture, une somme d'une valeur de 45 francs avait été demandée pour chacun d'eux par leurs gardiens, ce qui n'avait pas empêché à ceux-ci de permettre qu'on leur apportât non seulement des aliments, mais tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Quoique sans aucun doute les geôliers dussent être presque seuls à profiter de tout, les chrétiens n'avaient pas hésité à leur porter l'argent demandé, de la nourriture et des vêtements (1). Ils avaient espéré d'abord, que ce serait un moyen de communiquer avec les prisonniers, mais jusque-là nul n'avait pu y parvenir. Ils avaient bien aperçu de loin quelques uns d'entre eux, mais sans pouvoir leur adresser une seule parole.

M. Van Valkenburgh s'était trop avancé auprès de

(1) Mgr Petitjean, en apprenant ce qui se passait, s'était hâté d'offrir aux chrétiens une certaine somme au nom de la mission, mais ceux-ci l'avaient refusée, parce que, disaient-ils, les missionnaires avaient assez de pourvoir aux besoins des enfants des prisonniers qu'ils avaient recueillis. Il leur fallait, en effet, les nourrir, ce qui, sans compter la dépense, souffrait encore une autre difficulté. La terreur s'était répandue chez les payens à tel point que plusieurs domestiques d'un consul refusèrent un jour de transporter à la mission du riz acheté par l'évêque pour ses pensionnaires improvisés.

Monseigneur Petitjean, lorsqu'il s'était flatté d'obtenir sinon l'élargissement immédiat des prisonniers au moins l'autorisation de les voir.

« Malgré toute la bonne volonté de Son Excellence, écrivait M. Cousin le 2 août, rien n'a été accordé, si ce n'est de belles promesses, comme savent en faire les Japonais. J'ai pu, lui a dit le gouverneur, prendre sur moi d'arrêter les chrétiens parce qu'ils violaient une loi de l'Etat, que je devais faire observer. Mais il n'est plus en mon pouvoir de les rendre à la liberté, sans ordre de mon gouvernement. Si les ministres des Puissances étrangères peuvent faire rapporter la loi qui proscrit le Christianisme tout sera fini, mais en dehors de cela il n'y a pas de liberté possible pour les chrétiens. Tout ce que l'on peut promettre, c'est de ne pas les torturer jusqu'à ce que vous ayez pu en conférer avec les ministres du gouvernement japonais. C'est alors que Son Excellence a demandé l'autorisation de les visiter, ajoutant qu'il voyait en eux non des coupables, mais des hommes dignes d'estime et de respect injustement détenus. Le gouverneur a répondu qu'il était étonné de voir un ministre manifester un semblable désir, mais que pour le satisfaire il l'accompagnerait lui-même à la prison. Dans de telles conditions, il était impossible à Monseigneur ou à l'un de nous de paraître. C'est pourquoi M. le ministre croyant que sa demande devenait inutile l'a retirée, annonçant qu'à son retour à Yedo son premier soin serait de protester officiellement auprès du gouvernement japonais, et de demander une satisfaction pour cette violation des lois de la justice et de l'humanité. »

Monseigneur Petitjean comptait surtout sur l'intervention du ministre de France. Il espérait que ses bons rapports avec le Shogun lui permettraient d'arranger les choses sans trop de difficulté. Aussi fut-il plus dou-

loureusement surpris qu'on ne saurait dire, lorsqu'il reçut de M. L. Roches la lettre suivante :

Yokohama, 8 août 1867.

Monseigneur,

« En apprenant les événements qui ont récemment eu lieu à Nagasaki, je me suis hâté d'intervenir auprès du gouvernement du Taï-kun, afin de prévenir les conséquences fâcheuses qui auraient pu en résulter. Je ne serai que vrai en déclarant que j'ai trouvé chez le Go-ro-ju des sentiments de modération et de tolérance dont j'ai été frappé ; et pas une seule fois durant nos conférences, je n'ai eu à constater qu'ils fussent animés par l'apparence même du fanatisme religieux. Aussi ne m'a-t-il pas été difficile d'obtenir en faveur des chrétiens emprisonnés non seulement leur mise en liberté immédiate et la restitution des objets qui leur ont été séquestrés, mais encore l'oubli complet du passé. Les ordres qui doivent sanctionner ces promesses ne tarderont pas à arriver à Nagasaki et je suis certain qu'ils seront fidèlement exécutés.

« En présence de la preuve éclatante de bon vouloir, que nous donne à cette occasion le gouvernement japonais, je ne saurais trop, Monseigneur, vous rappeler les recommandations que j'ai eu l'honneur de vous présenter de vive voix sur une question d'une aussi grave importance.

« Nul plus que moi n'a admiré la constance de Foi catholique qui après deux siècles vous a permis de retrouver des coréligionnaires sur le sol même où cette Foi avait subi de si dures épreuves, mais la teneur des traités, les engagements formels de la France, l'intérêt même de l'avenir réservé à votre mission, tout nous impose l'obligation de tempérer un zèle qui pourrait compromettre les résultats que nous avons tous à cœur d'atteindre.

« Ce n'est point au moment où le Taï-kun est aux prises avec les embarras que lui cause surtout sa loyauté à tenir les promesses qu'il nous a faites, qu'il serait opportun de

vouloir résoudre définitivement une question à laquelle le Japon rattache encore le souvenir d'une époque de troubles et de bouleversements. Les daimyo hostiles au pouvoir du Taï-kun ne laisseront pas échapper cette occasion de le sàper plus sûrement, et nous verrions peut-être éclater cette guerre civile que nous nous efforçons de prévenir. A la révision des traités, au contraire, cette question se résoudra d'elle-même, car alors dégagé de toute préoccupation politique le Taï-kun pourra s'en occuper sans craindre, comme aujourd'hui, des complications trop faciles à prévoir.

« Mais je sens qu'il est inutile d'insister davantage à ce sujet, car je sais, Monseigneur, ce qu'on peut attendre de votre esprit de modération, de vos lumières et du désir même que vous avez d'assurer le triomphe de notre doctrine.

« Aussi ne douté-je pas que vous n'employez votre haute et salutaire influence sur les chrétiens indigènes pour les amener à reconnaître par l'acceptation de certaines formalités extérieures qui n'engagent nullement leur Foi, le soin que mettra l'autorité japonaise à respecter la liberté de leur conscience. C'est dans ce sens du reste que j'écris au gouvernement de l'Empereur.

« Veuillez agréez, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

Signé : Léon Roches

Ainsi M. Roches était en admiration devant la tolérance du gouvernement japonais. Il semblait trouver juste qu'il eût emprisonné des chrétiens qui se refusaient à accomplir certaines formalités ordonnées par la loi. Et décidant lui-mème que ces formalités n'engageaient point leur Foi, il ne doutait point que Mgr Petitjean n'employât sa haute et salutaire influence auprès d'eux pour les amener à les accepter.

Le malheur était que Mgr Petitjean ne le pouvait, l'Eglise n'admettant pas que des funérailles catholiques soient célébrées selon des rits payens, et présidées

par des bonzes. Autant valait dire aux chrétiens, qu'il n'y avait point de liberté pour eux.

Grâce à Dieu, Mgr Petitjean n'avait pas à rappeler leur devoir aux fidèles d'Urakami.

Le 2 août, une chrétienne nommée Clara Isé avait été citée devant le juge criminel pour rendre raison de sa conduite à l'occasion de la mort récente de sa mère. Fidèle à Dieu et à sa conscience elle s'était contentée de prévenir les officiers civils. et avait refusé d'appeler le bonze. Le shoya et le dai-kwan l'ayant fait aussitôt comparaître, elle avait protesté devant eux que jamais elle n'aurait recours à un prêtre payen. Ces magistrats, lui ayant demandé si elle ne se retractait point et persévérait dans son fol entètement, elle n'avait rien changé à ses premières réponses et les bourreaux l'avaient chargée de liens. Les témoins de son interrogatoire racontèrent quelques jours après aux missionnaires le courage qu'elle y avait montré. Le juge aurait voulu la sauver, en lui faisant dire que c'était par oubli qu'elle avait négligé d'appeler le bonze. Mais elle avait énergiquement protesté qu'elle l'avait fait à dessein, pour remplir les dernières volontés de sa mère, et pour ne pas pécher. On l'avait conduite en prison. En quittant Urakami elle avait dit : « Je ne reviendrai pas: mais je suis heureuse, car je vais pouvoir dire aux autres prisonniers ce que l'évêque et les Européens font pour nous. »

Dès le lendemain, un chrétien d'un autre village subissait le même sort. Chaque nouveau décès allait faire désormais de nouveaux coupables.

A quelque temps de là, un vieillard vint la nuit recevoir les sacrements afin de se présenter sans crainte, le jour suivant, au juge criminel. Toutefois, en sortant de la mission, il se ravisa et au lieu de prendre le bâteau qui l'avait amené, il se jeta dans un autre et alla se ca-

cher dans un village voisin. Les parents cités à sa place devant le juge durent s'engager à le chercher et à le livrer dans huit jours.

« Le mode de persécution que l'on inaugure, écrivait M. Cousin à la date du 10 août, pourrait devenir désastreux s'il continuait. Combien de chrétiens, qui affronteraient sans pâlir les tortures, se laisseront décourager peut-être par la pensée, que la mort désormais ne frappera plus personne dans leur famille sans envoyer du même coup d'autres victimes gémir dans les cachots...

« Quant aux premiers prisonniers, ajoutait-il, toujours la même incertitude sur leur sort. Il y a quelques jours, on entendait dire que trois d'entre eux avaient succombé et qu'un autre était malade. Cette dernière nouvelle seule s'est confirmée. Les officiers de la prison ont fait savoir à la famille de Tokusaburo que son père, l'ancien maire du village de Nakano, avait une figure de mourant. Aujourd'hui, on a dû faire des démarches auprès du gouverneur pour obtenir son élargissement jusqu'à complète guérison. Des coupables ordinaires auraient lieu d'espérer, mais l'histoire de toutes les persécutions ne nous apprend-elle pas que les chrétiens sont des criminels pour lesquels il n'est aucune faveur possible. L'autre nouvelle que trois étaient morts a été démentie hier par le gouverneur à M. le ministre d'Amérique. Son Excellence, dans une deuxième entrevue, a repris la question des chrétiens et a reproché au gouverneur japonais d'avoir manqué à la parole qu'il lui avait donnée à lui-même, en faisant deux nouveaux prisonniers. Le gouverneur a répondu que Clara Isé et l'autre chrétien, qui a été arrêté pour la même cause, n'étaient pas en prison, qu'on devait les interroger, mais qu'ils n'avaient rien à souffrir. Ce sont des assurances, mais qui ne suffisent pas à nous tranquilliser. »

Jusque-là la persécution s'était bornée à Urakami, mais tout à coup le bruit se répandit qu'elle commençait à se propager dans la province limitrophe d'Omura.

A la suite d'un recensement où chacun devait témoigner qu'il n'était pas chrétien, en en signant la déclaration de son sang et en buvant d'une eau sur laquelle le bonze avait récité des paroles superstitieuses, quarante arrestations avaient eu lieu au village de Koba. Les habitants avaient protesté et déclaré qu'ils aimaient mieux mourir que de cesser d'être chrétiens. A l'exception des femmes et des enfants au-dessous de quinze ans, tous avaient été jetés en prison. Au village de Kitamura, les chrétiens avaient d'abord laissé surprendre leur bonne foi : mais reconnaissant ensuite qu'on leur avait demandé un acte d'apostasie, ils étaient allés se récrier tous ensemble qu'on les avait trompés et qu'ils étaient chrétiens comme ceux de Koba. Sept d'entre eux avaient été aussitôt emprisonnés. Les femmes et les enfants avaient demandé à partager le même sort, mais on les avait congédiés. Ces nouvelles n'étaient malheureusement que trop vraies. Puisant alors dans cette religion que l'on proscrivait une inspiration digne d'elle, les chrétiens d'Urakami allèrent à tour de rôle faire la garde autour de ces maisons désolées, où n'habitaient plus que des veuves et des orphelins. Mais les femmes et les enfants eux-mêmes ne tardèrent pas à être arrêtés à leur tour.

« Mes tristes prévisions se sont réalisées, écrivait le 18 août M. Cousin à M. Rousseille. Dans les deux villages de Koba et de Kitamura, il ne reste plus un seul chrétien. Tous, jusqu'aux femmes et aux enfants, sont en prison. Voilà leur désir accompli ! Toute relation avec eux est interdite. Impossible donc de savoir comment ils sont traités, et de prévoir ce qui les attend. Des bruits sinistres ont couru, qui feraient croire que sept d'entre eux sont destinés à mourir, après quoi les

autres seraient relâchés. On ne saurait rien affirmer, si ce n'est que les officiers subalternes poussent aux mesures extrêmes, dans l'espoir de faire quelque gain à la faveur des exécutions. Nos prisonniers sont cent-dix à Omura (1) et plus de soixante à Nagasaki. »

Dans cette ville, cependant, les choses semblaient changer de face. Que le ministre de France eût obtenu l'élargissement des prisonniers et la restitution de leurs biens confisqués, cela ne faisait plus de doute pour personne. Le gouverneur de la ville avouait lui-même qu'il avait reçu des ordres à ce sujet. On en attendait, il est vrai, l'exécution. Pourquoi était-elle différée ? On l'ignorait, mais sans en être trop surpris, accoutumé qu'on était aux lenteurs calculées de la bureaucratie japonaise.

Au reste les résidents européens, qui avaient d'abord témoigné quelque sympathie à la cause des chrétiens semblaient déjà les avoir oubliés. Absorbés qu'ils étaient par des soucis mercantiles, presque tous feignaient de craindre une crise commerciale à la suite de la persécution. Plusieurs, afin de ne pas se compromettre aux yeux des Japonais, se montraient moins chrétiens encore que par le passé. Suivant eux, les intérêts de la Religion devaient être au plus tôt sacrifiés à tous les autres. Un protestant disait un jour à l'interprête du gouverneur : « Les missionnaires catholiques retourneront au milieu des chrétiens malgré vous. Si vous voulez en finir avec eux gardez-vous de leur faire le moindre mal, et surtout de les tuer : ils ne désirent que cela, afin d'aller au ciel. Arrêtez-les plutôt, faites les conduire sous bonne garde à Yedo, et livrez les au ministre de France qui en fera son affaire ».

Mgr Petitjean songea dès lors à envoyer M. Cousin à Yokohama, ou à s'y transporter lui-même, afin d'éclai-

(1) Les chrétiens de Koba étaient emprisonnés tout près de la ville d'Omura.

rer M. Roches et de le prémunir contre les fausses données, qui lui arrivaient de toutes parts, et du côté surtout du gouvernement japonais. Par là aussi il espérait obtenir que les ordres reçus par le gouverneur de Nagasaki seraient plus promptement exécutés, et que l'élargissement des prisonniers, influant heureusement sur le prince d'Omura, le déciderait à mettre en liberté les chrétiens de sa province qu'il avait fait incarcérer.

Si quelque chose était capable d'adoucir alors l'affliction du pieux évêque, c'était le courage que montraient les chrétiens restés à Urakami. Pour n'être point prisonniers, ils ne laissaient pas d'être tracassés de mille manières. Tout était mis en œuvre pour les déconcerter. L'astuce et la fourberie, les promesses fallacieuses étaient les moyens les plus ordinaires ; les menaces même n'étaient pas toujours épargnées. Étonné de l'attitude et des protestations énergiques des consuls étrangers, le gouverneur de Nagasaki persistait à vouloir faire passer les chrétiens pour rebelles. A cet effet, une lettre anonyme, que l'on disait venir des prisonniers circulait à Urakami engageant les habitants à faire la paix avec les bourreaux et les satellites. Mais les chrétiens surent se tenir sur leurs gardes. D'ailleurs, les conseils des missionnaires pouvaient encore leur parvenir et leur courage était si peu ébranlé, que sans une défense formelle de leur évêque, ils seraient venus tous les soirs en grand nombre se confesser à Nagasaki comme auparavant. Pour pouvoir communier et s'en retourner plus fortes, deux femmes passèrent toute une nuit dans l'église. L'une d'elle qui était la mère de l'un des meilleurs catéchistes avait son mari, son fils et plusieurs parents parmi les prisonniers. En sa considération, il avait bien fallu faire exception à une règle jusque-là inflexible. De simples enfants faisaient preuve

d'une fermeté, qui n'était point de leur âge. Mgr Petitjean avait réuni près de lui les fils des prisonniers, et les avait joints aux élèves de latin. Ils étaient ensemble une vingtaine. L'un d'eux, qui n'avait que onze ans, avait été recueilli par des parents payens, après l'arrestation de son père.

— « Si tu veux demeurer ici, lui disait-on, il faut cesser d'être chrétien ».

— « Je ne cesserai point » répondait l'enfant.

Effrayé des assauts réitérés, que le pauvre petit avait à subir, un chrétien proposa de le confier au vicaire apostolique, et la famille accepta. Quelque jours après, l'enfant reçut la visite de son oncle et de son frère, et les mêmes obsessions recommencèrent. Mais il ne varia pas dans sa réponse.

— « Non, répétait-il, je ne cesserai pas d'être chrétien ».

— « Eh ! bien, tu n'auras plus ni habits, ni argent ».

L'enfant alla tout en larmes dire aux missionnaires que son oncle avait voulu le faire tomber.

— « Et qu'as-tu répondu » ?

— « Que je ne cesserai pas d'être chrétien. Et alors ils m'ont dit que je n'aurais plus d'habits. »

— « On t'en donnera. »

— « Que je serais sans famille ».

— « Tu auras pour famille Monseigneur et les Pères ».

Et l'enfant tout consolé rejoignit ses camarades. On l'a surnommé *Jamenu*, c'est-à-dire : Je ne cesse point.

Au milieu des angoisses de la persécution, les chrétiens japonais tournèrent leurs regards vers Rome, d'où leur était venue cette Foi qu'on prétendait leur arracher. Ils s'adressèrent au Souverain Pontife, comme au Père de la grande famille chrétienne, pour lui faire part de leur douleur et réclamer ses encouragements et ses prières. Voici la traduction française de la lettre des chrétiens d'Urakami.

« Daigne le très illustre maître des âmes, Pie IX, aux pieds duquel nous sommes respectueusement prosternés, condescendre à permettre que nous fassions monter cette lettre jusqu'à lui.

« A Nagasaki, dans la vallée d'Urakami, les familles de nos concitoyens sont au nombre d'environ sept cents.

« Nous tenions, il est vrai, la Foi chrétienne de nos pères, mais par suite de l'extrême rigueur des lois, peu initiés à la connaissance de la doctrine de Dieu, nous n'avions été que des méchants jusqu'au moment où, grâce à un très illustre Pontife, un Evêque et des Pères partis du royaume de France nous sont arrivés. A leur ombre, nous nous sommes peu à peu instruits et nous avons pu ensuite recevoir les sacrements, ce que nous regardons comme le comble du bonheur. En plus, afin que, par la vertu de Dieu, cette doctrine se propageât de toutes parts, hommes, femmes, enfants même, nous nous sommes offerts à Dieu corps et âme, sans réserve.

« Alors, par l'ordre de chefs impies, un grand nombre d'habitants du village ont été saisis et jetés en prison. S'ils doivent être mis à mort, daignez, nous vous supplions, obtenir que nous soyons emprisonnés nous aussi, et que nous participions aux mérites de Jésus-Christ et des saints qui ont souffert des tourments.

« Lorsque, pour la seconde fois, la voie des chrétiens du Japon semblait s'ouvrir devant eux plus brillante, voilà qu'elle est traversée par de nouveaux périls. Daignez, nous vous en prions, veiller à ce qu'elle s'étende au loin.

« Telle est l'unique vœu de tous les habitants de ce village, sans aucune exception, et nous, leur mandataires, affirmons ces sentiments et vous en offrons le très respectueux hommage ».

« Michel, Jean-Baptiste, Michel-Marie, Jean-Marie.

« Nagasaki, 29 août 1867 ».

Cette lettre était accompagnée d'une autre, écrite par les élèves du séminaire de Nagasaki, et d'une troi-

sième de leur maître japonais, nommé Athanase (1). Plusieurs jeunes enfants, dont les parents étaient en prison, voulurent y joindre l'expression naïve de leurs hommages au « Papa Sama ». Qu'on nous permette de citer au moins une de leurs lettres, dans sa touchante simplicité.

« A vous un enfant de quatorze ans, du nom de Dominique, élève et présente une lettre. L'enfant qui, grâce à vous, à l'Evèque et aux Pères, l'an dernier, le trentième jour de la douzième lune, a reçu le baptême, la confirmation et l'Eucharistie, vous adresse une prière au sujet des chrétiens du Japon, qui ont été saisis dans le village d'Urakami.

« Par votre protection, ces chrétiens se sont multipliés. C'est pourquoi daignez demander à Dieu qu'ils se multiplient encore. Ceux qui ont été emprisonnés sont au nombre de soixante-sept et dans ce nombre il y a quatorze femmes. Parce que l'inquiétude s'accroît peu à peu, j'ai recours à vous. »

Dominique Ichiroji

Nagasaki 29 août 1867.

(1) Athanase, qui portait en japonais le nom d'Abe-Shinzo, était un lettré qui travaillait avec Mgr Petitjean et M. Laucaigne à faire des livres, et surtout le catéchisme.

Les Missions catholiques ont publié la lettre des séminaristes de Nagasaki et celle de leur maître. Année 1868, p. 30.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le gouvernement japonais cherche à obtenir des chrétiens une apostasie générale. — Vingt députés des villages d'Urakami comparaissent devant le daï-kwan, le 27 août. — Ce même jour et les suivants, plusieurs des prisonniers de Nagasaki sont conduits enchaînés à travers la ville au palais du gouverneur. — Les payens s'attroupent sur leur passage, en criant : « Voici les noirs ! Voici les noirs ! » — Des chrétiens se mêlent à la foule, et donnent quelques renseignements aux missionnaires. — Quelques femmes sont citées aussi devant les juges et contrairement aux usages du pays elles paraissent en public les mains liées derrière le dos. — Pendant ce temps, le gouverneur nie qu'il ait reçu l'ordre d'élargir les prisonniers, et les arrestations auxquelles donne lieu le refus des bonzes pour les funérailles continuent. — Inquiétude des missionnaires sur le sort des prisonniers. — Le 8 septembre, ils apprennent l'apostasie de vingt-et-un d'entre eux. — Ceux qui n'ont pas faibli sont accablés de mauvais traitements. — Révocation des deux gouverneurs de Nagasaki. — Un envoyé extraordinaire du Shogun les remplace. — Suivant lui les chrétiens restent détenus, parce que le Shogun n'a pas ratifié ce que le Go-ro-ju avait consenti. — Le consul de France reproche à l'envoyé du Shogun la manière dont sont traités dans leur prison les chrétiens restés fidèles. — Léger adoucissement donné à leurs souffrances. — Le 16 septembre, le shoya fait comparaître devant une assemblée de vingt-huit bonzes quelques chrétiens d'Urakami. — L'église catholique de Nagasaki est interdite à tout Japonais sous peine d'emprisonnement. — Mgr Petitjean se rend à Yokohoma. — Le 22 septembre, huit chrétiens sont jetés en prison et le kambo pour les délivrer des tortures demande à leurs familles de fortes sommes d'argent. — Plusieurs chrétiens parviennent à pénétrer auprès des prisonniers, en soudoyant leurs gardiens. — Les confesseurs sont menacés de la torture. — Lettres de M. Roches à Mgr Petitjean. — Réponse de l'évêque. — Appréciation de la politique du ministre de France.

Dans le même moment, où le gouvernement japonais promettait au ministre de France la mise en liberté des prisonniers, il s'apprêtait à exiger des chrétiens une apostasie générale. Le 24 août, un *Go-yo* (1) (communication officielle) fut annoncé pour le 27 aux chrétiens d'Urakami. Ceux-ci s'empressèrent de choisir dans les divers villages des délégués pour les représenter dans cette importante circonstance. Mais le shoya, redoutant la fermeté de ceux qui avaient été nommés, voulut faire le choix par lui-même. Tenu au courant de tout par le traître qui était à son service et par ceux qui précédemment avaient accepté le ministère des bonzes, il ne désigna que des hommes faibles ou peu instruits, qui lui promettaient un succès facile. Ses calculs furent heureusement déjoués.

Le 27 août, sur les dix heures du matin, le dai-kwan. (lieutenant du gouverneur) arrive à Urakami. Père et mère du peuple il se plaint tout d'abord des soucis et des fatigues que lui occasionnent ses enfants, puis l'interrogatoire commence. Les députés étaient au nombre de vingt. Les deux premiers saisis de frayeur consentent à tout ce qu'on leur demande ; les sept suivants protestent au contraire qu'ils ne cesseront jamais d'être chrétiens. L'officier s'arrête déconcerté : « Réfléchissez bien, leur dit-il, écrivez vos réponses, et dans quelques jours vous me les adresserez. » Jugeant que pour ce jour-là il était inutile d'insister davantage, il annonce brusquement son retour à Nagasaki, où, dit-il, il devait interroger aussi les prisonniers.

Après son départ précipité, un officier d'un rang inférieur prend sa place. A ce moment les délégues choisis par les villages, et dont le shoya n'avait pas voulu, s'avancent. Ils apportent une supplique, déjà présentée

(1) Go-yo, mot à mot une auguste affaire.

par eux au gouverneur. « Cette supplique, leur répond le juge, suffirait à elle seule pour vous perdre : vous y avez écrit le mot de chrétien que le gouvernement réprouve ». Pendant toute la durée de la séance, les officiers affectèrent, en effet, de dire, en parlant du Christianisme, la religion française, la religion étrangère, la voie du Maître du ciel. Cette première comparution n'aboutit en somme à aucun résultat.

Le même jour à Nagasaki, cinq des prisonniers furent conduits chargés de chaînes à travers la ville jusqu'au palais de l'ouest. Le catéchiste Yogoro était du nombre. Plusieurs chrétiens se rendirent sur leur passage, pour les voir et les saluer : Yogoro leur répondit par un joyeux sourire. Ils ne surent point ce qui leur avait été demandé, mais seulement qu'à dix heures du soir ils avaient été ramenés à la prison avec leurs chaînes.

Le même spectacle de chétiens conduits enchaînés chez le gouverneur fut donné tous les jours suivants aux habitants de Nagasaki. « Voici les noirs ! voici les noirs ! » (1) criaient avec mépris les payens, dès qu'ils les apercevaient, et tous d'accourir. Cependant ils étaient étonnés du contentement qui paraissait sur le visage et dans toute la contenance des prisonniers.

« A la foule des curieux, écrivait M. Cousin (2), sont toujours mêlés quelques chrétiens, et c'est par eux que nous parviennent divers renseignements. Ce sont ceux qui ont montré le plus de zèle et de fermeté avant les arrestations qui comparaissent le plus fréquemment, et c'est une consolation pour nous de penser qu'ils représenteront dignement leurs frères. Yogoro, Torajiro,

(1) Cette appellation de KURO — noirs — existait déjà à l'arrivée des missionnaires actuels. Personne n'a pu en expliquer clairement l'origine.
(2) Lettre du 7 septembre, à M. Rousseille.

Zen-yemon, Mataïchi sont les plus connus... Torajiro surtout a conquis la sympathie des officiers par ses nobles manières et ses belles réponses. Dans un des interrogatoires, le gouverneur cherchait à l'attendrir en lui disant de songer à son père, ancien maire et maintenant comme lui prisonnier, à sa mère, à sa femme, à ses enfants :

— « Je ne suis pas chrétien pour ma famille, répondit-il. J'ai une âme à sauver, moi seul en suis responsable. »

« Ce n'était pas qu'il fut sans affection pour les siens. Un jour qu'il revenait du prétoire, il rencontra son fils Jean Sadaichi, âgé de cinq ans, qu'on avait amené à dessein sur le chemin par où il devait passer. Il le salua d'un sourire. Mais l'enfant ayant éclaté en sanglots, le pauvre père se sentit défaillir, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et n'eût pas le courage de se retourner pour voir son fils une dernière fois. Depuis il a fait prier sa famille de lui épargner de semblables émotions (1).

« Nous avons appris que plusieurs fois le gouverneur avait demandé aux chrétiens comment ils s'étaient instruits, quels étaient leurs chefs et qui parmi eux avaient fait les premières démarches pour appeler les missionnaires dans la vallée, si quelqu'un était allé les chercher où s'ils y étaient venus d'eux-mêmes, si comme leurs pères les anciens chrétiens ils pouvaient faire des miracles, et pourquoi ils n'en faisaient plus, que ce serait un moyen d'obtenir leur délivrance ? A toutes ces questions, les prisonniers ont dit, qu'ils ne pouvaient pas répondre. Ils sont interrogés chacun à part ; malgré cela, il est arrivé qu'un jour quatre d'entre eux sans avoir pu se

(1) « Jean, racontait à ce propos M. Cousin, est venu faire visite à Monseigneur. A ceux qui lui demandent où est son père, il répond d'un air affligé que les yakunin sont venus le prendre, et l'ont emmené. »

consulter ont répondu absolument de la même manière. Les membres du tribunal en ont été stupéfaits.

« Des femmes ont aussi comparu. Si coupable que puisse être une femme, fut-elle parricide, il n'entre pas dans les habitudes japonaises de la présenter enchaînée aux regards de la populace. Les bras sont croisés sur la poitrine et une longue robe recouvre tous ses liens. Mais pour des chrétiennes rien ne saurait être trop ignominieux. Elles ont donc paru enchaînées comme les hommes, et comme eux les mains liées derrière le dos. On ignore ce qui leur a été demandé. »

L'élargissement des prisonniers, si formellement promis depuis déjà trois semaines, semblait devenu fort problématique. « Le gouverneur, disait M. Cousin (1), nie maintenant qu'il ait reçu l'ordre de les relâcher. Voilà quelle dignité le gouvernement japonais met dans ses rapports avec les représentants des Puissances européennes. Il se flatte d'aller chez elles étudier la civilisation, il emprunte leur industrie et leurs lumières et emprisonne ceux qui partagent leurs croyances. Il demande aux missionnaires d'enseigner à ses interprètes la langue française, et persécute ceux à qui ils enseignent la religion de France. »

Et le 7 septembre il ajoutait :

« Les arrestations continuent mais sans bruit, à mesure que la mort de l'un des nôtres vient mettre le chef de famille dans l'alternative d'appeler le bonze ou d'aller en prison. Hier encore un de ces malheureux ayant refusé des funérailles payennes pour un des siens. « Tu veux donc à tout prix, lui dit le gouverneur, désobéir aux lois! Ne sais-tu pas, que si un de nos prêtres allait prêcher dans les pays étrangers une doctrine contraire à celle du peuple, on jetterait en prison

(1) Lettre à M. Rousseille du 29 août.

ceux qui l'écouteraient? Pourquoi ce qui est trouvé juste ailleurs ne le serait-il pas ici? » Avait-il foi dans ce beau raisonnement? Je l'ignore. Mais je sais que quelques journaux, organes des résidents européens, peuvent bien le lui avoir inspiré. En faut-il davantage pour le faire s'en prévaloir et se croire fort? Vous voyez qu'au lieu de finir, la persécution recommence toujours. D'un côté des chrétiens tremblants, de l'autre des prisonniers, et nous qui tout en paraissant libres sommes en réalité plus captifs que les uns, plus inquiets que les autres, et souffrons plus qu'eux tous de ne pouvoir ni les consoler, ni partager leurs chaînes. Priez pour eux, priez pour nous (1). »

Etait-il vrai, comme le gouverneur de Nagasaki l'assurait en toute occasion, que les prisonniers ne fussent soumis à aucune torture? Mgr Petitjean et ses missionnaires continuaient à se le demander, lorsque soudain, le 8 septembre, ils furent affligés d'une immense douleur. Sur vingt-deux prisonniers, qui comparurent ce jour-là devant les magistrats, vingt-et-un apostasièrent. A leur tête se trouvait le maire de Nakano affaibli par la maladie, et qui n'était encore que catéchumène. Aucun renseignement n'était parvenu sur les femmes : une seule, disait-on, avait faibli. Les apostats ne furent pas rendus à la liberté. Ramenés en prison, ils eurent à souffrir la double peine de la captivité et du remords. On les exempta toutefois des mauvais traitements, dont furent accablés, à partir de ce moment, les chrétiens restés fidèles. Ces derniers, d'après ce que l'on apprit, furent au nombre de quarante-sept entassés sur quatre nattes, c'est-à-dire, dans l'étroit espace d'un peu moins de quatre mètres de long sur deux de large. Il leur devint impossible de respirer et de dormir. En même

(1) Lettre du 7 septembre, à M. Rousseille.

temps leur nourriture fut réduite à des proportions absolument insuffisantes.

Sur ces entrefaites, deux matelots anglais ayant été assassinés à Nagasaki, les gouverneurs de cette ville furent révoqués à la demande du ministre d'Angleterre, et un envoyé extraordinaire du Shogun les remplaça en attendant que leurs successeurs fussent nommés. Mgr Petitjean, supposant que cet officier supérieur avait des ordres, pria par lettre M. Lèques de vouloir bien lui demander l'accomplissement des promesses faites au ministre de France. Le 14 septembre, M. Lèques eût une première entrevue avec l'envoyé du Shogun. Leur dialogue a été conservé. L'officier commença par nier que les prisonniers fussent maltraités :

— « Je les relâcherai immédiatement, ajouta-t-il, si vous voulez promettre, qu'ils se repentiront de s'être faits chrétiens. »

— « Impossible ! » répondit le consul.

— « Alors, ce sera bien difficile. Il faudrait aussi empêcher vos prêtres d'aller au milieu d'eux à l'avenir. »

— « Je vous promets, dit M. Lèques, que je leur ferai connaître vos désirs, mais je ne vous garantis pas qu'ils s'y conformeront, car ils sont Français et ont le droit comme tels d'aller dans tous les lieux consentis par les traités. »

— « Ce sera encore une difficulté bien grande. »

— « Cependant, répliqua le consul, M. le ministre de France a eu des promesses d'élargissement. Comment ne sont elles pas encore remplies ? »

— « C'est que le Shogun n'a pas ratifié ce que le Go-ro-ju avait d'abord consenti. Du reste, M. le ministre a vu Sa Majesté et doit vous envoyer prochainement des dépêches à ce sujet. C'est alors seulement que nous pourrons discuter la question de l'élargissement des prisonniers. Quant à ceux-ci, ils ne seront

pas mis à mort et nous les traitons comme nos enfants. »

— « Il y a de bons et de mauvais enfants, dit le consul. Si vous traitez les chrétiens à coups de bâton, ou bien si vous les laissez mourir faute d'air et de nourriture, entendez-vous par là les traiter comme vos enfants ? »

— « Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons. Ils ne souffrent nullement et ceux qui vous donnent des renseignements contraires mentent. »

C'était lui qui mentait (1). Le lendemain 15 septembre, M. Léques lui écrivait que, d'après des renseignements puisés à bonne source, les prisonniers étaient traités autrement qu'il ne l'avait assuré, et il demandait que leur sort fut adouci au moins jusqu'à l'arrivée des dépêches promises. On apprit presque aussitôt qu'une petite satisfaction avait été accordée et que le nombre de ceux qui restaient sur les quatre nattes avait été réduit à trente-trois. Ce n'était pas assez pour les empêcher de souffrir beaucoup, mais c'était peut-être suffisant pour les empêcher de mourir bientôt. « Serait-il donc bien plus difficile, écrivait M. Cousin (2), d'obtenir la délivrance de soixante-quinze innocents que de faire casser d'un seul coup les deux gouverneurs de Nagasaki ? Ne suffirait-il pas à ceux qui ont à leur disposition le pouvoir et l'influence de le demander sérieusement, sans paraître craindre que quelques chrétiens fidèles à leur Foi ne soient un germe de guerre civile et n'occasionnent la chute du pouvoir shogunal au Japon ? »

(1) Le consul l'avait à peine quitté que Mgr Petitjean recevait confirmation que quarante-sept prisonniers étaient réellement entassés sur l'étroit espace de quatre nattes.

(2) Lettre du 16 septembre à M. Rousseille. C'est à cette lettre que nous avons emprunté la conversation du consul français de Nagasaki avec l'envoyé du gouvernement japonais.

Le 16 septembre, une nouvelle comparution de quelques députés chrétiens d'Urakami a lieu devant les bonzes réunis au nombre de vingt-huit chez le shoya. Chacun est interrogé en particulier.

— « Pourquoi suivez-vous la religion des prêtres étrangers ? dit un des bonzes à l'un d'eux. Ne pouvez-vous pas faire le salut de votre âme tout aussi bien avec le *Buppo* (1), qui enseigne l'existence du paradis et de l'enfer ? Nous aussi, nous adorons un être unique : Amida. C'est parce que vous ne connaissez pas cette doctrine que vous la rejetez. »

— « Non, répondit le député, c'est parce que nous sommes chrétiens et que nous ne voulons point d'Amida. »

— « Mais ce que vous croyez est identiquement la même chose. Voyons : dites ce que vous croyez. »

Le chrétien récite alors le Symbole des Apôtres et accentue fortement le douzième article : « Je crois à la vie éternelle. »

— « Cette doctrine est très belle, reprend le bonze. On peut la suivre, mais il ne faut pas se dire chrétien : les lois du pays s'y opposent. D'ailleurs les commandements du Maître du ciel ne disent-ils pas, qu'il faut en premier lieu obéir aux parents ? Comment donc pouvez-vous désobéir aux officiers, qui sont les père et mère du peuple ? »

— « Nous voulons bien obéir aux officiers, mais non embrasser la doctrine d'Amida. »

Un autre se contenta de répondre au bonze qui lui demandait de lui rendre compte de sa Foi :

— « Moi, homme des champs, je ne saurais rien enseigner aux bonzes. Je suis chrétien. Je comprends et je crois dans mon cœur, mais je n'en sais rien faire

1) Loi du Bouddha.

sortir. Si vous voulez vous instruire, adressez-vous aux Pères qui sont à O Ura. »

D'après ce que les délégués en racontèrent plus tard, tous les autres interrogatoires furent la reproduction de ceux-là. Ils assurèrent que pendant la séance, des officiers et le gouverneur lui-même se tenaient cachés derrière une cloison, et que pour mieux entendre les réponses claires et serrées de l'un des chrétiens, ils ouvrirent à un certain moment un vasistas, qui mettait les deux pièces en communication. Ils entendirent à la fin l'un des bonzes s'écrier en se retirant : « Que ces gens-là sont ennuyeux ! » Cependant cette fois encore aucune mesure ne fut prise, et chacun put s'en retourner tranquillement chez lui.

Ce même jour, vers les deux heures du soir, une dépêche arriva à Nagasaki. C'était une défense absolue de visiter désormais l'église catholique. N'y eût-il qu'un seul homme, il serait fait prisonnier.

Le 20 septembre, deux navires venant de Yokohama entrent en rade. Il n'apportent point l'ordre d'élargir les prisonniers. M. Lèques, fort désappointé, car il avait prévenu le ministre de France de l'inexécution des promesses du gouvernement, se rend auprès de l'envoyé du Shogun. Mais il n'obtient de lui aucune communication, si ce n'est que pour éviter le reproche de tenir les prisonniers trop à l'étroit, ceux-ci seraient transportés ailleurs.

— « Si vous voulez en faire la demande par écrit, lui dit-il, les prisonniers qui ont apostasié seront mis en liberté. Mais pour ceux qui refusent encore de se repentir, et pour quelques-uns surtout qui excitent les autres à ne point le faire, il ne saurait en être ainsi. »

— « C'est précisément pour ces derniers que je suis venu, répondit le consul. C'est parce qu'ils sont et veulent rester catholiques, que je vous demande leur déli-

vrance. Je ne vous demande rien pour ceux qui ont renié leur religion. »

— « Ne parlons plus de tout cela, dit le gouverneur. Vous n'avez point d'instructions à ce sujet. Nous ne saurions nous entendre. »

Mgr Petitjean s'embarqua dès le lendemain, 21 septembre, pour Yokohama. « Dieu veuille, écrivait M. Cousin, que Sa Grandeur n'ait pas à lutter contre ceux qui devraient nous défendre et se flattent de le faire ! »

Dans la nuit qui suivit le départ du vicaire apostolique, des émissaires du gouvernement allèrent à Urakami surprendre les chrétiens et leur annoncer que six d'entre eux accusés d'être les chefs auraient à comparaître le lendemain devant le gouverneur. Deux autres, Ichimatsu et Elisabeth Toki, coupables d'avoir récemment enterré leurs enfants sans le ministère des bonzes, furent mandés avec eux. Le soir, à l'issue de l'audience, tous les huit furent remis aux *éta* (1) et conduits à la prison de Sakuramachi. Néanmoins ils ne partagèrent pas le cachot des confesseurs de la Foi. Le jour même de leur arrestation, ils demandèrent à leur famille une assez forte somme d'argent, afin d'échapper à la torture infligée par le kambo. Ce kambo était un prisonnier, qui, en raison de son ancienneté, devenait le chef et le surveillant immédiat des compagnons qui lui étaient amenés dans les cachots. Sa dignité lui conférait à lui et aux anciens le droit d'arracher aux nouveaux arrivants tout l'argent possible et pour cela d'employer la torture, sans que les officiers eussent à intervenir. Les victimes avaient toujours à subir une première vio-

(1) Corroyeurs. Leur métier faisait d'eux des parias exclus de la société. Ils formaient une corporation et jouissaient cependant de certains privilèges. En retour, ils devaient à première réquisition se mettre à la disposition de la police, et faire l'office de bourreaux. Un gros village de *éta*, du nom de Magome, était situé entre Nagasaki et UraKami.

lence consistant à avoir les mains réunies au-dessus de la tête et liées ensemble par les deux pouces. Pendant ce temps on débattait le prix auquel on leur épargnerait de plus durs tourments. Les nouveaux prisonniers eurent à subir ce traitement préalable. Le kambo leur demanda tout d'abord cent rio (800 francs) par tête. Comprenant ensuite que l'exigence de ses prétentions lui ferait tout perdre, il descendit à cinquante puis à quinze rio. Les familles des prisonniers consentirent à faire ce sacrifice pour empêcher que les prisonniers ne fussent traités plus cruellement.

Le 24 septembre, grâce à l'incurie des gardiens, les chrétiens de la vallée purent échanger quelques mots avec les prisonniers. Ils aperçurent O Ai, Isé et la fille de Motosuke. Isé et O Ai demandèrent si l'on était ferme dans la vallée. Yogoro bien décidé à ne pas faiblir et prévoyant qu'il ne sortirait pas si tôt de prison les pria de lui faire parvenir un habit pour se préserver du froid. Les apostats dirent presque des injures à ceux qui venaient les consoler et leur apporter de la nourriture. Torajiro, quoique demeuré ferme jusque-là, était emprisonné avec eux. Il avait obtenu, en effet, de n'être point séparé de son père, l'ancien maire de Nakano. Il remit une lettre, dans laquelle il se plaignait des constantes vexations de ses compagnons. Ceux-ci le poursuivaient, disait-il, de leurs sarcasmes et l'accusaient de prolonger leur captivité par son opiniâtreté personnelle. Son père lui-même le persécutait si atrocement, qu'il ne pouvait plus regarder comme tel un homme qui le faisait souffrir à ce point.

Ce même jour, les apostats furent appelés devant le gouverneur. Les chrétiens d'Urakami purent échanger quelques mots avec eux, tandis qu'on les ramenait en prison. Parmi eux se trouvaient une femme de Nagasaki (quartier de Nakamachi) nommée Tora, qui était

âgée de 70 ans et n'avait jamais été instruite, une petite fille de Nishi-yama prise à la chapelle de Notre-Dame de l'Epiphanie, et Clara Isé. Ces femmes étaient conduites à une assez grande distance des hommes, qu'elles avaient de la peine à suivre. La petite fille de Nishi-yama sanglotait tout le long du chemin. Elle avait pourtant, disait-on, été ferme à l'interrogatoire. La vieille de Nakamachi pleurait aussi. Dans une rue, n'ayant pas eu la force de monter quelques marches d'escalier, les éta furent obligés de la soutenir et presque de la porter. Isé paraissait aussi fort émue à la vue de ses compagnes. Cependant c'est à une calomnie que cette dernière dût l'honneur d'être appelée ce jour-là avec les apostats à une nouvelle profession de Foi. Le même éta qui s'était vanté d'avoir ramené la courageuse veuve aux pratiques payennes avouait qu'à l'interrogatoire, elle avait répondu avec fermeté n'avoir jamais changé et ne garder aucune souvenance de s'être rétractée. Cette énergique protestation avait d'autant plus excité la colère du juge qu'il croyait avoir affaire à une apostate.

Cependant les chrétiens d'Urakami ne se décourageaient pas dans leurs tentatives pour aller voir leurs frères. Le soir de ce jour, un chrétien nommé Jimpei déguisé en porteur d'eau, et conduit par un éta soudoyé, put pénétrer à la faveur des ténèbres dans la prison, voir tous les détenus et s'entretenir avec eux. Dans une seule pièce, les trente-trois chrétiens restés fidèles étaient toujours enfermés sur un espace de quatre nattes. « Nous sommes dans le *jigoku* (l'enfer) lui dit Yogoro. Mais si le corps souffre, l'âme est forte ! Dites aux chrétiens de notre village qu'ici nous sommes fermes et que nous les conjurons de ne pas perdre courage. » Un autre catéchiste prisonnier, nommé Jinsaburo, en apprenant l'arrestation de son père, pria Jimpei d'encourager sa mère

et à ses frères à rester fidèles à la loi de Dieu. — « Je n'ai plus que ma vieille mère, lui dit aussi Sakutaro, je vous en conjure, veillez sur elle ; ne lui laissez point faire un acte d'apostasie. » Zen-yemon fit recommander ses enfants aux missionnaires. Tous prièrent le visiteur de dire à leurs parents qu'ils étaient disposés à tout souffrir plutôt que d'abandonner leur Foi. A côté de cette pièce de quatre nattes, qui portait le n° 5, le kambo et son second en occupaient une de même dimension à eux seuls. Au n° 4 se trouvaient douze apostats. Le retour de ceux qui avaient été conduits chez le gouverneur obligea Jimpei à se retirer, et c'est en sortant qu'il entendit raconter l'interrogatoire de Clara Ise. Toutes les femmes, à l'exception de la vieille de Nakamachi, avaient été fortes jusque-là. Elles remerciaient Dieu de les avoir jugées dignes de souffrir pour son nom et lui demandaient en retour de fortifier ceux qui restaient à Urakami. A part quelques défections, on pouvait espérer encore que le plus grand nombre demeureraient fermes jusqu'à la fin.

Le 25 septembre, le éta de service introduisit dans la prison un nouveau visiteur chrétien. C'était Tokuju de Nakano qui avait son père, sa mère, un frère et une sœur parmi les détenus. Il vit à peu près tous les prisonniers et put leur adresser quelques mots. Yogoro lui dit que les officiers de la prison leur avaient annoncé la torture pour le lendemain et qu'il redoutait cette épreuve moins pour lui que pour ses jeunes compagnons. Isé dit que son interrogatoire devant le gouverneur n'avait pas été long, et que celui-ci l'avait renvoyée avec ces mots : « Ce ne sera plus par de simples paroles, mais par la torture que désormais on tentera de vous persuader, vous et vos compagnes. »

Les prisonniers restés fidèles, tremblaient à la pensée que la douleur ne leur arrachât quelques mots d'apos-

tasie. Ils étaient toujours trente-trois au n° 5. C'était pour ces malheureux un supplice plus terrible qu'on ne l'imagine que d'être ainsi condamnés à vivre pressés les uns contre les autres, sans pouvoir faire de mouvement, ni s'asseoir, ni s'étendre pour dormir. Inutile d'insister sur l'air vicié qu'ils respiraient, et sur tout ce qu'entraînait l'impossibilité où ils étaient de sortir de cette étroite cellule. Si l'on joint à cela le manque de nourriture, on comprendra qu'ils devaient être réduits à un état de faiblesse et d'exaspération extraordinaires. Et c'est alors, après quinze jours et quinze nuits de pareille souffrance, qu'on les menaçait de les mettre à la torture.

Dans la nuit du 25 au 26 les missionnaires reçoivent une lettre des prisonniers : les éta demandent cent rio pour chacun d'eux. Le lendemain, nouvelles lettres : de cent rio les éta sont successivement descendus à cinquante et même à dix-sept pour certains prisonniers. et à une somme moindre encore pour quelques autres. Les chrétiens se disposent à donner de l'argent pour racheter leurs frères des tortures dont on les menace. Le 27, Yogoro remercie de l'argent et des lettres que les missionnaires lui ont envoyés. Il dit que ceux qui sont avec lui au nombre de trente-trois dans la même prison restent fermes et qu'ils adorent « l'Etre unique en trois personnes. »

Cependant l'ordre de mettre les chrétiens en liberté allait arriver. Mgr Petitjean avait fait à Yokohama tout ce qui dépendait de lui pour obtenir de M. Roches, qu'il ne sacrifiât point à sa politique avec le Shogun l'intérêt des chrétiens. Nous ne pouvons taire la dépêche officielle adressée par le ministre de France au vicaire apostolique du Japon. Le ton de cette dépêche et les instructions qu'elle contient parlent assez d'eux-mêmes, pour que nous n'ayons pas à souligner ce qu'elle a de bles-

sant pour son destinataire revêtu d'un caractère sacré, et de peu honorable en somme pour son auteur, vu la situation acceptée par lui vis-à-vis des chrétiens.

Septembre 1867.

Monseigneur,

« Le gouvernement de Sa Majesté le Taï-kun a consenti, sur ma demande, à relâcher les Japonais qui avaient été arrêtés à Nagasaki, pour avoir violé les lois du pays, en professant publiquement *une religion non comprise dans les huit sectes autorisées par ces lois*. Ces malheureux, par leur fait, auraient encouru la peine capitale, si le gouvernement japonais, mû par un sentiment d'humanité, n'avait éludé la rigueur des lois qui font de leur offense un crime capital, *bien que ces lois soient encore en vigueur*. Ce qui constate plus positivement la bonne foi du gouvernement du Taï-kun, c'est qu'il consent à mettre ses sujets en liberté sans imposer la formule de pardon requise en pareille circonstance *et qui peut avoir l'apparence d'une abjuration*. Toutefois ce pardon octroyé sans conditions à des personnes *coupables d'après les lois du Japon*, est un fait sans précédent. Mais je dois ajouter que, si le Taï-kun pardonne le passé, *il entend que dans l'avenir les Japonais respecteront les lois de l'empire. J'espère donc, Monseigneur, qu'en ce qui regarde votre mission catholique, vous éviterez tout acte qui pourrait avoir pour but d'encourager les sujets japonais, qui professent la religion chrétienne, dans la voie de la résistance où ils sont entrés à l'égard des autorités auxquelles ils sont soumis d'après les lois du Japon*. Cette résistance, Monseigneur, serait sans aucun doute l'objet d'une répression sévère, que l'état présent des affaires du Japon me mettrait dans l'impossibilité de modérer, et vous, ministre de paix et de mansuétude, vous assumeriez la responsabilité des troubles et des rigueurs qui en seraient le résultat inévitable (1). »

(1) Nous détachons cette lettre et les deux suivantes de la brochure

Quelques jours après M. Roches écrivait encore à Mgr Petitjean, la lettre suivante :

Monseigneur,

« Vous recevrez aujourd'hui la lettre officielle dont j'ai transmis la copie authentique au gouvernement japonais. C'est seulement sur la remise de ce document que le gouvernement japonais a consenti à mettre en liberté les prisonniers, sans leur imposer aucun acte qui puisse être considéré comme une abjuration. Je dois ajouter que ce n'est pas sans de très grandes difficultés que je suis arrivé à cette solution. Les daimyo qui, nous l'avons dit, étaient peu favorables à l'extension du Christianisme, et qui étaient parfaitement bien informés de tout ce qui se passait à Nagasaki, ont tous adressé des protestations au Taï-kun contre un tel état de choses. Ils ont exprimé l'opinion qu'il était à supposer que le gouvernement du Taï-kun y avait donné un assentiment tacite, et ont ajouté qu'ils étaient résolus à recourir aux moyens les plus énergiques, afin de faire respecter les lois fondamentales du Japon. Ils ont déclaré qu'ils avaient donné les ordres les plus positifs *pour faire décapiter tout prêtre européen*, ou tout Japonais chrétien qui oserait pénétrer sur leur territoire. Ces lettres des daimyo ne sont, en aucune façon, un argument inventé par le gouvernement japonais pour couvrir la nécessité présente. Je les ai lues et j'ai été à même de vérifier leur authenticité. Vous comprendrez sans peine, Monseigneur, combien difficile est la position du Taï-kun, lequel est chargé par le Mikado d'assurer l'exécution des lois de l'empire. Ce jeune prince est dirigé par les intentions les plus libérales ; il comprend que le jour n'est pas éloigné, où les lois de la tolérance religieuse remplaceront les lois du fanatisme barbare qui sont encore en vigueur. Mais, d'un autre côté, il connaît trop bien sa nation et l'esprit de l'aristocratie indigène pour compromettre l'avenir par une mesure prématurée et irréalisable

de M. Léon Pagès, intitulée : *La persécution des chrétiens du Japon et l'ambassade japonaise en Europe* (pages 9-12).

« Telle est donc la situation, Monseigneur. Et la clémence du souverain, lequel n'est pas suffisamment fort pour dominer le fanatisme des daimyo, n'est-elle pas une *garantie solide pour l'avenir ? Ne devons-nous pas lui être reconnaissants d'une décision sans précédent dans les annales du Japon, et éviter d'apporter de nouvelles difficultés sur la voie déjà pleine d'obstacles où il s'est engagé avec tant de résolution ?*

« *Une année de dix années sont des délais à peine appréciables dans l'accomplissement des desseins de Dieu.* Vous le savez mieux que nous, Monseigneur. Que l'on ne puisse donc pas supposer que vous êtes disposé à compromettre les œuvres de votre successeur par le désir, d'ailleurs très généreux, d es mener à fin vous-même. Une grande abnégation vous est imposée à la vérité, mais vous ferez ce sacrifice ; car, je le dis dans la sincérité de mon cœur, vous possédez toutes les vertus de l'apostolat.

« Je vous prie de susprendre toute action, Monseigneur ; je transmets par cette malle au gouvernement de l'Empereur tous les documents et informations qui peuvent l'éclairer sur cette importante question. Attendons sa décision. Elle sera sans doute de nature à satisfaire à toutes les exigences de la Religion et de la politique. »

M. Roches écrivait en même temps à l'agent consulaire à Nagaski :

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous transmettre copie de la lettre que j'adresse à Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon. Après que j'ai obtenu la délivrance sans condition de tous les Japonais emprisonnés sur l'accusation d'avoir violé les lois du pays en professant la religion chrétienne, vous avertirez Monseigneur, en mon nom, qu'il doit désormais éviter tout ce qui pourrait encourager les sujets japonais à enfreindre ou à braver les lois de leur pays. Ainsi, nul prêtre de la mission catholique ne doit à l'avenir se rendre à Urakami, ou ailleurs, dans un but de propagande religieuse. En effet,

pendant l'agitation très vive qui règne en ce moment dans le sud du Japon, la présence d'un missionnaire catholique au milieu des populations indigènes serait la cause d'incalculables malheurs, tandis qu'une saine politique et le véritable intérêt de notre religion nous conseillent de tout faire pour l'éviter. Vous voudrez donc bien aider, en ce qui dépend de vous, à l'exécution de la lettre et de l'esprit de mes instructions.

LÉON ROCHES.

Mgr Petitjean indigné de voir traiter ses chrétiens de rebelles par un homme, qui savait qu'ils ne l'étaient pas et s'était porté comme leur défenseur, répondit ainsi à M. Roches.

Yokohama, 12 octobre 1867.

Monsieur le ministre,

« Permettez-moi de vous exprimer l'impression pénible qu'a produit dans mon esprit la lecture des différents documents que vous avez bien voulu me transmettre. A l'exemple de tous les persécuteurs, nos ennemis se sont efforcés de noircir nos chrétiens. en les représentant comme rebelles aux lois de leur pays, et nous, missionnaires, comme les instigateurs de cette rébellion. Ici, M. le ministre, je fais appel à votre expérience et à vos sentiments chrétiens. Peut-on dire avec vérité que les Japonais qui professent la religion chrétienne ont enfreint aucune loi de leur pays ? Que le gouvernement japonais qui, pendant trois cents ans, a persécuté les chrétiens avec une barbarie sans égale, se propose de mettre en vigueur une loi de cette nature, je le comprends sans peine ; mais je sais également que le représentant de notre catholique France ne laissera jamais passer cette prétention, sans la stigmatiser au moins de sa puissante parole. C'est seulement parce qu'elles ne croient pas à cette intervention que les autorités japonaises ont osé mettre en avant contre leurs administrés chrétiens, et contre

nous-mêmes, des accusations que je n'ose point qualifier de leur vrai nom, mais contre lesquelles, par devoir de consciencé, je me sens obligé de protester au nom de nos chrétiens et de nos missionnaires, et en mon propre nom, et contre lesquelles je prie avec confiance Votre Excellence de vouloir bien protester avec nous. Votre Excellence daignera me permettre de rappeler à son souvenir quelques faits, qu'assurément elle n'a point oubliés, malgré tous les efforts de nos ennemis pour nous discréditer à ses yeux et dans l'opinion publique.

« En raison de votre titre, depuis le premier jour où nous avons découvert des chrétiens jusqu'au moment présent, nous avons regardé comme un devoir de confier à Votre Excellence des faits que nous laissions ignorer à tout le monde. Le Père Girard et moi, nous vous avons communiqué toutes choses verbalement et par lettres, tout absolument, même la question des funérailles, la véritable cause de la persécution.

« Depuis le commencement d'avril de cette année, cette question des funérailles résolue dans le sens catholique, c'est-à-dire d'après les lois de Dieu et de son Eglise, nous a occasionné de nombreux embarras de la part des autorités locales, et, dès cette époque, nous avons commencé à craindre un coup semblable à celui du 15 juillet. Lors de votre visite à Nagasaki, nous vous avons fait part du motif de nos craintes. Pour nous rassurer, Votre Excellence nous a parlé des idées libérales du Taï-kun et a fait très gracieusement à plusieurs jeunes gens chrétiens les mêmes promesses, qu'Elle nous avait déjà faites à plusieurs reprises et depuis une date ancienne, à savoir de la liberté religieuse, ou au moins de la tolérance. Ceci se passait au mois de juin. Le 15 juillet, la persécution, qui se préparait depuis le mois d'avril, éclata. Nous fournîmes sans retard à Votre Excellence des informations, ainsi qu'auparavant, avec la même confiance, la même sincérité, la même loyauté. Le gouvernement japonais produisit alors son récit, et les mêmes chrétiens, que vous aviez honorés du titre de frères, furent représentés à Votre Excellence comme des misérables, qui pouvaient légalement

être mis à mort, tandis qu'ils n'étaient coupables d'aucun autre crime que d'avoir adhéré à la religion de la France. Et les hommes apostoliques, qui sont la gloire de la France, sont rendus responsables du sang que l'on pourra verser!

« En réalité, Monsieur le ministre, si le sang chrétien ruisselle de nouveau dans le Japon, nous n'aurons pas à en rendre compte à Dieu; mais ce sont les persécuteurs qui en devront compte et nous les dénonçons à votre justice.

« Quant aux recommandations que Votre Excellence a cru devoir nous adresser, nous lui demandons la permission de répondre, avec la sincérité que vos sentiments chrétiens nous inspirent, que nous ne saurions les accepter. Que Votre Excellence soit sans inquiétude. Sous la protection et avec le secours de Dieu, nous accomplirons son œuvre sainte comme auparavant, avec la prudence que Votre Excellence daignait admirer et approuver depuis l'origine jusqu'à ces derniers jours.

† Bernard Petitjean.

En Amérique, en Angleterre, dans des pays où l'on passe pour comprendre la liberté, la politique de M. Roches fut sévèrement jugée.

« J'ignore, écrivait à ce propos le *Catholic telegraph* (1), quels pouvoirs la France confrère à ses représentants; mais je suis convaincu qu'elle ne les a jamais chargés de s'opposer à l'œuvre des missionnaires, et moins encore de modifier à leur préjudice les termes des traités. Nous catholiques, nous croyons que les hommes apostoliques ont reçu de Dieu leur mission et qu'en conséquence, ils n'ont point d'ordres à recevoir des hommes, et qu'ils n'ont à rendre aucuns comptes même aux plénipotentiaires. Il est étrange de voir le représentant d'une grande nation catholique imposer aux missionnaires, ses compatriotes, des restrictions

(1) Journal de Cincinnati.

contraires à la conscience et non insérées dans les traités. »

Une feuille anglaise, le *China telegraph*, écrivait à la date du 9 octobre 1867 au sujet des prisonniers chrétiens du Japon :« Nous ne doutons pas que l'amiral français ne prenne des mesures énergiques afin d'obtenir leur délivrance quoique les prisonniers ne soient pas des Français : car il est essentiel que le principe de la tolérance soit clairement établi. » Et, le 14 octobre, la même feuille ajoutait : « La première démarche doit être un message collectif des Puissances ayant des traités, dans lequel on fera bien d'insister, avec une grande modération d'abord, pour la modification des lois existantes et pour une amnistie au sujet des infractions antérieures. En cas d'insuccès, il sera temps d'aviser à des mesures plus énergiques. »

Ces sages paroles ne furent point écoutées et les événements montrèrent bientôt l'inanité des promesses faites par le gouvernement japonais à M. Roches, et la valeur de ce pardon sans conditions qu'il avait paru si fier d'obtenir.

CHAPITRE TROISIÈME

On annonce aux prisonniers de Nagasaki, qu'aucun d'eux ne sera mis en liberté, s'il ne signe une déclaration où il est dit qu'ils se repentent d'avoir suivi la religion des étrangers.— Rédaction ambiguë de cet acte d'apostasie.— Le 7 octobre, dix chefs sont mis à la torture, et bientôt après, en présence des supplices, tous les prisonniers à part Dominique Zen-yemon s'avouent vaincus. — Interrogatoires du confesseur. — Le soir même de leur délivrance, trente-huit chrétiens vont chez le gouverneur, et déclarent qu'ils n'ont apostasié que de bouche, qu'ils sont toujours disciples de Jésus et prêts à souffrir et à mourir. — Dix autres suivent leur exemple. — Les rétractés sont placés à Urakami sous la surveillance de cinquante officiers. — Douleur des tombés : ils expient leur faute dans les larmes, la prière et le jeûne. — Ils vont la nuit demander secrètement aux missionnaires de les reconcilier avec Dieu. — Sur les remontrances du ministre de France, les rétractés sont délivrés de la surveillance des yakunin. — Dominique Zen-yemon est mandé par l'envoyé du Shogun au temple de Suwa. — Rien ne peut l'ébranler. — Rondes quotidiennes des officiers dans la vallée d'Urakami. — Rétractés et apostats. — La question des funérailles reste sans solution. — Les nouveaux gouverneurs de Nagasaki n'osent sévir. — Les chrétiens d'Omura toujours en prison y souffrent et y meurent. — Un rétracté accompagné du frère de Zen-yemon leur portent des secours. – Charité des chrétiens d'Urakami. — Contre-coup de la persécution à Magome, à Daimyoji, et surtout dans la province de Hizen. — Les chrétiens des îles Goto ne sont pas encore inquiétés. — Mort de M. Girard. — Mgr Petitjean confie la mission à M. Laucaigne et se rend en Europe.

Dans les premiers jours du mois d'octobre, l'envoyé extraordinaire du Shogun à Nagasaki annonça au consul de France que, sur la demande de M. Roches, les prisonniers allaient être élargis. Mais avant de procéder à l'exécution de son mandat, il voulut tenter un der-

nier effort, pour faire apostasier ceux qui jusqu'alors, malgré tout ce qu'ils avaient eu à souffrir en leur étroite cellule, n'avaient point chancelé dans la Foi. Les chrétiens furent transportés de leur prison située dans le quartier de Sakuramachi à Koshima, un autre quartier de la ville. Des baraques en planches y avaient été construites tout exprès pour les enfermer, afin de laisser la prison de Sakuramachi aux criminels ordinaires.

Le 5 octobre, les prisonniers furent conduits de leur nouvelle prison au prétoire du gouverneur. Là, il leur fut signifié qu'aucun d'eux ne serait mis en liberté, à moins qu'il n'eût souscrit une certaine formule, dont on leur fit lecture (1). A dessein, on avait donné à cet acte d'apostasie une forme très adoucie et équivoque. Trente la signèrent d'abord : c'étaient ceux qui depuis longtemps avaient eu la faiblesse d'apostasier.

« Le 5 octobre, raconte M. Cousin (2), je rencontrai pour la première fois, au milieu de la ville, un groupe de nos prisonniers, que l'on conduisait enchaînés chez le gouverneur. J'étais en compagnie de M. Ridel (3). Hélas ! pourquoi faut-il que notre respectueuse compassion à la vue de ces liens, qui auraient dû être ceux de Jésus-Christ, se soit changée si vite en douloureux regret ! Nous n'avions vu que des apostats, qui allaient recevoir la liberté. C'étaient ceux qui depuis longtemps avaient sacrifié leur âme à l'amour de cette vie. Parmi eux se trouvait l'un de ceux qui semblaient le mieux

(1) Voici cette formule : *O Kamino kôshôwa itsu shinkowo moyosuru tokorowo konotabi OKamiyori meshiosayeno kiwo o soreiru tono kôhoae gosarimasen*. Cet acte peut se traduire ainsi :

Hoc est testimonium publicum quo testamur nos admisisse, quam profiteri cœpimus religionem, alienam hâc vice prohibitam fuisse a publicâ potestate.

(2) Lettre à M. Rousseille, du 12 octobre.

(3) M. Ridel et M. Martineau, missionnaires de Corée, se trouvaient à Nagasaki, chassés de leur mission par la persécution dans laquelle l'année précédente avaient succombé Mgr Berneux, Mgr Daveluy et MM. de Bretenières, Beaulieu, Dorie, Pourthié, Petitnicolas, Aumaître et Huin.

faits pour conquérir une belle couronne et qui jusqu'alors s'était dit ferme et fidèle (1). Nul ne sait combien sa chute a été fatale et combien d'âmes chancelantes son apostasie à découragées tout à fait. Comme les autres, il signa l'acte par lequel il déclarait se repentir d'avoir suivi la religion des étrangers, parce que le gouvernement le défendait. Ce n'était là que le commencement des défections. Deux jours après, quatre des principaux chefs étaient (2) transportés à la prison des supplices (3), et l'on annonçait à tous les autres que sans apostasie, personne ne serait délivré. Bientôt ils furent tous réunis dans cette même prison : ce fut le signal d'une grande défaite. Au lieu de vous faire partager tous les tourments, que chaque nouvelle nous apportait d'heure en heure, permettez-moi de vous dire tout en un mot. Trois jours ont suffi pour anéantir toutes nos espérances. Nous n'avons eu que des apostats. Dix ont été mis à la torture : c'étaient des chefs. Ils ont succombé, et se tournant vers les autres l'un d'eux a dit : « Nous avons cédé, nous, hommes ; vous, femmes, vous, enfants, que ferez-vous ? Il est impossible de résister. Mieux vaut se rendre, que de se laisser torturer inutilement ! » On dirait qu'alors un souffle empoisonné a passé dans ces cœurs, et ces femmes, ces jeunes gens, ces hommes, qui jusque-là avaient paru généreux envers Dieu, ont renoncé au Christianisme et signé l'acte d'apostasie, que l'on n'avait plus pris la peine de déguiser comme la première fois. Presque tous ont laissé échapper la victoire avant la fin du combat. Dieu veuille ne pas maudire cette terre d'Urakami, où tant de grâces ont été répandues ! On dirait, depuis deux jours,

(1) Torajiro.
(2) Zen-yemon, Mataichi, Motozenki, et le vieux père d'Ichinosuke.
(3) C'est-à-dire qu'ils furent transportés de nouveau de Koshima à Sakuramachi, où se trouvaient différentes prisons et en particulier le lieu des tortures.

que cette vallée est redevenue payenne. Hier, des officiers sont allés faire détruire les chapelles par des malfaiteurs. Ils ont commandé aux chrétiens de la veille de leur venir en aide, et ils ont été obéis. Quel coup pour Monseigneur, qui va peut-être arriver triomphant avec la certitude que la délivrance a été accordée comme elle a été promise, ou du moins que ses enfants ont été forts ! Un seul pourra se présenter devant lui et lui dire : mon Père ! Quand tous les autres ont défailli, il a mis sa confiance en Dieu et il est demeuré constant. Il les a vus s'éloigner tous, et il est resté à souffrir ; peut-être même a-t-il résisté à leurs suggestions avant d'affronter la torture. Il n'a été délivré que la nuit dernière. Les détails nous manquent encore mais sa victoire paraît certaine. Dieu en soit mille fois béni ! Quel remords pour les apostats ! Un jour, deux jours encore de courage, et tous seraient sortis avec la liberté pour eux et peut-être pour la mission ! »

Le 17 octobre, M. Cousin écrivait : « Par la grâce de Dieu, l'horizon est moins sombre depuis quelques jours. Ce n'est pas que la persécution ait cessé. Peut-être n'en est-elle qu'à son commencement. Néanmoins nous nous sentons le cœur plus à l'aise et malgré nos épreuves tout n'est pas perdu. Zen-yemon, le seul de nos prisonniers qui ait eu le courage de confesser le nom de Jésus-Christ et de demeurer inébranlable jusqu'à la fin, a été mis deux fois à la torture et deux fois il en est sorti vainqueur. On l'a fait comparaître jusqu'à sept reprises devant le gouverneur ou ses délégués (1). Lui-même

(1) « Lorsque les autres prisonniers eurent été renvoyés, écrivait M. Lemaréchal après la persécution, Zen-yemon qui était resté seul fut appelé à comparaître devant trois grands officiers, qui lui firent maintes exhortations. Comme ils ne pouvaient l'amener à changer de résolution, ils commandèrent de lui lier les bras derrière le dos avec une corde, qui se croisait par devant sur la gorge et maintenait les mains à la hauteur des épaules. Il resta trois heures dans cet état. Pendant tout ce temps il était accablé de questions et de discours fatigants. Il pouvait à peine respirer

est venu, dès le dimanche qui suivit sa délivrance, nous raconter son interrogatoire.

— « Comment t'es-tu instruit ? » lui demanda-t-on.

— « Au commencement je suis allé visiter l'église comme tous les autres. Là, j'ai vu le Père qui priait et je lui ai demandé à connaître sa doctrine. »

— « Tu ignorais donc que les lois du Japon défendent de suivre la religion des étrangers ? »

— « Je le savais : mais je croyais que l'Empereur aurait dû permettre de la suivre. car c'est une bonne voie, qui n'enseigne que le bien. Depuis qu'Urakami connaît la doctrine chrétienne, Urakami est devenu meilleur. On ne se querelle plus, on ne boit plus de vin (1) ; chacun s'occupe du soin des malades et du travail des champs. qui produisent plus que jamais. On a dit que les chrétiens font des sortilèges et des miracles. C'est une erreur. Les sortilèges sont l'œuvre du démon, et si nous faisions des miracles nous sortirions de prison malgrè vous. »

— « Cette voie peut être bonne, mais en la suivant tu as violé la loi, tu as mal fait. »

— « Non je n'ai pas mal fait; car Dieu qui enseigne cette voie est mon premier Père et mon premier Maître. Quant à votre loi, si je l'ai violée, lavez l'offense dans mon sang, je vous abandonne mon corps pour venger la loi, mais je veux sauver mon âme. »

Celui qui répondait ainsi était autrefois un chrétien d'apparence timide, et jugé peu capable de rendre raison de sa croyance. Aujourd'hui transformé par la grâce,

La corde qui retenait ses bras entrait peu à peu dans les chairs et le faisait horriblement souffrir. Il m'a avoué qu'il pensait alors que tout était fini, et qu'il ne sortirait pas de là vivant, d'autant plus qu'il s'attendait à souffrir d'autres supplices. Cependant au bout de trois heures on lui enleva ses liens, et on le renvoya en prison... Il était dans un état pitoyable et ne pouvait marcher qu'avec le secours d'un bâton. »

(1) Vin de riz ou sake.

sa parole et son regard ont quelque chose de surnaturel. « Je ne le reconnais plus, disait M. Laucaigne. Ce n'est plus le même homme. Il parle avec une science qu'il n'avait jamais eue. Sa voix a des accents que je ne lui avais jamais connus ! »

« En prison, disait Zen-yemon, je priais. Chaque jour j'offrais à Dieu mon corps et mon âme, et je jeûnais le vendredi. »

« Après sa délivrance, sa première pensée a été pour es prisonniers d'Omura, qui eux n'avaient point été délivrés, car ils ne se trouvaient pas sous la juridiction immédiate du Shogun, mais sous celle de leur daimyo particulier. « J'ai appris avec joie, dit-il, qu'ils sont fermes ; je vais emprunter quelque argent pour leur procurer des secours. »

« La maison de ce vaillant athlète a été assiégée par une foule avide de le voir et de l'entendre. Son exemple et la grâce de Dieu ont déjà porté leurs fruits. Des rétractations ont eu lieu au nombre de cinquante environ. Dès le soir de leur délivrance, trente-huit de ceux qui avaient apostasié, n'écoutant que leurs remords, se sont rendus chez le gouverneur. « Nous n'avons, lui ont-ils dit, apostasié que de bouche par crainte de la torture. Pour réparer notre crime, nous sommes prêts à reprendre nos chaînes, prêts à souffrir et à mourir. »

« Peu de jours après, dix autres voulurent suivre cet exemple, mais l'officier du quartier refusa de les conduire au gouverneur. Quant à ceux qui avaient fait leur rétractation, ils furent placés sous une surveillance rigoureuse. Cinquante officiers armés de sabres, et se relevant deux fois le jour, les gardent à vue dans leurs maisons. A la porte de chaque habitation se tiennent un ou deux plantons. Cette mesure doit durer jusqu'à ce que des instructions arrivent de Kyoto, ce qui, grâce à la vitesse des va-

peurs, ne saurait tarder longtemps. Peut-être aurons-nous avant peu de nouveaux prisonniers. Espérons qu'ils comprendront mieux ce que la Foi demande de courage. Du moins, ne seront-ils pas surpris. M. Laucaigne s'est surtout attaché à leur faire comprendre, qu'ils ne doivent rien attendre des hommes mais tout de Dieu. « Je ne vous ai pas conseillé la démarche que vous avez faite auprès du gouverneur, leur a-t-il dit, je ne la blâme pas. Mais attendez-vous, vous qui vous êtes rétractés, à une captivité plus terrible que la première et peut-être à la mort. » Ces paroles ne les effrayent pas. Plusieurs des tombés paraissent vouloir marcher sur leurs traces. Plutôt que de se livrer à des démonstrations qui exaspèreraient inutilement les autorités, nous leur donnons le conseil d'attendre. Il passent leurs journées à se repentir et à se désoler. »

Ainsi, le remords n'avait pas tardé à naître dans ces âmes. Quelques-uns de ceux qui étaient sortis de prison par un acte d'apostasie étaient inconsolables de n'avoir pu faire parvenir leur rétractation jusqu'au gouverneur. Ils ne cessaient de prier et de mandaient à s'en aller de porte en porte mendier leur subsistance pour expier leur crime. La pensée qu'ils étaient les ennemis de Dieu, qu'ils avaient perdu leurs âmes, disaient-ils, leur était un supplice plus grand que tout ce qu'ils avaient enduré dans la prison. Aussi n'y avait-il rien qu'ils ne se montrassent disposés à faire et à souffrir pour obtenir leur pardon. Deux malheureux jeunes gens, les meilleurs catéchistes, écrivaient à M. Laucaigne : « Nous n'oserons jamais reparaître devant le Père, nous fuyons pour nous cacher au loin, sous des habits de mendiants. » Pendant quelque temps, en effet, on ne sut ce qu'ils étaient devenus. Enfin, le 2 novembre M. Laucaigne écrivait : « Yogoro et son compagnon sont rentrés à Urakami, Ils ont eu le courage de venir me

trouver en cachette. Yogoro a beaucoup pleuré. On ne conçoit pas comment de pareilles âmes ont pu apostasier. Elles ont eu un moment de folie... La confiance renaît; les rétractés semblent pleins de force. Sur l'avis de Zen-yamon ils jeûnent tous les vendredis. Tant qu'ils seront gardés à vue il leur sera difficile de se rendre auprès des missionnaires. Mais les yakunin se lasseront sans doute de leur surveillance ! »

Les yakunin se lassèrent en effet. Les premiers jours ils s'opposaient à ce que les rétractés pussent communiquer entre eux; ils épiaient leurs moindres mouvements. Ces malheureux restaient-ils dans leurs maisons leurs gardiens se tenaient à la porte ; sortaient-ils pour cultiver leurs champs, ils les y suivaient. Cette sévérité s'adoucit peu à peu; la surveillance devint de moins en moins active et bientôt même elle cessa complètement pendant la nuit. Plusieurs des tombés en profitèrent aussitôt pour se rendre auprès des missionnaires et les conjurer de les reconcilier avec Dieu.

Cependant M. Lèques, notre agent consulaire à Nagasaki, qui en toutes occasions s'était montré très dévoué aux prisonniers chrétiens, en apprenant que la promesse faite au ministre de France, de les élargir sans condition, était si manifestement violée, s'était sous prétexte de commerce rendu à Urakami, afin de constater *de visu* la surveillance dont les chrétiens étaient l'objet. Et à son retour il avait prévenu les gouverneurs qu'il allait en référer aussitôt à M. Roches. Ceux-ci avaient fait, sans y réussir, tout ce qu'ils avaient pu pour l'en détourner. Le ministre de France répondit à M. Lèques que le retard mis à la délivrance des chrétiens était le fait du chargé d'affaires envoyé par le Shogun à Nagasaki et des deux nouveaux gouverneurs de cette ville. Il ajouta que ce retard pouvant faire naître entre les gouvernements français et japonais

de graves complications, il fallait exiger inpérieusement l'exécution immédiate des promesses, se montrer très ferme, dût-on avoir recours, s'il le fallait, aux moyens extrêmes ! Cette fois la réponse du ministre de France transmise aux gouverneurs produisit son effet. Le 2 décembre, jour de la fête de Saint François Xavier, les yakunin, qui ne demandaient qu'à être exemptés de la fastidieuse corvée de garder à vue des hommes parfaitement inoffensifs, furent retirés d'Urakami, où ils étaient depuis plus d'un mois. Quelques jours avant le rappél de cette garde, le nouveau gouverneur était allé lui-même dans la vallée. Il avait visité les rétractés chez eux, s'était apitoyé sur leur sort, et leur avait paternellement recommandé de se montrer plus sages à l'avenir. Feignant d'iguorer les protestations qu'ils avaient faites de ne vouloir jamais renoncer au Christianisme, il s'était déclaré content de leur soumission et prêt à les délivrer d'une surveillance désormais inutile. Peut-être espérait-il obtenir ainsi par la douceur ce que la force n'avait pu leur arracher. Ce nouveau moyen de séduction ne réussit point.

Un suprême effort tenté auprès de Dominique Zen-yemon par le commissaire du Shogun n'eût pas plus de succès. Le 17 novembre, trois officiers s'étaient présentés chez lui. Mais prévenu à temps, il s'était aussitôt caché. Les visiteurs avaient annoncé qu'ils reviendraient le lendemain. Ils revinrent, en effet, et ce fut pour prier avec toutes sortes d'égards celui que peu de jours auparavant ils avaient cruellement torturé, de vouloir bien les suivre.

— « Il ne vous sera fait aucun mal » lui dirent-ils.

— « Je ne puis vous obéir, répondit Zen-yemon, le gouverneur m'a consigné. »

— « Ce n'est pas une raison. Un officier supérieur

vous fait mander de venir. Au reste, pour vous ôter toute crainte et lever tous vos doutes, nous vous laisserons s'il le faut nos sabres en gage. »

Ils allèrent même jusqu'à lui offrir de le faire porter en chaise, s'il craignait la fatigue. Zen-yemon, malade et tout couvert de plaies depuis sa sortie de prison refusa et consentit à les suivre accompagné de son frère et de quelques amis. Des précautions avaient été prises pour que tout se passât dans le plus grand secret. Lorsqu'ils furent arrivés dans la ville au grand temple des ancêtres (O Suwa), lieu du rendez-vous, les officiers congédièrent le frère de Zen-yemon et les deux ou trois amis qui l'avaient accompagné. Comme il était nuit, les officiers prirent eux-mêmes des lanternes et éclairant la marche du pauvre chrétien, ils le conduisirent dans un des palais qui avoisinent le temple. Bientôt Dominique se trouva dans une vaste salle en présence de l'envoyé extraordinaire du Shogun et il fut laissé seul avec lui :

— « Tu as dû souffrir pour venir jusqu'ici, lui dit ce magistrat, étant malade comme tu l'es ! Mais désirant régler au plus tôt l'affaire des chrétiens, j'avais besoin de te voir seul à seul. En suivant la religion des étrangers les chrétiens ont désobéi à la loi : c'est pour cela qu'il a fallu les punir, néanmoins comme cette religion est bonne on ne les a pas mis à mort. »

Puis comme si les apostats d'Urakami n'eussent pas racheté leur faiblesse par une prompte rétractation, il ajouta :

— « Les autres se sont repentis. Tu restes seul. Je te laisserais volontiers suivre cette religion, car, au fond, la chose importe peu. Mais ce serait consacrer une désobéissance à la loi, et une révolte contre le Shogun, ce qui est impossible. »

— « Je le regrette beaucoup, reprit Zen-yemon, et je

vous remercie de l'intérêt que vous me portez ; mais je ne puis désobéir à Dieu pour obéir au Shogun, qui n'est que son lieutenant : je ne pourrais faire le salut de mon âme. »

— « En suivant la voie de Shaka, qui ordonne comme la loi chrétienne d'obéir aux parents, de respecter les officiers et de faire du bien aux autres hommes, tu sauveras également ton âme. Fais dans la loi du Shaka ce que tu fais dans la loi chrétienne, ce sera la même chose. Seulement, laisse là le Christianisme : c'est une religion qui vient de l'étranger et qui est proscrite. »

— « La loi de Shaka, elle aussi, a commencé par venir de l'étranger. C'est parce que nos ancêtres ont trouvé la religion chrétienne meilleure qu'ils l'ont reçue et nous l'ont léguée. Impossible de l'abandonner. Si je meurs pour elle, j'ai la confiance que j'irai au ciel. »

— « On ne peut te tuer pour une chose qui n'est pas mauvaise, mais il ne faut pas désobéir au gouvernement. Je veux bien délivrer les chrétiens de tout ce qui pèse sur eux. Au moins n'y faut-il pas mettre obstacle. Qui vous empêche de croire dans le cœur, tout en agissant au dehors selon la loi de Shaka ? Ce que je vous demande, c'est que vous ne fassiez pas profession publique de christianisme. Voilà ce que je voulais te faire comprendre. Je sais que tu ne mens point ; je t'ai donc fait venir pour savoir ce que tu crois, ce que croient les chrétiens. »

Après avoir longtemps causé avec Zen-yemon, et s'être convaincu qu'il n'obtiendrait de lui aucune parole de faiblesse, l'envoyé du Shogun, qui durant tout l'entretien ne s'était point départi d'un ton de bienveillance, lui offrit trois pièces d'argent, appelées *bu*, valant ensemble à peu près 3.75 (1).

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que d'après les usa-

— « Prends cet argent, lui dit-il, tu as beaucoup souffert. Tu as besoin de rétablir ta santé. Achète de la bonne nourriture et soigne-toi bien ».

Zen-yemon ne tenait pas à l'argent, il le remercia de sa bonté et refusa :

— « C'est vrai, dit-il, je ne vais pas bien. Mais j'espère avec le secours de mon Dieu que ma santé se remettra peu à peu. Veuillez donc ne pas trouver mauvais que je n'accepte point cet argent. »

L'officier insista ; les yakunin qui étaient entrés dans la salle reprochèrent à Zen-yemon son refus comme une impolitesse et une ingratitude. Alors celui-ci se décida à accepter.

Tout cela s'était passé pendant la nuit et trois officiers l'avaient avant le jour reconduit chez lui (1).

A quelque temps de là, M. Laucaigne reçut deux fois, et non sans en être surpris, la visite de l'interprète des gouverneurs, qui sous prétexte de livres à faire acheter en France venait officieusement parler des chrétiens et vanter les bonnes intentions de ses maîtres. Ses phrases évasives et très japonaises ne parvinrent pas à déguiser la crainte qu'avait le gouvernement de voir publier dans les journaux d'Europe ce qui s'était passé, et le désir que l'affaire des chrétiens fut vite oubliée.

— « J'ai vu Zen-yemon, dit-il. Il est chrétien celui-là ! »

— « Je pense que oui » répondit M. Laucaigne.

Si le but principal de l'interprète, en faisant visite aux missionnaires, était de s'assurer qu'aucune indiscrétion n'avait été commise par Zen-yemon sur l'audience dont l'avait honoré l'envoyé du Shogun, il dut se retirer satisfait.

ges japonais, ce n'est pas la valeur d'un don qui en fait le prix, mais la qualité de celui qui l'offre.

(1) Le récit de cette soirée fut écrit à la mission par Abé-Shinzo, le lettré de Mgr Petitjean, sous la dictée de Dominique.

Depuis que la garde de surveillance avait été retirée, chaque jour une ronde se faisait encore dans la vallée. Les yakunin visitaient les uns après les autres chacun des rétractés et les obligeaient ainsi à ne pas trop s'écarter de leurs habitations. A vrai dire, cette mesure semblait être dirigée beaucoup plus contre les missionnaires dont le gouvernement désirait entraver l'apostolat, que contre les chrétiens qu'il savait bien n'être pas dangereux. Néanmoins, malgré les visites à domicile, malgré la surveillance des agents de police, qui encombraient les rues de la ville, malgré le poste d'espions établis en permanence dans la pagode voisine de l'église, les rétractés trouvaient le moyen de se rendre auprès des missionnaires. Presqu'aucune nuit ne se passait sans que quelqu'un d'entre eux et quelquefois plusieurs vinssent, cédant à la voix salutaire du remords, s'humilier à leurs pieds. Les femmes qui ne pouvaient venir faisaient demander à se réconcilier. La pensée de mourir sans avoir reçu le pardon de Dieu tourmentait toutes les âmes.

Un bruit extraordinaire circulait alors dans la vallée. Un jeune homme appartenant à une de ces familles, qui dès avant la persécution s'étaient prononcées pour les bonzes, venait de mourir. Or à son dernier moment, ses parents quoique apostats avaient appelé les chrétiens de leur voisinage pour prier près de lui. Ceux-ci étaient venus, mais aucun, disait-on, n'avait pu se tenir éveillé pour prier. Un fantôme s'était présenté au malade, le pressant de le suivre et lui disant : « Viens, viens avec moi. » Effrayé, le mourant avait appelé sa mère : « Mère, tiens-moi. Je ne puis rester ici, criait-il, il y a là un homme coiffé de blanc qui m'épouvante. Retiens-moi. » Et ce disant, il avait expiré. Une jeune fille adoptée par cette famille et qui seule de cette maison avait eu le courage de rester chrétienne,

prétendait avoir vu, elle aussi, le personnage mystérieux. Tandis que les assistants se demandaient qui ce pouvait être, elle avait assuré que c'était le démon qui était venu chercher l'âme de l'infortuné ! Et aussitôt les parents s'étaient rendus chez le shoya demander à ce que l'enterrement se fît sans le concours du bonze.

« Jusqu'à quel point, écrivait M. Laucaigne, faut-il ajouter foi à cet événement? Je ne sais. Ce qu'il y a de certain c'est que cette mort a effrayé plus d'un apostat. »

Dans la vallée, en effet, il y en avait encore qui avaient abandonné Dieu et que Dieu semblait abandonner à son tour. Redevenus presque payens, ils étaient un danger pour les autres. M. Laucaigne brûlait de reprendre leur instruction insuffisante et de les convertir. Mais avant de recommencer auprès d'eux et des autres chrétiens son ministère, il importait de savoir si le gouvernement allait se montrer plus tolérant ou au contraire se porter à de nouvelles violences. A vrai dire il paraissait vouloir patienter jusqu'à la conclusion des pourparlers diplomatiques qui avaient lieu à Osaka, où tous les représentants des Puissances étrangères se trouvaient réunis. La question des funérailles restait sans solution et le gouverneur de Nagasaki hésitait pour le moment à sévir contre ceux qui refusaient d'avoir recours aux bonzes. Le 7 novembre, un chrétien ayant comparu devant lui, comme coupable d'avoir enterré son fils contrairement aux lois du pays, avait répondu énergiquement à ses menaces :

— « Si je disais que je renonce à être chrétien, je mentirais. Ma bouche vous dirait ce qui n'est pas dans mon cœur. A quoi bon ce mensonge ? Si vous me l'arrachiez, je me rétracterais presque immédiatement après. Mieux vaut vous dire la vérité : je suis chrétien ».

Le gouverneur l'avait renvoyé en lui disant, qu'il le mettait sous la surveillance de la police.



ENTRÉE DU TEMPLE SHINTOÏSTE DE SUWA, A NAGASAKI

Le 13 décembre, Ichinosuke de Hira ayant été cité à son tour, à l'occasion du décès de sa mère, avait été renvoyé avec ces seuls mots : « Sois tranquille. A plus tard ! »

Cette parole du gouverneur semblait indiquer que pour reprendre son œuvre de persécution, il n'attendait que l'heure favorable. Ce qui confirmait encore les missionnaires dans cette pensée, c'étaient de nouveaux assauts que Zen-yemon avait eu encore à subir de la part de deux envoyés du gouverneur, et auxquels il avait répondu avec sa fermeté habituelle.

« L'empereur gouverne la terre, Dieu gouverne à la fois le ciel et la terre et tout ce qui existe, avait-il dit. Jugez vous-même de quel côté se trouve la dignité la plus grande, et à qui je dois premièrement obéir. »

La persécution, on s'en souvient, ne s'était pas bornée à Nagasaki. Sur le territoire d'Omura, cent-dix chrétiens avaient été au mois d'août jetés en prison, et ils y étaient encore. Parmi eux se trouvait une femme enceinte qui fut renvoyée sous bonne escorte dans sa maison. Ses voisins, qui étaient tous payens, furent constitués gardiens responsables de la prisonnière. Ils épiaient l'heure de sa délivrance pour faire périr l'enfant. Mais un chrétien d'Urakami, trompant cette surveillance odieuse et cruelle, parvint à emporter nuitamment la pauvre petite créature, et la remit entre des mains chrétiennes. Quant à la mère, elle retourna prendre sa place dans la prison. C'est par elle, qu'on eût les premiers renseignements sur le sort des captifs. Ils n'étaient pas trop maltraités, paraît-il, mais ils souffraient de la faim, et leur prison faite de planches mal jointes, les laissait exposés aux injures du vent et du froid. Un moment, la nouvelle que tout Urakami avait apostasié avait paru les ébranler, mais on avait pu les raffermir en leur faisant savoir à temps par la chrétienne rentrée

après ses couches, qu'avant peu ils seraient renvoyés dans leurs foyers. Les chrétiens d'Urakami n'oubliaient pas leurs frères d'Omura. Un de ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier voulut, pour expier sa faute, se consacrer à leur service. Accompagné du frère de Zen-yemon, il allait de temps en temps leur porter des secours et des encouragements. On sut par lui que les prisonniers souffraient toujours beaucoup de la faim, surtout les femmes qui avaient de petits enfants à nourrir. Ils avaient pu les voir tous, excepté vingt-trois femmes plus étroitement gardées. Une d'elle âgée de soixante-dix ans était morte et deux ou trois autres vieillards n'allaient pas tarder à la suivre. Le 20 décembre, M. Cousin écrivait en effet à M. Rousseille : « A Omura les prisonniers ont envoyé quatre des leurs intercéder pour eux auprès de Dieu. On dit qu'ils sont morts dans des sentiments chrétiens, et heureux d'être prisonniers pour Jésus-Christ, qu'ils n'ont point encore eu le temps de bien connaître »

Les deux chrétiens d'Urakami qui s'étaient dévoués à visiter les prisonniers d'Omura ayant été reconnus par les officiers, ceux-ci avait mis à la torture le chef des baptiseurs et le malheureux avait tout révélé. Là-dessus les visites aux prisonniers durent cesser. Un peu plus tard, sur l'initiative de Dominique Zen-yemon, les chrétiens d'Urakami trouvèrent dans leur pauvreté le moyen de procurer à leurs frères d'Omura des vêtements pour une somme équivalente à huit cents francs. « Ces vêtements ne sont pas encore rendus à destination, écrivait M. Cousin le 17 janvier 1868 (1). Je doute même qu'ils y arrivent tous ; mais aux yeux de Dieu le don est fait, il aura sa récompense. » Et il ajoutait : « Plusieurs nouveau-nés, qui ont vu le jour

(1) Lettre à M. Rousseille.

dans la prison, se sont envolés au ciel presque aussitôt après leur naissance. D'autres enfants âgés de moins de sept ans et qui partagent la captivité de leurs parents ne pourront résister aux privations qu'ils endurent. Ce seront autant de petits anges, qui réunis aux premiers formeront une couronne autour de l'Agneau et obtiendront la persévérance des uns et la miséricorde pour les autres. »

Vers la fin de cette année, la persécution de Nagasaki eût, en dehors d'Omura, son contre-coup dans plusieurs chrétientés voisines. Officiers et bonzes se liguèrent ensemble pour obtenir l'apostasie des chrétiens. Ils leur annoncèrent qu'on les poursuivrait à outrance et sans relâche, mais qu'on ne les tuerait point. A Magome le 13 novembre, une veuve, mère de deux enfants, nommée Uki, fut cruellement battue pour avoir refusé de se rendre aux pagodes. A Daimyoji, cinq chrétiens, parmi lesquels un baptiseur, après avoir fait le même refus avaient fini par se laisser prendre aux beaux discours des bonzes. Mais les habitants du village, restés fidèles au nombre de quatre-vingt dix familles sur cent, choisirent un nouveau baptiseur et déclarèrent hautement leur Foi. Ayant protesté qu'ils étaient prêts à obéir aux officiers en tout ce qui ne regardait pas la Religion, ceux-ci les prirent au mot, et sur le champ les envoyèrent aux mines de Takashima. Là ils furent divisés par groupe de vingt, et ces groupes durent travailler successivement, chacun cinq jours de suite, à l'extraction du charbon. Mais, c'est surtout dans la province de Hizen, où jusque-là les missionnaires avaient regardé les autorités comme plus tolérantes, que se manifesta la haine des ennemis du Christianisme.

Michel de la discipline, dès qu'il avait vu venir le grain, avait eu recours à un expédient de sa façon pour se mettre à l'abri de la tempête. M. Laucaigne écrivait en

octobre à Monseigneur Petitjean : « Le pauvre Michel de la discipline nous fait de la bonne besogne là-bas. On me dit que ce malheureux va de maison en maison avec le shoya et persuade aux chrétiens, qu'ils peuvent pour le moment renier extérieurement leur foi, pourvu qu'ils croient au fond de leur cœur ! J'ai chargé quelqu'un de nous le faire venir ici sous un prétexte ou sous un autre... » Il vint, en effet, une nuit du commencement de novembre. Et dès le lendemain il détruisait tous les signes extérieurs de paganisme qu'il s'était cru en droit de mettre en montre pour éviter la persécution.

A Kurosaki, Michel Yukichi, le chef de famille qui avait donné l'hospitalité à M. Cousin lors de sa visite, ayant refusé aux officiers d'assembler les chrétiens dans sa maison pour recevoir les instructions des bonzes, fut roué de coups. Le 7 décembre, il fut chargé de liens et conduit en prison à Fukahori, sous-préfecture située à trois lieues de Nagasaki. Les autres membres de sa famille, y compris les femmes, reçurent la bastonnade, et furent réduits à un tel état qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout. Michel Yukichi du fond de sa prison leur fit recommander de persévérer à tout prix et de sauver leurs âmes, pendant que lui-même se déclarait heureux d'avoir à souffrir pour Jésus-Christ.

Un baptiseur du même lieu nommé Sébastien Tazo fut également incarcéré à Fukahori, le lendemain. Déjà il avait été arrêté une première fois à Urakami, mais considérant que n'étant pas sur son territoire, il n'y avait pas pour lui obligation de se dire chrétien, que d'ailleurs sa présence était nécessaire à Kurosaki pour enseigner aux autres à bien baptiser, et les exhorter en qualité de chef à se montrer fidèles, il avait extérieurement apostasié. Cet étrange raisonnement auquel se mêlait sans doute quelque bonne foi ne fit pas précisément

l'admiration de plusieurs chrétiens plus éclairés que lui. Ils lui exposèrent la gravité de sa faute. Le pauvre homme en fut tout contrit et déclara qu'il n'aurait plus de paix, jusqu'à ce qu'il l'eût réparée en confessant publiquement la Foi. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Les officiers et les bonzes ayant parcouru Kurosaki dans le but d'obliger les chrétiens à se rendre aux pagodes, Sébastien Tazo avait mis tout son zèle à encourager les faibles et à les empêcher de se laisser séduire ou effrayer : c'est à ce zèle qu'il avait dû son arrestation.

« Celui qui m'apporte ces nouvelles, écrivait M. Laucaigne (1), me dit que Tazo a été d'abord cruellement battu. Sa tête n'était plus qu'une plaie. On lui a ensuite rempli la bouche d'eau, qu'on lui faisait rendre par le nez. Tout le temps qu'a duré la torture, Tazo n'a pas poussé un soupir. Quand les officiers ont été las de le maltraiter devant les chrétiens, ils l'ont traîné à Fukahori, en lui disant que ce qu'il venait de souffrir n'était que le prélude de ce qui lui était réservé. Dix-sept autres chrétiens de Kurosaki ont été envoyés aux mines. »

A Shittsu les officiers firent d'abord fustiger une quinzaine de chrétiens qui refusaient d'assister dans les pagodes aux discours des bonzes. Plus tard (décembre) ils en envoyèrent quatre-vingt-dix aux mines de Takashima. Sur ce nombre neuf furent emprisonnés à Fukahori et appliqués à la torture. « En se rendant de Fukahori à Shittsu, écrivait le 8 décembre M. Laucaigne à M[gr] Petitjean, les officiers ont averti les gens de Daimyoji qui se trouvaient sur leur passage, que leur tour allait venir aussi et qu'ils eussent à se tenir prêts.

« Voilà donc, ajoutait-il, la persécution qui commence

(1) Le 8 décembre.

à sévir de toutes parts. Que de ruines se préparent, Monseigneur, au moment où je vous écris ! On vient me dire qu'à Shittsu et à Kurosaki on menace d'enlever leurs maisons et leurs champs à ceux qui ne veulent pas abandonner le Christianisme. Ceux qui restent sont les moins instruits et les moins fermes, les autres ayant été envoyés à Takashima. Les chrétiens demandent si une intervention du consul de France auprès du prince de Hizen, jusque-là peu porté à les molester, n'aurait pas un bon résultat. Je réponds qu'il ne faut compter sur aucun secours humain. Je crains bien que, si la menace est mise à exécution, ceux qui persévèreront ne soient rares !... »

Aux îles Goto, les chrétiens n'étaient pas inquiétés. Dominique Matsujiro venu le 2 Novembre à Nagasaki avait dit aux missionnaires que tout était calme. L'officier de son île, en lui parlant des affaires d'Urakami, lui avait conseillé de ne pas faire d'éclat, d'éviter de réunir chez lui, ou ailleurs, les chrétiens et de prier en secret. Ceux-ci n'étaient cependant pas sans crainte pour l'avenir. (1)

(1) Voici un fait qui le prouve. Au mois d'août, six chrétiens des Goto étaient partis sur une petite barque à la recherche d'une île inhabitée dans laquelle ils espéraient fonder une colonie chrétienne à l'abri de la persécution. Bientôt on n'entendit plus parler d'eux et chacun les croyant morts pria pour eux. Voici ce qui leur était arrivé. A peine s'étaient-ils embarqués, que le vent les avait pris et les avait poussés pendant quelques jours au hasard. A la fin, ils avaient aperçu des côtes vers lesquelles ils s'étaient dirigés non sans inquiétude. N'ayant vu personne sur le rivage, comme c'était le soir, ils avaient passé la nuit à l'ancre. Le lendemain, au moment où ils allaient s'enhardir et pousser un peu plus loin la reconnaissance, un homme tout de blanc habillé et de tournure très coréenne était apparu. « Nous sommes, avaient-ils pensé, dans le pays de Cho-Sen, (Corée). » Ils avaient crié vers l'inconnu et s'étaient avancés à sa rencontre. Mais lui, dès qu'il les avait aperçus, s'était détourné et avait disparu. Aussi braves que lui, nos explorateurs sautant dans leur bateau s'étaient éloignés à force de rames d'une plage si inhospitalière. Dans leur fuite, le vent les avait repris et ils s'étaient trouvés, six jours durant, perdus au milieu de la mer. Enfin ils étaient arrivés à une île inconnue, et s'étaient cru au moins en Chine. Il n'en était rien. Les habitants du pays étaient

La fin de cette année 1867, si féconde en événements malheureux, fut encore marquée pour les missionnaires par une épreuve inattendue, la mort de M. Girard enlevé le 9 décembre après quelques jours seulement de maladie. Le dimanche précédent M. Marin, qui allait être appelé à le remplacer dans son ministère auprès des étrangers catholiques de Yokohama, venait précisément de faire sa première prédication en anglais au sermon de la messe. « Ce qui m'a le plus frappé, écrivait-t-il, c'est qu'aussitôt après avoir commencé à prêcher en anglais, je vis pour la première fois, que M. Girard était perdu. Le dernier sourire qu'il ait donné, c'est en apprenant la réussite de mon coup d'essai. Quelques heures après, on s'attendait à le voir mourir à chaque instant (1). »

M. Girard emporta les regrets de toute la colonie européenne de Yokohama, où depuis l'ouverture de ce port, c'est-à-dire depuis près de dix ans, il avait su se concilier l'estime et le respect de tous par la politesse de ses manières, et la dignité d'une vie vraiment sacerdotale. M. Marin écrivait à Mgr Petitjean, à propos de ses funérailles : « La marine française s'est noblement montrée dans cette circonstance. M. le commandant Amet surtout a été plein de sympathie. Les officiers anglais en ont peut-être témoigné davantage encore. On ne peut imaginer plus de bienveillance de la part des deux colonels. Le jour de la mort de notre vé-

Japonais comme eux : ils avaient appris qu'ils étaient simplement sur le territoire du daimyo de Satsuma, tout près des Riu-Kiu. On les avait considérés comme naufragés. Leur bateau avait été confisqué, mais du reste on les avait bien traités et les officiers du lieu avaient pris des mesures pour les renvoyer dans leur pays. Ils avaient profité des jonques qui font le commerce d'île en île jusqu'à Nagasaki. Leur voyage de retour par cette voie avait duré six mois. Ils arrivaient enfin chez eux sains et saufs, persuadés qu'il n'y avait pas à cent lieues à la ronde d'île inhabitée, et résolus à ne pas recommencer une nouvelle expédition.

(1) Lettre à M. Rousseille du 11 janvier.

néré Pére, je reçus ma nomination officielle d'aumônier des troupes anglaises. » Le vide fait par la mort de M. Girard fut d'autant plus grand, que Mgr Petitjean était parti au mois d'octobre pour l'Europe. Le résultat de son voyage à Yokohama avait si peu répondu à son attente, qu'il avait pris le parti d'aller lui-même en France et à Rome plaider la cause de sa chère mission. M. Laucaigne restait chargé en son absence des chrétiens de Nagasaki. En présence de sa chère vallée d'Urakami dévastée et dans l'attente de nouveaux malheurs, il écrivait le 8 Janvier : « Il y aura demain un an, que j'inaugurais Notre-Dame de l'Epiphanie et Saint-Joseph. Quel triste anniversaire ! Tout est ruine. Je me trompe, la chapelle de Saint-Joseph est encore debout comme le brave Zen-yemon qui l'avait élevée, n'est-ce pas un motif d'espérer ? »

LIVRE DEUXIÈME

RESTAURATION DU MIKADO
ET REPRISE DE LA PERSÉCUTION

(1868 et 1869)

CHAPITRE PREMIER

(1868)

I

Le vicaire apostolique du Japon en France et à Rome. — Réception que lui font le cardinal Barnabo et le Pape Pie IX. — Lettre du Souverain-Pontife. — Le cardinal Pitra facilite à Mgr Petitjean la recherche de livres chrétiens japonais dans les bibliothèques de Rome. — Le Saint-Office étudie ses consultations. — Il ne reçoit aux Tuileries que quelques gouttes d'eau bénit cour.

Après s'être arrêté quelques temps en France, à Paris, à Autun, à Lyon et à Marseille, le 3 janvier Mgr Petitjean arrivait à Rome. « Ah ! vous voilà donc enfin ! lui dit le cardinal Barnabo. On vous attend ici comme la manne ! Il vous faut demander tout de suite une audience au Saint-Père. Sa Sainteté désire vous voir. Vous avez bien fait de venir. Nous nous entendrons mieux de vive voix que par lettres. Je vous ferai aboucher avec l'assesseur du Saint-Office, et on pressera la résolution de vos consultations. Je ne vous demande pas à présent des nouvelles du Japon. Je compte que vous voudrez bien m'en donner ce soir chez moi, à l'*Ave Maria*. Je suis, comme vous le voyez, au secrétariat, et j'ai dans ce moment beaucoup d'affaires à expédier. »

A l'*Ave Maria*, Mgr Petitjean était chez le cardinal, qui bien que souffrant des violences de Madame la goutte, comme il le disait, le reçut fort aimablement.

« Ce qu'il y a d'heureux, lui dit-il à plusieurs reprises, c'est que vous avez des chrétiens !... Ah ! la décou-

verte des chrétiens du Japon a été un grand sujet de joie pour le Pape et pour nous tous ! Tout d'abord, ajouta-t-il, j'ai craint que vous autres, missionnaires français, vous ne vous fussiez laissés aller à la *furia francese* Mais non, ce n'est point vous qui avez attiré la persécution : elle est venue par la force des choses. Nous avons tous été contents de votre manière d'agir. Cette persécution que nous déplorons et qui menace de durer longtemps, si la France et les Puissances d'Europe n'interviennent énergiquement en faveur de vos chrétiens, aura du moins l'avantage de nous délivrer des instances de différentes congrégations qui nous harcellent pour obtenir une partie du Japon à évangéliser. »

Le cardinal invita Mgr Petitjean à assister le jour de l'Epiphanie à la messe solennelle que le Pape devait célébrer au Collège Urbain de la Propagande. Le vicaire apostolique du Japon accepta avec joie l'honneur de représenter en cette circonstance sa lointaine église au près du trône du Souverain Pontife. Dès le surlendemain Pie IX le recevait en audience privée.

« J'étais à peine entré dans la chambre du Pape, raconte Mgr Petitjean (1), qu'il me dit avec une inexprimable bonté : « Venez, venez, *caro mio*, qui nous avez retrouvé nos enfants du Japon et qui maintenant avez, vous aussi, à souffrir de la persécution. Et après m'avoir permis de baiser non son pied, mais sa main, il ajouta : « levez-vous, mettez-vous ici et parlons. » Pie IX est au courant de tout ce qu'il y a eu d'un peu important dans notre mission depuis nos découvertes. Comme son grand cœur sait compatir aux souffrances de nos pauvres persécutés et à notre propre affliction ! En m'entendant raconter les tortures et la courageuse persévérance des uns et la pénitente rétractation des autres, il s'écriait

(1) Lettre à M. Rousseille du 11 janvier.

en levant les yeux au ciel : « *Poveretto ! Poveretto !* » Le Saint-Père m'a engagé à demeurer quelque temps à Rome pour y attendre la solution de nos difficultés et aussi pour rechercher dans les bibliothèques les livres japonais chrétiens qui pourraient s'y trouver. J'ai pu lui offrir des photographies de notre église de Nagasaki et de la Sainte-Montagne (1). Le Saint-Père a bien voulu, en souvenir de la découverte de nos chrétiens, accorder à notre église des Vingt-Six Martyrs la faveur d'une indulgence plénière quotidienne à perpétuité pour les vivants et pour les morts. Il a paru très touché des lettres de nos chrétiens, de nos jeunes élèves et de leur maître Athanase, et il approuve fort notre idée de songer immédiatement à préparer un clergé indigène. »

Le lendemain de cette audience, Mgr Petitjean recevait une lettre du Souverain Pontife en réponse à celles des chrétiens d'Urakami, des jeunes séminaristes de Nagasaki et de leur maître. Elle est trop belle et trop honorable (2) pour l'église du Japon, pour que nous la passions sous silence.

PIE IX PAPE

A L'ÉVÊQUE DE MYRIOPHITE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

« C'est pour Nous, sans doute, une grande joie d'apprendre que la semence de l'Evangile, jetée par vous et par vos missionnaires, est tombée dans une bonne terre, et qu'elle y a rencontré des âmes si bien disposées à l'égard de la doc-

(1) Pie IX fit présent dans cette circonstance à Mgr Petitjean d'un magnifique anneau et de pièces en bronze et en argent, commémoratives de la fête du centenaire des saints apôtres Pierre et Paul.

(2) Au moment où cette lettre était écrite, la nouvelle des apostasies et des rétractations qui les suivirent n'était point parvenue à Rome.

trine catholique, qu'après avoir conservé la foi de leurs pères sans en connaître suffisamment la loi, elles purent, à peine instruites, non seulement se purifier et se réconforter dans les sacrements, mais retracer encore une admirable image de l'ancien esprit de l'Eglise naissante. Si des merveilles si belles Nous réjouissent, d'autre part Nous sommes vivement affligé en voyant ces heureux fruits abattus tout à coup par les assauts de la tempête, et de si grandes infortunes amassées sur la tête de ces fidèles par l'ennemi du genre humain. Néanmoins, tout en étant très ému de la nouvelle de ces douloureux événements, Nous ne pouvons point ne pas rappeler à notre mémoire les vicissitudes des temps passés ; et, lorsque Nous voyons notre sainte religion se propager surtout par la force et la constance des confesseurs et des martyrs, et jeter précisément ses racines les plus profondes où elle fut en butte aux plus violentes attaques, Nous nous sentons poussés à tirer un heureux présage de ces malheurs mêmes. Ce présage est confirmé avec un à-propos consolant par les lettres des mandataires représentant les chrétiens d'Urakami, par celle des jeunes élèves du séminaire et par celle de leur maître Athanase. Ce n'est pas sans un transport doux à notre cœur, que nous avons reçu ces lettres jointes à la vôtre. Il y brille, en effet, une foi si ferme, un si puissant amour de la Religion, des sentiments si vifs de reconnaissance pour le bienfait de la doctrine évangélique, tant de soumission à cette chaire de Pierre, tant de grandeur d'âme, que non seulement l'affliction causée à notre cœur par vos infortunes en est effacée, mais que Nous sommes encore forcé de rendre grâces à Dieu pour le grand don de force fait à ces chrétiens. Nous félicitons donc ces bien-aimés fils de ce qu'au début même de leur entrée publique dans la Foi, ils ont été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus ; Nous les félicitons de ce qu'ils ont parfaitement compris que la vie de l'homme sur la terre est un combat, de ce qu'ils se sont souvenus que le Divin Maître a dit à ses disciples : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi », et qu'il leur a prescrit à chacun de porter sa croix et de le suivre ; mais surtout

Nous les félicitons de ce qu'ils sont bien persuadés que ceux-là sont heureux qui sont outragés et persécutés par les hommes pour le nom du Seigneur, de ce qu'ils sentent qu'ils doivent se réjouir, parce que leur récompense sera grande dans le ciel. En effet, ces divins enseignements ont tellement pénétré le cœur de ces fidèles, que, loin de déplorer leurs propres malheurs, ceux de leurs proches ou de leurs amis, ils portent même une sainte envie aux opprimés ; qu'ils désirent avec ardeur de participer à leur sort, et sont résolus, au sein même du péril menaçant, d'étendre jusqu'à d'autres, dans la mesure de leurs forces, le bienfait de la Foi qu'ils ont reçue. En présence de tels sentiments, quelle espérance ne sourirait à l'Eglise, à Nous, à vous, vénérable Frère ? Oui, Nous unirons Nos prières à leurs prières, afin que Dieu, par l'intercession de Marie, Vierge Immaculée, et des Saints qui ont fécondé cette terre de leur sang, écarte enfin les obstacles qui si longtemps s'opposèrent à la propagation de l'Evangile ; óui, Nous lui demanderons qu'il confirme ce qu'il a opéré en plusieurs, afin qu'après les avoir purifiés de toutes les souillures des veilles superstitions, il les remplisse plus abondamment de son esprit ; qu'en outre, par leur exemple et leurs efforts, il réveille ceux qui sont encore assis dans les ténébres et à l'ombre de la mort, et qu'il les ramène à la lumière de la vérité. Ces prières, Nous les ferons avec d'autant plus de confiance, que cette terre a envoyé plus fréquemment des intercesseurs au ciel, et qu'aujourd'hui même la grâce céleste semble se répandre sur elle avec une plus grande abondance. En attendant, comme augure de tous ces biens et comme gage de Notre principale affection, Nous donnons avec amour, et du fond de notre cœur, la bénédiction apostolique, à vous, vénérable Frère, à vos missionnaires, à chacun des confesseurs de Jésus-Christ, à ceux qui nous ont adressé des lettres, et à tout le peuple qui vous est confié.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 8 janvier 1868, la vingt-deuxième année de notre pontificat.

Pie IX.

En attendant que le Saint-Office répondît à ses consultations, Mgr Petitjean s'occupa à la transcription d'ouvrages japonais chrétiens, que son savant compatriote, le cardinal Pitra, l'avait aidé à découvrir dans les bibliothèques de Rome. Un volume de quatre-vingts pages, intitulé « *Doctrina christiana* », sorte de catéchisme par demandes et réponses ressemblant à celui qu'il avait composé à Nagasaki, et deux autres livres, écrits en caractères chinois et lettres japonaises, avaient attiré plus spécialement son attention. Quoique ces trois ouvrages, qui se trouvaient dans des bibliothèques différentes, ne fussent à sa disposition ni tous les jours, ni aussi longtemps qu'il l'eût souhaité, dès le milieu du mois de février, son travail de copiste était achevé. Mais, les réponses de la Congrégation ayant été différées jusqu'au 12 mars, comme il devait s'embarquer le 19 du même mois pour le Japon, il prit le parti de quitter Rome. Il employa quelques jours à chercher un peintre pour l'exécution d'un tableau représentant le supplice des Vingt-Six Martyrs, dont il voulait orner l'église de Nagasaki ; assista à Saint-Clément, près le Colysée, à la translation solennelle des reliques de Saint Ignace martyr, au milieu d'un magnifique concours de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de fidèles ; et après avoir vu le Souverain Pontife et lui avoir demandé une ligne de conduite au moins générale, qui lui permît d'attendre les réponses du Saint-Office, il regagna la France afin d'y préparer utilement son départ.

Il ne lui restait plus d'illusion touchant les résultats de ses démarches auprès de Napoléon III, dans le but d'obtenir une intervention bienveillante en faveur des chrétiens persécutés du Japon. L'Empereur, en le recevant, l'avait assuré que son gouvernement s'intéressait beaucoup à la question religieuse en Orient, qu'il chargerait le ministre des affaires étrangères de faire par-

venir des instructions au représentant de la France au Japon, mais qu'il fallait agir de concert avec les autres Puissances. L'Impératrice lui avait présenté le Prince Impérial, et lui avait demandé pour lui une bénédiction. Mgr Petitjean la lui avait donnée de grand cœur, mais il s'était retiré triste, car il sentait bien qu'il n'avait obtenu que quelques gouttes d'eau bénite de cour.

Il avait hâte de quitter l'Europe. Il se plaignait de ne recevoir de sa mission que de rares nouvelles, et d'être presqu'aussi peu renseigné, que s'il se fut trouvé encore aux îles Riu-Kiu. Toutefois, il n'ignorait pas absolument les graves événements politiques, qui s'accomplissaient au Japon.

II

Le pouvoir des Tokugawa est à son déclin. — Nagato et Satsuma s'unissent secrètement contre le Shogun. — Après avoir poussé contre les Européens le cri de *mort aux barbares*, ils leur demandent des engins de guerre et des munitions. — Yemochi se met à la tête de ses armées pour châtier Nagato. — Il est forçé d'attendre à Kyoto le retour du printemps. — Les ministres des Puissances se réunissent à Osaka. — L'Angleterre demande l'ouverture immédiate de Hiogo, et la France la ratification des traités par le Mikado. — Le Mikado refuse d'ouvrir le port de Hiogo, mais il ratifie les traités. — Mécontentement de l'Angleterre. — Yemochi ouvre les hostilités contre Nagato. — Défaite de ses armes. — Il meurt. — Hitotsu-bashi lui succède et prend le nom de Keiki. — Mort du Mikado Komei. — Coalition des clans du sud et de l'ouest. — Tosa propose au Shogun de se démettre, et de restituer toute l'autorité à l'Empereur. — Keiki se dit disposé à le faire et convoque tous les daimyo à une diète solennelle. — Coup d'état du 3 janvier 1868. — Le shogunat est supprimé. — Keiki déclare irréguliers les décrets arrachés au jeune Empereur. — Il se replie avec ses troupes sur Osaka. — Entrevue avec les ministres étrangers. — Combats

de Fushimi. — Retraite des Tokugawa. — Keiki fugitif. — Osaka tombe aux mains de Satsuma et de Nagato

Depuis longtemps se préparait une révolution qui menaçait de détruire le système de gouvernement en vigueur depuis plus de deux cents ans au Japon. Ce qu'il y avait de défectueux dans le dualisme des pouvoirs établis par Yeyasu avait éclaté le jour où, le pays ayant été ouvert par des traités, le Mikado et le Shogun s'étaient montrés divisés dans leur politique à l'égard des étrangers, le premier par excès de patriotisme ordonnant de les expulser, le second par un patriotisme mieux entendu s'appliquant à éluder de tels ordres. Les événements, en se succédant, devaient peu à peu faire naître l'idée d'une organisation nouvelle, et quelques années avaient suffi pour que le pouvoir séculaire du Shogun penchât vers sa ruine.

Nous avons brièvement raconté, comment les Puissances européennes avaient répondu à l'insulte de leurs pavillons à Simonoseki, et la défaite essuyée par les samuraï du prince de Nagato, Mori Daizen, dans leur expédition contre Kyoto. Une réaction n'avait pas tardé à se produire parmi ces vaincus. Humiliés de la lâcheté qu'ils avaient laissé paraître après leur défaite (1), ils avaient juré de tirer du Shogun une vengeance éclatante. Passant des paroles aux actes, ils n'avaient pas hésité à nouer des relations avec les étrangers, dans l'espoir que ceux-ci pourraient leur fournir des navires et des engins de guerre, et peu à peu ils s'étaient rapprochés du clan de Satsuma, dont Saigo Takamori était un des principaux chefs. C'était un conspirateur de longue

(1) On n'a sans doute pas oublié qu'alors, en signe de soumission et pour éviter les représailles du vainqueur, les samuraï de Nagato lui avaient apporté les têtes des principaux chefs de leur expédition contre Kyoto. Un instant ils avaient même enfermé leur daïmyo et son fils dans un temple.

date, trois fois déjà exilé dans l'île Oshima (1) et qui à cette heure, ambitionnait pour lui les avantages dûs au commerce avec l'étranger, que le Shogun paraissait disposé à se réserver comme un monopole. Oubliant leurs mutuels ressentiments, Nagato et Satsuma s'étaient secrètement unis. Eux, qui naguère avaient poussé le cri de *mort aux barbares*, s'étaient par un brusque revirement tourné de leur côté, escomptant l'appui qu'ils en pourraient tirer dans leur lutte contre le Shogun. Déjà ils leur avaient acheté beaucoup d'armes et de munitions. Nagato était même allé jusqu'à faire proposer officieusement l'ouverture de Shimonoseki au commerce européen à Sir Harry Parkes, alors en Chine, et récemment nommé ministre d'Angleterre au Japon.

Le Shogun Yemochi informé par ses agents des menées de ce vassal rebelle, avait par une proclamation annoncé qu'il allait à la tête de ses armées se rendre à Kyoto auprès de l'Empereur, et, confiant dans le succès de la plus juste des guerres, infliger à Mori Daizen le châtiment le mieux mérité, dont il ait été jusque-là fait mention dans l'histoire du pays. Quoique plus d'un daimyo eût répondu mollement à son appel, le 13 juin 1865 Yemochi s'était avec ses troupes mis en marche sur le Tokaido. La plupart de ses soldats étaient armés à la japonaise de piques, de sabres et de hallebardes. C'est à peine si son effectif relativement considérable comptait deux régiments d'infanterie organisés à l'européenne, et dix pièces de campagne. Des pluies torrentielles suivies d'inondations, la maladie, et mille obstacles imprévus avaient retardé la concentration de ses forces dans le voisinage de Kyoto, et il ne lui avait pas fallu moins de cinquante-trois jours pour leur faire franchir l'espace qui sépare Yedo de la ville impériale. Finalement la

(1) Dans l'archipel des Riu-Kiu.

saison s'était trouvée trop avancée pour qu'il pût songer à ouvrir la campagne.

Le centre du gouvernement s'étant déplacé avec le Shogun, les ministres étrangers impatients de poursuivre les négociations entamées sur la légalité des traités, les indemnités de Shimonoseki, et l'ouverture de nouveaux ports, s'étaient vus obligés de se rapprocher de Kyoto ; et le 1er novembre, les navires des diverses Puissances avaient quitté Yokokama et étaient venus mouiller devant Osaka.

L'Angleterre, lasse de ne recevoir du Shogun, que de vaines promesses, se souciait assez peu de travailler au maintien de sa chancelante autorité. Préoccupée avant tout d'étendre son commerce, elle réclamait avec insistance l'ouverture immédiate de Hiogo, moyennant quoi elle se déclarait prête à renoncer aux deux tiers de l'indemnité de Shimonoseki.

La France, sans être indifférente à l'ouverture de Hiogo, y était cependant moins intéressée par suite d'exigences commerciales moindres. Elle cherchait surtout à obtenir la ratification des traités par le Mikado, afin que la présence des sujets étrangers fut officiellement reconnue. Elle restait fidèle à la cause du Shogun, qui de son côté semblait lui résever sa confiance.

La proposition d'ouvrir aux hommes d'occident Hiogo, le port le plus voisin de la capitale, avait eu pour effet de jeter l'épouvante au sein de la cour du Mikado : et, le 11 novembre les ministres avaient été avisés qu'une telle proposition était exorbitante et inacceptable. Par contre, quelques jours après, le 24 du même mois, ils apprenaient qu'au terme des derniers délais accordés au gouvernement japonais, le Shogun triomphant enfin des répugnances du Mikado avait obtenu de lui qu'il ratifiât les traités. Cette ratification revêtait officiellement la forme d'un ordre fort bref : « Le Mikado adhère

aux traités et donne l'ordre au Shogun d'exécuter le droit dans toute sa rigueur ». De l'ouverture de Hiogo pas un mot. La diplomatie européenne ne devait-elle pas se déclarer satisfaite d'un tel effort ?

Cet insuccès décida l'Angleterre à prêter la main à tout ce qui pourrait désormais précipiter la chute de Shogun. Les hostilités contre Nagato s'ouvrirent au printemps de 1866. Les aspirations des daimyo du sud n'avaient point attendu, pour se manifester, le commencement des hostilités. Satsuma, qui s'apprêtait à recevoir Sir Harry Parkes et les vaisseaux anglais dans le port de Kagoshima, avait formellement refusé au Shogun de prendre part à une guerre, qu'il qualifiait d'injuste.

Effrayé de cette défection, et voyant la mauvaise tournure que prenaient les choses, Yemochi avait offert sa démission au Mikado, mais celui-ci n'avait point voulu l'accepter. Comprenant alors qu'une prompte victoire pourrait seule rallier à sa cause les daimyo indécis, il avait dirigé contre Nagato l'armée qu'il avait concentrée à Kyoto. Mais ses soldats se heurtèrent contre des troupes armées à l'européenne, qui leur firent essuyer partout des échecs, et finalement les obligèrent à battre en retraite, et à se replier sur Hiroshima. C'est sur ces entrefaites que découragé et malade Yemochi mourut le 19 septembre à Osaka.

Hitotsu-bashi prit alors, quoique à regret, la direction des affaires sur l'ordre de la cour. Le 3 octobre, de concert avec l'Empereur, il donna l'ordre de cesser les hostilités contre Nagato et convoqua les grands daimyo du sud, ceux de Chikuzen, de Hizen, de Tosa, d'Uwajima, de Satsuma et de Higo à venir à Kyoto, afin de délibérer sur les affaires de l'État.

Le 6 janvier 1867, Hitotsu-bashi reçut du Mikado l'investiture du shogunat, et devenu ainsi le chef de la fa-

mille Tokugawa, il prit le nom de Tokugawa Yoshinobu ou Keiki.

Certes, en présence d'un pouvoir aussi précaire que celui qui venait de lui échoir, on comprend les inquiétudes du nouveau Shogun. La défaite de ses troupes dans la guerre contre Nagato, l'autorité sans cesse grandissante de l'Empereur, le peu de cas que la noblesse du pays aussi bien que les Puissances étrangères commençaient à faire de la sienne, tout contribuait à lui rendre à charge sa nouvelle situation. Mais la mort du Mikado Komei, arrivée le 3 février, lui rendit un instant la partie meilleure.

Le trône restait à un adolescent (1), sous la tutelle d'un régent et d'un kwampku qu'il savait gagnés à sa cause. Il en profita aussitôt pour régler les difficultés avec les Puissances et pour leur accorder l'ouverture du port de Hiogo à partir du 1er janvier 1868. C'est à cette heure, que la commission militaire française, commandée par le capitaine d'état-major Chanoine, arriva au Japon. Peut-être le Shogun allait-il pouvoir, grâce à la formation que recevraient ses troupes, entrer avantageusement en lutte avec les clans du sud et de l'ouest, dont la coalition semblait se fortifier de jour en jour.

Les daimyo, précédemment réunis à Kyoto en assemblée délibérante, s'étaient contentés d'abord de protester contre le monopole du commerce usurpé par le Shogun, mais bientôt après ils n'avaient pas craint d'intercéder auprès de lui en faveur de Nagato son plus mortel ennemi. Enfin Tosa alla jusqu'à oser lui parler d'un changement radical dans l'organisation politique du pays.

« Quoique l'administration et l'application des lois, lui

(1) L'Empereur actuel Mutsu-hito. Il était alors âgé de 15 ans.

écrit-il en octobre 1867, soient depuis le moyen âge dans les mains de la classe militaire, il me paraît que l'arrivée des étrangers a provoqué des conflits et des discussions sans issue. L'est et l'ouest sont en armes l'un contre l'autre, et rien ne fait prévoir la fin de la guerre civile. Le résultat de ce conflit est de nous mériter les insultes des nations étrangères. La cause tient à ce fait, que le gouvernement procède de deux centres, ce qui oblige l'empire à tourner ses yeux et ses oreilles dans deux directions différentes. La marche des événements a amené une révolution, et nous ne pouvons conserver notre ancien système. Vous devez restituer toute l'autorité aux mains du souverain et fonder un état de choses dans lequel le Japon se trouvera placé sur un pied d'égalité avec les autres Puissances. C'est aujourd'hui votre devoir le plus impérieux, comme c'est la prière la plus humble de Yodo (1). Votre Altesse est assez sage pour prendre cet avis en considération (2) ».

Soit loyauté, soit manque d'énergie, Keiki adressa le 9 novembre au Mikado un manifeste pour lui remettre le pouvoir qu'il tenait de lui, et d'accord avec la cour, il fixa pour le 15 décembre suivant, à Kyoto, une diète de tous les daimyo du pays.

« Un coup d'œil rétrospectif sur les événements qu'a traversés l'empire nous montre, leur écrivait-il (3), qu'après la chute de l'autorité impériale le pouvoir a passé dans les mains du ministre d'état, et dans celle de la classe militaire. Mon aïeul Yeyasu a reçu de plus grandes marques de confiance qu'aucun autre avant lui, et ses descendants lui ont succédé pendant plus de deux cents ans. Bien que je remplisse les mêmes devoirs, les principes du gouvernement et l'observation des lois pénales ont été méconnus. Avant le

(1) Yamanouchi Yodo est le nom de famille des princes de Tosa.
(2) *La restauration impériale au Japon*, par le vice-amiral Layrle. P. 233.
(3) Même ouvrage, p. 235.

sentiment de ma profonde humilité, je reconnais que la faute en est à mon manque de vertu. Nos relations avec les étrangers s'étendent de jour en jour, notre politique nationale doit donc avoir l'approbation de l'empire entier. Si l'ancien régime doit être modifié, et l'autorité rendue à la cour impériale, si les conseils de tous doivent être recueillis et les propositions sages acceptées, unissons nos cœurs et nos forces pour défendre l'empire, et celui-ci sera capable de tenir son rang parmi les autres nations. C'est ainsi que nous comprenons notre devoir envers le pays. Donc si, vous autres daimyo, vous avez à cet égard quelques idées à faire prévaloir, communiquez-les sans réserve. »

Quoique la cour eût obligé le Shogun à ne point résigner ses fonctions, avant que l'assemblée solennelle de Kyoto se fut prononcée à ce sujet, sa déchéance était déjà pour les daimyo du sud comme un fait accompli (1).

(1) La lettre suivante révèle avec quel enthousiasme les auteurs de la révolte contre le Shogun se voyaient sur le point d'atteindre leur but. Elle est adressée à M. le comte de Montblanc. Le comte de Montblanc était venu au Japon avec des idées quelque peu chimériques à la tête d'une mission engagée par le daimyo de Satsuma pour former une armée, une marine et donner un premier essor au commerce et à l'industrie.

Kyoto le 10 novembre 1867.

Monsieur le comte,

Notre navire, le *Shohomaru*, l'ancien « Lotus » des Européens part le 18 d'Osaka et le 28 probablement il sera dans le port de Nagasaki, d'où nos officiers pourront facilement connaître votre marche et vous rejoindre. Ne sachant pas encore si je pourrai partir à bord de ce navire, je vous écris cette lettre pour être représenté parmi les premiers que vous verrez accourir en vous criant : Victoire ! Les préparatifs ont été longs, mais le programme a été fidèlement suivi sur sa base légale, revélée dans vos écrits et soutenu par vos actes. La confédération japonaise sous la présidence de Sa Majesté le Mikado est aujourd'hui dégagée de toute illusion. Le Shogun s'est démis entre les mains du Mikado d'un pouvoir qui était devenu équivoque. La civilisation japonaise triomphe ! Réjouissez-vous : la victoire est complète. Avant de vous annoncer cette grande nouvelle, j'aurais voulu suivre les faits dans leur ordre chronologique, mais le besoin de vous écrire : Victoire ! me pesait comme un fardeau trop lourd dont j'ai dû me débarrasser. Maintenant je suis plus à l'aise pour vous raconter les événements. Je les résumerai rapidement dans ma let-

Déjà leurs troupes commençaient à se masser aux portes de Kyoto, quand, sous prétexte de permettre aux daimyo les plus éloignés d'arriver à temps à la diète. Keiki en recula la date. C'est alors que les princes du sud

tre, parce que vous recevrez les documents relatifs à chaque détail. En employant la manière française de compter le temps, c'est au commencement de novembre que tous les préparatifs ont été complétés. Le 7 de ce mois de novembre les députés des princes de Satsuma, de Tosa, de Nagato et de tous les autres membres du parti national, que vous connaissez et qui compte dans ses rangs des vassaux même et un frère de l'ancien Shogun Hitotsu-bashi, se sont rendus à *Nijo no Shiro*, — résidence des Shogun à Kyoto. Dès le début, le Shogun a manifesté son désir de respecter le mouvement national. Il s'est montré intelligent et respectueux vis-à-vis des intérêts généraux du pays. En expliquant que les princes de Yedo, ses predécesseurs, ont cru pouvoir intervenir en leur qualite de Shogun en face des étrangers, il ajouta qu'il ne voulait cependant pas maintenir contre l'opinion des daimyo la position exclusive dont il avait hérité. « Le mouvement qui se produit autour de lui, a-t-il dit, annonce un blâme devant lequel il se retire et si les députés pensent qu'il doit donner sa démission du titre, au nom duquel ont agi les princes de Yedo, il est prêt à offrir cette démission ! » La réponse des députés a été courte : « Faites ce que vous dicte votre conscience et faites-le promptement. » Aussitôt fut rédigée la démission du Shogun dans les mêmes termes à peu près que sa déclaration aux députés. Le lendemain, 8 novembre, fut mandé le Shoshidai, intermédiaire officiel entre le Mikado et le Shogun, Matsudaïra Echu no Kami. L'acte de démission fut remis suivant le cérémonial ordinaire pour être transmis par lui à Sa Majeste le Mikado. Le 9, Son Excellence le Shoshidai apportait la réponse officielle du Mikado. Il acceptait la démission du Shogun et faisait connaitre les solutions suivantes prises d'après notre programme. Sa Majesté le Mikado convoquera à Kyoto tous les daimyo japonais qui formeront une chambre souveraine. Cette chambre aura à prononcer sur toutes les questions d'intérêt général. La question des étrangers est acceptée au nom de Mikado sur les bases existant déjà dans les états du Kwanto. L'alliance étrangère doit s'étendre dans les autres états et se formuler alors sur une base plus libérale. Sa Majesté le Mikado fera connaitre les résolutions de la Chambre federale par des décrets et des proclamations. Les relations d'affaires publiques avec le Mikado auront lieu par l'intermédiaire de deux ministres de la parole : le tenso et le giso.

Tel est, Monsieur le comte, le résumé des nouvelles que vous envoie le parti national. Son mouvement en faveur de l'autorité de la loi ne s'est écarté en aucun détail de la voie légale, à laquelle vous attachez tant d'importance, et que notre civilisation comprend comme la vôtre. C'est parce que nous voyons ce point de contact dans la sphère des mobiles supérieurs, que nous espérons voir grandir sans secousse nouvelle l'union japonaise et son alliance multiple avec les autres pays. A bientôt, Monsieur le comte, et pour le passé, merci.

Signé : Nomura Sooshi.

impatients et craignant une réaction font le coup d'état du 3 janvier 1868.

Un ordre, revêtu du sceau impérial, relève les soldats d'Aidzu, ardent partisan du Shogun, de la garde du palais, pour la confier aux troupes de Satsuma, de Tosa et d'Aki : le régent est disgracié. Dès le lendemain un décret du Mikado supprime le shogunat et les fonctions de kwampaku ; le prince Sanjo et les kuge exilés viennent remplacer à la cour tous les nobles suspects de sympathie pour le Shogun. Le daimyo de Nagato, Mori Daizen, est rétabli dans ses titres et dignités, et Keiki reçoit l'ordre de retirer ses troupes de Kyoto. Keiki profondément blessé fait aussitôt savoir qu'il regarde comme irréguliers les décrets arrachés à l'Empereur, et n'accepte point le fait accompli. Accompagné d'Aidzu, de Kuwana, et de son conseiller intime Itakura Suwo no Kami, il quitte Kyoto dans la nuit du 6, et se replie avec ses troupes sur Osaka. A son arrivée dans cette ville, il reçoit en audience les ministres de France et d'Angleterre. M. Roches, doyen du corps diplomatique, lui donne lecture d'une adresse, dans laquelle il exprime des vœux pour l'établissement au Japon d'un gouvernement stable et qui assure l'exécution fidèle des traités. Il demande au Shogun de vouloir bien faire connaître dans le plus bref délai, à qui les Puissances auront désormais à s'adresser. Keiki répond par le récit des derniers évènements, en protestant contre la mainmise criminelle des daimyo de Satsuma, de Nagato et de Tosa sur le jeune souverain, et contre l'injustice dont il est lui-même victime ; et il conclut en ces termes :

« Il n'est pas nécessaire que les Puissances signataires des traités s'occupent de nos affaires intérieures. Ce qui est important, c'est qu'elles ne mettent pas obstacle à l'exten-

sion des principes justes. Puisque j'ai observé religieusement les stipulations des traités, j'espère mériter votre approbation en protégeant les intérêts de toutes les Puissances. Et vous admettrez cela jusqu'à ce que la forme du gouvernement ait été établie par le vœu général du pays. Observer les traités, remplir mes obligations envers les Puissances et diriger la politique extérieure, tel est mon devoir(1). »

Il est clair, qu'au moment où il parle le pouvoir n'est plus à lui, et que fût-il tombé aux mains de factieux, il lui faut désormais le reconquérir. Toutefois deux semaines s'écoulent sans qu'il ait dirigé ses troupes contre celles de Nagato et de Satsuma. A la cour, on s'inquiète de son inaction. On sait seulement que le 19 janvier, sur un ordre parti d'Osaka, le palais de Satsuma à Yedo s'est abîmé dans les flammes. Le 25, la cour se décide à députer auprès de Keiki les deux princes d'Owari et d'Echizen, tous deux Tokugawa, pour l'engager à rentrer pacifiquement à Kyoto. Ils sont chargés de l'assurer que le Mikado lui réserve une place importante dans son gouvernement. L'avis d'Aidzu et de Kuwana fut qu'il ne fallait attacher aucune foi aux déclarations des deux princes. Il valait mieux suivant eux marcher sur Kyoto, à la tête de troupes supérieures par le nombre à celles de Nagato et de Satsuma, et essayer d'arracher le jeune Empereur aux mains des séditieux qui gouvernaient en son nom. Keiki céda, quoique à contre cœur, aux instances de ses conseillers, et la guerre civile commença. Le 27 janvier, la lutte est engagée à Fushimi et elle se poursuit pendant trois jours avec de brillantes alternatives pour les deux partis. Enfin, le 30, l'armée de Keiki bat en retraite sur Osaka. A la vue de la bannière en brocart d'or du Mikado flottant

(1) *La restauration impériale au Japon*, par le vice-amiral Layrle. P. 241.

déchirée par les balles à l'avant-garde des vainqueurs, de nombreuses défections se produisent parmi les troupes du Shogun et viennent ajouter à sa défaite. Le 31 janvier, Keiki n'est plus qu'un fugitif. Tandis qu'Osaka est en feu, il se présente sans armes et accompagné de quelques amis à un navire de guerre américain, l'*Iroquois*. Il s'y réfugie jusqu'à l'arrivée d'un vapeur japonais, le *Kayomaru*, dont le commandant Enomoto, un de ses plus fidèles sujets, le recueille et le transporte dans le nord. Le 2 février, Osaka tombe aux mains de Satsuma et de Nagato. Le 5 paraît un décret qui prive Keiki et ses partisans de leurs dignités, et déclare qu'une armée va être envoyée pour s'emparer de son territoire.

III

Inquiétude des étrangers en voyant triompher le parti qui leur est hostile. — Panique produite à Nagasaki par la chute de Shogun. — Le calme se rétablit promptement dans le sud. — Organisation du gouvernement impérial. — Un kugé est envoyé à Nagasaki en qualité de gouverneur. — Les missionnaires se demandent avec crainte quelles vont être ses dispositions à l'égard des chrétiens.

Les étrangers établis dans les ports ouverts furent d'abord en proie à de vives inquiétudes en voyant triompher le parti, qui n'avait cessé jusque-là de réclamer leur expulsion. Le 29 janvier, à minuit, le Shogun vaincu avait fait prévenir les représentants européens, qu'il ne répondait plus de leur sécurité. Quatre heures plus tard, Osaka tombait au pouvoir des princes de Satsuma, de Nagato et de Tosa, les maisons étaient livrées aux flammes, et la forteresse détruite. Cependant aucun Européen ne fut tué, les daimyo affectant de respecter les droits de l'hospitalité à l'égard des résidents. Le 8 février, un envoyé du Mikado annonçait

aux agents des Puissances que le shogunat était supprimé, et que le Mikado, en reprenant l'administration de l'empire, s'engageait à maintenir l'exécution de tous les traités. Le calme fut bientôt rétabli à Osaka et à Hiogo.

M. Cousin raconte dans une lettre du 14 février (1) la panique, à laquelle donna lieu à Nagasaki la nouvelle de la chute du Shogun.

« Quoique je vienne aujourd'hui faire de la politique, dit-il, j'aurai bien de la peine à rester partout sérieux. Ce sera du reste le meilleur moyen de vous rassurer sur la position que les derniers événements nous ont faite. La nouvelle de ce qui s'était passé fut apportée à Nagasaki par M. Lèques, notre ancien consul. Il n'avait eu que le temps de dresser son mât de pavillon à Osaka et avait dû s'enfuir au plus vite. Aussitôt la terreur est partout dans notre ville. On va être attaqué, on va être brûlé, des centaines de bandits sont là tout prêts pour se venger une bonne fois des étrangers. On les a vus, on sait presque où ils sont. Les consuls délibèrent et fixent un lieu de ralliement, où chacun des résidents devra se transporter au plus vite, dès que les deux coups de canon qui doivent donner le signal se seront fait entendre. De là on s'embarquera, et l'on sauvera au moins les vies. La circulaire fait le tour de la communauté européenne et n'oublie que la maison des missionnaires, qui par conséquent dorment tranquilles pendant que leurs voisins croient à chaque moment que l'heure terrible va sonner. Cependant le gouverneur est sommé de répondre de l'ordre et de la sûreté publique. Pour toute réponse, Son Excellence annonce qu'elle va s'enfuir, que tout est perdu et que toute résistance est inutile ; et, en effet, la nuit suivante toute la ville est sur pied et dans l'inquié-

(1) Lettre à M. Rousseille.

tude, parce que l'on s'est aperçu du déménagement qui a lieu dans le palais du gouverneur. Cette même nuit des lettres consulaires vont prendre à domicile tous les résidents et les invitent à se rendre au lieu fixé, pour la défense ou l'embarquement. Une attaque est imminente. Deux cents matelots sont à terre et veillent l'arme au bras à l'entrée de la concession. Faute d'avoir été prévenus, les missionnaires sont encore les seuls à passer une bonne nuit.

« Le lendemain, on annonce que le gouveneur est parti avec toute sa garnison et que ses deux palais ont été occupés immédiatement, l'un par les gens de Satsuma, l'autre par ceux de Nagato. A celui de l'ouest une bataille avait eu lieu entre ces deux troupes amies. Elles arrivaient ensemble, et chacune voulait primer l'autre. Une rixe s'en est suivie. Le sabre est tiré. Un homme tombe et celui qui l'a tué se fend à l'instant le ventre : l'honneur était satisfait, tout fut fini. Notez que tout ce mouvement était le fait de quarante-deux hommes seulement : dix-huit d'un côté et vingt-quatre de l'autre. Nagato et Satsuma n'avaient pas d'autres représentants à Nagasaki. Le gouverneur, qui passa un jour caché dans un bateau, avait laissé une lettre par laquelle il confiait le gouvernement de la ville aux princes de Hizen et Chikuzen. On cherche partout, mais on ne trouve ni eux ni leurs représentants. C'est alors que le désarroi est complet. Plus de doute. on sera attaqué et brûlé. Pour ne pas tout perdre à la fois, le Père Poirier choisit au jardin un petit coin près d'un grenadier pour y faire un trou, et y cacher la bourse : six cents piastres, c'est bon à conserver. M. Laucaigne change soudain d'avis et pense qu'on aura meilleure chance en confiant la somme et les papiers importants de la mission à un chrétien sûr, qui conservera le tout avec soin, et le remettra fidèlement à nos successeurs. Il commande

la boîte, où tout doit être enfermé. Au même moment on établit deux sentinelles, avec charge de faire deux fois par heure le tour de l'église et de la maison pendant la nuit, et l'on ne dort que d'un œil. Sur ces entrefaites, la garde nationale avait été constituée et les fusils distribués, en attendant l'arrivée des gens de Satsuma et de leurs alliés. Ils vinrent en effet, et bientôt on apprit que la ville était gouvernée par un représentant des princes vainqueurs. Quelques consuls refusent de les reconnaître, mais cela ne dure pas devant les garanties d'ordre et de sécurité qu'ils donnent le jour même. Pour prouver aux Européens que l'on ne veut point de révolution, on a coupé le cou à quatre malheureux Japonais qui avaient volé la somme de soixante francs. La nouvelle de l'exécution est partout affichée. Là-dessus la peur disparaît comme par enchantement, et chacun reprend ses occupations accoutumées...

« A quoi tout cela aboutira-t-il? Peut-être à une plus grande liberté pour les chrétiens, auxquels on n'a guère le temps de songer aujourd'hui!... Les deux gouverneurs persécuteurs sont disgraciés depuis longtemps. Le Shogun vient d'avoir son tour et M. Roches expie les faiblesses qu'il a eues pour ce gouvernement, dont nos chrétiens ont été victimes. Quand Dieu sort de son repos, il va vite, et ceux qui lui font obstacle sont brisés....

« Les gens de Satsuma viennent faire la visite de l'église et se montrent fort accommodants. Ils ont une telle peur de la guerre avec l'Europe qu'ils se mettraient volontiers à genoux devant tout ce qui n'est pas japonais. Si cela devait durer longtemps, tout irait bien pour nous, mais il faut attendre et voir ce qui suivra. »

Le gouvernement de la restauration impériale s'était assez vite organisé. La cour s'y était réservé une part prépondérante. Un membre de la famille du Mikado, le prince Arisugawa avait été placé à la tête de l'armée

envoyée contre le Shogun avec le titre de Sosai, ou représentant du pouvoir. Il était assisté de deux kugé, Sanjo et Iwakura, qui commençaient à prendre la direction politique. Charges et dignités se trouvaient réparties entre kugé et daimyo favorables au nouvel état de choses.

« Les kugé, dit M. le vice-amiral Layrle, représentent la tradition impériale, l'idée religieuse ; les daimyo, la force militaire. Mais les uns renfermés dans le palais n'ont que des notions imparfaites des choses extérieures, les autres ne gouvernent plus leurs états. Ils subissent l'influence de leurs vassaux ou *keraï* qui écrivent, pétitionnent pour eux et engagent leurs noms à leur insu. Aussi cette administration, qui prend en mains les affaires de l'Etat, serait-elle dans l'impossibilité de gouverner pratiquement, si elle ne se renforçait de ceux de ces keraï qui ont pris part à la révolution, et dont quelques-uns ont puisé dans leurs relations avec les étrangers des connaissances plus ou moins vraies des choses de l'Europe. Ce sont les samuraï de Satsuma, de Nagato et de Tosa qui vont gouverner, d'abord comme conseillers officieux, plus tard comme ministres. Ils apportent malgré leur jeunesse une vague idée de la civilisation étrangère et l'amour des réformes joint à l'ardeur au travail. C'est Okubo de Satsuma, Kido de Nagato, Itagaki et Goto de Tosa, Ito et Inouye, les deux jeunes envoyés qui ont vainement essayé de rétablir la paix entre leur prince et les Européens. Saïgo qui les domine tous par son passé d'abnégation et de souffrance, Saïgo qui dans la coulisse a dirigé la restauration et commandé les troupes de Satsuma à Fushimi, est parti avec l'armée du châtiment comme conseiller militaire du prince Arisugawa....... (1) »

(1) *La restauration impériale au Japon*, par le vice-amiral Layrle, p. 251.

Le 12 mars (1), M. Cousin donne des détails piquants sur l'arrivée du kugé envoyé à Nagasaki pour remplacer le gouverneur du Shogun, que nous avons vu prendre la fuite à la première nouvelle de la déchéance de son maître.

« Depuis quelques jours nous avons un nouveau gouverneur envoyé par le Fils du Ciel, Sa Majesté le Mikado. Il est lui-même du sang des dieux. Jusqu'ici sa dignité de kugé ne lui permettait pas de descendre jusqu'à s'occuper des choses de la terre. Il demeurait enfermé à Kyoto, loin des regards mortels, et ses mains divines n'ont jamais touché une épée. Comme la dignité ne fait pas toujours la richesse, et que le kugé lui-même est parfois obligé dans sa retraite de faire sa cuisine et d'aller puiser de l'eau, ceux de nos Japonais qui ont pu voir le nouveau-venu disent que son visage porte plutôt l'empreinte des privations et du travail que les traces de cette divinité qui circule, dit-on, dans ses veines. Quant à lui, fort heureux du changement, il passe ses journées à courir la ville pour voir et être vu ; et tout fait croire que, si ses nouvelles fonctions diminuent le prestige attaché jusqu'ici à sa personne, il saura se dédommager amplement sur d'autres points. Il est donc arrivé sur un beau vapeur. C'était dans la soirée. Il fallait ou arrêter le soleil pour le faire assister de force au débarquement et à l'entrée solennelle en ville, ou bien attendre jusqu'au lendemain le retour de l'astre-roi. On crut plus prudent de s'arrêter à ce second parti, et dès le matin à sept heures, vingt-et-un coups de canon tirés par un bateau anglais annonçaient le commencement de la cérémonie. Des files de barques devenues pendant la nuit rouges, vertes et or se rendent de tous côtés pour faire

(1) Lettre à M. Rousseille.

escorte. Vers onze heures, toutes les présentations officielles étaient faites, tous les hommages payés, et le nouveau gouverneur prenait possession de sa bonne ville de Nagasaki. Les deux palais de ses prédécesseurs ont été dédaignés par Sa Divinité, qui ne peut sans déroger à sa dignité habiter ailleurs que dans un temple. Celui qui a été choisi est dans un emplacement magnifique. On y arrive par un escalier qui a plus de deux cents marches en pierre de taille, et au bas duquel se trouvent les fameuses colonnes de cuivre, qui forment portail, et sont la merveille de Nagasaki (1). »

« Notre kugé, ajoutait-il dans une lettre du 20 mars. se trouve à l'aise à Nagasaki. Il aime décidément à se montrer. Ces jours derniers, il est allé en grande cérémonie se promener à bord des bateaux français et anglais pour faire ses visites. C'était tout une petite flotte qui voguait à la rame, barques devant et derrière, barques à droite et à gauche, barques partout. Après la visite du port est venue celle de la concession. Deux cents hommes armés de souliers, de képis (2) et de fusils à bayonnette, marchaient au pas et sur deux lignes comme une procession. Au milieu d'eux des hommes à sabres entouraient le gouverneur monté sur un cheval richement caparaçonné, dont la queue était serrée dans un long sac de soie bleue. Le cortège a longé notre jardin et j'ai vu Son Excellence regarder en passant du coin de l'œil l'église et nous, mais comme elle n'a point manifesté le désir d'entrer nous ne lui avons point ouvert les portes. Partout sur son passage, les Japonais étaient à genoux. Ce respect exagéré doit faire trouver bien sans-gène certains Européens, qui, dit-on, ne prennent pas même la peine de se découvrir. Au-dessus de ce kugé,

(1) Le temple de Suwa.

(2) A cette époque, souliers et képis étaient pour les Japonais chose tout à fait nouvelle.

qui n'est là que pour récolter les hommages, le gouvernement serait aux mains de deux grands officiers, l'un représentant de Nagato, l'autre de Satsuma. On a parlé aussi du prince d'Omura comme chargé d'entretenir une garnison en ville et d'assurer la défense de la place. Mais je ne sais trop ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce bruit.

« Impossible de prévoir ce que le gouvernement nouveau pense des chrétiens, mais à coup sûr il ne les a pas oubliés. »

M. Cousin ne se trompait pas.

IV

Le 16 mars, vingt-deux chrétiens d'Urakami son mandés au palais de l'ouest par le gouverneur de Nagasaki. — Réponses énergiques de Zen-yemon au cours de l'interrogatoire. — Assassinat de onze marins français à Sakaï, et punition des samuraï coupables. — Lettre d'excuses du prince de Tosa. — Trois prisonniers d'Omura s'échappent du lieu où ils sont détenus. — Les missionnaires s'attendent à de nouveaux malheurs. — Décret impérial du mois d'avril contre l'abominable religion des chrétiens. — Cent quatre-vingts chefs de famille d'Urakami cités devant le gouverneur de Nagasaki déclarent unanimement qu'ils ne renonceront jamais au Christianisme. — Ils sont renvoyés chez eux. — Les bruits les plus alarmants pour les missionnaires et les chrétiens sont répandus dans la ville. — M. Laucaigne songe à embarquer pour Shang-Haï ses jeunes séminaristes japonais. — Un temple en l'honneur de Daïjingu est élevé dans la vallée d'Urakami.

Le 16 mars 1868, vingt-deux chrétiens d'Urakami furent mandés au palais de l'ouest (1) par ordre du nouveau gouverneur de Nagasaki. Onze d'entre eux, parmi lesquels deux femmes, étaient des victimes de la persécution de l'année précédente ; les autres

(1) En japonais *Nishi yashiki*.

n'avaient pas eu encore l'honneur de confesser leur foi devant les tribunaux. Zen-yemon était au nombre des prévenus. Tous avaient reçu l'ordre d'apporter leurs sceaux (1).

— « Si c'est pour attester que nous sommes chrétiens, avait répondu le vaillant catéchiste, le sceau est inutile : tout le monde sait qui nous sommes. Si c'est un acte d'apostasie que l'on prétend nous faire signer, il est plus inutile encore, puisque nous voulons à tout prix demeurer chrétiens. »

Ils quittèrent la vallée et se mirent en marche suivis d'un long cortège des habitants de leurs villages, qui priaient avec eux. A l'entrée de la ville, l'officier qui les conduisait offrit de leur faire prendre un bateau, qui les débarquerait à la porte du palais, afin qu'ils n'eussent pas la confusion de défiler à pied sous les regards de la foule.

— « Non, non ! répondit encore Zen-yemon. C'est pour Jésus-Christ, que nous sommes cités devant les tribunaux. Ce n'est pas une honte d'être donné en spectacle à la foule parce qu'on est chrétien ! »

Pendant tout le trajet, on les entendait murmurer des prières.

Lorsqu'ils furent arrivés au palais de l'ouest, 300 de leurs voisins ou amis, qui les avaient suivis jusque-là, restèrent aux portes pour attendre le résultat de l'interrogatoire. Pour eux, ils furent introduits dans la cour où ils demeurèrent longtemps seuls. Là, accroupis sur les petits cailloux qui servent de pavé, ils se préparèrent à leur nouvelle épreuve en récitant le chapelet sur leurs doigts. Enfin, un haut personnage se présenta et leur dit :

(1) La signature du Japonais de n'importe quelle classe consiste dans l'apposition de son sceau. Aussi chacun est obligé d'avoir le sien.

— « Est-il vrai que vous adorez Jésus, et pratiquez la religion des Français ? »

Le nom de Jésus prononcé à la manière chinoise *Iaso* ne fut pas compris des chrétiens accoutumés à se servir du mot *Djesous*. Zen-yemon répondit :

— « Nous pratiquons le vrai Christianisme ».

— « Le Christianisme est la religion des Français. Si elle était bonne, les autres nations de l'Europe la suivraient. Au lieu de cela, elles s'en moquent. Donc, elle est mauvaise, et vous devez l'abandonner ».

— « Nous ne le pouvons pas. Il faut être chrétien pour sauver son âme en l'autre vie ».

— « Vous croyez donc qu'un homme nu, un criminel attaché à une croix, peut vous protéger ? Il y a dix ans, quelques-uns des vôtres furent mis en prison, et plusieurs y sont morts. Croyez-vous qu'il soit arrivé quelque mal aux officiers, qui ont donné l'ordre de sévir contre eux » ?

— « Dieu ne punit pas toujours dès cette vie, il attend ».

Alors Zen-yemon voulut exposer le mystère d'un Dieu se substituant à l'homme coupable pour le racheter et lui ouvrir le ciel. Mais il fut aussitôt interrompu.

— « Qui es-tu pour oser élever la voix en face de tes maîtres?... Il faut abandonner cette religion, ou te résigner à la mort. Choisis. »

— « Je ne puis cesser d'être chrétien ».

— « Pensez-vous tous ainsi ? »

— « Oui, tous » ont-ils répondu en s'inclinant jusqu'à terre.

La même question leur fut adressée trois fois et à de courts intervalles, que l'on ménageait pour leur donner le temps de réfléchir, trois fois les confesseurs firent la même réponse.

— « Vous êtes venus ici les oreilles fermées et décidés

à ne pas nous entendre. Si dans vos familles, les enfants et les femmes refusaient d'obéir au chef qu'arriverait-il ? Tout irait mal, et pour rétablir l'ordre, il faudrait employer les châtiments. Eh ! bien, au Japon il y a un chef de l'empire, tous lui doivent obéissance ».

— « Nous lui sommes soumis. Qu'on nous permette seulement d'être chrétiens, et le gouvernement n'aura pas de serviteurs plus fidèles que nous ».

— « Vous désobéissez dès lors que vous suivez une religion étrangère. Ne voyez-vous pas que vous serez mis à mort, et que vos familles seront poursuivies ? Retirez-vous, consultez vos amis, vos femmes et vos enfants. Peut-être seront-ils plus sages que vous. Allez.»

La séance fut levée. Les chrétiens qui avaient vu, en entrant au palais, une dizaine de bourreaux placés là sans doute pour les intimider, s'étonnèrent d'en être quitte à si bon marché. Il est vrai que tout n'était pas fini. Et leur opinion fut que le gouverneur n'avait agi de la sorte, que pour faire part à la cour de Kyoto du résultat de cette enquête et la consulter sur les mesures à prendre. Restait à savoir quelles seraient les dispositions du nouveau gouvernement à l'égard des chrétiens. On disait que le prince de Satsuma, auteur principal de la révolution, n'était point opposé au Christianisme. Mais à coup sûr, il n'en était pas ainsi de la cour habituée à se considérer encore elle-même comme une émanation de la divinité impériale, et à voir dans le Japon comme une terre sacrée et inviolable. La France en outre, protectrice attitrée des missionnaires catholiques. était restée fidèle au Shogun jusqu'à sa déchéance. Ne fallait-il pas s'attendre à une recrudescence d'hostilité contre une religion si longtemps proscrite comme étrangère, et qui était la religion des Français ?

Le même jour où les chrétiens comparaissaient devant le gouverneur de Nagasaki, la France obtenait ce-

pendant satisfaction pour une agression commise à Sakaï (1), contre quelques hommes d'équipage d'un de ses navires de guerre.

Le 8 mars, le capitaine de frégate Dupetit-Thouars, commandant le *Dupleix*, était descendu à terre, mandé à Osaka par M. Roches qui, comme tous les ministres, résidait alors dans cette ville. Quelques marins, avec une embarcation et une chaloupe à vapeur, attendaient au quai son retour. Obéissant à leurs instincts de haine aveugle contre les barbares, un certain nombre de samuraï du prince de Tosa, qui revenaient de faire l'exercice sur la plage et rentraient dans leur casernement, avaient fait feu sur nos matelots inoffensifs, et en avaient tué onze.

Le 12 mars, M. Roches, après avoir amené son pavillon (2) avait adressé un ultimatum à Kyoto. Il avait demandé l'exécution des coupables, une indemnité de cent cinquante mille dollars pour les familles des victimes, des excuses de la part du prince de Tosa et du ministre des affaires étrangères, enfin l'éloignement des samuraï de Tosa de tous les ports ouverts. Dès le lendemain, le gouvernement du Mikado avait fait savoir à notre représentant que toutes ses conditions étaient acceptées, et que les officiers et dix-huit soldats coupables des meurtres commis à Sakaï étaient condamnés à se donner la mort par le *harakiri* (3), suivant la coutume

(1) Ville voisine d'Osaka.

(2) Les autres ministres en firent autant, sauf celui d'Angleterre, sous prétexte qu'il y avait des Anglais dans l'intérieur du pays, auxquels il devait protection, mais en réalité pour servir d'intermédiaire entre le nouveau gouvernement et les Puissances.

(3) Le 4 février, au lendemain de l'ouverture du port de Hiogo, une troupe de soldats du prince de Bizen, se rendant à Kyoto pour renforcer les contingents de l'armée impériale, avaient rencontré quelques uns de ces fameux barbares, dont l'Empereur avait naguère tant de fois réclamé l'expulsion. Un officier nommé Zen-saburo, voyant qu'ils ne s'inclinaient pas au cri du *Shitani-iro*, avait donné l'ordre de tirer sur eux. Le sang par bonheur n'avait pas été répandu, mais l'officier avait été condamné au harakiri en présence des représentants des Puissances. La page suivante où le vice amiral Layrle raconte l'exécution de Zen-saburo nous montre

japonaise. Le commandant Dupetit-Thouars assista à cette sinistre exécution. Obéissant aux ordres de M. Roches, il déclara la réparation suffisante, lorsque le onzième samuraï se fut plongé son poignard dans le ventre. Il fit grâce aux neuf autres condamnés, et le ministre de France demanda une commutation de peine en leur faveur. Cette indulgence que justifient très bien nos sentiments d'humanité et le tempérament français ne pouvait produire sur les Japonais d'alors l'effet attendu. Si le commandant Dupetit-Thouars avait été laissé à sa propre initiative, il aurait immédiatement après le meurtre ouvert le feu sur la ville. Cette leçon aurait été mieux comprise et aurait eu de meilleurs résultats.

Le jour suivant, le ministre des affaires étrangères du Mikado venait officiellement à bord de *la Vénus* apporter

dans toute son horreur ce qu'était le harakiri. « Le drame, dit-il, a été publié avec tous ses détails (*Milford, Tales of old Japan* : *the harakiri*). A dix heures et demie du soir les sept délégués européens sont conduits au quartier général des troupes de Satsuma et pénètrent dans le temple qui a été choisi comme lieu de l'expiation. Ils sont reçus par Ito Shunske, qui est devenu gouverneur de Hiogo. Conjointement avec un officier de la cour, il représente le Mikado ; deux officiers de Satsuma, deux de Nagato et un de Bizen complètent le groupe des sept témoins indigènes. Le condamné est introduit. C'est un homme de trente-deux ans, de belle allure ; il a revêtu le grand costume de cérémonie avec les deux ailes ; derrière lui marchent trois officiers, qui portent son pardessus de guerre, puis l'ami, le parent choisi par la victime, et qui doit lui éviter les souffrances de l'agonie. Zen-saburo a désigné un de ses officiers préférés, connu par son habileté à manier le sabre. Lentement le condamné s'avance, il salue profondément les deux groupes d'assistants, puis après s'être incliné deux fois devant l'autel, il vient s'accroupir sur l'estrade élevée de quatre pouces, couverte d'un tapis rouge dont la couleur tranche sur la blancheur des nattes du temple. La scène est éclairée par des chandelles en suif placées à intervalles réguliers, jetant des lueurs suffisantes pour permettre de suivre la cérémonie dans ses moindres détails. Le grand autel du temple bouddhiste se dessine dans le fond avec ses nombreuses petites lanternes et ses ornements de toute sorte. L'exécuteur volontaire s'est accroupi à gauche, le grand sabre nu dans les mains. Un des officiers s'avance, portant sur une de ces pièces d'étoffe, qui servent à présenter les cadeaux ou les offrandes, l'arme enveloppée de papier avec laquelle le condamné va se frapper. C'est un petit sabre de neuf pouces et demi, dont la lame est effilée comme celle d'un rasoir. L'officier se prosterne en tendant son offrande, que le patient reçoit des deux mains jusqu'à la hauteur

les excuses et l'expression des regrets de son souverain. Enfin, le prince de Tosa écrivait cette lettre :

« Quoique je sois sans informations détaillées, je déclare que le meurtre de Sakaï est mauvais et injustifiable. C'est une affaire dont je n'avais pas la moindre connaissance. Mon unique désir est d'entretenir des relations amicales avec les étrangers. J'ai honte de l'attentat commis par mes soldats. Je suis attristé à la pensée que mon peuple puisse être un obstacle aux projets du Mikado de civiliser le pays. Je supplie pour que le clan de Tosa soit seul déclaré responsable. La maladie m'empêche de me rendre moi-même à Osaka punir les coupables. J'ai envoyé deux karo, trois grands officiers, et cent soixante samuraï pour que justice fût faite. Je vous prie de communiquer aux représentants étrangers en général, et au ministre de France en particulier, l'expression de mes regrets. La punition des coupables est l'affaire du gouvernement, mais je désire que ma pensée soit connue du ministre de France et des autres représentants (1) ».

de son front avant de la placer devant lui : « C'est moi, et moi seul, dit-il, qui ai donné l'ordre de faire feu sur les Européens de Kobé, et qui ai renouvelé cet ordre quand ceux-ci essayaient de fuir. C'est pour ce crime que je vais me frapper, et je prie ceux qui sont ici présents de me faire l'honneur d'assister à cet acte. » Après avoir parlé, il met son buste à nu en laissant tomber ses vêtements jusqu'au-dessous des hanches, prend soin de ramasser les manches derrière les genoux pour que la chute du corps se produise en avant, ce qui est la seule façon noble de tomber, et saisit l'arme, qu'il contemple avec une sorte d'intérêt affectueux. Un instant, il semble recueillir ses pensées, puis s'enfonçant la lame profondément sous la ceinture et du côté gauche il la promène lentement jusqu'au côté droit, la retire et s'incline en avant. L'exécuteur qui a guetté avec soin tous ses mouvements se lève brusquement sur ses pieds et brandissant des deux mains son grand sabre, d'un seul coup il fait rouler la tête sur le tapis puis saluant l'assistance et essuyant l'arme avec une feuille de papier il descend de l'estrade. Le petit sabre taché de sang qui a servi à la victime est emporté religieusement. Les deux représentants du Mikado se lèvent alors et s'adressant aux étrangers les prennent à témoins que la sentence de mort prononcée contre Zen-saburo a été exécutée.» *La restauration impériale au Japon* par le vice-amiral Layrle, page 255-257.

(1) *La restauration Impériale au Japon* par le vice-amiral Layrle, p. 258.

A Urakami, jusqu'au mois de mai, les chrétiens n'eurent pas à souffrir de trop dures violences. Ils étaient bien mandés de temps à autre par le sous-gouverneur à l'occasion des décès, mais sur leur refus d'apostasier, ils étaient simplement renvoyés et mis sous la surveillance de la haute police.

A Omura les prisonniers n'étaient toujours pas rendus à la liberté. A la suite de longues privations et ne pouvant plus les supporter, car la faim affaiblit à la longue jusqu'aux forces de l'âme, ils avaient fait prier les bonzes d'intercéder auprès du gouvernement pour obtenir leur délivrance, mais en vain ! Ils ne l'avaient pas obtenue.

Pour échapper au danger de l'apostasie, cinq d'entre eux avaient enfoncé le mur de planches de leur prison, et s'étaient enfuis : deux avaient été aussitôt ressaisis, et soumis en punition à de violentes tortures. Les trois autres étaient venus se cacher à Urakami dans une étable, où l'on avait pratiqué au-dessus des animaux et au-dessous du chaume un trou, dans lequel ils restaient cachés sans pouvoir en sortir ni remuer. Seuls cinq ou six chrétiens connaissaient leur retraite, et comme nul ne pouvait sans les trahir quêter pour eux, ils manquaient de tout, et ils étaient à peu près aussi mal que dans la prison. Ils avaient fait demander un chapelet, que les missionnaires leur avaient envoyé de grand cœur avec quelques secours.

Ceux-ci avaient le pressentiment de nouveaux malheurs et dans leurs prières ils demandaient à Dieu courage et force pour leurs chrétiens et pour eux-mêmes.

« Savez-vous, écrivait le 18 avril M. Cousin, que nonobstant la persécution, nous avons pu accomplir les cérémonies de la Semaine Sainte ? Par tout ces cérémonies sont belles assurément, mais au Japon, dans les conditions où nous sommes, quelle force, quelle joie ne donnent-elles pas à l'âme. Notre reposoir du jeudi-saint était vrai-

ment beau. Caché sous les saintes espèces, Notre Seigneur reposait au milieu des fleurs blanches d'un magnifique camélia. Tout autour étaient des arbustes en fleur, des veilleuses brillant à travers la mousse comme des vers luisants des encensoirs suspendus dans les branches... mais

D'adorateurs zélés, à peine un petit nombre.

Tout se passait dans le mystère de notre maison, en présence de nos seuls domestiques. La chambre de M. Poirier, qui communique avec celle du reposoir, avait été transformée en forêt pour le passage de la procession. Là, et dans le couloir adjacent, vous n'auriez vu que draperies, guirlandes et camélias. Le vendredi et le samedi saints, nous avons fait les offices aussi complètement qu'il nous était possible. Ni mes confrères, ni moi n'aurions voulu donner ces trois jours pour tout l'or du monde. D'ailleurs nous ne sommes pas du tout certains de les retrouver de si tôt. »

Il disait vrai. Un édit impérial contre le Christianisme fut affiché vers la fin d'avril aux portes de Yokohama, à proximité de la résidence des ministres étrangers (1). Il était ainsi conçu :

« Comme l'abominable religion des chrétiens est sévèrement prohibée, chacun sera obligé de dénoncer aux auto-

(1) Voici une notification du conseil suprême de la même époque.

Notification du 15 du 3e mois (7 avril 1868).

« Les édits qui sont demeurés affichés jusqu'à présent sont retirés et remplacés par les suivants. Au cas où quelques caractères viendraient à être effacés par la pluie ou le vent, ceux-ci devront en toute diligence être rétablis. Les trois édits permanents resteront affichés sans interruption. A la suite viendront les avis ou déclarations, dont l'affichage sera temporaire. On devra veiller à ce que l'affichage ait lieu sans retard et de telle façon que les ordres de l'Empereur soient connus jusque dans les villages les plus retirés. Les lois et actes du gouvernement seront affichés à la suite. »

Premier édit permanent.

« Que chacun suive exactement la voie des cinq grands devoirs. Il faut avoir compassion des veufs et des veuves âgés, ainsi que des orphelins et

rités compétentes toutes les personnes qui lui paraîtront suspectes. Une récompense lui sera accordée pour ce fait. »

TAISEIKWAN.

Quatrième année Kei-wo, troisième mois (du 24 mars au 22 avril 1868).

Le 29 du même mois cent quatre-vingts chrétiens chefs de familles étaient appelés à Nagasaki devant le gouverneur. La persécution recommençait ouvertement. Jusqu'alors la conduite du nouveau gouvernement avait pu laisser croire qu'il fermerait les yeux sur les chrétiens. Cette illusion venait de s'évanouir. Les prévenus arrivèrent malgré la pluie aux portes du palais longtemps avant l'heure fixée. Quatre cents des leurs les accompagnaient pour leur dire un dernier adieu ou partager leur sort.

« Dès que parurent les officiers, dit M. Cousin (1), l'appel nominal eût lieu, et les cent quatre-vingts chefs de famille furent introduits dans une cour intérieure. Là, agenouillés sur la pierre, ils se trouvèrent en présence d'une douzaine de hauts fonctionnaires au milieu desquels le nouveau gouverneur se tenait immobile et silencieux. On commenca par leur demander s'il était vrai qu'ils fussent encore chrétiens. Zen-yemon prit la parole et répondit affirmativement.

— « Il faut y renoncer tout de suite. »

— « Je ne puis pas. Voilà bien des fois que je com-

des malades. Tuer son semblable, mettre le feu aux habitations, voler le bien d'autrui sont de mauvaises actions, qu'il ne faut pas commettre. »

Deuxième édit permanent.

« Il est strictement défendu de faire des coalitions pour une raison quelconque, par exemple, soit pour présenter une pétition, soit pour obliger un habitant à abandonner la ville ou la localité. Ceux qui auront connaissance de la formation de pareilles coalitions devront sans retard prevenir les autorités du lieu, ils recevront une récompense. »

Troisième édit permanent.

« La religion chrétienne continuera à être formellement proscrite comme elle l'a été jusqu'à présent. »

Signé : DAI-JO-KWAN (Conseil suprême).

(1) Lettre du 10 mai.

parais devant les anciens gouverneurs et devant vous : si j'avais voulu renoncer au Christianisme, je l'aurais fait depuis longtemps. Je suis prêt à comparaître encore et aussi souvent qu'il vous plaira, mais ce sera toujours la même chose. »

« Un des juges demande à ses compagnons s'ils sont dans les mêmes dispositions.

— « Oui, oui » répondent-ils unanimement.

Viennent alors les arguments accoutumés, tirés de l'ordre politique et bien connus.

— « Au lieu de croire vos officiers, qui sont le père et la mère du peuple, vous vous laissez tromper par des bonzes français, qui ne cherchent que la conquête du pays. Voilà pourquoi leur religion a été depuis longtemps proscrite et le sera toujours sous n'importe quel gouvernement. En n'adorant pas Daïjingu, qui est venu du ciel pour créer le Japon et qui se perpétue dans la personne du Mikado, son descendant direct, et dans les officiers qui le représentent. vous êtes des traîtres à la nation ! Que vous ont donc fait les Français et leurs bonzes pour que vous alliez à eux et quelles plaintes avez-vous à faire contre le Fils du Ciel et les officiers pour ne pas leur être soumis ?

— « Si nous sommes désobéissants, dit Zen-yemon, qu'on nous mette à mort, c'est ce que nous désirons ».

— « Comment peux-tu proposer cela aux officiers ? Serais-tu content, toi, de voir mettre à mort tes enfants ? »

« Le courageux confesseur aurait voulu dire qu'il serait heureux de les voir mourir pour Dieu. Mais il craignit que d'autres ne fussent effrayés par sa réponse, et il se tut. »

« Pendant l'interrogatoire, des officiers étaient allés prendre les noms de ceux qui avaient accompagné les cent quatre-vingts chefs de famille jusqu'au palais. Mais effrayés sans doute par leur nombre, ils s'arrêtèrent. Ordre fut donné à tous les chrétiens de se retirer. Ils

furent invités à faire une dernière fois leurs réflexions avec les vieillards, les femmes et les enfants : dans quelques jours il serait définitivement statué sur leur sort. »

A la nouvelle de cette victoire remportée par les chrétiens devant leurs juges, les missionnaires furent grandement consolés. La lutte cependant n'était pas terminée.

Deux jours après, une exécution de treize criminels produit dans la ville une profonde émotion et des rumeurs sinistres à l'endroit des chrétiens commencent à se répandre. Le gouverneur est disposé, dit-on, à en finir avec eux. S'il le faut tous seront fusillés. Pour commencer, vingt seront mis à mort, les autres seront ensuite appliqués à la torture. Le jour, l'heure, le lieu sont fixés, et les payens arrivent déjà à Nagasaki pour jouir du spectacle. Le bruit court même que tous les missionnaires ont été arrêtés avec leurs serviteurs et et qu'ils ont été exécutés. « Ce ne sont que des bruits, dit M. Cousin (1), mais il faut les entendre et en être l'objet pour savoir quelle impression ils produisent. Ils datent déjà d'une semaine et vont grandissant. Impossible qu'il n'y ait rien au fond de tout cela. Tous nos chrétiens attendent sans doute le moment suprême. Les jeunes gens que nous avons à notre service sont particulièrement menacés. Les officiers sont venus, il y a huit jours, prendre officiellement leurs noms ».

Les missionnaires songèrent alors à embarquer leurs jeunes séminaristes dans le plus grand secret pour Shang-Haï. Déjà tout était réglé pour leur départ. Un ami de la mission avait accepté de les prendre à son bord. On devait les réveiller au milieu de la nuit, et sans leur donner le temps de se reconnaître les conduire au navire ; M. Poirier devait les accompagner. Mais qu'auraient dit les parents ? Et le gouvernement

(1) Lettre du 10 mai au Séminaire de Paris.

qu'aurait-il fait ? Ce parti n'était pas sans danger. Au dernier moment cédant à la crainte des conséquences, ils renoncèrent à leur projet. Les enfants ne partirent pas. « Nos latinistes, écrivait quelques jours après (1) M. Cousin, sont toujours là ignorant le très paternel complot que nous avions tramé contre eux. Ils me semblent deux fois plus aimables encore qu'auparavant. Ecoutez plutôt notre jeune sacristain à la figure quelque peu béate : « Hiojiro, quand est-ce qu'on te coupera le cou ? » — « Je ne sais pas ; bientôt ». — « N'auras-tu pas un peu peur ? » — « Hé ! comme ce sera la première fois, peut-être que je tremblerai tout de même ».

Cependant le gouverneur de Nagasaki semblait attendre des ordres de Kyoto. Les chrétiens cités devant les tribunaux, pour avoir refusé les bonzes aux funérailles de leurs parents, étaient renvoyés chez eux et mis simplement sous la surveillance des officiers (2). A Urakami le gouverneur entreprenait la construction d'un temple en l'honneur de Daïjingu fondateur du Japon. C'était un stratagème, car les travaux devant se faire par corvée, il était probable que les chrétiens en refusant leur concours se mettraient dans le cas d'être traités comme rebelles. Le sous-gouverneur, d'autre part, faisait publier que conformément à la loi ceux qui voudraient se faire inscrire comme appartenant à une pagode eussent à se présenter chez lui. « Je ne presse personne, disait-il, mais c'est une dernière détermination à prendre, après laquelle il n'y aura plus de retour ». Malgré cet avertissement, aucun chrétien ne se présenta, et quand

(1) Le 16 mai.

(2) L'un d'eux fit à ses juges une belle reponse : « Si tu ne renonces au Christianisme, lui disaient-ils, tu seras mis à mort avec ton père et toute ta famille. Si tu y renonces, on te donnera tout ce que tu désires » — « Et comment le pourrez-vous, puisque mon seul désir est que vous permettiez à tous les Japonais de se faire chrétiens ?. »

la construction du temple de Daïjingu eût été commencée, les séparés et les payens furent seuls à faire les corvées. Un nouvel orage semblait inévitable.

V

Les consuls de Nagasaki demandent au gouverneur des explications au sujet des rumeurs sinistres qui courent dans la ville, et le prient de les démentir. — Circulaires du Conseil suprême du 14 et du 25 mai, menaçant de mort ou d'exil les chrétiens d'Urakami et prohibant la religion perverse. — Protestations des ministres étrangers. — Arrivée au Japon de Mgr Petitjean et de M. Outrey, ministre de France, remplaçant M. Roches. — Nouvelle circulaire dn Conseil suprême du 7 juin : 4000 chrétiens d'Urakami doivent être déportés dans les diverses provinces. — Réponse tardive et menaçante du gouverneur du Kyu-Shu aux consuls de Nagasaki. — Cent quatorze chrétiens sont embarqués, le 10 juillet, sur un navire japonais pour une destination inconnue. — Mgr Petitjean envoie ses jeunes séminaristes au collège général de Poulo-Pinang, sous la conduite de M. Cousin. — Il se rend lui-même à Yokohama pour intéresser à ses chrétiens les ministres étrangers. — Circulaire du Conseil suprême du 7 août. — Les arrestations qui devaient suivre n'ont pas lieu. — Ferveur admirable des chrétiens. — Les bonzes s'offrent pour essayer de les convertir. — Réponse du gouvernement japonais aux chefs des principales sectes bouddhistes. — Quelques renseignements parviennent aux missionnaires sur les prisonniers du 10 juillet.

Si, malgré les sinistres rumeurs qui couraient, aucune arrestation n'avait encore eu lieu à Urakami, c'était sans doute à l'attitude énergique des consuls étrangers qu'il fallait l'attribuer. En entendant les bruits qui circulaient, le consul d'Angleterre, le consul de France quoique protestant et hollandais, et le consul de Prusse étaient allés demander des explications aux membres du gouvernement, qui n'avaient pas laissé de se montrer fort surpris de cette démarche. Ces derniers comptaient

en effet sur l'indifférence à laquelle depuis quelque temps on ne les avait que trop habitués. Les officiers japonais avaient invoqué les lois de leur pays, qu'ils devaient appliquer aux chrétiens, comme aux voleurs. Les deux représentants de Tosa et de Satsuma avaient paru fort ennuyés d'entendre parler encore des chrétiens et ils avaient annoncé que l'un des sous-gouverneurs, le représentant de Hizen, faisait ses préparatifs de départ pour Kyoto, afin d'y chercher des ordres. Or les sentiments d'hostilité du représentant de Hizen envers le Christianisme étaient connus. Tout récemment, en effet, dans l'île Iwojima, dépendant de sa juridiction, sept chrétiens venaient d'être arrêtés et emprisonnés à Fukahori, tandis que d'autres étaient traînés de force sur la croix, au mépris des traités qui avaient stipulé en termes exprès que toute pratique injurieuse au Catholicisme était et demeurait abolie. Le 12 mai, les bruits les plus inquiétants persistant toujours, les consuls adressèrent au gouverneur général du Kyu-Shu une lettre collective, dans laquelle au nom de l'humanité et de la civilisation ils le priaient de vouloir bien les démentir. Les menaces de mort cessèrent aussitôt comme par enchantement. Il semblait que tout obéît à un mot d'ordre. Mais deux jours plus tard, la circulaire suivante du Daï-jo-kwan ou Conseil suprême était envoyée à tous les gouverneurs de province.

Circulaire du Conseil suprême aux gouverneurs des provinces, 22e jour du 4e mois (14 mai 1868).

Parmi les habitants du village d'Urakami, situé dans le voisinage de Nagasaki, il y en a toujours eu qui n'ont pas cessé de suivre la religion chrétienne. Mais dans ces dernières années leur nombre s'est accru de jour en jour au point que tout le village, c'est-à-dire plus de 3000 personnes, pratique cette religion. Devant un fait aussi grave, le tribunal de Na-

gasaki s'est ému; il a tenté, mais en vain, toutes les exhortations pour les amener au repentir. Or, nous ne pouvons, au début du régime nouveau que nous inaugurons, tolérer ce développement sans exposer le pays aux plus sérieux dangers. Des mesures de repression s'imposent donc sans retard. Il faudra assembler les chefs et tenter par de nouvelles exhortations bienveillantes de les détacher de leur croyance. S'ils se laissent toucher, on leur fera déchirer et détruire tous leurs livres et images de religion, puis devant le *Kami* ils renouvelleront leur serment. Dans le cas où les exhortations n'obtiendraient aucun résultat, il ne resterait plus qu'à employer les moyens de violence, à savoir prendre les chefs, les décapiter et exposer leurs têtes. Pour les autres, on les transporterait dans d'autres provinces, où ils seraient occupés à toutes sortes de travaux. Ainsi parviendra-t-on sans doute à déraciner la croyance qu'ils ont dans le cœur. Ceux chez lesquels avec le temps se manifesteraient des signes de repentir seraient autorisés à rentrer dans leur village. Mais de pareilles mesures, pour être dictées par la gravité du délit, n'en sont pas moins des mesures extrêmes. Avant de les mettre à exécution, un appel est adressé à chacun des daimyo pour l'inviter à faire connaître sans dissimulation sa manière de voir à cet égard.

Signé : Conseil suprême.

Enfin, le 25 mai paraissait cette nouvelle notification.

Notification du Conseil suprême.

4e jour du 4e mois intercalaire (25 mai 1868).

Il a été publié par une notification antérieure du 7 avril 1868 que la religion chrétienne continuerait à être strictement prohibée comme elle l'avait toujours été jusqu'alors. Cette prohibition s'étend également à toute religion perverse. Pour éviter toute confusion et toute cause d'erreur, l'édit est modifié comme il suit et sera affiché sans retard :

La religion chrétienne continuera à être strictement prohibée comme elle l'a toujours été jusqu'à présent. Toute religion perverse est strictement prohibée.

Signé : Conseil suprême.

Dès le lendemain les ministres des Puissances étrangères adressaient au gouvernement du Mikado une protestation conçue en ces termes :

Yokohama, 26 mai 1868.

« Le n° 6 de la gazette publiée à Kyoto contient la proclamation suivante qui a été en outre affichée aux portes mêmes de Yokohama. « *L'abominable religion chrétienne est absolument interdite. Tout individu, suspecté d'avoir contrevenu au présent édit, devra être remis entre les mains de son autorité et ceux qui le remettront auront une récompense.* »

« Le soussigné, ministre, etc..., ne saurait éviter d'exprimer aussitôt à LL. EE. Higashi kugé et Hizen Nabesima le profond sentiment de regret que lui cause une pareille proclamation, et l'étonnement qu'il en éprouve. Ce décret est injurieux pour la religion qui est professée par toutes les nations avec lesquelles le Japon a des traités, et contraire aux assurances de sympathie et de considération que S.M. le Mikado leur a hautement et publiquement exprimées. D'autre part, il fait revivre d'anciennes dispositions que des raisons de politique pouvaient peut-être expliquer dans des temps éloignés, mais que notre époque réprouve et qui sont en complet désaccord avec les idées de progrès, que le Japon avait déclaré vouloir adopter, en manifestant ainsi le désir de se maintenir à un même niveau de pensées et d'actions avec les nations civilisées.

« Le soussigné n'entend certainement s'immiscer en aucune façon dans les questions de politique intérieure du Japon ; mais il ne peut s'abstenir de repousser énergiquement une offense faite d'une façon si publique à la religion de la nation qu'il a l'honneur de représenter, et de faire remarquer en même temps à Leurs Excellences quelles graves difficultés cet édit pourrait susciter au Japon s'il était maintenu et mis à exécution.

« Guidé par ce sentiment, et d'accord avec ses collègues, le soussigné adresse donc cette note à Leurs Excellences, en

les priant de vouloir bien la mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale. »

C'est précisément à cette heure, le 7 juin, que Mgr Petitjean, arriva à Nagasaki, en compagnie d'un nouveau missionnaire M. de Rotz. Le même paquebot amenait aussi M. Outrey, nommé par décret impérial du 18 février 1868, ministre plénipotentiare de France au Japon, en remplacement de M. Léon Roches. Dès le lendemain de l'arrivée de Mgr Petitjean, paraissait le décret de persécution que voici :

Circulaire du Conseil suprême annonçant aux gouverneurs l'envoi de chrétiens déportés, 4e mois intercalaire (7 juin 1868).

Malgré les édits sévères de proscription portés sans interruption durant de longues années par le gouvernement shogunal, le Christianisme n'a pu être ni déraciné ni extirpé. On vient de découvrir que parmi les habitants d'Urakami, village des environs de Nagasaki, le nombre de ceux qui font profession secrète de cette religion s'accroît de jour en jour. En présence de cette situation, une conférence solennelle a été tenue, à la suite de laquelle Sa Majesté, mue par des sentiments de bienveillance et d'humanité, a ordonné les mesures suivantes :

Comme cette religion est l'objet depuis longtemps d'une prohibition formelle de l'empire, les daimyo dans la juridiction desquels ces individus vont être déportés devront, lorsqu'ils les auront entre leurs mains, faire tous leurs efforts pour les ramener, par des instructions et exhortations paternelles, à leurs devoirs de fidèles sujets. Contre ceux qui refuseront de se soumettre, il faudra sévir selon toute la rigueur des lois. Une liste des plus opiniâtres devra être dressée et envoyée au Conseil suprême. Toute communication avec les habitants devra être interdite à ces déportés jusqu'à ce qu'ils aient donné des signes de repentir. Les dé-

portés pourront être, à la convenance des autorités locales, employés soit à des travaux de défrichement, de voirie, de mines, à l'extraction de la houille ou à tout autre travail de manœuvres. On les fera habiter dans des villages au milieu des montagnes. A dater de ce jour pendant trois ans il sera accordé aux divers daimyats la ration d'un homme pour chaque déporté. Les déportés devant être expédiés de Nagasaki par convois successifs, les daimyo enverront aux lieux de débarquement des gens auxquels la remise en sera faite ».

Liste indiquant les daimyats où les chrétiens devront être déportés et le nombre de personnes qui leur sont respectivement attribuées :

Lieux où seront conduits les convois de déportés pour être remis aux envoyés des divers daimyo.	*Daimyo.*	*Résidences.*	*Provinces.*	*Nombre des déportés*
A Kurayashiki à Ôsaka.	Yanagisawa Kai no Kami.	Koriyama.	Yamato.	100
	Tôdô Izumi no Kami.	Tsu.	Ise.	150
	Tokugawa Motochiyo.	Nagoya.	Owari.	250
	Ii Kamon no Kami.	Hikone.	Omi.	130
	Toda Uneme no Sho.	Ogaki.	Mino.	80
	Sakaï Wakasa no Kami.	Obama.	Wakasa.	80
	Matsudaïra Echizen no Kami.	Fukui.	Echizen.	150
	Aoyama Sakyô Tayu.	Sasayama.	Tamba.	50
	Matsudaïra Zûsho no Kami.	Kameyama.	Tamba.	50
	Honjô Hôki no Kami.	Miyazu.	Tango	50
	Kii Chunagon.	Wakayama.	Kii.	250
	Okôchi Kyôbu Tayu.	Toyohashi.	Mikawa.	50
	Maeda Saishô.	Kanazawa.	Kaga	250
A Onomichi (Bingo.)	Ikeda Inaba no Kami.	Tottori.	Inaba.	150
	Matsudaïra Dewa no Kami.	Matsue.	Izumo.	150
	Kameï Oki no Kami.	Tsuwano.	Iwami.	30
	Ikeda Bizen no Kami.	Okayama.	Bizen.	150
	Asano Aki no Kami.	Hiroshima.	Aki.	150
A Tomotsu (Bingo.)	Matsudaïra Mikawa no Kami.	Tsuyama.	Mimasaka.	80
	Abe Kazue no Kami.	Fukuyama.	Bingo.	80

Lieux où seront conduits les convois de déportés pour être remis aux envoyés des divers daimyo	*Daimyo*	*Résidences*	*Provinces*
A Marugame (Sanuki.)	Hachisuka Awa no Kami. Matsudaïra Sanuki no Kami.	Tokushima. Takamatsu.	Awa. Sanuki.
A Mitsugahama (Higo.)	Date Totomi no Kami. Yamanouchi Tosa no Kami.	Uwajima. Kôchi.	Iyo. Tosa.
A Tsurusaki (Bungo).	Nakagawa Shuri no Tayu. Naito Bingo no Kami.	Oka (Oita). Nobeoka.	Bungo. Hyuga.
A Shimonoseki (Nagato)	Mori Daizen no Daibu.	Yamaguchi.	Nagato.
A Nakatsu (Bunzen).	Okudaira Daizen no Daibu.	Nakatsu.	Bunzen.
A Kokura (Bunzen).	Ogasawara Toyochio maru.	Kokura.	Bunzen.
A Hakata (Chikuzen).	Kuroda Mino no Kami.	Fukuoka.	Chikuzen.
A Wakatsu (Chikugo).	Arima Nakatsukasa Tayu. Tachibana Hida no Kami.	Kurume. Yanagawa.	Chikugo. Chikugo.
A Kagoshima (Satsuma).	Schimazu Shuri no Tayu.	Kagoshima.	Satsuma.
A Takahashi (Higo).	Hosokawa Echu no Kami.	Kumamoto.	Higo.
	34 daimyats.		4

Dès que ce décret eût paru, le 14 juin, le gouverneur général de l'île Kyu-Shu adressa aux consuls européens de Nagasaki une tardive et menaçante réponse.

M. Cousin transcrit en ces termes le sens des principaux passages : « Quoique nous prenions en sérieuse considération les sentiments d'humanité que vous éprouvez, des gens sans aveu ayant follement commis un

crime contre des lois depuis longtemps établies, et embrassé la religion des étrangers malgré la très sévère défense qui en est faite au Japon, nous les avons exhortés à changer leurs cœurs, mais ils restent sans repentir. Nous ne pouvons donc nous dispenser de leur infliger le châtiment qu'ils méritent. Quant à l'article VIII du traité : « *Les Japonais et les étrangers ne pourront rien faire de propre à exciter les passions religieuses* ; *le gouvernement japonais abolit la pratique du foulement des images* », cet article signifie, dans sa première partie, que les Japonais et les étrangers ne pourront pas exciter les passions religieuses les uns contre les autres, et dans la seconde partie, que le gouvernement a l'intention de n'avoir point de rapports avec votre religion. »

« A la réception de cette lettre, ajoutait M. Cousin, les consuls ont cru devoir écrire de nouveau au gouverneur de Nagasaki, le priant de différer les mesures de rigueur jusqu'à ce que les ministres des Puissancss étrangères aient eu le temps de conférer avec les hautes autorités de Kyoto, et d'intercéder en faveur des chrétiens. Voilà où nous en sommes. Comme toujours le gouvernement japonais explique les traités à sa manière et cherche à les tourner contre nous. Sous peine de reculer, il doit mettre à mort tous ceux qui refuseront d'apostasier. La persécution est dans ses goûts, elle est dans ses traditions ; il est difficile de croire qu'il n'osera pas aller jusqu'au bout. Quant aux sept prisonniers de Fukahori, nous ignorons ce qu'ils deviennent. On a dit qu'ils avaient été durement torturés, et qu'ils étaient demeurés fidèles. Dieu leur fasse la grâce de persévérer ! »

Dans les premiers jours de juillet, Mgr Petitjean reçut la visite de M. Roches, qui arrivait d'Osaka avec des nouvelles inquiétantes. Il apportait un *memorandum* traduit du japonais en anglais, dans lequel l'auteur pré-

tendait raconter l'établissement de la religion des Européens au Japon, montrer la fausseté de ses préceptes et de ses pratiques, en faire voir le danger pour l'État, et concluait à l'extermination de tous ses adeptes. Le même jour, Mgr Petitjean était informé par le consulat d'Angleterre que 300 chrétiens devaient être tout d'abord déportés, et qu'ils se trouvaient à la veille d'être saisis et conduits en exil. Déjà les décrets proscrivant le Christianisme étaient affichés de nouveau dans toute la ville.

Le consul d'Angleterre demanda une audience au gouverneur. Celui-ci lui dit que la question des chrétiens se débattait à Kyoto, mais que rien n'était encore décidé. D'un autre côté, M. Roches sollicita pour lui-même une entrevue qui lui fut refusée. On était dans la plus vive anxiété. Le coup préparé de si loin ne se fit pas longtemps attendre. Il fut frappé au moment où les missionnaires venaient de célébrer pour la première fois la fête des 205 martyrs, béatifiés à Rome l'année précédente. Le 20 juillet, cent-quatorze chrétiens furent mandés au palais de l'ouest.

« Depuis longtemps, dit M. Cousin, l'habitude nous avait appris à ne plus craindre ces comparutions presque périodiques ; mais cette fois le Bon Dieu a voulu mettre le courage de ses serviteurs à une plus rude épreuve, et ménager sans doute aux faibles l'occasion de réparer leur faute. Tous vinrent à l'heure fixée ; et sans se douter peut-être qu'ils étaient si près d'entrer eux aussi dans la voie du martyre, ils passèrent près de l'endroit où furent brûlés le bienheureux Spinola et quelques-uns de ses compagnons. Après avoir stationné toute la journée aux portes du palais, ils furent introduits à l'intérieur, tandis que leurs parents et leurs amis étaient repoussés à coups de bâton. Que se passa-t-il ? On l'ignore. Mais quelques minutes plus tard des soldats armés escortaient les confesseurs jusqu'au ri-

vage. Là, ils les firent monter sur des embarcations, et tous ensemble traversèrent la rade pour se rendre à un navire japonais qui les attendait. Nous les avons vus, ils pouvaient nous apercevoir, et nos cœurs se comprenaient ; leurs yeux étaient tournés vers la croix de l'église qu'ils saluaient d'un regard d'adieu. Tout cela s'était fait avec une rapidité qui déjouait tous les calculs et déjà nous avions été témoins de ce triste spectacle, lorsqu'arrivèrent en courant ceux qui croyaient nous en donner la nouvelle. Pauvres gens ! Ils étaient plus de vingt et tous avaient parmi les embarqués un père ou un frère. C'était l'heure de la bénédiction : ils y assistèrent avec nous et s'en retournèrent plus forts et presque consolés. Malgré la tempête qui soulevait la mer avec violence, le bateau disparut dans la nuit. »

Où les menait-on ? Les uns pensèrent qu'on allait les noyer en pleine mer, d'autres qu'on les conduisait aux mines, d'autres enfin qu'on les enfermerait dans des prisons pour les y laisser mourir de misère. Cette dernière supposition paraissait la plus probable. En tout cas, ils ne reverraient jamais la vallée d'Urakami.

Mgr Petitjean pensait bien que les persécuteurs ne s'arrêteraient pas à cette première application du décret du 7 juin. Il n'attendit pas qu'on vint s'emparer des jeunes séminaristes de la mission pour les mettre en lieu sûr. Sans donner l'éveil il les fit partir sous la conduite de M. Cousin pour le collège général de Poulo-Pinang. Ils étaient au nombre de dix. Tous du même coup devenus comme orphelins, depuis le départ de leurs parents pour l'exil, ils étaient exposés eux-mêmes à partager bientôt leur sort. Comment au reste continuer leurs études à Nagasaki, au milieu d'inquiétudes et de troubles toujours renaissants ?

« Le lendemain de l'arrestation, écrivait M. Cousin,

un bateau partait pour Shang-Haï et le consignataire avait eu l'obligeance de se mettre à notre disposition. Nous en profitâmes. La nuit je m'embarquai ostensiblement. Bientôt on leva l'ancre : la douane japonaise dût se retirer ainsi que les curieux et nous partîmes. Mais en même temps le canot du capitaine se détachait du bord et allait à travers la nuit prendre nos enfants, qui attendaient à l'entrée du port. M. Poirier revêtu de l'habit laïque et un de nos amis se promenaient sur le quai d'un air désœuvré et surveillaient l'embarquement. Quelques minutes après le canot faisait force de rames pour nous rejoindre, tandis que le capitaine, pour lui en donner le temps, se jouait à travers les autres navires et décrivait mille détours avant de prendre franchement sa route. Tout s'est bien passé. J'attends maintenant à Shang-Haï une occasion favorable pour aller secrètement à Pinang. Mes fugitifs restent cachés à la procure. On va les déguiser et faire tout ce qui sera possible pour empêcher les Japonais de savoir qu'ils ont disparu. »

Mgr Petitjean se rendit sans retard à Yokohama afin d'intéresser les représentants des nations européennes à la cause des chrétiens. Il en obtint en effet quelques espérances. M. Outrey, ministre de France, pensait pouvoir obtenir de ses collègues une entente générale pour traiter cette importante affaire avec le gouvernement japonais. En attendant, il tenta auprès de lui quelques démarches, et, le 7 août, parut la circulaire suivante du Conseil suprême. Elle était adressée aux gouverneurs des différentes provinces où les chrétiens devaient être déportés, excepté à ceux dont relevaient Yamaguchi, Tsuwano et Fukuyama (1).

(1) C'est précisément à Yamaguchi, Tsuwano et Fukuyama, que se trouvaient les 114 chefs de famille d'Urakami arrêtés et brusquement embarqués le 10 juillet.

Circulaire du Conseil suprême.

19e jour du 6e mois (7 août 1868).

Par suite de modifications survenues dans la désignation des lieux où devait se faire la remise des chrétiens déportés d'Urakami, et dont il était fait mention dans la circulaire de 7 juin 1868, il est inutile jusqu'à nouvelle information d'envoyer des officiers aux lieux de débarquement pour la réception des déportés.

Signé : Conseil suprême.

Cette nouvelle circulaire semblait indiquer que le gouvernement était disposé au moins à suspendre l'exécution du décret du 7 juin, en vertu duquel tous les chrétiens d'Urakami devaient être exilés. Mgr Petitjean fut porté à y voir un délai plutôt qu'un changement de dispositions. « Les ministres de France et d'Angleterre, M. Outrey et Sir Harry Parkes, écrivait-il le 22 août, sont très favorables à notre cause et ont eu déjà au sujet des chrétiens des explications avec le gouvernement japonais. Mais je crains bien que tous leurs efforts n'échouent devant le mauvais vouloir des rusés diplomates avec qui ils ont à traiter, lesquels d'ailleurs ont une triste opinion de la France depuis sa déplorable expédition de Corée (1) et l'acceptation non moins regrettable des ridicules réparations qui ont suivi le massacre des matelots du Dupleix à Sakaï (2). ».

Quoiqu'il en soit, les nouvelles arrestations auxquelles s'attendaient les chrétiens d'Urakami n'eurent pas lieu. N'ayant plus à cacher leur religion, ils en pratiquaient ouvertement les devoirs. M. Laucaigne était dans l'ad-

(1) M. Ridel, témoin oculaire, a laissé sur le triste dénoûment de l'expédition de l'amiral Roze en Corée un récit détaillé. Voir l'*Histoire de l'Eglise en Corée* par Ch. Dallet tome II, p, 578-86.

(2) On avait eu le tort de consentir au hara-kiri pour les assassins, ce qui dans l'opinion des Japonais les transformait en héros et ne permettait plus de voir en eux des coupables.

miration de leur courage. « On a un peu noirci nos pauvres chrétiens, disait-il (1). Sans doute, il y a eu parmi eux un moment d'oubli. Mais il a été promptement et généreusement réparé. La profession de foi qu'ils font journellement, malgré la persécution toujours menaçante, expie bien des faiblesses. » Il ne se passait pas de jour qu'un certain nombre de femmes privées de leurs maris ou de leurs fils ne se rendissent à l'église pour y entendre la messe, dès cinq heures du matin ; la pluie et l'obscurité n'étaient pas un obstacle pour elles, quoiqu'il leur fallût de deux à trois lieues pour arriver. Si la prudence l'avait permis, l'église eût été remplie tous les jours. Une femme, mère de plusieurs enfants, et dont le mari était parmi les exilés, avait commencé le lendemain de son départ un pèlerinage quotidien, qu'elle continua jusqu'à ce que M. Laucaigne le lui eût défendu. Des vieillards, des infirmes qui ne pouvaient marcher, se faisaient porter à l'église. M. Laucaigne trouvait le moyen de catéchiser en secret, deux ou trois fois par semaine, de courageuses chrétiennes qui, rentrées dans leurs villages, instruisaient ensuite leurs compagnes. La nuit, déguisé en Japonais, il se rendait même encore de temps en temps dans la vallée, afin de donner les derniers sacrements aux mourants. Jusque dans la ville de Nagasaki, les missionnaires purent plus d'une fois recueillir de petits enfants payens abandonnés et les confier à des familles chrétiennes. Enfin, il se passait peu de jours que quelqu'un de ceux, qui avaient eu l'année précédente la faiblesse d'apostasier de bouche dans les tortures, ne vînt demander à être réconcilié avec l'Eglise et à recevoir les sacrements.

Pendant ce temps, le gouverneur de Nagasaki faisait construire de tous côtés des *mya* (petits temples

(1) Lettre du 2 octobre.



MONSIEUR COUSIN & SES JEUNES SÉMINARISTES JAPONAIS

réfugiés à Shang-Haï

shintoïstes), et les bonzes offraient leurs services au gouvernement pour ramener les chrétiens dans le devoir. Le 8 octobre, le Conseil suprême adressait aux chefs des principales sectes la circulaire suivante :

8 octobre 1868.

Réponse adressée aux chefs des principales sectes : Hongwanji, Higashi Hongwanji, Koshoji, Bukkoji, Senshuji, Kinshikiji..

Vous avez proposé de vous employer de tous vos efforts à l'instruction des chrétiens du Kyu-Shu. Tout en rendant hommage à la généreuse pensée que vous a inspirée votre zèle, nous avons l'honneur de vous informer que la mise à exécution de votre dessein n'aurait plus d'utilité. Les principaux chefs ont été deportés dans différentes provinces, et en outre des instructions ont été adressées aux autorités locales de Hizen pour leur recommander de redoubler de surveillance.

Signé : Conseil suprême.

Le décret adressé aux autorités de la province de Hizen portait la même date.

8 octobre 1868.

Aux autorités locales de la province de Hizen.

Les chrétiens du village d'Urakami, près de Nagasaki, sont soumis désormais à votre surveillance. Vous aurez donc à prendre des mesures énergiques pour empêcher la religion chrétienne de se propager ailleurs.

Signé : Conseil suprême.

Les chrétiens d'Urakami, en passant sous la surveil-

lance du prince de Hizen (1), n'avaient que trop lieu de craindre de nouvelles épreuves. Aussi s'y préparaient-ils par une vie exemplaire. En attendant, malgré toutes leurs recherches, ils étaient dans la plus complète ignorance sur le sort de ceux qui leur avaient été arrachés et ils n'espéraient plus les revoir ici-bas. Les journaux américains, sur une dépêche de San Francisco, avaient annoncé qu'ils avaient été noyés au sortir du port de Nagasaki. Mais cette nouvelle ne s'était pas confirmée, et tout portait à croire qu'ils avaient été déportés dans quelque province fermée aux étrangers, et où les traitements qu'ils auraient à subir ne pourraient être contrôlés. Un voyage entrepris par quelques jeunes gens chrétiens vers l'un des endroits présumés de leur captivité amena enfin de précieuses indications.

« Des renseignements assez précis, écrivait le 21 novembre Mgr Petitjean (2), nous arrivent au sujet des cent quatorze chrétiens arrêtés le 10 juillet dernier, puis embarqués sur un navire japonais, dont la destination nous était jusqu'à présent inconnue. De ces cent quatorze prisonniers, tous chefs de famille, soixante-six ont été déposés à Shimonoseki ; les quarante-huit autres ont dû être transportés un peu plus loin, dans deux provinces voisines, celles de Bingo et d'Iwami. Nous sommes sans nouvelles de ces derniers. Quant aux

(1) Le daimyo d'Omura reçut aussi, quelques jours après, l'avertissement qui suit :

20 octobre 1868.

A Omura Tango no Kami.

Les chrétiens du village d'Urakami viennent d'être placés sous la surveillance des autorités locales de la province de Hizen. Vous êtes invité vous-même à prendre également les mesures nécessaires pour empêcher la propagation de cette religion dans votre circonscription.

Signé : Conseil suprême.

(2) Lettre à M. Rousseille.

soixante-six chrétiens débarqués à Shimonoseki, après être demeurés deux ou trois jours dans une prison improvisée à la hâte aux moyens de bambous, ils furent conduits à Haghi, capitale de la province. Durant leur séjour à Shimonoseki, comme aussi durant leur voyage à la capitale, les prisonniers, de l'aveu même des payens, ont fait l'admiration de tous ceux qui sont accourus pour les voir. La distance de Shimonoseki à Haghi est de dix à douze lieues. Le long de la route, tous, hormis un vieillard qu'il fallut porter, parce que son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de marcher, tous allaient à pied récitant leur chapelet. Quatre ou cinq satellites (*ashigaru*) et un officier (*yakunin*) les conduisaient. Les voyant passer avec une si faible escorte et les entendant murmurer doucement leurs prières les payens se disaient : « Ces chrétiens assurément ne sont pas des criminels. » Et ils se sentaient pris de compassion pour eux. Que s'est-il passé à la capitale ? Sur ce point, nous manquons de renseignements certains. Nous avons seulement appris que vingt-et-un ou vingt-deux des soixante-six chrétiens ont été exilés à perpétuité dans une île assez éloignée et que les autres ont été retenus en prison à Haghi. Nos jeunes gens avaient grande envie de pousser plus loin leur voyage, mais il parait que la guerre rend très difficiles les courses à l'intérieur du pays et ils n'ont pas osé s'aventurer plus loin que Shimonoseki. Voilà donc tout ce que nous avons pu savoir de nos pauvres déportés. »

VI

La persécution aux îles Goto. — Mauvais traitements endurés par les chrétiens de Hisakashima, Hiyamizu, Kashiragashima, Okuura, Mizunoura, et Kusubari. — Toute communication entre les missionnaires de Nagasaki et les chrétiens des Goto est interrompue. — Recensement de toutes les familles chrétiennes d'Urakami, qui n'ont pas de membres parmi les déportés du 10 juillet. — Les prisonniers d'Omura continuent à souffrir et à mourir. — Situation des missionnaires en dehors du Kyu-Shu, à Yedo. Yokohama, Hiogo et Hakodate.

Au milieu de novembre, Mgr Petitjean eût la douleur d'apprendre que la persécution étendait aussi ses ravages aux îles Goto, qui jusqu'alors avaient été épargnées. Les chrétiens étaient arrêtés en masse, et soumis à d'affreuses tortures. Quoique ceux qui avaient pu recevoir les sacrements fussent encore en petit nombre, aucun cependant, à en croire les premières nouvelles, n'avait eu la faiblesse de renoncer même de bouche à la religion de Jésus-Christ. Un des meilleurs catéchistes, nommé Sébastien, que les bourreaux avaient tourmenté par le feu, fit dire à sa famille après avoir subi cette cruelle épreuve : « Demandons ensemble à Dieu la grâce de lui demeurer fidèles. Pour ce qui me regarde, consolez-vous ; bien que mon corps ne soit qu'une plaie, mes douleurs sont moins vives, que vous pourriez croire : Dieu m'est venu en aide. »

Chaque jour arrivaient à Nagasaki des jeunes gens qui, montés sur des barques de pêcheurs, avaient pu quitter leurs villages avant les arrestations. Ils venaient demander aux missionnaires des conseils et le secours des sacrements. Quelques-uns des plus jeunes, dont les pères étaient prisonniers, conjuraient qu'on leur donnà

asile. Mais les ressources limitées de la mission, et surtout la prudence qu'on était obligé de garder, ne permettaient pas de répondre à toutes les demandes. Ceux qui ne pouvaient être reçus, et c'était le plus grand nombre, après s'être réconfortés par la réception des sacrements de pénitence, de confirmation et d'Eucharistie, reprenaient avec joie la route de leurs îles, où les attendaient pourtant la prison, l'exil et peut-être la mort.

C'est par la petite île Hisakashima que la persécution commença aux Goto, sous prétexte que tout objet shintoïste ou bouddhiste avait disparu de chez les habitants connus d'ailleurs comme descendants d'anciens chrétiens. Le 12 novembre, vingt-deux chefs de famille furent saisis, torturés et conduits à Fukaye, la capitale de ces îles. Bientôt après, tout le reste de la population, hommes, femmes et enfants, à l'exception de six jeunes gens qui parvinrent à se sauver, subit le même sort. Amenés à Matsugahama, ils furent entassés jusqu'à dix-sept sur une même natte de six pieds de long sur trois de large. Pour toute nourriture ils ne recevaient chaque jour que cinquante livres de pommes de terre, ration bien insuffisante pour un pareil nombre. Deux d'entre ces malheureux n'avaient pas tardé à succomber : un jeune enfant, que sa mère si rudement traitée ne pouvait allaiter, un vieillard à la suite des tortures.

Mgr Petitjean écrivait le 15 décembre (1) : « Des chrétiens arrivent à l'instant des Goto avec des nouvelles qui nous déchirent l'âme. A Hisakashima, petite île du sud des Goto, on a enfermé dans une vaste prison cent quatre-vingt-un chrétiens, hommes, femmes et enfants, et depuis un mois on leur fait endurer d'atroces tortures, parce qu'ils ne veulent point renoncer

(1) Lettre à M. Rousseille.

au Christianisme. Neuf d'entre eux sont condamnés à mourir de mort violente, les autres à s'éteindre dans une lente agonie. Ce qui se passe à Hisakashima a eu lieu sans doute aussi dans les autres îles de l'archipel. Nos cent quatorze victimes d'Urakami et nos cent dix prisonniers d'Omura, dont soixante-dix sont morts depuis un an, nous disent assez quelles sont les dispositions du gouvernement japonais. »

Les craintes de Mgr. Petitjean n'étaient que trop fondées. Les chrétiens de Hisakashima n'étaient pas seuls à souffrir persécution. Le 25 novembre, dix hommes avaient été arrêtés à Hiyamizu et conduits prisonniers dans un lieu nommé Amiage. Le 26 du même mois, Kashiragashima, l'île de Dominique Matsujiro, avait eu son tour : une trentaine d'hommes et une femme avaient été jetés en prison et quelques-uns soumis à la torture. Le 16 décembre, cinquante-neuf chrétiens furent saisis à Okuura et incarcérés au village d'Uragashira. Le 3 janvier. trente-cinq prisonniers furent faits à Mizunoura et autant à Kusubari. Le 13, il y en eût vingt-cinq à Himeshima. Leurs femmes et leurs enfants les allèrent bientôt rejoindre dans la prison de Mizunoura, où ils furent sévèrement gardés.

C'est pendant que le vice-gouverneur de Nagasaki se trouvait aux Goto qu'eût lieu cette dernière arrestation. Sa présence eût pour effet un redoublement de rigueur à l'égard des prisonniers de Matsugahama et d'Uragashira. Au dire de témoins oculaires et du petit nombre de ceux qui, échappés aux recherches des officiers, purent informer les missionnaires, le plus grand nombre des victimes subirent des tortures. Cependant à l'exception des prisonniers de Hisakashima, les femmes et les enfants au-dessous de quinze ans étaient jusqu'ici épargnés.

Sur la fin de l'année, le séquestre fut mis sur toutes

les barques, en sorte que les chrétiens des Goto, qui n'avaient pas été arrêtés devinrent comme prisonniers dans leurs îles.

« Depuis Noël, écrivait le 6 janvier 1869 Mgr Petitjean, le silence le plus complet règne sur le sort de nos persécutés des îles Goto. A cette date, les arrestations et les tortures n'avaient point cessé. Les victimes de Hisakashima surtout avaient beaucoup à souffrir de la faim et de la privation de sommeil. Enfermés, au nombre de deux cents, dans la maison de l'un d'eux, transformée en prison, ces pauvres gens n'ont que la place nécessaire pour se tenir debout. Cette prison improvisée se trouve partagée en deux compartiments : dans l'un on a jeté les hommes, dans l'autre les femmes et les enfants. Grâce à Dieu, tous jusqu'ici sont demeurés fermes. Aucune nouvelle de Kashiragashima. La police a fait main-basse sur les barques des chrétiens, et le nombre des prisonniers augmente de jour en jour. Jusqu'à Noël, une barque avait pu échaper aux persécuteurs, et c'est par elle que nous avions de temps en temps des nouvelles. Depuis trois jours, elle devrait être de retour ici ; lui serait-il arrivé malheur ?

« On procède en ce moment à Urakami au recensement de toutes les familles qui n'ont pas de membres parmi les déportés du mois de juillet, ce qui fait craindre de prochaines arrestations. Toujours rien de certain au sujet de nos déportés. Les prisonniers d'Omura continuent de souffrir pour Dieu et se préparent à la mort. J'ai eu de leurs nouvelles récemment. Un de nos baptiseurs a pu arriver jusqu'à la prison et leur procurer quelques soulagements. Ils avaient besoin de bons conseils, d'un peu de nourriture et de quelques vêtements. Nos chrétiens d'Urakami se sont cotisés, et, malgré leur pauvreté, ils sont parvenus à trouver assez d'argent pour obtenir d'entrer dans leur prison, et les se-

courir... Au mois d'août 1867, les prisonniers d'Omura étaient au nombre de cent vingt-trois, suivant les données fournies par le chrétien qui les a visités. Le 3 janvier 1869, ils n'étaient plus que soixante-dix-huit, tant la mort avait fait de ravages parmi eux ! »

En exerçant toutes ces rigueurs, les autorités locales ne faisaient que se conformer aux ordres du Conseil suprême, comme le prouvent les circulaires suivantes :

8 décembre 1868.

Circulaire aux autorités locales.

Jusqu'à ce que des règlements aient été édictés sur la recherche des chrétiens, veuillez faire les enquêtes nécessaires pour découvrir s'il en existe ou non dans votre juridiction. Vous suivrez la procédure en usage sous le régime shogunal et vous ferez parvenir votre rapport au Benji, d'ici au 12 janvier au plus tard.

Signé : Conseil suprême.

Voici du reste les instructions qu'à la date du 15 janvier le Conseil suprême faisait parvenir au daimyo des Goto, et au gouverneur de Nagasaki.

3e jour du 12e mois (15 janvier 1869)

A Goto Hida no Kami.

Vous avez fait connaître que parmi les habitants de votre juridiction, il y avait des partisans de la religion perverse. Veuillez faire les recherches nécessaires, et pour les pénalités à appliquer vous en référerez à Nagasaki. Vous ne perdrez pas de vue, que ce serait aller contre les intentions de l'Empereur, que d'agir de façon à ce que la chose *s'ébruitât*

au dehors. Nous appelons tout spécialement votre attention sur ce point.

Signé : Conseil suprême.

3e jour du 12e mois (15 janvier 1869).

Au gouverneur de Nagasaki.

Ci-inclus vous trouverez copie d'une instruction adressée à Goto Hida no Kami. Vous voudrez bien donner les directions qui vous seront demandées et dont les bases vous sont d'ailleurs déjà parfaitement connues. Il va sans dire que s'il survenait des incidents graves, vous auriez à en référer au Conseil suprême.

Signé : Conseil suprême.

Pendant qu'à Nagasaki et dans les contrées environnantes, à Omura, à Hizen et aux îles Goto la persécution entasse ainsi de 400 à 500 chrétiens dans les prisons, quelle est la situation des missionnaires sur les autres points de l'empire déjà occupés par eux ?

Nulle part ils n'ont battu en retraite et même ils n'ont cessé de marcher de l'avant.

M. Mounicou, après avoir avec M. Armbruster repris position à Hakodate, est venu se fixer à Hiogo, aux portes d'Osaka, et il y a acquis un terrain pour l'établissement de la mission. M. Poirier lui sert d'auxiliaire, en attendant que M. Salmon récemment débarqué à Nagasaki puisse le remplacer, et que M. Cousin, retenu à Pinang par la mort d'un des directeurs du collège général, vienne s'installer à Osaka.

A Yedo, Yokohama et Yokosuka, MM. Furet, Marin et Pettier exercent leur ministère surtout auprès des catholiques étrangers. Ils ont néanmoins l'espérance de pouvoir bientôt, eux aussi, administrer dans l'ombre

quelques chrétiens indigènes. Un Européen avait, en effet, rencontré à sept ou huit lieues de Yokokama à Hachi-oji une Japonaise chrétienne. Cette femme lui avait montré une croix qu'elle possédait, et l'avait devant lui portée plusieurs fois à son front avec respect. Par elle il avait appris l'existence dans ce même village de toute une famille chrétienne.

A Hakodate, M. Armbruster et M. Evrard sont installés non dans l'ancienne maison de M. Mermet, louée à un prix exorbitant, mais sur un nouvel emplacement et dans une habitation modeste construite par les soins de M. Mounicou. A côté d'eux, le schisme russe a une belle église et l'idolâtrie de beaux temples. Les deux jeunes missionnaires, éloignés par deux cents lieues de leurs autres confrères, travaillent sans se décourager au milieu de cette ville qui grandit de jour en jour. Ils vont dire la messe sur les navires de guerre en station dans ce port. M. Armbruster prêche les marins français et M. Evrard les marins anglais. Une première conversion parmi les Japonais, celle d'un petit marchand ambulant, les a déjà consolés. Ce néophyte, les prémices de leur apostolat, après avoir été soigneusement instruit par M. Armbruster, avait reçu le baptême le Samedi-Saint. Mais l'arrivée de l'envoyé du Mikado à Hakodate avait bientôt fait évanouir les espérances qu'ils commençaient à concevoir pour l'avenir. En effet, le premier soin du délégué impérial avait été de rajeunir les tablettes proscrivant sous les peines les plus graves l'exercice de la religion chrétienne, et de promettre une récompense aux délateurs. Sommation avait été faite à tous les chrétiens, s'il y en avait, de se déclarer et d'apostasier dans le délai de trois ans. Pour inspirer plus d'effroi, un écrit, où étaient énumérés les détails de la persécution de Nagasaki, avait été mis en circulation. Enfin sur le déclin de l'année, l'île de Yeso

devint le théâtre d'une lutte suprême entre les partisans des Tokugawa et les *Kwangun* (troupes impériales). L'heure était donc aussi peu favorable que possible à la prédication de l'Evangile dans cette partie septentrionale du Japon. Néanmoins les soldats de Jésus-Christ, debout à leur poste d'avant-garde et préparés à tout événement, attendaient des temps meilleurs.

CHAPITRE DEUXIÈME

(1869)

I

Lettre de M. Outrey à Mgr Petitjean. — Le gouvernement japonais promet de donner des ordres pour faire cesser la persécution aux îles Goto. — Les promesses réitérées du premier ministre des affaires étrangères, le prince Uwajima, ne sont suivies d'aucun effet. — M. Outrey croit pourtant avoir gagné du terrain. — Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a été trompé. — Il loue néanmoins les Japonais de leurs sentiments humains et libéraux et n'agit que mollement. — Pendant ce temps les chrétiens des Goto sont torturés. — Mgr Petitjean fait parvenir à M. Outrey des détails précis sur leurs souffrances. — L'âme déchirée il s'embarque pour l'Europe où l'appelle le Concile du Vatican. — La situation des chrétiens des Goto ne s'améliore pas.

Dans l'état de désolation et de ruine, où se trouvaient de nouveau réduites ses chères chrétientés, dont la découverte et le relèvement lui avaient causé tant de joie, Mgr Petitjean n'avait rien négligé pour essayer de les sauver. Il avait informé très exactement le ministre de France au Japon de ce qui s'était passé aux îles Goto, et, le 31 décembre, M. Outrey lui avait adressé la lettre suivante :

Légation de France
au Japon

Monseigneur,

Les deux lettres, que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire, me sont exactement parvenues, et M. l'abbé Furet a dû lui dire à quel point je prends intérêt au sort des

malheureux chrétiens des îles Goto. Je me suis occupé activement d'eux, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que, quoique n'ayant pas d'informations directes, mes collègues ont reconnu la nécessité d'agir en commun pour venir en aide à nos coréligionnaires. J'ai tenu un langage sévère aux autorités japonaises en leur faisant comprendre que si nous voulions éviter avec soin d'intervenir dans des questions d'administration intérieure, nous ne pouvons cependant rester indifférents en présence des persécutions odieuses dont les chrétiens étaient l'objet. Elles paraissent avoir compris que le gouvernement du Mikado était entré dans une voie dangereuse, et le prince Uwajima venu à Yokohama m'a donné les assurances les plus satisfaisantes. Il m'a promis qu'on allait envoyer des ordres immédiats pour faire cesser la persécution et que l'on prendrait des mesures pour qu'elle ne se renouvelle pas. Sur ma demande il s'est engagé à m'adresser une note officielle constatant :

1° Que les autorités des Goto ont agi sans ordre du gouvernement.

2° Que le gouvernement désapprouve leur conduite,

3° Enfin, que des instructions vont être envoyées sans délai pour faire cesser les mauvais traitements infligés aux chrétiens.

Je n'ai pas encore cette communication écrite à laquelle j'attache la plus haute importance. Mais, j'ai tout lieu de croire qu'elle ne tardera pas à me parvenir. Une fois que je l'aurai entre les mains, nous serons entrés dans le cœur même de la question, et nous serons sur un terrain solide pour l'avenir. Cette communication, Monseigneur, est tout à fait confidentielle et il serait nécessaire de ne pas l'ébruiter pour éviter d'éveiller des susceptibilités de la part des Japonais. Je serai obligé à Votre Grandeur de me transmettre toutes les informations qui lui parviendront, et Elle peut-être assurée que je ne négligerai rien pour adoucir le sort des chrétiens.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma très haute considération et de mon respectueux dévoûment.

OUTREY.

M. Outrey nouvellement débarqué au Japon avait-il une grande confiance dans les promesses qui lui avaient été faites par le prince Uwajima, premier ministre des affaires étrangères ? Nous l'ignorons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne furent suivies d'aucun effet.

M. Léon Pagès, dans sa brochure *La persécution des chrétiens au Japon*, a jugé sévèrement la politique du nouveau ministre de France : « M. Roches, dit-il (1), était rentré en France. M. Outrey, moins étranger aux questions religieuses, mais obéissant à une impulsion politique anti-chrétienne, laissa les chrétiens dans les prisons et le vicaire apostolique sans appui. »

Le prince Uwajima, après avoir réitéré ses promesses, ne transmit, le 11 janvier, au ministre de France, qu'une réponse insignifiante. D'après ce document, signé Higashi kugé (2) tout le mal était venu de ce que jusqu'alors la religion chrétienne avait été confondue, sous une expression commune, avec les fausses doctrines (*Ja-Kyo*). Sur les remontrances des ministres étrangers, l'ancienne manière de parler avait été corrigée, et l'on avait distingué nettement par deux dénominations différentes le Christianisme et les doctrines perverses. Toutefois, comme aux yeux du peuple la religion chrétienne paraissait encore entachée d'erreur, on ne pouvait l'autoriser avant que le peuple fut plus éclairé. Ce qui voulait dire que le Christianisme était et demeurait proscrit comme auparavant. Cependant, était-il dit, après délibération en conseil, le gouvernement avait décidé que l'on ne maintiendrait pas les lois rigoureuses, et que l'on appliquerait les mesures d'indulgence.

Quelque insuffisante que fût cette réponse, M. Outrey déclarait pourtant dans sa correspondance officielle

(1) Page 20.
(2) Les affaires étrangères étaient dirigées par un kuge : Higashi kuge, assisté de deux daimyo : Uwajima et Hizen.

qu'il espérait avoir *gagné du terrain.* Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été simplement trompé ; et dans une dépêche, datée du 11 février, il convenait que le document japonais lui paraissait illusoire. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire que ses collègues et lui s'étaient « *bornés à prendre acte du bon vouloir manifesté par le gouvernement, sans chercher à exercer sur lui une pression pour le retrait des lois considérées jusqu'à présent comme fondamentales.* »

On était en droit de s'attendre de la part des ministres étrangers, et surtout du ministre de France, à plus d'énergie. M. Outrey terminait sa dépêche par cette insinuation, que les rigueurs exercées aux Goto avaient été provoquées *peut-être*, par des raisons étrangères à la Religion. Il aurait bien dû en fournir la preuve. Au lieu de cela, dans une dépêche au ministre japonais M. Outrey prenait acte de ce que le gouvernement du Mikado voulait se guider d'après les *idées de progrès du siècle.* Il louait les Japonais de leurs sentiments humains et libéraux. Tout en rappelant que « *dans les îles Goto, un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des femmes et des enfants, avaient été arrêtées et soumises à la torture ou à de dures privations, pour avoir professé la foi chrétienne* », il exprimait l'espoir qu'une enquête promise à ce sujet par le premier ministre aurait de bons résultats. Il concluait par ces incroyables paroles :

« *Je crois pouvoir assurer Votre Excellence que si, mettant en pratique la politique douce et éclairée dans laquelle il est entré, le gouvernement japonais rendait à leurs foyers les chrétiens déportés, cette mesure serait considérée par mon gouvernement comme une nouvelle preuve d'égards, etc.* »

« Pendant ce temps, dit M. Léon Pagès, le 13 mars, M. le marquis de la Valette, ministre des affaires étran-

gères de France écrivait à M. Outrey pour le féliciter de l'attitude du gouvernement japonais

« M. Outrey se voyait obligé de lui répondre, le 11 mars, que la question des chrétiens ne marchait pas d'une façon aussi satisfaisante qu'on aurait pu l'espérer et que les autorités indigènes plaidaient le motif de rébellion, tout en se déclarant pleines de bienveillance à l'égard des simples chrétiens.....

« Il ajoutait :

« En présence d'une négation aussi absolue des faits, nous pensons qu'il y a opportunité à mettre sous les yeux des ministres japonais les détails circontanciés qui nous sont parvenus, et de demander des explications plus catégoriques. Mais je ne saurais trop le répéter, M. le marquis, *la question des chrétiens au Japon est extrêmement délicate, et nous devons mettre une grande circonspection dans nos démarches. Je demande donc à Votre Excellence de me permettre d'agir lentement et avec beaucoup de ménagements* »

« Le gouvernement impérial, représenté par M. de la Valette, ne portait pas à la question religieuse un assez vif intérêt pour ne pas accorder l'autorisation demandée.

« Pendant que M. Outrey, témoin oculaire, et M. de la Valette, indifférent par avance, écrivaient ces dépêches, les confesseurs de la Foi languissaient dans les prisons ou dans les mines et mouraient en grand nombre. En effet, la persécution n'avait pas cessé pendant un seul jour, et avait pris au contraire une intensité plus grande (1). »

La correspondance de Mgr Petitjean à cette époque confirme de tous points cette dernière assertion de M. Léon Pagès. Le vicaire apostolique du Japon mande

(1) *La persécution des chrétiens au Japon et l'ambassade japonaise en Europe* par M. L. Pagès. p. 23.

le 6 février à Paris, qu'en dépit des promesses faites à M. Outrey, les chrétiens des Goto ont toujours beaucoup à souffrir, et que dans le moment même, où soixante-dix prisonniers viennent d'être élargis, après avoir apostasié de bouche dans les tortures, de nouvelles incarcérations ont eu lieu. Il ajoute que ceux qui ont faibli n'avaient pas encore été fortifiés par la réception des sacrements.

De son côté, M. Villion, missionnaire à Nagasaki, écrit le 11 mars (1) : « Le sort de nos chers chrétiens des îles est toujours le même. Un certain nombre ont recouvré la liberté, les uns après avoir faibli dans les tortures, les autres ayant pu s'enfuir pendant la nuit. Laissez-moi vous dire, bien confidentiellement, que nous en avons pu recueillir quatre à la maison. L'un d'eux avait été emporté de la prison ayant la jambe gauche abîmée par la torture. Une plaie profonde et assez large lui reste à la cheville, et je m'estime fort heureux de soigner ce confesseur de la Foi. Actuellement la plaie se ferme, mais je crains que le pied n'ait été dangereusement lésé. Son supplice a été celui de la planche. « Par moment, disait-il, je croyais mourir, mais j'offrais toujours mon cœur à Dieu ! » Son plus jeune frère est ici également. Lui aussi a été violemment frappé. Parmi les malheureux, qui ont faibli de bouche seulement, bon nombre se sont aussitôt rétractés devant les officiers et les voici menacés d'être de nouveau arrêtés, eux, leurs femmes et leurs enfants. Nous avons des nouvelles des îles d'une manière exacte, par l'envoi aussi fréquent que possible de jeunes gens, qui nous tiennent au courant de tout. Les toutes dernières étaient encore des nouvelles de mort des prisonniers de Hisakashima. Un vieillard, père de deux de nos enfants, a suc-

(1) Lettre à M. Rousseille.

combé à la suite des tortures et son corps a été laissé cinq jours dans l'étroite prison, où les malheureux sont entassés, paraît-il. Quatre enfants sont également morts. »

D'autre part, M. Mounicou avait reçu vers le même temps des nouvelles des soixante-six chrétiens déportés à Shimoneseki. Deux d'entre eux avaient réussi à s'enfuir pendant la nuit et déguisés en mendiants, ils avaient pu, après deux mois de pérégrination, atteindre à Hiogo la maison des missionnaires. D'après eux le sort des prisonniers ne s'était nullement amélioré.

Le 23 mars, Mgr Petitjean crut devoir par l'intermédiaire des consuls de Nagasaki informer de nouveau les ministres des Puissances européennes des mauvais traitements que les prisonniers des îles Goto et ceux d'Omura continuaient à subir.

Voici le passage saillant de cette lettre :

« Le sort des malheureux persécutés ne s'est pas amélioré.

« Durant ces deux mois, la mort a fait parmi les trois cents prisonniers des îles Goto dix victimes : trois hommes, deux mères de famille et cinq enfants, dont trois à la mamelle : la torture, la faim, les privations de toutes sortes, tels sont les moyens qui ont été employés pour obtenir ce résultat.

« A Omura les mêmes moyens, moins la torture, obtiennnent les mêmes effets : huit à dix prisonniers chrétiens sont également morts depuis la mi-janvier dans la prison de cette ville, ce qui porte à soixante et quelques le nombre des innocents, qui depuis le mois d'août 1867 ont payé de leur vie à Omura le crime d'être nés chrétiens.

« En vous faisant part, M. le consul, de ces affligeantes nouvelles, je n'ai qu'un but: vous éclairer sur le sort de nos malheureux frères en Jésus-Christ, bien convaincu que cette connaissance suffira pour faire res-

sentir aux survivants les effets du profond intérêt que vous voulez bien leur porter. »

Quelques jours après, Monseigneur faisait communiquer à M. le ministre de France les détails qui suivent et qui parlent plus haut dans leur éloquente concision, que tous les commentaires.

VICARIAT APOSTOLIQUE
DU JAPON.

Dernières nouvelles de la persécution aux îles Goto.

A la date du 6 avril, les endroits où les prisonniers chrétiens se trouvaient le plus maltraités étaient : 1° Matsugahama ; 2° Uragashira ; 3° Mizunoura ; 4° Kusubari.

I

Matsugahama est un village de l'île Hisakashima. Ce fut dans cette petite île que la persécution commença le 12 novembre 1868. D'abord vingt-deux chrétiens furent saisis, conduits en prison à Fukaye, capitale des Goto, et là soumis à la torture. Peu après, ces prisonniers ainsi que tous les chrétiens de l'île en question, hommes, femmes et enfants, au nombre de près de deux cents, furent amenés à Matsugahama, où ils doivent être encore, à l'exception de ceux que la mort a moissonnés ; la torture, la faim et le froid lui ont fourni déjà de nombreuses victimes.

En voici la liste :

1° PAUL SUKEICHI, âgé de 79 ans, arrêté le 12 novembre, est frappé à coups de bâton de fer et jeté en prison. Il y meurt vers la mi-décembre par suite des coups qu'il a reçus, de la faim et du froid.

2° FRANÇOIS RIKIZO, âgé de 55 ans, fils du précédent, arrêté le même jour que son père, et roué de coups de bâton. Sou-

mis le 21 novembre au tourment du *Sanginozeme* (1), il s'évanouit. Revenu à la vie, il est le lendemain torturé de nouveau ; les bourreaux le frappent à coups de barreaux de fer et lui mettent dans la bouche des charbons ardents. Une seconde fois on le croit mort. Jeté dans la prison, où il a à peine place pour déposer son corps brisé par la torture, il n'est bientôt plus qu'une plaie et meurt après une agonie de près de trois mois, le 17 février 1869. Son corps est laissé cinq jours et cinq nuits sans sépulture au milieu des prisonniers.

3° JEAN TOKICHI, enfant à la mamelle, mort de faim le 8 octobre.

4° JEANNE SHIMO, âgée de moins d'un an, morte de faim le 29 janvier.

5° CATHERINE YOSHI, âgée de moins d'un an, morte de faim le 22 février.

6° PIERRE SANZO, âgé de quatre ans, mort de faim et de froid le 12 mars.

7° MARIA HARU, âgée de 59 ans, arrêtée en novembre, rouée alors de coups de bâton, morte le 13 mars des suites de ses blessures.

8° ELISABETH YOMO, âgée de 42 ans, torturée comme la précédente, meurt le 14 mars par suite de ses blessures.

9° PAUL RIKIMATSU, âgé de deux ans, mort de faim le 24 mars.

10° MAGDELEINE NAYO, âgée de 21 ans, morte de faim et de froid le 1er avril.

(1) *Sanginozeme* (suppplice des trois bois). Voici au dire chrétiens des Goto, qui l'ont subi ou vu subir, en quoi il consistait. On faisait mettre le patient à genoux sur deux morceaux de bois triangulaires. Puis on le faisait asseoir sur ses talons et l'on chargeait ses cuisses de lourdes pierres. Le troisième morceau de bois, un long bâton, était placé entre les mollets et le dessous des cuisses, et deux bourreaux assis aux deux extrémités faisaient la bascule. Un médecin était toujours présent. Il devait donner l'ordre d'arrêter, quand il y avait danger de mort. Qu'ils mourussent en prison, il n'y avait pas d'inconvénient, mais ils ne devaient pas mourir dans les supplices. Tant que dura la torture au Japon, ce supplice fut employé spécialement dans les tribunaux. Les femmes elles-mêmes n'en étaient pas exemptes.

11° THECLA YOMO, âgée de quatre ans, morte de faim et de froid le 1er avril.

12° THOMAS MAKAJIRO, âgé de 4 ans
13° MARIA SAMO, 4 ans
14° JULIA TOSHI, 4 ans
15° DOMINICA FUMI, 11 ans
16° DOMINIQUE HANSUKE, 6 ans
17° Un autre enfant (nom inconnu)
} morts de froid et de faim

II

A Uragashira furent enfermés, au 16 décembre 1868, cinquante-neuf hommes. Depuis, on leur a adjoint les femmes et les enfants de leur famille. Cette addition a eu lieu vers le milieu de mars.

III

Les chrétiens de Mizunoura et ceux de Himéshima se trouvent enfermés dans la même prison. Leur nombre était d'abord de soixante. Il a doublé maintenant par suite de l'incarcération des femmes et des enfants.

IV

A Kusubari, il n'y avait au 3 janvier que trente-cinq prisonniers. Aujourd'hui les femmes et les enfants partagent le sort de leurs frères et de leurs pères, ainsi que dans les prisons ci-dessus énoncées.

Les chrétiens de ces quatre prisons entassés presque nus les uns sur les autres, au point de n'avoir en certains endroits pour dix-sept personnes qu'une natte de six pieds de long sur trois de large (1), ont eu grandement à souffrir de la

(1) Une natte compte 1m 80 de long sur 0,90 de large. Au dire d'une

faim. Tous n'ont pas été torturés : ceux qui l'ont été ont subi les tourments appelés par les Japonais HIZEME, MIZUZEME, SANGIZEME (1). Quelques femmes ont été exposées ignominieusement aux regards des bourreaux et de la foule (2). Les tourments énoncés plus haut n'ont pas été appliqués dans toute leur rigueur, sans doute dans la crainte de causer des morts violentes.

Parmi les prisonniers torturés, qui ont réussi à s'échapper de la prison, deux ont été recueillis dans une famille, et malgré des soins assidus, n'ont pas encore pu être guéris des plaies que le sangizeme leur a causées. (Ce fut vers la fin de janvier qu'ils ont été torturés). L'un avait la jambe gauche et l'autre le bras droit dans un état presque désespéré.

A Kashiragashima et Taï no Ura, les chrétiens sont actuellement gardés à vue dans leurs villages jusqu'au retour de Shimonoseki d'un daikwan, qui est allé y prendre des ordres à leur sujet. »

femme de Nokubi, la prison, où elle était, était une maison ordinaire divisée en deux compartiments : l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ils furent mis jusqu'à dix-huit sur une seule natte : on les y entassait à l'aide d'un tourniquet. Ordinairement on les mettait de dix à douze par natte. Afin de prendre quelques repos, cinq ou six se tenaient alternativement debout et cinq ou six assis pendant une heure. Après les tortures, on ne s'inquiétait pas des malades. Les morts n'étaient enterrés qu'une fois par semaine. Or, il arrivait que les survivants devaient passer plusieurs jours en contact avec ces morts. Un jour il y eût six cadavres entassés les uns sur les autres dans la même prison.

(1) *Supplice du feu*, *supplice de l'eau*, *supplice des trois bois*. Nous avons parlé de ce dernier. Pour le supplice de l'eau, on faisait coucher le patient sur le dos, puis à l'aide d'un entonnoir on lui faisait avaler de l'eau jusqu'à ce qu'il fut enflé. Le bourreau appuyant ensuite sur le ventre s'efforçait de la faire sortir violemment. C'est, au dire des chrétiens qui l'ont enduré, un supplice affreux.

Le supplice du feu consistait à mettre des charbons ardents dans la main, dans la bouche.

La nourriture se composait de patates douces, coupées en tranches et séchées au soleil, puis ordinairement cuites à l'eau chaude. Un petit panier carré, ayant 15 centimètres de côté et 9 centimètres de profondeur, contenait la nourriture de huit personnes pour un jour.

(2) Suspendues à un poteau, elles ne cessaient de répéter : *Stemasen !* Je n'abjure pas ! En général elles perdaient connaissance au bout d'une heure. Alors les bourreaux leur criaient : *Oshiewo steruka ?* Abjures-tu la religion ?

Monseigneur Petitjean avait compté que l'atroce précision de ces renseignements finirait par provoquer de la part des représentants étrangers plus que des paroles de sympathie et les déterminerait enfin à prendre une attitude énergique. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait trop présumé d'eux. Cette fois encore leur diplomatie demeura inefficace, et ses efforts à lui sans résultat appréciable. Aussi, est-ce l'âme déchirée qu'il s'embarqua pour l'Europe, où l'appelait le Concile du Vatican et où il espérait servir plus utilement qu'au Japon la cause de ses chers chrétiens.

Pendant tout le mois de mai, M. Laucaigne, chargé de remplacer à Nagasaki Mgr Petitjean, n'eût que de mauvaises nouvelles à lui faire parvenir.

A Hisakashima les prisonniers souffraient toujours beaucoup de la faim. Ils restaient des jours entiers sans recevoir de nourriture. Vingt-cinq étaient déjà morts, huit étaient à toute extrémité.

A Mizunoura, cinquante-huit chrétiens avaient été encore emprisonnés et soumis à la torture le 16 mai, jour de la Pentecôte. Là aussi, au dire de ceux qui s'étant enfui apportaient ces nouvelles, les officiers ne prenaient pas la peine de pourvoir à la subsistance de ces malheureux. Quelques familles qui d'abord avaient failli, mais qui s'étaient ensuite repenties, réparaient leur chute en venant au secours de leurs frères.

A Uragashima et dans les villages voisins, le nombre des prisonniers s'élevait à cent quarante.

Sur vingt-cinq personnes arrêtées à Mi-i-raku, vingt-quatre avaient été mises à la torture.

A Taï no Ura, treize avaient été frappées, puis renvoyées provisoirement. A Moguri, tous les habitants avaient été appelés le 16 et le 18 mai devant les juges, et, malgré les menaces et les coups, tous avaient fait par deux fois une magnifique profession de foi. A la suite, les

femmes avaient été congédiées, et le 20, seize hommes mis en prison y avaient subi la torture par l'ordre du daikwan. Parmi eux, il y eùt un apostat. Une première fois déjà ce malheureux était tombé, mais il avait eu le courage de se relever. Les bourreaux s'acharnèrent sur lui jusqu'à ce qu'il eût de nouveau faibli. Tous les autres se montrèrent inébranlables. Ils furent tous renvoyés afin que leurs plaies eussent le temps de se cicatriser. Un seul fut gardé en prison et eût cruellement à souffrir pendant dix jours.

« Au bout de ce temps, disait M. Laucaigne (1), eût lieu un autre *goyo* (appel officiel). Les femmes, ainsi que les hommes trop jeunes ou trop âgés, furent mis en lieu sûr, et sept hommes dans la force de l'âge se présentèrent. L'officier leur dit :

— « Puisque vous ne craignez point la mort, peu vous importe de contempler la lumière du soleil. Dès ce moment, considérez-vous comme n'étant plus de ce monde. »

« Dans une maison voisine une fosse profonde, de la hauteur d'un homme, avait été préparée. On y précipita les sept confesseurs et l'orifice en fut fermé au moyen de planches solides : on n'y ménagea qu'un petit trou pour laisser passer un peu d'air. Le lendemain, comme le gardien se tenait dans une autre maison, sans trop s'inquiéter d'eux, un chrétien s'approcha et leur fit passer une pièce de bois longue de deux pieds, mais craignant de compromettre celui qui était venu les voir, ils n'osèrent encore se servir de ce faible instrument. Un peu plus tard, quelques payens étant venus près de leur prison souterraine, ils n'eurent plus le même scrupule et se mirent au travail. Ils eurent bientôt pratiqué une ouverture, et purent trouver la nuit

(1) Lettre à Mgr Petitjean du 10 juin.

même les moyens de quitter le village et d'aller rejoindre leurs familles déjà chassées par les payens. Ils se trouvent dans ce moment à Urakami. »

II

Comment expliquer l'impuissance des ministres étrangers à obtenir que la persécution cesse ? — L'affermissement rapide du pouvoir du Mikado les pousse à le ménager, car ils ont beaucoup à en obtenir. — (Soumission de Keiki. — Défaite de ses partisans dans le nord du Nippon. — L'empereur se montre clément dans les châtiments qu'il inflige aux rebelles. — Il se fixe à Yedo, l'ancienne capitale des Shogun. — Un dernier coup est porté, sous son nom, à la féodalité par la suppression des daimyo.) — Recrudescence dans les préjugés anciens à l'égard des étrangers. — (Menacés dans leur existence, les samuraï réclament l'expulsion des barbares, et les bonzes l'extermination du Christianisme au Japon.) — Part malheureuse prise par quelques officiers français à la dernière lutte des Tokugawa dans l'île de Yeso. — (Prise de Hakodate. — Résistance désespérée de l'amiral Enomoto. — Défaite suprême des partisans du Shogun.) — Tandis que dans le nord du Japon les missionnaires sont réduits à l'inaction, la persécution continue dans le sud.

Comment expliquer l'impuissance des ministres étrangers à obtenir que cessât la persécution contre les chrétiens ?

Nous l'expliquons non seulement par les faux-fuyants de la diplomatie japonaise, aussi prompte à donner des promesses qu'infidèle à les tenir, mais par le prestige soudainement acquis au gouvernement du Mikado, à la suite de deux événements considérables : la supression des daimyo et la défaite suprême, à Hakodate, de l'amiral Enomoto et des samuraï restés fidèles à la cause des Shogun Tokugawa. En consacrant d'une manière éclatante la restauration impériale, ces deux événements inclinèrent nos représentants à des ménage-

ments envers un pouvoir qui semblait désormais solidement établi, et dont il leur importait de se concilier les bonnes grâces, vu qu'ils avaient beaucoup à lui demander.

Nous l'expliquons par la présence aux affaires d'hommes imbus à l'égard des étrangers des vieux préjugés de la cour, préjugés auxquels donnèrent une nouvelle intensité dans l'opinion publique les samuraï et surtout les bonzes, inquiets des transformations qui s'opéraient dans l'Etat et qui menaçaient leur existence.

Nous l'expliquons enfin par la part malheureuse, que quelques officiers français prirent à la résistance des Tokugawa dans l'île de Yeso. Leur intervention dans cette dernière lutte diminua encore auprès du nouveau gouvernement le crédit de la France, déjà légèrement en défaveur à cause de son attachement antérieur au Shogun. Or, c'était précisément la France qui, en tant que Puissance catholique et chargée du protectorat des missions, était la plus intéressée au sort des chrétiens.

Résumons à grands traits ces divers événements.

L'armée du prince Arisugawa, dirigée contre le Shogun, était arrivée à Yedo à la fin d'avril, presque sans coup férir. Keiki réfugié dans son ancienne capitale était cette fois resté sourd aux conseils de ses partisans qui l'encouragaient à la résistance. S'il avait un moment pris les armes, son but n'avait pas été de combattre le Mikado, dans le culte duquel il avait été élevé, mais de l'arracher des mains de ceux qui s'étaient par surprise emparé de sa personne afin de gouverner. Préoccupé avant tout du bien de son pays et ne cherchant plus désormais qu'à resteindre de tout son pouvoir la guerre civile, il avait envoyé au-devant de l'armée impériale les veuves de ses deux prédécesseurs, Yesada et Yemochi, intercéder en faveur de la cité de Yeyasu Tokugawa. Saïgo avait conseillé la clémence,

et le dernier des Shogun s'était soumis humblement aux conditions que lui avait imposées le prince Arisugawa :

« Sa Majesté usera de clémence, avait dit celui-ci, à la condition que l'arrangement suivant soit observé. Le nom et la famille de Keiki seront continués, la sentence de mort commuée. Keiki se retirera à Mito et vivra dans la réclusion. Le château sera remis au prince d'Owari et les armes à feu seront rendues. Ces dernières seront plus tard restituées en partie. Les gens de la suite, qui se trouvent dans le château, se retireront ou se constitueront prisonniers. Les personnes qui ont assisté Keiki dans sa rebellion sont coupables d'offense flagrante. Elles méritent un châtiment exemplaire, mais dans sa clémence, l'Empereur leur fait grâce de la vie. Les punitions à infliger seront publiées plus tard (1). »

Le 3 mai, Keiki était parti pour Mito et un enfant de six ans avait hérité des privilèges de la famille Tokugawa. Le château de Yedo avait été livré, et les samuraï restés fidèles à la cause du Shogun, après une escarmouche engagée dans le faubourg d'Uyeno, étaient allés au nombre de deux mille cinq cents, sous les ordres d'Ottori Keiske, (2) rejoindre dans le nord les troupes d'Aidzu. Celui-ci de son château de Wakamatsu organisait la résistance, et cherchait à grouper les samuraï des princes du nord (3). Jusqu'au mois de novembre, une lutte de partisans avait continué dans les provinces de Mutsu et de Dewa. Mais finalement, le 6 novembre, la place forte de Wakamatsu avait été forcée de se rendre, et Aidzu contraint à se soumettre. Le 12 du même mois, Sendai, Nambu et Shonai avaient suivi son

(1) *La restauration impériale au Japon* par le vice-amiral Layrle. Page 264.

(2) Il avait été instruit par la commission militaire française.

(3) De Sendai, de Yonegawa, de Nambu, de Shonai, de Tonaguro, de Nakamura, etc.

exemple, et l'île de Nippon toute entière se trouvait au pouvoir de l'armée impériale.

Cependant l'amiral Enomoto, placé à la tête de la flotte du Shogun, avait refusé de livrer ses navires, comme il l'aurait dû aux termes de la capitulation de son maître. Comptant sur le succès des Tokugawa, le 7 octobre il était venu avec une flotte de sept navires, mouiller dans la baie de Sendai, afin d'appuyer leurs opérations. Quand Wakamatsu se fut rendu, il proposa à Ottori Keiske de réunir dans le Yeso les derniers partisans du Shogun et de s'emparer du port de Hakodate.

Tandis que les Tokugawa vaincus au nord du Nippon s'apprêtaient à poursuivre la lutte dans l'île de Yeso, le Mikado quittait le palais et la ville de ses divins ancêtres, et, le 26 novembre, il faisait son entrée dans Yedo, qui sous le nom de Tokyo allait devenir la nouvelle capitale de l'empire (1).

Le 5 décembre il recevait en audience les représentants étrangers et chargeait le kugé Iwakura de poursuivre activement auprès d'eux les négociations tendant à la reconnaissance officielle du nouveau gouvernement. Celui-ci, qui tenait à se présenter comme maître désormais de la situation, commença par statuer sur le

(1) Capitale de l'est par opposition à Kyoto, appelée aussi Saikyo, capitale de l'ouest.

« Le Mikado a quitté Kyoto pour l'antique cité des Shogun, écrivait le 16 janvier M. Marin. Son passage sur le Tokaido, ou route des mers de l'Est, fut annoncé à son de trompes. Favorisés de passeports, pour aller contempler Sa Majesté traversant Kanagawa, Français, Anglais, Américains s'y rendirent képi en tête et musique en avant, afin de présenter les armes au nouveau souverain. Mais personne n'a rien vu sinon un long cortège, puis une grande boite que l'on a saluée : en jouant *God saves the queen* et *Partant pour la Syrie*. Le piquant, c'est que l'intérieur de cette boite était vide. Enfin arriva une petite boite à coton, dans laquelle les Japonais prétendirent que se trouvait le Mikado. Ceci se passait en novembre. Depuis, Yedo a été ouvert et les ministres des Puissances européennes admis an audience. » Lettre à M. Rousseille.

sort des princes récemment vaincus. Aidzu fut dès le mois de janvier condamné à la prison perpétuelle, et vingt-trois daimyo, qui l'avaient suivi dans sa rébellion, à la perte de leurs biens et dignités. La sentence de mort ne fut prononcée contre aucun. Quoiqu'ils eussent mérité le dernier châtiment, l'Empereur usait d'indulgence, et en cela il faisait de la bonne politique.

« Si les principes des bons gouvernements, disait son décret, étaient universellement appliqués, si les esprits des hommes étaient imbus du sentiment du devoir, les sujets turbulents cesseraient d'exister. L'Empereur a d'ailleurs des reproches à s'adresser : le souverain n'a pas administré les lois pendant les sept cents dernières années (1). »

C'est pour témoigner du même esprit de conciliation qu'il reprenait presque aussitôt après le chemin de Kyoto, afin d'y célébrer son mariage. Il importait, en effet, de ménager le plus possible les habitants de l'ancienne capitale, mécontents de son départ.

Néanmoins les auteurs de la Restauration s'apprêtaient à porter un dernier coup à l'ancien état de choses. Le 5 mars, parait un mémoire signé des princes de Nagato, de Satsuma, de Tosa et de Hizen. Il y est dit en substance que l'Empereur est le maître unique du Japon, et qu'à lui seul appartiennent tous les droits, que les pouvoirs et les propriétés des daimyo, auxquels conviennent bien plutôt le nom d'usurpations, doivent lui être restitués. C'était réclamer ouvertement l'abolition du système féodal. Tous les daimyo sont immédiatement consultés. Soit patriotisme, soit nécessité, soit amour de la paix et du bien-être, deux cent cinquante-neuf sur deux cent soixante-seize ont, à la date du 16 avril, offert de rendre leurs territoires ; dix-sept

(1) *La Restauration impériale au Japon* par le vice amiral LAYRLE p. 272.

seulement gardent le silence. Le principe de la centralisation du pouvoir triomphe.

Le 18 avril, le jeune Mikado est rappelé par ses ministres à Tokyo. Il quitte définitivement son ancienne capitale, au milieu des doléances des bonzes, des marchands et de la population toute entière. En voyant s'éloigner le souverain, Kyoto se rend parfaitement compte de la perte qu'elle fait, tant au point de vue de sa dignité que de sa richesse, et la foule traduit son mécontentement en faisant sauter une poudrière appartenant au prince de Tosa. Le 9 mai, le Mikado entre à Tokyo, et un mois et demi après Hakodate, le dernier boulevard des Tokugawa, tombe devant ses armes. L'heure est venue pour ceux qui gouvernent en son nom de le poser en maître et d'en finir avec l'organisation féodale.

Un décret réservant désormais au Mikado la nomination des gouverneurs de province paraît le 25 juillet. Il laisse temporairement ce titre et ces fonctions aux divers daimyo sur leurs territoires. Les daimyo se trouvent donc réduits aux rang de fonctionnaires, et leurs revenus ne sont plus qu'un salaire, que leur attribue le chef de l'Etat.

Les samuraï, qui sont encore la force armée se montrent plus récalcitrants que leurs chefs à accepter ces réformes. Ils se sentent menacés en tant qu'institution, et c'est chez eux que va s'affirmer désormais l'esprit conservateur et réactionnaire. Ils pactisent avec les mécontents de Kyoto, protestent contre l'introduction des idées et des coutumes étrangères, et réclament de nouveau l'expulsion des barbares. C'est alors (1) que les consuls d'Angleterre et de Portugal à Yedo, et le ministre de France à Yokohama sont l'objet de manifestations hostiles. C'est alors que Higashi kugé et Uwa-

(1) Au mois de mai.

jima, accusés de sympathie pour les Européens, se voient contraints de démissionner, et qu'un des chefs du parti rétrograde, Sawa Nobuyoshi, est nommé ministre des affaires étrangères. Le gouvernement obligé de compter avec les samuraï invite plus de deux cents de leurs délégués à se réunir, et condescend à les entendre. Ceux-ci ne réclament qu'une chose, le maintien de leur classe, le port des deux sabres, comme marque distinctive du samuraï, enfin l'usage du traditionnel et héroïque hara-kiri. Vu leur grand nombre, il est clair que la plupart d'entre eux ne peuvent trouver place dans l'administration du nouveau gouvernement. Comme, en vertu de préjugés séculaires, ils ne peuvent sans déroger demander leur vie au travail, ils demeurent à la charge de l'Etat. Mais peu à peu, les finances du pays étant obérées, les subsides qu'ils en reçoivent vont en diminuant, et l'on peut prévoir que dans un avenir plus ou moins éloigné, ils seront eux aussi obligés de travailler. « Ils meurent de faim avec leurs deux sabres, écrivait le 18 novembre 1869 M. Cousin (1), tandis que les marchands font fortune, et que les ouvriers gagnent par journée quatre fois que par le passé. »

Les samuraï n'étaient pas les seuls mécontents. Les bonzes, jusque-là riches et influents, tremblaient de se voir tout à coup dépouillés de leur puissance et de leurs revenus. L'unité qui s'établissait dans le gouvernement appelait l'unité religieuse. Jusque-là le bouddhisme avait été la religion officielle des Shogun et le shintoisme la religion officielle des Mikado. Quoique les deux cultes se fussent faits de mutuels emprunts, et, grâce à l'indifférence de leurs adeptes, aient vécu côte à côte en assez bonne harmonie, il importait que leur alliance, ou mieux leur compénétration devînt plus profonde, sans quoi la voie des Esprits, le Shin-to, l'eût emporté sur

(1) A Mgr Petitjean.

celle du Bouddha. Le Mikado, en effet, dans la théorie shintoïste n'était pas seulement le dernier anneau de cette chaîne de dieux, qui touchant à la terre la rattachait au ciel : aucun dogme n'interdisait d'agir au descendant d'Amaterasu. Il pouvait par ses actions illuminer le monde. En sortant du silence, image Nirvana, dans lequel sous l'influence des bonzes s'étaient durant des siècles endormis ses ancêtres, en prenant en main les rênes de l'empire, il rompait avec la tradition bouddhiste. Il était à craindre que rajeunissant le culte national primitif, il ne fît sentir durement le poids de son autorité divine à ceux qui l'avaient si longtemps tenue captive en l'encensant. Les auteurs de la restauration ne dissimulaient pas leur antagonisme à l'égard des bonzes. Satsuma en particulier, comme autrefois Nobunaga, ne proposait rien moins que de les exterminer.

Dès qu'ils virent venir cet orage, les bonzes se réclamèrent avec éclat des services rendus par eux dans le passé. Afin d'opérer une diversion ils prêchèrent l'union des sectes, et représentèrent le Christianisme comme l'ennemi commun contre lequel il fallait se liguer.

« Trop de sectes se rencontrent chez nous, écrivait sous leur inspiration un lettré de Kyoto dans un mémoire adressé au Mikado au commencement de cette année. J'ai visité l'Europe et je me suis convaincu de la nécessité d'une croyance unique pour notre force. Déjà se trouvent dans les îles de l'ouest des prêtres européens, mais leur croyance est pour nous impossible : l'adopter ce serait livrer notre pays aux étrangers. Nécessité donc de nous entendre pour faire un choix unique de croyances. »

Sous cette crainte de voir leur pays tomber aux mains de l'étranger, les bonzes déguisaient mal leur haine invétérée contre le Christianisme. Il semble que ces prêtres idolâtres aient eu comme le pressentiment de la

fin de leur règne du jour où ils s'étaient trouvés en face des prêtres de Jésus-Christ. A peine Saint François Xavier avait-il paru au milieu d'eux qu'ils s'étaient levés tumultueusement contre lui. Plus tard, après avoir favorisé les sanglantes persécutions du XVIIe siècle, ils s'étaient montrés plus acharnés que personne à étouffer les derniers restes du Christianisme. Ils ne pouvaient donc rester indifférents à sa soudaine réapparition. Aussi ne se lassèrent-ils pas de soulever l'opinion contre *la religion perverse*, et contre ses propagateurs étrangers. Ils avaient à cœur de triompher de cette poignée d'hommes, qui ne leur paraissaient si redoutables que parce qu'ils portaient au sein de leurs ténèbres le flambeau de la vérité.

« Voici, écrivait le 27 juillet M. Cousin à Mgr Petitjean, deux fragments de littérature japonaise bouddhiste, qui ont bien leur parfum. C'est une requête signée par un conseil de bonzes de Kyoto.

REQUÊTE

Le Religion perverse de Jésus, Maître du ciel, est pour l'empire une calamité qui le menace. Il est désormais inutile de le redire, et depuis longtemps il y a partout des défenses portées contre elle. Malgré cela, les insensés qui s'inclinent devant cette doctrine ne sont pas en petit nombre parmi la populace. De plus, les hommes des pays étrangers cherchent par tous les moyens à répandre leurs doctrines, et il est difficile de savoir s'ils n'iront pas jusqu'à employer la violence et la force des armes. Nous avons appris que le Mikado est rempli d'inquiétudes à ce sujet, nous en sommes profondément affligés, et, dans le désir de faire porter une prohibition perpétuelle contre cette doctrine, Nous, très humbles, qui avons déjà avec le bouddhisme fait la force du Japon, sommes disposés à vivre et à mourir avec l'empire, et, malgré notre inutilité, décidés à le servir au prix même de no-

tre vie. C'est pourquoi nous prions, nous supplions à genoux, que cette défense soit publiée et affichée partout.

Meiji, 2e année, 3e mois.

Ryo-jitsu, bonze de Jempukuji à Fukasa en Jôshu.
Tokumatsu, bonze de la pagode de Saiyô-ji de la secte Jodo-shinshu, à Fushimi en Jôshu.
Manzan, bonze de la pagode d'An-yô-ji, de la secte Jodo-shinshu à Hakushu.
Seizen Hoseiji, Higashi no tazen, à Shichijô, Kyoto.
Kwankai, bonze de la pagode Sai-yô-ji de la secte Jenshu, de Kyoto.

« Inondations et sécheresses, dit le *Rikuto* (1), sont la loi du désordre. » Inondations et sécheresses produisent le malaise pour tous les citoyens, en d'autres termes les hommes surnaturels, qui ont autrefois réglé le gouvernement de l'univers, ont établi des lois, et c'est pourquoi les hommes qui, devenus maîtres du monde, n'obéissent pas à ces lois, exercent sur leurs peuples un mauvais gouvernement, n'établissent que leurs caprices, et deviennent de vrais tyrans. Aussi, la haine qu'ils inspirent monte jusqu'au ciel. De là, des inondations et des sécheresses qui viennent tourmenter les sujets. Au temps de Gyô et de Shun (2), qui gouvernaient avec justice et aimaient sincèrement le peuple, la pluie tombait une fois en dix jours, le vent soufflait une fois en cinq jours et ne faisait que murmurer dans les branches, sans jamais ravager la terre. La vertu suréminente de Gyô et de Shun était montée jusqu'au ciel, qui avait ainsi réglé les les choses. Mais aujourd'hui, le Mikado n'observant pas les lois et se laissant follement entraîner à une fausse sagesse, tous sans exception, et c'est dans la nature des

(1) Traité de l'art militaire.
(2) Deux des premiers empereurs et grands saints de la Chine. Ce *Gyo*, prononciation japonaise, n'est autre que le Yao des Chinois.

hommes, diront que c'est un empereur insensé. Nous demandons que sans retard les étrangers et leurs princes soient repoussés dans leurs royaumes pervers, et nous affirmons que le peuple sera sauvé, que la vertu de l'Empereur reluira jusqu'au ciel, et qu'aussitôt, grands et petits, tous jouiront d'une paix parfaite. »

Malgré leurs plaintes amères, et leurs belles remontrances, les bonzes commençaient à voir diminuer leur crédit de jour en jour (1).

Il nous reste à dire un mot de la défaite des Tokugawa dans l'île de Yeso.

A l'entrée de l'hiver, l'amiral Enomoto, après avoir lancé un manifeste belliqueux, s'était dirigé vers le nord avec sa flotte. Un jeune capitaine d'artillerie, M. Brunet, qui avait fait partie de cette mission militaire française que les Anglais ont appelée « *the ill fated military mission* », au lieu de s'en retourner en Europe après la déchéance du Shogun, s'était mis avec quelques sous-officiers et deux aspirants de marine au service des Tokugawa. Le sentiment de fidélité qui l'aspirait était au moins impolitique.

La ville de Hakodate avait été prise sans que le

(1) Pour répondre à ces attaques, un jeune missionnaire d'Osaka, M. Plessis, bien intentionné d'ailleurs, avait cru devoir déposer çà et là et même dans quelques bonzeries, des exemplaires d'une petite brochure apologetique du Christianisme, qui avait été composée précédemment à Nagasaki par le lettré Athanase. « Les bonzes, écrivait à ce propos M. Cousin alors de retour de Pinang et établi à Osaka, nous ont aussitôt dénoncés, et le gouvernement s'est plaint de ce que nous distribuions des Bibles dans les temples. Il a demandé que, pour prévenir les malheurs dont nous étions menacés, nous ne puissions sortir sans nous présenter à la douane, où l'on députerait à chaque fois un soldat pour nous accompagner. Le consul a refusé naturellement, et surtout a protesté que nous n'avions distribué aucune Bible. On lui a presenté notre petit volume, il s'est mis à rire, en disant qu'il le connaissait depuis longtemps, et que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour cela, que s'ils avaient commencé par le lire eux-mêmes, ils n'auraient pas la gaucherie de prendre cela pour une Bible. La chose en est restée là. » Lettre du 27 juillet à Mgr Petitjean.

kuge représentant le Mikado eût opposé la moindre résistance sérieuse. En quelques semaines les Tokugawa s'étaient rendus maîtres de tout le Yeso, y compris le petit état de Matsumaï. Et aussitôt ils avaient déclaré que renonçant à reconquérir leur ancienne place dans l'empire, ils étaient prêts à déposer les armes, si la possession tranquille et la colonisation de l'île de Yeso leur étaient abandonnées sous le gouvernement d'un chef Tokugawa. Ces propositions n'ayant point été acceptées, Enomoto travailla activement à la défense des côtes. Les navires dont il disposait, et les renforts nombreux qui lui venaient des provinces septentrionales du Nippon, pouvaient rendre sa résistance redoutable. Mais la perte de sa magnifique frégate le *Kayomaru*, construite en Hollande, qui à elle seule valait plus que ses six autres vaisseaux achetés au commerce étranger, changea tout à coup les chances du succès et donna à la flotte impériale qui possédait un navire cuirassé à éperon, le *Stonewall*, une supériorité notable. La lutte devenait donc inégale. Un coup de main hardi pouvait seul rétablir l'équilibre entre les forces des deux flottes : les Tokugawa le tentèrent.

Trois de leurs navires : Le *Kwaiten*, le *Banriu* et le *Takao* quittent Hakodate. Ils doivent à la pointe du jour attaquer à l'improviste le *Stonewall* mouillé sans défiance dans le port de Myako. Mais pendant la nuit le mauvais temps les sépare et au jour (1) le *Kwaiten* se trouve seul en face de la flotte ennemie. Malgré cela, il n'hésite pas : il entre dans le port, s'approche brusquement du *Stonewal* sous pavillon américain et essaye de l'enlever à l'abordage. Déjà quatre de ses hommes sont sur le pont du cuirassé impérial qui a eu à peine le temps de se reconnaître. Les assaillants ce-

(1) Le 29 avril.

pendant tombent criblés de balles. Après une lutte énergique qu'il a soutenue seul contre lui, car ses deux conserves ne l'on pas rejoint (1), le *Kwaïten* parvient, grâce à une fort habile manœuvre, à regagner la haute mer.

Cet échec était fatal pour les Tokugawa. Le 12 mai, la flotte impériale quitte Aomori, et le 20 le débarquement s'opère à Esachi, à 50 lieues de Hakodate, sur la côte ouest mal défendue. Les Tokugawa qui ne peuvent plus songer à vaincre sur mer, et qui ont fortifié la côte sud du Yeso sur une trop longue étendue se voient obligés d'abandonner Matsumaï et de concentrer leurs forces trop divisées aux environs de Hakodate. Leur retraite est glorieuse. A diverses reprises il défont quelques corps isolés et enlèvent plusieurs canons. Leur plan est d'amener l'ennemi dans une vallée située à quelques lieues du port et de les mitrailler des hauteurs voisines : c'est là, en effet, qu'eût lieu l'engagement. « Les Tokugawa, dit M. Marin, s'étaient retranchés sur un plateau qui domine la baie de Hakodate et défend l'approche de la ville par terre. Ce plateau, bien qu'éloigné de cinq à six lieues, n'est séparé de la ville que par la rade, et un vapeur franchirait la distance en quelques minutes. Cette position formidable leur laissait encore bon espoir, mais ils n'avaient pas compté sur la science stratégique de leurs adversaires. Par une manœuvre habile, qui fit l'admiration des officiers à bord des navires de guerre étrangers, les Kwangun (troupes impériales) tournèrent le plateau, et, pendant que le combat s'engageait sur tous les points à la fois, leurs bateaux faisaient pleuvoir sur les Tokugawa une grêle d'obus. La déroute est complète, les vainqueurs

(1) Le *Banriu* était arrivé trop tard et le *Takao*, désemparé par suite d'un accident et au moment de tomber aux mains de l'ennemi, avait été incendié par son propre équipage.

usant de représailles ne font point de quartier. Tous ceux qui tombent en leur pouvoir, même les blessés, sont implacablement massacrés. Quelques Français échappent comme par miracle à la mort et se traînent à grand peine jusqu'à la ville. Se croyant perdus sans ressource et destinés à une fin cruelle, la plupart d'entre eux, leur chef en tête, viennent demander asile à bord de la corvette française *Le Coëtlogon*. Ils y sont reçus, mais traités en prisonniers de guerre et emmenés à Saïgon d'après des ordres supérieurs.

« L'isthme qui réunit la petite presqu'île de Hakodate à l'île de Yeso s'élargit au sortir de la ville basse. Il aboutit à une vaste plaine marécageuse et à demi cultivée qui, s'étendant le long des côtes est et ouest des deux baies, se termine au pied des montagnes boisées qui la dominent au nord. Au milieu de cette plaine, qui n'a d'autres accidents de terrain que les dunes ou collines sablonneuses bordant le rivage oriental du détroit, est située une forteresse entourée de fossés profonds et remplis d'eau. C'est le fort de Kameda, bâti en 1855 sous la surveillance d'un ingénieur européen. Enomoto, se voyant abandonné, se renferme dans cette forteresse avec le peu de soldats qui lui restent, résolu de se défendre jusqu'à la mort. Les Kwangun, qui comptent sur un auxilliaire puissant, la famine, se contentent de cerner le fort et d'envoyer, trois fois par jour, un obus qui fait parmi les assiégés d'effrayants ravages. C'était le navire à éperon le *Stonewal* qui, du port même, annonçait ainsi le lever et le coucher du soleil et l'heure exacte de midi. La garnison, décimée par la faim et par les éclats d'obus, se révolte et demande à capituler, mais l'intrépide chef s'y refuse et tue de sa propre main trente des plus obstinés. Enfin, sans vivres ni munitions, Enomoto est forcé de se rendre. Il est fait prisonnier et amené dans les cachots de Yedo.

« Telle fut l'issue de cette longue guerre, qui pendant près de dix-huit mois promena ses ravages dans les contrées du nord, depuis Yedo jusqu'à Matsumaï et Hakodate. La défaite d'Enomoto mit fin aux troubles. »

Par suite des événements dont nous venons de résumer l'histoire, dans tout le Japon, au nord comme au sud, la situation des missionnaires était, on le conçoit, des plus précaires.

A Hakodate, pendant toutes les hostilités, ils avaient transformé leur maison en ambulance, mais au dernier moment ils avaient dû se réfugier avec la plupart des résidents sur les navires de guerre européens. M. Armbruster avait demandé asile au *Coëtlogon* et M. Evrard au navire anglais le *Pearl*. C'est de là que M. Evrard fut témoin de la prise de Hakodate par les troupes impériales.

« Le dimanche 20 juin, écrivait-il deux jours après, les Kwangun ont donné une attaque par trois côtés à la ville et les Tokugawa n'ont pu la soutenir longtemps. Commencée à trois heures de la nuit, elle se termina à midi. A partir de ce moment, les Japonais purent circuler librement dans les rues. Nous ne vîmes alors de tous côtés qu'incendies. Les bombes, les boulets et je pense aussi la fureur des vaincus avaient mis le feu de toutes parts. Une grande partie de la ville, la plus belle, celle où résidaient les membres du gouvernement, est brûlée. Les navires des Tokugawa ont été aussi la proie des flammes. Nous en avons vu un éclater sous nos yeux et s'engouffrer presque immédiatement. Sur cent vingt hommes qui le montaient, la moitié ont été sauvés. Je ne sais comment un seul a pu échapper. C'est un obus qui en entrant dans la soute aux poudres produisit ce malheur.

« Le lendemain, on vint nous avertir que la ville était tranquille et aussitôt nous courûmes à terre. J'ar-

rivai juste au moment où pour la troisième fois des pillards se chargeaient de nos dernières dépouilles. En face de gens armés je réfléchis un peu avant de m'opposer à l'enlèvement d'objets, qui après tout ne valaient pas grand chose. Enfin je me décide à dire que ces choses m'appartenaient et que j'étais bien étonné de les voir entre leurs mains. Ils me répondent que cette maison est une maison française, dont la propriétaire s'est enfui avec les rebelles. que l'on fait l'inspection du mobilier, après quoi tout sera rapporté sans faute. Je déclare alors que c'est moi, qui suis le propriétaire de la maison, que je ne me suis nullement enfui avec les rebelles puisque je suis présent à leurs yeux, que de plus je suis le maître du Ten-shu-do (1), que je suis, il est vrai, français, mais que le Ten-shu-do est de toutes les nations. J'ajoute que, s'il manque quelque chose, je suis obligé d'en référer à qui de droit. Une heure après, je vois revenir nos hommes avec quelques objets : des riens.... Nous en serons quitte pour quelques bouteilles de vin et un peu de sucre ! »

Le calme revint bientôt et les craintes inspirées par les pillards se dissipèrent. Tous les survivants de l'armée des Tokugawa furent dirigés par mer et par terre sur Yedo où ils devaient être jugés. Un des premiers actes des vainqueurs fut de replacer devant le prétoire les édits contre les chrétiens, enlevés un instant par les Tokugawa, lesquels avaient promis monts et merveilles aux missionnaires français en cas de victoire. Ceux-ci se trouvèrent alors plus isolés que jamais. Même leur premier néophyte, durant une année si fervent, avait été comme frappé de terreur, et par aucun moyen il n'était possible de le ramener à la mission.

« Nous jouissons ici de la tranquillité, écrivait le

(1) Eglise, maison du maître du ciel.

20 août M. Armbruster. De la guerre il ne reste plus que des ruines : bateaux et troupes ont à peu près disparu. Pour ce qui est du saint ministère, nous sommes toujours condamnés à la plus complète inaction. Aurions-nous même la liberté, je crois que cette population de réfugiés, toute préoccupée de faire fortune au plus vite et de s'en retourner, est généralement peu disposée à s'occuper de l'unique nécessaire. Nos espérances sont de l'autre côté du détroit ».

L'équipée du capitaine Brunet et de ses autres compagnons, quoique hautement désavouée auprès du gouvernement du Mikado par le ministre de France, produisait ses fruits et l'on peut dire qu'elle fut nuisible aux intérêts français en général, et partant à ceux des missionnaires et des chrétiens. A cette heure, le gouvernement japonais refusait de payer l'indemnité de trois cent mille dollars dûs à la France pour l'affaire de Shimonoseki. Au lieu de cela, il réclamait cinq cent mille dollars pour la part prise par quelques Français à la résistance de Hakodate. On continuait à vendre la caricature représentant le meurtre des onze matelots de Sakaï. Le peuple regardait les assassins comme des héros et semblait ignorer absolument qu'il y ait eu une réparation.

Dansle Kyu-Shu, la persécution contre les chrétiens durait toujours. La mort continuait à décimer les prisonniers d'Omura. Ceux qui restaient faisaient courageusement le sacrifice de leur vie. Persuadés qu'ils ne sortiraient de prison que par la mort, ils passaient leur temps à prier et à étudier la doctrine chrétienne. Les enfants au-dessous de sept ans ne recevaient rien pour leur nourriture et se trouvaient à la charge de leurs mères.

Aux îles Goto, cependant, la situation s'était améliorée. Le nombre des prisonniers avait été réduit à vingt-sept,

tous chefs de famille (1). Tous les autres, hommes, femmes, enfants, avaient été mis en liberté dans le courant du mois de juin. Il y avait parmi eux beaucoup de malades (2). Les hommes valides étaient obligés de travailler chez des paysans, et recevaient pour leur nourriture le modique salaire d'un demi-tempo (4 centimes par jour). Ils étaient en outre l'objet d'une surveillance sévère et pressés sans cesse d'apostasier. « Les chrétiens retenus en prison, leur disaient les officiers, seront décapités aussitôt que le prince sera de retour de Kyoto, si vous ne revenez pas à la religion du pays. »

Parmi les chrétiens des îles de Goto ceux qui relevaient du prince de Hirado, et qui jusqu'alors avaient été laissés à peu près tranquilles, commencèrent sur la fin de cette année à être inquiétés. Vers le milieu de novembre, trente-six appartenant au village de Shiuchi furent embarqués pour Hirado. Il y avait parmi eux des femmes et des enfants. Soixante environ n'avaient eu que le temps d'aller chercher un refuge ailleurs. A Sedowake et à Nokubi, tous les hommes depuis quinze ans jusqu'à soixante furent arrêtés le 15 et le 16 novembre. Ils étaient trente-et-un. Deux jours après ce fut le tour des femmes et des enfants. Ils furent tous conduits à la capitale de Hirado. « On ne dit pas qu'ils aient été maltraités, écrivait M. Laucaigne à Mgr Petitjean. Que leur réserve-t-on à Hirado ? Un de nos catéchistes est

(1) Treize étaient détenus à Hisakashima, huit à Uragashira, et six à Misunoura. Ceux qui survécurent ne furent délivrés qu'à la fin de la persécution, en 1873.

(2) Voici ce que M. Laucaigne écrivait à la date du 14 juin : « Yosaku, un de nos catéchistes arrive des Goto. Les femmes et les enfants retenus prisonniers à Hisakashima ont reçu la permission de sortir de prison, mais ils ne peuvent tous en profiter. Deux des prisonnières ont le corps dans un tel état d'enflure par suite de la maladie, qu'il leur a été impossible de passer par le trou qui sert de porte à la prison. Les hommes doivent également être mis en liberté. Tous sont malades, et tous incapables de recouvrer la santé. Le jour même où Yosaku les quittait il y en avait encore un qui trépassait. »

parti, il y a une dizaine de jours, pour tâcher de le savoir. Ma prochaine lettre vous portera sans doute des nouvelles à ce sujet. Puissent-elles n'être pas trop affligeantes, »

Hélas ! la persécution était au contraire à la veille de sévir plus violemment et d'atteindre sa plus grande intensité.

LIVRE TROISIÈME

DÉPORTATION DE TOUS LES CHRÉTIENS D'URAKAMI

(1870-1873)

CHAPITRE PREMIER

I

Le 1er janvier les ministres Sawa et Terashima annoncent aux représentants des Puissances, que d'après l'enquête faite au sujet des chrétiens des Goto les cruautés alléguées sont un vain bruit. — Le même jour 700 chefs de famille chrétiens d'Urakami sont cités devant le gouverneur de Nagasaki. — Démarche collective des consuls, à la nouvelle que ces 700 chrétiens vont être déportés. — En réponse à leurs protestations, le gouverneur dit qu'il y a 4000 chrétiens à Urakami, et que pas un seul n'y restera. — Sir Harry Parkes écrit de Nagasaki aux ministres Sawa et Terashima, mais ne peut obtenir de sursis à l'exécution de leurs ordres. — Les 700 chrétiens sont embarqués dans la nuit du 5 au 6 janvier sur des navires à vapeur japonais. — Les divers membres de leurs familles comparaissent le lendemain devant le gouverneur, et sont embarqués dans la nuit du 6 au 7. — L'embarquement des femmes et des enfants continue le 7 et le 8 sous les yeux des Européens indignés. — Urakami n'est plus qu'un désert. — Les représentants des nations chrétiennes se rendent à Yedo, et demandent une entrevue avec les chefs du gouvernement. — Conférence du 19 janvier. — Mauvaise foi manifeste des ministres japonais. — M. de Long, ministre des États-Unis, oppose à leurs dépêches le rapport contradictoire des consuls de Nagasaki témoins oculaires des faits. — Memorandum du 28 janvier. — Conférence du 9 février. — Invités à émettre des propositions touchant le règlement définitif de la question religieuse, les ministres étrangers se bornent à demander que tous les déportés soient rendus à leurs foyers. — « La douloureuse comédie continue ! » — M. Laucaigne part pour Hong-Kong avec quelques séminaristes, le lettré Athanase et plusieurs ouvriers lithographes. — M. Cousin fixé à Osaka depuis son retour de Pinang reçoit des renseignements sur les chrétiens dé-

portés dans les provinces centrales du Japon. — Les missionnaires construisent, au milieu de nombreuses difficultés, une résidence à Osaka et une église à Kobe. — Retour de Mgr Petitjean. — Etat de la mission.

Le 1er janvier 1870, les deux ministres des affaires étrangères, Sawa Nobuyoshi et Terashima, répondirent enfin à une dépêche adressée six mois auparavant au gouvernement japonais par M. de Long, représentant des Etats-Unis. Dans cette réponse, ils prétendaient qu'une enquête avait été faite au sujet des mauvais traitements infligés aux prisonniers chrétiens par les officiers des îles Goto ; que rien jusque-là n'avait pu prouver cette accusation, mais que d'autres officiers commençaient une nouvelle enquête.

« Il se trouvait à l'origine, disaient les ministres, mille chrétiens dans ces îles. Sur ce nombre, trois cent trente-cinq avaient été ramenés à la religion nationale, après avoir reçu des leçons réitérées, et avoir été mis à la raison *(disciplined)*, cinq cent quatre-vingt-treize étaient demeurés en prison où l'on continuait à les avertir, cent quarante enfin s'étaient échappés. Sur l'avis que quelques-uns avaient conspiré contre les autorités, on les avait traduits en jugement. Ceux qui n'avaient pas confessé leur crime avaient été soumis à la question ordinaire, mais ils n'avaient pas été battus avec des verges de fer, et l'on n'avait pas introduit de charbon dans leur bouche, ainsi que l'affirmait la lettre de M. de Long. Ils étaient enfermés seulement la nuit, et le jour ils travaillaient sur leurs propres fermes. Sur un si grand nombre, quelques-uns étaient morts naturellement et non par l'effet des mauvais traitements. Défense avait été faite, pour l'avenir, de maltraiter les chrétiens. Enfin tout portait à croire que les cruautés alléguées n'étaient qu'un vain bruit. »

Le jour même où le gouvernement japonais donnait

ces assurances à M. de Long, les chrétiens d'Urakami communiquaient aux missionnaires l'ordre qui leur était donné d'avoir à se rendre le lendemain, dès six heures du matin, au palais du gouverneur de Nagasaki. Cette fois, sept cents d'entre eux, parmi lesquels un très petit nombre de femmes, étaient convoqués. Ils ne savaient rien encore, si ce n'est que l'officier détenteur de la liste des chrétiens assignés avait reçu de son chef ce conseil d'ami : « Va dire à ceux de ton village qu'ils se hâtent d'apostasier le Christianisme, sinon il leur arrivera malheur ». La nuit suivante un message venu d'Urakami apprenait à M. Laucaigne, que selon toutes probabilités ces sept cents chrétiens seraient embarqués et envoyés en exil.

Le lendemain 2 janvier, les consuls de France, d'Angleterre et des Etats-Unis informés de ces nouvelles entreprennent immédiatement des démarches auprès du gouverneur. Mais, malgré leurs instances, dans l'après-midi le gouverneur fait par le shoya d'Urakami intimer aux chrétiens déjà prévenus l'ordre de se rendre le soir même au palais. Deux bateaux à vapeur japonais chauffent pour les emmener. Vers trois ou quatre heures, le bruit court à Nagasaki que des officiers se rendent dans la vallée afin de presser l'exécution des ordres donnés, et qu'ils doivent prendre de vive force ou fusiller dans leur maison ceux qui feraient mine de résister. Les consuls, après de nouvelles représentations aussi inefficaces que les premières, rédigent la protestation suivante à l'adresse du gouverneur de Nagasaki :

« Nous, les consuls, etc, avons l'honneur de nous adresser à vous au sujet des chrétiens indigènes existant à Nagasaki. Il nous a été rapporté que sept cents de ces chrétiens sont sur le point d'être embarqués de force à bord de deux

vapeurs, exilés dans une région lointaine du Japon, séparés ainsi violemment de leurs familles, et ce, pour l'unique motif qu'ils sont chrétiens. Nous ne vous adressons pas cette lettre avec la moindre pensée d'intervenir dans votre juridiction sur votre peuple, nous venons simplement au nom de l'humanité vous demander de n'adopter aucune mesure de persécution envers la population d'Urakami pour le seul motif de religion. Nous vous affirmons que ces mesures inhumaines seraient considérées avec indignation par le monde civilisé.

Signé : Tous les Consuls.

Dans la soirée de ce même jour (1), éclata sur Nagasaki un orage tel, que de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'en avoir vu. Les payens en furent épouvantés. Les officiers, qui s'étaient rendus à Urakami, attendirent vainement que les chrétiens vinssent se livrer. Un délai de trois jours leur fut alors inopinément accordé. Quelques-uns qui s'étaient présentés furent renvoyés dans leurs familles, après s'être engagés par écrit à se rendre chez le shoya au jour fixé.

A peine ce délai est-il connu, que les consuls en profitent pour tenter de nouvelles démarches auprès du gouverneur. Voici en substance la réponse qu'ils en obtiennent :

« Les mesures qu'il prend contre les chrétiens lui sont imposées par des ordres venus de Yedo. Deux officiers lui ont été envoyés à cet effet. Ces ordres sont précis et doivent être exécutés à la lettre. Il ne peut rien accorder à la demande des consuls. L'année dernière on a gardé trop de ménagements à l'égard des cent quatorze chrétiens exilés (2). Les nouveaux seront

(1) Le 2 janvier.
(2) Les cent quatorze prisonniers d'Urakami arrêtés au mois de juillet 1868.

embarqués au nombre de sept cent vingt-cinq (1). Il y a cinq ans, la résistance qu'ils ont opposée hier leur eût coûté la vie. Mais si, après-demain, 5 janvier, ils ne se rendent pas, les soldats seront mis à leur poursuite. Au reste, cette levée ne sera pas la dernière. Il y a quatre mille chrétiens dans la vallée ; on n'en laissera pas un seul, on les dispersera chez les différents princes, sans toutefois les maltraiter, et là on leur enseignera la bonne voie ! »

Au moment où le gouverneur parlait ainsi, douze bateaux à vapeur japonais stationnaient dans le port. Sir Harry Parkes qui se trouvait ce jour-là à Nagasaki, écrivit sur le champ aux ministres Sawa et Terashima.

« En arrivant ici, le 3, j'ai appris avec une profonde émotion que le gouverneur de la contrée avait ordonné la déportation de presque toute la population mâle d'Urakami, s'élevant à environ sept cents individus, pour le seul motif qu'ils continuaient à professer la religion chrétienne. Les ordres étaient péremptoires et ne souffraient aucun délai. Ces infortunés avaient été cités le 1er au soir pour compaparaître le lendemain, et devaient être immédiatement embarqués sur deux vapeurs et transportés loin de leurs familles. Or ces indigènes se livraient paisiblement à l'agriculture, et, vingt jours auparavant, ils avaient acquitté la taxe sur la moisson préparée par leurs mains. Un certain nombre s'étant réfugié dans la montage, cent cinquante seulement se sont présentés. Le soussigné a fait demander une entrevue au kenchiji de Nagasaki, Nomura-jò, dont il a reçu la visite le 3 au soir, ainsi que celle de Watanabe Daichiye du censorat. Ces officiers ont confirmé les faits, et déclaré qu'ils agissaient d'après des ordres venus de Yedo. Watanabe avait été envoyé spécialement pour veiller à l'accomplissement de ces ordres. Tout le reste des chrétiens habitant dans

(1) C'était tout ce qui restait d'hommes en état de travailler.

la juridiction de Nagasaki, au nombre d'un ou deux mille, devaient encore être exilés. »

Sir Harry Parkes ajoutait « qu'il avait rappelé aux officiers les assurances données l'année précédente au nom du Mikado, et notamment la lettre officielle du mois de janvier précédent, promettant que les chrétiens seraient traités désormais *selon l'esprit progessif du siècle*. Après s'être retirés pour conférer ensemble, Nomura et Watanabe étaient revenus le lendemain 4, au matin, et lui avaient fait connaître qu'ils ne pouvaient qu'exécuter les ordres reçus. Lui-même avait alors insisté en exprimant sa conviction absolue que les ordres avaient été mal interprêtés. Il avait demandé un sursis de quinze jours, s'engageant à se rendre à Yedo, en compagnie de Watanabe, pour conférer avec le gouvernement. Mais les officiers s'y étaient refusés. »

Voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun délai, le ministre d'Angleterre se hâta de revenir à Yokohama pour informer ses collègues de ce qui se passait à Urakami, et prendre avec eux les mesures exigées par les circonstances. Mais il avait à peine quitté Nagasaki que la déportation était un fait accompli.

Malgré la pluie et la neige, une activité extraordinaire avait été déployée depuis le 5 janvier à Urakami. Des soldats occupaient les chemins qui mènent à la ville, tandis que d'autres sillonnaient la vallée, pour veiller à ce que pas un homme ne manquât à l'appel. Dans la nuit du 5 au 6, les sept cents hommes désignés d'abord sont embarqués. Le lendemain 6, les familles des exilés de 1868 comparaissent au palais du gouverneur et sont embarquées la nuit suivante. Dans l'après-midi du 7, l'embarquement des femmes et des enfants continue sous les yeux des Européens indignés. Le 8 même spectacle. Pour gagner du temps, ou bien



URAKAMI. — COLLINE DE YAMAZATO. — NAKANO.

parce que la destination des déportés l'exige, les femmes et les enfants des villages de Kawakami, de Baba, de Yono et de Motobari sont conduits par voie de terre à Tokitsu, où des bâteaux les attendent.

« Voilà donc, écrit M. Laucaigne à Mgr Petitjean le sacrifice consommé ! La vallée d'Urakami n'est plus qu'un désert... Je ne veux pas vous affliger par le récit de tout ce qu'il y a eu d'atroce dans l'exécution de cet odieux attentat. Des Européens, qui n'ayant pas à garder les mêmes ménagements que nous ont pu être témoins des arrestations et de l'embarquement, pleuraient en nous racontant ce qu'ils avaient vu... Je dirai seulement qu'en montant sur le bâteau, qui devait les emporter en exil, nos chrétiens ont été vus faisant sur eux le signe de la croix. Ceux qui avaient reçu les sacrements, et c'était le plus grand nombre, s'étaient couvert la tête du voile blanc, qui leur avait été donné le jour de leur baptême. Ils voulaient sans doute témoigner publiquement par là de leur attachement inviolable à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puissent-ils y être fidèles jusqu'à la mort ! »

Ainsi tout en feignant maints prétextes pour se disculper de la persécution, le gouvernement japonais poursuivait avec tenacité son œuvre contre les chrétiens. Leur déportation était si bien arrêtée dans ses conseils que les ministres Sawa et Terashima cherchaient simplement, à l'heure où elle s'accomplissait, à rassurer les ministres étrangers sur le sort des nombreux exilés.

« Les chrétiens d'Urakami, écrivaient-ils le 7 janvier à M. de Long, ont été l'année dernière distribués entre les diverses provinces, en vertu de leur condamnation au travail forcé. Il résulte d'une enquête qu'il s'en trouve encore ici un certain nombre, dont en raison des circonstances nous n'avons pu disposer. La tranquillité publique étant rétablie.

nous allons les envoyer aux différents princes. Si nous les laissions dans leurs pays, les mauvaises dispositions dont ils sont l'objet causeraient des difficultés entre eux et leurs voisins, et rendraient difficile le gouvernement de la contrée. Mais, malgré tous les bruits qui ont couru, ils n'auront point à subir de travail excessif ».

M. de Long, le 10 janvier, en accusant réception aux ministres Sawa et Terashima de leurs lettres du 6 et du 7, insista une fois de plus sur ce double fait que les Japonais chrétiens n'étaient persécutés qu'en raison de leur croyance, et que tous les étrangers étaient en général l'objet de procédés hostiles de la part du gouvernement. D'après cela, les Puissances chrétiennes auraient donc à apprécier ses dispositions réelles.

De son côté M. Outrey, dans une dépêche du 17 janvier, constata que les habitants d'Urakami, de l'aveu des autorités mêmes, s'étaient toujours comportés en sujets fidèles, et que la mésintelligence locale, donnée pour prétexte à leur exil, était une accusation nouvelle et de tous points mensongère.

Lorsque Sir Harry Parkes fut de retour à Yokohama, tous les ministres firent une demande collective pour avoir une conférence avec les chefs du gouvernement. Ils se rendirent même à Yedo, afin que leurs instances faites en plus haut lieu eussent plus de crédit. On nous saura gré de résumer ici cette conférence, où l'on voit pour ainsi dire aux prises deux civilisations opposées. Ce n'est pas en barbares que prétendent agir les ministres du Mikado. En persécutant les chrétiens ils n'obéissent pas à une haine aveugle. Ils croient suivre les principes de la raison et de l'équité, et gouverner sagement. Voilà de quoi ils cherchent à convaincre les représentants des Puissances chrétiennes. Ils plaident cette

cause avec une incontestable subtilité, et aussi il faut bien le dire, en s'aidant, suivant les habitudes payennes, de nombreux mensonges (1).

L'entrevue eût lieu le mercredi 19 janvier.

Étaient présents d'une part : Sir Harry Parkes, ministre d'Angleterre, M. Outrey, ministre de France, M. de Long, ministre des Etats-Unis, M. von Brandt, ministre de Hollande, avec MM. Siebold, Diéborgues et Kempermann comme interprètes.

Et d'autre part : Sanjo, premier ministre du Japon, Iwakura, ancien premier ministre, Sawa et Terashima, ministres des affaires étrangères, huit membres du conseil d'Etat, des secrétaires et des censeurs.

Le premier ministre Sanjo commence par dire que le gouvernement n'a pas oublié l'engagement qu'il a pris antérieurement, à Osaka, d'être indulgent à l'égard des chrétiens et qu'il y a été fidèle. Ayant cependant constaté que les chrétiens s'étaient montrés séditieux, il avait résolu de les transporter ailleurs. Sir Harry Parkes répond qu'il croyait la sentence de bannissement contre les chrétiens d'Urakami tombée en oubli, lorsqu'il apprit à Nagasaki même qu'on l'exécutait et que sept cents d'entre eux allaient être déportés. La seule cause alléguée était qu'ils professaient la foi chrétienne. Etait-ce donc là être fidèles aux engagements pris à Osaka ?

Iwakura allègue alors que l'on a traité les chrétiens avec douceur, qu'ils ont été déportés en compagnie de leurs familles, qu'on leur a distribué des terres et qu'on leur a donné des moyens d'existence.

« La peine infligée aux chrétiens, dit-il, était jadis la crucifixion, nous avons modéré ce châtiment d'après le

(1) Dans notre récit nous suivons le protocole même de cette conférence, en en reproduisant intégralement toute la substance. Voir L. Pagès : *La persécution des chrétiens au Japon et l'ambassade japonaise en Europe*, pages 30-37.

désir des ministres étrangers. Au Japon, où le peuple professe une seule religion, tout changement subit, toute introduction d'une religion nouvelle occasionnent un trouble dans l'Etat... Si les chrétiens d'Urakami s'étaient bornés à faire profession de Christianisme, le gouvernement ne les aurait pas déportés. Mais, soit pour cause de religion, soit parce que des malfaiteurs se sont introduits au milieu d'eux, il y a eu des troubles, et nous les avons fait cesser, en séparant et en exilant les coupables. On a donc seulement puni la révolte. »

M. Outrey : « Vos paroles ne sont pas d'accord avec vos lettres. En quoi ces personnes ont-elles désobéi ? Est-ce en professant le Christianisme ? »

Sawa : « J'ai été gouverneur de Nagasaki. Des criminels appartenant aux clans des daimyo voisins se réfugient souvent dans les localités chrétiennes. Ils s'y font baptiser, et, quand on va pour les arrêter, ils résistent. Les gens dont nous parlons sont en réalité des brigands. »

M. Outrey : « Auriez-vous donc assez de puissance pour châtier un village entier, et n'en auriez-vous pas assez pour saisir quelques malfaiteurs ? »

Sawa : « Nous punissons le village, quand le village résiste à nos officiers sous prétexte que le malfaiteur arrêté l'est pour un motif religieux. »

Terashima : « Les chrétiens d'ordinaire s'entendent mal avec ceux de leurs concitoyens qui ne sont pas de leur religion. Ils les oppriment afin de les obliger à y entrer. Ils font aussi de faux rapports aux représentants européens. »

M. Outrey : « Je n'ai jamais reçu de ces rapports. »

Sawa : « Nous avons puni non pas les chrétiens, mais les rebelles. Si nous n'avions ce droit, comment un gouvernement serait-il possible ? »

M. de Long : « Le décret de déportation rendu l'an dernier a-t-il été révoqué ou modifié ? »

Sawa : « Il a été suspendu pour un temps, en raison des événements politiques. Il n'a été ni révoqué, ni modifié. »

Terashima : « Nous ne l'avons pas exécuté, pour éviter la dépense. Nous avions espéré l'amendement des coupables, mais nous nous étions trompés. »

M. de Long : « Le décret qui s'exécute est-il le décret originaire ? »

Sawa : « Oui, mais avec adoucissement. »

Terashima : « Dans le principe les hommes seuls devaient être déportés ; à cette heure, ils ne sont pas séparés de leurs familles, et on doit leur procurer des terres et des habitations. »

M. de Long : « Combien de personnes ont été déportées d'après les derniers ordres ? »

Sawa : « Jusqu'au 6 de ce mois, cinq cents hommes sont partis en avant : les femmes et les enfants devaient être expédiés le lendemain. »

M. de Long : « Où devaient-ils être envoyés ? »

Terashima : « Je l'ignore, nous sommes seulement informés de leur départ. »

M. de Long : « Comment savez-vous qu'ils auront des maisons et des terres ? »

Terashima : « Par un des conseillers, mais sans aucuns détails. »

M. de Long : « Où sont-ils envoyés ? »

Terashima : « Je ne le sais pas exactement ; quelques-uns doivent aller dans une autre partie du Kyu-Shu, d'autres dans la province de Nagato. »

Sawa : « Vous pouvez être assuré que nous ne séparerons pas les femmes et les enfants d'avec les hommes. »

M. de Long : « Vous proposez-vous de faire surseoir à l'exécution des ordres ? »

Sawa : « De nouveaux ordres ont été donnés à cet effet. »

M. de Long : « Mon gouvernement est sympathique au vôtre. Mais de pareils actes provoqueraient un cri d'horreur dans un pays, où la liberté religieuse est complète et où la religion chrétienne est universellement professée. Vous pourriez voir notre sympathie se changer en hostilité. Ma conviction et celle de mes collègues sont que la seule cause du traitement barbare infligé aux exilés est le fait qu'ils professent la religion chrétienne. »

Iwakura : « Il est absolument nécessaire que nous puissions gouverner notre peuple ; nous sommes donc obligés d'exécuter ces mesures contre les gens d'Urakami... Si notre gouvernement a prohibé la religion chrétienne ce n'est point parce qu'il la réprouve, mais parce que nous prévoyons les grands troubles qui pourraient en résulter. Si, par exemple, un individu sur cent se convertit à cette religion, cela devra conduire à un déchirement et à un morcellement du peuple. *Précédemment les lois contre la religion chrétienne étaient très rigoureuses : elles sont maintenant adoucies de trois ou quatre degrés, mais nous ne pourons permettre que cette religion soit professée universellement.* »

M. von Brandt : « Nous ne vous demandons pas qu'on en autorise le plein exercice, mais nous demandons que ceux qui la professent ne soient pas punis pour ce seul motif. Là se trouve la seule distinction. Je ne demande pas que l'on change les lois, mais seulement que l'on permette à ceux qui professent la religion chrétienne de demeurer en paix, sans être torturés pour leur foi. »

Iwakura : « Vous apprécierez la façon d'agir de notre gouvernement par ce seul fait que les chrétiens indigènes, qui ont été précédemment envoyés de ce village dans la province de Nagato, doivent tous être ramenés parce qu'ils ont abjuré la religion chrétienne. »

M. Outrey : « Vous articulez une contradiction : ceci prouve qu'ils ont été punis à titre de chrétiens. Si les autres abjurent, les laisserez-vous en paix ?

Iwakura : « Assurément, s'ils suivent la religion de leur Empereur, il n'existe plus de motif de les punir. »

M. Outrey : « Donc ils sont punis en qualité de chrétiens. »

Iwakura : « Si j'ai dit que c'est à titre de chrétiens, c'est vrai seulement dans un sens, mais la principale raison est qu'en professant le Christianisme ils méprisent leur religion propre. D'après la religion Shin-to, le Mikado est le descendant direct de l'Esprit ; il gouverne de droit divin en raison de son origine divine. Le Christianisme enseigne au peuple le mépris et l'incroyance sur ce point de notre foi. Si les chrétiens refusent de se rendre au temple Shin-to qui existe à Urakami et qui est consacré au Mikado, ils méprisent le prince et le font mépriser. »

M. Outrey : « Pourquoi donc ne punissez-vous pas les bouddhistes ? Le Mikado ne peut être le chef de plus d'une religion. »

Terashima : « Les bouddhistes respectent la religion Shin-to en adhérant au principe d'autorité divine. »

M. Outrey : « Mais cependant ils ont leurs temples et leurs prêtres. Les oblige-t-on à fréquenter le temple Shin-to ? »

Iwakura : « Au Japon, que l'on soit ou non bouddhiste, on révère et l'on adore le Tenshodaijin (1), l'ancêtre du Mikado, comme un ancêtre divin : les chrétiens ne le font pas ! Ils l'insultent et le ridiculisent, et par suite insultent et ridiculisent le Mikado. »

M. von Brandt : « Comment l'insultent-ils ? »

Terashima : « A Urakami dans le temple de Tensho-

(1) Le grand Dieu qui illumine le monde : le soleil.

daijin est une porte consacrée à ce divin ancêtre. Les chrétiens ne passent jamais devant cette porte, mais ils font un détour et témoignent ainsi de leur mépris. Dans toutes les maisons des sectateurs du Shin-to le peuple a des idoles, des dieux de famille, et des livres sacrés. Les chrétiens se rient de ces idoles, et méprisent les livres sacrés. »

M. Outrey : « Agissent-ils ainsi dans l'intérieur de leurs maisons ? »

Terashima : « Il y a une place appelée Shimakaru, avec de petites portes rouges ; il croît de l'herbe au centre et le peuple recueille cette herbe. Les chrétiens dédaignent cette herbe, et se détournent pour ne point traverser la place. C'est un témoignage public de mépris. Chez vous le peuple a plus ou moins à s'occuper du gouvernement. Ici, le peuple n'a rien à y voir et pour maintenir le gouvernement il est indispensable que le peuple croie à l'origine divine du Mikado. Le gouvernement du Taï-Kun a omis de satisfaire à cette obligation : aussi un grand nombre de daimyo ont refusé de lui obéir, déclarant qu'il n'avait plus autorité pour les gouverner. Il est devenu nécessaire que le Mikado reprît la direction des affaires, parce qu'il était seul reconnu de tous comme investi d'un droit divin. Nous devons donc maintenir ce droit, et par là même assurer notre gouvernement. »

Alors Sir Harry Parkes, ayant consulté ses collègues, fait en leur nom à tous la déclaration suivante :

« Notre opinion est que les chrétiens d'Urakami ont été poursuivis à cause de leur foi. Nous répétons que ce fait offense les Puissances qui ont des traités avec le Japon. Vous opprimez ces chrétiens parce qu'ils professent la religion que nous professons nous-mêmes. Vous voulez bien être nos amis, mais nous prévoyons de graves difficultés entre vous et nous. N'ajoutez point

à vos embarras intérieurs, et tenez un compte sérieux de nos sentiments. Vous nous avez annoncé que vous alliez surseoir à l'exécution de votre arrêt de déportation. Nous vous en savons gré. Réfléchissez mûrement et reconnaissez qu'il est superflu d'exiler le reste de ce peuple, ainsi qu'Iwakura nous l'a fait craindre. »

Iwakura reprend :

« Ici le peuple voit avec déplaisir l'introduction de la religion chrétienne. Notre gouvernement est absolu, et ne règne que par la religion ; nous ne voulons point rendre le gouvernement impossible. Nous sommes donc obligés de réprimer le Christianisme, sans avoir la pensée de vouloir vous offenser. »

Terashima : « Examinez les traités, et vous verrez que les engagements sont réciproques. Les étrangers peuvent avoir au Japon des édifices consacrés à leur culte et pratiquer leur religion. Aucun des contractants ne doit troubler l'autre. Tel est l'esprit des traités. Or, nous avons accordé aux étrangers des lieux pour leur culte, et nous ne leur avons point causé de troubles. Mais nous avons constaté que les missionnaires avaient établi un lieu d'adoration de leur culte à Urakami, au-de là des limites de la concession étrangère, qu'ils y allaient de nuit, et qu'ils y prêchaient leur religion. »

M. Outrey : « C'est la première fois que j'en entends parler. »

Terahisma : « Il n'est pas conforme aux traités que les lieux consacrés au culte, à l'usage des étrangers, soient fréquentés par les Japonais ; mais surtout nous considérons que les étrangers n'ont point, même à l'intérieur de la concession, le droit de prêcher et de propager leur doctrine, ainsi qu'ils le font. Il a paru à notre gouvernement, que les missionnaires avaient induit les gens du pays à agir comme ils ont fait, de manière à les compromettre. Que les missionnaires

aient promis assistance à ces gens, le fait est de toute évidence, car aussitôt que nous avons entrepris de surveiller les chrétiens, ceux-ci se sont empressés de s'aller plaindre à vos prêtres. Nous aurions dû depuis longtemps commencer les premiers à vous dénoncer vos prêtres, mais présumant que la voie la plus courte était d'agir directement vis-à-vis de nos sujets, nous l'avons fait. Peut-être, en nous plaignant plutôt, n'aurions-nous eu à punir que dix ou cent individus. »

M. Outrey : « Je regrette de n'avoir jamais été informé par vous de votre grief. Mais je dois vous rappeler que la persécution a commencé depuis plus de quatre ans. Et d'ailleurs nous savons que dans un endroit de l'intérieur, où il n'existe point de prêtres, vous n'avez pas laissé de persécuter vos sujets pour le fait de Christianisme. Nous le savons d'après vos propres journaux. »

Terashima : « Il est vrai. Mais c'étaient des Japonais qui avaient prêché le Christianisme. »

M. Outrey : « Ne savez-vous pas qu'au temps du Taï-Kun votre gouvernement apprit subitement l'existence de quatre ou cinq mille chrétiens indigènes ? N'étaient-ils pas chrétiens de père en fils ? »

Terashima : « Il se peut que ces gens soient d'anciens chrétiens : dans ce cas ils s'étaient tenus cachés et le gouvernement ne recherchait pas les sentiments de leur cœur pour les punir, mais les hommes dont vous parlez sont des séditieux, et comme tels nous ne saurions les tolérer. Nous ne voulons pas dire que les missionnaires les conseillent, mais ces hommes ont défié le gouvernement. En effet, les officiers de Nagasaki nous ont fait connaître qu'ils avaient transformé l'un des dix temples existant dans leur contrée en un lieu d'adoration, où le peuple s'assemble et où les missionnaires viennent pendant la nuit célébrer leur culte. »

M. Outrey : « Dans ce cas, détruisez ces maisons et arrêtez ces actes, s'ils ont lieu par delà les limites stipulées dans le traité. »

Terashima : « Les missionnaires emploient deux samuraï, des gens déclassés, comme sous-instructeurs, pour aller prêcher et propager le Christianisme à l'intérieur du pays. Le motif pour lequel nous transportons ailleurs nos sujets, c'est afin de les soustraire à l'influence des missionnaires. A vrai dire, Urakami et d'autres villages de même genre sont devenus un repaire de mauvais sujets qui s'y rassemblent, et qui se vantent d'être les protégés des Puissances étrangères. On leur a donné sujet de le présumer.

M. Outrey : « Aucun de nous n'a jamais donné de semblables assurances, et c'est la première fois que nous en entendons parler. Nous persistons à vous déclarer que vous offensez les Puissances, et nous vous invitons à y réfléchir sérieusement. »

Iwakura : « Je ne puis que répéter que nous désirons avoir avec vous des relations amicales : mais nous devons avoir la liberté de gouverner nos sujets. Nous donnerons des ordres de surseoir, pour toute la durée de cette conférence, de laquelle dépendra notre action ultérieure. Nous avons parlé des méfaits commis par les missionnaires, et ces méfaits sont tels que vous, ministres, vous ne pouvez les excuser ; nous espérons qu'il sera en votre pouvoir de surveiller les missionnaires et de vous faire obéir. »

M. Outrey : « Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour que nos administrés agissent bien en toute circonstance. »

M. de Long : « Je déclare sans hésiter que lorsqu'il m'est remis une plainte au sujet d'un méfait commis par un citoyen américain, quel qu'il soit, je suis et je serai toujours aussi empressé pour le ramener dans le

devoir ou pour le punir, que je le suis aujourd'hui pour demander, au nom de mon pays, à votre gouvernement le redressement de ce que j'envisage comme une injure. »

Iwakura : « Je suis très satisfait de cette franche déclaration et je présume que nous arriverons à une entente, et que nous serons dispensés de procéder à une déportation nouvelle. Le conseil consent pour quatre ou cinq jours à surseoir aux mesures de rigueur et un officier partira demain pour tout arrêter. Sawa et Terashima devront conférer plus tard avec vous, selon votre bon plaisir ».

Là-dessus la conférence fut ajournée. D'après les faits que nous avons précédemment rapportés, il est inutile de relever les inexactitudes et les contradictions contenues dans les réponses des ministres japonais aux plénipotentiaires européens. Les chrétiens n'étaient nullement des séditieux et toutes les rébellions qu'on leur reprochait n'étaient qu'imaginaires. Jamais ils n'avaient refusé de payer les taxes, ni d'obéir aux lois. Jamais ils n'avaient réclamé qu'une chose, la liberté d'être chrétiens. Confondre avec des malfaiteurs les habitants des contrées limitrophes, qui venaient à Urakami recevoir le baptême, était une injustice. Si les chrétiens restaient étrangers à certaines pratiques superstitieuses, comme de passer sous telle porte ou de cueillir de telle herbe, ils n'en avaient pas moins fait, à maintes reprises, hautement profession de fidélité à l'Empereur devant les magistrats. Et, c'est précisément parce que leur titre de chrétiens ne suffisait pas aux yeux des étrangers pour qu'on pût les poursuivre, que les gouverneurs de Nagasaki avaient fait tant d'efforts afin de les compromettre et de les faire passer pour séditieux. Quant aux missionnaires, ils avaient, il est vrai, violé la lettre des traités. Mais, s'ils étaient répréhensibles au jugement de la politique et de la

diplomatie, en prêtant aux chrétiens japonais le secours de leur ministère, de la manière et dans les circonstances que nous avons décrites, nous ne craignons pas de dire qu'au tribunal de leur conscience, comme à celui de Dieu, ils étaient absous.

Au moment même où les ministres japonais promettaient un sursis, ils savaient parfaitement, qu'il ne restait plus personne à exiler. Les plénipotentiaires étrangers avaient obtenu d'autant plus aisément, que la déportation fut suspendue et qu'à cet effet un courrier fut immédiatement expédié à Nagasaki, qu'il ne restait plus personne à déporter. C'est au sortir de la conférence du 19 janvier, qu'ils apprirent comment les choses s'étaient passées à Nagasaki. Or ce n'étaient pas seulement les 725 hommes, dont il avait d'abord été question, mais tous les chrétiens d'Urakami, qui avaient été envoyés en exil. En outre, malgré la promesse faite par les ministres japonais, que les familles ne seraient point séparées, les hommes avaient été envoyés d'un côté et les femmes et les enfants d'un autre. D'après cela, au lieu qu'on leur donnât des terres à cultiver, n'était-il pas plutôt à présumer, qu'ils seraient traités comme les déportés de 1868? Or ceux-ci languissaient encore dans les prisons, où ils ne recevaient qu'une nourriture insuffisante.

Les représentants des Puissances étrangères, se voyant ainsi joués, protestèrent au nom des chrétiens et de la civilisation. M. de Long fit valoir que la liberté religieuse avait été l'élément principal des progrès et de la prospérité des Etats-Unis, qu'en la refusant à ses sujets le gouvernement japonais s'aliénait par là même les nations civilisées et compromettait ses alliances. Enfin, il présenta aux ministres Sawa et Terashima d'une part un rapport des consuls de Nagasaki du 20 janvier, constatant que le premier décret de déportation avait été

exécuté dans toute sa rigueur et d'autre part leurs propres dépêches annonçant des adoucissements dans le sort des condamnés, et notamment celle-ci :

9 janvier.

« Nous vous informons que jusqu'à la date d'hier, nous avons continué à envoyer les chrétiens dans les diverses provinces énoncées en la feuille ci-jointe, (1) nous avons pris grand soin, conformément aux recommandations reçues, de les traiter avec douceur et de leur donner des conseils salutaires. Les chefs de famille ont été pourvus d'argent et les malades qui avaient besoin de soins ont été envoyés à l'hôpital. Les vieillards et les infirmes ont été mis dans des chaises à porteurs à tous les passages difficiles, et des sandales de voyage ont été fournies à tout le monde. Les familles n'ont point été divisées, mais quelques-uns seulement de leurs membres ont été envoyés dans des lieux différents sur leur propre demande. Nous avons permis à tous d'emporter ce qu'ils désiraient de leurs propres biens, et le reste a été placé dans des magasins sûrs jusqu'à nouvel ordre. Comme il faisait très froid et qu'il tombait de la neige, nous avons procuré du saké à tous pour les réconforter. Des ordres précis ont été donnés par nous-mêmes aux officiers de l'escorte, afin qu'ils fournissent à ces gens tout ce qui pouvait contribuer à leur bien-être. Il leur a été dit clairement que ce dont ils auraient besoin leur serait donné dans les provinces, et tous se sont montrés joyeux et animés de bonnes dispositions. »

Le 28 janvier, les deux ministres Sawa et Terashima vinrent à Yokohama pour conférer avec les plénipoten-

(1) Voici cette liste d'attribution, qui diffère essentiellement de la liste première : 104 personnes à Kochi ; 102 à Takamatsu ; 87 à Matsuyé ; 69 à Matsuyama ; 256 à Wakayama ; 114 à Okayama ; 179 à Nagoya : 100 à Tsu : 45 à Himeji ; 209 à Kagoshima ; 525 à Kanazawa ; 83 à Daishoji ; 244 à Fukuoka ; 155 à Tottori ; 112 à Tokushima ; 93 à Tsuwano ; 66 à Fukuyama. En tout, 2,810 personnes. 185 personnes doivent en outre être expédiées par mer à la prochaine occasion, 50 à 60 se sont évadées et le lieu de leur retraite est inconnu.

tiaires étrangers touchant la question religieuse. Cette réunion n'ayant pu avoir lieu, ils transmirent leurs observations par écrit, sous forme de memorandum (1). Dans ce document, ils expriment leur regret de voir les représentants des Puissances mécontents des mesures prises à l'égard des chrétiens. Ils expliquent que le motif, pour lequel les habitants d'Urakami sont poursuivis, n'est pas précisément celui d'avoir pratiqué une religion étrangère, mais d'avoir constitué ensemble un parti, et d'avoir fait échec aux autorités. Le gouvernement ne s'informe plus comme autrefois des opinions religieuses que le peuple professe intérieurement. Il a aboli l'ancienne loi du *Yefumi*, portée afin de connaître les sentiments secrets de ses sujets. Il a engagé dans ses écoles pour y enseigner les langues européennes même des missionnaires, et il a permis la traduction et la vente de toutes sortes de livres, sans excepter ceux qui ont rapport aux religions étrangères. Cela ne prouve-t-il pas que le gouvernement a l'intention de changer ses lois en ce qui concerne la religion, mais il ne peut tolérer que le peuple résiste à son autorité et s'appuye pour cela sur les étrangers. Il ne peut supporter que des prêtres européens attirent à eux ses sujets par tous les moyens. Leurs prétendus sectateurs ne sont chrétiens que de nom et leurs actes sont de nature à encourir un châtiment dans tout autre pays. Ils insultent l'antique religion japonaise, détruisent les images des divinités, et ravalent le caractère de celles dont Sa Majesté le Mikado est le descendant direct. Laissés à eux-mêmes, ils occasionneront des troubles très graves ; le gouvernement pourra en être affaibli et le pays sera mis en danger. C'est pour interrompre toute communication entre eux et les missionnaires, que le gouverne-

(1) Voir Léon Pagès. Brochure déjà citée, p. 44.

ment les a transférés ailleurs. Aucun traitement rigoureux n'a été infligé néanmoins aux exilés suivant les promesses faites antérieurement aux ministres étrangers : le gouvernement japonais est en mesure de le prouver. Il y a deux ou trois cents ans, la religion catholique ayant été un danger pour l'Etat, il importe aujourd'hui de s'en défendre. Si les Puissances, qui ont des traités avec le Japon, considéraient ces mesures comme peu amicales, le gouvernement du Japon le regretterait infiniment, car il désire que tout ce qui serait de nature à compromettre les bonnes relations internationales soit écarté. Que les missionnaires se bornent à enseigner leurs compatriotes et le gouvernement sera dispensé de prendre des mesures aussi pénibles à l'égard de ses sujets. Il n'aura même plus de difficulté à renvoyer les exilés dans leurs villages. Le gouvernement japonais veut que ses sujets soient instruits dans les arts et les sciences de l'Europe, non dans la religion.

Le 9 février, une deuxième conférence eût lieu, dans laquelle les ministres japonais invitèrent les représentants étrangers à leur soumettre eux-mêmes des propositions touchant le réglement définitif de la question religieuse. Ces derniers émirent simplement le vœu, que les chrétiens déportés fussent renvoyés dans leurs foyers. Le résultat de cette conférence fut rédigé sous cette forme :

Memoranda.

Le gouvernement japonais ayant déclaré que l'action de certains missionnaires étrangers, qui ont prêché en dehors des limites de la concession, a occasionné des troubles sérieux, et qu'elle est l'une des raisons pour lesquelles le gouvernement japonais est d'avis que l'éloignement des chrétiens indigènes des environs de Nagaski est une nécessité politique, en conséquence les représentants étrangers n'hé-

sitent point à déclarer qu'eux-mêmes, en leur propre nom, prendront toutes les mesures en leur pouvoir pour empêcher les missionnaires étrangers d'agir de la sorte, et qu'ils les puniront s'ils y persistent : il est toutefois entendu que les chrétiens indigènes qui ont été déportés d'Urakami seront tous rapatriés.

Signé : Harry S. Parkes. Max. Outrey.
C. E. de Long. M. von Brandt.

Ce n'est pas sans surprise que l'on voit les ministres des Puissances étrangères paraître admettre les allégations du gouvernement japonais, après en avoir d'abord fait ressortir l'inanité. M. Pagès juge fort sévèrement cette déclaration. « Parmi les signataires de ce document, dit-il, trois étaient protestants, et par là-même au moins indifférents à la religion catholique ; mais le représentant de la France était catholique, et il nous semble avoir méconnu ses devoirs envers sa religion et envers son pays. »

Peut-être serait il plus vrai de dire, que le Ministre de France et ses collègues, comptant sur les prochains traités (1) pour obtenir la liberté religieuse au Japon, et préoccupés avant tout de rendre à leurs foyers le grand nombre de chrétiens déportés pour leur foi, eurent moins le tort de paraître admettre des récriminations mal fondées que celui de compter sur la bonne foi d'un gouvernement payen. Le gouvernement japonais ne devait pas tarder, en effet, à démentir les termes de son memorandum et à violer toutes ses promesses.

A la date du 25 février M. Laucaigne écrivait à Mgr Petitjean.

(1) « Le 25 juin 1866, une convention en 12 articles avait été signée entre le gouvernement japonais, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique et la Hollande. Cette convention était révisable à dater du 1er juillet 1872. Dans les ports ouverts elle établissait pour les étrangers le principe de l'exterritorialité. » (Dai-Nippon. *Le Japon*, par E. de Villaret, p. 65).

« Je n'ai plus rien désormais à vous dire de Nagasaki : il n'y a là que le désert et la mort. Hier encore, M. Poirier et moi, nous avons fait une longue promenade dans la vallée d'Urakami. Quel triste spectacle ! De Nakano à Ippongi, on ne rencontre que des maisons fermées, plus ou moins endommagées par les voleurs ou par les persécuteurs, et des champs tombés en friche : on voit qu'un grand fléau a tout à coup dépeuplé ce pays. En revenant, nous avons traversé quelques-uns des quartiers payens ; notre présence causait un certain étonnement, mais nous n'avons trouvé de malveillance nulle part. On parle d'un projet de conférence entre les ministres étrangers et le gouvernement japonais (1). Celui-ci s'obligerait à laisser les chrétiens déportés libres de pratiquer leur religion... Il serait aussi question de réunir les familles dispersées si violemment, et de traiter humainement les exilés. Il y a des gens qui croient à la réalité, qui croient même à l'exécution de ces belles promesses ! Promettre de traiter humainement les chrétiens déportés et de leur laisser pratiquer librement leur religion dans l'exil !... Mais pourquoi donc les cent et quelques prisonniers de Hirado sont-ils plongés dans l'eau glacée jusqu'à ce qu'ils aient apostasié ? Pourquoi quatre à cinq cents femmes et enfants d'Urakami sont-ils emprisonnés quelque part sur le territoire de Hirado, et ne reçoivent-ils que le quart à peine de la nourriture dont ils ont besoin ? La douloureuse comédie continue.

« Puissé-je me tromper ! Mais je crains qu'une nouvelle catastrophe ne nous fasse encore une fois voir qu'il ne faut rien attendre des hommes. La nuit dernière, on est venu me dire qu'à Shittsu un grand officier de Saga a dressé la liste de tous ceux qui voulaient être chrétiens ; il a interrogé jusqu'aux plus

(1) Nous avons vu que ces conférences avaient eu lieu.

petits enfants. Cela fait, l'officier s'est rendu à Kurosaki, en disant qu'à son retour il annoncerait quel serait le sort de chacun. J'ai bien de la peine à croire que les hommes du gouvernement se donnent tant de peine dans le but de laisser les chrétiens en paix ».

M. Laucaigne, convaincu que les prisonniers chrétiens ne seraient point libérés de si tôt, et que de longtemps tout ministère lui serait impossible à Urakami, quitta Nagasaki. Il emmenait avec lui quelques enfants, qu'il élevait en vue du sacerdoce, et sur lesquels il reportait à cette heure tout son zèle. Il se rendit d'abord à Shang-Haï, puis à Hong-Kong, où le préfet apostolique de Canton, Mgr Guillemin, mit une maison à sa disposition. Les jeunes séminaristes étaient au nombre de treize. Le lettré Athanase qui devait leur enseigner leur langue, et cinq ouvriers lithographes auxquels était confiée l'impression de livres de doctrine, complétaient cette petite colonie.

Après le départ de M. Laucaigne, on apprit à Nagasaki, que de nouveaux recensements et de nouvelles perquisitions avaient lieu. A Magomé, à Daimyoji, à Shittsu et à Takashima les officiers ne cessaient de répéter aux chrétiens : « C'est demain, c'est après-demain qu'on vous embarque ! » En prévision d'un exil prochain, deux chrétiens de Shittsu étaient venus apporter à MM. Villion et Poirier quelques-uns des objets religieux qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

Sur plusieurs points de l'île de Hirado, bien que la persécution ne fut pas encore déclarée, les chrétiens, constamment espionnés, vivaient dans de continuelles alarmes.

Dans les îles Goto une famille chrétienne qui se composait de cinq personnes (1) s'était rendue, pour fuir la

(1) Sébastien Tomokichi et sa femme N. Kono, qui était enceinte, N. Yone, sœur aînée de Kono et ses deux enfants.

persécution, de Kashiragashima à Taïno Ura. Là, ces pauvres gens pratiquaient en paix leur religion lorsque quatre payens d'Arikawa (1) les massacrèrent tous en haine du Christianisme, au moment où ils étaient en prière (2). Chose digne de remarque, les meurtriers avaient été arrêtés immédiatement par ordre du gouverneur de Fukaye.

Enfin le bruit courait à Nagasaki que les chrétiens d'Imamura, dans le Chikugo, avaient été soumis à un supplice particulier, connu sous le nom de *tawarazeme* ou supplice des sacs, lequel consistait à écraser le patient sous des sacs remplis de riz, de terre ou de pierres. Ceux qui faiblissaient dans la confession de leur foi étaient déchargés, les autres au contraire étaient accablés jusqu'à ce qu'ils fussent écrasés. D'ailleurs à Nagasaki, il n'était question partout que des chrétiens.

« Depuis avant-hier, écrivait le 13 mars M. Poirier, il y a grandes fêtes au *mya* (temple shintoïste) de la vallée d'Urakami. Les prostituées de la ville y ont été conduites en grande pompe et suivies par la foule. Ces fêtes doivent durer six jours. On dit que c'est pour rendre grâces aux kami de l'expulsion des chrétiens hors de la vallée. Mais en ville l'opinion publique n'est point favorable au gouvernement, parce que malgré les fêtes le riz enchérit toujours. On prétend que le gouverneur aurait dû employer à nourrir le peuple les sommes considérables dépensées à l'occasion de ces fêtes. »

De son côté M. Cousin, fixé à Osaka depuis son retour de Pinang, commençait à recueillir quelques renseignements sur les chrétiens exilés dans les provinces centrales du Japon, et il se hâtait de les communiquer à Mgr Petitjean.

(1) Près de Kashiragashima.
(2) Le 29 du 1er mois, c'est à dire au milieu de février.

Osaka, 7 mars.

« A l'heure qu'il est, Monseigneur, les tristes nouvelles de Nagasaki vous sont sans doute parvenues en plein concile, et peut-être hâteront-elles votre retour. Malgré cela, je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous donner sur nos malheureux chrétiens les détails que nous avons pu recueillir à Osaka. Vous avez su, Monseigneur, que bon nombre d'entre eux ont tout d'abord été amenés ici : ils devaient ensuite être dirigés, les uns sur Kaga, les autres sur Owari, Isé, etc. On croyait qu'ils avaient été expédiés sans retour pour ces différents pays ; il est permis d'en douter maintenant. On vient de nous dire qu'ils sont presque tous détenus à Osaka et enfermés au nombre de deux cents dans une seule prison, autour de laquelle quelques-uns de nos amis japonais ont rôdé à plusieurs reprises, sans pouvoir y pénétrer. Les gens du voisinage leur disaient que les chrétiens avaient été amenés là, il y a une dizaine de jours, et qu'ils venaient de Kyoto. Contrairement aux promesses faites aux ministres, tous sont enchaînés. Impossible de prévoir le sort qui leur est réservé. On les a transférés ici secrètement, et je crois que l'on cherche à faire perdre leur trace. »

Un peu plus tard, M. Cousin était à même de préciser davantage ces premiers renseignements.

« Une des nuits dernières, écrit-il à Mgr Petitjean, j'entendis frapper à coups redoublés à la porte du jardin ; en même temps on appelait à grands cris et par son nom un missionnaire. J'accours. Quel est mon étonnement d'apercevoir un vieillard à demi vêtu, courbé sous un fardeau, la tête couverte d'un large chapeau, un éventail ouvert passé dans la ceinture ! C'était un de nos chrétiens exilés. Il était allé demander les sacre-

ments à nos confrères de Hiogo, puis ayant appris que nous sommes à Osaka il venait y passer la nuit avant de poursuivre sa route et de regagner le lieu de sa captivité.

« Voici ce que j'ai appris de lui. On a séparé les chrétiens exilés, pour les envoyer isolément, parfois deux à deux, dans les différents villages. Ils y sont confiés à des familles rendues responsables, et qui chaque soir doivent constater leur présence. Le gouvernement donne aux vieillards et aux infirmes cinq tasses de riz par jour. Les autres pourvoient, comme ils peuvent, à leur subsistance. On leur permet de sortir dans un rayon de deux à trois lieues pour travailler, mais ils doivent rentrer avant la nuit. « Pour ce qui me concerne, ajoutait le vieillard, je suis dans une bonne famille. On me traitait d'abord avec défiance ; mais c'est un peu changé. Je me prête volontiers aux ouvrages les plus bas de la maison, ce qui me gagne les bonnes grâces de tous. Pendant la journée, je vais à la montagne couper du bois ; on m'en sait bon gré et je puis vendre quelques fagots aux voisins. Peu à peu, avec les sapèques que me procura ce petit commerce j'achetai de la paille pour tresser des chaussures, que je vendis ensuite. D'autre part j'épargnais chaque jour une tasse de riz sur les cinq que je reçois ; grâce à ces provisions, j'ai pu parcourir la longue distance qui me séparait des Pères et me confesser. Tous les exilés désirent comme moi venir recevoir les sacrements ; mais, pour un grand nombre, ce sera difficile. Les chrétiens, qui ne reçoivent pas le riz du gouvernement, gagnent à peine de quoi ne point mourir de faim. Cependant quelques-uns des anciens catéchistes ont essayé de visiter leurs frères. A la fête de Pâques, l'un deux est venu nous voir et nous encourager. Aussi personne jusqu'à présent n'a faibli. De temps en temps, les officiers nous appellent à tour de

rôle et nous conseillent d'apostasier pour sauver notre vie. « Pour moi, je suis trop vieux, ai-je répondu. A mon âge, cela ne me servirait de rien. » Les autres ont parlé dans le même sens. » Tel fut le récit du voyageur. Au point du jour, il nous quitta en pleurant et reprit le chemin de son exil. »

Désormais la présence des missionnaires à Osaka allait cesser d'être ignorée, et la croix, en s'élevant au-dessus de leur maison, allait devenir un signe de ralliement pour les exilés des contrées environnantes. M. Cousin construisait alors une résidence au milieu de difficultés de tout genre. D'abord ce furent les ouvriers qui refusèrent pendant deux mois tout service, ensuite ce fut le gouverneur qui voulut empêcher les travaux. Il fit venir le consul de France et lui demanda s'il bâtissait une église ?

— « Moi, répondit M. Lèques, je ne bâtis rien du tout ».

— « Mais vos prêtres ? »

— « Ils bâtissent une maison d'abord et feront une église ensuite. Qu'est-ce que cela vous fait ? »

Le gouverneur se plaignit de troubles qui menaçaient le gouvernement, et d'oppositions violentes à la suite desquelles on pourrait venir tout saccager chez les missionnaires. La conclusion était qu'il fallait attendre et laisser passer l'orage. Le consul répondit que le gouvernement japonais était assez fort pour prévenir, s'il le voulait, tout désordre, et que par conséquent il demeurait responsable de tout ce qui arriverait. Et comme le gouverneur insistait pour que le consul fît suspendre les travaux, M. Lèques s'y était formellement refusé. En dépit de toutes ces oppositions, la maison d'Osaka se construisit, et tandis que M. Cousin pressait les derniers travaux, une nouvelle église venait de s'élever à Kobe par les soins de M. Mounicou. Là, non plus, les

entraves, les vexations et les tracasseries de toute sorte n'avaient pas manqué. Néanmoins la nouvelle église heureusement terminée put être solennellement bénite le jour de Pâques (17 avril) sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Les résidents étrangers, après avoir prêté généreusement leur concours pour la construction de l'édifice, prirent part avec joie à la fête de son inauguration (1). Mais pas un seul Japonais ne se présenta, quoique précédemment chaque jour amenât quelques visiteurs. Peut-être le gouvernement n'était-il pas étranger à cette abstention.

Mgr Petitjean, dès qu'il avait reçu la première nouvelle des désastres de sa mission, avait exprimé à Pie IX le désir de quitter Rome et de regagner le Japon, mais sur le conseil de Sa Sainteté, il crut devoir ajourner son départ. « Le Saint Père, mandait-il le 21 mars au Séminaire de Paris, puis le cardinal Barnabo pensent qu'il est mieux d'attendre. J'ai dit le « *fiat voluntas* » mais en nourrissant l'espérance de pouvoir bientôt me retrouver auprès de mes confrères, et au milieu des ruines que nous a faites la persécution. Ce sera pour moi au moins une consolation de souffrir, prier et travailler où se trouvent toutes mes pensées et toutes mes affections (2) ».

(1) Le *Hiogo News* du 16 avril donnait la description suivante de la nouvelle église : « Cet édifice, dont le plan est dû à M. Smedley, est de style ogival ; il a la forme d'une croix latine. Les fondations sont en granit, les murs en briques et les colonnes de la nef en bois. Il peut contenir trois cent soixante personnes. Outre le porche et la petite tour du clocher, l'église a pour annexes une sacristie et une bibliothèque. L'intérieur se compose d'une grande nef accompagnée de deux bas côtés. Les plafonds sont veinés de fines moulures portant des colonnes et aboutissant à des pendentifs. Le sanctuaire est élevé de quelques marches au-dessus du sol. Sept grandes fenêtres à lancettes, ornées de vitraux portant l'image de la croix, sont disposées autour de la grande nef de l'abside. »

(2) Toujours à la recherche de ce qui pouvait contribuer à fortifier l'instruction de ses chrétiens persécutés, et à nourrir leur foi et leur piété, Mgr Petitjean, en se rendant au Concile, s'était arrêté quelque temps à Manille, et il avait pu y faire de précieuses acquisitions chez les Pères

Mgr Petitjean ne fut de retour dans sa mission qu'au milieu de décembre 1870. « Béni soit Dieu, qui m'a permis de remettre enfin le pied sur la terre du Japon !.. écrivait-il le 17 de ce mois (1). Malgré les ruines que la persécution du mois de janvier nous a faites, il nous reste cependant du travail.... Nos chrétiens des îles Goto et du voisinage de Nagasaki jouissent en ce moment d'un calme relatif, et bien que plusieurs chrétiens de ces parages soient depuis longtemps en prison parce qu'ils ne veulent pas apostasier, ceux qui restent ne demandent qu'à s'instruire et à recevoir les sacrements. Il ne se passe pas de soirée, que trois ou quatre des principaux chrétiens des différents villages ne viennent à la maison pour saluer leur évêque, dont ils ont appris le retour, et pour demander la grâce de se confesser et de recevoir la Sainte Communion. J'ai répondu à la demande de plusieurs et cette nuit, pour la deuxième fois depuis mon arrivée, nous avons eu dans notre chapelle privée trois communions d'hommes d'une île des Goto. J'ai trouvé avec peine des serviteurs payens à notre habitation. »

Mgr Petitjean avait amené de France avec lui un nouveau missionnaire, M. Midon, qu'il avait laissé à Hong-

Jésuites, Franciscains et Dominicains. Plusieurs traités de religion et de spiritualité, dont quelques-uns devaient être l'œuvre de religieux martyrisés pour la Foi, lors des persécutions du XVIIe siècle, lui avaient été gracieusement offerts. Il avait reçu notamment des Pères Franciscains un livre sur la Passion de N.-S. J.-C. et sur les fins dernières de l'homme, pour chaque jour de la semaine, tous les dimanches de l'année et plusieurs fêtes ; une grammaire et deux dictionnaires, dont l'un latin-japonais avait été composé sur la fin du XVIe siècle et imprimé au Japon même chez les Jésuites dans leur collège de l'île Amakusa ; enfin un traité sur le saint rosaire, que M. Cousin transcrivit plus tard de sa propre main. De Manille Mgr Petitjean avait rapporté aussi quelques reliques des martyrs japonais. Puis il s'était arrêté à Macao, toujours avec le même espoir de faire de nouvelles trouvailles et à son arrivée en Europe il avait mis à profit le temps qui lui restait avant l'ouverture du Concile pour entreprendre quelques recherches dans les bibliothèques du Portugal, mais sans succès.

(1) A M. Rousseille.

Kong auprès M. Laucaigne et de ses jeunes séminaristes. Il trouva tous les autres missionnaires à leurs postes : à Nagasaki, MM. Villion (1) et Poirier (2), à Kobé MM. Mounicou, Salmon (3) et Bouriau (4), à Osaka Messieurs Cousin et Plessis (5), à Yokohama, MM. Marin, de Rotz (6) et Pettier, à Hakodate MM. Armbruster et Evrard. M. Furet était seul à manquer. Fatigué de la longue stérilité de son ministère, il venait de regagner la France, où l'attirait la perpective d'une vie moins inutile (7). A cette heure, les missionaires du Japon traversaient, en effet, la période la plus douloureuse de leur apostolat. Ils se trouvaient en face d'un champ immense ouvert à leur zèle et réduits à peu près partout à l'impossibilité de le cultiver.

(1) Arrivé au Japon en 1868. Il avait été sous-procureur à Hong Kong depuis 1866.

(2) Arrivé au Japon en 1866 avec M. Armbruster :

(3) Arrivé en 1868.

(4) Arrivé en 1869.

(5) Arrivé avec M. Evrard en 1867.

(6) Arrivé en 1868.

(7) Voici la lettre adressée par Mgr Petitjean à Mgr l'évêque de Laval, pour lui recommander M. Furet, qui l'avait jadis accueilli aux îles Riu-Kiu :

Monseigneur,

« M. Furet un de nos meilleurs ouvriers apostoliques vient de quitter notre mission. Ce cher Père, que j'aime toujours comme frère malgré sa désertion, me prie de lui remettre pour Votre Grandeur une lettre testimoniale. Je cède bien volontiers à sa demande, et je m'empresse d'attester à Votre Grandeur que jamais M. Furet n'a mérité le plus léger reproche durant son séjour au Japon soit dans sa vie publique, soit dans sa vie privée. Fatigué, sans doute, par son long séjour à l'étranger et par le ministère trop ingrat qu'il y a exercé, ce cher confrère a besoin, dit-il, de terminer sa carrière sacerdotale au pays qui l'a vu naître. Je prie Votre Grandeur de le recevoir avec la bonté d'un père. »

CHAPITRE DEUXIÈME

(1871)

I

Monseigneur Petitjean nomme M. Mounicou et M. Laucaigne provicaires de la mission. — Il se fixe à Yokohama, et ne laisse que trois missionnaires à Nagasaki. — A son passage à Kobe et à Osaka, il trouve M. Mounicou et M. Cousin en relation avec plusieurs déportés. — L'année terrible. — Compassion qu'inspirent au vicaire apostolique du Japon les malheurs de l'Eglise et de la France. — Lettre du Souverain Pontife aux chrétiens japonais. — Les missionnaires occupent une à une toutes les villes qu'ouvrent successivement les traités. — Les déportés paraissent en général supporter avec constance la prison et l'exil. — Un officier supérieur de Tokyo les visite, et par ses discours s'efforce de les amener à l'apostasie. — A Nagasaki, les sacrements peuvent être administrés en secret aux chrétiens des contrées environnantes. — Chez les bas-officiers l'indifférence paraît avoir succédé à la haine. — Histoire d'Isaburo. — Mort de M. Mounicou. — Mme Salmon. — Service qu'elle rend aux catéchistes femmes et aux chrétiennes en leur ouvrant sa maison. — Départ d'une ambassade japonaise pour les Etats-Unis d'Amérique et l'Europe à l'occasion de la révision des traités. — M. Outrey rentre en France. — M. de Turenne le remplace en qualité de chargé d'affaires.

Un des premiers actes de Mgr Petitjean à son retour au Japon fut d'élever M. Laucaigne, rappelé de Hong-Kong, et M. Mounicou à la dignité de provicaires. M. Mounicou resta chargé de la mission d'Osaka et de Kobé qu'il venait de fonder, et M. Laucaigne de celle de Nagasaki. Le calme régnant alors dans cette dernière ville, Mgr Petitjean autorisa les missionnaires à reprendre leur ministère de nuit auprès des chrétiens du voisinage ; il les engagea toutefois à une extrême prudence.

Afin de moins éveiller sur eux l'attention publique, il réduisit leur nombre à trois : M. Laucaigne, M. Poirier et M. Villion, et résolut de se transporter lui-même à Yokohama. Après avoir célébré la fête des vingt-six martyrs et à cette occasion adressé aux chrétiens une lettre pour les encourager dans leurs épreuves et les exhorter à prier pour le Pape, persécuté lui-même à cette heure, il se rendit à Kobé et à Osaka, où il passa le mois de mars.

Il y trouva les missionnaires en relation avec quelques-uns des chrétiens déportés, qui de temps à autre trompant la vigilance de leurs gardiens venaient se retremper auprès d'eux par la réception des sacrements. Plusieurs faisaient des absences de quinze jours ou trois semaines. « J'en ai vu un, disait Mgr Petitjean, qui avait voyagé durant cinq jours sans s'arrêter. M. Cousin, peu de temps après mon arrivée, en avait reçu chez lui deux, qui avaient mis huit jours pour venir de leur prison à Osaka ». D'après eux les défaillances étaient rares parmi les exilés. En plusieurs endroits tous les moyens employés pour les faire apostasier avaient échoué, et le plus souvent ceux qui avaient faibli s'étaient presque aussitôt relevés par une courageuse rétractation. Un grand nombre d'entre eux avaient déjà trouvé dans la mort un terme à leurs souffrances. Plusieurs étaient de vrais martyrs.

Mgr Petitjean arriva à Yokohama au commencement d'avril. A cette heure, la triste situation de l'Église du Japon semblait être à la veille de s'empirer encore par suite des événements qui s'accomplissaient en Europe. La France vaincue, la révolution triomphante et Rome sur le point d'être arrachée au Saint-Siège, tout faisait concevoir les plus grandes inquiétudes pour l'avenir des missions catholiques. Durant l'année terrible, le chiffre des aumônes recueillies par l'œuvre de la

propagation de la Foi avait assez notablement diminué. Dans un pays comme le Japon, où tout était à fonder, les missionnaires se demandaient si même les entreprises commencées pourraient se soutenir. Telle est l'unité de l'Église catholique, que d'un bout du monde à l'autre, la prospérité ou les malheurs des uns se font ressentir à tous les autres. Néanmoins, malgré les revers de la France, les missionnaires purent recevoir au moins leur modeste viatique (1).

Non moins sensible aux infortunes du Souverain Pontife qu'à celle de ses chrétiens, Mgr Petitjean célébra très solennellement le 18 juin, dans l'église du Sacré-Cœur de Yokohama, le 25e anniversaire du pontificat de Pie IX. Le même jour il rédigea au nom des missionnaires et des chrétiens une adresse au Saint Père, qui y répondit le 28 septembre par la lettre suivante :

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère et chers fils, salut et bénédiction apostolique.

« Quoique Nous recevions avec une grande joie, de toutes les parties du monde, les hommages des fidèles qui déplorent les outrages faits à ce Saint-Siège, ou qui Nous félicitent de la durée de notre pontificat, cependant, Vénérable Frère et chers fils, les vôtres Nous sont plus doux et plus précieux encore, à cause de la douloureuse lutte que vous soutenez depuis longtemps, puisqu'ils procèdent de cet amour dont personne ne peut donner de plus grande preuve. En effet, en considérant combien votre sort est humainement à plaindre, Nous ne pouvons ne pas être touché et ému des persécutions, des angoisses, des périls, des tourments, de la mort, auxquels vous êtes exposés. Mais, lorsque Nous Nous souvenons des oracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ce qu'il

(1) Le viatique d'un missionnaire est de 660 francs.

a prédit à ses apôtres et à ses disciples, Nous ne pouvons Nous empêcher de voir dans ce rude combat la grandeur et la force de la religion catholique, la magnifique récompense qui vous est préparée et un heureux présage pour ce royaume. Car, si Rome, qui devait être établie la tête du monde chrétien, fut arrosée plus largement que toutes les autres villes du sang des martyrs, n'est-ce pas aussi, pour le royaume du Japon le gage d'une victoire insigne sur l'idolâtrie, que ce sang si longtemps et si généreusement répandu par tant d'illustres témoins de l'Evangile. Les faits eux-mêmes justifient cette espérance. Il est vraiment merveilleux, que les prêtres ayant été anéantis, et que l'accès de ces terres leur ayant été fermé si longtemps, la Foi non seulement n'a pas été éteinte, mais a été soigneusement transmise par les ancêtres à leurs descendants. Il est merveilleux que le flambeau de l'Evangile, porté de nouveau au Japon, y ait été reçu dans la joie de l'Esprit-Saint, quoique la mort cruelle des premiers chrétiens fut dans la mémoire de tous. Il est merveilleux enfin que, malgré les nouveaux efforts de la fureur des infidèles, les cœurs aient le courage de conserver la Foi qu'ils ont reçue et de supporter pour elle les traitements les plus rigoureux et même la mort. Tout cela montre clairement que Dieu combat pour vous et en vous, et qu'Il permet vos épreuves, non seulement afin que vous soyez dignes du royaume de Dieu, pour lequel vous souffrez, mais aussi afin que vous accomplissiez, comme l'Apôtre, dans vos personnes ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, pour l'Eglise qui est son corps mystique. Considérez donc la grandeur de l'œuvre qui vous est confiée, aspirez au triomphe de l'Eglise, en vue du vrai bien de votre patrie ; regardez le ciel et la couronne qui vous y attend, et continuez avec courage à supporter les épreuves de ce monde. Pour Nous, élévant vers Dieu notre cœur plein de gratitude pour vos hommages, Nous lui demandons instamment qu'Il répande de plus en plus son Esprit sur vous, qu'Il vous donne les forces nécessaires, qu'Il vous console dans toutes vous tribulations, et enfin qu'après vous avoir arrachés à toutes ces adversités, Il

vous donne une pleine victoire sur les puissances des ténèbres.

« Comme gage des faveurs divines et en témoignage de notre bienveillance, Nous vous donnons avec amour, à vous, Vénérable Frère, à vous tous, chers fils et à tous les Européens, qui vivent avec vous, notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 28 septembre 1871, la vingt-sixième année de notre pontificat.

Pie ix Pape.

Confiants dans cette victoire, que leur promettait le chef de l'Eglise, les missionnaires travaillaient avec courage à préparer un meilleur avenir. Ils occupaient, à mesure qu'elles s'ouvraient, toutes les villes où les traités autorisaient les étrangers à résider. Après avoir pris position à Osaka et à Kobe, ils s'étaient installés à Niigata et à Yedo.

Dès le commencement de 1870, M. Armbruster avait fait à Niigata un premier voyage d'exploration, qui avait failli lui coûter la vie. Parti le 1er janvier sur un brick anglais, qui devait le ramener à Hakodate, il était arrivé le 8 à Niigata, mais après une traversée des plus dangereuses. La mer, sur la côte nord-ouest est terrible en cette saison. Après avoir lutté pendant plusieurs heures contre la tempête, le navire était venu échouer sur un banc de sable près de la côte : par bonheur personne ne périt.

« Niigata, écrivait-il le 13 janvier, est dans la province d'Echigo sur un grand et beau fleuve, à une lieue ou deux de son embouchure. L'entrée du fleuve, dangereuse en tout temps, est à peu près inaccesible en hiver. Néanmoins Niigata est un point fort important. La ville est bien bâtie, coupée en tous sens par un grand nombre de canaux, spacieuse et animée : c'est un des plus grands centres de commerce de la côte ouest du

Japon. Il n'y existe de colonie européenne que depuis quelques mois seulement ; elle n'est pas encore bien nombreuse, mais tout porte à espérer qu'au printemps prochain elle sera considérablement augmentée. Le pays d'alentour est très riche et très peuplé (1) ».

Quoiqu'il n'y eût pas encore de chrétiens à Niigata, un ministre protestant américain y résidait déjà avec sa femme et une jeune fille qui aspirait à prêcher l'Evangile de Luther. Peu de temps après un terrain fut acquis par les missionnaires, une maison établie, et M. Evrard auquel devait se joindre M. Bouriau quitta Hakodate pour ce nouveau poste (2).

M. Armbruster, à qui Mgr Petitjean se proposait de confier la procure de la mission fut provisoirement envoyé à Tokyo. Il s'y installa dans une maison de louage, en attendant que la révision des traités permît d'acquérir un terrain convenable à une installation répondant aux exigences de la capitale.

Cette révision des traités devait avoir lieu l'année suivante. Elle était attendue avec impatience, car outre les avantages matériels qu'on en espérait, on comptait que la question religieuse y serait reprise par M. de Long. Le ministre américain, qui plus que ses collègues avait pris à cœur la cause des chrétiens persécutés, se proposait de remettre alors sur le tapis la question de la liberté de conscience et il paraissait tenir à ce que les Etats-Unis, qui avaient ouvert le Japon en 1853, eussent l'honneur d'obtenir en ce pays la tolérance religieuse. M. Marin, qui parlait avec la même facilité l'anglais et le japonais, avait été choisi pour lui servir d'interprète dans cette circonstance.

(1) Ces prévisions ne devaient pas se réaliser. Après vingt ans Niigata n'est pas plus avancée au point de vue européen, qu'au moment dont il s'agit.

(2) Ce furent MM. Plessis et Pettier qui occupèrent alors Hakodate. Mgr Petitjean resta à Yokohama avec MM. Marin, de Rotz et Midon.

Jusque-là les quelques nouvelles que l'on avait des chrétiens exilés paraissaient indiquer, qu'ils supportaient en général leur épreuve avec constance. A Osaka M. Cousin continuait à recevoir de divers points, de Kaga, de Toyama, de Kanazawa, d'Isé, de Yamato et de Koriyama la visite de quelques déportés. Des catéchistes, mis par lui en rapport avec ceux qui avaient un instant faibli, obtenaient les plus consolants résultats. A Kanazawa, ces pauvres apostats leur faisaient baptiser leurs enfants, se mariaient devant eux, et se réunissaient le soir autour d'eux pour entendre la doctrine. Tous demandaient des catéchismes, des chapelets et des livres de prière. Les officiers n'ignoraient rien et laissaient faire.

Vers le milieu de cette année, un officier supérieur fut envoyé de Tokyo par ordre du gouvernement visiter les chrétiens dans leur exil, avec mission de les ramener, autant que possible par la persuasion, à la religion nationale. Voici, au dire des prisonniers, quels étaient à à peu près les discours, que leur tenait cet envoyé extraordinaire pour les convertir : « Il faut apostasier, mais je ne veux pas que vous le fassiez tout de suite. Ce que vous dites de bouche, par crainte ou pour faire plaisir, ce n'est pas un vrai *kai-shin* (1), tant que le cœur n'est pas changé. Beaucoup jusqu'ici ont dit qu'ils apostasiaient, qui aussitôt après ont recommencé à prier Jésus. Il ne faut plus recommencer :

(1) *Kai-shin* signifie : réformer son cœur, sa croyance. C'était le mot que l'on disait aux chrétiens pour leur demander l'apostasie. Ceux-ci, tous illettrés, ne le comprenaient pas. Ils entendaient *kan-shin*, qui est courant et signifie : admirer en approuvant. Ils comprenaient donc qu'on leur demandait d'admirer et d'approuver les raisonnements qu'on faisait devant eux contre leur foi. Pour eux, ceux qui avaient cédé aux sollicitations avaient fait le *kan-shin*. Les missionnaires de cette époque en général ont accepte le mot, tel qu'il était entendu par les chrétiens, de sorte que d'après leurs relations on pourrait croire que *kan-shin* veut dire apostasie. C'est une erreur.

mais réfléchissez, convainquez-vous, et, lorsque vous serez éclairés, abandonnez de cœur Jésus et adorez Daïjingu. Jésus a été un homme très savant, qui a fait de grandes choses en Occident. De lui date la civilisation des Européens, qui à cette époque n'étaient rien, ne savaient rien. Il est naturel que les Occidentaux l'adorent ; mais il n'a rien fait pour le Japon, qui existait et était civilisé 17,300 ans avant lui. Ce serait donc un crime pour tout Japonais d'adorer Jésus au lieu et place du fondateur et du protecteur du grand Nippon. Jésus et Shaka (Bouddha), qui existait trois cents ans avant lui, ont fondé des religions. Elles sont bonnes pour les peuples à qui ces grands hommes ont fait du bien, mais elles sont indignes du Japon, qui existait avant toutes choses, qui a été créé et civilisé par les esprits. Il faut donc faire disparaître les *tera* (1) et toute trace de culte matériel, de religion façonnée, et ne plus adorer que dans le cœur les esprits. Comment du reste pourrions-nous emprunter une religion à des peuples qui reçoivent de nous la lumière (2), et reconnaissent que le Japon est avant tout, et pour cela est le seul empire de la terre qui soit nommé le grand (3) ? N'est-ce pas la raison pour laquelle votre *episcopo* lui-même se dit l'évêque du grand Nippon ? »

A l'occasion de ces visites, les chrétiens étaient réunis et sur plusieurs points tenus enfermés, afin sans doute d'être mis à même de mieux réfléchir. Ce nouvel effort tenté sur les chrétiens ne parut pas alors produire parmi eux de nouvelles défections. De Kishu, une excellente catéchiste écrivait à M. Marin, que jusque-là cin-

(1) Temple bouddhiste. A cette époque, une réaction se produisait contre les bonzes. Le gouvernement voulait pour relever l'autorité du Mikado faire prévaloir le Shintoïsme, d'après lequel l'Empereur est le dernier représentant des dieux.

(2) Il s'agit ici de la lumière du soleil.

(3) *Daï-Nippon*, le grand Nippon, nom donné au Japon par les Japonais.

quante-deux de ses compagnons de captivité étaient restés fermes et qu'elle-même entendait bien ne jamais se rendre. L'année précédente, il y avait eu soixante-neuf morts dans l'espace de quelques mois. Son père s'était éteint en prison. Le traitement général auquel étaient soumis les déportés était tantôt doux, et tantôt sévère. Le plus pénible pour eux était de passer l'hiver sur une natte étendue sur la terre froide. La même catéchiste estimait à dix le nombre des renégats, qui avaient obtenu leur liberté des officiers visiteurs.

Pendant ce temps le calme régnait à Nagasaki. A une explosion de haine contre les chrétiens avait succédé une indifférence apparente, surtout parmi les officiers de second ordre. Tous les chrétiens des environs n'avaient pas été arrachés à leurs foyers. Dans les îles Goto et ailleurs, il en restait encore un grand nombre. Les missionnaires continuaient avec prudence et sans bruit à exercer auprès d'eux leur ministère. Ils avaient d'abord repris cinq ou six jeunes gens de vingt à trente ans en qualité de serviteurs et les avaient catéchisés. Puis, lorsque ceux-ci avaient été suffisamment instruits, ils les avaient renvoyés dans leur pays comme catéchistes. A leur place ils en avaient repris d'autres, et de la sorte ils avaient pu atteindre les chrétiens éloignés, qu'ils ne pouvaient visiter. Pour les sacrements, afin d'éviter la foule, les jours étaient fixés d'avance, et chaque soir deux, trois, quatre au plus, venaient à la mission. De cette manière, pendant les huit premiers mois de cette année, cinq cent cinquante avaient pu se confesser et communier. Malheureusement les femmes demeuraient encore privées de cet avantage. Les malades étaient administrés dans un rayon de six ou sept lieues, c'est-à-dire jusqu'à une distance telle, que dans une seule nuit le missionnaire pût aller et revenir. Ces voyages se faisaient presque toujours en barque. « C'est dans ces

quatre ou cinq heures de traversée, écrivait M. Poirier, surtout quand il fait beau temps et que la mer est bien tranquille, que l'on pense à ses amis. Si la mer agitée fait sauter la barque comme une coquille et la fait danser sur des pointes de rocher, oh ! alors quelle bonne occasion pour faire des actes de contrition et s'abandonner à la Providence ! Ce n'est pas sans raison que nos aspirants missionnaires de Paris invoquent souvent l'Etoile de la mer. Ici nous avons bien besoin de sa protection... »

Au milieu de leurs pénibles travaux, les missionnaires avaient la joie de voir, malgré la persécution, leurs catéchistes et leurs chrétiens faire les plus courageux efforts pour répondre à leur zèle. M. Poirier, dans une de ses lettres, raconte d'un jeune chrétien ce trait intéressant, qui montre en même temps les dispositions de certains officiers à l'égard du Christianisme.

« Parmi les chrétiens venus ici l'année dernière étaient deux frères des Goto, dont le plus jeune a succombé à la maladie. L'aîné âgé de vingt-quatre ans avait été dans un état désespéré. Il avait tant souffert, qu'il avait perdu la mémoire et presque la raison. Or, le voici guéri et sa guérison ne laisse pas d'être au moins extraordinaire. Il était abandonné du médecin, lorsqu'un jour dormant vers dix heures du matin, il se sent tout à coup éveillé comme s'il eût été tiré par le bras. Il voit une grande dame européenne, qui en très bon japonais lui parle de sa maladie et lui annonce que le dimanche suivant il sera guéri. Après l'avoir ainsi consolé, la grande dame se retire. Ce qui l'a le plus surpris, c'est qu'en s'en allant elle ne marchait pas. Elle ne faisait que glisser, encore touchait-elle terre il n'en sait rien. Le fait est qu'au grand étonnement du médecin le dimanche suivant il était guéri !... Si on considère que cet enfant a souffert déjà un vrai martyre aux Goto, il

y a trois ans, et qu'à une piété peu commune, il joint une simplicité d'enfant, on est porté à croire que Dieu pour le consoler, et aussi pour le garder à l'Eglise du Japon, a voulu lui faire quelque faveur insigne. Depuis son retour à la santé, il est occupé à catéchiser dans les villages des environs. En ce moment il est à Oyama, petit hameau de douze maisons au sommet des montagnes, à une heure et demie d'ici. Il y était la semaine dernière, quand cinq officiers de la police de Nagasaki y passèrent cherchant des voleurs. Notre jeune homme, nommé Isaburo, n'étant pas du village, fut soupçonné et garotté sur l'heure. Sans s'effrayer aucunement, Isaburo dit aux officiers en toute simplicité qu'il est chrétien et non voleur. Les officiers insistent.

— « Donne-nous la preuve que tu es chrétien, lui disent-ils. As-tu des livres de christianisme ? »

— « Oui. »

— « Eh ! bien, lis-nous quelques passages ; nous verrons si tu dis vrai. »

Isaburo, toujours tranquille et toujours garotté, demande à son hôte une petite apologie du Christianisme et leur en lit la moitié. Pendant la lecture les officiers faisaient leurs réflexions, et plusieurs rendaient spontanément témoignage à la vérité en l'entendant.

— « Oui, tu es bien chrétien, lui dirent-ils, nous allons te laisser en paix. »

Ils le délièrent et continuèrent à s'entretenir amicalement avec lui. Entre autres choses, ils lui dirent :

— « Nous savons bien que vous allez toujours à O Ura (1) ; nous savons que vous y venez des Goto, de Hirado, de Sotome et d'ailleurs. Nous savons qu'il y a souvent des bateaux de chrétiens à tel endroit (et ils

(1) Nom de la colline où se trouve l'église des vingt-six-martyrs à Nagasaki.

indiquent la maison d'une chrétienne au bord de la mer, où les chrétiens en effet recevaient souvent l'hospitalité); nous savons tout cela, mais nous ne disons rien. Les chrétiens ne sont pas des voleurs. Ce ne sont pas eux qui mettent le trouble dans le pays, nous les laissons faire. »

« Isaburo descend de temps en temps de sa montagne pour amener quelques-uns de ses élèves au baptême, et je suis convaincu, qu'il ne quittera pas le village que tous les hommes et les enfants ne soient instruits et baptisés, car tous veulent recevoir les sacremnts.»

A la joie que donnaient à Mgr Petitjean et à ses missionnaires la ferveur et la belle conduite d'un grand nombre de leurs chrétiens vinrent sur la fin de cette année se mêler pour eux les tristesses d'un deuil inattendu.

M. Mounicou fut emporté dans l'espace de deux jours et mourut dans la nuit du 15 au 16 octobre. Il venait d'expirer entre les bras de M. Salmon, quand M. Cousin appelé en hâte arriva d'Osaka. Comme il connaissait le désir du défunt d'être inhumé dans l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Kobé, il obtint non sans peine cette autorisation du gouverneur. Le 17 octobre, les dépouilles mortelles de ce vénérable missionnaire y furent déposées au milieu d'un grand concours, et en présence des consuls de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et de Belgique, qui pendant les funérailles s'étaient fait honneur de tenir les cordons du poêle. Mgr Petitjean fut vivement affecté par la disparition de M. Mounicou : « C'était, disait-il au frère du défunt, notre aîné à tous dans la mission du Japon, l'un de mes deux provicaires et de mes meilleurs conseillers. » M. Marin, qui avait vécu longtemps dans son intimité, lui rendait cet hommage : « J'ai eu le bonheur de commencer près de lui ma carrière apostoli-

que, et je puis dire qu'il est difficile de rencontrer une âme plus sacerdotale. »

De son côté, le consul de France à Kobé écrivait à Mgr Petitjean : « C'était un homme droit, d'une conscience sûre et d'une rigidité éclairée. Il était d'un excellent conseil, et sa mort a été pour moi un véritable coup.... On l'a enterré suivant son vœu dans l'église qu'il avait bâtie, et qu'il pouvait à bon droit appeler son église. »

C'est sur ces entrefaites qu'arriva au Japon Mme Salmon, la mère du compagnon de M. Mounicou à Kobé. Veuve, elle n'avait pu se résigner à vivre séparée d'un fils tendrement aimé et dont la santé délicate lui inspirait d'ailleurs de vives inquiétudes. Elle avait écrit à Mgr Petitjean pour lui demander de consacrer sa personne, sa fortune et sa vie aux œuvres qu'il jugerait à propos de lui confier dans sa mission. Mgr Petitjean avait agréé sa demande, et le 29 octobre, après un court séjour à Yokohama, elle rejoignit son fils à Kobé, et de là gagna avec lui Nagasaki. Mgr Petitjean avait pensé, en effet, que nulle part mieux que dans cette ville Mme Salmon ne pourrait prêter à l'œuvre des missionnaires un concours plus utile. Logée près de l'église, dans une belle maison entourée de jardins, elle allait pouvoir, tout en soignant son fils, recevoir chez elle les catéchistes femmes et les chrétiennes privées depuis longtemps des sacrements (1).

On commençait à espérer et même à entrevoir des temps meilleurs. Le gouvernement japonais paraissait enfin comprendre qu'il importait moins à la prospérité du pays d'expulser les étrangers, que de leur emprunter résolument ce qui faisait leur force. Sur la fin de cette année, une ambassade japonaise partit pour

(1) Ce fut M. Villion qui vint remplacer M. Salmon à Kobé.

l'Amérique et l'Europe. Son but était de préparer la révision des traités qui touchaient à leur terme. Le traité anglais devait expirer le 1er juillet 1872, et le traité français le 15 août de la même année. Ce voyage allait faire tomber une foule de préjugés chez des hommes intelligents et habiles, mais insuffisamment éclairés sur les choses de l'Occident. Il allait avoir pour premier résultat la fin de la persécution contre les chrétiens,

L'ambassade s'embarqua le 22 décembre. Elle se composait d'Iwakura Tomomi, premier ministre en second (1), en qualité de premier ambassadeur, de Terashima Monenori, vice-ministre des affaires étrangères, co-ambassadeur, de Kido Takamitsu, conseiller d'Etat, d'Okubo Toshimichi (3), premier ministre des finances, d'Ito Hirobumi, vice-ministre des travaux publics, et de Yamaguchi Naoyoshi, vice-ministre adjoint au ministre des affaires étrangères, ces quatre derniers comme vice-ambassadeurs. M. de Long devait accompagner l'ambassade à Washington, et M. Brooks, consul du Japon à San Francisco, était chargé de la suivre dans tous ses voyages. M. Outrey prit les devants et arriva en France le 13 janvier avec l'espoir d'obtenir que son congé fut définitif. M. le comte de Turenne, qui avait déjà été au Japon, sept ans auparavant, attaché à la Légation, le remplaça en qualité de chargé d'affaires. Quoique plus favorable aux chrétiens que M. Roches, M. Outrey n'avait pas déployé beaucoup d'énergie à leur service. Mgr Petitjean augurait mieux du caractère de son remplaçant intérimaire.

(1) Il avait le titre d'*udaijin*, ministre de droite. Le premier ministre était le ministre de gauche, *sadaijin*. Au-dessus d'eux il n'y avait dans le gouvernement que le *daijo daijin* ministre président.

(2) Terashima'ju-shi-i Fujiwara Munenori.

(3) Assassiné en 1881.

CHAPITRE TROISIÈME

(1872)

I

Le 18 décembre, au moment même du départ de l'ambassade japonaise soixante chrétiens des environs de Nagasaki sont encore déportés. — La presse étrangère accueille de tous côtés cette nouvelle avec indignation. — Article du *Japan weekly mail.* — En Angleterre, une députation de sociétés protestantes demande à Lord Granville de mettre à profit les nouveaux traités avec le Japon, pour obtenir dans ce pays le libre exercice de la religion chrétienne. — Réponse de Lord Granville à Lord Ebury président de l'Alliance évangélique. — Rapport de Sir Harry Parkes. — Le gouvernement japonais, craignant de voir échouer son ambassade, libère les soixante déportés du 18 décembre 1871. — Une circulaire du Conseil suprême ordonne de rendre à leurs foyers tous les chrétiens, qui se seront repenti (9 mars 1872). — Le gouvernement explique qu'il n'est pas fait mention des autres chrétiens, pour ménager l'opinion encore trop hostile au Christianisme, mais qu'eux aussi doivent être délivrés. — Cette explication n'a toujours qu'un but : assurer le succès de l'ambassade. — En fait les apostats seuls recouvrent la liberté. — Dangers de cette épreuve pour les chrétiens restés fidèles. — Histoire d'un petit mendiant. — Visite de Zen-saburo à Osaka. — Sans apostasie pas de délivrance !

Le départ de l'ambassade japonaise pour l'Amérique coïncida avec une reprise plus accentuée de la persécution religieuse.

« Il y a recrudescence de mauvais traitements à l'égard des confesseurs de la Foi dans les diverses provinces où ils ont été déportés en 1870, écrivait à la date du 20 décembre M. Laucaigne ; et une nouvelle déportation des chrétiens du voisinage de Nagasaki, jusqu'à présent épargnés, vient d'avoir lieu. Avant-hier lundi,

18 décembre, on a embarqué d'office à bord d'un navire de l'Etat, pour les conduire, personne ne sait où, plus de soixante hommes presque tous chefs de famille. »

L'annonce de cette nouvelle arrestation, accomplie quatre jours avant le départ de l'ambassade pour les Etats-Unis, fut accueillie avec indignation par la presse étrangère, au Japon et à Shang-Haï d'abord, puis en Amérique et en Europe. « Les Japonais se déshonorent de nouveau, disait le *London and China Telegraph* du 12 février, en persécutant les chrétiens. » — « Le récent emprisonnement des Japonais pour motif de religion, disait de son côté le *Japan weekly mail*, journal de Yokohama, a encore une fois soulevé la question chrétienne au Japon. » Et il consacrait à cette question un long article destiné daus sa pensée à agir tant sur l'opinion du peuple, que sur celle du gouvernement.

« Il y a lieu de se demander, disait-il, ce qui peut pousser le gouvernement japonais, composé d'ailleurs d'hommes intelligents et désireux d'élever leur pays au niveau des nations européennes, à un système d'intolérance aussi insensé que cruel, et si peu en rapport avec ses prétentions à la civilisation. Pourquoi le gouvernement japonais proscrit-il le Christianisme et persécute-t-il ses sujets chrétiens ?..... Selon mon opinion, c'est tout simplement le résultat de l'habitude. De tout temps, le Christianisme a été persécuté au Japon par des gouvernements qui ne le connaissaient pas. De tout temps, le sang chrétien y a été répandu et l'histoire montre qu'il n'est pas facile de renoncer à la coutume barbare de répandre le sang.... Je passe sous silence les misérables prétextes,au moyen desquels les Japonais ont, à diverses reprises, cherché à excuser aux yeux du monde l'horreur et la cruauté des actes de leur gouvernement, mais sans donner le change à personne, ni en Europe, ni en Amérique... Mais je prends la situa-

tion telle qu'elle est : d'un côté le gouvernement japonais emprisonnant ses sujets chrétiens et les faisant périr de privations et de misère, de l'autre les nations chrétiennes civilisées réclamant, au nom de leur honneur insulté et de l'humanité outragée, la cessation de la persécution, la liberté de conscience pour tous. Je demande ce qui peut s'opposer à l'introduction du Christianisme au Japon ? ... »

Après avoir montré que le Christianisme n'a rien dans sa doctrine qui ne mérite l'estime et le respect, l'auteur ajoutait :

« Quant aux obstacles venant du pays ou de la disposition du peuple, qui, dit-on, est opposé au Christianisme, je prétends que l'acceptation de la religion chrétienne ne peut être considérée comme impossible dans aucune partie du monde. L'homme est créé pour connaître la vérité et pour faire le bien : le Christianisme enseigne ces deux choses. J'ai une trop haute opinion des Japonais pour leur faire l'injure de les croire inférieurs à d'autres nations. Mais pénétrons plus avant dans la question. Les Japonais, par superstition ou par attachement à la religion de leurs ancêtres, sont-ils hostiles au Christianisme ? J'ai une expérience suffisante du contraire pour affirmer que la religion vient au dernier rang dans les sentiments d'une grande partie de la population. Généralement les classes supérieures ne croient à rien, vivent au jour le jour, sans s'occuper de quoique ce soit au-delà du monde visible et avec la croyance que tout finit à la mort. Le marchand s'occupe de son commerce, et l'habitude seule explique sa participation à des cérémonies dont il ignore le sens. Dans le reste du peuple, le sentiment religieux est plus développé, mais cela le conduit rarement au fanatisme... Trente ans seulement après l'arrivée des missionnaires au Japon, il y avait plus de

deux millions de chrétiens, et il n'y a fallu rien moins qu'une mer de sang pour arrêter ce mouvement ; il a fallu créer et répandre au loin la calomnie pour détourner de la vérité ceux qui étaient disposés à l'embrasser...

« En ce moment même, dans les prisons ou en exil, dans les tortures, sous les persécutions qui les menacent, des milliers de chrétiens restent fidèles à Dieu.... Qu'on n'invoque pas le Bouddhisme, qu'on ne dise pas qu'il est un empêchement à l'introduction du Christianisme au Japon. Le gouvernement japonais a répondu par des faits à cet argument erroné et spécieux. Le Mikado depuis son avènement au pouvoir a fait la guerre au Bouddhisme. Reste le Shintoïsme... Ce culte, pas plus que le Bouddhisme, ne peut être un obstacle à l'introduction de la religion chrétienne. Le Shintoïsme, tel qu'il existe à présent, est comme doctrine, si je puis dire, un prodige d'absurdité et de ridicule, comme morale, il est nul. Les signes extérieurs de la religion consistent en représentations de scènes souvent grotesques, et quelquefois indécentes, dans lesquelles les bouffons et les courtisanes jouent les principaux rôles. Telle est la religion que des hommes intelligents et désireux de donner à leur pays la lumière et la civilisation imposent à un noble peuple, et pour la défense de laquelle ils n'hésitent pas à faire verser des larmes et le sang de milliers d'innocents...

« Le Shintoïsme est la déification du Mikado et c'est pour consolider son pouvoir que des autels ont été de nouveau érigés. Les partisans de la persécution de 1870 alléguaient ingénieusement que les chrétiens, en ne reconnaissant pas la divinité du Mikado, attaquaient son autorité souveraine. Mais je connais des hommes haut placés et jouissant d'une grande autorité, qui eux-mêmes attaquent la divinité du Mikado dans son attribut le plus essentiel : la toute-puissance. Je connais des hommes

qui, de leurs mains sacrilèges, ont imposé des limites à ce pouvoir divin, et qui l'ont entouré de restrictions, que leur méfiance seule peut expliquer. Ces hommes sont les chefs actuels du gouvernement, et, parmi eux se trouvent ceux qui accusent les chrétiens de nuire au pouvoir du Mikado, en refusant de reconnaître son autorité divine. Les chrétiens, dit-on, refusaient de passer sous les portes cramoisies, et de se prosterner devant les *mya*. Cela est vrai. Mais les hommes d'Etat japonais ont fixé, par la nouvelle constitution politique, des limites au pouvoir de leur divinité souveraine : ils ont déterminé la nature et l'exercice de ses attributs ; ils l'ont entourée de conseillers, ils ont placé entre ses mains un code de lois, dont ils lui ont défendu de s'écarter et qui l'ont contrainte de faire exécuter. Donc, de cette toute-puissance, qu'ils réclament comme l'attribut des Mikado ils ne lui ont laissé que ce qui leur plaisait. Ils ont détruit en même temps et la toute-puissance qui s'attachait à sa divinité et l'absolutisme de sa souveraineté temporelle. Et si, en s'abstenant de cette croyance, les chrétiens ont mérité leurs infortunes, de quoi ne sont pas coupables ceux qui ont ainsi été parjures à leur divinité ?

« Supposons que le Bouddhisme et le Shintoïsme soient vrais, qu'ont-ils à craindre ? Le Christianisme ne demande pas leur abolition par la force. Il ne demande que le droit de se montrer franchement au jour, de sortir des catacombes et d'être délivré de la prison. Mais, les auteurs de la politique que nous combattons, ont d'autres raisons pour justifier leurs actes... Ils peuvent demander si le Christianisme n'est pas un moyen sous le couvert duquel les Puissances occidentales cachent des projets ambitieux. Les missionnaires ne sont-ils par les agents secrets de ces gouvernements, et, sous prétexte de répandre la Foi chrétienne, ne préparent-ils

pas la route à une invasion armée ? — Peut-on supposer que, si les nations occidentales nourrissaient des desseins ambitieux contre le Japon, elles auraient recours à de pauvres missionnaires pour conquérir ce pays ? Une flotte et quelques milliers d'hommes ne suffiraient-ils pas ? Après tout ce qui a été dit, il n'y a donc aucun empêchement réel à ce que le Christianisme soit introduit au Japon.

« L'introduction du Christianisme au Japon est non seulement possible, elle est désirable, elle est même nécessaire. Il y a quelques années, le Japon était comme exilé du reste du monde. A la fin il lui fallut ouvrir ses portes à l'étranger et sortir de son isolement. Des préjugés absurdes et l'ignorance produisirent une réaction et l'on essaya de purger le sol de la souillure de l'étranger. Un effort de ce genre ne pouvait que tomber, il tomba en effet. Bientôt, par une transformation merveilleuse et spontanée, cette haine se changea en un véritable engoûment pour tout ce qui était européen... Et au bout de quelques mois, le pays renonçant à ses antiques traditions, aspirait à prendre sa place parmi les nations modernes. « Il ne nous est plus possible de nous isoler, disent aujourd'hui les hommes d'Etat japonais. Nous aussi, nous jouerons notre rôle dans le monde, et le Japon paraîtra avec honneur parmi les nations civilisées ». C'est là sans doute un noble but, mais qu'ont-ils fait jusqu'à présent pour l'atteindre ? Il me semble qu'il est d'usage de commencer un édifice par les fondations. Les Japonais ont fait le contraire ; ils ont pris, et prennent encore de notre civilisation tout ce qui est extérieur et n'est venu qu'après, mais ils se sont abstenus de poser les fondements. C'est une bonne chose, sans aucun doute, d'avoir des chemins de fer, des télégraphes, une flotte, une armée ; toutefois cela n'est pas exactement la civilisation... Le fondement de la ci-

vilisation, c'est le Christianisme. Avant que la parole du Christ eût été répandue dans tous les pays, il existait de grandes nations, il y avait des hommes savants : des inventions d'utilité pratique avaient été faites, mais il n'y avait pas de civilisation. Et quoi qu'on en dise, Rome à la tête du monde, qu'elle avait conquis et asservi, ne doit pas être admirée. Sur les ruines de l'empire romain étouffé dans la corruption, le Christianisme a élevé un monde nouveau... Qu'étions-nous il y a dix-huit cents ans ? Et que sommes-nous aujourd'hui ? Nous sommes ce que le Christianisme nous a faits ? Sans le Christianisme, le Japon peut devenir puissant et prospère, il ne sera jamais civilisé. »

A Londres, le 9 février, une nombreuse députation, composée en grande partie de membres de l'Alliance évangélique et d'autres sociétés de missionnaires protestants, se rendit auprès de Lord Granville, ministre des affaires étrangères, à sa résidence privée, pour lui rappeler la persécution religieuse dont le Japon était le théâtre. Lord Ebury, président du conseil de l'Alliance évangélique exposa qu'au Japon les Catholiques Romains ayant été persécutés, l'Alliance n'établissait entre eux et les Protestants aucune distinction. Le secrétaire donna ensuite lecture d'un mémoire, dans lequel il était démontré que depuis la chute du gouvernement shogunal les chrétiens avaient été systématiquement persécutés : que les monuments publics portaient toujours cette inscription : « La secte chrétienne est rigoureusement prohibée » : que depuis trois ans, quatre mille indigènes convertis à la religion catholique romaine avaient été envoyés en exil ; enfin que la coutume de fouler la croix aux pieds, coutume qu'on disait abolie, apparaissait de nouveau. Les auteurs du mémoire concluaient qu'il était opportun d'appeler l'attention du gouvernement japonais sur de tels faits, et expri

maient l'espoir qu'à la révision des traités entre le Japon et les autres Puissances, Sa Seigneurie voudrait bien faire tous ses efforts pour assurer le libre exercice de la religion chrétienne au Japon.

Lord Granville répondit qu'il avait le dessein de procéder à une information diplomatique et que le ministère des affaires étrangères n'avait pas d'autre but, que celui dont les sociétés représentées à cette heure devant lui venaient de l'entretenir. Et comme Sir Harry Parkes, ambassadeur de Sa Majesté au Japon et témoin oculaire des faits allégués, était présent à l'audience, il l'invita à faire son rapport sur le caractère de la persécution et conclut par ces mots : « Agir de la sorte c'est faire le meilleur des meetings. »

La déposition de Sir Harry Parkes parut dans le *China Telegraph* du 9 février 1872. Il y déclarait que la question du Christianisme l'avait vivement préoccupé dans les trois années précédentes. Il reconnaissait le le fait de la persécution, mais essayait de justifier les Japonais en prétendant, *que la persécution était un legs des siècles passés et que c'était une guerre de religion traditionnelle.* Habitué à la politique suivie par l'Angleterre à l'égard de l'Irlande, peut-être cet habile diplomate oubliait-il que pour être traditionnelle une persécution n'est jamais légitime.

Au Japon, cependant, la déportation du 18 décembre 1871 ne fut pas suivie d'arrestations nouvelles, quoiqu'elles eussent été annoncées. Piqué au vif par un article du journal de Nagasaki, le gouverneur de cette ville y avait sans doute renoncé. La presse protestante, en signalant aux nations européennes avec lesquelles l'ambassade japonaise allait traiter la condition faite aux chrétiens du Japon, influa efficacement sur l'opinion. C'est grâce à elle et grâce aussi aux démarches du chargé d'affaires de France, M. le Comte de Turenne, et du

ministre d'Angleterre, M. Adams, que le gouvernement rendit à leurs foyers, dès la fin de janvier, les soixante et quelques chefs de familles déportés en dernier lieu le 18 décembre 1871. Bien plus, le gouvernement semblait disposé à rendre justice aux nombreuses victimes qu'il retenait captives depuis plusieurs années.

« Nos chrétiens pris au mois de décembre dernier, écrivait au Séminaire de Paris Mgr Petitjean (1), viennent d'être rendus à la liberté et à leurs familles, le 1er et le 2 février. Un seul d'entre eux a manqué à l'appel : il est mort en prison de la petite vérole. Ce consolant dénoûment doit être rapporté à Dieu sans doute, mais des causes secondaires l'ont préparé. Dès les premiers jours qui ont suivi cette dernière arrestation l'opinion publique s'est émue, les journaux anglais ont flagellé les persécuteurs, et les représentants des Puissances européennes, à l'exception du ministre d'Italie, ont fait des observations au gouvernement japonais. Par dessus tout, il y a eu pour ce gouvernement, la crainte de voir échouer son ambassade en Amérique et en Europe. Tout cela a pu déterminer la solution, cause de notre joie présente, et dont nous ne cesserons de rendre grâces à Dieu. Nous osons même espérer que nos chers déportés de janvier 1870, pourront, eux aussi, nous être rendus ! »

Il écrivait à la même date à un de ses amis du diocèse d'Autun : « Nous commençons à sortir de la vie cachée. Dans notre grande capitale de Yedo, nous avons en ce moment un collège pour l'étude des langues européennes : il compte déjà plus de deux cents élèves. Deux missionnaires ont la haute direction de ce collège et payent de leur personne en y professant le français. Nous y avons aussi des professeurs laïques pour l'anglais et pour l'allemand. Tant à Yedo qu'à Yokohama, nous

(1) Le 19 février.

sommes à la veille de fonder des établisements de religieuses pour le soin des malades et pour l'éducation des petits enfants, particulièrement des filles. Si Dieu daigne bénir toutes ces œuvres, nous aurons sous peu de temps devant nous un magnifique champ de travail. »

Dans les premiers jours du mois de mars, parut ce décret du Conseil suprême :

7e jour du 2e mois (9 mars 1872).

Notification du Conseil suprême.

« Dans le courant de l'année 1869 des chrétiens ont été déportés dans différents départements et confiés à la garde des préfets. S'il y en a parmi eux qui aient témoigné du repentir, ils devront être amnistiés. Selon le désir qu'ils auront manifesté, ils devront être inscrits parmi les habitants de votre juridiction ou bien renvoyés à leur pays d'origine. Vous voudrez bien mettre toute la vigilance nécessaire à l'accomplissement de ces formalités. Pour ceux qui seraient dénués de moyens d'existence, vous aurez à faire des propositions, en vous basant sur les règlements de l'assistance des pauvres, et à les envoyer au Ministre des finances (1). »

Signé : Conseil suprême.

Dans ce décret, il n'était fait mention que des prisonniers qui avaient « *témoigné du repentir* ». Mais, d'après les explications données par le gouvernement japonais, cette rédaction était faite en vue de satisfaire

(1) Un peu plus d'un mois après paraissait la circulaire suivante :
Circulaire du Ministre des Finances, 14e jour du 3e mois (21 avril 1872.)
« Parmi les chrétiens repentants, amnistiés en vertu de la notification du 9 mars 1872, il y en a qui se trouvent séparés de leurs familles et qui demandent à leur être réunis. Les préfets s'entendront entre eux pour faciliter la réunion des membres d'une même famille. Si malgré les recherches, le lieu de résidence de la famille ne peut être retrouvé, le chef de famille sera renvoyé à son lieu d'origine, où les autorités locales prêteront leurs bons offices pour lui permettre de reconstituer une famille. »

l'opinion publique, qui suivant lui était toujours hostile aux chrétiens, et tous les prisonniers devaient être mis en liberté sans condition.

Mais au bout d'un certain temps, à la lenteur apportée dans la mise à exécution de ces promesses on s'aperçut que le but du gouvernement en publiant le décret avait été principalement d'assurer le succès de son ambassade à l'étranger.

« D'après les dernières nouvelles reçues de Nagasaki, écrivait le 7 mai Mgr Petitjean, quarante-et-un chrétiens apostats ont été ramenés dans le cours du mois d'avril, et voilà tout. Il est vrai que le rapatriement, s'il doit se faire, s'exécutera moins vite que l'enlèvement ».

Et le 21 mai :

« Ce décret n'accorde la liberté qu'à ceux des prisonniers qui ont le malheur d'apostasier. Jusqu'ici le nombre de ces derniers est peu considérable. Nous ne sommes pas cependant sans crainte pour la foi des confeseeurs, soumise par là à une terrible épreuve. A l'apparition du décret, les ministres des Puissances étrangères, et en particulier le chargé d'affaires de France, ont fait, mais en vain, de nouvelles instances pour obtenir l'élargissement des prisonniers chrétiens. Leur nombre s'élève encore à plusieurs milliers, malgré tous les vides que la mort a faits parmi eux pendant ces deux dernières années ».

Les craintes de Mgr Petitjean, en présence de la séduisante tentation à laquelle les chrétiens allaient être exposés, étaient partagées par ses missionnaires.

« Le décret impérial du mois de mars va s'exécuter écrivait M. Cousin (1). Je crains qu'il ne devienne pour plusieurs une occasion de chute. J'ai reçu quelques chrétiens d'Owari et de Kishu. Les apostats seront tous

(1) Lettre à Mgr Petitjean, du 1er mai.

rapatriés le dixième jour du quatrième mois. Le sort des autres reste incertain jusqu'à cette date. Evidemment c'est une épreuve, et la plus terrible, que l'on réserve à nos chers confesseurs. Espérons que Dieu les soutiendra.

« A Owari, le mois dernier, il y avait eu un bon mouvement. Dix-sept de ceux qui étaient tombés et demeuraient impénitents s'étaient rétractés pour venir demander les sacrements. Mais à l'annonce de la liberté, ils sont revenus sur leur rétractation. Tous ceux qui s'étaient rétractés l'an dernier, et qui depuis lors sont en prison, restent fermes et promettent de persévérer quoiqu'il arrive. Motosuke, un de nos domestiques d'Osaka, m'a demandé de faire un voyage pour encourager ceux qui jusqu'ici sont restés fidèles et pour leur faire connaître le décret. Il leur dira que leur délivrance viendra tôt ou tard, et de mettre leur confiance en Dieu, afin de sortir de prison avec la victoire ».

Et pour montrer jusqu'à quel point la grâce divine agissait dans les âmes de ces malheureux prisonniers et pouvait leur donner de force, il ajoutait :

« A Owari, comme partout, les femmes sont dans une prison, et les hommes dans une autre. Un petit mendiant âgé de sept ans avait élu domicile près de nos chrétiennes emprisonnées. Bien qu'elles eussent à peine assez de nourriture pour elles-mêmes, elles trouvaient pourtant le moyen de passer, à travers les barreaux de leur cage, de quoi empêcher l'enfant de mourir de faim. Arriva l'hiver. Les prisonnières dirent à l'enfant d'aller ailleurs chercher un abri contre le froid. Mais lui resta là, dormant sous la gouttière et grelottant. Une nuit, le froid fut plus aigu. Le lendemain on n'entendit plus l'enfant gazouiller : il gisait sans mouvement sur sa natte glacée. Le soir venu, la fille de Motosuke réussit à sortir de la prison. Elle trouva l'enfant raidi par le

froid. Dans le doute s'il était mort ou vivant, elle le baptisa sous le nom de Jean, puis le cachant sous ses haillons elle l'emporta dans la prison. Là avec une autre de ses compagnes elle se coucha à côté de lui pour le réchauffer et fit si bien qu'il revint à la vie. Jean devint l'enfant adoptif des prisonnières. Mais bientôt reconnu par les gardiens chargés de la distribution du riz, il fut impitoyablement expulsé. Cependant, celle qui l'avait baptisé, ayant réussi à tromper encore une fois la vigilance des geôliers, sortit, prit l'enfant dans ses bras et alla le jeter dans la prison des hommes. Mêlé aux autres petits garçons, il ne fut point d'abord reconnu. Mais comme il suffisait d'une visite ou d'une inspection (*shirabe*) pour que tout fut découvert, personne n'osait se charger de répondre pour l'orphelin et l'on délibérait déjà sur son renvoi. Les choses en étaient là, lorsque la fille de Motosuke vint à mourir. Le père fut navré de douleur. « Ma fille avait fait le *kan-shin*, disait-il, où est son âme ? Il est vrai que depuis un an elle s'était rétractée, et qu'à la suite elle a toujours souffert en prison... Et puis, ajoutait-il, c'est elle qui a baptisé Jean ! » Bref, l'enfant est aujourd'hui réfugié auprès de moi, et Motosuke me demande de l'adopter en souvenir de sa fille, dont le corps a été jété dans les fossés du château avec les mendiants, les suppliciés et tout ceux qui n'ont pas droit à la sépulture. Il y a déjà là les ossements de bien des confesseurs. Fasse le ciel qu'ils soient un jour glorifiés ! Le petit Jean récite le *Tenni mashimasu* (Pater) et le *garashia michi michi* (Ave Maria), il ne sait guère le Credo. Mais on lui avait promis qu'à Osaka on lui ferait voir Celui qui est ressuscité le troisième jour. Le chrétien qui l'a amené n'y songeait plus et s'oubliait à raconter à tout mon monde les nouvelles de là-bas, quand maître Jean n'y tenant plus coupe la conversation et s'écrie. « Mais où est-il

donc ? » — « Qui ? » — « Celui qui est ressuscité le troisième jour. » On lui a montré le crucifix et les tableaux de la chapelle. Il a trouvé tout cela très beau. Malgré tout il est mécontent : ce n'est pas ce qu'il avait rêvé.

« J'ai vu Zen-saburo qui est sorti de sa prison de Koriyama pour venir se confesser. Il a été tenu cinq mois seul dans un cachot, et laissé neuf jours sans nourriture. Il est très affaibli et la marche l'avait mis dans un piteux état. Je voulais le garder au moins une nuit pour qu'il se reposât : « Non, répondit-il, il faut que je retourne à Koriyama. Il y a un baptême à faire, et personne ne sait la formule. » Il est reparti aussitôt après s'être confessé pour reprendre sa place dans la prison qu'il partage avec quatre autres chrétiens, auxquels il a été dernièrement réuni. »

Les mois s'écoulèrent et la fin de l'année arriva sans qu'aucun décret nouveau eût rendu à la liberté les prisonniers restés fidèles. « On élargit les apostats, même ceux qui se sont rétractés, écrivait Mgr Petitjean à la date du 4 juin. Quant à ceux qui sont demeurés fermes, leur situation n'est pas changée. »

En juillet, le nombre des déportés revenus à Urakami, par suite de faiblesses rétractées ou non dans la confession de la Foi, était de cinq cents environ. Les autres, au nombre de près de trois mille étaient morts, ou souffraient encore dans les prisons de l'exil.

« Malgré tout ce que le gouvernement a dit et promis, écrivait le 5 octobre M. Cousin, il ne paraît nullement disposé à élargir les chrétiens qui ne voudront pas apostasier. A Kaga, il y a un mois, on a annoncé que tous ceux qui voudraient rentrer à Nagasaki n'avaient qu'à en faire la demande ; mais la condition essentielle était qu'il fallait signer de son sang la promesse de n'être plus chrétien. Une dizaine seulement ont eu la faiblesse d'apostasier, et ils ont été renvoyés sur le champ. On

n'a rien dit aux autres. On prépare, en ce moment, une prison commune, d'où ils ne pourront sortir que pendant le jour et en demandant une permission au chef des gardes, dont l'habitation se construit au centre même de la prison. Ils ne pourront plus venir à Osaka.

« Les chrétiens de Yamato sont réunis à ceux de Furuichi, dans une enceinte gardée par des officiers. Ils ne pourront venir ici qu'en passant par dessus les murs de clôture. Parmi eux deux seulement ont apostasié, ils ont été renvoyés à Nagasaki. A Isé, les même mesures ont été prises. La condition de ceux qui restent est plus mauvaise que par le passé, et ils n'ont aucun espoir de revoir jamais leur pays. A Owari, on fait chaque soir l'appel des prisonniers ; ils ne peuvent plus même aller en ville faire leurs petites provisions, et par conséquent, leurs relations avec Osaka sont à tout jamais rompues.... A Kishu, rien n'est changé depuis longtemps ; mais presque tous les jours on fait comparaître les confesseurs de la Foi pour les pousser à apostasier. Je tiens à ne rien exagérer. Je ne veux pas dire que l'on emploie, en ce moment-ci, les tortures pour forcer nos chrétiens à renier Dieu ; mais j'affirme qu'aucun des chrétiens, avec qui j'ai eu des communications, ne pense pouvoir obtenir de rentrer à Nagasaki autrement que par l'apostasie. C'est ce qu'il importe de constater après les promesses qui ont été faites....... »

II

L'opinion devient moins défavorable aux étrangers. — Le gouvernement japonais s'applique à calquer sa nouvelle organisation sur celles des nations européennes. — Il nous emprunte nos inventions et nos usages. — Les missionnaires commencent à pressentir la fin de la persécution. — Ils obtiennent quelques conversions de payens à Hakodate, Yokohama, Kobé et Osaka. — Etat des chrétientés du Kyu-shu. — Elles comptent environ 10.000 fidèles. — Beaucoup d'autres descendants de chrétiens n'ont point encore osé se déclarer. — Tableau des sacrements administrés, malgré la persécution, en 1871 et 1872. — Précieux concours donné aux missionnaires par leurs catéchistes. — Début de l'œuvre de la Ste-Enfance. — La Rde Mère Sainte-Mathilde établit au Japon les Dames de Saint-Maur.

Cependant, tandis qu'au cours de leur voyage dans les Etats-Unis, et au contact de la civilisation occidentale, les ambassadeurs japonais commençaient à sentir leurs idées se modifier, au Japon même une évolution s'opérait dans le même sens. L'opinion générale commençait à y être moins défavorable aux étrangers. Depuis que le pouvoir absolu de l'Empereur avait été consacré par la défaite des Tokugawa (1), le gouvernement ayant à sa tête le prince Sanjo avait été entraîné à poursuivre la destruction complète de l'ancien régime féodal. Par un décret du 29 août 1861, il avait aboli les anciennes provinces (*kuni*) et leur avait substitué la division territoriale et administrative en départements (*ken*). Il cherchait, au milieu de nombreuses difficultés, à constituer une armée nationale recrutée parmi les jeunes gens de l'empire sans distinction de classes. C'est dans ce but qu'il avait autorisé les samuraï à quitter leurs deux sabres, et à se marier dans le peu-

(1) Le 1er novembre 1870.

ple, et qu'il diminuait chaque jour le nombre de ceux auxquels l'Etat servait une rente. D'autre part, afin de réduire le nombre et la puissance des bonzes, il avait permis aux prêtres de toutes sectes d'user pour leur nourriture de toute espèce de viande, de se marier, de laisser croître leurs cheveux et de se vêtir comme ils l'entendaient en dehors des cérémonies religieuses. Partout il s'efforçait d'établir l'unité : dans les impôts, les codes, l'instruction, la monnaie. Et c'est en s'appliquant à calquer son organisation sur celle des nations européennes qu'il était amené à s'assimiler leurs inventions et leurs usages. Les postes et télégraphes s'établissaient. Plusieurs chemins de fer étaient en voie de construction, des compagnies de bateaux à vapeur se fondaient, et peu à peu une vraie passion pour toutes les choses de l'Europe paraissait s'emparer du Japon (1). Les missionnaires n'auguraient point mal de l'ardeur quelque peu juvénile, que le pays mettait à s'assimiler tout ce qui venait de l'étranger. Ils entrevoyaient, que l'élan auquel il s'abandonnait le conduirait plus loin qu'il ne pensait, et à plus d'un indice ils pressentaient déjà la fin peu éloignée de la persécution. Excepté Niigata, où les efforts des missionnaires demeuraient sans effet, partout ailleurs un réveil semblait se produire dans les âmes, et annoncer que le temps des travaux purement préparatoires touchait à son terme. A Hako-

(1) « La manie du moment, écrivait de Niigata le 28 octobre M. Evrard, c'est le journal. En quelques mois une nuée de gazettes japonaises viennent d'éclore. On est persuadé que l'unique moyen d'éclairer les esprits, c'est la presse. Ces jours-ci le gouverneur de notre ville, en portant un arrêté pour faire lire la gazette aux détenus dans les prisons, vient de se faire une réputation extraordinaire *d'éclairantiste*. Rien de semblable ne s'était vu jusqu'à ce jour par la raison toute simple que les journaux n'existaient pas. Il ne faudrait pas se figurer cependant qu'ils soient fort éclairants pour le bien. Ce qui domine dans ces feuilles, c'est le récit des scandales. Je me demande parfois si, dans l'esprit de nos gens, éclairer et obscurcir ne sont pas synonymes. »

date, à Yokohama, à Osaka et à Kobé. quelques conversions avaient déjà été obtenues parmi les payens. Plusieurs baptêmes d'adultes et plusieurs premières communions avaient eu lieu à Pâques et à la Pentecôte. A Nagasaki, le ministère auprès des chrétiens, qui n'avait à peu près jamais été tout à fait interrompu était devenu considérable. D'après M. Poirier, voici quelle était la situation de cette chrétienté au 2 décembre 1872. Elle se divisait en quatre districts principaux :

Nagasaki, Urakami et Omura formaient le premier. Nagasaki même ne comptait que quelques chrétiens. Urakami, déduction faite des chrétiens morts en prison ou dans l'exil, comptait environ 500 apostats pour la plupart rétractés, et 1.500 chrétiens demeurés fermes et encore déportés.

Le deuxième district, qui comprenait les îles de l'entrée du port de Nagasaki et Sotome, comptait de 550 à 650 familles chrétiennes (1).

Les iles Goto formaient le troisième district et comptait 678 familles chrétiennes (2).

Les îles Hirado, Madarashima et Kuroshima (3) formaient le quatrième district et comptaient 423 familles chrétiennes.

Le chiffre total de ces trois derniers districts était donc de 1640 à 1650 familles chrétiennes, soit en comptant en moyenne cinq personnes par famille : 8.200 chrétiens. Si l'on y ajoutait les exilés d'Urakami, on arri-

(1) Il y en avait à Kageno, 15; à Kaminoshima, 53; à Magome, 50; à Daimyoji, 90 : à Takashima, 40; à Oyama, 14; à Nagata, 30; à Kurosaki (Sotome), 90; à Shittsu (Sotome), 170; enfin quelques familles à Makino et Konoura près de Shittsu.

(2) Fukayeshima comptait 329 familles; Hisakashima (bien réduite en 1869), 85 familles : Wakamatsushima, 15 familles; Nakadorishima et Nozakishima, 254 familles.

(3) Hirado comptait 200 familles; Kuroshima, 198 familles; Madarashima (en Karatsu), 25 familles.

vait à 10,000 environ, qui avaient rejeté toute pratique superstitieuse et demeuraient uniquement attachés à la Foi de leurs pères, à la religion catholique.

En outre de ces 10,000 fidèles, il existait encore beaucoup d'autres descendants des anciens chrétiens, qui connaissaient les missionnaires, mais n'osaient encore se déclarer à eux. « Dans une seule île, disait M. Poirier, près de Hirado, à Ikitsuki, il y en a plus de 8.000. D'autres, beaucoup plus nombreux, dont on ne peut évaluer le nombre, se trouvent dispersés dans le Kyu-Shu et surtout à Amakusa, Shimabara, Omura, Chikugo, Kurume, Hizen, etc. Ils conservent tous plus ou moins de pratiques chrétiennes, spécialement le nom de l'âme et quelques prières soit latines, soit japonaises. Peut-être sont-ils cent mille dans le Kyu-Shu. Quelle moisson pour le jour de la liberté religieuse ! Dieu veuille qu'il arrive bientôt ! »

A ce dénombrement des chrétiens, M. Poirier joignait le tableau des sacrements conférés en secret pendant les deux années 1871 et 1872 (1). Nous reproduisons ce tableau parce que les chiffres en sont éloquents et montrent ce que peuvent faire des hommes animés de l'esprit de Dieu, aux heures qui semblent les moins favorables à leur action.

Nombre d'enfants de chrétiens baptisés		en 1871-72 :	650 à 700 (2).
—	d'adultes baptisés en	1871	250
—	—	1872	1220
—	de confessions en	1871	1170
—	—	1872	1920

(1) Les chrétiens, on s'en souvient, venaient le soir, en petit nombre, et chacun à un jour fixé. « Il y en a, disait le missionnaire, qui ont plus de quarante lieues à faire en mer pour venir jusqu'ici. Rien ne les arrête. Il nous arrive des enfants de dix ans, comme des vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans. »

(2) Chaque village avait à peu près deux baptiseurs.

Nombre de communions	en 1871	1050
— —	1872	1569
— de confirmations en 1871 et 1872		429
— d'extrême-onctions en 1871 et 1872		71

La difficulté pour les missionnaires de se rendre auprès des mourants fit que beaucoup ne purent recevoir les derniers sacrements. « C'est pour nous, écrivait M. Poirier, une très vive peine, quoique nous soyons rassurés sur leur salut. Il est arrivé à différentes reprises que malgré notre défense, motivée par le danger auquel les malades se trouvaient exposés, on nous en a amené. ainsi que des veillards infirmes, de vingt, trente et quarante lieues. Comment ne pas admirer une telle foi, et ne pas être heureux de se dévouer au salut de ces âmes, qui s'exposent à tant de périls pour gagner le ciel ? »

Les missionnaires eussent été impuissants à obtenir ces résultats sans le concours de leurs catéchistes. Le Japonais est naturellement porté au prosélytisme. Ces catéchistes étaient jeunes pour la plupart, mais bien choisis. Ils étaient quatre-vingt-cinq, tant hommes que femmes, répartis dans les diverses chrétientés. Plus de la moitié d'entre eux avaient reçu pendant quatre ou cinq mois une instruction plus soignée, les hommes à la mission, les femmes chez Mme Salmon. Cette admirable chrétienne, qui malgré son âge avancé n'avait pas craint de traverser les mers pour aller travailler près de son fils à l'œuvre de Dieu, était à Nagasaki la Providence des personnes de son sexe. Elle donnait l'hospitalité aux chrétiennes. Et c'est chez elle, dans sa chapelle particulière, que le missionnaire pouvait les instruire et leur donner les sacrements. En parlant des services rendus par les catéchistes, M. Poirier disait : « Cette œuvre des catéchistes est essentielle pour la mission. Sans ces auxiliaires nous ne pourrions pres-



LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE MATHILDE

Supérieure des religieuses de Saint Maur, au Japon

que rien faire vu notre petit nombre, et surtout le manque de liberté. »

Une autre œuvre, qui devait plus tard prendre une grande extension au Japon, y était née comme spontanément. Les enfants payens en danger de mort étaient recherchés et baptisés, et une vingtaine de pauvres petits abandonnés avait été recueillis et placés dans des familles chrétiennes. C'était le commencement de la Sainte-Enfance. L'arrivée au Japon, à la fin de juin, de cinq religieuses de Saint-Maur, conduites par la R[de] Mère Sainte Mathilde, jusque-là supérieure à Singapore, allait donner une grande impulsion à cette œuvre si belle, si touchante, si catholique.

Ainsi, on le voit, ce n'était pas en vain que les soldats de Jésus-Christ avaient arboré sur la terre du Japon l'étendard de sa croix. Ce n'était pas en vain que les fils des anciens chrétiens ralliés à la vue de cette croix souffraient à cette heure persécution pour la justice et pour la vérité. Ils conquéraient peu à peu au sein du peuple le plus ombrageux et le plus fier de l'Asie la première de toutes les libertés : la liberté religieuse.

III

L'arrivée en Europe des ambassadeurs japonais émeut tous ceux qui compatissent au sort des chrétiens persécutés de Nagasaki. — La presse catholique est unanime à réclamer leur délivrance. — M. Léon Pagès adresse au membre de l'Assemblée constituante un mémoire sur *La persécution des chrétiens au Japon, et l'ambassade japonaise en Europe*. — Interpellation de M. le comte Desbassayns de Richemont à la tribune française. — Réponse de M. de Rémusat. — A Bruxelles, la foule se presse sur le passage des ambassadeurs et demande à grands cris la mise en liberté des chrétiens.

Lorsque le traité américain eût été à peu près élaboré, la conclusion définitive en fut ajournée jusqu'après le retour des ambassadeurs au Japon. Ceux-ci quittèrent Washington le 31 octobre 1872 et arrivèrent bientôt après en Angleterre. Tandis que Sir Harry Parkes travaillait avec Lord Granville à la révision du traité anglo-japonais, l'opinion commençait à s'émouvoir en France et dans les autres nations catholiques de l'Europe. Ceux qui savaient compatir au sort des chrétiens du Japon étaient nombreux. Ils se demandaient à cette heure, où la fameuse ambassade parcourait pompeusement le monde, ce que devenaient ces innocents persécutés pour la Foi.

« Donnez-nous aussi souvent que possible des nouvelles du Japon, écrivait-on aux *Missions catholiques*. Continuez à faire connaître au monde chrétien le lent martyre de nos frères. Soyez leur persévérant et infatigable avocat. Qu'il est douloureux et humiliant de voir accueillir avec honneur par l'Europe les représentants du souverain, qui chez lui, à cette heure même, torture et fait mourir ses propres sujets, coupables uniquement de professer notre foi. Comment aucun gouvernement

n'a-t-il le courage d'une protestation ou d'une simple remontrance au nom des droits les plus sacrés de l'humanité, des droits de la conscience?... »

Et encore :

« Depuis ce 27 septembre, où l'on nous apprenait que 1200 de nos frères sont morts dans l'exil ou dans les tortures, et que 2.000, placés entre l'apostasie et une mort affreuse, continuent de languir et de mourir, depuis ce 27 septembre, plus un mot ! J'ai cherché, j'ai attendu la suite des nouvelles sur nos frères japonais, exilés ou prisonniers depuis 1870, qui s'éteignent dans les souffrances et dans la mort. Plus rien ! D'un signe, l'Angleterre pourrait faire cesser la persécution. Faute de nouvelles assez précises et assez répandues, l'Angleterre officielle ne fait rien, rien que fêter Iwakura... »

Dans son numéro du 5 octobre, la *Westminster Gazette* poussait à une souscription nationale pour forcer le gouvernement à s'occuper de la délivrance des chrétiens japonais. « C'est par les journaux, disait-elle, que cette cause urgente et incomparable doit être traitée devant l'opinion publique, à laquelle les gouvernements finissent toujours par obéir. »

C'est à ce moment qu'en France M. Léon Pagès publiait son mémoire sur *La persécution des chrétiens au Japon et l'ambassade Japonaise en Europe*, qu'il destinait aux membres de l'Assemblée constituante et qui ne fut pas sans influence sur l'opinion.

Enfin, la voix des missionnaires franchissant les mers venait retentir à cette heure décisive au cœur de la patrie française, et lui demander justice. « Au moment où je vous écris, mandait à Paris M. Armbruster, de nombreux athlètes continuent dans l'exil et dans les prisons à souffrir et à mourir. Si, en quelques endroits, les rigueurs ont diminué, partout ailleurs la situation est demeurée la même. Le gouvernement japonais en-

tre dans la voie du progrès européen et il affiche sa prétention à prendre place parmi les nations civilisées. Aussi, beaucoup de gens trompés par les apparences se sont-ils refusés à croire les récits, authentiques cependant. des barbaries exercées contre les chrétiens inoffensifs. Il faut le dire, à la honte de ce gouvernement, des centaines de chrétiens souffrent encore pour la Foi, les édits de persécution subsistent et continuent de faire insulte sur les places publiques à notre honneur et à nos convictions religieuses ».

Aussi, ce fut un soulagement pour toutes les consciences catholiques d'entendre à la tribune française M. le comte Desbassayns de Richemont, député des colonies, appeler dans la séance du 7 décembre 1872 l'attention de la chambre sur la persécution religieuse au Japon et invoquer son intervention en faveur des chrétiens de ce pays (1). Les applaudissements qui accueillirent le discours de M. Desbassayns de Richemont prouvèrent quelles sympathies cette noble cause rencontrait dans l'Assemblée nationale ; et la réponse de M. de Rémusat, par les assurances qu'elle contenait, donna enfin l'espoir, qu'il serait mis un terme à « *l'odieuse et inhumaine* » persécution qui durait depuis six ans.

On nous saura gré de reproduire, d'après le *Journal*

(1) A la fin de la session législative de 1870, M. Chesnelong rapporteur du budget avait déjà élevé la voix en faveur des chrétiens persécutés du Japon. Saisissant l'occasion d'une demande de crédit exprimée par le ministre de la marine pour la station navale du Japon, il avait, au nom de ses dix-sept collègues, non seulement proposé d'accorder les 290.000 fr. demandés par le ministre, mais émis l'avis de renforcer la station navale, et fait valoir à ce sujet les considérations les plus nobles, les plus françaises et les plus chrétiennes. Voici ses paroles : « La première allocation de 290.000 francs serait destinée aux dépenses de la station navale du Japon. Le total des importations et des exportations de la France avec ce pays s'est élevé à 80 millions en 1868. L'entretien de forces navales y est d'autant plus nécessaire, en présence d'intérêts français si sérieusement engagés, que des dissensions intestines agitent le Japon depuis deux années, et que la persécution religieuse se mêlant aux vengeances politiques,

officiel, le compte rendu *in-extenso* de cette partie de la séance du 7 décembre.

M. le comte Desbassayns de Richemont. — Messieurs, l'un de nos honorables collègues, qui siège de ce côté de l'Assemblée (la gauche), a appelé hier notre attention sur les faits douloureux dont la côte orientale d'Afrique est encore le théâtre, et il a demandé à M. le ministre de la marine de vouloir bien donner des instructions aux officiers français qui commandent dans ces parages, pour qu'ils s'entendent avec les croiseurs anglais, de manière à mettre un terme, si c'est possible, à un crime de lèse-humanité ; je veux parler de la traite des noirs. Je demande la permission d'adresser à M. le Ministre des affaires étrangères, que j'ai eu l'honneur de prévenir, une question analogue, sur un fait non moins douloureux, et qui éveillera, j'en suis certain, la sollicitude de l'Assemblée tout entière car il s'agit aussi d'une question d'humanité au premier chef.

Vous savez tous, Messieurs, qu'un des empires jusqu'ici les plus immobiles de l'Extrême-Orient, l'empire du Japon, nous a donné, depuis peu de temps, le spectacle le plus extraordinaire et le plus nouveau. Secouant tout d'un coup sa léthargie séculaire, sortant

les chrétiens indigènes y sont traités avec un fanatisme féroce. Depuis la proclamation d'avril 1868, qui interdit aux Japonais chrétiens l'exercice de leur religion, on a exilé des familles pour des destinations inconnues, livré des femmes, à prix d'argent, à l'esclavage, massacré des enfants, malgré les protestations impuissantes des ministres européens. C'est une douleur de penser que, dans des contrées visitées par les pavillons des nations civilisées, un souverain s'arroge le droit de jeter ce défi sanglant aux droits les plus sacrés de la conscience humaine et d'exterminer des innocents au seul titre de chrétiens. Espérons que les Puissances d'Europe et d'Amérique se concerteront pour mettre un terme, par leurs représentations, à ces extravagantes atrocités. En prévision, d'ailleurs, de mesures qui pourraient s'étendre aux chrétiens étrangers, la dignité et la prudence conseillent de renforcer la station navale qui doit assurer dans le Japon l'observation des traités et le respect du pavillon français. »

de l'exclusivisme absolu, qui était le caractère spécial de sa politique, cet empire s'est pris de goût, je dirais presque de passion, pour la civilisation occidentale. Non seulement il a cherché à introduire chez lui nos arts, nos découvertes, mais encore il s'est adressé aux plus grands états civilisés des deux mondes, aux Etats-Unis, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la France, et tous nous avons répondu généreusement à son appel en lui envoyant nos savants, nos magistrats, nos professeurs. Aussi, de toutes parts des écoles s'ouvrent, les vieilles lois se modifient, les chaires de droit public se fondent, on va même jusqu'à embrasser nos modes et à se revêtir de nos uniformes et de nos costumes. Nous n'aurions, Messieurs, qu'à admirer et à applaudir, si ce même empire ne nous offrait pas en même temps le contraste le plus inattendu, et, je ne crains pas de le dire, la scène la plus douloureusement scandaleuse. Jusqu'ici en effet, nous étions habitués à considérer les persécutions contre les chrétiens comme les récits des âges antiques ou comme les actes des peuples barbares. Qui nous eût dit que nous serions appelés à voir sous nos yeux associer la pratique de la persécution à la pratique du progrès moderne, et que les mêmes courriers nous apporteraient la nouvelle de l'inauguration d'un chemin de fer, au milieu des bravos enthousiastes des populations, et celle du supplice persévérant d'hommes dont le crime est d'adorer Jésus-Christ ! (*Mouvement*). Les renseignements publiés, il y a quelque temps, dans certaines feuilles, nous avaient fait espérer que le gouvernement japonais, logique avec lui-même, avait mis fin aux mesures persécutrices. Malheureusement des renseignements plus récents ont détruit cette espérance, et nous permettent de dire que, sur les trois mille chrétiens déportés, mille sont morts après des souffrances de tout genre, et les autres languissent au fond de leur

exil, dans la misère qui les accable et dans les mauvais traitements que les déciment.

« Ces faits, Messieurs, sont assez éloquents pour qu'il ne soit pas besoin d'y ajouter de commentaire. Je me bornerai à rappeler à l'Assemblée que le Japon, justement jaloux de conquérir une position mieux assurée dans le concert des nations civilisées, envoie en ce moment même une ambassade solennelle visiter les différentes Puissances européennes. J'ai donc cru le moment propice pour demander à M. le Ministre des affaires étrangères s'il peut nous donner quelques renseignements sur les faits, que j'ai eu l'honneur d'exposer devant l'Assemblée, si quelques démarches diplomatiques ont été faites, si enfin il ne croit pas voir dans la présence de l'ambassade japonaise en Europe une circonstance opportune pour faire entendre sur ce sujet, si profondément grave et si profondément douloureux, la voix de la France. (*Vives marques d'assentiment.*) En effet, Messieurs, vous ne me démentirez pas, si je dis que la France est demeurée dans le monde, et malgré ses malheurs, la première des nations chrétiennes... (*Très bien! très bien!*) La tribune française a été de tout temps au service des persécutés, et je suis convaincu que j'entrerai dans la pensée de M. le Ministre des affaires étrangères lui-même, si je dis qu'à travers toutes les crises et à travers tous les régimes la France n'abdiquera jamais une protection, qui est peut-être le plus grand honneur de son histoire. (*Très bien! très bien! — Vifs applaudissements à droite et au centre droit.*)

M. le Ministre des affaires étrangères. — L'Assemblée ne doute pas, non plus que l'honorable préopinant, de la vive sollicitude qu'inspire au gouvernement l'objet de la question dont il vient de l'entretenir. Les renseignements nouveaux, que l'honorable préopinant a

reçus, et je voudrais que ces renseignements ne fussent pas complètement exacts, donnent lieu de croire que des persécutions mal connues continuent au Japon et ont eu des résultats plus tristes, plus déplorables, que ne nous les avaient fait connaître, jusqu'à présent, nos renseignements officiels. Il y a déjà quelque temps que j'avais reçu une dépêche qui, en éveillant mon attention sur ce douloureux sujet, semblait cependant réduire les évènements à des proportions moins graves que celles que leur donnent les renseignements que l'honorable membre a reçus. Sur ce premier avis j'avais écrit à notre chargé d'affaires pour lui demander des détails plus précis ; je les attends encore.

« L'assemblée doit savoir qu'on a pour ainsi dire découvert dans l'intérieur des terres du Japon une colonie chrétienne qui existait depuis longtemps, qui est un reste, un intéressant débris des anciennes missions. Il paraîtrait que c'est cette colonie qui, par je ne sais quel caprice de quelque autorité locale, aurait été dispersée et exposée à de cruels traitements. On nous a assuré que la persécution, quoique odieuse et inhumaine, n'avait pas été sanglante, mais tout au moins a-t-elle abouti à des traitements qui ont pu compromettre avec le temps non seulement la sûreté, la liberté, mais la vie même de ceux qu'elle avait frappés. Nous nous occuperons avec la plus grande sollicitude d'obtenir des renseignements précis. Nous nous efforcerons d'exercer l'influence que nous pouvons avoir auprès d'un gouvernement, qui en effet n'est pas inaccessible à la voix de la civilisation ; nous nous empresserons d'user de cette influence pour obtenir de lui des procédés plus dignes d'une nation, qui veut se faire compter parmi les nations civilisées. (*Très bien! très bien !*) Nous attendons, en effet, une ambassade solennelle et importante. Rien n'indique jusqu'ici que cette

ambassade ait un autre but que d'étudier les arts d'Europe, les chemins de fer, les télégraphes électriques, toutes les curiosités, toutes les nouveautés qui ont illustré notre siècle. Non seulement nous nous empresserons de lui faire connaître toutes ces choses précieuses, de l'initier à tous les bienfaits matériels de la civilisation moderne, mais nous ne négligerons aucune occasion de faire en sorte, qu'en retournant en Asie elle apprenne aux populations japonaises quelque chose de plus précieux : l'humanité et la tolérance. *(Très bien ! très bien !)*

Le langage d'une partie de la presse en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et en Italie prouva que l'opinion publique n'était pas restée indifférente à la vaillante et chrétienne attitude prise par M. le comte Desbassayns de Richemont. L'écho en vint aux oreilles des ambassadeurs japonais. Dans les rues de Bruxelles, la foule pressée sur le passage de leurs voirures alla même jusqu'à réclamer à grands cris la délivrance des chrétiens japonais. Les représentations, qui leur furent faites par les divers cabinets européens, devaient suffire du reste à leur démontrer que la liberté de conscience était la première des conditions, qui s'imposait à un peuple aspirant à prendre rang parmi les nations vraiment civilisées. A la louange d'Iwakura, d'Okubo et des autres membres de l'ambassade, nous devons dire que rompant avec d'anciens préjugés, ils le comprirent et eurent le courage de réclamer eux-mêmes la mise en liberté de tous les chrétiens prisonniers.

LIVRE QUATRIÈME

LA FIN DE LA PERSÉCUTION ET SON LENDEMAIN

(1873-1875)

CHAPITRE PREMIER

1873)

I

Divers indices donnent à croire aux déportés, que la fin de leur exil est proche. — Aventure du vieux Motosuke. — Un bonze lassé dans ses prédications pour convertir les chrétiens. — Les journaux apportent au Japon l'interpellation de M. le comte Desbassayns de Richemont. — Les représentants étrangers conseillent au gouvernement japonais d'accorder spontanément la liberté religieuse. — Dépêche du ministre des affaires étrangères Soye-shima à M. Fé d'Ostiniani, doyen du corps diplomatique. — Le *Journal officiel* annonce l'abrogation des édits proscrivant le Christianisme au Japon, et la mise en liberté des chrétiens. — Défiance avec laquelle cette nouvelle est accueillie en Europe par la presse catholique. — Le décret libérateur du du 14 mars. — Dépêche et lettre de Mgr Petitjean affirmant la fin de la persécution. — Les chrétiens déportés regagnent Nagasaki. — Les premiers arrivés ont la joie de célébrer dans cette ville la fête de Pâques. — Plusieurs de leurs bandes traversent Osaka et Kobe. — Les missionnaires se portent au devant d'eux, les reçoivent dans leurs maisons, leur louent des barques, et les approvisionnent de riz. — « Il n'y a plus qu'un seul souverain dans l'univers, qui est celui de Rome ! » — Le gouvernement déclare qu'il ne faut voir dans les mesures prises par lui qu'un acheminement vers la tolérance. — Mgr Petitjean à Nagasaki. — Extrême dénûment des chrétiens d'Urakami. — Leurs frères des contrées voisines viennent à leur secours. — La fête de la Sainte Trinité est choisie pour rendre à Dieu des actions de grâces. — Lettre des chrétiens au Souverain Pontife. — Lettre du Souverain Pontife. — État de la mission au sortir de la persécution. — Arrivée de quinze nouveaux missionnaires. — Mgr Laucaigne est nommé évêque d'Apollonie et auxiliaire du vicaire apostolique. — M. Armbruster est rappelé à Paris pour repré-

senter le Japon dans le conseil du Séminaire des Missions Etrangères. — Apostolat des protestants et des schismatiques russes. — Part qui revient à la France dans cette première victoire obtenue en faveur de la liberté de conscience.

Dès la fin de 1872, le bruit se répandit au Japon parmi les indigènes et les étrangers, que le gouvernement allait enfin mettre un terme à la persécution, qui depuis trop longtemps et sans profit le deshonorait. Déjà les chrétiens déportés se voyaient traités de jour en jour avec moins de rigueur.

« Presque partout, écrivait d'Osaka le 24 janvier 1873 M. Cousin à Mgr Petitjean, il y a du nouveau dans l'air : quelque chose se prépare. Les chrétiens d'Isé ont été envoyés à dix lieues plus loin, mais il leur est laissé plus de liberté qu'avant. On leur permet facilement de s'absenter trois jours de suite pour faire du commerce. On leur dit que s'ils veulent une permission plus longue, ils n'ont qu'à la demander, que pour sortir du ken des passeports leur seront délivrés et qu'on les fera même accompagner par des gardes, s'ils le désirent. Ils travaillent à leur guise. A Owari ils sont toujours enfermés, mais on a fait la visite de leurs effets pour remplacer tout ce qui ne peut plus servir. A Tosa, c'est à peu près la même chose. On leur dit qu'ils rentreront, mais que l'époque n'est pas fixée et qu'on a l'ordre de leur préparer des habits. A Yamato, tous les trousseaux sont remis à neuf. Mais on dit aux prisonniers que c'est pour les envoyer aux mines, où il fait très froid. Plusieurs fois déjà ils auraient dû partir. Cependant, le jour venu, il y a toujours eu quelque prétexte pour les faire rester. Je doute qu'on les y envoie, et quand même cela arriverait, je crois que ce serait pour tenter une dernière épreuve, et qu'ils n'y demeureraient pas pour longtemps. Tous les jeunes gens au-dessus de dix-huit ans et au-dessous de vingt ont été sé-

parés de leurs parents et envoyés à Nara, où ils sont très bien traités. On dit qu'ils sont trop faibles pour le rude travail des mines. Voilà quinze jours que cela s'est passé, et le départ pour les mines n'a pas encore eu lieu.

« En vérité, Monseigneur, tout semble devoir se terminer bientôt à la gloire de nos persévérants confesseurs ».

Nous avons vu que le vieux Motosuke, le serviteur de M. Cousin à Osaka, avait obtenu de se rendre auprès des prisonniers des environs, afin de les encourager à se montrer fermes jusqu'au bout, l'heure de leur délivrance ne paraissant pas éloignée. Reconnu pour chrétien, il fut conduit devant le gouverneur de Nara. Celui-ci allait donner l'ordre de télégraphier à Nagasaki, pour avoir des renseignements sur son compte, lorsque Motosuke se réclama hautement de M. Cousin, professeur au collège impérial d'Osaka. Il fit si bien, qu'on le ramena dans cette ville le jour suivant, en voiture et avec toutes sortes d'égards, afin de le remettre au *saibansho* (tribunal). Grand fut son désappointement quand, après avoir été renvoyé de là à la douane (1) comme domestique d'Européen, il se vit emprisonné à deux pas de la maison de son maître. C'est en vain qu'il demanda à faire venir ses habits et son lit, suivant la règle en usage dans cette prison préventive, toutes précautions furent prises pour que M. Cousin, qui le croyait toujours à Nara, ne fut point averti. Motosuke resta dix-huit jours dans cette prison, après lesquels il fut transféré dans une autre, voisine du palais du gouverneur. Le hasard voulut que dans le trajet le *kurumaya* (2) de la mission l'aperçut, et put avertir M. Cousin, lequel se mit aussitôt en campagne pour obtenir que son

(1) C'est là qu'à cette époque se traitaient toutes les affaires avec les Européens.

(2) Traineur de voiture.

domestique fut relâché. Or, pendant sa détention, Motosuke avait subi devant le *sanji* (vice-gouverneur) un interrogatoire, auquel se reconnaissait la transformation opérée déjà dans l'esprit des officiers japonais. Motosuke était garrotté.

— « Tu as été arrêté, lui dit le sanji, tu t'es dit chrétien. Mais les officiers de Nara ont affirmé que tu as abandonné cette religion. Est-ce vrai ? »

— « C'est un mensonge. »

— « Alors, c'est maintenant que tu l'abandonnes. »

— « Comment pourrais-je le faire ? Et comment pouvez-vous me le demander ? Vous venez de publier par ordre de l'Empereur de prendre le calendrier chrétien, d'observer le dimanche. comme les chrétiens ; si vous me défendez à moi d'être chrétien, vous voulez donc m'obliger de désobéir à l'Empereur ? »

Alors le sanji dit aux gardes :

« Otez-lui ses liens et retirez vous. »

Puis présentant une chaise à Motosuke, il le fit asseoir près de lui, à la table où il se tenait, et commença ainsi :

— « Eh ! bien, oui, jusqu'ici l'Empereur avait cru que cette religion était mauvaise, et c'est pour cela qu'il l'interdisait, mais maintenant il a reconnu qu'elle était bonne, et la permet. Déjà il a inauguré le calendrier, et ce n'est plus un crime d'être chrétien, mais on ne peut pas tout faire en un jour. Raconte-moi ce que tu sais de ta religion. »

— « Je n'en sais pas beaucoup, dit Motosuke, mais c'est encore trop long. Renvoyez moi plutôt. Je demanderai un livre à M. Cousin et je vous l'apporterai, et s'il n'en a plus je vous prêterai le mien (sic). »

Le sanji souriant :

— « Nous verrons plus tard, mais dis d'abord ce que tu sais. »

Alors toute la doctrine y passa. Un secrétaire copia toutes les prières, les commandements, etc., et pendant deux heures, le brave homme fit le catéchisme à ses juges. Tout fut approuvé, loué et applaudi.

— « Mais si les Européens nous faisaient la guerre, que feraient les chrétiens ? »

— « Ils se battraient pour le Japon et l'Empereur. »

— « Vraiment ! Et qui t'a enseigné cela ? »

— « La doctrine chrétienne enseigne que l'âme est à Dieu, et que le corps appartient à l'Empereur et aux officiers. »

— « C'était le seul doute qui nous restât. S'il en est ainsi, il n'y aura plus de difficultés. On n'a rien à te reprocher, mais reste ici quelques jours, je veux encore te consulter et après tu seras libre. »

Une semaine après, en effet, il eût à subir un autre interrogatoire à peu près semblable au premier, mais auquel toutefois le sanji n'assista pas. Motosuke fut renvoyé en prison ; on ne lui dit rien, on l'assura seulement qu'on ne lui ferait pas de mal.

Le lendemain du jour, où M. Cousin avait annoncé qu'il irait lui-même au tribunal, Motosuke fut comme tous les autres prévenus transféré de la prison du gouverneur au nouveau palais de justice. Il avait les mains liées. A peine arrivé le juge lui dit :

— « Motosuke, tu as été arrêté dernièrement à cause de ta religion, et tu as eu quelque chose à souffrir. Mais à partir d'aujourd'hui tu es libre, et tu peux aller où tu voudras... Otez-lui ses liens. »

— « Je vous remercie, dit le vieillard, mais on m'a pris à la douane mon chapelet, ma croix et mon scapulaire, veuillez ordonner qu'on me les rende. »

Le juge répondit :

— « Ces objets sont ici. Qu'on les lui rende. »

Là-dessus, il était rentré triomphant.

« De tout cela que conclure, disait M. Cousin, sinon que si tous les autres prisonniers ne devaient pas rentrer, Motosuke serait encore sous les verroux ? »

Et il citait cet autre fait :

« A Owari, on avait inventé pour convertir nos gens à la vérité de faire venir un bonze qui prêchait tous les jours dans un temple voisin de la prison. A la fin du sermon on distribuait des gâteaux. Les chrétiens les refusèrent d'abord, disant que ne voulant point écouter la doctrine du bonze, ils ne pouvaient lui laisser faire cette dépense. Les officiers ayant déclaré que c'était un don de l'Empereur pour les récompenser de la peine qu'ils se donnaient en écoutant cette prédication, tous mangèrent des gâteaux. Mais les jours suivants, le bonze dès la troisième phrase de son discours entendant les enfants l'interrompre et crier tout haut dans le Saint Lieu : *O kwashi ! O kwashi !* des gâteaux. des gâteaux, a fini par demander au gouvernement de le décharger de ce fardeau. »

L'interpellation de M. de Richemont et la réponse de M. de Rémusat touchant la persécution des chrétiens furent apportées au Japon par les journaux à la fin de janvier. M. de Turenne, notre chargé d'affaires, s'empressa de les mettre sous les yeux des ministres du Mikado et il fit de nouvelles instances auprès d'eux pour obtenir l'élargissement des 1500 prisonniers de 1870, qui avaient survécu et gardé leur foi. A cette occasion, il donna au gouvernement japonais le conseil d'accorder spontanément la liberté de conscience, que toutes les Puissances d'Europe allaient se montrer unanimes à réclamer, à cette heure de la révision des traités. Le chargé d'affaires d'Angleterre, M. Watson, et le ministre d'Italie, M. Fé d'Ostiniani, parlèrent dans le même sens. Le gouvernement leur promit verbalement que les chrétiens prisonniers seraient bientôt rendus à la liberté,

que désormais ils ne seraient plus inquiétés pour motif de religion, et que dans toute l'étendue de l'empire, les planchettes portant des édits de proscription contre le Christianisme allaient disparaître. Bientôt même, le vendredi 21 février, le ministre d'Italie, doyen du corps diplomatique, reçut du ministre japonais des affaires étrangères, Soye-shima, dans une audience de congé, une attestation écrite, qu'il s'empressa de communiquer à Mgr Petitjean et dont voici la traduction :

A M. le comte Fé d'Ostiniani, ministre d'Italie au Japon

« Relativement aux personnes qui suivent la religion de Jésus, nous savons que nous avons été en désaccord avec les nations étrangères. Déjà, l'été dernier, nous avons enjoint secrètement aux différents chefs des *ken* et des *fu* (1) d'avoir à cesser les arrestations. En outre, maintenant nous enlevons les *kosatsu* (édits). Nous vous disons ces choses pour que vous les sachiez. »

Soye-shima Tane Tomi.

« Vous pouvez transmettre cela aux ministres des autres Puissances ayant ici le même rang que vous. »

Dans cette note il n'était pas encore question, on le voit, de la mise en liberté des prisonniers demeurés fidèles à leur foi. Néanmoins, cette promesse était comme un premier gage de la paix religieuse si désirée. Cette heureuse nouvelle parvint sans retard en France, où le *Journal officiel* la publiait en ces termes :

« Le gouvernement a reçu du chargé d'affaires de France au Japon une dépêche télégraphique, datée de Yokohama 24 février, Hong-Kong 4 mars, annonçant que le gouvernement du Japon vient d'abroger les

(1) On appelait *Fu* les *Ken* où se trouvaient les grandes villes de l'empire : Kyoto, Tokyo et Osaka.

édits contre la religion chrétienne, et qu'il va faire procéder à la mise en liberté des chrétiens atteints, en 1870, par les rigueurs de ces édits. »

La presse catholique n'enregistra cette dépêche qu'avec une extrême réserve.

« Cette note, disait l'*Univers*, pourrait bien n'être qu'un piège à deux fins. Au gouvernement japonais, elle épargnerait la difficulté de se lier par des traités explicites, au gouvernement français l'embarras d'une discussion, où il serait forcé de fournir des éclaircissements. »

« Pour nous, ajoutaient les *Missions catholiques*, c'est avec un sentiment de défiance que nous accueillons cette nouvelle. Plusieurs fois déjà, semblables dépêches sont arriveés du Japon. Au mois de mars de l'année dernière, le télégraphe donnait, comme un édit de liberté religieuse, l'amnistie promise aux apostats. Nous attendons la confirmation de cette grave nouvelle soit par les lettres des missionnaires, soit surtout par la mise en liberté de nos quinze cents prisonniers chrétiens. »

Le *Journal de Florence* du 12 mars s'exprimait avec amertume sur le peu de fidélité, qu'avait mis jusque-là le gouvernement japonais à tenir sa parole.

« Une millième promesse du gouvernement japonais n'aboutira certainement qu'à un millième parjure. D'ailleurs cette promesse *actuellement* devient une horrible dérision : *On délivrera les prisonniers faits en 1870.* On les déterrera donc ? »

La Voce della Verita du 11 mars disait de son côté :

« Une dépêche de Paris, 6 mars, annonçait que le gouvernement japonais avait abrogé les édits contre la religion chrétienne et qu'il allait mettre en liberté les chrétiens frappés en 1870 par la rigueur de ces édits. Ces nouvelles, depuis quelque temps, sont répandues avec persistance par les soins de l'ambassade japonaise,

dont le chef est un des auteurs de la persécution contre les catholiques. Les faits ont toujours démenti ces nouvelles, dont le but est d'endormir ou de tromper la conscience publique, pendant que nos frères chrétiens du Japon languissent dans les cachots, placés aujourd'hui comme hier entre l'apostasie et la mort. »

Enfin le *Tablet* du 15 mars, après avoir reproduit la dépêche du *Journal officiel*, ajoutait :

« Nous ne pouvons qu'exprimer simplement notre très vif espoir que cette nouvelle soit, sous tous les rapports, bien fondée, mais nous ne pouvons ne pas remarquer combien jusqu'ici les assertions de ce genre ont été peu soutenues par les faits. »

M. Léon Pagès, pour savoir au juste à quoi s'en tenir, adressa le 22 mars à Hong-Kong une dépêche ainsi conçue :

« Une note officielle annonce la liberté religieuse au Japon. A quel point est-elle vraie ? »

Il lui fut répondu par le télégramme suivant :

« Hong-Kong, 23 mars. — Tolérance annoncée officiellement. Cependant les édits de persécution restent affichés et les chrétiens sont toujours détenus. »

Mais au moment où ces dépêches s'échangeaient entre Paris et Hong-Kong, le décret rendant la liberté aux déportés était signé depuis le 14 mars, et sur le point d'être promulgué. Le bruit courait que les édits de proscription commençaient à disparaître. Les missionnaires pour y croire attendaient de l'avoir vu. Chaque matin, après avoir célébré la messe, M. Pettier se rendait au bas de la montagne de Yokohama pour voir si les fameuses planchettes y étaient encore. Un jour enfin, il revint en

courant et tout radieux annoncer à Mgr Petitjean qu'elles n'y étaient plus.

Quelques jours après, le 31 mars, M. Armbruster écrivait au Séminaire de Paris :

« Je me hâte de vous faire part d'une bonne nouvelle... On écrit d'Osaka à Monseigneur le vicaire apostolique que les chrétiens viennent de recevoir eux-mêmes avis officiel de leur renvoi dans leurs foyers. Ce fait a toute l'importance d'un événement, et il inaugure pour nous, croyons-nous, l'ère de la tolérance ! »

Le même jour Mgr Petitjean mandait par lettre à M. Osouf, procureur de la Société des Missions Étrangères à Hong-Kong, de vouloir bien envoyer sans retard à Paris le télégramme suivant :

« Edits contre chrétiens enlevés. Prisonniers délivrés. Transmettez Rome, Propagation de la Foi, Sainte-Enfance. Besoin immédiat quinze missionnaires. ».

Ce télégramme annonçant la fin de la persécution partit de Hong-Kong le 7 avril et fut au séminaire des Missions Etrangères l'occasion d'un grande joie.

Mgr Petitjean faisait suivre sa dépêche de la lettre suivante.

Yokohama, 31 mars 1873.

« Je viens de rédiger un télégramme vous annonçant la très heureuse nouvelle de l'enlèvement des édits de proscription du Christianisme au Japon et de la mise en liberté de nos chers confesseurs de la Foi. Lorsque ces lignes vous parviendront, depuis longtemps vous aurez reçu mon télégramme. Bien que je me sois efforcé de le rendre le plus clair possible, je dois vous l'expliquer. Les édits de proscription sont enlevés à peu près partout, depuis les premiers jours du mois de mars. Il

y a eu un décret du gouvernement japonais exigeant cet enlèvement dans toutes les provinces de l'empire. Le décret de la mise en liberté des chrétiens a paru le 14 de ce mois, et aujourd'hui, 31 mars, à sept heures du matin, j'ai reçu d'Osaka une lettre de M. Cousin, dont je vous envoie copie. A trois heures du soir, je reçois encore de M. Cousin un télégramme m'annonçant qu'il a vu les prisonniers d'Owari reprendre le chemin d'Urakami. Les autres prisonniers sont, sans doute, en ce moment rendus aussi à la liberté. Ce double fait de l'enlèvement des édits de proscription et de la mise en liberté des prisonniers équivaut pour nous à la tolérance religieuse ».

Lettre de M. Cousin à Mgr Petitjean.

Osaka, 26 mars 1873.

« Je vous ai écrit hier soir que les prisonniers ne seraient pas remis de sitôt en liberté, j'ai la joie de vous annoncer que je me suis trompé. Je reçois une lettre de Kishu, qui m'annonce que la nouvelle officielle du renvoi à Nagasaki a été donnée aux prisonniers, avant hier 24. Ils ne savent rien de plus, ni sur l'époque, ni sur la manière dont ce départ s'effectuera. Je me ferai un devoir de tenir Votre Grandeur au courant des nouvelles. En attendant : *Deo gratias !* »

Le 4 avril, M. Cousin donnait à son évêque sur le passage à Osaka des prisonniers d'Owari les détails que voici :

« Vous savez, Monseigneur, que nos chers prisonniers d'Owari sont en route pour Nagasaki. Ils ont passé deux jours à Osaka. Tous ceux qui avaient déjà reçu les sacrements ont pu se confesser. M. Vigroux, qui était ici, m'a aidé à les entendre. Hommes, femmes et enfants, tous ont fait du jardin et de la maison leur propriété

particulière, et s'y sont installés à l'aise. Jamais on n'avait vu chez nous une telle affluence, ni entendu un tel bruit. On aurait dit une centaine d'écoliers partant en vacances. Les chrétiens de Kishu sont en route depuis deux jours. On leur a rendu chapelets et médailles. »

M. Laucaigne écrivait le même jour à Mgr Petitjean, que le gouverneur de Nagasaki avait fait donner l'ordre à tous les payens, qui s'étaient approprié les maisons et les champs des prisonniers chrétiens d'Urakami, d'avoir à les quitter. Enfin, le 7 avril, il lui apprenait avec joie l'arrivée des premiers prisonniers rendus à la liberté.

« Ce matin, cinquante-deux chrétiens sont rentrés de Kishu à Urakami. Le 23 mars, les officiers leur ont annoncé qu'on les renvoyait à Nagasaki ; des soldats chargés de leur interdire toute communication les ont accompagnés partout. Un vapeur les a débarqués ici ce matin. Conduits d'abord chez le gouverneur, ils ont été immédiatement remis au shoya d'Urakami, qui leur a dit de se rendre chez leurs parents en attendant qu'il pût lui-même pourvoir à leurs logements. Les hommes ont reçu quatre *bu* (environ une piastre), les femmes trois, et les enfants deux. Que Dieu soit mille fois béni des consolations qu'il nous donne en ce jour ! Que n'êtes-vous ici, Monseigneur, pour en jouir avec nous ! A plus tard d'autres détails et aussi, je l'espère, la nouvelle d'autres arrivées. »

Parmi les chrétiens rentrés à Nagasaki le 7 avril, deux avaient fait le *kan-shin* (1) avant d'être déportés. C'est vainement qu'ils avaient essayé de faire accepter une rétractation pendant qu'ils étaient encore en exil. « Rentrez à Nagasaki, leur avait-on dit. Désormais, il n'y a plus de différence entre ceux qui ont fait le *kan-shin* et ceux qui ne l'ont pas fait. »

(1) Voir au sujet du mot *kan-shin* la note de la page 289.

Le jour de Pâques tombait cette année le 13 avril. On comprend avec quelles actions de grâces cette grande fête de la résurrection du Sauveur fut célébrée à Nagasaki : « Nous venons de chanter une grand'messe dans notre petite chapelle, écrivait le jour même M. Lemaréchal. Nous avions près de cent cinquante personnes. Un grand nombre de ceux qui sont revenus de Kishu étaient présents. Il y a eu près de quatre-vingts communions. Nous avons eu bien de la peine à loger tout ce monde. »

A cette époque, il ne restait déjà plus dans les environs d'Osaka, que les prisonniers de Yamato et d'Isé. Le départ des premiers, après leur avoir été annoncé, avait été contremandé sous prétexte que leurs maisons de Nagasaki n'étaient pas encore prêtes. En attendant ils étaient aux mines, où on leur faisait porter du charbon, et les enfants à Nara occupés à fabriquer du papier. Les 470 déportés de la province Kaga divisés en bandes de 40 à 50 furent embarqués pour la plupart à Kobé, après avoir fait cent lieues à pied pour y arriver.

« Un télégramme reçu la nuit dernière, disait le *Japan gazette* du 25 avril, annonce que quatre de ces bandes ont traversé Hiogo. Parmi les prisonniers, il y a des hommes âgés, des femmes, des enfants et des infirmes qui ne peuvent faire le voyage à pied sans grande fatigue et même sans danger pour leur vie. Le gouvernement japonais les fait transporter sur les vaisseaux de l'Etat. Dans un court délai, tous les chrétiens seront réintégrés dans leurs droits. Nous sommes certains qu'oubliant leurs misères et leurs souffrances passées, ils prouveront qu'ils ne sont ni des rebelles ni des ennemis, et que, quand on reste fidèle à son Dieu jusqu'à l'exil et jusqu'à la mort, il n'est pas possible de trahir son souverain et son pays...

« Le gouvernement japonais, en agissant ainsi, a

cherché à corriger des abus de pouvoir odieux à ses amis. Mais cette mesure, bien que dilatoire en quelque sorte, lui fait honneur et sera chaudement accueillie par tout le monde chrétien. La reconnaissance en est dûe aux ministres étrangers, qui par leurs efforts ont amené le gouvernement japonais à adopter cette mesure. »

La délivrance des chrétiens n'émut pas moins considérablement l'opinion au Japon, que dans les pays étrangers. Un bonze, qui à ses heures se mêlait de prophétiser, s'écria : « Il n'y a plus qu'un seul souverain dans tout l'univers, qui est celui de Rome, et tous les autres, le Mikado lui-même, ne sont plus que ses serviteurs ! »

A la date du 27 Avril, 671 prisonniers étaient déjà rentrés à Urakami (1). Le 1er mai, les déportés de la province de Yamato faisaient, au nombre de 100, leur apparition à Kobé et la mise en liberté de ceux des provinces de Tosa et d'Awa était annoncée. On ne pouvait tarder d'apprendre celle des prisonniers de Sekishu, Tsuwano, Bizen, Ise et d'autres points de l'empire.

Comment peindre le spectacle donné par les bandes de ces pauvres chrétiens s'acheminant péniblement vers leurs foyers, ignorant le nombre de ceux des leurs qu'ils y retrouveraient, parce que tous ceux que la mort avait décimés ne leur étaient pas connus. Ils se sentaient pourtant renaître au souffle de la liberté, et éprouvaient en eux quelque chose de semblable à ce qui se passe chez les convalescents, lorsqu'ils reviennent à la

(1) Il en était arrivé :

le 7 avril	de la province	de	Kishu	52
le 16	—	—	Bingo	87
le 18	—	—	Aki	39
le 21	—	—	Nagato	102
le 21	—	—	Stasuma	284
le 26	—	—	Owari	107

vie. Messieurs Villion et Vigroux à Kobé et M. Cousin à Osaka offrirent avec bonheur l'hospitalité aux exilés des provinces voisines (1) au moment de leur passage. Les moins fatigués par la marche venaient en éclaireurs leur annoncer l'arrivée de ces diverses bandes de 50, de 100, de 150 personnes. Les missionnaires louaient alors le plus grand nombre de *jinrikisha* possible et se portaient au devant d'eux. Du plus loin que la soutane du prêtre leur apparaissait, c'était un cri de joie « *Pater Sama* ! *Pater Sama* ! Le Père ! Le Père ! » Et ceux qui s'étaient assis au bord du chemin pour reprendre haleine se levaient aussitôt et courant au devant de lui se prosternaient en pleurant à ses genoux. Bientôt toutes les bouches parlaient à la fois et tous ensemble gagnaient la mission. A Kobé, la vue de l'église les réjouit beaucoup : c'était presque celle de Nagasaki, qu'ils retrouvaient. C'était du moins le même Dieu qu'ils y adoraient. Ils allaient continuellement de la maison des missionnaires à l'église, et de l'église à la maison des missionnaires. Tous demandaient à se confesser.

Afin de leur éviter de nouvelles fatigues, les missionnaires les aidèrent à trouver de grandes barques pour les conduire de Kobé à Nagasaki. Chacune de ces barques, dans lesquelles 50 ou 100 personnes pouvaient trouver place, coûtait environ vingt *yen* (2). Il fallait pourvoir aussi à leur nourriture. Les missionnaires s'occupèrent de leur fournir du riz et des marmites.

Un protestant hollandais, ayant appris par les journaux la nouvelle de l'élargissement des chrétiens, vint s'informer à la mission si cette nouvelle était exacte. Ce jour-là précisément, une cinquantaine d'entre eux s'y trouvaient réunis. Cet homme fut si touché en les voyant, qu'il tira aussitôt de sa poche 200 yen pour

(1) Kaga, Noto, Omi et Mino.
(2) Le *yen* valait alors environ 5 fr.

contribuer à leur venir en aide. Cette aumône, nous sommes heureux de le reconnaître ici, servit beaucoup à procurer des barques aux chrétiens. En les renvoyant le gouvernement s'était contenté d'abord de leur fournir des vivres pour dix jours, mais il se montra ensuite plus compatissant.

« Le bruit s'est répandu, disait le *Japan mail*, que le gouvernement avait montré une inhumanité particulière à l'égard des chrétiens mis en liberté durant le trajet de Kaga à Nagasaki, et que le gouverneur de de Kobé avait refusé aux mourants et aux malades l'assistance qu'il était de son devoir de leur donner. C'est une grande injustice à l'égard du gouvernement et du gouverneur de Kobé, que de pareils bruits. Les chrétiens renvoyés étaient sous la conduite d'un officier de Kaga et le gouverneur de Kobé n'avait, à la date indiquée, ni l'autorité, ni le pouvoir d'intervenir en leur faveur. Mais, aussitôt que le gouvernement eût été informé de leur détresse, et avant même que les remontrances faites par les légations étrangères eussent eu le temps de produire leur légitime effet, des ordres furent expédiés de Yedo pour qu'on procurât à ces malheureux des secours et des moyens de transport. »

Si heureux que fut cet événement de la mise en liberté des chrétiens, les missionnaires du Japon ne s'y trompaient pas. Il ne marquait encore qu'un premier pas vers la liberté religieuse.

« Si ces concessions, disait M. Armbruster, sont pour le moment la tolérance de fait, elles ne constituent pas la tolérance de droit. Le gouvernement japonais l'entend ainsi, et, par l'organe du ministre des affaires étrangères, il déclarait à notre chargé d'affaires que *ce n'était pas la tolérance, mais un acheminement vers la tolélérance*. Bien plus, il notifiait aux préfets des provinces l'ordre de faire disparaître les édits de proscription,

lesquels étant suffisamment connus du peuple, étaient dès lors inutiles (1). Ces restrictions sont claires.... Non, la question religieuse au Japon n'est pas résolue. Elle est en bonne voix : les traités seuls peuvent la trancher définitivement. »

Mgr Petitjean se rendit à Nagasaki dans le courant du mois de mai, afin de pouvoir tracer de vive voix à ses missionnaires la ligne de conduite à tenir, étant données les circonstances (2). Pendant que le retour des

(1) Voici la notification même du Conseil suprême :

2e jour du 2e mois (22 mars 1873).

Notification du Conseil suprême.

Désormais toute notification officielle nouvelle devra, selon les convenances des lieux, rester affichée pendant environ trente jours, afin de permettre aux habitants d'en prendre connaissance. Pour ce qui est du mode de publication dans votre circonscription, vous continuerez à agir comme par le passé. Quant aux affiches des édits permanents, elles devront être retirées, attendu que les habitants en ont une connaissance complète.

Signé : Conseil suprême.

(2) Avant son départ pour Nagasaki, le 6 mai, Mgr. Petitjean fit part à tous les vicaires apostoliques de la Société des Missions Étrangères des heureux événements qui venaient de s'accomplir au Japon.

Monseigneur,

« La société des Missions Étrangères ne formant qu'une famille, chacun de ses membres doit naturellement se réjouir ou s'affliger des événements heureux ou malheureux, qui surviennent dans nos différentes missions. Cette pensée me poursuit depuis plus d'un mois et m'impose comme un devoir de venir informer Votre Grandeur, et par elle les confrères travaillant sous votre direction, qu'il a plû à Dieu, en ces derniers temps, d'accorder à notre mission du Japon des jours de grâce et de miséricorde.

Vers la fin du mois de février de cette année, le gouvernement japonais a donné l'ordre d'enlever, dans toute l'étendue de l'empire, les édits trois fois séculaires qui proscrivaient le Christianisme sous les peines les plus sévères. En outre, ce même gouvernement, vers la fin du mois de mars, a ordonné de rendre à la liberté les nombreux prisonniers qui, depuis plus de trois ans, malgré le mauvais exemple de plusieurs apostats, ont courageusement souffert pour Jésus-Christ, et ont pu survivre à un nombre non moins considérable de leurs frères morts confesseurs de la Foi. Peu à peu, les édits de prescription ont disparu, et depuis le septième jour de ce mois d'avril, nos prisonniers ont commencé à rentrer au village natal. Dispersés comme ils l'ont été au quatre coins de l'empire, leur rapatriement sera un peu long ; pourtant nous espérons qu'avant longtemps tous seront de retour. Au moment où je trace ces lignes, déjà

prisonniers continuait à s'effectuer (1), il écrivait à leur sujet à Paris :

« Nos pauvres chrétiens rendus à la liberté sont bien malheureux, humainement parlant. Un grand nombre d'entre eux sont sans habitation et sans nourriture. Le gouvernement japonais a promis de les assister, mais il ne se hâte pas. Leurs frères, les chrétiens des îles et du voisinage, sont admirables dans l'exercice de la charité envers eux. Mais pauvres eux-mêmes ils ne peuvent suffire à les soulager. Nous leur venons aussi en aide, mais avec beaucoup de précaution pour ne pas fournir à nos ennemis des armes contre nos chrétiens et contre nous... »

L'Eglise du Japon, qui au milieu des angoisses de la persécution avait envoyé au Pape prisonnier l'hommage de son dévoûment filial, en renouvela l'expression dans la joie de sa récente délivrance. Mgr Petitjean avait désigné le jour de la fête de la Sainte Trinité pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Ce jour-là même, les chrétiens adressèrent au Souverain Pontife la lettre suivante :

sept cents d'entre eux sont rendus ou à la veille d'être rendus au pays qui les a vu naitre. Bien que cet acte de justice du gouvernement japonais ne soit pas encore pour nous la liberté religieuse, pas même une tolérance officielle, nous espérons que la persécution est finie et que nous arrivons à des jours de salut pour le Japon. En terminant, j'ose solliciter une petite part dans vos mérites, prières et saints sacrifices en faveur de notre Japon et particulièrement de celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

le très humble et très dévoué serviteur et confrère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† Bernard, évêque de Myriophite, vicaire apostolique du Japon.

(1) Il en arriva pendant le mois de mai :
Le 9, de Tsuwano : 67.
Le 13, de Banshu, (Himeji) : 4.
Le 15, de Bizen (Okayama) : 48.
Le 20, d'Isé : 73.
Le 20, d'Iyo (Shikoku) : 79.

Très Saint Père,

Prosternés avec le plus profond respect aux pieds de Votre Sainteté, nous ses plus petits et très humbles enfants, nous osons lui offrir cette lettre. Dans le bref que Votre Sainteté daigna, il y a environ deux ans, écrire aux chrétiens du Japon, nous remarquâmes ces consolantes paroles: « Si Rome, destinée à être la capitale du monde chrétien, fut arrosée plus abondamment que toutes les autres villes du sang des martyrs, ne devons-nous pas voir pour le Japon le présage d'une insigne victoire sur l'idolâtrie dans ce sang, que tant d'illustres témoins de l'Evangile y ont si longtemps et si généreusement répandu ? » L'événement a confirmé ces paroles, en quelque sorte prophétiques, de Votre Sainteté. Dernièrement la Divine Providence a visité dans sa miséricorde les chrétiens du Japon, et a rempli notre cœur d'une immense reconnaissance. Et si le Seigneur nous a gratifiés d'un si grand bienfait, nous ne doutons point qu'il ne nous ait été obtenu de la Divine Miséricorde par les prières ardentes et paternelles, que Votre Sainteté lui adresse pour le Japon. C'est pourquoi, en nous réjouissant de ce que Dieu nous a donné Votre Sainteté pour le principal intercesseur de notre patrie, nous ne craignons pas de déposer aux pieds de Votre Sainteté les témoignages de notre reconnaissance. Le révérendissime évêque, père de nos âmes, ayant ordonné de rendre, en ce jour de la fête de la Très Sainte Trinité, de solennelles actions de grâces au Seigneur, les chrétiens du Japon s'acquittent aujourd'hui avec joie de ce devoir. Mais il était juste que nous souvenant de Votre Sainteté, nous, ses enfants les plus dévoués, nous offrissions, comme nous avons fait, au Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les saints, nos prières et nos vœux empressés pour Votre Sainteté. Ce n'est pas seulement dans cette solennité, mais c'est chaque jour, que reconnaissants envers Votre Sainteté, nous prions le Dieu tout-puissant de couvrir continuellement de sa protection le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, de délivrer le plus tôt possible le Saint Siège des angoisses et des malheurs qui

l'environnent, afin que Votre Sainteté puisse se réjouir du triomphe de l'Eglise et conduire encore, pendant un grand nombre d'années, les serviteurs du vrai Dieu dans la voie du salut éternel.

De Votre Sainteté, les très humbles enfants.

Suivent les signatures de dix-sept japonais chrétiens.

Au moment où ces témoignages de piété filiale étaient adressés par les chrétiens du Japon au chef de l'Eglise universelle, la lettre suivante du Souverain Pontife à Mgr. Petitjean était déjà partie de Rome depuis plusieurs jours.

PIE IX, PAPE.

A L'ÉVÊQUE DE MYRIOPHITE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique (1).

Tandis que, dans nos contrées d'Occident, l'impiété d'un grand nombre de ses enfants soulève et excite contre l'Eglise une persécution acharnée, Nous éprouvons dans notre douleur une grande consolation, en apprenant que dans l'Extrême Orient elle jouit enfin, après trois siècles, de quelque tranquillité parmi les infidèles. Le Seigneur, qui ôte et qui donne la vie, Nous a livré, en punition de nos péchés, entre les mains de nos ennemis, pendant qu'il accorde le repos à cette Eglise du Japon, si longtemps éprouvée par le feu de

(1) Venerabili Fratri Bernardo episcopo myriophitensi, vicario apostolico japoniæ

Pius Papa IX,

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem.

Dum asperrimam in occidentalibus hisce plagis insectationem in Ecclesiam commovet et urget impietas multorum ex ejus filiis, dulce profecto solatium est mœrori nostro, Venerabilis Frater, eam tria post sæcula quiescere tandem inter infideles extremo isto in Oriente. Deus, qui mortificat et vivificat, dum Nos pro peccatis nostris tradidit in manibus inimicorum nostrorum, Ecclesiæ isti diu per ignem tribulationis probatæ requiem demum indulsit, imo et spem fecit haud difficilis incrementi. Gratulamur tibi, Venerabilis Frater, iterum gratulamur fidelibus istis, quorum certe confessionis meritum concessa libertas non minuit, sed fortudinis exemplum fecit efficacius in emolumentum cæterorum, et auctoritatem auxit in Religionis

la persécution, et qu'il lui donne même l'espoir d'une heureuse prospérité.

Nous vous en félicitons, Vénérable Frère, Nous en félicitons encore les chrétiens du Japon, qui sans perdre le mérite de confesser la Foi, trouveront dans la liberté qu'on leur accorde un moyen de rendre plus efficace l'exemple de leur courage, au grand avantage des autres, et d'acquérir une considération qui favorise l'avancement de la Religion. Cet heureux événement ranime aussi notre confiance, puisqu'il Nous montre une fois de plus que ceux-là ne sont ni confondus, ni ébranlés, qui espèrent dans le Seigneur. C'est pourquoi vos vœux Nous ont été si agréables. Vienne bientôt le jour où l'Eglise, après avoir chassé dehors le prince de monde et triomphé de tous ses ennemis, pourra servir Dieu librement et en toute sécurité, s'étendre *depuis une mer jusqu'à une autre mer, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre*, soumettre toutes les nations à l'aimable joug de l'Evangile et les réunir par les liens d'une charité mutuelle.

En attendant, Vénérable Frère, Nous vous accordons très affectueusement, à vous, à chacun de vos missionnaires, à ces chers confesseurs de Jésus-Christ et à chacun de vos fidèles du Japon, la bénédiction apostolique, comme gage des secours et des grâces d'en haut et en témoignage de notre bienveillance particulière.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 29 mai de l'année 1873, la vingt-septième de notre pontificat.

PIE IX, Pape.

provectum. Faustus hic eventus fiduciam quoque nostram erexit, cum ostenderit rursum non confundi nec commoveri eos qui confidunt in Domino : jucundioraque propterea Nobis fecit omina tua. Utinam illucescat cito pacis et justitiæ dies, qua foras ejecto principe hujus mundi, adversisque omnibus superatis, securâ Deo possit Ecclesia libertate servire et a mari usque ad mare, flumine usque ad terminos terræ diffusa nationes omnes suavi Evangelii jugo subjicere, omnesque mutuo caritatis vinculo copulare.

Interim, Venerabilis Frater, auspicem cœlestium auxiliorum et munerum Nostræque præcipuæ benevolentiæ testem tibi, singulisque missionariis tuis, dilectis istis Christi confessoribus et omnibus hujusce regionis fidelibus apostolicam benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum, die 29â Maii, Anno 1873.

Pontificatûs Nostri anno vicesimo septimo.

PIUS P. P. IX.

Mgr Petitjean, pendant le séjour de trois mois, qu'il fit à Nagasaki, s'informa aussi exactement que possible, auprès des chrétiens rentrés à Urakami, de ce qui leur était arrivé pendant leur exil, du nombre de ceux qui l'avaient subi, qui y étaient morts, qui y étaient nés, et qui en étaient heureusement revenus. De ces renseignements, il résulta que le nombre des déportations d'Urakami s'était élevé à 3404, celui des morts à 660, celui des naissances à 176, et celui des retours à 1981 (1).

Après leur délivrance, les prisonniers ne furent pas

(1) Voici le tableau détaillé, mais toutefois encore incomplet, des victimes de la dernière persécution, tel qu'il put être dressé alors par Mgr Petitjean. (Il n'est question dans ce tableau que des chrétiens d'Urakami et non de ceux d'Omura, des îles Goto, et autres lieux, qui comptèrent aussi de nombreux morts pendant la persécution.)

				Chrétiens		
Provinces	*Prisons*		*Emprisonnés*	*Nés en prison*	*Morts*	*Rentrés en 1873*
Satsuma	Kagoshima		375	13	58	291
Tosa	Yenokuchi		125	5	40	84
Awa	Tokushima		116	12	16	112
Iyo	Matsuyama		86	1	8	79
Sanuki	Takamatsu		54	7	14	47
Nagato	Haghi	en 1868 : 66 en 1870 : 245	311	11	43	102
Iwami	Tsuwano	en 1868 : 28 en 1870 : 125	153	12	41	68
Izumo	Shimane		84	7	10	81
Inaba	Tottori		163	2	45	24
Aki	Hiroshima		175	5	40	39
Bingo	Fukuyama	en 1868 : 20 en 1870 : 76	96	3	7	88
Bizen	Okayama		117	4	18	48
Harima	Himeji		40	Inconnus.		4
Yamato	Koriyama 86 Furuichi 26		112	4	9	107
Kii	Wakayama		280	11	96	52
Isé	Nihonki		75	7	6	76
Izumi	Iga (Teppomachi)		59	4	11	49
Owari	Hôri kawa		375	17	82	113
Kaga	Oriya		566	44	109	483
Echu	Toyama		42	7	7	42
		Total	3.404	176	660	1.981

inquiétés par le gouvernement japonais au sujet de leur religion, mais un grand nombre se trouvèrent en proie à un véritable dénûment. « Au point de vue matériel, disait Mgr Petitjean, plusieurs d'entre eux ont beaucoup à souffrir ; ils sont réduits à la plus profonde misère : leurs maisons et leurs champs ont été vendus pendant leur captivité, et rien ou presque rien ne leur a été rendu au retour en compensation. Ceux, au contraire, dont les maisons et les terres étaient libres au moment de leur rentrée, ont été mis par le gouvernement en possession de leurs propriétés. »

Le gouvernement fit construire des baraques pour ceux qui étaient sans asile. Les infirmes, les veuves, les orphelins, tous ceux qui ne pouvaient gagner leur vie par le travail, se trouvèrent dans une grande indigence. Beaucoup parmi les hommes valides ayant abandonné leurs champs aux payens à un prix dérisoire à l'heure du départ, se virent obligés de cultiver au sommet des montagnes les moindres recoins, où ils trouvaient un peu de terre végétale. N'ayant point d'outils, ni les moyens de s'en procurer, ils étaient réduits à gratter la surface du sol avec des bâtons. Et plus d'une fois pour se nourrir, ils durent mendier des pommes de terre auprès des payens (1).

La Providence cependant bénit leurs sueurs, et leur première récolte fut exceptionnellement bonne. Ce n'est qu'à force de labeur et d'économie, qu'ils purent reconquérir peu à peu leur vallée. Mais aujourd'hui encore ils possèdent à Urakami les plus mauvais champs, et les payens les meilleurs.

A l'issue de la persécution, les chrétiens japonais en relation avec les missionnaires étaient au nombre de

(1) Ce qui, eu égard aux sentiments des Japonais, accuse la plus extrême misère.

treize à quatorze mille, presque tous descendants des anciens chrétiens. Chaque jour il s'en déclarait de nouveaux. Les îles Amakusa et Ikitsuki en comptaient un grand nombre, et Mgr Petitjean estimait que si les nouveaux traités accordaient la tolérance religieuse, le nombre de quatorze mille pourrait être doublé. Le travail allait donc devenir considérable pour les missionnaires surtout dans le Kyu-Shu. Pendant les trois mois, que Mgr Petitjean était resté à Nagasaki, il avait donné la confirmation à douze cents personnes et n'avait pas passé un seul jour sans administrer ce sacrement. Obligé de résider habituellement près de la capitale à Yokohama, il avait demandé à Rome de lui donner un coadjuteur, et avait proposé M. Laucaigne.

Dès la suppression des édits, quoiqu'il eût déjà dix-neuf missionnaires, nous avons vu qu'il en avait demandé quinze autres au Séminaire de Paris. Sur ce nombre, onze étaient déjà arrivés (1) au mois de septembre et avaient été répartis sur divers points.

A Nagasaki, quoique les chrétiens fussent laissés en paix, les missionnaires continuaient à exercer leur ministère aussi prudemment que possible comme par le passé. Les sacrements étaient donnés aux hommes à la mission même et aux femmes chez Mme Salmon. Les malades étaient visités la nuit. Cent catéchistes, hommes ou femmes, répandus au milieu des chrétiens les instruisaient. Afin d'en augmenter encore le nombre, Mgr Petitjean recruta des élèves catéchistes, qui pendant cinq mois devaient suivre deux cours de doctrine chaque jour. Un de ses premiers soins fut aussi de faire rechercher parmi les enfants des chrétiens ceux qui paraissaient avoir quelque aptitude pour les études, et

(1) MM. Chatron, Fraineau, Noël, Jamault, Brotelande, Drouart de Lezey, Testevuide, Suther, Leblanc, Langlais et Fauric.



S. G. MONSEIGNEUR J. LAUCAIGNE

Evêque d'Apollonie, auxiliaire du vicaire apostolique du Japon

(1873 1885)

présentaient des signes de vocation ecclésiastique. Le 8 septembre un petit séminaire fut ouvert à Nagasaki outre celui qui existait déjà à Yokohama (1). La lithographie, à laquelle Mgr Petitjean attachait tant d'importance pour multiplier les livres de doctrine, occupait dans cette dernière ville une vingtaine de jeunes catéchumènes. Enfin les religieuses de Saint-Maur avaient ouvert sous les auspices du nouveau ministre de France à Tokyo, M. Berthmy (2), un orphelinat et une école pour les jeunes filles japonaises, et avec l'autorisation du gouvernement un collège avait été fondé par les missionnaires à la capitale. M. Marin qui en avait la direction y enseignait l'anglais, M. Suther l'allemand et M. Faurie le français. Des cours de sciences étaient aussi dans le programme et c'est dans ce but que Mgr Petitjean demandait qu'on lui envoyât des missionnaires sortant d'écoles spéciales et préparés à enseigner les sciences physiques et mathématiques.

En même temps dans les divers centres, où les missionnaires avaient résidé jusque-là, un mouvement en faveur de la religion chrétienne commençait à se manifester et un certain nombre de familles payennes demandaient à s'instruire (3). Ces heureuses dispositions

(1) Le séminaire de Yokohama dirigé par M. Vigroux, ancien professeur à Pinang, comptait alors 40 élèves, dont 5 en philosophie.

(2) M. Berthmy était très favorable aux missionnaires : Mgr Petitjean lui avait donné pour interprète M. Midon, remplacé à Nagasaki par M. de Rotz.

(3) Voici quelle était au 1er novembre 1873 l'état de la mission du Japon.

Population chrétienne : 15.000 fidèles environ sur vingt-cinq millions de payens. (Les hérétiques et schismatiques russes étaient de 200 à 300.)

Districts : 8.

Chrétientés : plus de 50.

Eglises : 3.

Oratoires : 27.

Séminaires : 2. (Elèves de ces séminaires : 70, dont trois en philosophie et à la veille d'être tonsurés le 3 décembre.)

Collège : 1 en formation.

Ecoles de garçons : 6 (Elèves de ces écoles, 200.)

réjouissaient les missionnaires, comme après un long et rude hiver l'apparition des premières fleurs.

Afin de faciliter leurs travaux dans cet empire d'une si longue étendue, la Propagande nomma M. Laucaigne auxiliaire de Mgr Petitjean, avec le titre d'évêque d'Apollonie. De la sorte, les deux évêques allaient atteindre plus aisément aux deux extrémités de leur vaste mission. En même temps, M. Armbruster était rappelé à Paris pour représenter le Japon dans le Conseil des directeurs du Séminaire.

De leur côté, les protestants cherchaient, eux aussi, à étendre leur action et des ministres de toutes sectes arrivaient en foule au Japon. « L'Église anglicane, disait le *Japan mail* au lendemain du retrait des édits de proscription, doit se préparer à nous envoyer ses meilleurs sujets pour guider et instruire ces peuples. Elle est riche au delà de toute comparaison avec les autres églises, riche des biens de ce monde, riche en savoir. Elle ne manque pas de zèle non plus, quoique nous n'ayons pas eu l'occasion de l'apprécier. Au Japon elle n'est pas au niveau des autres missions : elle est même au-dessous de sa tâche. Sait-elle le sort qui l'at-

Ecole de filles : 1 (Elèves de cette école, 15.)
Orphelinats : 2 (Orphelins, 36.)
Imprimeries : 2.
Personnel : 2 évêques, 29 missionnaires, 6 religieuses, 227 catéchistes et 250 baptiseurs. Tel est, au sortir de la persécution, l'état de l'Eglise du Japon.
Voici le nombre des sacrements administrés pendant cette année 1873
Baptêmes de payens : 120 adultes.
Baptêmes de schismatiques convertis : 5.
Baptêmes d'enfants de chrétiens : 2.007.
Baptêmes d'enfants de payens : 197.
Confirmations : 1297.
Confessions : 5.826.
Communions : 6.369.
Mariages bénits par le prêtre : 10.
Saints Viatiques : 45.
Extrême-onctions : 78.

tend, si elle n'occupe pas dans ce pays la place élevée de guide religieux et de docteur ? Cette place lui sera prise par des fanatiques ignorants, qui attireront le ridicule sur notre Foi et la sépareront de tout ce qui est vraiment noble, élevé et attrayant. Une longue expérience dans l'Orient nous a convaincu qu'une réforme radicale dans tout le système de l'économie des missions est absolument nécessaire, et qu'il n'y a pas de sujet sur lequel le public soit plus tristement trompé que sur celui-là. Nous ne nierons pas que de nobles efforts n'aient été faits dans ce but et n'aient produit de grandes choses. Nous l'avons toujours reconnu. Mais le manque de toute réelle unité d'action entre les diverses corporations de missionnaires, l'insuffisance de leurs ressources, l'ignorance trop fréquente de la pratique de la vie et l'absence de vues libérales ; toutes ces choses devraient être prises en sérieuse considération, et de fermes et vigoureuses mesures devraient être employées pour y porter remède. La sagesse de ce monde n'est pas interdite aux enfants de lumière. L'Église anglicane ne manque pas de cette sagesse dans un grand nombre de ses membres : nous attendons qu'elle en montre un peu en ce pays. »

Les Russes schismatiques bénéficièrent aussi du commencement de tolérance conquis par les souffrances des catholiques indigènes, et c'est surtout dans les provinces du nord qu'ils cherchèrent à exercer leur influence.

Cependant, il y avait encore loin de la paix, dont jouissaient les chrétiens, à une vraie liberté religieuse. Vers la fin de cette année 1873, malgré la suppression. des édits de proscription, trois catéchistes au service des Russes, et un catéchiste catholique de la province de Nambu furent arrêtés et emprisonnés par ordre des autorités locales encore mal éclairées. « Rien n'est as-

suré pour l'avenir, écrivait M. Armbruster avant son départ du Japon (1). Dans quelques semaines commencera le travail de la révision des traités. Quelle situation nous sera faite ? Nous l'ignorons... Les Japonais déclarent hautement qu'ils ne donneront point la liberté religieuse. D'ailleurs, à l'exception du ministre de France, les représentants étrangers paraissent peu disposés à la demander. Le ministre des Etats-Unis, M. Le Long, est dévoué à notre cause, mais son gouvernement le rappelle juste au moment où il nous aurait été le plus utile ! »

A considérer froidement les choses, comme nous le pouvons aujourd'hui, un brusque et complet revirement dans la politique du gouvernement, tel que le souhaitaient alors les missionnaires, eût été bien difficile pour ne pas dire impossible. Ce n'est pas en un jour qu'un peuple peut modifier les idées, les institutions, les mœurs dont il a vécu pendant des siècles. En retirant les édits, et en rendant la liberté aux chrétiens, le gouvernement du Mikado avait déjà fait un grand pas, il faut le reconnaître. Ces premières et salutaires réformes devaient avoir pour conséquence plus ou moins prochaine la liberté religieuse complète. Ce n'était qu'une affaire de temps.

Si toutes les grandes nations chrétiennes ont concouru à un si heureux résultat, nous ne serons que juste en disant que la France catholique y eût la plus grande part. Ce sont des prêtres français, de la Société des Missions Etrangères, qu'il a plù à Dieu de choisir pour relever de ses ruines l'illustre église du Japon et pour y rallumer la lumière de la Foi, apportée jadis par Saint François-Xavier. Si les descendants des martyrs purent, dans cette dernière persécution, retrouver en face des

(1) Le 22 septembre.

tribunaux, où l'apostasie leur était proposée, des accents dignes de leurs ancêtres, si leur courage dans les souffrances de la prison et de l'exil finit par leur mériter la victoire, à qui le doivent-ils après Dieu, sinon à ces missionnaires qui surent les rassembler, les instruire et les fortifier au prix de tant de fatigues et au milieu de tant de difficultés ? La religion, qu'on leur faisait un crime d'observer, n'était-elle pas appelée la religion des Français ?

A ce propos, voici ce que rapporte M. Marin d'un jeune officier japonais, qui l'avait accompagné l'année précédente dans un voyage à travers les provinces septentrionales du Japon. Leurs relations ayant continué après leur retour, cet officier avait fini par se convertir. Baptisé le samedi 31 mai 1873, il était tombé presque aussitôt après fort gravement malade. « La veille de sa mort, dit M. Marin, ne pouvant plus parler ni écrire, il fit signe à un chrétien qui l'assistait de lui tenir la main, et traça ces deux caractères : « Dieu ! France ! »... Il est mort ce papier dans la main »

CHAPITRE DEUXIÈME

TRAITEMENT DES CHRÉTIENS PENDANT LEUR EXIL

(de 1868 et 1870 à 1873).

La déportation des chrétiens d'Urakami avait duré pour les uns cinq années, de 1868 à 1873, et pour le plus grand nombre du commencement de 1870 aux premiers mois de 1873.

Si nous voulons être complet, il nous reste à raconter ce qu'on sut après leur retour de la manière dont ils avaient été traités pendant ce temps, et à dire à la louange des confesseurs de Jésus-Christ ce qu'ils ont supporté pour son nom. Que si l'on nous objecte, que nous courons le risque de blesser ceux qui furent les auteurs de cette persécution et qui vivent encore, ou de ternir la mémoire de ceux qui ne sont plus, nous répondrons sans hésiter qu'on ne saurait avec justice exiger d'infidèles les sentiments, que le Christianisme est seul capable d'inspirer. Leur patriotisme alors mal éclairé les excuse du reste en partie. Du jour où l'Europe et l'Amérique leur étant mieux connues la lumière se fut faite dans leur esprit, ils eurent en effet la loyauté de reconnaître leur erreur, et le courage de revenir sur les mesures violentes qu'ils s'étaient cru obligés de prendre dans l'intérêt de leur pays.

Quel est du reste le peuple au sein duquel la religion divine de Jésus-Christ se soit implantée autrement que par la persécution? A l'origine, l'empire romain n'a-t-il pas été jusqu'à Constantin le théâtre des drames

les plus lugubres et les plus inhumains? Le sang des chrétiens n'a-t-il pas coulé pendant plus de deux siècles sur toutes les terres soumises à sa puissance. Et de nos jours, quand porté par les missionnaires, l'Évangile pénètre dans les régions les plus inaccessibles, ne voit-on pas encore les innocents persécutés jusqu'à la mort? Tantôt c'est l'apôtre lui-même qui est frappé par ceux auxquels il vient apporter le salut, comme le Père Chanel aux îles Fidji et le bienheureux Perboyre en Chine. Tantôt ce sont les premiers disciples qu'il vient d'initier à la Foi, comme ces jeunes pages du roi de l'Ouganda, les premiers martyrs de Jésus-Christ au centre du continent noir, qui liés dans des fagots de roseaux sont brûlés vifs en invoquant jusqu'à la fin, à haute voix, le Dieu qu'ils ont déclaré ne point vouloir cesser de prier. Puisque c'est par l'immolation de ce que l'humanité a de plus pur, qu'elle doit être régénérée, qu'y a-t-il d'étonnant que le Japon n'ait point échappé à cette loi mystérieuse ? Et si, comme l'histoire en témoigne, plus une terre a été baptisée dans le sang des martyrs, plus ses destinées sont saintes et glorieuses, que ne peut-on espérer de cet empire?

Si dans les quelques pages qui vont suivre la vérité nous oblige à rappeler bien des cruautés, ce ne sera pas sans tristesse que nous le ferons. Loin de nous l'injustice de jeter la pierre à des hommes qui ignorent l'Évangile! Nous ne saurions oublier d'ailleurs que dans nos pays chrétiens d'Europe la torture a survécu pendant de longs siècles au paganisme, et qu'aucun peuple n'a été plus empressé que le Japon à l'abolir, au jour où s'éveillant à la lumière de la vraie civilisation, il a travaillé à se faire des lois nouvelles. Témoins de ses efforts soutenus et des progrès vraiment merveilleux, qu'il a réalisés en moins d'un quart de siècle, pourquoi lui ferions-nous une injure de son intolérance

d'hier, nous qui à l'heure même où il persécutait les chrétiens, avons vu dans la capitale de notre France, après quinze siècles de Christianisme, la lie d'un peuple redevenu payen accomplir les massacres de la commune ? Il n'y a qu'une humanité, et en dehors de Jésus-Christ, il faut bien le reconnaître, elle a toujours plus ou moins méconnu la justice et absolument ignoré la charité. Du reste, comme nous allons le voir, les chrétiens ont subi des traitements fort différents suivant les provinces dans lesquelles ils furent déportés. Dans quelques-unes ils souffrirent beaucoup, et dans d'autres relativement assez peu.

Ce qui frappe surtout, c'est l'acharnement avec lequel les officiers subalternes, auxquels fut confiée leur garde, s'appliquèrent à les faire apostasier. On sent qu'à leurs yeux les chrétiens sont des rebelles, des égarés, des Japonais qui n'adorent plus le Mikado descendant des dieux, qui ont adopté la religion perverse des étrangers, la religion honnie depuis des siècles. Aussi, rien n'est-il négligé pour les amener à récipiscence. Les prêtres du Bouddha et des Kami sont officiellement chargés de travailler à leur conversion et de les faire revenir à la religion sacrée des ancêtres. Le plus souvent c'est quand leurs exhortations et leurs discours sont demeurés sans résultat, qu'on a recours aux moyens extrêmes. Il est remarquable enfin que d'une manière à peu près générale le sort des exilés est allé en s'adoucissant progressivement, surtout pendant les vingt derniers mois.

Des renseignements précis sur leur captivité ont été recueillis au retour des prisonniers, et de leur bouche même, par M. Lemaréchal alors chargé de la chrétienté d'Urakami. Il les a consignés dans des notes, que nous avons entre les mains et que nous allons résumer à grands traits. Nous espérons que malgré leur monotonie ces détails jusque-là inédits ne fatigueront pas trop

le lecteur. Nous parcourrons successivement les divers lieux de déportation en commençant par ceux où les chrétiens ont eu le plus à souffrir, afin de laisser le lecteur sous une impression moins triste.

Iwami et Nagato. — Ces deux provinces sont sans contredit de celles où les chrétiens eurent à subir les traitements les plus durs. A ce point de vue, Tsuwano (1) et Haghi (2) resteront fameux dans les souvenirs de cette dernière persécution.

En 1868, vingt-huit chrétiens furent envoyés à Tsuwano. Parmi eux se trouvait Zen-yemon, le plus ferme et le plus connu de ceux qui furent exilés à cette époque. A leur arrivée, ils furent enfermés dans une pagode appelée Kodenji. Cette pagode occupait un lieu assez élevé au nord de la préfecture. L'appartement où ils furent réunis était si étroit, qu'il pouvait à peine les contenir. C'était l'hiver, le froid était intense : les prisonniers n'avaient pas de feu. Ils recevaient si peu de nourriture qu'en peu de temps, ils devinrent d'une maigreur extrême.

La nouvelle de l'arrivée des chrétiens s'étant répandue dans les environs, chacun voulut les voir, à cause des bruits étranges répandus sur eux. Les autorités locales, afin de satisfaire la curiosité de leurs administrés et la leur, jugèrent à propos de les citer publiquement à leur tribunal. Ceux-ci, peu de jours après leur arrivée, comparurent donc ; les spectateurs présents à leur interrogatoire étaient au nombre de quatre à cinq cents. Le juge s'adressa d'abord à Zen-yemon.

(1) Tsuwano, dans la province d'Iwami, est une ville d'environ 6.000 habitants, située dans une vallée, à huit lieues de la mer.

(2) Haghi est une ville d'environ 15.000 habitants dans la province de Nagato.

— « Pourquoi, lui dit-il, ne veux-tu pas obéir aux ordres de l'Empereur? Et quel est donc cet Etre que tu adores? »

— « Nous chrétiens, nous adorons Celui qui a créé le ciel et la terre, et tous les hommes. C'est parce qu'il est le maître de toutes choses que nous n'adorons que lui seul. Vous aussi vous y êtes obligés, car il vous a créés comme nous. »

— « Non, non! nous ne l'adorons pas! » s'écrient alors les juges en riant.

— « Vous ne l'adorez pas, reprend Zen-yemon, parce que vous ne le connaissez pas, mais il n'est pas moins vrai pour cela que vous êtes tenus de l'adorer! »

En entendant cette affirmation hardie et qui semblait venir d'une profonde conviction, les officiers deviennent plus sérieux.

— « Nous, disent-ils, nous suivons la religion de notre pays, mais vous, quoique Japonais, vous suivez la religion des étrangers, vous désobéissez à l'Empereur ».

— « Peu importe, répond Zen-yemon, que l'on soit de tel ou tel pays. Celui qui a créé les autres pays a créé aussi le Japon. Les Japonais, comme les autres, doivent donc l'adorer. Les dieux adorés au Japon n'ont rien créé, et c'est pourquoi aucune adoration ne leur est dûe. Vous parlez de l'Empereur, certes nous ne voulons pas lui résister. Mais le Dieu qui a créé le monde a aussi créé l'Empereur. L'Empereur et ses ministres lui doivent obéissance, aussi bien que tous les autres hommes. D'ailleurs, nous, chrétiens, nous prions pour la prospérité de l'Empereur, notre religion nous le commande ».

— « Quoique vous disiez, si vous ne renoncez à cette religion vous serez mis à mort; si au contraire vous voulez être dociles, vous serez renvoyés dans votre pays. »

— « Faites de nous ce que vous voudrez, mais nous ne pouvons pas renoncer à notre religion. »

Au sortir de cette séance, les chrétiens furent reconduits en prison et les spectateurs se retirèrent satisfaits.

Cependant la ration de riz n'augmentait pas et les prisonniers souffraient horriblement de la faim. Ils se résolurent à faire entendre une réclamation. Zen-yemon parla au nom de tous. Il demanda aux officiers, si l'Empereur leur avait ordonné de faire mourir de faim les chrétiens.

« Je ne crois pas, dit-il, que l'Empereur ait donné de tels ordres : il a des sentiments trop humains pour cela ! Lorsque nous étions dans la prison de Nagasaki, nous avions au moins une nourriture à peu près suffisante, mais ici elle est telle que nous ne pouvons manquer de mourir bientôt, si vous ne l'augmentez. Je vous prie donc, au nom de tous mes compagnons, de nous accorder quelque chose de plus. »

Ses réclamations furent inutiles. Les officiers avaient reçu l'ordre de les faire apostasier, ils employaient pour y arriver tous les moyens en leur pouvoir. Non contents de les torturer par la faim, ils les citaient fréquemment à leur tribunal, où ils leur faisaient de longs discours pour leur persuader que leur religion était mauvaise et qu'il fallait l'abandonner. Des prêtres shintoïstes, qui d'ordinaire étaient présents, s'épuisaient en raisonnements captieux pour induire en erreur ces hommes, la plupart illettrés. Ces interrogatoires étaient pour les malheureux prisonniers une source de continuels chagrins (1) : rien cependant ne pouvait les en exempter. Zen-yemon surtout, qui était poursuivi de plus près, était souvent appelé à répondre pour tous les autres.

Un jour d'hiver qu'il était couché et souffrait beaucoup d'un refroidissement, on vint le chercher. Il pria les officiers de le dispenser pour cette fois de compa-

(1) Rien n'est pénible pour un Japonais comme le reproche de n'être pas de son pays parce qu'il n'obéit pas à l'Empereur.

raître, disant qu'il était par trop malade. Sa prière ne fut pas écoutée, il dût se rendre au tribunal avec ses compagnons. La séance se passa comme de coutume : tous demeurèrent fermes.

Peu après, nouvelle comparution. Cette fois le juge les pressa plus fortement d'apostasier, mais tous ses efforts étant demeurés inutiles, il entra dans une violente colère. Il menaça de jeter tous ces obstinés dans un réservoir d'eau, qui se trouvait à quelques pas de la prison. Ce réservoir avait douze pieds de large sur vingt-quatre de long.

— « Comme il vous plaira, répondirent les chrétiens ; mais nous ne pouvons renoncer à notre religion. »

— « Eh ! bien, retournez en prison, ajouta le magistrat après quelques instants de réflexion. Aujourd'hui, Zen-yemon seul sera puni. »

Là-dessus, Zen-yemon fut amené sur le bord du bassin. L'eau était glacée. Il était toujours malade, mais les officiers parurent ne voir là qu'une occasion de le faire souffrir davantage. De nombreux curieux se rassemblèrent aussitôt autour du prisonnier pour jouir du spectacle qui se préparait.

— « Dépouille-toi de tes habits et jette-toi dans l'eau », dit un officier à Zen-yemon.

— « Non, répond celui-ci, vous pouvez m'ôter mes habits si vous le voulez, mais moi je ne les ôterai pas. »

— « Comment ? Tu ne veux pas obéir ! Oublies-tu que c'est au nom de l'Empereur que nous te commandons ? »

— « Peu m'importe, je ne suis pas obligé de vous obéir en cela, et même je ne le dois pas. »

— « Enlève tes habits et jette-toi dans l'eau », vocifèrent tous les officiers présents.

— « Je suis entre vos mains, faites-moi ce que vous voudrez, mais moi-même je ne ferai rien. »

Toutes les menaces restant sans effet, l'ordre est donné à un serviteur de lui arracher ses vêtements. Zen-ye-n'oppose aucune résistance. Le froid commence alors à le saisir. Impassible et silencieux, il se tient debout devant les officiers. C'est en vain que ceux-ci le pressent de se jeter dans l'eau, il leur répond toujours par la même parole : « Je suis entre vos mains, faites de moi ce que vous voudrez ». Au même instant il est poussé violemment et tombe dans le bassin. Quand il se relève, il a de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt il joint les mains et se met à prier. A cette vue, les assistants l'accablent d'injures. Tant de calme et de résignation leur est insupportable. Le froid est si intense qu'un tremblement convulsif s'empare de tout le corps du pauvre confesseur. Bientôt son agitation est telle qu'il ne peut plus prononcer aucune parole. Mais ses mains restent jointes et ses yeux dirigés vers le ciel. Les officiers lui commandent de s'asseoir, il s'agenouille. L'eau lui vient jusqu'à la bouche, cependant les mains toujours jointes et élevées, il prie encore. Peu à peu son corps perd toute sensibilité, ses mains s'abaissent et son cœur seul reste élevé vers Dieu, de qui il attend la force de supporter jusqu'au bout son tourment. Les bourreaux lui jettent de l'eau sur la tête, au grand divertissement des spectateurs. En pénétrant dans ses yeux et ses oreilles, cette eau le fait horriblement souffrir. Son visage est livide, son corps s'affaisse par degré, encore quelques instants et il va mourir : lui-même ne se le dissimule pas. Cependant les officiers, qui ne veulent pas lui enlever la vie dans ce supplice, lui commandent alors de se lever et de sortir de l'eau. Mais c'est en vain qu'il essaye de se remuer : tout son corps est glacé, il n'a plus ni force ni mouvement. A la fin pourtant par un suprême effort, il parvient à se redresser et à sortir du bassin. Ses membres sont maigres et décharnés : il tremble, il grince

des dents. Les officiers font mettre le feu à quelques poignées de paille et lui disent de se chauffer, puis ils le renvoient dans sa prison.

Lorsque ses compagnons le virent rentrer tout transi, ils se dépouillèrent de leurs vêtements pour le couvrir et le réchauffer. Cela ne suffisant pas, ils se couchèrent près de lui et réussirent enfin à lui rendre un peu de chaleur. Zen-yemon fut dès lors complètement remis de son indisposition précédente. Il ne put dire exactement combien de temps avait duré son supplice. Mais il lui avait paru fort long (environ deux heures).

Il ne fut pas seul à le subir. Un autre de ses compagnons, nommé Jinsaburo, l'endura peu de temps après, et comme lui sans apostasier. Plus tard, ce fut le tour de Kumetaro de Nakano et de Mataichi de Hira.

Lorsqu'en 1870 tous les chrétiens d'Urakami furent déportés, cent cinquante d'entre eux furent envoyés à Tsuwano et joints dans la pagode de Kodenji aux vingt-huit qui souffraient déjà depuis deux ans. Parmi eux se trouvait Guza-yemon frère de Zen-yemon : lui aussi eût à souffrir le supplice de l'eau glacée dans le même bassin. Les derniers venus furent sévèrement traités : les hommes furent séparés des femmes, excepté ceux qui étaient mariés, auxquels on permit de vivre en famille. Les femmes obtinrent de sortir dans la cour pour laver le linge et le faire sécher, mais les hommes furent condamnés à une réclusion absolue et à une inaction complète. Pour tous, la nourriture fut très insuffisante. Pendant l'hiver, on leur enlevait leurs habits et on les exposait ainsi au froid pendant deux ou trois jours, sans leur donner le moindre aliment. Les femmes elles-mêmes furent soumises à cette épreuve. Douze d'entre elles la subirent, parmi lesquelles quatre ou cinq apostasièrent de bouche et se rétractèrent presque aussitôt après. Attribuant aux encouragements de

Zen-yemon la constance de leurs victimes, les officiers l'enfermèrent dans une prison particulière avec deux de ses compagnons : Kumakichi et Wasaburo. Ces deux derniers y étant morts (1), d'autres en plus grand nombre vinrent les remplacer. Cette prison était un lieu obscur et infect qui recevait à peine la lumière du jour. Les malheureux étaient couchés sur un peu de paille. Ils étaient dévorés par la vermine qui fourmillait sur le sol et dans leurs habits. Comme ils ne pouvaient sortir, même pour satisfaire aux exigences les plus impérieuses, l'infection de leur prison était insupportable. Leur ration de riz diminuant de plus en plus, ils s'attendaient à une mort prochaine. Torturés par la faim, ils essayèrent un jour de faire un trou dans le mur pour aller au dehors à la recherche d'un peu de nourriture. Mais ils avaient à peine commencé leur travail que leur geôlier s'en aperçut. Dans sa colère, il saisit une sorte de bêche qui se trouvait là, et en donna deux grands coups sur la tête et sur les épaules de Zen-yemon. Le sang jaillit en telle abondance que ses compagnons ne surent d'abord comment l'arrêter. N'ayant aucun linge pour penser ses plaies, l'un deux déchira

(1) Wasaburo était atteint d'une maladie, que les souffrances de cette prison ne firent que développer. Il resta vingt jours ne recevant de nourriture, que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir. Voyant sa fin approcher, il se prépara à quitter ce monde. Il était désolé chaque fois qu'il voyait passer le vendredi, jour de la Passion de Notre-Seigneur, sans que Dieu l'eût appelé à lui. Sur le point d'expirer il dit en pleurant à Zen-yemon : je vois le démon devant moi : il vient me tenter parce que je touche à ma dernière heure. Zen-yemon le consola en l'exhortant à penser aux souffrances du Sauveur. Wasaburo était persuadé que tous ses compagnons d'exil finiraient leur vie par le martyre. Et il regrettait de ne pouvoir partager la gloire de leur dernier supplice. « Comme je désire m'offrir à Dieu en votre compagnie, leur dit-il, je vous en prie, en quelque lieu qu'on vous fasse mourir, soit à Nagasaki, soit ailleurs, emportez mes ossements, je veux être toujours avec vous. » L'officier chargé de la prison permit qu'on plaçât au dessus de sa tombe un poteau, sur lequel était écrit son nom, son âge et son pays. Grâce à ce signe, quand les prisons s'ouvrirent, Zen-yemon put rapporter à Urakami les ossements de Wasaburo.

un morceau de son habit, lui lia fortement la tête et peu à peu le sang cessa de couler. A cette nouvelle quelques-uns de ceux qui avaient eu la faiblesse d'apostasier, et avaient obtenu en échange de pouvoir sortir librement, réussirent à faire parvenir au blessé des remèdes et de la nourriture, et en peu de temps ses plaies furent fermées. Il n'était cependant pas au bout de ses souffrances.

Dans l'intérieur de sa prison se trouvaient suspendues au toit quelques poutres retenues seulement par des cordes de paille. Ces cordes étant usées, l'une des poutres lui tomba sur la tête et ouvrit ses blessures à peine cicatrisées. Les douleurs qu'il ressentit alors furent si aiguës, qu'il pensa mourir. Mais Dieu, qui veille sur ses saints et se plaît parfois à les consoler dès cette terre des maux qu'ils endurent pour son nom, lui réservait de vivre encore de longs jours dans sa vallée d'Urakami redevenue chrétienne et de voir avant de quitter ce monde le gouvernement de son pays accorder cette liberté religieuse, pour laquelle il avait tant combattu.

Vers la fin de 1872, les privations et les souffrances des exilés s'adoucirent un peu ; on augmenta leur ration de riz et on les traita avec moins de rigueur. Lorsque dans les premiers mois de 1873, ils purent enfin rentrer dans leurs foyers, le nombre des morts s'élevait à 41 (1).

(1) Parmi les chrétiens qui moururent dans les prisons de Tsuwano se trouvait Jean-Baptiste Yasutaro, Yonokoshi. Il eût à supporter de la part de ses gardiens, acharnés à vouloir le faire apostasier, les plus cruelles obsessions. Quoiqu'il fût déjà très affaibli par la maladie, rien ne fut épargné pour lasser sa patience. Il subit en particulier pendant trois nuits consécutives d'interminables interrogatoires. Il lui fallait répondre aux arguties de ses gardiens à genoux sur une vieille natte posée sur la terre nue, à peine vêtu, et tremblant de froid, car c'était l'hiver et la neige tombait. Les officiers pendant ce temps se relevaient à tour de rôle, et prenaient des aliments chauds pour n'être pas incommodés par les rigueurs de la température. Yasutaro, soutenu par la grâce de Dieu, demeura invariable dans ses réponses. Désespérant de vaincre sa constance, les

A Haghi, le nombre des déportés fut de 300. Conduits d'abord dans la province de Chikuzen et enfermés à Fukuoka (1), près de Hakata, dans une pagode abandonnée, ils y restèrent pendant cinq mois. Leurs

officiers l'enfermèrent seul dans une prison voisine de leur corps de garde. Là, Dominique Zen-yemon n'étant séparé de lui que par une simple cloison, les deux prisonniers purent s'entretenir ensemble. Yasutaro réduit par la diarrhée à un épuisement tel, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, fut bientôt à l'agonie. Zen-yemon parvint à tromper la vigilance de ses gardiens et à se glisser auprès du mourant. Comme il le plaignait à cause du complet abandon, dans lequel il se trouvait, Yasutaro lui répondit : « Ne pensez pas que je sois malheureux. Voilà trois jours que je vois devant moi une femme d'une beauté ravissante, en même temps que j'entends à mes côtés deux voix, qui me disent de bien belles choses. J'ai beau regarder, je ne vois rien, mais j'entends ces voix. »

Et comme Zen-yemon lui disait, qu'il ferait parvenir à ses parents et amis ses dernieres paroles : « Dites seulement à ma mère, que je meurs uni à Jésus-Christ expirant sur la croix. Quoique je meurs sur une natte, rien ne me sépare de la croix de Jesus-Christ ! » Cette pensee, au dire de Zen-yemon, le consola jusqu'au dernier moment. Son agonie dura cinq jours.

Jean-Joseph Sheichiro fit aussi à Tsuwano une sainte mort.

En 1867 il avait reçu dans la prison de Nagasaki une rude flagellation. Ayant faibli à la suite de cette torture, comme la plupart de ses compagnons, comme eux il s'etait presque aussitôt releve par une sincere et courageuse retractation.

Dès 1868 le gouvernement, qui le considérait comme un des principaux chefs des chrétiens d'Urakami, l'avait envoye à Tsuwano. Il n'etait point encore guéri alors des suites de sa torture. Les privations nouvelles qu'il eût à subir achevèrent d'avoir raison de ses forces. Une maladie d'entrailles lui causait en particulier d'horribles souffrances. Zen-yemon attiré par ses gémissements vint discrètement l'exhorter à la patience. « C'est la douleur qui m'arrache ces cris, lui dit Sheichiro, mais je n'en fais pas moins volontiers à Dieu le sacrifice de ma vie ! »

Peu à peu il parvint à se maitriser si bien, que pas une plainte ne s'échappait de sa bouche.

Quand tous les prisonniers durent comparaître devant un officier de Yedo envoye pour combattre les pretendues superstitions de ces gens simples, Sheichiro fut désolé que la maladie l'empêchât d'aller confesser sa foi avec ses compagnons. Mais sa joie fut grande quand il apprit que tous étaient demeurés fermes.

Dans la nuit qui précéda le jour de sa mort Zen-yemon et dix autres prisonniers se réunirent en secret auprès de lui. Il récita des prières avec eux et leur dit : « Bientôt quand je serai au ciel, je prierai Dieu qu'il vous réunisse tous auprès de lui, comme nous sommes réunis ici en ce moment. Recommandez à mes enfants de bien observer la loi de Dieu ! »

(1) Fukuoka et Hakata, séparées par une petite rivière, ne forment en réalite qu'une seule ville, dont une partie s'appelle Hakata et l'autre Fukuoka. On y compte près de 60.000 habitants.

traitements furent à peu près les mêmes qu'à Tsuwano. Durant le premier hiver, qui fut rigoureux, ils demeurèrent sans nattes et sans feu. Un *futon* (1) seulement par deux personnes leur fut donné pour se couvrir pendant la nuit. Le jour ils n'avaient rien à faire et l'espace étroit dans lequel ils se trouvaient réunis ne leur permettait de prendre aucun exercice. La nourriture qu'on leur donnait était juste suffisante pour les empêcher de mourir. Pour se procurer un peu de riz plusieurs vendirent leurs habits à leurs gardiens ; l'eau même leur manquait pour étancher leur soif, et quand la pluie tombait, ils s'efforçaient d'en recueillir un peu au moyen d'un bambou qu'ils adaptaient au toit. La malpropreté de leur prison était extrême et plusieurs furent atteints de la gale.

De Fukuoka, ils furent dirigés sur Haghi. Les *yashiki* (2) dans lesquels on les enferma étaient à quelque distance de la ville. Là une nourriture un peu plus abondante leur fut distribuée, mais pas assez pour rassasier des gens depuis longtemps en proie à la faim. Ils furent livrés à la même inaction et chaque jour sollicités à l'apostasie. Ces continuels interrogatoires n'étaient pas leur moindre supplice, car à cette occasion ils étaient tourmentés de toutes façons. Quand arriva l'hiver de 1871, un grand nombre d'entre eux avaient déjà succombé à tant de privations et de souffrances : les autres, après avoir vendu à leurs gardiens leurs habits et tout ce qu'ils possédaient, n'avaient plus aucun moyen de se prémunir contre le froid et la faim, et attendaient la mort. Pâles, défaits, exténués, ces jeunes gens et ces hommes faits, ces vieillards, ces femmes et ces enfants avaient à peine la force de se soulever : ils

(1) Couverture ouatée
(2) Grandes maisons.

restaient des jours entiers étendus sur le sol. A la fin on leur donna pourtant des habits. Mais on ne cessa point de les torturer pour les forcer à apostasier. Entre autres supplices ils souffrirent celui du *teppozeme*, qui consistait à leur lier ensemble les pouces derrière le dos, en passant l'une des mains par-dessus l'épaule et l'autre par-dessous. Aux deux pouces ainsi réunis, on attachait une grosse pierre ou un autre objet pesant, et on les laissait des jours entiers dans cette position ; peu à peu le corps se renversait et la souffrance devenait intolérable. Tous redoutaient extrêmement ce supplice et quelques-uns n'eurent pas le courage de le supporter jusqu'au bout. L'hiver, au moment des grands froids, et l'été, quand les ardeurs du soleil étaient le plus brûlantes, on les exposait nus au dehors, et on les laissait des jours entiers sans leur donner de nourriture. Comme à Tsuwano, les femmes n'étaient pas exemptes de ces rigueurs. Il y avait aussi une prison spéciale appelée *shi-an-goya*, ou chambre de la réflexion : c'est là que les plus intrépides étaient enfermés. Ce cachot était très étroit et aucune nourriture n'était donnée à ceux qui s'y trouvaient. Quelques-uns y sont restés jusqu'à vingt et trente jours consécutifs, sans manger autre chose, que ce que leur apportaient en secret ceux qui, au prix d'un instant de faiblesse, avaient obtenu de sortir.

Vers la fin de la seconde année, une commission d'officiers, envoyée pour visiter les prisonniers, leur fit de beaux discours et de belles promesses, mais le seul adoucissement qu'ils reçurent de leurs gardiens fut que leur ration de riz se trouva légèrement augmentée et qu'en été on leur distribua des moustiquaires.

Dans le courant de la dernière année, les officiers qui les gardaient ayant reçu leur congé furent remplacés par d'autres qui se montrèrent moins inhumains.

Il y eùt bien encore quelques interrogatoires, mais plus de tortures et ceux qui avaient apostasié de bouche furent renvoyés dans leur pays.

Le nombre de ceux qui moururent à Haghi fut de 43.

Après ce que nous venons de rapporter, comment s'étonner que parmi les chrétiens un certain nombre aient prononcé des paroles d'apostasie que la douleur leur arrachait. Si l'on considère que la plupart avaient été baptisés depuis peu de temps, que quelques-uns même n'étaient encore que catéchumènes, et que l'instruction de tous avait été à peine ébauchée, ne faut-il pas admirer, qu'au lieu d'obtenir une défection générale, les officiers du gouvernement aient rencontré, en dépit des tortures et des séductions, une si courageuse résistance chez des hommes faibles, souffrants, abandonnés à eux-mêmes, et n'ayant en perspective que la mort à brève échéance ! Que si dans les provinces dont nous allons parler maintenant, ceux qui faiblirent furent assez nombreux, n'oublions pas que leur apostasie fut en général toute extérieure, et qu'une rétractation sincère suivit presque toujours leur défection.

Inaba. — Une trentaine d'hommes débarqués à Tomotsu, port de la province de Bingo furent tout d'abord fouillés afin qu'ils ne gardassent sur eux aucun objet religieux, puis liés cinq par cinq et conduits à pied jusqu'à Tottori (1). Sur toute la route les curieux se précipitèrent sur leur passage pour voir si les chrétiens étaient bien des hommes comme les autres ; ils ne les

(1) C'est une ville d'environ vingt-cinq mille habitants, bâtie dans une large plaine à une lieue de la mer et à cinquante lieues d'Osaka. On y fait un grand commerce de riz et de poisson.

insultèrent pas du reste, et quelques-uns même, voyant leur patience et leur résignation, ne purent s'empêcher de les plaindre. Dès qu'ils furent arrivés à Tottori, on les enferma dans la prison des criminels, et là encore on commença par les affamer.

Environ un mois après arrivèrent les femmes et les enfants et le reste des prisonniers. On les sépara des premiers, on les parqua dans une pagode, autour de laquelle une forte barrière fut élevée. Cette pagode, située vers le nord de la ville, portait le nom de Zenkiuji.

Ceux qui étaient dans la prison pressés par la faim, menacés d'une mort prochaine et trompés par l'espoir, que les gardiens leur donnaient d'être réunis à leurs femmes et leurs enfants, faiblirent en grand nombre. A mesure qu'ils apostasiaient on les conduisait en effet dans la pagode, mais là on les retenait dans des compartiments différents de ceux qu'occupaient leurs femmes et leurs enfants, de sorte que jusqu'à la fin, ils ne purent les voir.

La faim fut aussi le principal moyen employé pour faire apostasier les femmes et les enfants. Une nourriture plus abondante étant donnée à ceux qui étaient tombés, il y eût beaucoup de défections. Le sort général des prisonniers ne fut pas amélioré pour cela. Continuellement enfermés, continuellement assis ou couchés, en proie au désœuvrement et à l'ennui, dévorés par la vermine, dont malgré tous leurs soins ils ne parvenaient point à se défaire, ils eussent souhaité mourir. Les femmes, séparées de leurs maris, voyaient leurs souffrances s'augmenter de celles de leurs enfants, auxquels elles ne pouvaient porter secours. Au bout de quinze mois, durant lesquels les exhortations à l'apostasie avaient été presque continuelles, la plupart ayant faibli, on finit par les traiter moins durement. Mais alors les apostats rentrèrent en eux-mêmes, et rougi-

rent de leur lâcheté. Pressés par le remords, cinquante d'entre eux demandèrent à se rétracter. Les officiers surpris et irrités de cette démarche mirent tout en œuvre pour les faire tomber de nouveau. Les rétractés furent soumis encore une fois à des jeûnes incroyables. Pendant quarante jours consécutifs ils ne reçurent qu'un mauvais brouet, qui ne faisait qu'exciter davantage leur appétit. Appelés un à un devant les juges pendant une partie de la journée, ils virent employer tous les moyens pour les faire changer de résolution. On leur avait mis au cou un anneau de fer de deux centimètres de largeur sur un demi centimètre d'épaisseur. Cet anneau ne les faisait pas trop souffrir quand ils étaient debout, mais ils ne pouvaient se baisser ou se coucher sans ressentir de grandes douleurs. Quelques-uns eurent la faiblesse d'apostasier une seconde fois, mais les autres demeurèrent inébranlables. A la fin de la deuxième année d'exil, les apostats furent renvoyés chez eux. Après leur départ, ceux qui restaient furent un peu mieux traités. On augmenta leur quantité de nourriture, on leur permit de travailler dans la prison et on cessa de les interroger. Enfin quand le jour de la délivrance arriva, les confesseurs se rendirent à pied jusqu'à Onomichi, et de là s'embarquèrent pour Nagasaki. Le nombre des prisonniers chrétiens de la province d'Inaba fut de 163, celui des morts de 45.

Owari. — Dans cette province, 375 prisonniers furent envoyés en trois fois. Un premier groupe d'une soixantaine d'hommes furent transportés sur un vapeur à Osaka, et de là en barques à Fushimi, d'où ils durent se rendre à pied jusqu'à Shirokushi. Avant le départ ils furent, comme les prisonniers d'Inaba, dépouillés de leurs vêtements qu'on leur rendit après les avoir fouillés.

Comme eux, enchaînés les uns aux autres, ils furent durant leur route un objet de curiosité pour les payens, qui dans les endroits populeux faisaient la haie sur leur passage. A leur arrivée à Shirokushi, ils furent enfermés dans la prison des malfaiteurs, où ils eurent à souffrir de la faim et furent soumis à de nombreux interrogatoires. Les apostasies suivies pour la plupart de rétractations furent nombreuses. Dès que les premières défections commencèrent à se produire, les officiers redoublèrent de sévérité afin d'en obtenir davantage.

Parmi les prisonniers qui montrèrent au début le plus de constance, deux furent battus cruellement et enfermés nus dans une cage appelée *gankido*. Cette cage d'environ quatre pieds de long sur deux de haut était faite de petits morceaux de bois carrés, qui ne présentaient que des angles aigus aux membres du patient. Ces angles pénétraient peu à peu dans sa chair et le faisaient horriblement souffrir. L'un des deux chrétiens voués à ce suplice apostasia le soir du premier jour. L'autre persévéra durant huit jours entiers. Les tentations et les troubles auxquels celui-ci fut alors en proie sont impossibles à décrire. A certaines heures le découragement s'emparait de lui à tel point qu'il ne croyait pouvoir résister davantage. D'autres fois, Dieu lui-même semblait le consoler et il se sentait fort au milieu des souffrances. Un jour, un serpent lui apparaît à travers les barreaux qui forment le dessous de sa cage. Effrayé, et dans le trouble de son imagination surexcitée croyant voir le démon, il essaye de repousser le reptile en faisant des gestes avec la main. Mais celui-ci approche de plus en plus, la tète levée et le dard menaçant. Dans son effroi, il s'efforce de détacher avec ses ongles un morceau du bois de sa cage : c'est en vain ! Alors il applique ses dents à un barreau et arrache un

fragment, avec lequel il parvient à chasser la hideuse bête. Un instant après, un autre serpent plus gros que le premier se montre encore à lui. Le pauvre reclus, glacé d'épouvante, parvient à grand peine avec le même éclat de bois à éloigner ce nouvel adversaire. Hélas! à bout de force, après huit jours de lutte et d'indicibles angoisses, il s'avoua vaincu.

Au sixième mois, tous les prisonniers avaient apostasié. Ils furent transférés alors dans des *nayaya* (1) bâtis sur les dépendances d'une pagode appelé Nishi-kakesho (2). C'est là que se trouvaient les autres déportés hommes, femmes et enfants arrivés après eux. Ces derniers, sous l'influence de la faim, des mauvais traitements et de fréquents interrogatoires avaient déjà à cette époque tous apostasié. Le résultat de cette défection générale fut que les prisonniers reçurent une nourriture plus abondante. Ils purent aussi travailler dans la prison et gagner même quelque argent. Toutefois les hommes demeurèrent dans un lieu différent de celui qu'occupaient les femmes et les enfants, et il ne leur fut point permis d'en sortir.

Vers le milieu de la seconde année, c'est-à-dire à l'époque de la nouvelle division des provinces, une commission de yakunin vint visiter les détenus, qui profitèrent en grand nombre de cette occasion pour rétracter leur apostasie. Cette démarche n'était pas de nature à plaire aux officiers. Les interrogatoires recommencèrent. Tous les jours, officiers, bonzes, kannushi vinrent les exhorter à revenir sur leur dernière résolution, mais tout fut inutile.

Néanmoins le regret de leur première apostasie pesait lourdement sur leur cœur. Ils avaient beau, plu-

(1) Constructions légères

(2) Appartenant à la secte de Hongwanji.

sieurs fois par jour et avec toute la ferveur possible, réciter l'acte de contrition, ils ne parvenaient point à retrouver complètement la paix de l'âme. Ils auraient voulu recevoir le sacrement de pénitence. Mais le missionnaire le plus rapproché était à Osaka, comment faire pour aller jusqu'à lui ? Comment tromper la surveillance des officiers ? La visite de la prison et l'appel des prisonniers avaient lieu trois fois par jour. Après s'être consultés, ils résolurent de se hasarder à sortir quand même à tour de rôle. Comme la porte était toujours fermée, ils passeraient par le toit ou par un trou pratiqué dans le mur, ce qui, étant donné la légèreté des constructions japonaises, n'offrait pas une insurmontable difficulté. Pendant l'appel, afin que les officiers ne pussent pas constater l'absence de l'évadé, un autre répondrait à sa place, en contrefaisant sa voix. La nuit, car il y avait aussi une visite de nuit, un morceau de bois habillé et couché sous sa couverture dissimulerait son absence et son silence serait attribué au sommeil ou à la maladie. Tout cela demandait beaucoup de prudence et d'adresse. Tout cela se fit pourtant. Les officiers fermèrent-ils les yeux ? Pendant longtemps ne s'aperçurent-ils vraiment de rien ? Nous ne saurions le dire. Ce qui est certain, c'est que tous les hommes qui avaient fait leur rétractation purent aller se confesser à Osaka. Deux seulement furent découverts et pris. Pour les punir on leur lia les mains de telle sorte qu'ils pouvaient à peine manger. A partir de ce moment, la garde fut faite plus sévèrement autour de la prison.

Ceux qui ne s'étaient pas rétractés avaient été séparés de leurs compagnons et envoyés dans un lieu appelé Horikawa. Là ils avaient la faculté de sortir et d'aller travailler en ville ou chez les payens des environs. Bien qu'ils eussent défense de communiquer avec les rétractés, qui étaient restés enfermés, ils venaient cependant

les voir secrètement de temps en temps et s'efforçaient d'adoucir un peu leur sort. Après le départ des apostats, les rétractés furent envoyés à leur place à Horikawa. Mais leur situation ne s'améliora point ; ils furent même plus sévèrement traités qu'auparavant et sans relâche. A la fin de la persécution le nombre des morts s'éleva à 82, celui des naissances à 17.

Kaga. — Le nombre des chrétiens déportés dans cette province fut de 566.

114 hommes débarqués à Osaka prirent, trois jours après, le chemin de Kaga. Il leur fallut faire à pied quatre-vingts *ri* (1) ; leur voyage dura 11 jours. C'est à Oriya, qu'ils furent enfermés à leurs arrivée, dans des dépendances de la grande pagode de Tenmangu. Deux jours après leur départ d'Osaka, le reste des prisonniers, hommes, femmes et enfants, furent embarqués et conduits jusqu'au Nanao, port de la province de Kaga. Là, comme il n'y avait pas de locaux assez grands pour les réunir tous ensemble, ils furent répartis par bandes de trente ou quarante dans les diverses pagodes des environs, puis six jours après, dirigés sur Kanazawa. Les vieillards, les infirmes et les enfants, qui ne pouvaient faire la route à pied, furent transportés en chaises. On leur donna même un peu de repos tous les deux ou trois jours, afin qu'ils pussent arriver au terme de leur voyage. De Nanao jusqu'à Kanazawa il y a dix-huit *ri*. Réunis aux 114 qui les avaient précédés, ils furent assez bien traités jusqu'à l'époque du *shogatsu* (1er mois de l'année). A partir de ce moment, les interrogatoires devinrent fréquents, la nourriture diminua peu à peu, et la faim se fit sentir. Les prisonniers réclamèrent.

(1) Le ri est de 3 kilog. 927 m.

« Si vous vouliez vous repentir, leur dit-on, vous seriez mieux nourris, mais puisque vous vous obstinez à rester chrétiens, la quantité de riz que vous recevez maintenant sera encore réduite. »

D'autre part, le froid était intense et la neige couvrait la terre. Les bonzes, sans se lasser, les exhortaient à abandonner la religion des étrangers et à revenir à celle du Japon. Quelques uns eurent la faiblesse d'apostasier et furent mis à part ; les autres continuèrent à confesser leur foi et à souffrir. Le dix-huitième jour du deuxième mois, ils furent tous appelés à comparaître ensemble devant les officiers. Le catéchiste Kichitaro, ayant appris d'un serviteur le but de cette réunion extraordinaire, demanda à rester auprès de sa mère qui était malade On ne le lui permit pas, mais son frère obtint de rester à sa place. Kichitaro le prévint de ce qui allait se passer et lui conseilla de cacher immédiatement sous les nattes tous les livres de prière ou de doctrine. Mais presque aussitôt les prisonniers ayant été réunis dans une vaste salle voisine, des officiers accompagnés de quelques domestiques se saisirent de tous les livres et objets religieux qu'ils avaient laissés sur leurs nattes ou dans leurs habits. Quand les prisonniers revinrent, on les avait fouillés les uns après les autres, et on leur avait arraché leurs scapulaires et leurs médailles.

Leur vie dans la prison était intolérable. Les punaises et les moustiques ne leur laissaient pas de repos. Pour surcroît de malheur, la petite vérole se déclara parmi les enfants et en emporta un très grand nombre ; quatre-vingts moururent en quelques mois. Les parents ayant demandé à les enterrer eux-mêmes, cette consolation leur fut refusée. Les officiers envoyaient un ou deux hommes pour les prendre et les enfouir où bon leur semblait, et comme ils ne se donnaient pas la peine

de faire des trous assez profonds, les chiens en déterrèrent plusieurs.

Au huitième mois, les principaux officiers de la prison ayant reçu leur congé, ceux qui les remplacèrent se montrèrent d'abord bienveillants : les interrogatoires cessèrent et chacun put enterrer ses morts. Mais ce ne fut là qu'une trêve d'un jour au milieu du combat.

Au dixième mois, les tourments recommencèrent. Un homme fut tenu seul dans un cachot pendant soixante-dix jours. Deux autres furent frappés par les bonzes. Kichitaro et douze de ses compagnons furent enfermés à Tokiye dans une prison spéciale pour y être plus durement traités. Ils n'avaient pour se coucher que quelques *mushiro* (1) mis sur la terre nue, et ils ne mangeaient presque pas. Le 20e jour du douzième mois tous ceux qui n'avaient pas apostasié furent envoyés dans cette même prison, mais dans des compartiments séparés. Ils y endurèrent la faim et la soif. Ils étaient privés de lumière et de feu. Ils n'avaient qu'un habit et en punition de leurs réponses courageuses ils étaient souvent exposés au froid pendant des jours entiers. Les enfants, continuellement tourmentés par les moustiques, ne cessaient de pleurer pendant toute la durée des nuits et ne permettaient à personne de dormir. Néanmoins les confesseurs ne faiblissaient pas et l'approche de la mort ne paraissait pas les effrayer.

Lorsqu'il fut question de renvoyer les tombés, tous, à part un petit nombre, firent leur rétractation et protestèrent qu'ils étaient toujours chrétiens. Les officiers les renvoyèrent en prison et les employèrent ensuite à divers travaux. Tout à fait vers les derniers jours, on les réunit dans une grande salle, où un kannushi leur adressa un long discours sur le Shintoïsme. Mais il ne convertit personne.

(1) Nattes grossières.

Dans la province de Kaga le nombre des morts s'éleva à 109 et celui des naissances à 44.

Echu. — 42 chrétiens seulement furent exilés dans cette province. Une moitié fut enfermée à Goda et l'autre à Kiuki, dans les environs de la ville de Toyama (1). Réunis famille par famille, ils n'eurent d'abord rien d'extraordinaire à souffrir. Au bout de quarante jours, tous les prisonniers au-dessus de sept ans furent envoyés séparément dans chacune des pagodes de la ville et des environs. Ils y restèrent cinq mois, pendant lesquels ils ne reçurent du riz qu'une fois par jour et deux fois de l'eau de riz. L'isolement, la faim et les vexations quotidiennes finirent par triompher de leur constance. Il n'y en eût que cinq, que rien ne put vaincre. Tandis que les autres étaient de nouveau réunis, ils furent jetés les mains liées dans une dure prison. Mais jusqu'à la fin pas un ne faiblit. Voici leurs noms : Ichinosuke (de Nagayomichi) et sa femme, la mère et la sœur de Heza-yemon (également de Nagayomichi), et Gensaburo (de Tsuji). Après quatre longs mois, on les transporta dans une autre prison de la ville, où ils furent un peu moins mal. Les apostats pendant ce temps-là pouvaient sortir et se promener librement. Leur unique supplice était le remords d'avoir rejeté devant les hommes ce qu'ils croyaient au fond du cœur. Cette peine leur était plus insupportable que la prison elle-même. Aussi lorsqu'un peu plus tard les confesseurs furent

(1) Toyama, dans la province d'Echu, est une ville d'environ trente mille habitants. Elle est située dans une plaine, à trois lieues de la mer, à cent lieues d'Okasa et soixante-dix lieues de Tokyo. Une rivière appelée Jinzugawa coule dans sa longueur environ l'espace de trois *cho* (un ri correspond à trente-six *cho*). Il n'y a pas de pont sur cette rivière, qui a quatre cents mètres de largeur. Pour en tenir lieu, il y a soixante-six bateaux en permanence sur la rivière, dans toute la longueur de la ville. Ces bateaux sont chargés de passer les hommes et les marchandises.

ramenés au milieu d'eux pour assister aux prédications sur le Shintoïsme, ils déclarèrent hautement qu'ils n'avaient pas cessé d'être chrétiens et qu'ils le seraient jusqu'à la mort. Cet insuccès parut déconcerter les officiers. Ayant été à ce moment-là remplacés par d'autres, leurs successeurs reprirent les interrogatoires et les continuèrent pendant cent jours consécutifs. Cette fois il n'y eût pas parmi les chrétiens une seule défection.

Quand l'heure de la délivrance sonna pour eux, ils comptaient 5 morts et 6 naissances.

Yamato. — Les prisonniers de cette province doivent être comptés parmi ceux qui changèrent le plus souvent de résidence. Dix hommes furent d'abord conduits directement à Osaka, et de là à Koriyama (1). Quelques semaines après, 76 personnes, hommes, femmes et enfants les y rejoignirent après quatre ou cinq stations successives depuis Nagasaki (2). Une ancienne pagode leur servit d'abord de prison. De là ils furent transférés dans des baraques, qui avaient été autrefois des auberges. Au bout de trois mois, comme ni exhortations, ni menaces ne réussissaient à les ébranler, on sépara trois d'entre eux qui semblaient les plus courageux, Yensaburo, Sobe et Jirobe, et on les enferma dans une prison plus étroite à Tosenjimachi, où ils demeurèrent trois autres mois (3). Alors tous furent de nouveau réunis, et l'on permit aux hommes de sortir pour aller travailler, dans la pensée que peut-être les exemples et les conversations des payens pourraient

(1) Koriyama est une ville de dix à douze mille habitants. Elle est bâtie dans une plaine, à sept lieues d'Osaka et à une lieue de Nara.

(2) Tokitsu, Sonogi en Omura, Hatakijimo, Osaka, Sumidono.

(3) Pendant ce temps les autres prisonniers étaient eux-mêmes plus sévèrement pressés et conduits dans une autre prison.

affaiblir leur foi. Ce moyen ayant échoué comme les autres, au quatrième mois de la seconde année d'exil les officiers divisèrent leurs prisonniers en quatre groupes et les répartirent en différents quartiers de la ville.

Après la chute des daimyo, une commission d'officiers fut envoyée à Koriyama, comme ailleurs, pour visiter les chrétiens. Au lieu de recevoir à cette occasion quelque soulagement, ainsi qu'il arriva dans d'autres provinces, ils furent au contraire plus durement traités qu'auparavant. Les officiers visiteurs les ayant trouvés sourds à leurs remontrances en prirent cinq des plus intrépides et les enfermèrent séparément dans un cachot (1). Ils y restèrent une demi-année en proie à une absolue réclusion. Quant aux autres, les officiers les firent travailler pendant les plus grandes chaleurs exposés au soleil ; ils réduisirent leur nourriture et ne donnèrent aucun soin à ceux qui tombaient malades.

Au dixième mois, Yensaburo qui paraissait le plus énergique et ne cessait d'encourager ses compagnons fut appelé seul à un nouvel interrogatoire. Il semblait que si celui-là apostasiait, les autres suivraient son exemple... Mais n'en ayant pu rien obtenir, les officiers l'enfermèrent dans une cellule appelée *kuraisho* (2) en lui disant qu'il ne tenait qu'à lui d'en sortir. Pour être libre il n'avait qu'à apostasier. Deux officiers faisaient la garde autour de sa cellule. Trois ou quatre fois ils renouvelèrent les exhortations précédentes, mais toujours en vain. Pendant six jours le prisonnier ne reçut aucune nourriture ; il devint tellement faible qu'il ne pouvait plus se soutenir. Tout son corps prit une couleur livide, ses joues creuses et ses yeux enfoncés ressemblaient à ceux d'un cadavre : il semblait n'avoir plus que quelques heures à vivre. Le sixième jour les

(1) Ils se nommaient Yensaburo, Yenziro, Seisaburo, Jirobe, Sohachi.
(2) Lieu du repentir.

officiers, qui n'avaient pas l'intention de le faire mourir, lui firent prendre un peu d'eau de riz, puis deux jours après ils le transportèrent dans une autre cellule, où il resta pendant quatre mois. Il y fut très mal traité. Cependant quelques jours avant la fête de Saint François-Xavier (1), on lui accorda un second habit pour se garantir du froid. Vers la fin, on lui permit pour se désennuyer de faire des sandales en paille. Au deuxième mois de la troisième année, il fut réuni à quatre de ses compagnons qui étaient restés dans la même prison (2). Depuis lors la sévérité diminua.

Tandis que Yensaburo souffrait dans sa cellule, deux femmes qui avaient chacune un enfant, O Tora de Michiuye et O Sada d'Ippongi, avaient été aussi séparées des autres prisonniers, enfermées à part et privées presqu'entièrement de nourriture. Pendant six jours, elles n'en reçurent que deux fois, sans doute pour les empêcher de mourir. Leur réclusion dura jusqu'au deuxième mois, époque à laquelle elles furent aussi renvoyées avec les autres chrétiens. Huit jeunes filles et deux jeunes garçons furent choisis et envoyés un à un comme domestiques chez quelques officiers de la ville. Pour leur foi et pour leur moralité, cette situation était des plus dangereuses. Dès que Yensaburo, qui était alors dans le cachot des cinq, l'eût appris, il leur fit dire de rentrer dans leur prison. Ils s'enfuirent tous aussitôt de chez leurs maîtres et revinrent au milieu de leurs frères.

(1) Le 3 décembre.

(2) Je suis très porté à attribuer à Yensaburo ce trait que j'ai entendu plusieurs fois raconter par Mgr Midon, évêque d'Osaka, mort en 1893, et dont ni M. Lemaréchal, ni les autres missionnaires que j'ai consultés à ce sujet n'ont gardé le souvenir.

Un jeune prisonnier, qui n'avait cessé d'exhorter ses compagnons à mourir plutôt que d'apostasier la Foi chrétienne, fut après diverses tortures enfermé par ses bourreaux dans une cage de quelques pieds carrés seulement. Dans cette étroite prison, il avait le corps replié sur lui-même, et ne pouvait presque faire aucun mouvement. En même temps

Deux de ces jeunes filles rappelées de nouveau restèrent au service des officiers jusqu'à la fin. Pour punir les autres, on les tint pendant trois mois emprisonnés séparément.

Au cinquième mois de la troisième année, toutes les réclusions particulières cessèrent. Tous les prisonniers de cette province, plus 26 hommes, qui jusqu'alors avaient été détenus à Furuichi en Isé, furent envoyés à Sannomaru, où ils restèrent jusqu'au douzième mois. Là, ils eurent la permission de sortir pour travailler.

Un dernier voyage signala encore la fin de leur exil. A dix-huit lieues de Koriyama, dans les montagnes, se trouve un village appelé Tennokawa : ce fut leur dernière station. On les divisa en deux groupes et on les enferma dans des pagodes. La neige couvrait la terre. Les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants souffraient cruellement du froid dans leur prison sans feu, où ils ne recevaient qu'une nourriture insuffisante. Les hommes valides furent employés, un mois après leur arrivée, à transporter du charbon pour l'exploitation d'une mine d'argent, qui se trouve à quelque distance. Quelque temps qu'il fît, ils étaient forcés de travailler tous les jours.

Enfin au quatrième mois de la quatrième année, ils

toute nourriture lui était à peu près refusée. Si cruel que fût son supplice, ce supplice n'était rien auprès du tourment moral qu'on avait su lui infliger. Un jour, ses gardiens lui avaient remis la clef de sa prison en lui disant ceci : « Vous pourrez sortir quand vous voudrez, sachez seulement que votre sortie équivaudra pour nous à une apostasie. Nous considérerons votre évasion comme le signe que vous avez cessé d'être chrétien. » Le jeune confesseur ne voulut pas sacrifier son âme à la liberté qui lui était offerte à un tel prix. Il resta dans sa cage. Mais au bout de quelque temps, sentant ses forces morales s'affaiblir et sa raison se troubler par intervalle à la suite de ses souffrances, il craignit un instant de défaillir, et voulant se prémunir contre lui-même et contre un égarement passager, il prit un peu de papier qu'il avait sur lui, le mâcha, oblitéra la serrure de sa cage, et attendit patiemment la mort. Il ne mourut pas cependant, et après la persécution il resta durant un certain temps au service de M. Midon, alors provicaire de la mission du Japon.

furent renvoyés dans leurs foyers. Ils vinrent à pied par Nara jusqu'à Kobé, où nous les avons vu s'embarquer pour Nagasaki. Le nombre des morts fut de 9.

Kii. — Les prisonniers furent presque dès leur arrivée à Wakayama (1) séparés les uns des autres et envoyés dans la campagne chez les payens : les officiers pensaient qu'ainsi isolés ils seraient facilement amenés à l'apostasie. De temps en temps des fonctionnaires du gouvernement venaient les trouver et leur adressaient de longs discours.

« Maintenant que vous êtes seuls, leur disaient-ils, vous n'avez rien à craindre en laissant de côté votre religion, personne n'en saura rien et vous serez renvoyés dans votre famille. Vous pourrez même rester ici, si vous voulez faire du commerce ou autre chose, et vivre tranquilles. »

Toutes ces belles propositions n'avançant à rien, au bout de six mois tous les chrétiens furent rappelés à Wakayama et enfermés dans d'anciennes écuries, les hommes séparés des femmes. Dès lors ils furent appelés souvent devant les officiers. Les hommes valides furent employés à différentes constructions du gouvernement. Conduits de bonne heure à l'ouvrage, ils ne rentraient que le soir à la prison. Ceux qui ne pouvaient pas travailler restaient enfermés jour et nuit. On ne leur donnait que très peu de nourriture, encore était-elle mauvaise. Sur 282 prisonniers, il y eût en trois mois 80 morts. Parmi les survivants quelques-uns cédèrent, et peu à peu le nombre des défections augmenta.

Au premier mois de l'année suivante les apostats furent séparés et toute communication avec ceux qui

(1) Wakayama est une ville d'environ 55.000 habitants, située dans une plaine sur le bord de la mer.

étaient restés fidèles leur fut interdite. Ces derniers furent envoyés dans une pagode abandonnée appelée Akamondera, et située un peu au sud de la ville. Pendant tout le temps qu'ils y passèrent ils ne purent plus sortir. L'unique distraction qui leur fut permise était de fabriquer des sacs en paille. Ils restèrent là jusqu'au neuvième mois de cette même année, époque à laquelle tous les prisonniers furent réunis famille par famille. Après la faim et la vermine, ils déclarèrent que ce qui les avait fait le plus souffrir, c'était d'avoir à répondre à tous moments aux kannuski accompagnés de nombreux officiers.

— « Nous ne savons pas discuter, leur dit un jour Yoshitaro de Nonaka ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous adorons le Dieu tout-puissant qui est dans le ciel et n'adorons que lui ».

— « Mais alors la religion du Japon est donc mauvaise ? »

— « La vérité est qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui que nous adorons. »

— « Ceux qui ont apostasié on donc mal fait ? »

— « S'ils l'on fait, c'est parce qu'ils vous craignent, mais au fond de leur cœur ils n'ont pas rejeté Dieu... » Là-dessus Yoshitaro se mit à leur réciter le Décalogue, en le commentant à sa manière ; et pour conclure il recommanda aux petits enfants qui étaient-là de ne pas faire le mal.

Quand les prisonniers de Wakayama furent renvoyés chez eux, les apostats s'étaient rétractés depuis un an.

Le nombre des morts s'éleva en tout à 96. Il y eût, 11 naissances.

Awa. — Les chrétiens exilés dans cette province furent en tout 116. Conformément au plan suivi d'une ma-

nière à peu près générale, une avant-garde de 23 hommes arriva d'abord à Tokushima ; le reste des prisonniers ne les rejoignirent qu'un mois après. C'était une tactique. On esseyait d'abord sur les premiers de tous les moyens pour les faire apostasier, de façon à effrayer les autres et à les entraîner plus facilement. Au lieu de réunir les 23 premiers arrivés dans une même prison, les officiers les envoyèrent par petits groupes dans les diverses pagodes de la ville et des environs. Les bonzes et autres gens attachés à ces pagodes ne leur ménagèrent pas les exhortations. La plupart finirent par prononcer de bouche des paroles qu'ils regrettaient au fond du cœur. Six cependant résistèrent à tout, aux prières comme aux menaces. On les suspendit par les cheveux et on les frappa avec une règle de fer. Ce supplice se renouvela plusieurs jours de suite et ne finit qu'avec l'apostasie des victimes. Alors seulement ils furent réunis à ceux qui étaient arrivés les derniers et avaient été enfermés dans une pagode voisine de la préfecture de Tokushima. On était alors au cinquième mois de la première année. Honteux de leur faiblesse et ne pouvant plus supporter les remords de leur conscience, huit d'entre eux se retractèrent. Ils furent gardés dans une prison particulière. Ils y reçurent une nourriture à peu près suffisante, mais on ne leur donna pas une goutte d'eau. Deux d'entre eux tombèrent malades. Les officiers sourds aux supplications des six autres prisonniers déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas sortir les malades et ne leur donneraient aucun soin jusqu'à ce que tous eussent apostasié. Dans cette extrémité, et cédant à un sentiment de pitié mal comprise, et cependant trop facile à comprendre, ils apostasièrent de nouveau de bouche et les malades furent alors envoyés dans la pagode avec tous les autres. Ceci se passait au septième mois de la première année d'exil. Dans la pagode, seules

neuf femmes avaient jusque-là résisté aux promesses comme aux menaces. Vaincues elles-mêmes à force d'être tourmentées, elles finirent par céder.

Depuis lors jusqu'au troisième mois de l'année suivante, tous restèrent enfermés dans la pagode, sans être inquiétés. La plupart auraient bien voulu rétracter leur apostasie, mais cela n'était pas facile. Cinq d'entre eux poussés par le repentir réussirent à s'échapper. Ils vinrent jusqu'à Kobé trouver le missionnaire. Celui-ci les reçut avec bonté. Mais considérant que leur fuite ne pouvait avoir que de très mauvais résultats pour ceux qui étaient restés en prison, il leur ordonna d'y retourner. Ils lui obéirent, et à leur arrivée les officiers, pour les punir, les enfermèrent pendant huit jours dans une prison particulière, où ils eurent beaucoup à souffrir.

Peu de temps après tous les prisonniers firent savoir aux officiers, qu'ils n'avaient fait l'année précédente que céder à la violence, et qu'ils continuaient de croire ce qu'ils avaient toujours cru, qu'ils étaient chrétiens et prêts à souffrir, s'il le fallait, pour conserver leur foi. Vainement les officiers déconcertés par cette énergique déclaration s'efforcèrent-ils de les faire revenir sur leur parole, ils ne purent y réussir. Ils eurent beau avoir recours à de nouveaux interrogatoires et pendant quatre mois consécutifs les conduire tous les deux jours entendre les discours d'un kannushi, chaque fois qu'ils y allaient, il déclaraient ne rien comprendre de ce qui leur était dit. Trois de ceux qui paraissaient les plus instruits furent interrogés à part. Après de longues remontrances, ils répondirent aux officiers qu'ils se donnaient une peine inutile, attendu qu'ils étaient absolument décidés à rester chrétiens. « Vous pouvez faire de nos corps ce que vous voudrez, dirent-ils, mais nous ne voulons pas perdre nos âmes en désobéissant à Dieu. » En présence de cette attitude résolue les officiers n'in-

sistèrent pas davantage et à partir de cette époque (septième mois), les prisonniers furent laissés en paix. Ils purent sortir pour travailler et se procurer les choses nécessaires avec l'argent qu'ils gagnaient. Cet état de choses dura jusqu'à la fin de l'année suivante, où ils furent renvoyés dans leurs pays. Il y eût 16 morts et 12 naissances.

Sanuki. — Le nombre des prisonniers envoyés dans cette province fut de cinquante-quatre. Réunis à Takamatsu (1) et enfermés dans des *nagaya* au quartier appelé Hirobaba, en dehors de la réclusion ils n'eurent d'abord à supporter aucun tourment spécial. Un interrogatoire général ayant eu lieu dans le premier mois sans amener aucun résultat, les officiers et les kannushi pensèrent qu'ils réussiraient mieux en appelant les détenus l'un après l'autre. Chaque jour ils les faisaient donc venir un à un et pendant deux heures employaient pour les faire apostasier tous les moyens de persuasion. Pendant ce temps, les autres étaient obligés d'assister à des conférences sur le Shintoïsme. Mais les kannushi avaient beau leur dire : « Bon gré malgré, il faut que vous nous entendiez, c'est la volonté de l'Empereur », tous refusaient de les écouter.

Vers le cinquième mois de la seconde année, les officiers résolurent de les envoyer dans un endroit plus spacieux dans les dépendances du château. Cinq familles y furent d'abord expédiées successivement, une chaque jour, et réunies dans une chambre ornée d'objets superstitieux. Le *kamidana*, autel domestique, était couvert de gâteaux offerts aux idoles. A la suite d'un discours, ces gâteaux furent présentés aux prisonniers. « C'est une gracieuseté de l'Empereur, leur dit-

(1) Takamatsu est une ville d'environ 37.000 habitants, bâtie dans une plaine sur le bord de la mer.

on ». Kasuke d'Ippongi, qui avait refusé d'écouter la prédication, refusa aussi les gâteaux. Il fut enfermé dans une chambre de réflexion (1). Son frère eût le même sort. Il avait pourtant mangé un gâteau, mais en protestant qu'il ne croyait pas pour cela aux idoles. Cette chambre de réflexion était un trou infect, où la lumière du soleil pouvait à peine pénétrer. Quatre fois par jour on venait les solliciter à l'apostasie et une fois seulement ils recevaient pour toute nourriture trois petites boulettes du riz, sans une seule goutte de thé, ni d'eau. Ils n'avaient qu'un habit sur le corps et ne pouvaient le laver. Enfin les moustiques qui foisonnaient ajoutaient encore à leur tourment. Cinq autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient la femme, la sœur et un tout petit enfant de Kasuke, furent aussi séquestrées pour avoir refusé d'écouter les prédications des kannushi. L'enfant, qui ne pouvait encore prendre que le lait de sa mère, fut séparé d'elle et mis avec son père. Celui-ci s'efforça bien de lui faire manger un peu de son riz, mais l'enfant s'y refusait et pleurait continuellement. Au bout de neuf jours, à la vue de ce petit être qu'il aimait tendrement et qui se mourait entre ses bras, Kasuke supplia les officiers de laisser sortir la mère pour l'allaiter. La mère sortit, en effet, mais à la condition ordinaire. Au bout de vingt-trois jours, le frère de Kasuke, qui commençait à trouver les heures longues dans sa chambre de réflexion, dit aux officiers qu'il consentait à écouter les prédications. Kasuke ne consentit à rien du tout. Cependant ils furent tous les deux tirés de leur cachot et renvoyés ensemble à Hirobaba, où tous les prisonniers, hormis les cinq familles dont nous avons parlé, étaient restées.

A la fin de la seconde année, quatre chrétiens qui

(1) *Shi-an-goya*.

avaient constamment affecté de ne pas écouter les exhortations des kannushi, furent également envoyés dans le château et enfermés pendant six mois, comme les précédents, dans une prison sombre et malpropre. C'est pendant ce temps qu'eût lieu le changement des officiers chargés du gouvernement de la ville. Les nouveaux venus visitèrent les prisonniers, et ayant pris Kasuke à parti, ils le pressèrent de questions et le harcelèrent durant quatre heures consécutives.

— « Tu pourrais t'en aller, lui disaient-ils, rien ne s'y oppose ; mais auparavant il faut que tu te repentes, autrement pas de liberté. »

— « Si vous me renvoyez, dit-il, j'en serai très content, mais me repentir je ne le puis pas. »

— « Au moins, il faut que tu écoutes les instructions que l'on donne ici. »

— « Si on n'y enseignait rien de contraire aux dix commandements que nous sommes obligés d'observer, je pourrais les écouter, mais je sais d'avance que ces instructions ne s'accordent pas avec la loi de notre Dieu, voilà pourquoi je ne les écouterai pas. »

A ces mots les officiers irrités saisissent un bâton et le frappent jusqu'au sang.

— « Est-ce que tu persistes toujours dans ton refus ? » lui crient-ils.

— « Oui, je vous le répète, je ne puis désobéir aux commandements de mon Dieu ».

— « Et quels sont ces commandements ? »

Le patient les récita, et après quelques explications il fut reconduit en prison.

Le surlendemain Kasuke est appelé de nouveau ; on lui demande s'il ne pourrait pas écrire ces dix commandements, afin qu'on les envoie à l'Empereur. Il répond qu'il le peut et prenant un catéchisme, il transcrit le décalogue et en remet la copie aux officiers.

A partir de ce jour, les prisonniers furent traités avec moins de rigueur; ceux qui étaient dans le *shi-an-goya* (1) en furent tirés et tous furent réunis dans le château. On les y employa à différents ouvrages : les uns servaient les officiers comme domestiques, les autres cultivaient une montagne voisine. Rien ne fut plus changé jusqu'à la fin de leur captivité. Il y eût 14 morts et 7 naissances.

Bizen et Aki. — Là comme ailleurs, c'est toujours l'apostasie que les officiers s'efforcent d'obtenir et par les mêmes moyens.

Pendant sept mois, tous leurs efforts échouent auprès des 177 chrétiens déportés à Hiroshima (2). Au bout de ce temps, les prisonniers retenus jusque-là dans une grande pagode à Onomichi sont divisés en plusieurs groupes, et envoyés séparément dans divers quartiers de la ville et dans les environs (3). L'isolement, le manque de bons conseils, les instances continuelles des bonzes et des officiers, la réclusion, la faim, finirent par avoir raison de quelques-uns. Plusieurs prononcèrent la terrible parole exigée. Ce résultat obtenu, comme la plupart résistaient à tout, les officiers ne poussèrent pas plus loin l'épreuve.

Au quatrième mois de la seconde année, ils réunirent

(1) Chambre de réflexion.

(2) Hiroshima est une grande ville qui compte 90.000 habitants. Elle n'est pas entièrement sur le bord de la mer, mais elle est entourée par une rivière, qui se bifurque au moment où elle entre dans la ville, et qui va se jeter à la mer par deux embouchures, enfermant la ville dans ses flancs.

(3)

A Yokaichi	30
A Itsukaichi	16
A Teramachi	16
A Hatsukaichi	9
A Yasu	7
A Kabe	10
A Kusatsu	10
A Hinoshima	13

de nouveau à Hiroshima tous les déportés, apostats et confesseurs, et les enfermèrent dans le château.

Là, les chrétiens fidèles furent si cruellement traités que presque tous tombèrent malades. Cependant un médecin fut appelé et quelques soins leur furent donnés, mais ils ne cessèrent pas de souffrir. Condamnés à une inaction absolue, toujours couchés ou assis, ils ressentaient dans tout le corps une grande fatigue et des douleurs continuelles. Telle fut leur situation jusqu'à la fin de leur exil. Le nombre des morts fut de 40, celui des naissances de 4.

A Okayama (1) où il y eût 117 déportés, parmi les vingt hommes qui avaient été enfermés d'abord dans la prison des criminels, il y eût quelques apostasies. Mais sur les 97 autres prisonniers, arrivés peu après et enfermés dans la pagode de Shojoji, aucun ne défaillit, excepté les femmes et les enfants de ceux qui avaient déjà apostasié dans la prison des criminels. Ceux de cette prison qui avaient tenu bon, étant tombés malades à force de privations, furent envoyés dans la pagode avec les autres.

Au neuvième mois, tous furent conduits dans une île inhabitée de la mer intérieure, appelée Tsurushima, où ils furent tourmentés encore pendant un an. On alla même jusqu'à dépouiller de leurs vêtements cinq ou six femmes, que l'on frappa avec violence et qu'on exposa en cet état au froid pendant plusieurs heures de la nuit.

A la fin, voyant que tout était inutile, on laissa en paix les prisonniers et on les employa à divers ouvrages jusqu'au temps de leur retour. Pour prix de leur travail, on leur donnait un *tempo* (2) par jour et par personne. Les apostats pouvaient aller ça et là dans les îles voisines

(1) Okayama, qui a donné son nom au ken, est une ville d'environ 30.000 habitants, située dans une plaine à quelque distance de la mer.

(2) Environ les 8/10 d'un sou.

et y faire quelques achats ; ils en profitaient pour rendre quelques services à leurs frères, qui restés fidèles n'avaient pas la même liberté.

Au quatrième mois de la troisième année, on leur construisit des maisons et chaque famille eût la sienne. Ils vécurent ainsi jusqu'à la fin.

Le nombre des morts fut de 18, celui des naissances, de 4.

Les provinces dont nous avons parlé jusqu'ici sont celles où les chrétiens furent le plus malheureux. Dans les autres, quoiqu'on se soit toujours efforcé de les amener à l'apostasie, ils ne furent point traités avec autant de rigueur. Aussi les défaillances furent-elles tout à fait rares.

Satsuma. — Il est juste de dire à la louange du prince de Satsuma que les 375 chrétiens exilés sur son territoire y furent ménagés, eu égard à leur condition, à peu près autant qu'ils pouvaient l'être. Transportés à Kagoshima à bord d'un vapeur japonais le *Heifumaru*, ils furent à leur arrivée conduits au grand temple appelé Fukushoji. Là ils purent vivre en famille et reçurent une nourriture suffisante. D'abord ils ne sortaient que dans la cour de la pagode, mais dès le quatrième mois les hommes obtinrent la permission d'aller travailler chez les payens des environs. Pendant la première année et une partie de la seconde ils furent laissés parfaitement libres sous le rapport de leur religion et on ne les pressa point d'apostasier. C'est seulement au cours de 1871, que les interrogatoires commencèrent. Mais on se borna à les exhorter à l'apostasie. Malgré cette bienveillance, l'insuffisance, pour un si grand nombre de personnes, du temple qu'ils habitaient et sa malpropreté,

la mauvaise qualité de la nourriture, tout cela joint aux tristesses de l'exil ne laissait pas que de les éprouver encore sensiblement. Il n'y eût pas un seul apostat (1). A la fin de leur captivité, ils comptaient 58 morts et 13 naissances.

Tosa. — Vingt-cinq hommes arrivés d'abord à Kochi (2) furent détenus dans l'une des prisons destinées aux criminels, en un lieu appelé Akaoka. Le reste des prisonniers au nombre de 100 furent logés dans des *nagaya* à Yenoguchi près de la préfecture. Les hommes y furent séparés des femmes et des enfants. La nourriture était suffisante, les officiers leur permettaient parfois de sortir pour faire quelques achats en ville, ils n'avaient aucun travail et pouvaient librement réciter leurs prières. Un an se passa ainsi sans qu'ils eussent beaucoup à souffrir et sans même qu'on leur parlât de religion.

Au début de la seconde année les interrogatoires commencèrent aussi pour eux. Deux chrétiens furent d'abord cités devant les officiers. Mais au lieu de les presser d'apostasier, ceux-ci les questionnèrent sur leur religion. L'un des deux, Ichi-yemon, catéchiste du village d'Ippongi, raconta une première fois ce qu'il savait des temps qui précédèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une autre fois il fit aux officiers un résumé de la religion chrétienne. Les auditeurs après l'avoir écouté attentivement le renvoyèrent auprès de ses compagnons. Pendant trois mois les prisonniers furent fréquemment appelés. Voyant tous leurs efforts inutiles, les officiers

(1) Il est vrai que sur les 375 prisonniers de Kagoshima, les noms de quarante furent envoyés à Yedo comme ayant apostasié. Mais cette défection s'était produite avant le départ de Nagasaki et non à Kagoshima.

(2) Kochi est une ville d'environ 30.000 habitants ; elle est bâtie dans une plaine baignée par la mer. Mais à cause du peu de profondeur de l'eau dans cet endroit, les gros bateaux ne peuvent y aborder.

en choisirent dix parmi les plus instruits, six hommes et quatre femmes, et les conduisirent les menottes aux mains de Yenoguchi au tribunal. Après un exorde très insinuant, dans lequel les juges parurent s'appitoyer surleurs souffrances, ils leur donnèrent clairement à entendre que le seul moyen d'y mettre fin, était de renoncer à leur religion.

— « Vous souffrez sans doute beaucoup d'être ainsi séparés, leur dirent-ils, vous maris de vos femmes et de vos enfants, et vous femmes de vos maris ; vous souffrez de ne plus voir votre pays : obéissez aux ordres de l'Empereur et toutes vos peines cesseront. »

Les chrétiens répondirent :

— « Il nous est pénible sans doute d'être exilés et séparés les uns des autres, comme nous le sommes, mais nous serions encore bien plus malheureux, si nous renoncions à notre religion. »

Sur cette réponse, ils furent renvoyés dans leur prison. Voyant toutes leurs sollicitations rester sans effet, les officiers imaginèrent d'envoyer tour à tour les prisonniers comme domestiques chez les principaux fonctionnaires de la ville. Craignant qu'abandonnés à eux-mêmes quelques-uns ne vinssent à tomber, les chrétiens refusèrent d'abord d'y aller. Mais on ne tint pas compte de leur refus, et on les y contraignit, en ayant soin de garder en prison ceux qui paraissaient les plus instruits et les plus courageux. Cependant aucun des chrétiens qui furent envoyés au dehors n'apostasia. Seul, un de ceux qui étaient restés, trompé par les officiers, n'eût pas la force de leur résister. Mais il se rétracta peu de temps après, sur les remontrances des autres détenus.

Au commencement de la troisième année, tous furent réunis dans la pagode de Yokisan. Ils purent travailler, sortir dans la ville sans rien avoir d'extraordinaire à supporter jusqu'à leur retour dans leur pays.

Sur 125 prisonniers, il y eût 40 morts.

Iyo. — Les 86 prisonniers de cette province furent enfermés dans une des prisons de Matsuyama (1), à Mizuguchino Tokiye. Les hommes furent séparés des femmes et des enfants. La nourriture, sans être abondante, était suffisante. Ils restèrent là, environ un an et demi. Vers le troisième mois après leur arrivée, les bonzes leur firent une série de prédications, auxquelles ils furent tous obligés d'assister. La première fois, un grand nombre ayant protesté, on leur lia les mains derrière le dos, on les frappa avec une verge de fer, et force leur fut d'obéir. Ces mauvais traitements, qui d'ailleurs ne furent employés que la première fois, n'eurent pas pour effet de les convertir. Contraints de se rendre dans l'appartement où se donnaient les conférences, ils n'eurent garde d'écouter et beaucoup continuèrent à protester. Un des orateurs, car les bonzes étaient d'ordinaire plusieurs à venir les haranguer, leur dit un jour que leur seule présence était requise, qu'ils pouvaient dormir ou lui tourner le dos s'ils voulaient, qu'il les priait seulement de ne pas faire du bruit. Il comptait sans doute sur son éloquence pour les gagner à la longue : il y fut pour ses frais. Avant de commencer à parler, les bonzes faisaient précéder leurs discours d'invocations qu'ils invitaient les prisonniers à répéter avec eux. « Récitez avec nous, leur disaient-ils : *Namu myo ho renge Kyo !* » (ô loi admirable du Lotus, secourez-nous) ! Mais les chrétiens prenant un air étonné leur répondaient : « *Wakarimasen.* » (Nous ne comprenons pas.)

Au bout d'un mois, les bonzes voyant qu'ils ne par

(1) Matsuyama est une ville d'environ 30.000 habitants, bâtie dans une plaine à deux lieues de la mer.

laient que pour les murs, cessèrent leurs prédications. Alors des interrogatoires, présidés par des officiers et des bonzes, commencèrent :

— « Vous savez que l'Empereur défend la religion que vous pratiquez, leur dit un officier à la première séance, vous devez y renoncer. »

— « C'est impossible, répondirent-ils, notre religion est bonne et nous n'avons pas de raison de la rejeter. »

— « Quel est donc le Dieu que vous adorez ? »

— « Nous adorons Celui qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est dans le monde », dit un des prisonniers. « Je voudrais pouvoir vous exposer en détail toute notre religion, mais n'étant qu'un pauvre cultivateur, je ne sais pas parler. »

— « Très bien, reprit l'officier, mais si vous ne faites pas le *kai-shin*, vous ne serez pas renvoyés chez vous et que n'aurez-vous pas à souffrir ? »

— « Quand bien même vous prendriez notre vie, nous n'apostasierons pas. »

Après les menaces vinrent les promesses, mais sans plus de succès. Au bout de quelque temps ayant été rappelés de nouveau ils se montrèrent inébranlables.

— « Puisque vous ne voulez rien entendre, leur dirent les officiers, persévérez dans votre croyance, et faites en sorte de vous bien porter. »

Ils n'étaient pas très sévèrement traités. On leur donnait des habits et des matelas. La dyssenterie s'étant déclarée parmi eux, les officiers prodiguèrent toutes sortes de soins aux malades. Sur vingt qui furent atteints, quatre seulement moururent. Les morts furent enterrés dans le cimetière de la prison. Avant de partir, les chrétiens firent faire, à l'insu de leurs gardiens, une pierre tumulaire sur laquelle étaient gravés les noms et prénoms de leurs compagnons d'exil décédés.

et ils la firent placer plus tard sur leurs tombes. Pendant tout le temps que les chrétiens restèrent à Tokiye, ils ne purent point sortir, sinon pour acheter quelques provisions et de la paille avec laquelle ils faisaient des *zori* (1).

A l'époque de la nouvelle division des provinces, leurs gardiens furent changés, et eux-mêmes furent transportés de Tokiye à Otsuki-yama dans des *nagaya*, un peu en dehors de la ville. Là ils furent réunis famille par famille. Chacune put cuire son riz et reçut des habits et des couvertures. Les femmes et les enfants purent sortir librement pour travailler, mais non les hommes, parce qu'on craignait qu'il n'opérassent des conversions parmi les habitants. Tous les jours des kannushi venaient les exhorter, mais ils ne furent pas plus heureux que les bonzes. Ni leurs moqueries à l'adresse de la religion chrétienne, ni les menaces des officiers ne produisirent sur eux plus d'effet que *l'eau jetée à la face d'une grenouille*, comme dit le proverbe japonais.

Pendant ces trois ans il y eût huit morts parmi les 87 prisonniers de Matsuyama et 1 naissance.

Bingo. — Fukuyama (2) dans la province de Bingo est avec Haghi et Tsuwano une des trois villes qui reçurent des chrétiens, lors de la persécution de 1868. Nous avons peu de détails sur les premiers prisonniers qui y furent déportés à cette époque, nous savons seulement qu'ils étaient au nombre de vingt et furent enfermés dans un lieu appelé Ozatoko.

En 1870, 76 chrétiens furent déportés à Fukuyama.

(1) Sandales.

(2) Elle est bâtie dans une plaine à une lieue de la mer. Une rivière appelée Shingai-kawa porte la marée jusque dans la ville. Celle-ci compte environ 15.000 habitants.

Sur ce nombre neuf hommes furent d'abord réunis à ceux qui se trouvaient emprisonnés déjà depuis deux ans. Les autres, arrivés deux jours après, furent séparés et emprisonnés à Ohoribata près de la préfecture. Ni les premiers ni les seconds ne purent sortir, mais en dehors de cette réclusion ils ne furent pas trop durement traités. Ils avaient à peu près le nécessaire, et dans les interrogatoires, du reste peu fréquents, on ne les pressait pas d'apostasier.

Au bout d'un an et demi, ils furent réunis tous ensemble dans des maisons ordinaires à Tatamiya-kusho, ce qui leur causa une grande joie : ils purent dès lors vivre en famille. Au commencement de 1871, le préfet de Fukuyama, étant venu lui-même les visiter, leur parla avec beaucoup de bienveillance. Il ne leur donna pas que de bonnes paroles : il leur envoya à chacun une pièce d'étoffe, et il ajouta même un peu d'argent pour la façon. Il commanda qu'on leur donnât du poisson avec leur riz. A partir de ce moment, ils eurent de la lumière le soir et du feu pendant l'hiver, enfin ils purent sortir soit pour acheter, soit pour travailler, dans la ville et les environs. Leurs livres et leurs objets de piété ne leur furent pas rendus, mais ils savaient leurs prières par cœur. Quand ils récitaient le rosaire ils comptaient les *Ave Maria* sur leurs doigts. Quelques-uns plus ingénieux façonnèrent des chapelets avec des grains de riz traversés par un fil. Au début de 1873, quand ils furent libérés, ils comptaient sept morts et trois nouveau-nés.

Izumi. — Les chrétiens déportés dans cette province furent au nombre de cinquante-huit. On leur assigna pour prisons des casernes abandonnées dans un faubourg de la ville de Iga (1), appelé Teppomachi. Hommes et

(1) Iga, dans la province d'Izumi, est une ville d'environ trois mille

femmes ne furent point séparés. Ils n'eurent à subir aucun mauvais traitement corporel et furent seulement molestés dans leur foi religieuse. Tantôt les interrogatoires auxquels ils étaient convoqués étaient présidés par trois officiers et un kannushi, tantôt par un seul officier accompagné de dix hommes de garde. Les spectateurs étaient parfois très nombreux. Les longues exhortations qu'on leur fit n'eurent aucun effet. Aucun des prisonniers n'apostasia. Le nombre des morts fut de 11 ; il y eût 4 naissances.

Isé. — Soixante-quinze chrétiens déportés dans cette province furent d'abord enfermés dans de vieilles baraques précédemment à l'usage des officiers de la police, au nord-ouest d'un grand village appelé Nihonki. La première chose qu'on fit fut de leur arracher tous leurs livres et objets de piété.

— « Si vous ne renoncez pas à votre religion, leur dit-on, on vous coupera la tête ».

— « Vous pouvez nous couper la tête, répondirent-ils tous ensemble, nous n'abandonnerons pas notre religion ».

Les promesses n'eurent pas plus d'effet que les menaces.

— « Si vous voulez apostasier, nous vous donnerons de l'argent et nous vous ferons faire une bonne cuisine. »

— « Nous n'avons pas besoin d'argent ; quant à la nourriture qu'elle soit bonne ou mauvaise, peu nous importe ».

Au bout de quatre mois les officiers prirent le parti de les disperser dans le pays famille par famille et de

maisons, située sur une hauteur et à douze ou treize ri de la mer. On y voit beaucoup de pagodes. On y fait surtout le commerce du riz.

les loger chez des payens, chargés de les séduire. Des yakunin devaient les surveiller et les conduire par escouades au travail. De temps en temps des kannushi les visitaient et leur prêchaient la religion de l'Empereur, mais ni leurs suggestions, ni les mauvais exemples des payens ne purent les faire changer. Les officiers s'en étant convaincu les renvoyèrent tous au bout d'un an à Nihonki dans leur première prison. Mais cette fois ils ne leur permirent plus de vivre en famille. Ils divisèrent les prisonniers en trois groupes, les hommes, les jeunes gens, puis les femmes et les enfants. Cette séparation contrista beaucoup les chrétiens, mais ne les fit point faiblir. Les hommes et les jeunes gens purent sortir tous les jours pour aller travailler chez les payens ; les femmes et les enfants restèrent continuellement enfermés. Pour tous la nourriture était suffisante. Cinq mois se passèrent ainsi sans aucune apostasie. Les officiers transportèrent alors leurs prisonniers dans une pagode à Tsu no Joka. Le régime y fut beaucoup plus dur. Des interrogatoires eurent lieu chaque jour durant lesquels des instruments de supplice étaient étalés sous les yeux des chrétiens. Cependant on ne s'en servit pas souvent contre eux : trois hommes seulement reçurent quelques coups. Au bout d'un mois, une commission d'officiers les ayant visités, ils ordonnèrent de les reconduire à Nihonki et de les traiter comme précédemment.

Le préfet de Tsu, nommé Osaki, vint lui-même voir les prisonniers et leur témoigna beaucoup de bienveillance. Il leur permit de sortir et de se promener dans les environs et alla même jusqu'à leur dire qu'ils pouvaient rester chrétiens. Mais après son départ, les officiers ne tinrent pas compte de ses ordres. Ils avaient reçu de lui une certaine somme d'argent qui devait être remise aux déportés, ils la gardèrent pour eux et

ne changèrent rien au traitement des prisonniers. Le préfet en ayant été averti fut très mécontent et dit aux chrétiens que s'ils le demandaient, les trois officiers coupables seraient condamnés à s'ouvrir le ventre. Les prisonniers prièrent le préfet de leur faire grâce. Après un an passé à Nihonki, depuis qu'ils y étaient revenus, ils furent envoyés à dix lieues de là, à Yamada. On les logea au milieu de la ville dans de grandes et belles maisons, qui avaient été auparavant une école de kannuski. Ils y restèrent trois mois pendant lesquels ils purent aller et venir à leur gré. Nous devons dire, à la louange des habitants de la province d'Isé qu'ils se montrèrent favorablement disposés envers les chrétiens et lorsque ceux-ci purent enfin retourner dans leurs foyers, ils semblèrent presque les regretter. Pendant ces trois années d'exil, il y eût 6 morts et 7 nouveau-nés.

Tel est le résumé fidèle des renseignements recueillis par M. Lemaréchal auprès des prisonniers chrétiens à leur retour à Urakami. Nous ne prétendons pas avoir donné le récit complet de toutes leurs souffrances, mais ces notes suffisent à nous révéler ce qu'elles ont été dans leur ensemble.

CHAPITRE TROISIÈME

(1874-75)

Les chrétiens d'Urakami au lendemain de la persécution. — 1874 est une année d'épreuves. — Troubles politiques. — Guerre civile dans le Kyu-Shu. — Epidémie. — Typhon. — Famine. — Incendie de la mission de Yokohama. — Cinq séminaristes des plus avancés sont atteints de phthysie. — Quelques consolations au milieu de ces malheurs. — Retour d'un certain nombre de séparés. — Conversions parmi les payens. — La question religieuse commence à préoccuper les esprits. — Prédications des missionnaires catholiques et de leurs catéchistes. — Les protestants et les Russes travaillent de leur côté à propager l'hérésie et le schisme. — Mgr Petitjean retourne en Europe. — Il demande à la Propagande de diviser le Japon en deux vicariats. — La mission de Tokyo commence à se développer. — Quelques noyaux de néophytes se forment dans l'intérieur du pays. — Lettre de M. Midon à Mgr Petitjean sur la naissante chrétienté de Matsunaga. — Difficultés suscitées aux nouveaux convertis. — Leur conduite courageuse devant les magistrats payens fait concevoir des espérances pour la propagation de la vraie Foi parmi les Japonais.

Relever leurs maisons ruinées ou disparues et demander à un travail opiniâtre leur subsistance journalière, telle fut la première et pressante nécessité qui s'imposa aux chrétiens d'Urakami à leur retour d'exil. Leurs frères des localités voisines, que la persécution avait plus épargnés, furent touchés de leur dénûment, et partagèrent généreusement avec eux jusqu'à leur nécessaire. Les missionnaires leur vinrent aussi en aide, dans la mesure où leurs ressources le leur permirent. Et une de leurs joies fut de constater que même à cette

heure les soucis de la vie matérielle n'absorbaient pas leurs chers néophytes au point de leur faire perdre de vue les intérêts de leurs âmes. Ils les voyaient faire preuve d'une véritable émulation, les uns pour commencer, les autres pour achever leur instruction, tous pour être admis aux sacrements. Les épreuves cependant ne leur furent pas ménagées, et l'année 1874, qui suivit celle de leur délivrance, fut pour eux exceptionnellement malheureuse.

Tout d'abord c'est la guerre civile, qui éclate dans la province de Hizen, et jette le trouble dans le Kyu-Shu. Eblouis par la civilisation occidentale, les chefs de l'ambassade japonaise rentrés l'année précédente ont résolu de travailler sans relâche à la réorganisation de leur pays, par l'adoption d'institutions nouvelles calquées sur celles des États européens. Mais l'évolution qui s'est produite dans l'esprit d'Iwakura, d'Okubo surtout, et des autres ambassadeurs n'est pas même commencée chez d'autres hommes, qui pour n'être point sortis de leur pays n'en jouissent pas moins d'une influence considérable. Le vieux Japon a de nombreux partisans. A leur tête se trouvent Shimazu Saburo et Saïgo, les chefs du clan de Satsuma et les principaux auteurs de la restauration du Mikado. Leurs samuraï, qui se sont couverts de gloire dans la guerre contre les partisans du Shogun, sont encore la principale force armée de l'empire, et à cette heure ils demandent à porter la guerre en Corée. Ce royaume méprisé que Hideyoshi avait vaincu jadis, qui s'était incliné devant Yeyasu Tokugawa, et qui depuis n'avait jamais manqué d'envoyer en signe de déférence une ambassade à chaque nouveau Shogun, venait de refuser cet honneur au Mikado qu'il prétendait ne point connaître. Il avait, en outre, osé reléguer les sujets japonais sur l'unique concession de Sorio dans le port de Fusan. De tels outrages ne pouvaient être plus

longtemps tolérés. Aux cris de guerre de Satsuma, Iwakura et Okubo objectent que, vu les embarras financiers du gouvernement, le temps est mal choisi, et que d'ailleurs avant d'entreprendre une expédition contre la Corée, l'organisation de l'armée sur des bases nouvelles s'impose. Okubo propose d'établir une conscription qui appelle indistinctement les hommes de tous les anciens clans sous l'unique drapeau impérial. Ce projet, c'est la dislocation à brève échéance de l'armée dont Satsuma dispose encore. Aussi bien les ministres du Mikado redoutent-ils le prestige qu'une victoire éclatante donnerait à Saïgo déjà revêtu du titre de commandant en chef des armées de terre. Connaissant son ambition ils craignent de le voir s'emparer du pouvoir, et entraver leur grande œuvre de réforme. A l'inspiration d'Okubo ils frappent presque immédiatement d'un second coup la classe des samuraï, les derniers représentants du régime féodal. Ils déclarent que le gouvernement est dans l'impossibilité de maintenir plus longtemps leurs pensions, soit héréditaires soit viagères, mais qu'il est prêt à leur payer en échange le capital de six ans ou de quatre ans de leur revenu, ce qui leur permettra d'acheter des terres et de rentrer peu à peu dans la classe des cultivateurs ou des artisans. Les samuraï se montrent peu empressés à accepter cette offre. Si raisonnable qu'elle paraisse elle tend trop clairement à l'abolition de leur caste. Leur mécontentement se traduit par une tentative d'assassinat contre Iwakura dans les rues de Yedo et par le brusque départ de Saïgo pour Kagoshima. Saïgo quitte la cour avec ostentation parce qu'il réprouve toute innovation venant de l'étranger. Un de ses officiers nommé Yeto Shimpei s'enfuit avec lui et allant au-delà des désirs de son maître, il appelle les samuraï de Hizen à la révolte et s'empare de Saga, capitale de cette province. Le cri de

ces factieux est : « Guerre à la Corée, expulsion des étrangers, restauration des daimyo. » Okubo, à la tête de quinze mille hommes armés et disciplinés à l'européenne, se présente devant Saga, s'en empare et fait décapiter Yeto Shimpei avec onze des principaux rebelles.

Au milieu de ces événements qui troublèrent leur pays dans les premiers mois de 1874, les chrétiens du Kyu-Shu surent demeurer fidèles à leur Empereur, comme ils l'avaient été à leur Dieu durant la persécution. Pas un seul d'entre eux ne se trouva parmi les révoltés de Saga.

Un autre fléau, la maladie, suivit de près la guerre. Au mois de juillet, une épidémie de dyssenterie se déclara à Magome, à peu de distance de Nagasaki, et de là se propagea assez rapidement dans les îles voisines, à Daimyoji, à Kaminoshima, à Megato, à Kurosaki, et suivant toute la côte gagna enfin Urakami. Elle fit de nombreuses victimes. Près d'une centaine de chrétiens moururent. Deux missionnaires et plusieurs de leurs catéchistes contractèrent la maladie en soignant ceux qui en étaient atteints.

« A la première apparition du fléau, écrivait le 13 août Mgr Laucaigne (1), les habitants de Magome furent pris d'une panique telle, qu'ils s'enfuirent. Un catéchiste accourut en toute hâte nous prévenir, et bientôt la nouvelle que les Pères étaient venus apportant des remèdes fit honte et redonna courage aux peureux. Lorsque, le dimanche, je me rendis au milieu d'eux avec M. Poirier et M. de Rotz, les maisons étaient propres, les malades soignés, et il fut facile d'établir parmi les chrétiens un service régulier pour la distribution des remèdes. Il y avait alors soixante malades à l'extrémité. Tout le monde ré-

(1) Lettre à Mgr Petitjean.

pondit à notre appel et s'offrit à soigner les épidémiques ».

Tant que dura le fléau, les missionnaires ne surent ce qu'ils devaient le plus admirer de la résignation des chrétiens malades ou du dévoûment de ceux qui les soignaient. « Dans mes deux visites aux malades, écrivait M. Midon (1), provicaire de la mission, qui se trouvait à Nagasaki, je n'ai jamais surpris un seul mot, un seul signe d'impatience. Jeunes et vieux, tous étaient parfaitement résignés à la volonté de Dieu. M. de Rotz, notre infirmier en chef, répète qu'il n'est pas possible de trouver de plus belles âmes ». En parlant d'une catéchiste nommée Yen le même missionnaire disait : « Une sœur de charité n'a pas plus de courage et de dévoûment que cette pauvre fille ». Et il ajoutait : « Du reste elle n'a pas été seule à prouver, que les femmes japonaises, surtout quand la Foi les inspire, sont capables de générosité. Une autre catéchiste, venue de Daimyoji pour soigner les malades de Magome avait été atteinte de la dyssenterie, et, en peu de jours, elle fut à toute extrémité. Le dimanche 19 juillet, comme j'étais à Daimyoji, j'allais la visiter et consoler sa mère : « Oh! me répondit cette excellente chrétienne, je ne regrette pas de l'offrir au Bon Dieu ; c'est en soignant les malades pour l'amour de Lui qu'elle a pris son mal ». Deux ou trois jours après, la malade expirait. »

Une jeune fille se présenta aussitôt pour la remplacer, elle aussi fut atteinte et mourut. Une troisième lui succéda et fut prise aussitôt par la maladie.

Sur ces entrefaites, le 20 août, un typhon vint mettre le comble à la désolation de la chrétienté. Les dégâts qu'il causa à Nagasaki furent effrayants. Beaucoup de personnes moururent noyées ou écrasées sous les rui-

(1) Lettre du 13 août à Mgr Petitjean.

nes de leurs maisons. Le même jour ce typhon parcourait toute la côte ouest du Japon, et à Niigata M. Evrard n'eût que le temps de sortir d'un appartement, dont le plafond et la charpente s'effondraient au moment même. Le nombre des morts, celui des habitations détruites, celui des barques et des bâteaux perdus fut considérable, et les vieillards affirmaient n'avoir jamais rien vu de pareil. Une pluie diluvienne suivit la tempête et produisit de tous côtés des inondations. Mgr Laucaigne écrivait au vicaire apostolique :

« La pluie torrentielle, qui n'a pas cessé pendant les deux jours qui ont suivi le cyclone, a fortement endommagé l'église déjà si maltraitée par le vent. L'eau l'envahissait de toutes parts, à ce point qu'il était impossible d'y trouver où abriter les ornements. Le seul autel de la Sainte Vierge a été préservé, et c'est là seulement que nous avons pu célébrer la sainte messe. Notre maison a été fortement ébranlée, et, par trois fois, nous avons cru qu'elle allait céder à la fureur de l'ouragan (1). Il va sans dire que nos chrétiens des environs ont aussi leur part de dégâts. Urakami, Magome et Daimyoji sont surtout maltraités. A Magome, les maisons pour la majeure partie, sont à terre ; à Daimyoji, sur cent, quatre-vingt-cinq ne sont plus debout. Ce village de pêcheurs a perdu tous ses bateaux, à l'exception d'un seul. A Urakami, la plupart des maisons sont renversées : celles que le gouvernement avait fait construire l'an dernier pour les chrétiens revenus d'exil ont les premières cédé à la tempête. Votre Grandeur conçoit combien grande est la misère à la suite de ce nouveau désastre ; et, pour comble d'infortune, la dyssenterie semble faire des progrès dans cette malheureuse vallée. »

(1) « Nous étions dans notre maison, écrivait un autre missionnaire, comme à bord d'un navire battu par les flots, y ressentant tous les effets du tangage et du roulis. »

« Ce qui fait le plus de peine à voir, écrivait de son côté M. Lemaréchal, ce sont les rizières ; elles sont littéralement hachées. Nos pauvres anciens exilés avaient en perspective une bonne récolte, qui les eût mis à l'abri de la misère et qui eût réparé les désastres occasionnés par la persécution ; et les voilà de nouveau réduits à la plus complète indigence. C'est une bien rude épreuve pour tous ».

Le prix du riz déjà fort élevé (on le payait quatre rio, environ vingt-deux francs, les cinquante kilogrammes) menaçait de monter encore. C'était pour les chrétiens la famine en perspective. Mgr Petitjean se rendit à Nagasaki afin de les consoler par sa présence et de se concerter avec Mgr Laucaigne et les autres missionnaires sur les moyens de leur venir en aide. En voyant de ses yeux toute l'étendue de leurs maux, le vicaire apostolique en fut navré de douleur. Beaucoup de ses enfants se trouvaient à la veille de l'hiver sans abri, sans nourriture, et la terrible maladie faisait toujours des victimes. Dans l'impossibilité de secourir tant de misères, de réparer l'église si maltraitée par le typhon et d'achever la construction du séminaire, il fit appel à la charité des chrétiens d'Europe et il reçut d'eux de généreuses aumônes. C'est en souvenir et en reconnaissance de ces dons, que Mgr Petitjean et ses missionnaires formèrent une association pour qu'une messe fut célébrée chaque jour pour les bienfaiteurs vivants et morts de la mission.

Une dernière catastrophe termina cette année néfaste. Mgr Petitjean était de retour depuis quelque temps à Yokohama lorsqu'il mandait au Séminaire de Paris (1) :

« Dans la nuit du 30 au 31 décembre, un grand malheur est venu nous frapper : notre résidence de Yo-

(1) Lettre à M. Armbruster.

kohama a été la proie des flammes. Le feu a pris chez un voisin et s'est aussitôt communiqué chez nous. J'ai eu à peine dix minutes pour faire sortir de ma chambre de travail quelques-uns des objets les plus précieux. Au moment où je réunissais les manuscrits de nos livres chrétiens destinés à l'impression et les notes que je recueille depuis quatorze ans, le plafond m'est tombé sur la tête avec une grêle de tisons enflammés. Grâce à Dieu, j'ai pu m'échapper, mais à moitié asphyxié. L'incendie a fait son œuvre de destruction avec une rapidité effrayante : en une heure et demie tout était fini. Notre église a couru les plus grands dangers. Nous avons tout perdu : les ateliers d'imprimerie et de lithographie avec tout ce qu'ils renfermaient, presses, imprimés et fournitures, la procure générale, la bibliothèque européenne et japonaise, les archives de la mission, plusieurs vases sacrés. La perte totale s'élève à plus de 20.000 piastres (100.000 fr.) ; les assurances n'en couvrent que la moitié. Pour ma part, et M. Midon, mon provicaire est dans le même cas, j'ai à peu près tout perdu. Je n'ai pu sauver que les vêtements que j'avais sur le corps, un bréviaire, un missel, la plupart de mes insignes, mon calice et mes feuilles de pouvoir. Mes bulles d'évêque et de vicaire apostolique ont eu le sort de tout le reste : elles ont été brûlées. Nos amis de Yokohama se sont empressés de nous offrir la plus cordiale hospitalité ; quelques-uns même nous sont venus en aide pécuniairement ».

Cet incendie ajoutait encore aux pertes de la mission et la réduisait à une véritable détresse. Enfin à toutes ces épreuves, qui marquèrent si douloureusement l'année 1874, guerre, épidémie, ouragan, famine et incendie vint encore se joindre pour Mgr Petitjean la douleur de se voir frapper dans ses enfants spirituels les plus chers. Parmi les jeunes clercs de son séminaire.

plusieurs étaient atteints de phthysie; deux étaient mourants et trois autres donnaient déjà les plus grandes inquiétudes.

Il y eût pourtant une compensation à tant de malheurs et au milieu de toutes ces tristesses un grand sujet de joie. Un certain nombre de chrétiens séparés commençaient à se rapprocher. Il y avait à Nagasaki et dans les contrées environnantes des descendants d'anciens chrétiens, qui ne s'étaient point encore ralliés aux missionnaires, quoiqu'ils les connussent, et qui persévéraient dans leur éloignement. Ce sont eux que l'on appelle aujourd'hui encore : les séparés.

Persécutés pendant des siècles, fréquemment trahis et dénoncés par de faux frères, les chrétiens avaient depuis longtemps contracté l'habitude d'une extrême défiance. Laisser échapper le secret de leur foi religieuse, c'était non seulement exposer leurs biens à la confiscation, mais se livrer eux-mêmes aux supplices et à la mort. Leurs enfants même n'étaient initiés à la croyance des ancêtres que lorsqu'ils avaient dépassé l'âge de raison, de peur que quelque indiscrétion n'échappât à la légèreté de leur âge. Les premiers, qui se révélèrent aux missionnaires, ne cédèrent point à l'enthousiasme. Ils avaient acquis auparavant la certitude, que ces hommes à la longue robe noire, qu'ils rencontraient depuis plusieurs années sur leur chemin, étaient bien leurs vrais pasteurs. Visites de jour et de nuit, questions insidieuses, ils n'avaient rien omis pendant plusieurs mois pour s'éclairer. Mais quoiqu'ils fussent convaincus, tous n'eurent pas alors le courage de se déclarer ouvertement chrétiens. Ils redoutaient la persécution qui, du reste, ne tarda pas à revenir. C'est alors surtout, que retenus par la crainte de compromettre les uns leur tranquillité, d'autres leurs biens, plusieurs leur position, nombre d'entre

eux allèrent jusqu'à s'unir aux payens contre leurs frères fidèles. Souvent même ils se montrèrent leurs ennemis les plus redoutables. Pendant la persécution ces séparés, qui formaient comme une sorte de schisme, s'étaient organisés entre eux pour ne pas se laisser entamer, c'est-à-dire pour qu'aucun ne communiquât avec les missionnaires et ne prêtât l'oreille aux sollicitations des chrétiens ralliés à eux. Lorsque les édits de proscription furent tombés et que les exilés furent revenus dans leur pays, les séparés n'en continuèrent pas moins à se tenir à l'écart; ils suscitèrent des tracasseries aux chrétiens. Cependant ces apostats, ces schismatiques n'avaient pas perdu complétement la Foi. Sur leur lit de mort ils demandaient parfois le prêtre, et dans le secret de la nuit recevaient les sacrements. Quand la maladie vint frapper sans distinction les uns et les autres, la charité chrétienne prodigua aussi à tous sans distinction ses soins, ses secours et ses consolations. Elle fit ce que n'avaient pu faire ni la prédication des missionnaires ni l'exemple et les prières des fidèles. Et c'est ainsi que nombre de brebis égarées rentrèrent alors dans le bercail.

Tandis que les séparés se rapprochaient des missionnaires, les payens commençaient à se défaire de quelques-uns de leurs préjugés à l'égard du Christianisme. Le gouvernement par ses innovations et ses réformes y avait travaillé lui-même. Ce n'est pas à dire que les missionnaires pussent donner libre carrière à leur zèle. Si l'ère des persécutions violentes était close, l'heureux résultat qu'aurait dû produire la suppression des édits contre la Religion et la mise en liberté des chrétiens. avait été amoindri par les déclarations qui avaient accompagné ces deux actes importants. Comme si tout eût été fait pour donner satisfaction aux réclamations des Puissances étrangères, le ministre des cultes au Japon

avait pris en même temps une attitude hostile au Christianisme. Les missionnaires, en outre, se trouvaient aux termes des traités dans l'impossibilité de pénétrer librement dans le pays. En dehors des ports ouverts, ils ne pouvaient sans l'autorisation formelle du gouvernement, sans passeports délivrés par lui et scrupuleusement visés, circuler dans l'intérieur (1). Néanmoins la question religieuse commençait à se poser parmi les Japonais, et elle agitait un très grand nombre d'esprits. Les missionnaires, qui avaient remarqué depuis longtemps le goût très prononcé du peuple japonais pour la parole publique, organisèrent partout où ils le purent des conférences sur la religion. Il les donnèrent eux-mêmes ou à l'aide de catéchistes, et dès le début, les auditeurs s'y pressèrent en foule.

Les missionnaires catholiques ne furent point seuls à user de ce moyen de propagande. Les apôtres de l'Hérésie s'en servirent pour répandre contre le Catho-

(1) Tous les étrangers résidant au Japon, et les missionnaires ne sont pas exceptés, vivent encore sous le régime des passeports, dès qu'ils s'éloignent de plus de dix lieues des sept ports qui leur sont ouverts. Encore faut-il ajouter que ces passeports sont une pure gracieuseté du gouvernement japonais, qui n'est nullement obligé par les traités existants à les délivrer. Ces traités, qui prenaient fin en 1872, devaient être alors révisés. Pendant 22 ans cette grave question a tenu en suspens toutes les chancelleries étrangères et le gouvernement japonais. De part et d'autre les négociations n'ont jamais cessé et ont revêtu toutes les formes sans pouvoir aboutir, les uns et les autres s'accusant mutuellement d'afficher des prétentions inacceptables. C'est en 1894 seulement que l'Angleterre a pris les devants et a consenti un nouveau traité. D'autres puissances se sont empressées de l'imiter et si la France négocie encore, tout porte à croire qu'elle fera bientôt comme les autres : c'est d'ailleurs son intérêt. Les nouveaux traités n'entreront en exercice qu'au mois de juillet 1899. Jusque-là, les étrangers n'auront pas officiellement le droit de résider dans le pays ; ils ne pourront ni posséder ni louer de maisons ; ils n'y pourront pénétrer qu'en qualité de voyageurs, allant d'auberge en auberge, ou logeant chez les particuliers qui consentent à leur donner l'hospitalité. En réalité, le gouvernement se montre de plus en plus large et bienveillant dans la concession des passeports et dans l'application qu'il fait de ses propres règlements, mais s'il voulait user de son droit de tout refuser aux étrangers ou à quelques uns d'entre eux, ceux-ci n'auraient présentement aucun recours contre lui.

licisme leurs préjugés habituels, et le Schisme russe lui-même, un moment en défaveur, ne tarda pas à regagner du terrain. Protestants et Russes entretenaient déjà un grand nombre de catéchistes. Ils avaient, eux aussi, compris que c'était surtout à l'aide de ces auxiliaires indigènes que se répandrait leur doctrine.

« Le paganisme, écrivait M. Midon (1), n'est pas le seul ennemi du Catholicisme. A côté des sectes payennes, il y a les sectes dissidentes, le Protestantisme sous toutes ses formes et le Schisme russe. Le nombre des ministres protestants s'accroît de jour en jour au Japon. L'annuaire européen de 1874 ne portait pas moins de cinquante noms pour les seuls ports de Yokohama et de Yedo... Grâce aux ressources dont ils disposent et aux positions qu'ils occupent (2), ils réussissent à grouper autour d'eux quelques disciples. Mais ce qui nuit le plus à la cause de la vérité, ce sont les objections de toute sorte que les représentants du Protestantisme jettent dans l'esprit des jeunes gens. Chaque jour, on rencontre des Japonais profondément imbus des accusations les plus ressassées contre le Catholicisme, la papauté, etc.... Je vous laisse à penser combien il est difficile à la Religion d'avoir prise sur ces âmes, qui se seraient ouvertes sincèrement au Catholicisme, si leur intelligence n'avait pas reçu cette empreinte de l'erreur. De plus, certains protestants n'ont pas honte de flatter les idées nationales japonaises, en mettant leur plume au service du paganisme.

« Dernièrement, on a vu paraître à Yedo, avec le visa du gouvernement un ouvrage intitulé : *Exposition des points erronés de la doctrine de Jésus*. Ce factum d'un

(1) Lettre à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères.

(2) Un grand nombre avaient obtenu des places lucratives de professeurs dans les écoles publiques, où ils étaient appelés à exercer une grande influence.

Japonais, aidé évidemment d'un étranger, est assez pauvre dans sa revue de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais ce que je voulais faire observer, c'est la préface écrite par un membre de l'Eglise anglicane. On s'efforce d'y établir : 1° que l'Occident ne doit nullement sa civilisation au Christianisme, dont l'apparition a été précisément le signal de la décadence de l'ancienne civilisation, 2° que la doctrine chrétienne ayant été la cause ou l'occasion d'une foule de guerres et de luttes fratricides, comme la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, etc., le Japon n'a rien à gagner à devenir chrétien...

« A côté du Protestantisme, il y a le Schisme russe. Vous n'ignorez point les tendances envahissantes de la Russie et la tactique avec laquelle cette puissance sait pratiquer sourdement le système de l'annexion. Or les vues ambitieuses de la Russie sur les îles septentrionales de l'archipel japonais ne sont un mystère pour personne, pas même pour le gouvernement du Mikado. Dans ces contrées, l'influence de la Russie prime celle des autres nations ; ses navires de guerre, toujours sur les côtes, sont un perpétuel memento de la force du géant... Le Tsar n'a eu garde de négliger au Japon le point de vue religieux. Les popes font tous leurs efforts pour gagner des adhérents au Schisme et par là aux idées russes... Depuis trois ans, le Schisme russe a établi son centre d'action à Yedo, d'où il rayonne jusque dans les provinces les plus éloignées. Le pope, avec un zèle digne d'une meilleure cause, y forme de nombreux catéchistes qu'il envoie et entretient ensuite à grands frais dans l'intérieur ».

Afin de contrebalancer avantageusement le travail et le progrès des propagateurs de l'erreur, il eût fallu aux missionnaires catholiques des ressources suffisantes pour construire des églises à Yedo, à Osaka à Hakodate, pour ouvrir des écoles nombreuses, et pour

assurer à une armée de catéchistes, durant leurs tournées apostoliques, le *riz* de chaque jour. Si Mgr Petitjean ne put point exécuter tout d'un coup ce programme, Dieu, dont les œuvres se font parfois avec d'autant plus de lenteur, qu'Il tient à leur donner un plus solide fondement, bénit d'une manière visible, nous le verrons bientôt, les travaux de ses vrais représentants sur la terre du Japon. Et c'est un fait remarquable que jusqu'à ce jour, malgré la pauvreté avec laquelle ils n'ont pas cessé d'être aux prises en ce pays, le Catholicisme ait toujours eu le pas sur toutes les sectes hérétiques ou schismatiques. Aussi bien, n'est-ce pas avec l'or que se convertissent les hommes. Il est absolument impuissant à leur donner la vraie Foi et à changer leurs mœurs. Pour opérer dans les âmes de si soudaines et si profondes transformations, il faut Dieu lui-même, sa parole toute-puissante, sa grâce, ses sacrements.

Mgr Petitjean entrevit clairement que le meilleur moyen qu'il eût de multiplier les ouvriers apostoliques, les œuvres et les ressources, était d'obtenir de la Propagande la division de son immense mission en deux vicariats. Dans ce but, pour solliciter de nouveaux secours, il n'hésita pas à prendre encore une fois le chemin de l'Europe. En son absence, Mgr Laucaigne resta chargé de l'administration de la mission.

C'est au cours de cette année 1875, qu'à Nagasaki les bâtiments du séminaire furent achevés. A Tokyo, une chapelle provisoire et une résidence pour les missionnaires furent construites sur la concession de Tsukiji. Dans cette même ville, grâce à la bienveillance du Ministre de France, M. Berthmy, une ancienne résidence de daimyo fut concédée à perpétuité à la Légation de France et au su du gouvernement japonais transférée par une contre-lettre authentique à la mission catholique. Cette propriété distante d'environ une lieue

de Tsukiji était située en pleine ville japonaise dans le quartier d'Ogawamachi. Un séminaire y fut installé et cet établissement était appelé à devenir le centre d'une intéressante chrétienté.

Quelques noyaux chrétiens dûs au zèle des catéchistes ou même de quelques nouveaux convertis commençaient à se former dans l'intérieur du pays, et tout portait à croire qu'ils prendraient un heureux développement le jour où les missionnaires pourraient par leur présence et leur action seconder les bonnes dispositions qui se manifestaient déjà comme d'elles-mêmes. M. Marin, dans un de ses voyages, avait pu administrer le baptême à une trentaine de Japonais et il s'était vu contraint de le refuser à un grand nombre d'autres, qui le lui demandaient avec instance, mais qui n'étaient pas suffisamment instruits. Plusieurs lettres adressées de Yokohama à Mgr Petitjean à la fin de 1875 par M. Midon, son provicaire, montrent comment la doctrine catholique commençait à se propager alors parmi les payens, et qu'au milieu de nombreuses difficultés, les âmes qui l'embrassaient savaient déployer déjà pour la défense de leur foi, une énergie pleine de promesses pour l'avenir. Voici ce qu'il rapporte de la conduite de deux catéchistes de Tokyo, Suzuki et Ima-Izumi, à l'occasion d'un coup sourdement monté dans la province de Suruga par les autorités locales contre le Christianisme (1).

« Vous connaissez, Monseigneur, au pied du Fujiyama, la chrétienté naissante de Matsunaga, où M. Marin est allé, dans le courant d'août dernier, administrer le baptême à une trentaine d'infidèles, instruits de notre religion. Grâce, après Dieu, au zèle de Susuki originaire de la localité, notre confrère était revenu de

(1) Lettre du 5 novembre 1875.

son excursion apostolique, heureux des excellentes dispositions de ces fervents néophytes et profondément convaincu de la sincérité de leur conversion. La Providence a permis que l'épreuve vint visiter ce petit coin de terre à peine chrétien, et fournit tout ensemble aux nouveaux baptisés l'occasion d'affirmer leur croyance et aux payens la facilité de dissiper leurs vieux préjugés ou leur sentiment de crainte servile.

« Le village de Matsunaga est situé non loin de Numazu. petit centre de 2500 feux où se trouve un *yashiro* (temple shintoïste) dédié à Sen Gen Kami et qui est à certaines fêtes de l'année un but de pèlerinage pour les Japonais des environs...

« Lors de la célébration d'un des derniers *matsuri* (fête) en l'honneur de Sen Gen Kami, le nombre des adorateurs, et par suite le montant des recettes, ayant été notablement inférieurs à ceux des années précédentes, les kannushi s'émurent de cette double diminution désastreuse au point de vue de leurs intérêts... Ils demeurèrent convaincus que tout le mal venait du mouvement chrétien qui existe dans les environs, et qu'on devait par conséquent aviser au plus tôt à préserver la contrée de la contagion chrétienne. Il était essentiel de commencer par Numazu. Donc après entente secrète des kannushi avec les autorités locales, le 15 octobre dernier, tous les chefs de famille reçurent de l'*atsukai-jo* (bureau de la mairie) du 7e quartier. l'ordre d'avoir à se présenter, à neuf heures du matin. munis de leurs cachets. Ceux qui seraient alors empêchés enverraient un fondé de pouvoir. La pièce était signée du *kuchô* (chef de canton) et des *ko-chô* (maires). Tout le monde fut fidèle au rendez-vous.

La séance s'ouvrit par la lecture du texte suivant : « Personne n'ignore que le Japon est l'empire des Kami et que cent vingt-deux mikado, leurs descen-

dants, s'y sont succédés depuis l'empereur Jin-mu-Tenno, remplissant ainsi une longue période de 2535 ans. Cependant, venues des pays de l'Inde et de la Chine, certaines doctrines étrangères (1) ont jadis envahi peu à peu notre patrie et ont causé un tort notable au culte des Kami. De nos jours, bien que ses adeptes soient encore peu nombreux, la religion de Jésus déploie tous ses efforts pour gagner du terrain, et, c'est là un fait positivement regrettable au point de vue national, car il n'est point juste qu'on oublie son pays pour s'attacher à une croyance étrangère. Nous avons donc assemblé ce matin les habitants de Numazu, afin de leur faire prêter un serment solennel, confirmé par la cérémonie de la coupe offerte aux Kami, serment en vertu duquel ils s'engagent, pour eux et leurs descendants, à n'embrasser jamais la religion chrétienne. Et si quelqu'un osait fouler aux pieds cette promesse, que les Kami l'écrasent sous le poids de leurs malédictions ! »

« Le *Fuku ko chô* (adjoint au maire) fit suivre cette lecture d'une explication verbale plus ou moins ambiguë, où il disait en substance : « Vu l'état de ses relations avec les pays étrangers, notre gouvernement ne peut proscrire ouvertement le Christianisme, mais sa pensée intime non douteuse est d'entraver les progrès de cette doctrine. Il a pour ainsi dire à cet effet réclamé le concours des maîtres de la religion nationale. Bref, ce qu'on demande aujourd'hui de vous, c'est de boire du saké offert aux Kami et d'appliquer votre sceau au bas de la pièce dont vous venez d'entendre la lecture. »

« S'adressant à des paysans timides et accoutumés de vieille date à fléchir devant les ordres du moindre officier, les fonctionnaires de Numazu ne s'attendaient

(1) Le bouddhisme et la doctrine de Confucius.

guère, sans doute, à voir quelqu'un décliner l'obéissance à leur acte illégal et arbitraire. Ils avaient compté sans un chrétien nommé Kondo, qui se trouvait au nombre des assistants. Tandis que chacun s'inclinait en signe d'assentiment, cet homme d'une foi simple et franche s'avance et déclare qu'en sa qualité de chrétien et de catholique, il ne peut ni boire le saké des Kami, ni apposer son cachet à la formule du serment. A ces mots, frappés de surprise et vivement désappointés, les fonctionnaires ne surent que faire pour contrebalancer l'effet produit par la déclaration si nette du chrétien. « Allons, dirent-ils, retire-toi pour le moment ; plus tard on règlera ton affaire. »

« Après que tout le monde eût signé et que la séance eût été levée, les officiers tinrent conseil pour aviser au moyen de sortir avec honneur de ce mauvais pas. Sévir contre le chrétien, ils ne l'osaient de leur propre autorité ; ne point donner suite à l'affaire, c'était reculer et tout perdre. A quatre heures du soir, Kondo fut mandé. « Quand donc es-tu devenu chrétien ? » lui demandèrent les officiers. « Tu vas nous donner une pièce dûment rédigée qui certifie la chose, et nous désirons également entendre un peu ce qu'enseigne ta religion. »

« Kondo n'était pas homme à reculer. Il prend un pinceau et trace d'une main rapide et sûre l'attestation suivante :

« Je soussigné déclare avoir reçu le baptême, le 18e jour du 7e mois de l'année présente, VIIIe de Meiji (18 juillet 1875) à l'église catholique de Tokyo, des mains de M. Marin, missionnaire. J'ai eu pour parrain le Japonais Suzuki Tatsuroku, gentilhomme (1) du ken de Shizuoka. Cela est la pure vérité. »

« Après avoir, d'un air triomphant, présenté cette pièce

(1) Shizoku.

aux fonctionnaires ébahis de cette courageuse assurance, Kondo leur demande d'aller à la maison chercher son catéchisme. « Comme vous le voyez, dit-il, je suis un chrétien de fraîche date, et sans mon livre j'aurais peur de laisser échapper par mégarde quelque mot inexact qui pût nuire à la Religion. » Bientôt de retour, cet homme d'une instruction toute ordinaire se met, sans aucune arrière-pensée de respect humain, à lire et à expliquer sommairement le décalogue, démontrant ainsi à ses interrogateurs qu'ils faisaient fausse route en voulant interdire le Christianisme comme doctrine pernicieuse. Lorsque les officiers, de plus en plus surpris et embarrassés, eurent suffisamment entendu le catéchisme, ils congédièrent notre chrétien et portèrent à la mairie le certificat de son baptême délivré par lui-même.

« Le lendemain Kondo, voulant instruire les missionnaires de l'événement et leur demander conseil, prévint, selon la coutume japonaise, les autorités de son quartier qu'il désirait se rendre à Yedo pour affaires personnelles. On lui défendit de quitter la ville. — « Ton billet d'hier est déposé à l'atsukaï-jo. Tu ne peux t'absenter, lui dit-on, avant d'avoir reçu la réponse à cet égard. »

« Cependant les chrétiens de Matsunaga apprirent vite ce qui venait de se passer à Numazu. Ils crurent tout d'abord à une persécution en règle organisée contre la Religion, et, se rassemblant chez le père de Suzuki (ko-chò de la localité), tous se promirent de ne point faiblir et de demeurer fidèles à Dieu, fallut-il aller au martyre. Ce sont leurs paroles textuelles. Tous étaient présents, sauf une jeune femme qui, prise de panique au premier bruit, s'était enfuie chez ses parents, à quelques lieues de là. Ils écrivirent à la mission le récit succinct des faits de la veille, et nous envoyâmes im-

médiatement sur les lieux Suzuki impliqué dans l'affaire comme parrain de Kondo, et Ima-Izumi qui devait le seconder dans l'enquête à faire, et, au besoin, lui servir de sténographe. A peine eût-on appris à Numazu l'arrivée de Suzuki, bien connu dans le pays, que la plupart des fonctionnaires de la ville disparurent ou devinrent invisibles. Pour ne point laisser à nos ennemis le temps de se reconnaître, Ima-Izumi va directement chez le ku-chô et lui demande sans détour s'il a, oui ou non, reçu du gouvernement des ordres relatifs à l'affaire du serment. Le fonctionnaire répond que le gouvernement n'est pour rien dans cette affaire, essaie de décliner toute participation personnelle et avoue même qu'on a commis une méprise en défendant à Kondo de quitter Numazu. De son côté, Suzuki allait interroger le ko-chô le plus suspect et obtenait également de lui l'aveu que la scène du *chikai* (serment) n'était en rien la conséquence d'ordres supérieurs. C'était le point essentiel, mais Suzuki eût beau presser son interlocuteur de questions, il ne put arriver à connaître le chef des menées : « C'est une mesure prise d'un accord général, lui dit-on, et d'ailleurs nous n'avons de compte à rendre qu'à la préfecture ». De retour chez Kondo, nos deux catéchistes tinrent conseil, et il fut décidé que Suzuki irait avertir le *ken-rei* (préfet) des actes arbitraires de ses subordonnés, afin de ne point laisser à ceux-ci le temps de circonvenir et de tromper leur chef. Mais pour aller à coup sûr, il fallait d'abord obtenir les pièces à conviction. Suzuki et son compagnon se rendirent à l'atsukaï-jo, et la première parole que leur adressa le ku-chô fut celle-ci : « Il y a eu en tout cela erreur de notre part ; veuillez ne nous susciter à ce propos aucune difficulté. »

— « Quel texte avez-vous fait signer aux habitants

de Numazu ? » reprit Suzuki. « Je serais désireux d'en prendre connaissance. »

— « Je ne sais trop où est cette pièce », balbutia le fonctionnaire.

— « Elle doit se trouver à la mairie, repartit le catéchiste ; et, si vous refusez de me la montrer, je vous ferai certainement une fâcheuse affaire. »

« Cet ultimatum décida l'officier à présenter l'acte signé par ses administrés et Ima-Izumi en prit immédiatement une copie authentique. Muni de cette pièce et de divers autres documents, Suzuki partait sans retard pour le chef-lieu du département, Shizuoka, situé à quatorze lieues de Numazu, et obtenait une audience privée du ken-rei.

— « On vient, lui dit-il, de vexer les chrétiens de Numazu. Les officiers que j'ai interrogés ont refusé de me dire la vérité toute entière ; mais ils ont voulu tromper le peuple en agissant comme s'ils avaient reçu des ordres du gouvernement. Veuillez, je vous prie, prendre connaissance des pièces que j'ai l'honneur de vous présenter et les apprécier à leur juste valeur. »

« Lecture faite des textes transcrits plus haut, le préfet ne put s'empêcher de dire :

— « Tout cela est mauvais... Mais, vous-même, pourquoi donc être venu m'en parler ? »

— « Une affaire de ce genre, répondit le catéchiste, est un déshonneur pour le pays ; et, comme elle s'est passée sur le territoire de votre juridiction, j'ai tenu à vous entendre avant de rendre compte des faits aux *kyo-shi* (missionnaires.) »

— « Comment ! N'êtes vous pas Japonais ? Il ne vous convient pas de raconter à des étrangers des choses défavorables au pays. »

— « Pardon ! Envoyé par les missionnaires pour sa-

voir l'exacte vérité, je ne puis les tromper : une telle conduite ne servirait qu'à aggraver l'affaire. »

— « En ce cas, je n'ai rien à objecter.... Mais la religion chrétienne est en définitive une mauvaise doctrine. »

« Cette parole fut pour Suzuki l'occasion de relever les faux préjugés répandus contre le Christianisme. Le kenrei, se reconnaissant incompétent à argumenter dans une question de ce genre, fit appeler un fonctionnaire de la préfecture chargé des affaires religieuses. Ce dernier, entrant en scène avec hauteur, crut intimider son interlocuteur par des menaces d'arrestation s'il osait faire le *sekkyo* (1).

— « Arrestation et autres mauvais traitements me sont choses parfaitement indifférentes, répondit le catéchiste. Pensez-vous pouvoir par là me faire changer de religion ? Du reste, je n'ai rien à craindre à cet égard, je le sais. »

« Le ken-rei rappela son inférieur à la modération. Alors commença une longue conférence que je suis forcé d'abréger, ne citant que quelques traits les plus saillants.

— « Pourquoi portez-vous cette croix ? »

— « Parce que c'est l'image de mon Dieu à qui je veux ressembler. Tous mes frères dans la Foi agissent de même. »

— « Le gouvernement ne permet pas ouvertement la doctrine chrétienne ; pourquoi donc ne pas adorer les Kami, et vous attacher à un culte étranger ? »

— « Pardon ! le Ten-Shu (le Maître du ciel) étant le créateur de l'univers n'est nulle part un étranger, et, le gouvernement proscrivît-il la religion chrétienne, comme il est lui-même sous la dépendance de Dieu, je passerais sur sa défense. »

(1) C'est-à-dire s'il osait faire des conférences publiques sur la religion.

— « Fort bien, mais le Christianisme a toujours été une doctrine perverse. »

« Après un exposé rapide de la doctrine chrétienne Suzuki demanda à son antagoniste ce qu'il y voyait de répréhensible.

— « En effet, dit l'officier, cette doctrine est admirable, et je voudrais l'entendre plus en détail chez moi..... Néanmoins, il y a certains points erronés et qu'il est nécessaire de rectifier, nous étudierons la question. »

— « Ce que je vous ai exposé, répliqua le catéchiste, est l'auguste parole de Dieu lui-même, et les preuves de cet enseignement sont inébranlables. Qui donc pensez-vous être pour discuter avec le Créateur ? Si vous désirez entendre la doctrine avec humilité, j'irai volontiers chez vous ; sinon, il est parfaitement inutile de continuer, vous n'y comprendrez rien. Il faut mettre de côté l'orgueil pour avoir l'intelligence des choses de Dieu. »

« La conférence avait duré trois heures au moins, et peu à peu les employés des divers bureaux de la préfecture étaient venus aux écoutes derrière les *fusuma* (portes en papier formant cloisons). Le ken-rei voyait son subalterne avoir le dessous, il fit cesser l'entretien.

« Suzuki retourna chez lui, heureux d'avoir pris les devants pour éclairer le ken-rei et d'avoir recueilli de sa bouche la nouvelle assurance que les officiers de Numazu étaient bien décidément les seuls auteurs du coup.

« Tranquillisés par ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, les deux catéchistes affichèrent leur sekkyo (conférence religieuse) pour une semaine entière, dans la maison de Kondo. Il fallait réagir et profiter de la circonstance pour ouvrir les yeux aux âmes de bonne volonté. Le bruit courut dans la ville qu'on les empêcherait de prêcher la Religion et les auditeurs ne furent

d'abord qu'une vingtaine. Deux jours après, ils étaient plus de cinquante, et bientôt « ils vinrent si nombreux, dit Suzuki, qu'on n'y voyait plus dans l'appartement. » Les catéchistes expliquèrent surtout le Symbole des apôtres et le Décalogue, et prirent soin de rassurer les esprits en mettant leurs auditeurs au courant de la manière arbitraire, dont avaient agi les officiers sans ordre supérieur. Trois cents personnes environ, parmi lesquelles bon nombre de mères de familles, sont allées aux sekkyo, et Suzuki nous a parlé de vieillards qui auraient voulu le baptême immédiatement « afin de ne point manquer ce paradis, que procure seul le Catholicisme. » Quand les catéchistes sortaient dans la ville, beaucoup les accompagnaient pour voir leurs croix, et tout le monde ne les appelait déjà plus que les « maîtres de la doctrine catholique. »

« Cependant les sept jours de sekkyô écoulés, Suzuki réunit tout le monde et fit publiquement ses adieux et ses recommandations, mais il demeura deux jours encore incognito pour voir ce qui arriverait. Aucune manifestation hostile n'eût lieu de la part des autorités. Enfin, nos deux voyageurs sont rentrés à Yedo, la veille de la Toussaint, fatigués mais contents de leur excursion. Suzuki et Ima-Izumi ne sont point revenus seuls, ils ont ramené des jeunes gens qui s'engagent à devenir catéchistes après le temps voulu pour leur formation. Nous avons à Yedo les pièces originales obtenues des ko-chô de Numazu et où ils expliquent qu'en défendant à leurs administrés d'embrasser la religion chrétienne, leur seule intention était de dire que le Japon, ayant jusqu'ici subsisté, grâce à la protection des Kami et des Mikado, leurs descendants, il est naturel pour les Japonais de ne point s'attacher à une religion étrangère. Les fonctionnaires ont également reconnu par écrit qu'ils avaient agi arbitrairement en

exigeant de Kondo une attestation de baptême et en le mettant aux arrêts. Kondo a pu, ces jours derniers, venir à Yedo sans difficulté ; il est tout joyeux du résultat final de son aventure et se propose de faire bâtir un petit oratoire. En résumé, la mesure imaginée par les ennemis du nom chrétien, pour arrêter le mouvement à Numazu et dans les environs, tourne toute entière à l'avantage du bien. »

Le 21 novembre, M. Midon donnait encore à Mgr Petitjean quelques détails sur les suites de cette affaire.

« Les catéchistes une fois partis, disait-il, nos ennemis avaient le champ libre pour falsifier les faits : et le ko-chò du quartier de Kondo, désireux de venger son premier échec souffla sa rancune à ses collègues du voisinage. D'abord, on répandit le bruit de la prétendue défaite de Suzuki à la préfecture de Shizuoka : puis du 7 au 10 courant, plusieurs ko-chò du pays renouvelèrent chez eux la scène du chikai, sur laquelle je crois inutile de revenir. Au village d'Okanomya, les habitants furent convoqués, le 9 novembre, à la maison d'école. Là, on réclama d'eux leur signature et la participation à la coupe offerte aux Kami. Un chef de famille, Uchida Shingo, baptisé au mois d'août dernier refusa nettement.

— « Si tu refuses, il faut nous en donner la raison par écrit ? »

Shingo traça les lignes suivantes :

« Les fonctionnaires locaux me demandent de m'engager par écrit à ne point suivre la religion chrétienne, donnant pour toute raison qu'on ne doit pas croire cette doctrine, supposé même qu'elle fut bonne. Pour moi, qui crois cette religion excellente, j'opine qu'il la faut embrasser. Je suis chrétien et je ne puis par conséquent signer aucun chikaï semblable. »

— « Cette rédaction ne vaut rien, s'écrièrent les officiers. Comment veux-tu qu'on envoie cela au ken ? Tu vas changer cette formule... »

— « Je ne changerai pas un coup de pinceau, répliqua Shingo... Si la doctrine chrétienne est prohibée, publiez-le, affichez-le ; qu'on nous coupe la tête et tout sera dit. Or, on a supprimé les kosatsu (1) ; c'est, si je ne m'abuse, un signe en faveur du Christianisme. »

— « C'est-à-dire que les kosatsu demeurent enlevés parce que la mesure en a été prise par le ken-rei précédent ; mais on ne peut en conclure à l'autorisation de devenir chrétien. Ce n'est ni oui, ni non. »

« Les choses en demeurèrent là...

« Dans une autre localité, un chef de famille, Luc Gentaro, à la réception du billet de convocation, ayant dit tout simplement qu'il n'irait pas à la séance, attendu que sa qualité de chrétien ne lui permettait point de répondre aux propositions du chikaï, la moitié du village imita son abstention, et les officiers firent une maigre récolte de signatures.

« La conduite de ces gens prouve que, s'ils ne sont pas encore chrétiens (2), ils savent apprécier déjà, dans une certaine mesure, notre sainte religion. Les bonzes de Numazu ne savent que dire contre le Christianisme et ceux qui l'embrassent. Ils répètent sur tous les tons qu'il ne faut rien céder aux chrétiens, ni s'unir à eux pour faire le commerce, ni même acheter chez eux. Kondo, qui est *komeya* (3), a beau vendre d'excellentes marchandises à un prix très raisonnable, on ne va plus acheter du riz chez lui. « Il doit avoir, disent les payens,

(1) Kosatsu, édits qui prohibaient le Christianisme et étaient affichés sur toutes les places publiques. Ils ont été supprimés en 1873, comme nous l'avons vu.

(2) C'étaient des néophytes de trois mois.

(3) Komeya, marchand de riz.

un moyen secret pour tromper sans qu'on s'en aperçoive. » Certains parents empêchent leurs enfants de jouer avec les petits chrétiens. C'est le résultat des perfides et mensongères menées des bonzes. Enfin, ces derniers déclarent qu'ils refuseront de céder aucun emplacement pour enterrer les chrétiens défunts... »

« Le principal fonctionnaire de Numazu (1) répétant aux chrétiens qu'ils peuvent pratiquer la religion secrètement, mais doivent extérieurement se conformer aux usages japonais, Suzuki lui a fait répondre : « Ou la doctrine catholique est une bonne doctrine, ou elle est mauvaise. Dans le premier cas, pourquoi ne pourrait-on pas se déclarer chrétien ? Dans le second, d'après quel principe tolérez-vous la pratique secrète de la Religion ? Ce qui est mal de sa nature n'est admissible ni secrètement ni ouvertement. Permettez-vous, par exemple, le vol secret ?... » Ce raisonnement emporta pièce, mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. »

Ces lettres de M. Midon ne nous font pas seulement connaître les conditions dans lesquelles commençait à se propager le Catholicisme au Japon, à la suite de la dernière persécution, c'est-à-dire il y a une vingtaine d'années, elle nous montrent que les nouveaux chrétiens enfantés dans cet empire à l'Évangile étaient dignes des anciens. Elles nous les montrent aussi généreux et intrépides qu'eux dans la confession de leur foi.

Comment dire les saints tressaillements des nouveaux apôtres à ces premières victoires remportées sur le paganisme ? Quelle joie pour eux d'entrevoir qu'il leur suffirait de peiner sur cette terre couverte encore d'épines, pour qu'elle se couvrît un jour de fleurs et de fruits !

(1) Lettre du 3 janvier 1876.



S. G. MONSEIGNEUR P.-M. OSOUF

Évêque d'Arsinoé et vicaire apostolique du Japon septentrional de 1877 à 1891

Archevêque de Tokyo en 1891

QUATRIÈME PARTIE

LA PAIX

« *Aperite portas, et ingrediatur gens justa, custodiens veritatem.*
« *Vetus error abiit : servabis pacem, pacem, quia in te speravimus.* »

Isaiæ C. XXVI v. 2-3.

« Ouvrez vos portes, et qu'elle entre la race juste gardienne de la vérité.
« L'ancienne erreur a fui. Seigneur, vous nous conserverez la paix, la paix, car nous avons espéré en vous ! »

LIVRE PREMIER

SOUS LE RÉGIME DE LA TOLÉRANCE

(1875-1885)

CHAPITRE PREMIER

Objet et division de cette quatrième partie. — La mission du Japon est divisée en deux vicariats. — Mgr Petitjean opte pour le vicariat du sud. — M. Osouf est nommé vicaire apostolique du Japon septentrional, et sacré à Paris par Mgr Forcade. — Voyage à Rome du nouvel évêque. — Son installation solennelle à Yokohama. — Mgr Petitjean se fixe à Osaka. — Construction et inauguration des églises de Tokyo et d'Osaka.

Nous avons vu l'Eglise du Japon, après un anéantissement séculaire, se relever du tombeau, puis se tremper, à peine renée, dans un nouveau baptême de larmes et de souffrances, et sortir enfin plus vivante que jamais des mains de ceux qui avaient voulu l'étouffer. Les persécutions sont finies ; les ennemis de Jésus-Christ ont désarmé. Elle n'est plus proscrite et le joug qui pesait sur elle est brisé. La liberté n'est plus seulement pour elle une vision d'espérance, c'est une réalité à laquelle elle va toucher enfin, et dont la rapproche chacun de ses pas. Nous pourrions considérer comme atteint le but que nous nous étions proposé. Mais le lecteur nous reprocherait sans doute de ne point retracer, ne fut-ce que dans ses grandes lignes, le développement qu'à la faveur de la paix elle a pris durant ces vingt dernières années, de 1875 à 1895. Aussi bien, ces dernières pages dans lesquelles nous nous occuperons exclusivement de la question religieuse, en nous mettant à l'abri de ce reproche, donneront-elles à notre récit son couronnement naturel (1). Elles montreront que pour avoir coïncidé avec les

(1) La société des Missions Étrangères, conformément à une de ses règles,

transformations les plus rapides et les plus brillantes dans l'ordre économique, social et politique, ce nouvel épanouissement du Catholicisme n'a pas laissé d'être laborieux, mais que les conquêtes de la vérité religieuse, trop lentes au gré des missionnaires, n'ont subi cependant aucun arrêt dans leur marche en avant. Si l'on considère d'une part au milieu de quels obstacles elles se sont accomplies : les préjugés invétérés de ce peuple, la difficulté de pénétrer dans l'intérieur du pays, l'opposition acharnée du Bouddhisme et du Shintoïsme, la concurrence funeste des sectes hérétiques, et du Schisme russe ; et de l'autre : le petit nombre d'années écoulées depuis l'arrivée des missionnaires, elles apparaissent vraiment dignes d'admiration. Le chiffre de 50 000 à 60 000 fidèles environ, dont se compose à cette heure l'Eglise du Japon, est assurément peu élevé, eu égard aux 40 millions d'hommes qui peuplent ce pays, mais rappelons-nous le grain de sénevé auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ compare le royaume de Dieu, ce grain qui, jeté en terre, devient un grand arbre, et regardons avec confiance l'avenir.

La période qui nous reste à parcourir se divise naturellement en deux parties : la première qui s'étend de 1875 à 1885 se termine à la mort de M[gr] Petitjean et de M[gr] Laucaigne. La seconde qui embrasse aussi dix années se continue jusqu'à nos jours.

M[gr] Petitjean que nous avons vu précédemment partir pour l'Europe n'eût pas de peine à faire agréer à

n'a pu nous communiquer ses archives pour cette période contemporaine. Mais à leur défaut, il nous a été donné de nous entretenir bien des fois avec les évêques et les missionnaires du Japon qui ont été témoins ou pour mieux dire acteurs dans les événements que nous allons raconter. Nous avons pu puiser aussi dans les compte-rendus annuels de leurs travaux et dans celles de leurs lettres qui ont été publiées par les *Annales de la Propagation de la Foi* et dans les *Missions Catholiques*.

Rome la demande qu'il présenta en faveur de sa mission. La Propagande, dans sa séance du 22 mai 1876, décida le partage du Japon en deux vicariats. Celui du nord comprit le Yeso, toutes les îles adjacentes, et la partie septentrionale du Nippon jusqu'aux provinces d'Echizen, Mino et Owari inclusivement, et celui du sud, la partie méridionale de l'empire, à partir de ces provinces. M[gr] Petitjean opta pour le vicariat du sud, auquel le grand évènement de la découverte des chrétiens avait attaché non seulement son nom, mais son cœur. Il abandonna à un autre titulaire le vicariat du nord, et l'honneur d'avoir pour résidence la capitale même du Japon. Ce ne fut point M[gr] Laucaigne, son auxiliaire, comme lui mêlé dès le commencement à la vie des chrétientés du Kyu-Shu qui fut porté à ce poste important, mais M. Pierre-Marie Osouf, originaire du diocèse de Coutances, parti en mission en 1856, chargé successivement de la procure de Singapore et de la procure générale de la Société des Missions Etrangères à Hong-kong, et depuis 1875 rappelé au Séminaire de Paris en qualité de directeur. Homme prudent, administrateur habile, prêtre d'une piété exemplaire et d'une bonté et d'une délicatesse appréciées de tous (1), M. Osouf était tout désigné pour répondre aux besoins de ces commencements. Nommé par un décret du 3 décembre évêque d'Arsinoë *in partibus infidelium* et vicaire apostolique du Japon septentrional, il fut préconisé dans le consistoire du 18 décembre 1876, et sacré à Paris dans la chapelle du Séminaire des missions, le dimanche de la quinquagésime, 11 février 1877. Le consécrateur était M[gr] Forcade, alors archevêque d'Aix,

(1) D'un bout à l'autre de l'Asie les missionnaires, accoutumés à trouver au fond des caisses qu'il leur faisait expédier des preuves de sa prévoyante et affectueuse sollicitude, l'appelaient communément « Maman Osouf ».

assisté de Mgr Petitjean et de Mgr Germain évêque de Coutances. Mgr Forcade, le premier missionnaire et le premier vicaire apostolique du Japon au XIXe siècle, ne se doutait point que celui qu'il élevait alors au rang des pontifes serait bientôt le premier archevêque de cette Église à peine relevée de ses ruines (1). S'il eût pu entrevoir l'avenir, comme son cœur resté invinciblement attaché à ces îles lointaines qui avaient reçu les prémices de son apostolat, eût tressailli de bonheur à cette pensée.

Avant de gagner sa mission, Mgr Osouf se rendit à Rome. Il y fut reçu, le 2 mai, en audience particulière par le Souverain Pontife, et dès le 8 il s'embarquait à Naples. Deux mois après, le 8 juillet, la cérémonie de son installation avait lieu solennellement à Yokohama dans l'église du Sacré-Cœur, en présence de son clergé, du ministre de France M. de Geofroy, du ministre d'Espagne, de plusieurs autres représentants des nations catholiques, du contre-amiral Veron et de son état-major escortés de deux détachements des vaisseaux *l'Atalante* et le *Talisman*, enfin d'une foule nombreuse et sympathique.

Mgr Petitjean arriva à peu près en même temps, avec deux nouveaux missionnaires (2) et quatre religieuses de la Congrégation du Saint-Enfant Jésus de Chauffailles (3), à destination de Kobé et d'Osaka. C'est cette dernière ville, la seconde de l'empire par son importance, que Mgr Petitjean avait cru devoir choisir pour sa résidence dans le nouveau vicariat du Japon méridional. Osaka avoisinait Kyoto, restée malgré le départ du Mikado la capitale religieuse, et elle-même reven-

(1) La hiérarchie épiscopale devait être établie au Japon en 1891.
(2) Messieurs Luneau et Vasselon.
(3) Monseigneur Petitjean avant de se faire missionnaire avait, on s'en souvient, rempli les fonctions d'aumônier à la maison mère de cette congrégation religieuse.

diquait la possession du premier monument élevé par le Bouddhisme sur la terre des Kami (1). S'établir là, c'était chercher à implanter la croix de Jésus-Christ au centre même du paganisme japonais et dans une de ses principales forteresses.

Au temps des premiers missionnaires, Osaka avait possédé deux églises, des hôpitaux et plusieurs établissements chétiens. Mais tout avait disparu. Si le souvenir de la vérité demeurait encore au fond de quelques âmes, jusqu'alors il ne s'était point manifesté. M. Cousin n'avait guère vu venir à lui que les chrétiens de Nagasaki, durant leurs trois années d'exil dans les provinces environnantes. D'après lui, tous les chemins de terre et de mer conduisant à Osaka avaient été sanctifiés par le passage de ces confesseurs de la Foi. Ne pouvait-on pas espérer que ces mêmes chemins verraient passer dans un avenir peu éloigné d'autres adorateurs du vrai Dieu ?

En attendant ces jours heureux, M[gr] Petitjean se trouvait à Osaka comme du reste M[gr] Osouf à Tokyo,

(1) « La tradition rapporte, écrivait M. Cousin, qu'un roi de Corée ayant envoyé à l'empereur Kimmei, qui régnait au Japon vers l'an 550, une statue d'*Amida* (Bouddha) et une lettre pour recommander son culte, cette nouvelle religion souleva aussitôt à la cour l'enthousiasme des uns et la colère des autres. Le Mikado laissa à chacun sa liberté, et le Bouddhisme eut dès lors des sectateurs dans le Pays du Soleil Levant. Comme Shaka l'avait prédit, sa doctrine était parvenue aux extrémités du monde vers l'Orient. Mais une épidémie ayant éclaté à Kyoto, on ne manqua pas de dire que les Kami créateurs et protecteurs du Japon se vengeaient de l'injure qu'on leur faisait. La statue fut déclarée coupable, et un rescrit impérial prescrivit de la jeter, à douze lieues de là, au fond de la mer. Une procession solennelle suivit la rivière jusqu'à son embouchure et alla accomplir les ordres du Mikado. Osaka n'existait pas encore. L'emplacement occupé aujourd'hui par la ville était alors sous les eaux. La mer, en se retirant peu à peu, fit place à d'immenses marais qui à la longue se desséchèrent et se couvrirent d'habitations. Pendant ce temps-là le Bouddhisme avait reconquis le droit de cité. La statue d'Amida ayant été retrouvée enfouie dans la boue, on s'empressa de lui faire réparation et de bâtir, à l'endroit même, le temple d'*Amida-ike* (Amida enfoui). La statue fut plus tard emportée en Chine, et un dicton populaire prétend qu'à la mort l'âme doit lui faire un pélérinage avant d'entrer au ciel. »

au milieu d'une immense cité à peu près toute payenne et sans autre cathédrale qu'une chambre de sa résidence Une des premières préoccupations des deux évêques fut de jeter, chacun dans sa ville, les fondements d'une église. Yokohama, Nagasaki et Kobé bien moins considérables que Tokyo et Osaka avaient la leur depuis leur ouverture, et Hakodate voyait s'achever la sienne commencée par M. Marin l'année précédente (1). Grâce aux ressources recueillies par Mgr Petitjean auprès des catholiques d'Europe, à son dernier voyage, cette œuvre importante put être conduite assez rapidement à bonne fin.

Dès le 4 décembre 1877, Mgr Osouf posa et bénit la première pierre de l'église de Tokyo sur le terrain possédé par la mission à Tsukiji dans la concession étrangère. Cette cérémonie faite en plein air ne passa point inaperçue des Japonais. Voir au milieu d'une nombreuse et imposante assistance (2) une manifestation du culte catholique dans la capitale du Japon était en effet pour eux un événement tout nouveau. Dans les paroles émues que Mgr Osouf prononça à cette occasion, il se plût à rendre hommage à une noble famille, dont la munificence allait permettre d'élever sur cette terre encore infidèle une église au vrai Dieu. « Je ne pense pas être indiscret en la nommant ici, dit-il, mais si je l'étais, les sentiments de gratitude qui me font parler seraient ma légitime excuse. Plusieurs d'entre vous, Messieurs, se rappellent sans doute qu'à pareil jour, il y a cinq ans, un déplorable accident, arrivé non loin de Yokohama, enlevait subitement à l'affection de sa famille et de ses

(1) La première pierre en avait été posée le 30 juillet 1876.

(2) Parmi les personnes présentes se trouvaient M. de Geofroy, ministre de France et Mme de Geofroy, M. le colonel Munier, chef de la mission militaire, M. Jourdan capitaine du génie, M. Rieunier, capitaine de vaisseau, commandant le *Laclocheterie*. M. Dubousquet ancien attaché au Sénat.

amis M. le vicomte Pierre Daru, secrétaire de la légation de France au Japon. Non contents de prier et de faire prier pour leur infortuné fils, Monsieur le comte et Madame la comtesse Daru ont eu la pieuse pensée d'attacher sa mémoire, non à un de ces monuments plus propres à flatter l'orgueil des vivants qu'à secourir les morts, mais à un édifice religieux, invitant à la prière pour l'âme du défunt et de nature aussi à favoriser la Religion dans le pays où se termina sa carrière. »

Moins d'un an après, l'église de Saint-Joseph de Tokyo était achevée. C'était une construction de style ogival du XIII[e] siècle à trois nefs, et sans transept. Lorsque l'entrepreneur japonais, ouvrier docile et bon chrétien, put voir debout devant lui cet édifice d'une architecture si étrange à ses yeux, et qu'il avait construit sur la parole d'autrui de la base au sommet sans y rien comprendre, son épanouissement fut plaisant à voir. Il ne se lassait point d'admirer le chef-d'œuvre, que sa foi aveugle avait produit. Ce fut M[gr] Petitjean ancien supérieur de la mission, qui le 15 août sur l'invitation de M[gr] Osouf vint d'Osaka bénir ce nouveau sanctuaire dédié à saint Joseph (1).

L'église d'Osaka ne fut commencée et achevée qu'après celle de Tokyo. M[gr] Petitjean choisit pour en poser la première pierre le 17 mars 1878, treizième anniversaire de la découverte des chrétiens. Car il voulait rattacher à ce souvenir, le premier dans son cœur d'apôtre, celui de la fondation d'une église qu'il souhaitait

(1) A l'issue de la cérémonie Mgr Osouf après avoir remercié Mgr Petitjean d'avoir procuré dans cette circonstance aux missionnaires et aux chrétiens la joie de posséder celui qu'ils regardaient toujours comme un père, exprimait ce vœu : « Que cette nouvelle église soit pour nos frères infidèles comme un phare de salut, qui les amène à la lumière de la vraie Foi, pour l'illustre famille qui l'a en grande partie fondée, et pour tous les autres bienfaiteurs qui ont ensuite concouru à la même œuvre, comme une constante prière devant Dieu !... »

voir devenir pour cette partie centrale du Japon ce qu'avait été pour le sud celle de Nagasaki. La foule se pressa nombreuse dans l'enclos de la mission, qui s'ouvrait pour la première fois au public. Chrétiens et catéchumènes étaient au premier rang. Un de ces derniers avait au-dessus de la première pierre dressé un reposoir en verdure, et composé pour la circonstance une inscription en vers dont voici la traduction :

Le jardin attenant au bercail est jonché de terre et de pierres.
Sous l'auvent des ouvriers le bois et les bambous sont entassés.
Le travail du Pasteur affermit les fondements de la maison précieuse (1).
Et la grâce du Saint-Esprit désillusionne les brebis égarées.

Les travaux furent conduits, comme pour l'église de Tokyo, par un japonais chrétien. Le plan dû à M. Béthune, architecte distingué de Gand, fut exécuté avec un succès que personne n'eut osé espérer d'ouvriers n'ayant jamais vu d'églises ni même de constructions européennes. L'édifice plût extrêmement aux gens du pays, dont les temples les plus somptueux sont en bois. La voûte, les colonnes, tous les ornements intérieurs étaient en *keyaki*, espèce d'orme richement veiné, que les Japonais estiment au-dessus de tout autre bois. Les murs et le revêtement extérieur étaient en briques.

L'inauguration de cette église se fit le 25 mars 1879. Ce fut Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional, qui bénit solennellement, en présence de Mgr Petitjean et de Mgr Laucaigne, ce nouveau sanctuaire dédié

(1) L'église.

à l'Immaculée Conception. Deux cents chrétiens étaient présents.

« Que les temps sont changés ! écrivait à ce propos M. Cousin (1). Il y a quelques années à peine, d'autres chrétiens exilés dans différentes provinces venaient ici, en cachette et au péril de leur vie, me demander les sacrements. Aujourd'hui leurs frères, nés d'hier à la Foi, peuvent assister publiquement à une fête à laquelle le gouverneur de la ville s'était fait officiellement représenter par l'un de ses premiers officiers, en s'excusant de ne pouvoir venir lui-même répondre à l'invitation qui lui avait été faite. »

A la date du 25 mars 1879, les missionaires catholiques avaient donc élevé six églises dignes de ce nom dans les six villes les plus importantes ouvertes à leur action : Tokyo, Osaka, Yokohama, Nagasaki, Kobé et Hakodate. Partout ailleurs, ils n'avaient encore que des chapelles provisoires ou de modestes oratoires dans des habitations japonaises. Le nombre de ces petits sanctuaires était alors de cinquante-trois, et celui des missionnaires de quarante. Les uns et les autres n'allaient pas tarder à se multiplier. Partout où le missionnaire catholique pénètre, il y pénètre avec son Dieu. Sa première œuvre est de lui élever un autel et cet autel, si pauvre soit-il, est destiné à devenir un foyer de vie chrétienne.

Cinq ans plus tard, à la mort de Mgr Petitjean, la mission du Japon comptera trois évêques, cinquante-trois missionnaires et quatre-vingt-cinq églises ou chapelles.

(1) Lettre du 7 avril 1879.

CHAPITRE DEUXIÈME

Arrivée au Japon des Dames de Saint-Maur, des Religieuses du Saint-Enfant Jésus (de Chauffailles) et des Sœurs de Saint-Paul (de Chartres). — Elles jettent les premiers fondements de leurs œuvres.

Pendant cette première période de dix ans ce ne sont pas seulement les missionnaires qui arrivent au Japon plus nombreux. Trois congrégations religieuses de femmes y accourent successivement à la voix des évêques. Tandis que les ouvriers de l'Evangile travaillent à l'organisation des chrétientés, à la conversion des infidèles, à la formation d'un clergé indigène et d'une armée de catéchistes, leurs sœurs se dévouent à ces œuvres de charité et d'éducation, dans lesquelles elles excellent, et qui forment une des branches les plus belles et les plus fructueuses de l'apostolat catholique. Elles fondent des écoles et des ouvroirs, ouvrent des asiles pour les orphelins et les enfants abandonnés, d'autres pour les femmes âgées et les malades, elles organisent des pharmacies et des dispensaires, enfin elles exercent sur les femmes chrétiennes ou payennes une salutaire influence, et voient peu à peu des postulantes indigènes entrer dans leurs noviciats.

Les Dames de Saint-Maur arrivent dès 1873 (1). Elles

1. Voici comment la R. M. Sainte-Mathilde, alors supérieure des Dames de Saint Maur à Singapore, a raconté sa venue et celle de ses sœurs au Japon :

« Quinze jours avant la fête de la Pentecôte 1872, nous éprouvâmes toutes un désir extraordinaire de nous préparer plus saintement que jamais à cette solennité. D'un commun accord, nous voulions tout faire pour attirer sur nous les dons de l'Esprit-Saint... Le samedi, veille de la

établissent un premier centre de leurs œuvres à Yokohama et bientôt après un second à Tokyo sur la con-

grande fête, au moment où je me rendais à l'église avec toute la communauté pour assister au mois de Marie, une lettre me fut remise. L'écriture m'était inconnue. Je brise l'enveloppe et cours à la signature : Mgr Petitjean! Je parcourus ces courtes lignes avec une profonde émotion. Monseigneur nous appelait au Japon, car les religieuses de Nevers sur lesquelles il avait compté ne pouvaient pour lors répondre à ses désirs. Mais il fallait partir tout de suite et lui annoncer que nous lui arriverions par le prochain départ des Messageries Maritimes.

« Je ne pouvais prendre une résolution de cette importance, sans le consentement de l'Institut. J'appelle Mgr Leturdu : il me conseille de le demander par un télégramme. Dans la crainte d'un refus, qui aurait renouvelé le sacrifice de nos sœurs je ne leur communiquai point la nouvelle qui faisait tressaillir mon cœur d'espérance. Le beau jour de la Pentecôte fut long pour moi ; l'attente doublait les heures : nos bonnes sœurs étaient plongées dans la prière, le recueillement, et leur désir des dons célestes absorbait leur âme toute entière.

« Pendant ce temps le fil télégraphique parcourant l'espace revenait chargé d'une réponse qui devait nous remplir d'une ineffable joie, d'une reconnaissance au-delà de toute expression. Quand le lendemain, huit heures du matin, je la reçus, j'éprouvais une vive commotion. Je n'osais ouvrir l'enveloppe qui la renfermait : mon cœur battait avec force. Je courus au pied du tabernacle, et la présentant au Dieu qui y habitait, je soumis ma volonté toute entière à ce qu'elle contenait. Le jour de la Pentecôte vers midi, notre digne mère de Faudoas avait écrit, signé le « oui » solennel à ses filles de Malaisie. Mon bonheur était grand. Avant d'en faire part à la communauté je fis prier Monseigneur de venir. Il arriva bientôt.

« Nos bonnes sœurs étaient au réfectoire, où elles pensaient peu à la nouvelle qui les attendait. Avant de leur faire connaître la décision de Paris, Sa Grandeur voulut leur lire la demande de Mgr Petitjean. A cette lecture toutes les bouches étaient ouvertes, les yeux étaient fixés sur moi : on voulait lire dans les miens, on frémissait de mon calme. On voulait un signe d'adhésion et je ne me pressais point de le donner.

— « Vous acceptez, ma mère !... Il faut accepter ! Vous avez dit oui ?... Vous refuseriez ?... »

— « Comprenez donc bien, mes bonnes sœurs, les conditions qu'a posées Mgr Petitjean. Si nous ne pouvons partir tout de suite, il n'y faut plus penser. Et comment répondre sans l'autorisation de nos mères, et comment l'avoir dans quelques jours ? »

Il y eut un moment de silence inquiet. Monseigneur l'interrompit.

— « Mais si vous envoyiez un télégramme ? »

— « Oh ! la bonne idée. Oh ! oui, vite un télégramme ! On apporte aussitôt papier, encre... on rédige la dépêche, on la plie : puis Monseigneur semble indécis et avoir changé d'idée. Le malaise est général, quand tout à coup un papier tombe d'une de ses manches. Il le ramasse d'un air surpris, l'ouvre et s'écrie :

« Mais voici la réponse de Paris ! Avec quelle rapidité elle nous vient ! »

« L'étonnement fut au comble et ne pouvait être égalé que par la curiosité. Le cercle se fit plus petit : les cous étaient tendus : on respirait à

cession. A la vue du bien immense qui s'offre à elle sur la terre du Japon la R. Mère Sainte-Mathilde sent son zéle

peine. Enfin, on avait entendu, on avait compris, le cœur battait plus à l'aise, mais l'émotion était grande, bien grande. »

Quelques jours après, la R. M. Sainte Mathilde s'embarquait pour le Japon avec quatre autres religieuses, Mmes Saint-Norbert, Saint-Grégoire, Saint-Ferdinand et Saint-Gélase. Dans le détroit de Formose, leur navire fut pris par la tempête.

« Après deux jours de tourmente, dit la R. M. Sainte-Mathilde, la mer s'apaisa peu à peu, et notre vapeur reprit vers le Japon une route plus droite. Arrivés au détroit de Van Dyemen, nous saluâmes les montagnes de Nagasaki, qu'on nous indiquait au nord dans le lointain. Le souvenir des généreux martyrs, qui furent crucifiés sur un de leurs sommets attendrit vivement nos cœurs.

« L'île de Kyu-Shu avec ses montagnes fumantes disparut bientôt. La terre ne paraissait plus. Nous cherchions sur la surface des eaux que fendaient notre navire les traces de l'apôtre qui, le premier, pour l'amour de Dieu et des âmes en avait franchi les abîmes. Le lendemain l'île de Nippon se montra à nos regards. Avec quel amour, nos yeux se reposaient sur sa côte si accidentée, ses nombreuses et verdoyantes collines, ses baies, ses phares, ses petits villages, ses mille petites barques de pêcheurs se croisant en tout sens : tout nous intéressait, tout parlait à notre cœur.

« A cent mille de Yokohama, nous aperçumes le Fuji-yama, la plus haute, la plus célèbre montagne du Japon : son sommet encore blanchi par la neige se perdait dans les nues. Au coucher du soleil il offrait un spectacle magnifique. Cette dernière nuit fut sans sommeil. C'était celle d'un avare sur le point de saisir un trésor ..

« Dès cinq heures du matin, nous arrivions au port. A peine, le navire fut-il arrêté que deux vénérables missionnaires envoyés par S.G. Mgr Petitjean montaient à notre bord. Nous descendîmes sans retard dans la barque qui devait nous conduire au rivage... Le cœur plein d'émotion nous traversâmes silencieusement les rues qui mènent à l'église. Mgr Petitjean en surplis nous attendait sous le portail. Après nous avoir donné sa bénédiction avec un amour tout paternel, il monta au saint autel. Il serait difficile de vous dire ce que fut pour nous cette première messe, cette première communion au Japon. Pour moi, je pouvais à peine en croire mes pensées, mes yeux. Je voyais enfin ce Japon, qui tant de fois, même dans mon enfance, avait excité mes désirs. Ce n'était plus un de ces mille rêves, qui si souvent m'y avaient transportée. Non, j'avais réellement traversé les mers, et l'île où nous avions abordé était celle-là même ou trois siècles auparavant Xavier avait planté la croix. Son image placée au haut du maître-autel était devant nous. Agenouillé, les yeux au ciel, le Saint semblait demander pour le Japon,qu'on voyait dans le second plan du tableau, le don de Dieu, la lumière de la Foi.

« Monseigneur qui, après le Saint-Sacrifice, avait fait préparer un petit déjeuner pour ses nouvelles filles, nous fit appeler. Son accueil fut on ne peut plus bienveillant. Il voulut entendre tous les petits incidents du voyage, et nous apprit quelques mots de japonais, avant de nous faire conduire à la maison que nous devions occuper pendant le premier mois.

s'enflammer. Cette femme d'un esprit supérieur et d'une énergie toute virile (1) franchit les mers et se rend en Europe afin d'obtenir de sa congrégation des ressources et un nombreux personnel. Pendant ce temps, une religieuse douée des plus éminentes qualités, Mme Saint-Norbert, trop tôt enlevée par la mort (2), préside en qualité de supérieure locale aux débuts de ces fondations. Les résultats qu'obtiennent les Dames de Saint-Maur sont des plus consolants.

En 1877, quatre ans après leur arrivée, dix religieuses se partagent à Yokohama les travaux de l'école, de l'orphelinat et de l'infirmerie. Cinq maîtresses et deux postulantes, les unes et les autres japonaises, les assistent dans leurs diverses fonctions, et elles ont à enregistrer 186 baptêmes, dont 144 d'enfants de payens, et

« Sur notre chemin notre costume excita grandement la curiosité des Japonais. Ils sortaient de leurs maisons pour nous voir, et se demandaient l'un à l'autre de quel sexe nous pouvions être, et le pourquoi de notre apparition dans leur pays. Beaucoup nous suivirent jusque sur la montagne où notre maison était située.

« Le lendemain, les journaux faisaient mille conjectures sur notre venue. Ceux des Européens s'en réjouissaient, mais ils trouvaient notre habit très peu à la mode : *very little fashionable indeed*.

« Pendant quelques jours nous fûmes obligées de venir entendre la sainte messe à l'église, ce qui nous valait le gracieux salut d'une bonne femme japonaise, dont la petite boutique de fruits et de légumes se trouvait sur notre chemin. Elle savait quelques mots de français, et elle était heureuse d'en donner la preuve. Aussi dès qu'elle nous apercevait elle criait de toutes ses forces : » Bonjour, Maissieurs ! Ça va bien, Maissieurs ? » Et les voisins d'admirer. Nous lui répondions très affectueusement.

« Bientôt nous trouvâmes sur la colline une maison plus vaste, plus commode pour les classes qu'on nous pressait d'ouvrir. Là, nous pûmes avoir un petit oratoire et ce fut pour nous une consolation très douce d'y posséder Notre-Seigneur, Celui pour lequel nous avons tout quitté.

« Peu à peu une douzaine de gentilles petites filles anglaises et américaines nous furent confiées. Nous étions heureuses, toutes pleines d'espérance. »

(1) A Rome, chez le cardinal Barnabo, qu'elle pressait de ses suppliques, elle reçut un jour de Son Eminence cette réponse caractéristique et fort bien reçue d'ailleurs : « Voyez-vous, j'aimerais mieux avoir le diable à mes trousses, qu'une religieuse ! »

(2) En 1876.

42 d'adultes. Une école d'externes fondée en ville réunit de nombreux élèves. L'établissement plus récent de Tokyo comprend 80 jeunes filles, 20 petits garçons, 17 femmes âgées et infirmes et une cinquantaine d'enfants, dont une partie encore en nourrice. Le nombre des baptêmes obtenus pendant l'année s'élève à 70 pour les adultes et à 90 pour les enfants. Depuis lors, les œuvres des Dames de Saint-Maur ne cessent pas de se développer d'année en année.

Les religieuses du Saint-Enfant Jésus de Chauffailles arrivent les secondes, amenées de France par Mgr Petitjean vers le milieu de 1877. Elles se fixent d'abord à Kobé et recueillent aussitôt un grand nombre d'orphelines à qui elles servent de mères. Deux ans après elles essaiment à Osaka. Elles n'y ont d'abord qu'une misérable maison située dans la ville japonaise et pouvant à peine contenir leurs enfants. Elles y sont maintes fois en butte aux attaques nocturnes des payens, qui les volent, les pillent après avoir empoisonné leurs chiens de garde. Enfin Mgr Petitjean parvient non sans peine à les établir sur la concession européenne dans une maison assez spacieuse et entourée de jardins. En 1880, elles fondent un troisième établissement à Nagasaki, où elles installent un orphelinat, des écoles, un ouvroir, un catéchuménat pour les femmes et un noviciat. Leurs œuvres se développent rapidement.

Celui qui du ciel veille sur l'orphelin agréa leurs nombreux sacrifices et ne permit pas que la pauvreté entravât trop douloureusement leur zèle, comme en témoigne cette touchante lettre de Sœur Sainte-Anne sur l'orphelinat de Kobé (1) : « La famille que le Bon Dieu m'a confiée grandit en nombre et en âge, et par conséquent les charges se multiplient chaque jour. Déjà

(1) Lettre du 28 novembre 1882.

il faut penser à l'avenir de nos enfants, et songer à les mettre en état de gagner honorablement leur vie. Jusqu'à présent nous n'avons encore rien pu organiser pour leur apprendre des métiers : le local et les ressources ne nous l'ont pas permis. Les plus grandes travaillent à la couture, confectionnent, raccommodent les vêtements de leurs plus jeunes compagnes et nous aident à les soigner... Je suis on ne peut plus heureuse avec ma petite famille ; pour rien au monde je ne voudrais m'en séparer. La seule chose qui me peine, c'est d'être obligée quelquefois de refuser de nouvelles pensionnaires. Nos pauvres ressources ne nous permettent pas de les recevoir en aussi grand nombre que nous le désirerions. Il faut attendre souvent que la mort ait fait une place pour en admettre une autre. Parfois je n'ai pas le courage de les renvoyer et je me laisse gagner. Je dis : une de plus, une de moins, cela ne se connaîtra pas, et ainsi un jour j'en accepte une, le lendemain une autre, le surlendemain une troisième, ce qui augmente le nombre d'une manière sensible. Mais le Bon Dieu qui nourrit les petits oiseaux, nourrit aussi les petits enfants, et il y a toujours assez pour tous. Qu'il en soit béni ! »

Les religieuses de Saint-Paul de Chartres, qui avec Mgr Forcade avaient ouvert en Chine le premier asile de la Sainte-Enfance, arrivèrent les troisièmes et s'établirent tout d'abord dans le nord du Japon à Hakodate. L'archevêque d'Aix ne fut point étranger à leur introduction dans ce pays, auquel son cœur devait rester fidèle jusqu'à la mort. La célèbre Mère Benjamin, supérieure principale des religieuses de Saint-Paul de Chartres dans la Cochinchine, la Chine et le Japon, lui racontait ainsi, dans une lettre du 19 août 1878, les heureux débuts de cette fondation.

« Bien que nos sœurs ne soient à Hakodate que depuis

deux mois, elles sont connues et aimées des Japonais. Je n'apprendrai rien à Votre Grandeur en disant qu'ils sont bons, probes, doux, polis et fort aimables.

« Nos sœurs n'ont encore reçu que huit orphelines; elles n'en pourront recevoir qu'une quinzaine avant que l'on ait bâti. M. Marin qui dessert cette localité assure que si l'on avait des ressources on ne tarderait pas à avoir 2 000 orphelines. Mais ici les enfants ne meurent pas plus qu'en Europe : le climat de Hakodate est celui du nord de la France. Il faut donc songer à préparer des familles chrétiennes. Il faudra élever aussi des garçons, que nous mettrons en apprentissage à treize ou quatorze ans chez des ouvriers chrétiens. Cela sera facile à Hakodate. En 1874, il n'y avait qu'une seule famille chrétienne : un charpentier et sa femme; aujourd'hui, il y en a deux cents, parmi lesquelles se trouvent de bons ouvriers.

« Nous avons ouvert une pharmacie. La sœur qui s'en occupe a une réputation prodigieuse. On vient des extrémités de la ville pour la consulter. En dix jours le nombre des malades qui se présentent quotidiennement a monté de 10 à 25. Cela donne au missionnaire l'occasion de les voir, de les instruire ou au moins de les retrouver à l'heure de la mort : plusieurs ont été ainsi baptisés. Pour attirer les femmes qui ne savent pas travailler, nous avons, il y a un mois, établi un ouvroir. Elles sont déjà douze qui viennent y travailler, et chaque semaine en amène de nouvelles. Deux seulement sont chrétiennes. Nous avons aussi une classe fréquentée par vingt-cinq élèves externes, dont trois sont chrétiennes. Cette classe est tenue par deux maîtresses japonaises et par une sœur : on y fait le catéchisme et la prière. Voilà en peu de temps bien des choses qui toutes nous promettent les plus heureux résultats. »

En 1881 les Sœurs de Saint-Paul de Chartres fondè-

rent à Tokyo un important établissement, en dehors de la concession étrangère,dans le quartier d'Ogawamachi. Elles débarquèrent à Yokohama, le vendredi du Sacré-Cœur. Leur présence dans la capitale, où se trouvaient déjà les religieuses de Saint-Maur donna un grand élan aux œuvres déjà commencées et en fit surgir de nouvelles.

On comprend quel précieux secours, au lendemain de la persécution,ces vaillantes femmes apportèrent aux missionnaires. Et il n'est point surprenant qu'au Japon comme dans tout l'Extrême-Orient le dévoûment des religieuses françaises soit apprécié même des payens.

CHAPITRE TROISIÈME

Travaux des missionnaires dans le vicariat du Japon septentrional. — Leur apostolat auprès des payens. — Bien qu'entravés dans leur liberté d'action, ils font des conférences publiques partout où ils peuvent pénétrer, baptisent des centaines d'adultes, ouvrent des écoles de garçons et de filles, et construisent des oratoires et des chapelles. — Premiers centres chrétiens de Tsukiji, Ogawamachi et Hasakusa à Tokyo ; de Kanagawa, Sunagawa, Yokosuka, Uraga, Matsunaga et Hachi-ôji dans les environs de Yokohama ; et de Hakodate, Niigata, Ebisu (île de Sado), Sendaï, Morioka, Sakura, Hamatmatsu, etc,. — En 1878 le gouvernement se relâchant de sa sévérité, MM. Vigroux et Testevuide sont chargés de parcourir, en prêchant, l'intérieur du pays. — A Tokyo, la question des funérailles est convenablement résolue — Soins apportés à la formation chrétienne des néophytes.— Le jubilé de 1880. — Les retraites de catéchistes. — Fondation d'une revue bi-mensuelle. — Les grandes dévotions catholiques de la Passion,de l'Eucharistie et du rosaire en grand honneur parmi les chrétiens. — Conversion d'un jeune chef de pèlerinage au temple de Fudo. — Histoire de Nakada Genzo. — Extension prise en 1881 et 1882 par le ministère des missionnaires ambulants.— Voyage de M. Testevuide dans les provinces de Musachi,Sagami, Izu, Suruga, Totomi, Mikawa, Mino. — Etat comparé du vicariat du Japon septentrional en 1877 et en 1884. — Les néophytes ne sont pas chrétiens de nom seulement.

La Société des Missions Etrangères pour atteindre le but qu'elle poursuit : l'évangélisation des penples infidèles, s'applique aux termes de son règlement

1° à former un clergé indigène,

2° à prendre soin des nouveaux chrétiens,

3° à travailler à la conversion des payens,

en sorte que la première de ces œuvres soit toujours préférée à la seconde, et la seconde à la troisième. Dans

la pratique, il est évident que le travail doit commencer d'abord par la conversion des infidèles. Le soin des nouveaux chrétiens vient naturellement après, et l'œuvre la plus importante de toutes, celle de la formation des prêtres indigènes, suppose évidemment les deux autres. C'est cet ordre que nous suivrons dans l'aperçu que nous allons donner des travaux des missionnaires durant cette première période.

A la fin de la persécution, le nombre des missionnaires était de trente. Comme ils ne pouvaient exercer leur ministère en dehors des concessions, ils étaient obligés d'avoir recours à une multitude d'auxiliaires. Le compte-rendu de 1874 accuse 227 catéchistes et 250 baptiseurs. Deux ans plus tard (1876), à la division du Japon en deux vicariats, le nombre des missionnaires est porté à quarante. Vingt furent départis au vicariat du nord et vingt au vicariat du sud.

Les premiers, sous la direction de Mgr Osouf, eurent à exercer leur zèle sur une terre encore toute payenne ou à peu près. Les seconds, sous celle de Mgr Petitjean et de Mgr Laucaigne, dûrent tout en travaillant à implanter la religion de Jésus-Christ parmi les infidèles, s'occuper plus spécialement des 15 000 chrétiens, qui se trouvaient aux alentours de Nagasaki, et formaient la presque totalité du troupeau catholique.

Dans le vicariat du Japon septentrional, les ports ouverts aux Européens étaient Yokohama, Niigata et Hakodate. C'est dans ces villes seulement, et encore dans les étroites limites de la concession, que les étrangers étaient autorisés à résider. Ils pouvaient cependant obtenir du gouvernement japonais des passeports pour un temps restreint et pour un parcours déterminé, ou bien encore s'engager comme professeurs au service de quelques Japonais. C'est ainsi que plusieurs missionnaires circulèrent et même séjournèrent dans l'intérieur

du pays. Etant données ces entraves à leur liberté d'action, on s'étonne des premiers résultats de leurs travaux.

« Quoique le tableau d'administration ne présente encore que des chiffres très modestes, écrivait Mgr Osouf en 1878, il y a cependant progrès sous tous les rapports. Ainsi le nombre des chrétiens s'est accru de près d'un tiers ; il est aujourd'hui de 1.235. Le chiffre des baptêmes, qui était de 463 l'année dernière, monte cette année à 797, dont 439 baptêmes d'adultes. Trois nouvelles chrétientés ont été formées. On a ouvert huit écoles, six pour les garçons et deux pour les filles. Le nombre des élèves dans les divers établissements de la mission, y compris ceux que dirigent les sœurs, s'est accru de 227. Le personnel de la mission a été augmenté lui-même de trois missionnaires, de trois religieuses et de quatorze catéchistes ou baptiseurs. »

Dans l'immense ville de Tokyo, qui alors ne comptait pas moins de 800.000 âmes, trois centres catholiques existaient déjà, celui de Tsukiji (1), où résidait le vicaire apostolique et où les Dames de Saint-Maur avaient leur établissement, celui d'Ogawamachi où une école et un séminaire étaient établis, et enfin celui d'Asakusa récemment fondé par M. Langlais, qui comptait déjà 175 néophytes. Presque chaque soir les missionnaires donnaient des conférences religieuses, soit dans des maisons louées à cet effet, soit chez des particuliers, chrétiens ou autres, qui consentaient à les recevoir. Ces réunions annoncées à l'avance attiraient un assez grand nombre d'auditeurs. Elles avaient lieu après huit heures en hiver et neuf heures en été et se prolongeaient parfois assez avant dans la nuit. Comme en outre elles se tenaient presque toujours assez loin de la résidence

(1) Desservi par MM. Lemaréchal et Mugabure.

des missionnaires, elles étaient naturellement pour eux une occasion de grandes fatigues. Mais ils étaient bien trop heureux d'avoir ce moyen, à peu près le seul du reste, de faire connaître ce qu'était en réalité la religion perverse de Jésus.

A la ville de Yokohama se rattachaient les chrétientés naissantes de Kanagawa, Sunagawa, Yokosuka, Uraga, Matsunaga et Hachi-ôji, toutes situées dans la zone de dix lieues où les étrangers pouvaient sinon résider du moins voyager. Les baptêmes, que les missionnaires avaient pu y faire, étaient le fruit de leurs prédications. Ainsi peu à peu les préjugés tombaient et un mouvement de réaction se préparait. Les oratoires et les écoles établis dans ces divers centres commençaient à être fréquentés.

A Hachi-ôji, à douze lieues de Tokyo, M. Testevuide avait été particulièrement bien reçu, lors du premier voyage qu'il y avait fait. Les catéchumènes étaient allés à sa rencontre à plus d'une lieue de distance. Durant son séjour dans cette ville, depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir, la maison où il logeait n'avait pas cessé d'être remplie de Japonais, qui venaient pour l'entretenir et lui parler de religion. Il avait trouvé 54 personnes qui s'instruisaient sérieusement : six familles avaient déjà remplacé leurs idoles par des images de Notre-Seigneur. Ces premiers résultats étaient dûs à un catéchiste chargé d'une petite école dans un village voisin de Hachi-ôji.

Mgr Osouf fut invité à baptiser lui-même ces premiers catéchumènes. Il s'y rendit en compagnie de M. Vigroux.

« A quelque distance de la ville, raconte-t-il (1), nous avons vu venir à notre rencontre une troupe d'enfants

(1) Lettre à M. Armbruster du 2 avril 1878.

endimanchés, qui se sont approchés de nos conducteurs et leur ont demandé qui nous étions. Aussitôt qu'ils ont été renseignés, leurs figures se sont épanouies et ils sont venus nous saluer et se grouper autour de nous. L'un d'eux, plus joyeux que tous les autres, nous a appris qu'il était déjà chrétien. Continuant notre route avec eux, nous n'avons pas tardé à entrer dans la ville. Nous longions l'immense rue qui la compose presque en entier, lorsque nous avons rencontré M. Testevuide, venant aussi au-devant de nous avec ses quelques chrétiens et un bon nombre de catéchumènes.

« A peine étions-nous descendus de nos petites voitures pour le saluer, que nous nous sommes trouvés enveloppés d'une foule de Japonais, attirés sans doute par la curiosité. C'était jour de marché, et nous nous trouvions précisément au milieu de l'agglomération la plus considérable. Bien des curieux se sont joints à ceux qui étaient venus à notre rencontre et nous ont suivis jusqu'à la sortie du Hachi-ôji. Tous nous ont paru respectueux. Nous n'avons pas tardé ensuite à arriver au village où est l'école, et là s'est offert à nous un spectacle auquel je ne m'attendais pas de si tôt dans l'intérieur du Japon. Un drapeau blanc à grande croix rouge flottait au-dessus de l'école. Tout le village était sur pied, et les groupes échelonnés sur la route nous saluaient à notre passage. Qnelques personnes qui se trouvaient à la porte de l'école se sont agenouillées à mon arrivée. C'était à faire croire que nous étions en pays catholique. Un catéchisme avait été annoncé pour le soir : plus de deux cents personnes y ont assisté. Sur ce nombre, il y avait tout au plus cinq ou six chrétiens, ce jour-là encore chiffre total de la chrétienté. Le lendemain matin, je baptisai dix-neuf personnes dont douze adultes et sept petits enfants. On avait admis à assister à cette cérémonie, avec les chrétiens, les

payens qui ont déjà commencé à s'instruire..... A trois heures, nouvelle réunion beaucoup plus nombreuse que le matin, les portes ayant été ouvertes à tout le monde. M. Vigroux a entretenu l'assistance pendant une heure et demie. Un quart d'heure après, la pluie étant survenue, on vint nous demander de donner immédiatement le catéchisme annoncé pour le soir. M. Testevuide quoique fatigué se rendit à ce désir. Nous pensions que cette circonstance et la pluie qui continuait à tomber allaient empêcher toute autre réunion le soir : il n'en fût rien. Les étrangers étaient repartis, mais le village seul fournit encore un auditoire assez nombreux, et M. Vigroux fit une dernière instruction, qui se prolongea jusque vers dix heures. Le lendemain matin, nous commençâmes nos messes vers cinq heures et demie, voulant rentrer ce jour-là, M. Vigroux et moi à Tokyo, et M. Testevuide à Yokohama. Malgré cette heure matinale, la plupart des chrétiens et bon nombre de catéchumènes étaient venus y assister. Lorsque nous nous mîmes en route, nous ne pûmes empêcher ces braves gens de nous reconduire. Ils voulaient nous accompagner jusqu'à la ville, mais nous les laissâmes à la sortie du village. Le peu de temps que j'avais passé au milieu de ces chers néophytes m'avait déjà attaché à eux, et je ne fus pas sans le sentir au moment de les quitter. Cette première excursion apostolique dans l'intérieur m'a laissé au fond de l'âme un délicieux souvenir. »

A la fin de l'année suivante (1878), Hachi-ôji comptait cinquante chrétiens et trente deux catéchumènes.

A Niigata, où l'hostilité non déguisée des autorités et la corruption proverbiale de la ville avaient rendu si longtemps stérile le ministère apostolique, soixante-trois baptêmes, dont quarante-sept d'adultes, venaient de consoler M. Drouart de Lezey et M. Tulpin.

A Hakodate, M. Marin et M. Sutter venaient d'obte-

nir, au milieu d'une population nomade et composée en grande partie de Japonais étrangers au Yeso, 83 baptêmes, dont 70 adultes.

Enfin M. Lecomte, autorisé à résider comme professeur à Matsunaga, avait à veiller sur un noyau de 70 néophytes.

Dans l'état actuel du pays, les conversions ne se faisaient plus comme au temps de Saint François-Xavier et de ses successeurs, alors que le régime féodal permettait aux daimyo d'entraîner à leur suite non seulement leurs samuraï, mais une foule d'autres gens parmi les diverses classes de leur peuple. Il fallait conquérir les âmes une à une et il arrivait souvent que la vérité divisait entre eux jusqu'aux membres d'une même famille.

Dès 1878, le gouvernement japonais se relâchant de sa première rigidité à l'égard des étrangers, les missionnaires purent circuler plus facilement dans l'intérieur du pays. Cette année fut marquée par la fondation de trois nouveaux postes. M. Drouart de Lezey établit celui d'Ebisu, dans l'île de Sado située en face de Niigata (1), M. Brotelande, celui de Sendai et M. Lemaréchal celui de Morioka. (2)

La question si embarrassante de la sépulture des chrétiens, qui jusqu'alors n'avait pas été convenablement résolue, le fut enfin pour la capitale. Quelques chrétiens purent acheter du gouvernement dans un vaste cimetière un certain nombre de lots contigus, qui entourés d'une haie devinrent le cimetière catholique des Japonais. Plusieurs enterrements s'y firent bientôt après. Les missionnaires accomplirent toutes les cérémontes du rituel, en habit de chœur, et les croix plan-

(1) Cette île compte 100.000 habitants.
(2) Sendai et Morioka sont situées l'une et l'autre au nord de Tokyo. La première à une centaine de lieues et la seconde à 150 environ.

tées sur les tombes jouirent du même respect que les monuments payens environnants.

Enfin, grâce à la facilité plus grande, avec laquelle les passeports commencèrent à être délivrés, un missionnaire, M. Vigroux, fut chargé de parcourir tout le pays sur une longueur de près de 300 lieues, pour y prêcher et essayer d'y former peu à peu de nouveaux centres chrétiens. Dans ses premières excursions, il put baptiser une quarantaine de personnes tant à Sakura qu'à Hamamatsu, où des catéchumènes avaient été préparés par un ancien élève du séminaire (1). En général les populations se montraient favorablement disposées. Quelquefois cependant la doctrine chrétienne en s'affirmant soulevait de violentes protestations. A Kanagawa, près de Yokohama, un néophyte, ayant osé dans une nombreuse assemblée convoquée par les bonzes prendre la défense du Christianisme, faillit être tué sur place et il ne dût son salut qu'à l'intervention de la police.

En 1879, seize nouvelles chrétientés furent fondées, des chapelles inaugurées à Sendai et à Morioka, plusieurs écoles ouvertes, et un second missionnaire, M. Testevuide, reçut la charge d'évangéliser l'intérieur du pays.

Mgr Osouf visitait ces chrétientés naissantes. Au retour d'un de ses voyages à Hamamatsu, à 70 lieues au sud de Tokyo, où il venait de bénir une jolie chapelle, il écrivait :

« Cette petite chapelle nous est surtout précieuse comme un des postes avancés du Catholicisme au Japon. Hélas ! Que ne sont-ils plus nombreux ! De ce côté-là je n'en ai rencontré sur ma route qu'un seul autre, situé à peu près à mi-chemin. Oh ! si j'avais la conso-

(1) Nommé Tamura.

lation, quelque jour, de voir un de ces modestes sanctuaires s'élever au moins de dix lieues en dix lieues dans cet immense pays que le Saint-Père m'a confié, je pourrais dire joyeusement mon *Nunc dimittis* ! Mais que nous sommes encore loin de là! »

Pendant que la Foi commençait à rayonner dans les provinces, le nombre des fidèles augmentait dans les ports ouverts. A la fin de 1879, Tokyo en comptait déjà 954, Yokohama et la région voisine 718, Hakodate 315 et Niigata à peu près le même nombre. Le vénérable évêque, si zélé pour étendre le royaume de Dieu, se préoccupait plus encore d'asseoir sur de solides fondements la jeune Église qui s'élevait sous ses yeux et par ses soins. Un travail autre que celui des conversions s'imposait à cette heure, celui de former les néophytes à la vie chrétienne. Obligés au lendemain de leur baptême de vivre au milieu des payens, ils étaient en effet exposés au danger d'un prompt relâchement. Aussi les missionnaires s'efforcèrent-ils de compléter leur instruction et de les fortifier dans la pratique de leurs devoirs. Le jubilé, accordé par Léon XIII en 1880, fournit une précieuse occasion pour ranimer la ferveur des fidèles. Plusieurs qui s'étaient laissés attiédrir s'amendèrent. Quelque consolation que les missionnaires ressentissent de ces retours, ils n'en résolurent pas moins de montrer désormais une sévérité plus grande pour l'admission au baptême. Non contents de se réunir eux-mêmes des extrémités de la mission pour se retremper dans les exercices annuels d'une retraite, ils voulurent procurer ce même avantage à leurs catéchistes, car ils étaient convaincus que de la ferveur de ces utiles auxiliaires dépendait pour une large part le succès de leur œuvre d'évangélisation. En outre, afin de fournir un aliment à la piété des chrétiens et des armes à leur foi, une revue bimensuelle fut fondée vers cette époque (1881) à Tokyo

Les efforts des missionnaires en vue d'inspirer à leurs chrétiens une piété plus profonde ne furent pas vains. Les grandes dévotions catholiques, celles de la Passion, de l'Eucharistie, du rosaire leur furent surtout fortement inculquées, et nous voyons à Morioka, dans une chrétienté de 150 âmes seulement, la coutume établie parmi les chrétiens de venir chaque jour à tour de rôle adorer pendant une heure le Saint-Sacrement, un le matin et un autre le soir. Il n'était pas extraordinaire du reste que de nouveaux convertis s'imposassent de véritables sacrifices pour la religion qu'ils avaient embrassée, car dans le paganisme plusieurs d'entre eux en avaient faits auparavant de bien autrement pénibles. Un trait cité par M. Vigroux montrera jusqu'à quel point les bonzes savaient exploiter à leur profit la religiosité naturelle des Japonais.

« Dans ma dernière tournée dans le ken de Chiba, dit-il (1), j'ai baptisé un Japonais, fort attaché naguère au Bouddhisme et en particulier au culte d'une divinité appelée *Fudo*, dont le temple est le but d'un grand pèlerinage... Le temple de Fudo (nom qui signifie immobilité, repos) se trouve à Narita, village de la province de Shimosa à environ quinze lieues de Yedo... Aux abords du village, des deux côtés de la route qui y conduit de la capitale, est un bois sombre aux arbres gigantesques. D'énormes pierres oblongues, dressées sur un solide piédestal, polies sur une face et couvertes d'inscriptions, des statues en bronze représentant Fudo où des divinités subalternes avertissent le pèlerin qu'il approche d'un lieu sacré et qu'il doit se pénétrer déjà d'un religieux respect. Le temple est abrité sous de grands sapins. Deux ou trois monticules couverts d'arbres lui font une ceinture, comme pour éloigner ce qui pourrait trou-

(1) Lettre du 14 avril 1882, publiée par les Missions Catholiques.

bler le silence et le repos. Il est adossé à une petite colline assez escarpée. On y arrive par de grands escaliers en pierre. Enfin au fond d'une plate-forme, ornée de statues, de *tôrô* (ou lanternes en bronze et en pierre) s'élève le monument. Il est colossal ; à part cela il n'a rien qui le distingue des innombrables pagodes qui couvrent le Japon. A l'arrière, la pente de la colline est parsemées de blocs de pierre, et on voit se dresser sur chacun d'eux une statue en bronze, de taille humaine, un nimbe autour de la tête, et dans la main une balance, une verge, ou quelque autre instrument symbolique. C'est une légion de divinités, qui descendant de l'empyrée viennent à la rencontre des mortels, pour les récompenser ou les châtier selon leurs œuvres. A côté de cette nuée de divinités, on en voit encore d'autres au bas de la colline : elles président aux ablutions et purifications prises en hiver comme en été par les mortels coupables sous de petites cascades ménagées à cet effet. Autour du temple sont les habitations des bonzes. Ils sont environ une trentaine. Ils ont à leur service, dans l'intérieur de leurs maisons, plus de cent personnes. A l'extérieur, il serait assez exact de dire que presque tout le village s'occupe exclusivement du temple et de son personnel.

« Le village a sept hôtels, dont chacun peut, paraît-il, loger environ trois cents personnes. Or, à certaines époques de l'année, ils ne suffisent pas, et alors les maisons ordinaires reçoivent les pèlerins. Cette affluence provient surtout des huit provinces de l'est, qui couvrent le vaste territoire désigné sous le nom de *Kwanto*. Chaque pèlerin verse son obole dans les nombreux *saisen-bako* (troncs), placés à l'entrée du temple principal et des petits temples qui l'entourent. Les collectes annuelles s'élèvent à des sommes extraordinaires. L'une de ces dernières années, les sa-

pèques recueillies dans les *saisen-bako* donnèrent, assure-t-on, la somme de 44 000 yen, (220.000 fr. environ)(1) De plus, des quêtes se font dans les provinces, et presque chaque chef de pèlerinage au temple de Fudo apporte une offrande considérable aux heureux bonzes qui le desservent. Quelquefois les collectes se font en nature; aussi voit-on arriver, à certaines époques de l'année, des caravanes de chevaux, chargés de sacs de riz, de tonneaux de vin ou d'autres denrées. Un *kura* ou magasin, de grandeur presque égale à celle du temple et bâti à côté par les habitants de la province de Mito, est destiné à recevoir ces dons, en attendant que les bonzes vendent ce qu'avec la meilleure volonté du monde ils ne pourront pas consommer. Dans diverses provinces, des forêts, des champs de riz, des montagnes entières leur appartiennent et ils en perçoivent les revenus : ce sont encore des dons qui leur ont été faits. Le bonze enseignant que celui qui lui donne une sapèque en reçoit au moins deux du ciel et fait certainement de *kuwaeru*, c'est-à-dire s'enrichit, la crédulité publique trompée s'épuise en largesses. Un nouveau moyen de lucre consiste dans la vente des *fuda* ou petites planchettes recouvertes d'une étoile roussâtre. Leur prix varie de 0,50 à 15 yen (2 fr. 50 à 75 fr.) « Plus on paye cher, plus on achète de bonheur », disent les bonzes. Il se fait une vente de *fuda* tellement considérable que des bateaux chargés de bois descendent de temps en temps du nord pour approvisionner le temple. Ces chargements sont encore un don à Fudo. Les donateurs viendront à leur tour verser leur argent, pour reconquérir une petite planchette de leur bois, dont toute la vertu sera d'avoir été recouverte d'une mauvaise toile rousse. Il y a encore d'autres expédients pour ramasser de l'argent :

(1) Le prix du yen a baissé considérablement depuis que M. Vigroux écrivait cette lettre. 44.000 yen représenteraient aujourd'hui 130.000 francs.

ainsi, pour n'en citer qu'un, quand une souscription aura atteint le chiffre de 250 francs, le bonze daignera consentir à brûler des chiffons de papier, sur lesquels sont écrits les péchés des souscripteurs « pour qu'ils soient effacés, dit-il, et oubliés à tout jamais. » Et cependant les bonzes sont fort mécontents de leurs croyants et des pèlerins. A les entendre ils meurent de faim et ils trouvent le cœur des hommes bien dur de les laisser ainsi souffrir dans la misère. Ils se disent criblés de dettes. Le public les croit ou ne les croit pas, mais il ignore et veut ignorer où passe tant d'argent, si l'affirmation des bonzes est vraie.

« Parlons maintenant de notre jeune homme... Il était originaire des environs de Mito. A dix-huit ans il devint *shachô*, ou chef des pèlerinages qui descendaient de la province d'Iwaki. Pour mériter cette dignité, il dût pratiquer des austérités inouïes, jeûner plusieurs fois, d'abord trois jours entiers, puis cinq, enfin sept, sans rien prendre absolument. Les tortures éprouvées sur la fin de ces longs jeûnes étaient atroces. Le plus dur tourment était celui de la soif. Son intérieur se desséchait, ses chairs devenaient comme du parchemin, son corps ne paraissait plus qu'un squelette hideux, presque incapable de mouvement. Ces jeûnes accomplis, notre jeune homme avait été jugé digne de se mettre à la tête des pèlerins. Durant six ans, il fit environ deux fois par mois la route de Narita, longue de cent lieues si on y comprend l'aller et le retour. Les austérités ne cessèrent pas pour lui, malgré son nouveau titre de shachô. En cette qualité il dût donner l'exemple et acquérir des mérites non seulement pour lui, mais aussi pour ses protégés. Il dût faire matin et soir, hiver et été, le *sengyô*, ou purification extérieure. Ces purifications consistent à se verser sur la tête une cinquantaine de seaux d'eau ou à se mettre le plus longtemps

possible sous une cascade. Notre fervent Japonais, quand il n'usait pas du premier moyen, se plaçait sous un jet d'eau. En hiver son corps devenait comme un glaçon ; les dents lui claquaient ; mais il restait là immobile dix minutes environ et quelquefois un quart d'heure. Outre les ablutions et les jeûnes fréquents (1) d'un jour entier, il fallait s'abstenir des *imimono* ou mets défendus par la loi d'abstinence. En tout temps il lui était interdit de prendre quoique ce soit avant dix heures du matin (2), et au repas il ne pouvait user ni de viande, ni de poisson, ni d'œufs ni de vin, ni même de légumes à odeur forte, comme l'ail et l'oignon. Ce bon jeune homme observait toutes ces pratiques avec un religieux scrupule. S'il avait mangé par mégarde une chose défendue, il arrêtait là son repas et faisait une rude pénitence pour réparer cette transgression involontaire. Il craignait toujours de violer ses engagements et était dans une continuelle anxiété. Fudo, la Divine Quiétude, le récompensait à son tour de tant de religieuse crainte. Il lui apparaissait en songe, tantôt une auréole autour de la tête, tantôt un glaive à la main. Cette auréole et ce glaive avaient pour lui un sens qu'il croyait comprendre : l'auréole était le symbole du bonheur et le glaive celui du châtiment. Ces visions redoublaient son zèle et sa crainte. Il était déjà temps, même pour la santé de son corps, qu'il connût son erreur, quand il fit heureusement la rencontre d'un catéchiste. Il ne fut pas très difficile de le convaincre du mensonge dont il était victime. Ses craintes se dissipèrent peu à peu et firent place à la confiante liberté des enfants de Dieu. Quand la lumière fut pleinement faite dans son esprit, sa joie fut grande.

(1) Danjiki.

(2) Le principal repas des Japonais a lieu d'ordinaire presque immédiatement après leur lever.

Il regretta d'avoir souffert et tant travaillé pour le démon, mais il se consola un peu à la pensée que la grâce du salut lui venait, en partie peut-être, de la sincérité de son âme, même dans le culte d'un faux dieu. Aujourd'hui, ce jeune homme est chrétien. Il désire et il espère faire ouvrir les yeux à un grand nombre de ses concitoyens encore dans les ténèbres »,

Une autre conversion non moins curieuse, et qui donna naissance à une nouvelle chrétienté dans la ville de Kanaya, sur le Tokaido, est celle d'un riche Japonais, nommé Nakada Genzo. Cet homme avait reçu d'un de ses parents revenu de Yokohama quelques livres de doctrine, qu'il s'était procurés chez les Protestants. Il les avait lus sans bien les comprendre. Cependant il avait eu alors comme l'intuition que la vérité était plutôt dans la religion dont parlaient ces livres que dans celles du pays. Depuis quelque temps déjà, un certain besoin de devenir meilleur se faisait sentir en lui : « Dans nos affaires, disait-il à sa femme, avons-nous toujours été parfaitement justes envers les autres ? Il faut que nous soyons désormais plus scrupuleux sur ce point, plus délicats. Peut-être serons-nous moins riches, mais nous serons plus heureux. Le Ciel récompense la probité. » Sa femme était du même avis. Naturellement honnête elle avait encouragé son mari dans une voie, qui répondait tout à fait à sa propre inclination. Nakada était industrieux et entreprenant. Il avait fait jeter un pont sur le vaste lit d'une rivière qui coule dans le voisinage, mais il avait ainsi enlevé leurs moyens d'existenee à une multitude de bateliers, dont toute la fortune consistait dans le petit gain recueilli chaque jour en passant dans leurs barques les voyageurs. Pour ne point laisser dans la misère ces pauvres gens, il avait obtenu du gouvernement un vaste terrain et l'avait fait défricher, en le partageant entre

les familles des bateliers. Il leur avait enseigné à planter et à cultiver le thé et avait lui-même avancé l'argent nécessaire à leur entretien jusqu'à une première récolte. Quarante familles s'étaient ainsi attachées à Nakada et travaillaient sous son patronage. Ne sachant comment lui témoigner leur reconnaissance, elles avaient conçu l'idée d'élever un *mya* (temple) sur une colline couronnée d'un bosquet et située au milieu de leur terrain, dans le but d'y vénérer leur bienfaiteur comme un dieu tutélaire. Le mya était déjà construit, il n'y manquait plus que l'image de celui, qui de son vivant allait recevoir les honneurs divins. Nakada n'ignorait pas combien était exagérée l'expression de cette gratitude ; cependant, par faiblesse, il avait consenti à promettre sa photographie. Il était sur le point de l'envoyer lorsqu'il fit la rencontre de M. Vigroux. Dans son extrême désir de connaître la vérité, il tint à recevoir chez lui le missionnaire, et il le fit avec des égards qui trahissaient plus que de la simple politesse. Une première soirée s'écoula en causeries de toute sorte. M. Vigroux n'avait guère qu'à répondre aux mille interrogations qui lui étaient adressées sur son pays, sa famille, son arrivée et son séjour au Japon. Les questions sur la religion avaient aussi leur tour, mais elles laissaient vite la place à celles qu'inspirait la curiosité. Cette curiosité pourtant était moindre dans le chef de la famille que dans les nombreux parents réunis pour la circonstance. Nakada paraissait s'intéresser surtout à la doctrine et dès ce premier entretien il n'eût pas de peine à comprendre, qu'il ne pouvait permettre envers sa propre personne un culte qui n'est dû qu'à Dieu.

Le lendemain M. Vigroux continuait sa route vers le sud, après lui avoir laissé un catéchisme et promis de lui demander l'hospitalité une seconde fois à son retour.

Nakada dévora le livre, et quand le jour convenu fut arrivé, il se demanda avec anxiété si le Père voudrait bien passer de nouveau la nuit sous son toit : il craignait tant de ne l'avoir pas assez bien traité à son premier voyage ! Le missionnaire qui ne soupçonnait pas une pareille inquiétude se fit un peu attendre. Il arriva enfin. En un instant père, mère et enfants sont autour de lui et lui racontent leurs craintes, dont ils rient maintenant. Sans perdre de temps, le chef de la famille ouvre son catéchisme et demande des éclaircissements sur les points qu'il n'a pas suffisamment compris. En une soirée tous ses doutes sont dissipés et la lumière est faite dans son esprit. Il ne s'agit désormais pour lui et pour tous les siens que de se préparer au baptême. Il promet d'enseigner les autres dès qu'il sera mieux instruit lui-même.

Le missionnaire parti, Nakada ne se borna pas à sa propre maison. Regardant les quarante familles qui lui étaient rattachées comme une extension de la sienne, il résolut de leur faire connaître le vrai Maître du ciel et de la terre.

A la fin de l'année M. Vigroux revint et Nakada lui annonça que vingt-huit de ces familles désiraient sincèrement étudier la religion chrétienne. Lui-même savait de mémoire les principales prières et n'avait presque jamais omis de les dire matin et soir. Cet exercice se faisait avec une certaine solennité. A genoux au milieu de sa maison, il les récitait à haute voix. Le soir c'était toujours après le bain, considéré par lui comme une purification et une préparation extérieure. La veille du jour où les vingt-huit chefs de famille devaient être réunis autour de M. Vigroux qui revenait de Hamamatsu, une mésaventure des plus inattendues attrista une soirée qui devait être donnée toute à la joie. Invité par un ami, Nakada avait vidé un peu trop souvent son *saka*

zuki ou petite tasse à vin, et il rentrait à la tombée de la nuit un peu plus gai que de coutume. A la vue du Père il se trouble, lui offre pourtant ses compliments de bienvenue, mais couvert de confusion il se retire presque aussitôt. Il va s'étendre au milieu de la cour sur une grande pierre, et là se prend à gémir :

« Suis-je digne du baptême, disait-il, après avoir commis cette faute ? Serai-je baptisé ?... Non jamais je ne boirai plus de vin ! Père ayez pitié de moi ! »

La famille entière est dans la désolation.

« C'est un accident, dit sa femme : Nakada n'a pas bu de sake depuis cinq ans ! ».

M. Vigroux en présence du désespoir général se rend auprès de Nakada, l'invite à cesser ses plaintes et à rentrer dans sa maison : celui-ci obéit à l'instant. Puis la famille se réunit et il est décidé en conseil, que chacun veillera à ne pas laisser sortir ce brave homme que le chagrin *d'avoir perdu la face* pourrait conduire à quelque acte fâcheux. Le lendemain dès quatre heures du matin le missionnaire était sur pied et priait Nakada de passer dans sa chambre. Quelques paroles suffirent pour le tranquilliser. Alors, exhalant un long soupir de soulagement, il remercie en s'inclinant profondément et se retire. Un peu plus tard, appelé à entendre la sainte messe, il amène sa famille se met au milieu d'elle à genoux en face du petit autel improvisé, et d'une voix forte et claire commence la récitation des prières. Arrivé au *Confiteor* il tremble et sa voix s'altère ; peu à peu l'émotion grandit et il ne prononce bientôt plus que des mots entrecoupés de sanglots. Il a de la peine à terminer cette courte prière et il lui faut un instant pour se remettre avant de pouvoir continuer. La famille toute entière est émue.

Quelques heures après Nakada était invité par M. Vigroux à faire une promenade du côté de la rivière, sous

prétexte de voir le pont par lui construit. Durant cette courte excursion l'accident de la veille fut expliqué et excusé. Le bonheur qui succéda à tant de tristesse n'en fut que plus délicieux : c'était déjà comme un avant-goût de celui qu'il devait éprouver au jour de son baptême, alors que tout péché serait pardonné et effacé.

Les vingt-huit chefs de famille, que Nakada avaient promis de convoquer, furent rassemblés le jour suivant dès dix heures du matin. Il leur ouvrit tous les appartements de sa grande maison et les ayant placés dans le lieu le plus convenable, il prit le premier la parole. Comme introduction à ce qu'allait leur dire le missionnaire, il leur rappela en peu de mots ce qu'il avait fait pour eux, combien il avait été sensible au témoignage qu'ils auraient voulu lui donner de leur reconnaissance, mais qu'à sa place il désirait leur faire adorer le Dieu véritable et les voir embrasser une religion dont il avait déjà reconnu lui-même la vérité.

Après ce préambule la tâche du missionnaire était facile : il n'eût qu'à adresser ses félicitations à l'assistance et à aborder immédiatement l'exposé des vérités fondamentales de la Religion. La journée se passa toute entière à catéchiser.

« Ce fut sans fatigue, racontait M. Vigroux (1), car il y avait du plaisir à parler à ces bonnes gens qui étaient tout yeux et tout oreilles. Par intervalles, des moments de repos étaient ménagés, mais Nakada en profitait pour expliquer encore de son mieux ce que venait de dire le Père. Le soir venu, le catéchumène était dans la jubilation et il disait naïvement qu'il se voyait déjà dans la nécessité debâtir une église pour ses protégés. »

Le lendemain il fallut se quitter. Nakada se leva de grand matin, demanda à réciter sa prière à genoux à côté du missionnaire, puis assista avec sa femme à

(1) Annales de la propagation de la Foi. Tome LIV, p. 298.

la sainte messe sans sangloter cette fois au *Confiteor*. Ses dévotions accomplies, il voulut accompagner le Père jusqu'à trois lieues de distance. Là on se sépara enfin, et ce ne fut pas sans émotion.

De longues et fréquentes lettres envoyées à M. Vigroux témoignèrent dans la suite de sa fidélité. Il y parlait de son désir du baptême, annonçait que sa famille était prète et que les anciens bateliers s'instrnisaient. Le jour arriva où ses vœux furent satisfaits. Un matin arriva de Kanaya un pli plus volumineux que de coutume. Il contenait la photographie de Nakada. Sur un immense rouleau de papier le nouveau baptisé avait tracé de sa main la longue série des noms de ses ancètres depuis plusieurs générations. Arrivé à lui, il avait écrit son nouveau nom : Pierre, mis à côté du sien celui d'Anne sa femme, et à la suite ceux de leurs trois enfants : Michel, Gabriel et Marie. Le tout se terminait par cette lettre :

« Je mets sous vos augustes regards les noms de mes ancètres. Ils furent adorateurs d'idoles dans le Bouddhisme et eurent le malheur de quitter ce monde sans connaître le vrai Dieu : qu'ils sont à plaindre ! Plus heureux qu'eux, l'an XIII de Meiji, dans le courant du 1er mois, j'eus la faveur de votre auguste visite. Pour la première fois j'entendis la vérité, et les nuages de mon esprit furent dissipés. J'ai goûté de plus en plus depuis cette doctrine, et je l'ai trouvée délicieuse. L'an XV et le 23e jour du 2e mois, mes vœux ont été comblés : j'ai reçu le baptème des mains du vénéré Père Testevuide. Mon premier devoir est de vous offrir mes remercîments, en vous priant de vous réjouir avec moi. »

Le ministère des missionnaires ambulants prit en peu de temps une grande extension. En dehors des districts administrés par des missionnaires à résidence fixe les diverses provinces composant le vicariat du nord,

furent, en 1881, distribué entre huit misssonnaires qui les parcoururent en tous sens. A l'exception du Yeso, dont l'intérieur et le nord surtout étaient à peu près inaccessible, et où la population était très clairsemée, tout cet immense vicariat reçut un commencement d'exploration.

L'année suivante le Yeso lui-même reçut son missionnaire ambulant. M. Faurie fut envoyé à Hakodate avec la charge spéciale de visiter l'intérieur de cette grande île et les parages extrêmes de la mission. Deux Aïno, que M. Pettier avait ramenés à Hakodate à la suite d'une excursion et dont l'un parlait bien le japonais, devaient lui permettre d'étudier la langue de cette vieille race aborigène du Japon, et de pénétrer au sein de ces populations à demi-sauvages. Le vicariat tout entier allait recevoir la semence divine de l'Evangile.

Du jour où munis de passeports ils purent sans témérité pénétrer partout dans l'intérieur, les missionnaires s'y précipitèrent avec une ardeur d'autant plus grande, qu'elle avait été plus longtemps contenue. Partout où ils le purent, ils annoncèrent la vérité, sans repos ni trève, et au prix de fatigues que Dieu seul connaît. Il ne nous est pas possible de suivre chacun d'eux au milieu de leurs courses apostoliques. Comme au fond à peu près toutes se ressemblent, il nous suffira, à titre d'exemple, d'en raconter une. Pour cela nous résumerons le récit que M. Testevuide a écrit d'une de ses tournées dans les provinces de Musashi, Sagami, Izu, Suruga, Totomi, Mikawa et Mino, qu'il avait reçues en partage (1). Ces provinces sont précisément celles que traverse la célèbre route impériale du Tokaido, qui réunit entre elles les deux capitales de l'empire (2).

(1) Cette tournée dura près de quatre mois du 2 septembre au 21 décembre 1883. Les *Missions Catholiques*, en ont publié le récit. Tome de 1884, p. 57 et suivantes.

(2) Kyoto et Tokyo.

A Ino-shita, le premier village où il s'arrête dans la province de Musashi, M. Testevuide reçoit la plus cordiale hospitalité chez un payen, qui depuis longtemps désirait l'entendre parler de religion. Le soir venu la maison n'est pas assez vaste pour contenir les auditeurs, et une partie d'entre eux doivent s'asseoir sur la veranda. Mais il est difficile au missionnaire de se rendre compte tout d'abord de l'impression produite par un *sekkyo* (1) ou deux dans une localité où il paraît pour la première fois. Sa présence éveille naturellement l'attention, et les habitants viennent en foule attirés moins par le désir de s'instruire, que par la curiosité de voir et d'entendre un étranger qui parle leur langue. Après son départ, ce qu'il a dit reste encore quelque temps le sujet des conversations. Bientôt le plus grand nombre l'oublient et retombent dans leur indifférence ordinaire. Cependant il n'est pas rare qu'il se rencontre quelques âmes de bonne volonté, pour qui les questions religieuses ont le plus grand intérêt. Ce sont elles, en général, qui deviennent le noyau d'une chrétienté.

La première prédication du missionnaire est comme une semence jetée au hasard sur la terre. Si quelques grains germent, si quelques âmes se sont ouvertes, son second travail consiste à fournir soit des livres, soit, quand il le peut, les explications orales d'un catéchiste à ceux qui ont exprimé le désir de s'instruire davantage.

A Oyamada, où il se dirige en quittant Ino-shita, M. Testevuide trouve cinq ou six personnes dans ces dispositions. C'est tout ce qui reste à un deuxième passage du nombreux auditoire qui s'était empressé autour de lui à sa première visite. Il leur inculque, le plus fortement qu'il peut, les vérités essentielles, et leur laisse

(1 Explication de la doctrine.

quelques exemplaires du catéchisme. De là au baptême il y a encore loin. Désormais va commencer pour ces catéchumènes la période de combat. Il va leur falloir lutter contre eux-mêmes, contre leurs préjugés, leurs habitudes, et s'apprêter à supporter de la part de leurs amis des remontrances, des blâmes, des railleries et parfois des vexations de toute sorte. S'ils ont la force de résister à cette première épreuve, la victoire est en partie gagnée, sinon ils seront plus éloignés encore du Royaume de Dieu qu'auparavant. Un des principaux obstacles à leur conversion vient de certains usages payens et universellement observés, avec lesquels ils sont forcés de rompre. Nous en trouvons un exemple à Taka-tsuki, où M. Testevuide arrive après avoir rayonné à Tashi-bana et à Tsuka-ichi. La population tout entière est occupée aux apprêts d'un *matsuri* (1) : il s'agit d'honorer le dieu tutélaire du pays. Un groupe de Japonais passent de maison en maison et recueillent les fonds nécessaires pour supporter les frais de cette fête. Dans cette circonstance de grands mâts sont élevés et un grand nombre de lanternes y sont suspendues. Le long de toutes les habitations du village une corde est tendue qui doit recevoir également des lanternes. Pour refuser toute participation à cette réjouissance payenne à combien d'ennuis ne s'expose-t-on pas ! « Quelle difficulté pour rompre cette corde ! dit M. Testevuide. C'est exciter la haine et le mépris de toute la population et briser avec toutes les relations sociales : en un mot, c'est s'isoler au milieu de tout le village et souvent se voir contraint à le quitter. Aussi bien, je suis obligé de frapper à plusieurs portes, avant de trouver un gîte pour la nuit. La seule personne qui jusque-là m'avait témoigné de l'intérêt fut cette fois d'une in-

(1) Fête

sensibilité remarquable : évidemment j'étais déplacé ce jour-là. »

Hachi-ôji (1) le dédommage. Cette jeune chrétienté, fruit de son zèle, a déjà quelque importance.

Elle compte quatre-vingt-dix personnes et ce chiffre s'est encore augmenté à son passage de quelques nouveaux néophytes. L'école y est toujours fréquentée ; tous se montrent envers le missionnaire respectueux et dociles. A son départ, petits et grands lui font cortège jusqu'à la sortie du village.

« Hachi-ôji forme, dit M. Testevuide, ce que j'appelle la troisième et dernière étape d'une chrétienté. Quand nous aurons pu nous procurer un terrain pour bâtir une église à côté de l'école actuelle et avoir un cimetière, on peut espérer voir tout le village devenir chrétien. »

A Oshima, où il s'arrête avant de quitter la province de Musashi, il ne trouve qu'un seul chrétien. Plusieurs personnes à vrai dire désirent le baptême, mais elles sont retenues par la crainte des persécutions locales, auxquelles en le recevant elles s'exposeraient. 136 familles en effet se sont depuis quelques années formellement prononcées en faveur du Shintoïsme. M. Testevuide put cependant recueillir deux catéchumènes.

Dans la province de Sagami il trouve installé à Odawara, la capitale, un prêtre schismatique. L'archimandrite Nicolaï, revenu depuis peu de Russie après avoir reçu la consécration episcopale, avait conféré les ordres à plusieurs de ses catéchistes. Les Protestants, qui ont fait aussi quelques adeptes dans cette contrée, ont un petit temple près de Fukuya, mais là leur crédit commence à déchoir.

« Les beaux jours sont passés pour eux, écrit M. Testevuide, et voici pourquoi. Pour avoir le baptême, les

(1) La chrétienté dite alors de Hachi-ôji était en réalité celle de Ichibugoto, village voisin de Hachi-ôji.

adultes descendent dans le lit du fleuve, et, sous prétexte de revenir aux temps primitifs, un ministre quelconque les plonge par trois fois dans l'eau. Dernièrement, paraît-il, deux femmes d'un âge respectable moururent à la suite du baptême administré dans les conditions dont je vient de parler : les payens n'ont pas manqué de dire que leur mort était l'effet du baptême. Déjà, au moment de la cérémonie, les assistants attirés par la curiosité avaient été singulièrement impressionnés, lorsque par une mauvaise plaisanterie le bruit circula de rang en rang, que le péché originel passait de l'âme des baptisés dans celle des spectateurs. Je laisse à penser quel respect on peut avoir pour un sacrement ainsi livré à la risée du public. »

Une halte à Hakone sur les bords du lac de ce nom lui permet de constater que là aussi l'hérésie l'avait devancé, et qu'elle était tombée en défaveur.

« Les Protestants, dit-il, y ont baptisé quelques habitants. Ils vont là chaque année pour éviter les chaleurs de l'été, mais il paraît que leurs conquêtes sont mal assurées..... Ce serait le cas d'appliquer à Hakone le mot que les chrétiens du Yeso ont inventé tout exprès pour les Protestants dans cette froide région : *Natsu-kyokwai* (ou Eglise d'été) faisant une ironique allusion aux visites des ministres, qui n'ont lieu qu'à cette époque de l'année. »

En dehors de la petite chrétienté de Yokosuka, le Catholicisme ne compte encore que quelques familles dispersées çà et là dans la province de Sagami. M. Testevuide n'y baptise que quatre catéchumènes.

Dans la province voisine il trouve plus de fatigues, mais aussi plus de consolations.

« Le pays d'Izu, dit-il, ressemble assez à une scie dont les dents seraient plus ou moins régulières. Chaque dent est un promontoire, et dans chaque anse se trouve

assis un petit village, qui forme un port généralement très sûr. D'un village à l'autre il faut traverser des hauteurs, dont quelques-unes n'atteignent pas moins de 4700 pieds. Du sommet au bas de ces montagnes le thermomètre varie jusqu'à 20° Farenheit. »

Là aussi les chrétiens sont encore peu nombreux. Mais M. Testevuide se plaît au milieu des habitants restés, grâce à leur isolement dans cette région montagneuse, étrangers au mouvement qui emporte la plupart de leurs compatriotes vers les nouveautés d'une civilisation trop hâtée. Il aime en eux cette simplicité du vieux temps, qui a tant de charme pour le visiteur.

Après avoir suivi pendant près de six lieues depuis Hakone la crète des montagnes, il arrive à Atami, une des nombreuses stations d'eaux thermales de ces montagnes. La rencontre d'un jeune maître d'école des environs de Numazu, qui assiste à une ou deux de ses conférences et lui demande un livre de doctrine pour l'étudier, lui suggère l'idée d'établir un catéchiste en ce lieu. Ce n'est pas que la population soit mieux disposée qu'ailleurs, mais il espère que parmi la foule désœuvrée des baigneurs, quelques-uns pourront entrevoir les premières lueurs de la vérité et rentrés chez eux raconter ce qu'ils auront appris de la religion de Jésus-Christ.

De Atami il se rend à Ajiro. C'est là que jadis une vierge célèbre dans l'histoire de l'Eglise japonaise, Julia Naito, d'origine coréenne, chassée de la cour de Yeyasu pour n'avoir pas voulu apostasier, s'était embarquée pour l'exil avec quelques autres dames du palais. M. Testevuide s'adresse au maire pour savoir si le souvenir de ces faits anciens s'est perpétué et à cette occasion il reçoit de lui l'invitation de donner à ses administrés une conférence sur le Christianisme. Le mis-

sionnaire visite ensuite successivement plusieurs villages (1).

A Naramoto, le maire lui-même souffle de tous ses poumons dans une écaille de mer pour appeler d'office les habitants à la réunion qui a lieu chez lui.

A Inatori, ne pouvant satisfaire au désir de ses auditeurs de rester quelques jours de plus, le missionnaire est contraint de parler matin et soir.

Il est moins heureux à Shimoda, ville la plus commerçante de ces parages. Il y trouve encore vivant le souvenir du commodore Perry.

« On y parle encore, dit-il, de l'émotion que produisit son navire de guerre, quand il parut en rade. Tous les habitants eurent l'ordre de fermer leurs portes et de ne pas sortir sous peine de mort. Depuis lors tout a bien changé d'aspect : la population est très animée, les jonques qui se donnent rendez-vous dans le port de toute cette côte font de Shimoda un lieu de plaisir et de débauche. »

Comparée aux villages que M. Testevuide vient de traverser, cette ville présente un contraste saisissant et triste. Il ne peut y réunir que quatre au cinq auditeurs.

Six lieues plus loin à Matsu-zaki, il a la consolation de s'arrêter dans une famille vraiment chrétienne, qu'il a baptisée à Yokohama. Depuis Odawara il n'a pas rencontré un seul néophyte. Quel bonheur pour lui de se retrouver enfin comme chez lui. Il n'était pas attendu, mais le chef de la famille dans sa joie de voir le Père a bientôt fait disparaître tous les objets de son petit commerce et disposé ses appartements pour réunir tous ses voisins. En effet, le soir venu, ceux-ci arrivent en grand nombre et par leur attention à écouter le

(1) Wada, Ikemura, Naramoto, Inatori.

missionnaire, ils lui font concevoir les plus belles espérances.

Dès le lendemain il reprend le bâton du voyageur et fait onze lieues à pied. Le seul incident de cette journée de marche est la recontre d'une jeune chrétienne baptisée chez les Dames de Saint-Maur à Yokohama. Cette jeune fille, demeurée fervente chrétienne malgré les dispositions hostiles de ses parents, était maîtresse d'école dans son village et jouissait pour sa science et pour sa force de caractère d'une réputation rare au Japon chez les personnes de son sexe.

Dans cette province d'Izu, les Russes comptaient déjà deux cents chrétiens sous la direction de deux catéchistes.

La fête de Toussaint célébrée à Matsunaga, M. Testevuide entre dans la province de Suruga où il trouve largement déjà à exercer son ministère. Dans la belle vallée qui s'étend des montagnes de Hakone au Fuji-yama soixante chrétientés environ sont dispersées dans divers villages (1). Il les visite les unes après les autres.

Au village d'Airawa il fait la découverte d'une pauvre lépreuse abandonnée, et c'est précisément la vue de cette femme, qui en éveillant sa compassion lui inspirera l'œuvre héroïque qu'il fondera plus tard au Japon et dont nous aurons bientôt à parler.

A Gotemba, le point le plus important de la contrée, il essaye de donner une conférence, mais sans succès. Le théâtre où l'on chante ce jour-là les *gidaiyù* (2) attire toute la population. Il n'a qu'un seul auditeur, qui prenant lui-même la parole lui expose sa théorie sur la liberté.

A Numazu, ville mentionnée dans les mémoires des

(1) Okaishiki, Kumanodo, Ohata, Koyama, Kawashimada et Midono shinden.

(2) Récits accompagnés de musique.

anciens missionnaires, et dans les environs de laquelle se voient encore les fondations d'un établissement désigné sous le nom de *kirishitan-yashiki* (maison chrétienne), il gagne au Catholicisme un médecin aveugle très considéré dans la région et jusqu'alors le principal appui des Russes.

A partir de Numazu il suit la grande route du Tokaido. Dans tous les *shiku* (1), où il s'arrête et prêche pour la première fois, il trouve des gens bien disposés et se fait de nouvelles connaissances.

A Shizuoka, chef-lieu du département de ce nom et la deuxième ville du Tokaido par l'importance de son commerce et le nombre de sa population, il regrette de ne pouvoir laisser un catéchiste à demeure. « Qu'il me tarde, s'écrie-t-il, de voir la croix apparaître de nouveau et reprendre possession de cette terre arrosée du sang des martyrs. Une seule chose serait nécessaire : un catéchiste, et ce catéchiste je ne l'ai pas ! Qu'il est pénible surtout d'y voir un temple protestant et de rencontrer dans les carrefours de la cité un Japonais traîner une voiture à bras, chargée de Bibles ou de *tracts* et vendre sa marchandise ou même l'imposer, quand il ne se présente pas d'acheteurs ! » Pour lutter avec moins de désavantage et aviser aux moyens de s'établir solidement dans cette place, il appelle par télégramme le catéchiste de Fuji-yeda et celui de Matsunaga, et trois jours durant, de concert avec eux, il donne des conférences dans cette grande ville.

Il gagne ensuite Fuji-yeda, dont les chrétiens baptisés depuis deux ans viennent tous à sa rencontre. Ils sont peu nombreux encore, vingt seulement, mais intimement unis et très fidèles à la pratique de leur religion. Quelques baptêmes viennent augmenter ce petit

(1) Anciens relais de poste. Ils étaient séparés d'environ 2 lieues les uns des autres.

nombre et déjà le local, où ils se réunissent régulièrement pour prier, commence à être trop étroit. Durant cinq jours M. Testevuide prêche et catéchise dans la ville et dans les campagnes avoisinantes :

« C'est, dit-il, au retour d'une de ces excursions que j'ai fait une rencontre des plus édifiantes. Un bonze, appelé dans une famille pour réciter certaines prières en l'honneur des ancêtres, s'oublia au point de ne pouvoir retourner seul chez lui. Je le vis appuyé au bras d'un Japonais regagnant péniblement sa demeure. Et ce fait, paraît-il, n'est pas isolé! Pauvre bonze ! plus à plaindre encore que le peuple qui se laisse conduire par de tels prêtres ! »

A la suite d'une réunion nombreuse à Kawajiri dans la province de Totomi, M. Testevuide est tout étonné de se sentir fatigué et souffrant. (C'était la cinquième province qu'il parcourait !) Il reprend quand même sa marche, et gagne avec peine Kanaya, où demeure Nakada Genzo, dont nous avons rapporté la conversion. C'est là qu'il va demander l'hospitalité. « Après les saluts d'usage, raconte-t-il, il m'autorise à me retirer pour prendre un peu de repos. Grâce à ses bons soins, au bout de quelques jours, je suis à même de recommencer les *sekkyo*. J'ai appris alors que pendant ce temps le catéchiste s'était fait beaucoup de chagrin à mon sujet. Il se demandait déjà comment on pourrait m'enterrer, si je venais à mourir. Pierre Nakada plus calme lui dit que ce serait pour sa famille un grand honneur de posséder le tombeau d'un missionaire. Peindre l'étonnement du catéchiste ne serait pas chose facile. Il ne trouva aucune parole à répliquer et fut guéri instantanément de ses vaines craintes, honteux de n'être pas à la hauteur des sentiments de Nakada.

« Par les soins de ce fervent chrétien une vaste maison fut louée, et, après déclaration au bureau de police,

des affiches placardées dans toute la ville firent connaître ma présence. Pendant trois jours l'assistance alla chaque fois en augmentant. Plusieurs bonzes se hasardèrent à venir. Nakada, trouvant que les auditeurs étaient trop calmes, provoqua une discussion, mais les bonzes, peu sûrs d'eux-mêmes, avaient prié un des leurs, personnage officiel, de prendre leur défense ; il le fit sans satisfaire ses coréligionnaires, en sorte que la dispute s'engagea entre les partisans de la même doctrine. Il faut avouer que la scène tournait au comique ; aussi fut-elle accueillie par un immense éclat de rire. On voulut me retenir, mais déjà nous étions au 28 novembre, et je devais rentrer à Yokohama pour les fêtes de Noël. Il fut décidé qu'à mon prochain voyage je consacrerais dix jours à Kanaya. »

A Kakegawa, à Fukuroï et à Mori il parle devant de nombreux auditeurs.

A Hamamatsu il fait douze baptêmes, et un bon nombre de communions le consolent des longues soirées passées les jours précédents dans une atmosphère complètement payenne. Mais, là aussi, il expose publiquement la doctrine catholique à ceux qui l'ignorent.

« Deux fois, dit-il, j'ai dû à l'initiative des chrétiens le bonheur de parler devant une nombreuse réunion à chaque extrémité de la ville. Précédemment j'avais remarqué dans les hôtels que les voyageurs, avant de commencer leurs pérégrinations, adoraient le soleil, je fis de cela le sujet de mon entretien et je prouvai que le soleil n'était ni animé, ni libre de ses mouvements, puisque les savants peuvent calculer des éclipses longtemps d'avance. Un vieillard, qui jusqu'ici n'avait jamais pensé à ces choses, fut tellement surpris de cette démonstration qu'on l'entendit en sortant répéter à chaque pas : « *Naruhodo ! naruhodo !* En effet ! en effet ! »

Puisse-t-il bientôt ouvrir les yeux de l'âme à la lumière de la Foi ! »

Dans la province de Mikawa M. Testevuide ne peut s'arrêter qu'à Toyohashi et Okazaki. C'est dans la première de ces deux villes, qu'il entend parler d'un récent échec essuyé par l'évêque russe à cet endroit même.

« Là, dit-il, j'appris d'un témoin oculaire un incident qui eût lieu lors du passage de l'évêque russe Nicolaï, quelques mois auparavant. A la suite d'une conférence et en présence d'une foule considérable, un Japonais lui demanda la permission de lui faire une ou deux questions.

— « Vous êtes revenu dans ce pays depuis peu avec le titre d'évêque, de qui avez-vous reçu vos pouvoirs ? »

Plusieurs fois l'évêque s'efforce d'éluder la question, mais toujours il est impitoyablement ramené au point de départ ; somme toute, il ne répond pas du tout.

Passant alors à un autre sujet :

— « J'ai entendu parler des nihilistes, une des raisons de cette société ne serait-elle pas l'arbitraire du gouvernement russe, qui cumule le pouvoir civil et le pouvoir religieux ? »

— « Je ne sais pas, dit l'évêque Nicolaï, adressez-vous à d'autres. »

Notre homme ne se contente pas de cela, il pousse à bout son interlocuteur, qui à la fin s'impatiente et s'oublie jusqu'à le frapper de l'éventail qu'il tient à la main.

Celui-ci sans s'émouvoir :

— « Je ne m'étonne pas de ce que vous venez de faire. Vous devez avoir un tempérament irascible, et sans doute les montagnes et les mers, que vous avez franchies pour venir jusqu'ici, n'ont fait qu'aigrir davantage votre caractère. »

Comme la discussion tournait au profit de leur adversaire, un des assistants de l'évêque l'invita à clore la séance sous prétexte qu'il devait partir le lendemain de bonne heure. Il se retira, en effet, mais le bruit courut qu'il s'était retiré vaincu. »

Plus M. Testevuide se rapproche de Kyoto, plus l'influence du Bouddhisme se fait sentir. Les temples sont plus fréquentés qu'ailleurs, ces temples obscurs, écrasés sous leurs toits larges et lourds, qui semblent symboliser l'oppression qui pèse sur les âmes. Les bonzes sont plus nombreux, et le peuple trompé par eux plus attaché à ses superstitions.

La grande ville de Nagoya, capitale de la province d'Owari, apparait au missionnaire comme un terrain d'autant moins propre à recevoir l'Evangile, qu'une partie considérable des habitants vit d'un commerce alimenté par l'entretien d'une multitude de pagodes et l'affluence des visiteurs qu'elles attirent.

Grâce cependant au journal le *Nagoya*, qui compte parmi ses rédacteurs un ancien élève des missionnaires, M. Testevuide non seulement trouve un bon accueil dans cette ville, mais il peut y réunir un nombreux auditoire. A une première visite le jeune rédacteur en question avait promis à M. Testevuide de lui ménager une conférence. Obligé de faire un voyage à Tokyo, il avait chargé son maître, l'administrateur du journal, de le remplacer et de faire honneur à ses engagements.

« A peine étais-je descendu à Nagoya, dit Testevuide, que cet excellent homme, accompagné lui-même d'un autre employé du journal, vint me prendre ainsi que mon catéchiste. Quatre voitures nous attendaient. Je me laissai faire ne sachant au juste où il voulait me conduire. Après une course à travers les quartiers les plus populeux de la ville, nous descendons devant un l'hôtel sur la porte duquel je ne suis pas peu

étonné de lire ces mots en bon français : *Hôtel du Progrès*. Et de fait, il mérite son nom, car on y trouve un vrai confortable. A table, j'eus le choix entre le *Pale-ale* et le *Saint-Emilion* ; le café couronna le dîner ! »

Il y avait longtemps que le missionnaire réduit, dans sa tournée, à la nourriture indigène était déshabitué d'un tel luxe, aussi ajoutait-il avec admiration :

« Le lendemain à déjeuner, notre journaliste nous fit porter à l'hôtel deux verres de lait, ce qui se répéta pendant les trois jours que je passai à Nagoya !

« Après ma messe, il m'invita a visiter les monuments de la ville. Pendant ces courses à droite et à gauche, soit calcul, soit hasard, nous repassâmes devant l'Hôtel du Progrès, il fallut entrer de nouveau. Nous parcourûmes les dépendances de l'ancien château, un des plus forts du pays... Grâce à mon guide je fis la connaissance du médecin en chef de la garnison, et le soir une foule considérable, convoquée par la voix du journal le *Nagoya*, nous attendait dans une vaste salle louée à cet effet. Je ne saurais évaluer le nombre des assistants : on peut s'en faire une idée en pensant qu'ils mirent un quart d'heure à sortir ».

A Gifu, dans la province de Mino, les choses ne se passèrent pas aussi bien. Quoique les bonzes eussent prophétisé la mort de M. Testevuide, s'il osait venir dans cette ville pour exposer sa doctrine, il s'y rendit.

« Sans être précisément troublé par ces vaines prédictions, je me demandais seulement si j'aurais la douleur de ne pouvoir prêcher la parole de Dieu, faute de trouver un local disponible : c'eût été le triomphe de nos ennemis. Avec l'aide d'un parent, mon catéchiste réussit à louer le premier étage d'un hôtel de la ville. Il eût recours au journal pour annoncer la conférence :

des affiches eussent été aussitôt lacérées que placardées. Je comptai soixante auditeurs, tous personnages de distinction : parmi eux je remarquai quelques bonzes. Ces derniers, moins impatients et tapageurs que je ne l'aurais cru, ne craignaient pas cependant de m'interrompre et de crier, à différentes reprises : *No, no*... expressions empruntées aux journaux anglais et copiées par la presse japonaise. Je m'arrêtai pour les prier de remarquer que je ne n'étais pas venu discuter, ni imposer de force la doctrine chrétienne, mais simplement leur en exposer le contenu, et qu'ils étaient d'ailleurs libres d'y adhérer ou non, qu'en résumé il n'était pas sage de protester contre une doctrine sans en connaître la substance. Ils ne parurent pas entendre mes observations, car à peine avais-je repris le fil de mon discours, que les interpellations recommencèrent de plus belle. Cette fois je n'eus pas la peine de les réduire au silence : trois ou quatre auditeurs s'en chargèrent et ils s'en acquittèrent à merveille. Les raisons n'ayant pas suffi, ils en vinrent aux moyens extrêmes. Après cet incident, je pus tranquillement achever mon discours. »

Parmi les auditeurs, qui témoignaient le plus de sympathie au missionnaire, se trouvait un officier de la préfecture de Gifu. Le soir, après la réunion, voyant M. Testevuide embarrassé pour trouver un gîte, il n'hésita pas à lui offrir de passer la nuit dans sa maison. C'est là qu'il lui raconta sa conversion, qui ne manque pas d'intérêt. A l'époque où tous les Japonais étaient soumis à un recensement annuel et à un examen sévère touchant leurs croyances religieuses, alors que les livres et autres objets chrétiens découverts étaient scrupuleusement détruits, ce néophyte était un des officiers chargés de surveiller cette besogne. La constance des chrétiens d'une part, de l'autre la haine que le gouvernement portait à leur religion ne laissaient pas

que de piquer sa curiosité. Il résolut d'aller au fond des choses et dans ce but déroba à l'incendie un livre chrétien qu'il lut secrètement dans sa maison. Mais ce livre, écrit en chinois, n'était pas facile à comprendre, et il chercha longtemps pour en trouver quelque part l'explication. Enfin, il fit un jour la rencontre d'un jeune clerc minoré catholique, Inouye Shusai. Celui-ci, désespérant de s'ouvrir une porte à Gifu, se rendait à la préfecture pour y parler hardiment de la religion. Il y fut bien reçu, précisément par notre officier en quête de la vérité. Il ne leur fallut pas longtemps pour se comprendre. En écoutant les explications du catéchiste l'officier éprouvait, disait-il, la sensation d'un homme qui, après un long séjour dans un cachot, revoit la clarté du soleil. Il possédait encore le livre soustrait à l'incendie et le montra à M. Testevuide ainsi qu'une petite statue de la Sainte Vierge dérobée dans les mêmes circonstances.

M. Testevuide avait l'intention de s'arrêter en dernier lieu à Ogaki à quelques lieues de Gifu. Mais ayant appris qu'un bateau à vapeur japonais devait faire voile le lendemain, 20 décembre, pour Yokohama, il se hâta de saisir cette occasion afin de ne pas s'exposer à passer en mer la fête de Noël.

« En résumé, écrit-il à la dernière page de son récit, j'ai parcouru de 200 à 230 lieues et visité environ cinquante localités. 36 nouveaux baptêmes ont porté le nombre de mes chrétiens à plus de 1000, et le catéchuménat compte 22 prosélytes de plus. Qu'est-ce que cela sur 3.000.000 de payens ? Un grand nombre des derniers chrétiens se sont approchés des sacrements et de nouveaux renseignements nous donnent lieu de croire que les postes de cette côte sud prendront peu à peu un nouvel essor. »

On peut juger par ce voyage de l'activité prodigieuse

que les missionnaires déployaient pour répandre la Religion dans les provinces. Etait-ce donc si peu de chose que ce millier d'âmes arrachées au paganisme, alors que, par le fait de l'abolition du régime féodal et de la centralisation du pouvoir aux mains d'un gouvernement nouveau, les particuliers n'obéissaient plus, comme autrefois, à l'influence de leurs seigneurs et devaient être atteints chacun individuellement et convertis pour ainsi dire un à un ? A cette heure, entraînés par le courant des idées nouvelles, les descendants de la noblesse professaient l'indifférence la plus complète en matière de religion, et le peuple habitué à se conduire et à former ses opinions d'après l'autorité ne savait plus quel parti prendre à la vue de l'écroulement de ses anciennes croyances et du nouvel état de choses qui changeait la face du pays. Non, cette première conquête d'un millier d'âmes n'était pas peu de chose, et si l'on considère que dans ce vaste champ confié à un seul missionnaire, l'église catholique peu d'années auparavant ne comptait pas un fidèle, on trouvera au contraire qu'elle était consolante et pleine de promesses.

Un dernier coup d'œil jeté sur ce vicariat du nord en 1884 nous le montre partagé en cinq régions : celle de la capitale ou du centre, et celles du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, lesquelles sont subdivisées elles-mêmes en seize districts (1). Pour se rendre compte du travail accompli et des résultats obtenus pendant ces quelques années il suffit de comparer l'état du vicariat à l'arrivée de Mgr Osouf en 1877 et son état à la fin de 1884.

(1) La seule ville de Tokyo comprend cinq postes : Tsukiji, Ogawamachi, Asakusa, Honjo et Hakabane. Chacun d'eux a sa chapelle, ses écoles, ses œuvres diverses : orphelinats ou autres. A cette région centrale se rattachent les chrétientés de Yokohama, Yokosuka, Hachi-ôji, Yamashiro (près de Kofu) et Matsumoto.

Les chrétientés les plus importantes dans le nord sont celles de Sendaï,

Au moment de sa formation, ce vicariat comprenait au total : 18 missionnaires (y compris le vicaire apostolique).

10 églises ou chapelles.

17 écoles avec 508 élèves.

1 séminaire avec 31 séminaristes.

34 catéchistes.

1.235 chrétiens sur 16.000.000 environ d'infidèles.

En 1884, il compte :

29 missionnaires (y compris le vicaire apostolique).

27 églises ou chapelles.

29 écoles avec 1809 élèves.

1 séminaire avec 19 séminaristes.

30 catéchistes.

5.574 chrétiens.

Le nombre des sanctuaires construits est à peu près triplé. Si les écoles n'ont pas augmenté tout à fait de moitié le nombre des élèves a presque quadruplé. Chaque année a vu s'augmenter d'une façon sensible le chiffre de la population chrétienne.

En	1877	il est de	1.235
En	1878	—	2.164
En	1879	—	2.766
En	1880	—	3.263
En	1881	—	3.547
En	1882	—	4.094
En	1883	—	4.855
En	1884	—	5.574

Le progrès est donc constant et l'on est étonné, lors-

de Morioka, et au-delà du détroit de Tsugaru de Hakodate, qui a elle-même donné naissance à trois nouveaux postes dans l'intérieur du Yeso.

Dans la région est, les chrétientés les mieux établies sont celles de Chiba, Mobara, Tsurumaï, Shimotsuke, Ashikaga et Wakamatsu ; et dans la région ouest, celles de Niigata et de Maruyama.

La partie sud du vicariat comprend 1173 chrétiens répartis dans une foule de localités.

qu'on pense à la somme de travail que supposent la conversion de ces milliers d'infidèles, leur instruction et leur formation à la vie chrétienne par une poignée d'hommes. Car il ne faut pas croire que ces nouveaux chrétiens ne le fussent que de nom. Les missionnaires nous ont rapporté d'eux des traits qui aideront à le comprendre.

Un lettré distingué, du nom d'Iwazaki, agé de 77 ans, en louant avec un certain orgueil les ouvrages des philosophes japonais et chinois, trouvait pourtant leur doctrine incomplète.

« Enseigner le chemin de la vertu et détourner du vice est beau, disait-il, mais cela ne suffit pas. Il faudrait y joindre le moyen d'obtenir le pardon des péchés. Ainsi moi, j'ai commis des fautes et je ne sais que faire. »

Convaincu de plus en plus, à mesure qu'il réfléchissait, de l'insuffisance de la doctrine de Confucius et de celle du Bouddha, il avait fini par ne plus professer aucun culte, mais n'avait pas pour cela trouvé la paix que son âme cherchait. Un jour son fils lui rapporta de Yokohama quelques livres, parmi lesquels se trouvait la traduction protestante du Nouveau Testament. Il la lit, la dévore et s'étonne que la doctrine contenue dans ce livre ne soit pas prêchée au Japon, car elle lui paraît la seule vraie. Bientôt il apprend qu'une église chrétienne existe à Mobara, dans son voisinage. Puis sur ces entrefaites, un de ses amis de Tsurumaï, un vieillard aussi, lui annonce qu'il vient d'embrasser le Christianisme. Alors Iwazaki redouble de zèle pour s'instruire. A quelque temps de là il entend dire que deux missionnaires catholiques, MM. Vigroux et Cadillac, sont de passage à Tsurumaï. Il accourt à pied à travers d'affreuses montagnes, ne voulant point par esprit de pénitence monter à cheval, et leur demande le baptême. Les chré-

tiens de Tsurumaï accueillent le vieillard avec un empressement qui le touche.

— « Vraiment, leur dit-il surpris, c'est bien ici une réunion d'amis. »

— « Mieux que cela, répondent les chrétiens, c'est une réunion de frères, ne disons-nous pas : « *Notre Père qui êtes aux cieux !* »

Après une préparation sérieuse. Iwazaki reçut le baptême dans des sentiments de piété qui firent l'édification de tous. Il déclara le jour même au missionnaire, que jusqu'à son dernier soupir il voulait être l'apôtre de la vraie Religion.

S'il est vrai, comme le dit M. de Maistre, que le plaisir le plus délicat d'une âme bien née est de faire celui d'autrui, que penser de la joie du missionnaire à la vue du bonheur incomparable qu'il produit dans les âmes en leur dispensant le don de Dieu.

A Wakamatsu, une des premières familles baptisées fut celle d'un lépreux aveugle. Ce pauvre malade, âgé de soixante ans. avait le corps tout couvert de plaies. Depuis un an il était étendu sur sa natte dans une misérable maison, ouverte à tous les vents malgré le froid et la neige. Pour réchauffer ses membres enflés et tout déformés par le mal qui le dévorait, il n'avait sur lui que de méchants haillons et un peu de braise conservée dans une petite cavité. Son unique soutien en ce monde était sa pauvre femme, à peu près du même âge. et qui à grand peine gagnait chaque jour quelques sous avec un petit tour à filer. La première visite d'un catéchiste auprès de ces malheureux ne suffit pas pour les persuader entièrement. Cependant ils aimaient déjà la doctrine qui leur était proposée. La souffrance a le privilège d'ouvrir les cœurs à la vérité. Peu à peu une douce lumière pénétra l'âme du pauvre aveugle et une joie inconnue le consola. Il ne put bientôt plus entendre

parler de Jésus-Christ et de sa Passion sans verser des larmes. Le jour désiré du baptême arriva. Dire le bonheur de ces deux bons vieux serait impossible. Le pauvre lépreux semblait renaître à une nouvelle vie. Attendant avec sérénité le jour de sa délivrance, désormais il ne voulait plus vivre que pour souffrir, afin de mériter davantage.

« Aveugle comme je suis, disait-il au missionnaire, je ne puis aller trouver mes amis pour leur parler de religion, mais s'ils viennent me voir, je leur expliquerai le peu que je sais. Ils ont horreur de mon mal et il leur répugnera d'entrer dans ma pauvre maison, mais jour et nuit je prierai Dieu afin qu'il me les amène. »

Ce lépreux s'appelait Tei Chiroji. Au baptême il reçut le nom de Lazare, et sa femme celui de Magdeleine.

Parfois ce sont des âmes soudainement arrachées à une haine violente contre la religion de Jésus-Christ, qui en deviennent les plus ardents propagateurs.

Un jeune payen, employé à la sous-préfecture de Môbara, avait écrit en très beaux caractères sur la porte de l'église : « Les chrétiens sont des voleurs ; il ne faut pas qu'il en reste un seul en vie. Mort à tous ! »

Or, dans une maladie qu'il fit à quelques temps de là, il crut voir en songe un beau jeune homme qui lui annonçait sa guérison prochaine. Il se remit, en effet, et un jour qu'il était entré sans trop savoir pourquoi dans l'église, en voyant sur l'autel un tableau de Saint Michel, il demeura stupéfait et comme interdit. C'était précisément l'image du jeune homme, qui lui était apparu. Il se convertit et consacra dès lors tous ses moments de loisir à enseigner la lettre du catéchisme aux petits enfants.

D'autres sont admirables par la générosité avec laquelle ils défendent leur foi et se dévouent à la répandre, sans crainte ni respect humain. Tel était Louis Asa-

kura, qui s'était fait catéchiste volontaire à la capitale, dans la florissante chrétienté d'Asakusa. Sa fortune, ses titres d'ancien conseiller général et d'inspecteur des écoles, mais surtout sa conduite irréprochable et ses convictions profondes le rendaient influent. En face du missionnaire, c'était le plus docile et le plus soumis des chrétiens : il paraissait presque timide. Mais se trouvait-il mêlé à une discussion religieuse avec des payens ou des hérétiques, c'était un autre homme. Il ne cessait de combattre que quand il avait remporté une victoire incontestée, et cela non pour le plaisir de vaincre, mais par amour pour la vérité. Ses contradicteurs se plaignaient parfois de l'énergie de ses réponses : « On se faire chrétien, disait-il, ou rester barbare. Il faut en passer par là. » Tous les soirs, Asakura, armé de son cahier de notes, qu'il enrichissait chaque jour de nouvelles comparaisons, donnait sans se lasser de quartier en quartier des conférences religieuses. Peu satisfait de n'avoir pour auditeurs que des gens de condition moyenne, il essaya d'atteindre la classe plus élevée des lettrés et des fonctionnaires. Pour cela il prit l'initiative de conférences plus solennelles, où des orateurs connus seraient invités, et où les assistants payeraient leurs places. Le programme général était : *Le progrès par la religion*. Pendant ces séances qui ne duraient pas moins de trois heures, les thèses successivement développées provoquaient le plus vif intérêt. Les applaudissements et les protestations s'y donnaient libre cours. Asakura y paraissait aux premiers rangs, et ceux qu'il ne parvenait pas à convaincre faisaient du moins l'éloge de son talent.

On comprend que les missionnaires, en présence de pareils exemples et de tant de bonne volonté de la part de nouveaux convertis, se sentissent grandement payés de leurs peines et poussés à se dévouer sans mesure au salut de telles âmes.

CHAPITRE QUATRIÈME

Travaux des missionnaires dans le vicariat du Japon méridional. — Débuts difficiles des chrétientés d'Osaka et de Kobé et premières conversions. — En 1880 Mgr Petitjean se fixe de nouveau à Nagasaki. — Les chrétientés du Kyu-Shu. — Coup d'œil sur les sept districts de Nagasaki, des îles situées à l'entrée de ce port, d'Urakami, de Sotome, de Hirado et des Goto. — Formation de trois nouveaux districts : Amakusa, Chikugo et Bungo. — Lettres de MM. Bonne, Sauret et et Fraineau sur leurs commencements. — Conquêtes du Catholicisme dans le nord du vicariat. — D'Osaka et de Kobé la Religion se propage à Kyoto, Ise, Okayama, Hiroshima et Tosa. — Etat comparé du vicariat du Japon méridional en 1877 et en 1884.

Dans le vicariat du sud, Mgr Petitjean et ses missionnaires travaillaient activement aussi à l'affermissement du règne de Dieu.

Le vénérable vicaire apostolique à son retour d'Europe ne s'était pas fixé à Osaka, à quelques lieues de Kyoto, au centre même du Bouddhisme, sans s'attendre à de très grandes difficultés. Elles dépassèrent cependant tout ce qu'il avait prévu. La construction de son église de l'Immaculée Conception, l'établissement d'un séminaire et d'une maison de religieuses furent sans doute une prise de possession extérieure, que les autorités locales ne purent entraver. Mais il s'en fallut que l'effet produit sur les âmes répondît aux efforts de l'apostolat. Les conversions se firent longtemps attendre et furent rares. Après bien des essais infructueux, et bien des déceptions, en 1877, M. Cousin baptisa dix-sept adultes. L'année suivante, il fit quarante-cinq

baptêmes, dont vingt et un d'adultes, et en 1879, cinquante-quatre, dont quarante d'adultes.

Au milieu des labeurs ingrats de ces commencements, Dieu leur ménagea cependant parfois des rencontres qui les consolèrent. M. Cousin raconte ainsi les derniers jours d'un jeune néophyte de dix-huit ans (1). « Succombant, dit-il, à la faiblesse et à l'émotion, il s'évanouit à la fin de la cérémonie de son baptême. On fut obligé de l'emporter, et, lorsqu'il revint à lui, il nous dit avec un sourire que je n'oublierai jamais : « Je suis bien surpris de me trouver encore ici. Après avoir reçu l'eau sainte, j'ai cru que Dieu prenait mon âme pour la porter tout de suite au ciel ». Il ne devait pas attendre ce bonheur longtemps. Rentré dans son pays, situé à quarante lieues d'Osaka, il fit pendant toute sa maladie, l'admiration de ses parents restés payens, et, sans avoir pu revoir une seule fois le missionnaire ni un chrétien, il s'éteignit doucement le 14 juillet 1879. A cette nouvelle, le catéchiste qui avait été chargé de l'instruire écrivit à son père, pour lui demander les détails de sa mort. Voici la réponse de ce père affligé :

« J'ai lu votre lettre avec respect.... Durant la maladie de mon fils Luc vous m'avez souvent écrit pour me demander de ses nouvelles. Une chaude amitié et une profonde affection débordent de vos lettres ; je verse autant de larmes qu'elles contiennent de caractères, et, aujourd'hui comme par le passé, je ne puis maîtriser mon émotion. Hélas ! hélas ! Vous me demandez de vous faire connaître en détail les circonstances de sa maladie et de sa mort. Je vais donc vous les retracer en quelques mots. Après son retour, dans le premier mois,

(1) Lettre du 7 octobre 1879, publiée par les *Missions Catholiques*, Tome de l'année 1879. P. 595.

il fut atteint tout ensemble du *kakke* (1) et de la pulmonie, dont il avait déjà le germe pendant son séjour à Osaka. Dans les premiers jours du 4e mois, le mal empira considérablement. Luc allait s'affaiblissant malgré les soins médicaux qui lui furent prodigués, et, à partir de la fin du 5e mois et le commencement du 6e, le danger devenait de jour en jour plus pressant. Il expira le 14 du 7e mois à cinq heures du matin. Quatorze ou quinze jours avant sa mort, se sentant oppressé et se croyant près de mourir, il surmonta son mal et fit son testament en ces termes : « Si votre fils revient à la santé, il veut retourner à l'église pour étudier à fond la sainte doctrine, afin de pouvoir la répandre partout dans ces provinces du centre. Son plus grand regret sera de ne pouvoir accomplir ce dessein. Si votre fils meurt, ne lui imposez point le *kai-myo* (2) du Bouddhisme. Il suffira d'écrire : Ci git Luc Miura Tomisaburo. Ne faites point de sacrifices aux hotoke, n'en offrez point à votre fils. Qu'il vous suffise de prier le Maître du ciel de recevoir l'âme de votre fils dans le séjour du repos. Vous mettrez sur ma tête le crêmeau du baptême, dans mes mains le chapelet, sur mon cou la croix, et je vous prie de me donner un cercueil à l'européenne (3). Je vous demande aussi de mettre sur ma tombe une croix... » A ces mots, la douleur devint trop forte et son testament se termina là. Le soir du 14e jour du 7e mois, à minuit, il me fit appeler et me dit : « La vie de votre fils s'éteindra cette nuit ; veuillez réunir ici les membres de la famille ». Tous se réunirent dans sa chambre et il fit à chacun des adieux

(1) Les médecins européens ont donné à cette maladie le nom indien de *béribéri*.

(2) Le KAI-MYO est le nouveau nom imposé après la mort par le bonze pour signifier que le défunt appartenait à la loi bouddhiste.

(3) Dans le Bouddhisme les cercueils ont une forme carrée ou ronde. On y assied les morts sur leurs talons, les genoux rapprochés du menton.

pleins d'affection. Il demanda aussi ses amis du voisinage et leur fit ses adieux, après quoi il se mit à prier le Maître du ciel, et, un peu avant cinq heures, comme s'il s'était endormi, il rendit l'esprit. Ah ! pourquoi une telle destinée ? Vous vous affligez de la mort de mon fils, vous offrez à Dieu vos plus belles fleurs et de saintes prières pour qu'Il lui donne le séjour du repos ; nous, ses parents et ses frères, pourrions-nous ne pas être émus et retenir nos larmes ? »

M. Cousin termine par ces mots : « Je crois que l'âme de Luc est au ciel... J'espère que de là-haut il travaille à la conversion de sa famille, surtout à celle de son père dont le pinceau encore payen a su nous raconter d'une manière si touchante cette mort chrétienne. »

Avec de telles âmes pouvait-on désespérer de l'avenir ? Osaka, visitée autrefois par Saint François Xavier, Osaka si riche en confesseurs et en martyrs, pouvait-elle ne pas renaître avant peu à la Foi de Jésus-Christ ? Un instant, Mgr Petitjean crut qu'il allait avoir comme à Nagasaki le bonheur de retrouver quelques restes de cette célèbre chrétienté.

M. Plessis, plus spécialement chargé de visiter les campagnes voisines, fut effectivement mis sur les traces de descendants d'anciens chrétiens. Mais sa découverte eût en réalité peu d'importance. Un Japonais, baptisé par les popes, lui avait indiqué plusieurs villages des environs comme ayant conservé des traditions chrétiennes. D'après lui, jusqu'à la chute des Tokugawa en 1868, les habitants avaient été soumis à de continuelles perquisitions. De plus, chaque fois qu'un décès avait lieu, les parents du défunts étaient tenus d'en donner avis aux officiers du prince, dont ils étaient les vassaux. Ceux-ci se rendant alors sur les lieux faisaient enterrer le mort en leur présence et sur sa tombe enfonçaient un pieu,

qui dans leur pensée devait l'empêcher de ressusciter. M. Plessis entrevoyant dans le signe d'opprobre, dont ces tombes étaient marquées, un indice sur lequel il allait pouvoir se guider, envoya sans retard deux catéchistes explorer la région qui lui avait été signalée.

Ceux-ci arrivés dans les montagnes à une de ces localités où des pieux avaient été, dans les dernières années, enfoncés sur les tombes, apprirent en effet d'une femme chez laquelle ils s'étaient arrêtés, qu'autrefois son village et tous ceux du voisinage étaient chrétiens. La seule prière qu'elle connût était *l'Ave Maria.* Elle le récita : sa formule était en tout conforme à celle usitée chez les chrétiens découverts à Nagasaki. Elle raconta comment jusqu'à ces derniers temps les officiers venaient enfoncer un pieu sur la tombe des défunts. Elle ajouta que son père avait été enterré de la sorte, ainsi que plusieurs personnes de sa connaissance. Elle dit aussi que dans quelques maisons il n'y avait pas même de tablettes des ancêtres. Pendant cette conversation le mari de cette femme rentra des champs, car le jour commençait à tomber. Le mari déclara que jadis les gens du village étaient chrétiens, mais que, pour lui, il avait tout oublié. La femme raconta toutefois qu'ils avaient conservé l'usage du jeûne pendant quarante jours. Ne sachant à quelle époque le fixer, ils le commençaient au printemps. Ces confidences n'avaient été faites qu'avec beaucoup de réserve et de circonspection, après seulement que les catéchistes s'étaient fait connaître eux-mêmes comme chrétiens, et venus précisément dans le but de rassurer ceux que la dernière persécution tenait encore dans l'effroi, quoique la religion chrétienne fut maintenant tolérée. A quelques jours de là, quand M. Plessis voulut entrer en relation avec eux, le maire de cet endroit, mis au courant de ce qui s'était passé, avait tellement effrayé ces pauvres

gens, qu'il fut impossible de les voir, ni de les faire venir à Osaka. Mais dans la ville même, M. Plessis eût la consolation de retrouver deux familles chrétiennes. L'une possédait et conservait précieusement une croix enfermée dans un écrin. Le bisaïeul du chef de cette famille avait été mis à mort pour la Foi.

Voilà à quoi se réduisit en somme la découverte de M. Plessis.

Dans le port de Kobé, situé à quelques lieues d'Osaka, les débuts de l'évangélisation rencontrèrent aussi de grands obstacles. La dernière persécution avait réveillé les anciens préjugés et jeté l'épouvante parmi la population. Jusqu'en 1877, aucun Japonais n'avait osé venir prendre place dans l'église, que M. Mounicou avait élevée. Ils n'osaient pas même y entrer. Le passage des prisonniers de Nagasaki, à l'époque de leur déportation en 1870, leur second passage en 1873, lorsqu'ils furent rendus à la liberté, avaient causé une vraie terreur. Cependant M. Villion se hasarda à prêcher en ville dans une maison japonaise, et il pût en 1877 admettre au baptême quarante-cinq adultes. L'année suivante, à ces 45 adultes 103 vinrent s'ajouter, et 196 en 1879. En 1880, la chrétienté de Kobé comptait environ 900 néophytes. Parmi eux quelques-uns s'étaient convertis dans des circonstances dignes d'êtres rapportées.

« Ces braves gens, écrivait M. Chatron (1) à Mgr Petitjean, avaient d'abord cherché la paix du cœur dans le Bouddhisme et le Shintoïsme. Les moyens les plus héroïques ne leur avaient pas fait peur. En plein hiver et par le froid le plus rigoureux, n'ayant comme vêtement qu'un simple langouti, ils firent un jour six lieues dans la neige pour se rendre à une bonzerie en renom.

(1) Aujourd'hui évêque d'Osaka.

(2) Le langouti est une ceinture de toile en usage chez plusieurs peuples de l'Orient.

« Là pendant une semaine, se contentant pour leur nourriture de chaque jour d'une tasse d'eau claire, puisée à une source sacrée, ils avalaient l'eau et les contes des bonzes, le tout avec grande dévotion, bien persuadés qu'un beau matin, ils verraient la déesse Kwannon (1) et sa cour trônant sur un nuage d'azur. L'imagination aidant, plusieurs des pauvres patients prétendaient bien distinguer quelque chose, mais le très grand nombre n'éprouvaient que les tortures d'une fringale des mieux *conditionnées*. Ils s'en revinrent donc chez eux clopin clopant, à moitié morts de faim et de fatigues et plus troublés que jamais. A cette époque, les protestants faisaient plus de bruit que nous a Kobé; partout on parlait d'eux. Nos braves gens, toujours tourmentés du besoin de connaître la vérité, s'abouchèrent donc avec les pasteurs et reçurent d'eux le baptême. »

C'est précisément à cette heure que Monseigneur Petitjean, de retour d'Europe, installait à Kobé les Sœurs du Saint Enfant Jésus, et se fixait lui-même à Osaka. Les soins donnés par les religieuses aux petits enfants qu'on leur apportait de toutes parts attirèrent l'attention sur les catholiques. Tandis que certains Japonais se montraient touchés de leur dévoûment, beaucoup ne pouvant se l'expliquer leur prêtaient les intentions les plus noires. « On nous fit passer pour des sorciers, continue M. Chatron, on nous accusa de torturer les enfants, de les égorger, d'employer leur graisse à la préparation de médicaments, etc., etc. Mais il suffisait d'entrer à la Sainte-Enfance pour constater l'inanité de ces accusations. Sur ces entrefaites, le choléra vint encore nous mettre en lumière. Tandis que les *Reverends* anglais et américains opéraient avec leurs familles de prudentes retraites dans les montagnes, pour y respirer la brise fraiche et salubre, nous, nous sommes

(1) Déesse de la miséricorde représentée avec de nombreux bras.

restés prosaïquement au milieu de nos pestiférés, allant les visiter, les encourageant et leur procurant les consolations de la Religion, comme c'était d'ailleurs notre devoir. Beaucoup de Japonais furent frappés de notre conduite, et de ce nombre étaient les convertis au Protestantisme, dont j'ai parlé plus haut. « Si nous allions voir ces catholiques ? » se dirent-ils. Ils vinrent, examinèrent et parurent étonnés. Mais ils n'étaient pas encore gagnés, car ils croyaient, comme on le leur avait dit, qu'ils possédaient la vérité dans toute sa pureté, c'est-à-dire débarrassée des pratiques idolâtriques, dont nous étions, nous catholiques, accusés de l'avoir surchargée. Toutefois, le doute était né dans leurs esprits. Ils continuèrent leurs visites, et chaque fois c'était une nouvelle objection qu'ils apportaient. Nous dûmes leur expliquer la doctrine de l'Église sur les images, le chapelet, la Sainte Messe, le célibat des prêtres.

— « Mais, enfin, s'écriaient-ils, ce n'est pas ce qu'on dit de vous là-bas ; vous passez pour des idolâtres pires que les bouddhistes, etc... »

— « Si les ministres prétendent cela, répondions-nous, vous voyez que c'est un mensonge. Or toute doctrine, qui pour se soutenir a recours au mensonge, montre qu'elle est fausse... »

Après six mois de conversations et de discussions, nos néophytes parfaitement convaincus se décidèrent enfin à embrasser la vérité et ils entrèrent résolument dans le sein de l'Église catholique. Leur conversion mit le feu aux poudres. Quelques jours après, ce fut dans tout Kobé et le pays environnant un déluge de *tracts*, de lettres, d'écrits contre nous. Mais nous n'y faisons aucune attention. Voilà bientôt un an que dure cette guerre, et nos nouveaux convertis ne s'inquiètent pas plus des protestants que de la déesse Kwannon et de son nuage d'azur... Quatre autres familles, qui

avaient commencé à s'instruire chez les protestants, mais qui n'avaient pas encore reçu le baptême, les ont laissés pour embrasser le Catholicisme, et aujourd'hui elles donnent à tous le bon exemple... »

A Kobé, comme dans les autres ports ouverts au commerce étranger, où une partie de la population est flottante, ceux qui y avaient reçu le baptême s'en retournaient ensuite dans leurs provinces, et rencontraient souvent parmi leurs compatriotes et jusque dans leur foyer bien des dangers pour leur foi, bien des difficultés pour leur persévérance. Parfois cependant leurs exemples et leurs exhortations étaient pour leurs proches une occasion de salut.

« Une femme de la province de Ban-shu (1), qui avait été quelque temps au service des religieuses de Kobé, raconte M. Chatron, était rentrée dans son village. Prise d'un saint zèle, elle se mit à prêcher la religion catholique. Mais aussitôt ce fut un *tolle* général. « Une *christianne* est venue, disait-on. Le pays est perdu ! A mort la sorcière ! » La pauvre femme aurait été mise en pièces, si, indignée de voir poursuivre ainsi une personne dont tout le crime consistait à être bienveillante et charitable et à mener une vie exemplaire, sa voisine, une femme intelligente, ne l'eût cachée chez elle et n'eût pris énergiquement sa défense. La foule se calma peu à peu et finit par laisser en paix la prétendue sorcière. La courageuse protectrice de notre chrétienne voulut alors connaître sa religion. A mesure qu'elle l'étudiait, c'était comme un monde nouveau qui lui apparaissait. Bientôt elle n'eût plus de repos qu'elle n'eût vu l'église, les missionnaires, les sœurs... Elle vint donc à Kobé, se prépara en peu de temps au baptême et le reçut... Rentrée chez elle, elle fut apôtre à son tour. » Quelques mois après, M. Chatron avait la

(1) Harima.

satisfaction de baptiser, outre le fils de cette femme, sept autres néophytes de son village, qu'elle avait instruits.

Dans le vicariat du Japon méridional, une division était marquée comme d'elle-même entre la partie nord, composée du Shikoku et d'un tiers du Nippon, et la partie sud, formée par le Kyu-Shu. Dans la première (1) qui ne comptait encore que quelques néophytes l'action des missionnaires s'exerçait à peu près exclusivement sur les payens. Dans la seconde, au contraire, des chrétientés déjà nombreuses et florissantes les absorbaient presque entièrement. Au commencement de 1880, Mgr Petitjean se résolut à quitter Osaka, où il sentait sa présence moins nécessaire. Il laissa à M. Cousin, son provicaire, le soin de développer ce qu'il y avait commencé et vint de nouveau se fixer à Nagasaki. Mgr Laucaigne malade venait de se rendre au sanatorium de Hong-Kong, et une foule d'œuvres auxquelles ses prêtres avaient peine à suffire réclamaient sa direction.

« Vous aurez peut-être été surpris de mon retour à Nagasaki, écrivait-il peu de temps après son arrivée (2) aux Directeurs du Séminaire de Paris. Cette ville plus que jamais est le point principal de nos opérations apostoliques dans le Japon méridional. Parfois l'administration souffrait de mon éloignement, bien qu'Osaka ne soit qu'à quarante-huit heures de Nagasaki. D'ailleurs Osaka, où j'ai pu bâtir notre église de l'Immaculée Conception et commencer quelques œuvres, marchera parfaitement quoique je n'y réside pas à poste fixe... »

Il se mit sans retard à parcourir les chrétientés :

« Je suis à la veille d'entreprendre une course tout à fait apostolique qui durera six semaines, écrit-il le

(1) Elle était appelée à former plus tard un troisième vicariat, celui du Japon central.

(2) Le 1er mars 1880.

28 juin 1880. J'irai, avec une barque de pêcheurs, visiter de chrétienté en chrétienté près de la moitié de nos catholiques, c'est-à-dire neuf mille âmes et j'aurai à administrer beaucoup de confirmations. Nos braves chrétiens sont dans la jubilation. Jamais un évêque n'a encore mis le pied chez eux. »

A l'époque où Mgr Petitjean quitta Osaka pour Nagasaki, les chrétientés du Kyu-Shu se trouvaient réparties en sept districts.

Nagasaki et les villages environnants formaient le premier district. Nagasaki n'avait pu devenir aux siècles passés la ville des martyrs, sans être en même temps celle des bourreaux et des persécuteurs. La haine à l'égard du Catholicisme y était restée particulièrement vivace. C'est pourquoi la peur, et une peur qui n'était pas sans fondement, retint longtemps un certain nombre d'anciens chrétiens plus éloignés des missionnaires, que ne l'étaient les payens eux-mêmes. Ceux qui montraient assez de courage pour déclarer leur foi avaient beaucoup à souffrir. Un premier mouvement de conversion s'était manifesté néanmoins vers 1878, et en 1880, à l'arrivée de Mgr Petitjean. Nagasaki comptait 250 chrétiens déterminés.

Un des premiers juges de Nagasaki, qui avait pris part à la persécution contre les chrétiens, voulut s'instruire de leur doctrine à son lit de mort. Il reçut le baptême et fit joyeusement le sacrifice de sa vie, offrant à Dieu ses souffrances pour l'expiation de ses péchés. Sa patience et sa résignation étaient telles, que son médecin payen étonné lui demanda un jour comment il pouvait endurer ainsi son mal sans se plaindre et voir venir la mort avec tant de courage. « Vous ne sauriez le comprendre, lui répondit-il, qu'il me suffise de vous dire que je m'estime heureux de souffrir beaucoup et de mourir. »

Un peu plus tard, ce fut un avocat originaire de Shimabara qui non content d'embrasser le Catholicisme après en avoir reconnu la vérité s'en fit ouvertement l'apôtre. Il rendit les plus grands services à ses frères, qui au milieu des vexations auxquelles ils étaient en butte, trouvèrent en lui un généreux et habile défenseur.

Les bonzes redoublèrent d'efforts pour entraver l'œuvre des missionnaires, et c'est sous leur inspiration que fut fondée dans la ville une association ayant pour but de s'opposer par tous les moyens à la propagation des idées européennes et du Christianisme en particulier.

Le deuxième district comprenait la vallée d'Urakami : sa population catholique était alors de 3.750 âmes. Quoiqu'une centaine de chrétiens séparés fussent sincèrement rentrées au bercail, environ 200 familles en restaient encore éloignées. Les chrétiens n'avaient rien perdu de leur ferveur. Après la prison et l'exil, ils étaient plus attachés que jamais à leur religion, et tout à la joie de pouvoir en remplir librement les obligations. Au dire de M. Poirier, qui en était chargé, Urakami était un des pays les plus chrétiens de la terre. La vallée avait repris peu à peu son ancienne physionomie. Les désastres de la dernière persécution étaient maintenant en partie réparés, les habitants avaient déjà mis à profit la tolérance dont ils commençaient à jouir. Oratoires, écoles, orphelinats, hôpital, communauté de vierges, confréries, toutes ces œuvres qui sont comme un épanouissement naturel de la Foi catholique étaient nées déjà parmi eux. Les écoles bien tenues et favorablement remarquées par les inspecteurs du gouvernement étaient confiées à des catéchistes (1).

Un jour d'examen, un inspecteur manifesta son étonnement à la vue de la croix, qui occupait dans la classe

(1) Ces petites écoles dirigées par les catéchistes durèrent jusqu'au moment où le gouvernement fut à même d'en établir d'autres.

la place d'honneur. Il en demanda raison au maire qui était payen, et lui enjoignit même de faire disparaître ce signe religieux qu'aucun réglement officiel n'autorisait. Le maire en référa au missionnaire, mais il suffit à celui-ci de répondre que la croix n'était pas seulement dans les écoles, mais partout où se réunissaient les chrétiens, et que sur ce point il lui serait difficile de faire prévaloir sa volonté. Le maire n'insista pas et l'inspecteur lui-même fit savoir indirectement, que désormais les chrétiens seraient laissés libres de garder la croix dans leurs écoles.

A Motobari, un certain nombre de pieuses femmes vivaient en communauté comme de véritables religieuses, sous le vêtement ordinaire des femmes japonaises. Elles cultivaient quelques champs, élevaient des vers à soie, travaillaient au métier, teignaient elles-mêmes leurs tissus et s'occupaient de divers autres ouvrages, qui sans les enrichir suffisaient à peu près à l'entretien d'une vie austère. Elles soignaient les malades, recueillaient les orphelins, enseignaient le catéchisme aux enfants de la vallée et, soit qu'il s'agit de s'exposer au milieu d'une épidémie ou de se dévouer à une œuvre quelconque de charité, elles étaient toujours prêtes à se rendre jusque dans les districts les plus éloignés. Lorsqu'on n'avait plus besoin d'elles, elles revenaient humblement à la communauté reprendre la bêche ou la navette.

« Je ne suis pas chargé d'elles, écrivait à cette époque M. Poirier, mais je dois dire à la gloire de Dieu et à leur louange, qu'elles sont pour tous un sujet d'édification, et qu'elles rendent à la Religion de grands services tant à Urakami, que dans les autres chrétientés où elles sont envoyées. »

C'est au pieux Mgr Laucaigne que cette institution était dûe.

Jusqu'en 1880, les chrétiens d'Urakami n'eu-

rent qu'une seule petite église, dédiée à Saint Jean-Baptiste, et située au village de Doï, à l'extrémité sud de la vallée. Elle ne pouvait contenir que 200 personnes. Dans tous leurs autres villages, ils ne possédaient que d'assez pauvres oratoires dans de simples maisons. Depuis longtemps cependant ils avaient un grand désir de voir s'élever au sein de leur vallée un sanctuaire plus en rapport avec leurs besoins et moins indigne de la majesté de Dieu. Ils avaient dit aux missionnaires dès les premières entrevues qu'ils avaient eues avec eux : « Nous voulons construire à Urakami une église aussi belle que celle de Nagasaki ! » La persécution, hélas ! les avait contraints d'ajourner l'exécution de ce projet, mais maintenant que des temps meilleurs commençaient pour eux, ils se préoccupaient sérieusement de le réaliser. Déjà un chrétien avait offert un champ assez vaste, pour qu'on pût songer à y construire l'église. Cet emplacement, quoique situé aux centre même de la vallée, avait l'inconvénient d'être relativement étroit et entouré de propriétés appartenant à des payens, qu'il eût été difficile d'acquérir. La Providence permit que les chrétiens trouvassent beaucoup mieux. A quelques centaines de pas plus au sud, toujours au milieu de la vallée, s'élevait l'habitation de la famille Takadani, dont les chefs avaient gouverné Urakami pendant cinq ou six cents ans. Cette famille descendait, disait-on, des anciens daimyo de Higo. Ruinée en partie par des guerres désastreuses elle était venue se réfugier dans la vallée. Avait-elle jamais été chrétienne ? Il était permis d'en douter ; du moins au témoignage des survivants, il n'en restait aucun souvenir. Cette famille, dans laquelle s'était transmis par héritage pendant plusieurs siècles le gouvernement d'Urakami, avait dû dès le commencement des anciennes persécutions y prêter son concours, et de père en fils servir d'instru-

ment docile aux gouverneurs de Nagasaki. C'est dans cette maison, que chaque année les habitants étaient contraints de fouler la croix aux pieds. Beaucoup de chrétiens, pour s'y être refusés, pouvaient attester qu'ils avaient été torturés par ordre des Takadani. Plusieurs se souvenaient d'avoir été attachés à un arbre, qui existe encore aujourd'hui au milieu de la cour principale. C'est enfin, dans cette même cour, que dix ans auparavant, tous les chrétiens d'Urakami avaient été convoqués, et qu'on leur avait signifié leur condamnation à l'exil. C'est là que sous peine d'être fusillés sur place, ils avaient été sommés de se rendre à bord des vaisseaux qui devaient les emporter. C'est de là qu'ils étaient partis préférant la déportation à l'apostasie. Or, le shoya qui avait dénoncé aux chrétiens leur sentence était mort bientôt après. Son fils aîné avait été tué par le feu grisou aux mines de charbon de Takashima, et de cette maison il ne restait plus qu'un seul enfant, âgé de douze ans, d'une santé très délicate. A tous ces malheurs était venu s'ajouter pour la veuve de l'ancien shoya et son fils une grande pauvreté. Tant que le père avait vécu, il avait été régulièrement rétribué comme chef de canton. Mais à sa mort, l'office qu'il remplissait, au lieu de demeurer comme jadis en héritage à son fils ou à ses frères, était passé à un élu du suffrage universel, suivant le mode tout récemment inauguré au Japon. Déjà les survivants de la famille Takadani s'étaient vus forcés de vendre tout le bois qui couvrait la belle colline de Yamazato, et enfin au moment où les chrétiens demandaient à la Sainte Vierge de se choisir un trône sur une des nombreuses collines d'Urakami, l'habitation seigneuriale des anciens persécuteurs de la Religion se trouva mise à l'encan avec toutes ses dépendances. Dès que les chrétiens apprirent cette nouvelle, ils n'eurent plus qu'un seul désir celui de voir

s'élever la maison de Dieu à l'endroit même, où pendant si longtemps on avait voulu les contraindre de fouler aux pieds son image.

Après mille difficultés, le 4 juin 1880, en la solennité du Sacré-Cœur de Jésus, le contrat d'achat fut enfin signé. Le 7 juillet suivant, fête des 205 martyrs japonais, les travaux nécessaires pour transformer les anciens bâtiments en église provisoire commencèrent. On se contenta d'enlever les cloisons de diverses constructions contiguës, ne laissant au dedans que les colonnes sous la toiture, et de clore le tout par un léger mur en terre. Le 15 août, l'ouvrage était assez avancé pour qu'une première messe put être célébrée en présence de 1.500 personnes. Désormais l'ancien prétoire d'Urakami, changé en sanctuaire, ne sera jamais sans adorateur. C'est là, dans ce lieu si plein de douloureux souvenirs, qu'à toute heure du jour on trouvera les chétiens en prière. Le dimanche, la foule qui se pressera au pied des autels n'y pourra être contenue toute entière (1); jamais la table sainte ne sera sans convives, et aux jours de grandes fêtes ceux qui viendront recevoir leur Dieu seront souvent plus de mille. Ils seront dévots par dessus tout à la Passion du Sauveur et à la Sainte Eucharistie. Zen-yemon obtiendra du gouverneur de Nagasaki, qu'une grande croix soit érigée sur un des sommets les plus élevés dominant au loin la vallée, et, au grand jour de la Fête-Dieu, sous les yeux des payens étonnés et respectueux, les chrétiens accompagneront le Saint-Sacrement à travers leurs champs et leurs rizières. Le culte de la Sainte Vierge Marie, toujours si cher, sera plus que jamais en honneur parmi eux : le rosaire sera la grande prière de ces âmes à la foi simple et vive. Entre chrétiens, leur salut ordinaire sera : « Loué soit Jésus-Christ », la réponse : « Amen. »

(1) Elle peut abriter 1400 personnes.

M. Poirier, chargé de cette chrétienté modèle, en était à redouter le bonheur dont il y avait joui. Il craignait, disait-il peu de temps avant sa mort, qu'après avoir trouvé le ciel sur la terre, le purgatoire ne lui semblât bien dur. Il quitta ce monde le 5 février 1882, le jour même de la fête des Vingt-Six Martyrs japonais. « Il était, disait le journal anglais de Nagasaki (1), infatigable au travail. Jour et nuit à la disposition de ses ouailles, malgré les ardeurs du soleil et les fureurs de la tempête, sur mer ou à travers les montagnes, il était toujours prêt à prodiguer ses soins et ses consolations aux malades et aux malheureux. Aussi son dévoûment lui avait-il gagné l'estime et la reconnaissance des pauvres gens de la campagne, qui l'aimaient comme un père. »

M. Pelu, qui remplaça M. Poirier à Urakami, mit toutes les ardeurs de son zèle à développer encore les œuvres de son prédécesseur.

Les îles situées à l'entrée de la rade de Nagasaki composaient le troisième district. C'étaient Kageno où, au dire de M. Corre qui en était chargé, il n'existait aucun abus, et où il suffisait de dire un mot pour corriger ce qui était moins parfait, Daimyoji dont la population toute entière était chrétienne, Magome, où il restait encore quelques familles de séparés qui se tenaient obstinément à l'écart, enfin Takashima et Kaminoshima, où les chrétiens mêlés aux payens savaient se faire estimer et respecter. Ceux de Takashima travaillaient en grand nombre à l'extraction du charbon. Les officiers des mines, obligés parfois de recourir à l'intervention de la police et aux armes pour calmer les révoltes des ouvriers, ne dissimulaient pas qu'ils seraient heureux

(1) Le Rising Sun and Nagasaki Express.



L'ANCIEN PRÊTOIRE D'URAKAMI

transformé en église

de les voir tous chrétiens, car, disaient-ils, il n'auraient plus à craindre de rebellions. Le directeur payen avait contribué, pour la somme de cinq cents francs, à la construction de la chapelle catholique.

Malgré leur pauvreté les chrétiens de ces îles construisaient des églises et des écoles. Il n'était pas jusqu'au moindre hameau, qui ne voulût avoir sa maison de prières, et qui ne s'imposât en conséquence de grands sacrifices. Le nombre des chrétiens de ces îles était de 2000. Peu à peu, les séparés revenaient à la Foi de leurs pères. En 1883, M. Bœhrer obtenait parmi eux 97 baptêmes d'adultes. L'année suivante, à Magome, vingt familles, qui subissaient l'ascendant d'un chef très opposé à tout rapprochement, se réunirent enfin aux 90 familles chrétiennes du village, à la suite d'un incident assez remarquable. Le maire de Magome qui était payen, interprétant à sa manière une ordonnance du gouverneur de Nagasaki, décida qu'un ministre de la religion devrait toujours présider aux funérailles. Il déclara que ce serait le missionnaire catholique qui assisterait à l'enterrement des chrétiens et le bonze à celui des autres habitants.

Les séparés, ne voulant pas du bonze, prétendirent d'abord enterrer leurs morts eux-mêmes. Le maire ne l'entendit pas ainsi et les somma de choisir entre le missionnaire et le bonze. Finalement ils optèrent pour le missionnaire, reçurent le baptême et témoignèrent vivement de leur joie de s'être convertis.

Le souffle de la grâce, en passant sur ces îles, touchait parfois aussi le cœur des payens. Un jour, une femme de mauvaise vie traversait un village, où se trouvait sa fille abandonnée par elle et élevée par la Sainte Enfance. Se ressouvenant de son enfant, qu'elle n'avait pas vue depuis dix ans, elle s'arrête et demande si elle est encore en vie. A peine est-elle entrée dans la maison

où se trouve sa fille, qu'elle tombe soudain malade, et dès le lendemain elle est à toute extrémité. A la hâte les chrétiens lui font connaître les principales vérités de la Religion. Voyant le terrible avenir qui l'attend et ayant conscience de son passé, elle demande avec larmes le baptême. Le missionnaire accourt et pour éprouver son désir lui dit, qu'elle n'est pas suffisamment préparée. « Vous voulez donc, s'écrie-t-elle, me précipiter vous-même dans l'enfer, que je vois déjà ouvert sous mes pieds ! » Et d'une voix étouffée par les sanglots elle le conjure de la sauver. La grâce a changé son âme. Au moment où elle est purifiée par l'eau sainte, sa joie éclate avec transport : « Grand merci ! dit-elle au missionnaire. Adieu ! je m'en vais en paradis ». Et peu d'instants après elle rendit le dernier soupir.

Sotome et Hirado, quatrième et cinquième districts, comptaient de cinq à six mille chrétiens. Les simples maisons, qui leur avaient servi d'abord d'oratoires et dans lesquelles Notre-Seigneur, quand il y descendait, retrouvait à peu près le dénûment de Bethléem, furent peu à peu remplacées par des sanctuaires modestes, mais convenables. Pour les construire, ceux d'entre les chrétiens qui disposaient de quelques ressources y ajoutèrent leur travail, les autres donnèrent seulement leur temps et leurs peines. En peu de temps, ces deux districts possédèrent plusieurs chapelles à trois nefs et convenablement ornées.

Une grande église fut, en 1883, élevée en signe de réparation au centre de l'île de Hirado, à l'endroit même où la Croix et les Saintes Images étaient jadis foulées aux pieds. Située à proximité de villages de chrétiens séparés, elle était appelée à faciliter leur retour. Ce ne fut pas sans une jalousie haineuse que les payens la virent se dresser entre un temple shintoïste depuis longtemps inachevé et une pagode bouddhiste couverte de chaume.

Les chrétiens, si longtemps humiliés, commencèrent à lever plus haut la tête. Voulant en finir avec les difficultés auxquelles les condamnait leur refus de contribuer à l'entretien des pagodes et aux fêtes bouddhistes, ils eurent recours aux autorités locales, qui leur donnèrent gain de cause et allèrent jusqu'à leur faire restituer par les payens ce que ceux-ci leur avaient pris dix ans auparavant.

A Ikitsuki, un catéchiste ayant demandé justice contre des bonzes qui tracassaient les néophytes, le chef de la police répondit que chacun était laissé libre de suivre la religion qu'il voulait, et il défendit d'inquiéter quiconque désirerait se faire chrétien. Il ordonna même aux officiers de l'île de réunir les habitants pour leur enjoindre de conserver de bonnes relations avec les familles chrétiennes, s'ils ne voulaient pas être punis par l'autorité supérieure. Ces dispositions bienveillantes eurent pour résultat le rapprochement de plusieurs centaines de séparés. Parmi ceux qui persistaient encore à fuir les missionnaires beaucoup disaient : « Nous refusons de les voir, car si nous entrions en relation avec eux, nous serions obligés de nous déclarer chrétiens ! »

Cette même année (1), un typhon qui ravagea l'île de Hirado vint mettre en relief une fois de plus la charité et le zèle des chrétiens. Ceux de cette île ayant été réduits à une extrême misère, leurs frères des contrées voisines vinrent généreusement à leur secours. Et quoique un grand nombre de néophytes et de catéchumènes aient été obligés alors de chercher ailleurs un travail rémunérateur pour pouvoir subsister, les progrès de la Religion dans cette île ne furent point entravés. Plusieurs stations nouvelles y furent même fondées. Les bonzes effrayés des conversions qui se produisaient s'efforcèrent de les empê-

(1) 1883.

cher par tous les moyens. Ils prétendaient qu'ils avaient le droit et la charge de présider aux funérailles et à chaque nouveau décès ils ne manquaient pas d'intervenir. Régulièrement éconduits comme ils devaient l'être, ils réussirent à force d'habileté à gagner plusieurs juges payens, devant lesquels il firent traduire ensuite les chrétiens. Ceux-ci non seulement ne cédèrent pas, mais malgré une crainte servile de l'autorité, qui caractérisait le peuple de Hirado, de simples paysans, des femmes et même des enfants firent en grand nombre devant les tribunaux d'admirables réponses. « Vraiment, disait un maire mis à bout par un enfant, ces gens-là ne sont pas comme les autres. »

— « Votre religion étant venue d'Europe ne peut pas être pratiquée au Japon » disait à un chrétien un officier de police en présence d'un bonze, d'un kannushi et d'autres ennemis déclarés du Christianisme.

— « Et votre chapeau, répond tranquillement le chrétien, votre sabre et vos culottes ne sont-ils pas aussi européens ? Et vos vaisseaux de guerre, qui coûtent si cher ?... Ne trouvez donc pas mauvais que je préfère la religion chrétienne au Bouddhisme et au Shintoïsme, qui sont aussi inutiles pour le salut de l'âme que nos jonques pour la guerre. »

Et après quelques réponses de ce genre :

— « Est-ce ainsi, dit l'officier, que tu oses parler devant des maîtres de doctrine ? »

— « Et que voulez-vous, répond le chrétien, si leurs enseignements sont si absurdes, qu'il suffise d'un paysan pour les refuter... »

— « De quel pays es-tu donc, misérable ?... »

« Je suis comme vous, d'un pays créé par Dieu et confié au Mikado. Lui et moi, nous mourrons, mais Dieu ne meurt pas, et c'est Lui qui nous jugera. »

Une autre fois, un pauvre homme mourut, ne laissant

qu'une veuve timide et quelques enfants malades dans la plus grande misère.

« Pour celui-là, disait le kannushi guettant sa proie, son cadavre est à moi : il ne reste qu'une femme et des enfants ! » Mais lui et ses compères eurent beau intriguer, menacer, parlementer, ils y furent pour leur diplomatie. Un officier de police venu de la capitale, ne fut pas plus heureux, malgré ses remontrances autoritaires et accompagnées du cliquetis de son sabre. Il dût se résigner à partir, n'emportant qu'une promesse écrite que l'enterrement ne se ferait pas, sans que la police fut avertie.

— « Que ferez-vous de votre mari? » disait-il à la veuve.

— « Je le garderai chez moi, voyez : sa bière est cimentée. »

— « Et si tous vos enfants meurent aussi ? »

— « Je les garderai de même, devrais-je creuser le sol de ma maison et les ranger comme les cuves d'un teinturier. »

Le missionnaire averti vint faire l'enterrement, comme il faisait ailleurs et en signa le certificat. Le maire refusa jusqu'à deux fois de l'accepter exigeant la signature d'un bonze ou d'un kannushi.

— « Nous sommes chrétiens, répondait toujours la veuve, et nous n'avons rien à faire avec ces gens-là. »

M. Ragnet, chargé de ce district, se conduisit plusieurs fois et coup sur coup de la même manière et les autorités locales finirent par fermer les yeux. L'attitude des chrétiens ne fut pas moins énergique, et quelques bonnes réponses faites publiquement par plusieurs d'entre eux aux sermons calomnieux des bonzes produisirent les meilleurs résultats. Du reste, un décret ministériel enlevant aux bonzes et aux kannushi leur titre officiel de maîtres de doctrine n'allait pas tarder à les dépouiller en même temps de la meilleure part du prestige dont ils jouissaient.

Les îles Goto formaient les deux derniers districts : le Kami Goto (1) et le Shimo Goto (2). Deux missionnaires les administraient. Mais l'éloignement de ces îles y rendait l'exercice du saint ministère particulièrement laborieux. Au début, la prudence ne leur permettait pas d'y résider habituellement. Néanmoins, avec le consentement tacite des autorités locales, ils purent y faire des séjours plus ou moins prolongés, et ils eurent la satisfaction de voir peu à peu venir à eux un grand nombre de chrétiens, que la peur avait tenus d'abord éloignés. Bientôt l'eau du baptême enfanta par centaines des âmes à Jésus-Christ, les saints mystères furent célébrés au milieu d'assistances nombreuses et recueillies, et parmi ces gens simples et pauvres le royaume de Dieu devint rapidement florissant.

Tandis que les chrétientés s'organisent et se consolident dans les districts que nous venons de parcourir, d'autres se forment à Amakusa, dans le Chikugo et dans le Bungo, et donnent naissance à de nouveaux districts, qui s'ajoutent aux précédents pendant les dernières années de la vie de M[gr] Petitjean.

Amakusa, si célèbre dans l'histoire de l'ancienne Eglise du Japon, comprend deux îles appelées l'une Kami-Amakusa, et l'autre Shimo-Amakusa. Ces îles qui avaient autrefois beaucoup de relations avec le port de Nagasaki n'en avaient plus à cette heure que de rares. Leur commerce, grâce à la facilité des communications et à la proximité de Higo, s'était porté de ce côté. Quoiqu'une partie de la population fut de descendance chrétienne, les tentatives des missionnaires pour renouer des rapports avec elle étaient demeurées sans effet. Cependant au commencement de 1876, deux pre-

(1) Goto Nord.
(2) Goto Sud.

miers néophytes, une femme et son mari, touchés par la grâce, vinrent dans un village voisin de Nagasaki pour s'y instruire, et après avoir reçu le baptême ils s'en retournèrent dans leur île, accompagnés de deux catéchistes. L'un de ces derniers revint au bout de quelque temps, ramenant avec lui plusieurs jeunes gens disposés à étudier la Religion. L'autre s'établit à Amakusa, et réussit à faire connaître à un certain nombre de familles les vérités de la Foi. Les tracasseries déjà signalées tant de fois se reproduisirent là comme ailleurs, à l'occasion de ces premières conversions, et rendirent le travail des catéchistes sinon stérile du moins plein de difficultés jusqu'à l'arrivée d'un missionnaire à demeure.

A la fin de 1880, M. Bonne vint se fixer dans la partie sud de Shimo-Amakusa, où les trois villages d'Oyé, de Sakitsu et d'Imatomi formaient déjà le premier noyau d'une chrétienté. Voici ce qu'il écrivait le 3 février 1881 :

« Depuis deux mois, j'ai pour district une magnifique île contenant environ 200.000 habitants et située tout près de la côte où Saint François Xavier aborda quand il vint au Japon. Cette île a pour nom : Amakusa, ce qui signifie *plante du ciel* ou *herbe céleste*. La plupart des habitants descendent d'anciens chrétiens, car autrefois elle était entièrement au Christ. Elle avait un collège de 50 à 60 élèves tenu par les Pères Jésuites portugais et 45 églises ou chapelles, visitées tour à tour par deux missionnaires. Hélas ! deux cents ans de persécution ont tout détruit ; maintenant il n'y a plus ni églises ni chapelles ; je célèbre la sainte messe dans des maisons particulières, et au milieu d'une population entièrement payenne. Je ne possède encore que 340 à 350 néophytes. Les uns ont reçu le saint baptême depuis un an, les autres s'apprêtent à le recevoir et dans ce

nombre j'en compte de 70 à 80, depuis mon arrivée. Tous sont pauvres, beaucoup même sont dans un état voisin de la misère. Quoi qu'il en soit, le Bon Dieu les récompense en leur donnant une foi vive et une grande affection pour notre sainte religion. »

« Cette petite chrétienté, ajoutait-il, est répartie en trois villages principaux, que je visite tour à tour pour l'administration des sacrements et le soin des malades. C'est pour moi une occasion de faire de belles promenades. L'intérieur de l'île n'est que montagnes. Aussi je me crois en Savoie : pas de chemins, des ruisseaux, des torrents, tout contribue à me rendre heureux. Ce poste est vraiment apostolique ; je m'en réjouis d'autant plus que lorsque, pour la première fois, je pensais aux missions, j'avais rêvé tout juste cet état de choses.... Mon arrivée a attiré l'attention sur le fond de la doctrine évangélique : on en cause, on s'en préoccupe, on parle de sa morale, du salut, de l'existence d'un autre monde, etc... Que sortira-t-il de cet heureux commencement ? Je ne puis le prévoir encore, mais il me semble que la grâce du Bon Dieu agite ces pauvres infidèles. »

Au bout d'un an, M. Bonne écrivait :

« C'est la première fois que les néophytes d'Amakusa ont pu passer une période de douze mois, sans avoir à subir de vexations ou de tracasseries au sujet de leur religion. Le sang de la Divine Victime, qui depuis de longues années n'avait pas été offert d'une manière aussi ininterrompue sur cette vieille terre chrétienne, a contribué sans doute à y ramener la paix. »

Cette petite chrétienté en avait profité pour s'étendre et s'affermir. Le nombre des néophytes s'était accru de 128, ce qui portait à 375 âmes le chiffre total de la population catholique. Bien que les autorités locales et la police n'eussent point entravé l'œuvre du missionnaire

et que la question des funérailles eût été résolue à la satisfaction des chrétiens, la peur enchaînait encore bien des âmes et plus d'une fois M. Bonne fut appelé au milieu des ténèbres de la nuit auprès de malades qui ne voulaient pas mourir sans le baptême. Malgré ses recherches et ses questions souvent réitérées, il ne put obtenir de renseignements précis sur les descendants de chrétiens qui habitaient l'île. Il recevait presque invariablement cette réponse : « Nous ne savons pas, nous ne savons rien. » Cependant les payens se montraient en général bienveillants pour les chrétiens. Ils avaient même une telle confiance en leur probité, qu'ils les choisissaient souvent pour arbitres dans leurs différends. Plusieurs chefs de village professaient pour eux la plus grande estime. Celui d'Oyé, village de 3 à 4.000 habitants, déclarait à qui voulait l'entendre qu'il serait heureux de voir tous ses administrés devenir chrétiens : « Mes fonctions, disait-il, deviendraient singulièrement plus aisées et plus agréables. » Celui de Sakitsu exprimait le désir qu'une église fût construite dans son village et quoique payen il offrait dans ce but un terrain et de l'argent.

En 1883, Mgr Petitjean vint à Amasuka bénir les débuts de cette chrétienté. La ferveur des néophytes, le zèle des catéchistes hommes et femmes et la bienveillance des autorités lui donnèrent à espérer que ces îles étaient appelées à revoir les jours florissants d'autrefois.

M. Ferrié, qui l'année suivante succéda à M. Bonne appelé à la direction du séminaire de Nagasaki, construisit à Oyé une église et fut assez heureux pour voir tomber bien des préjugés et un bon nombre de séparés venir à lui. Il parcourut les différents villages de l'île, et dans plusieurs il fut agréablement surpris de l'accueil qu'il reçut.

A Ichôda, situé non loin de la mer dans une vallée fer

tile et couverte de rizières, les habitants se montrèrent particulièrement ouverts et sympathiques. « Je suis allé voir l'emplacement d'une ancienne église, écrivait-il ; les gens se sont empressés de me donner tous les renseignements qu'ils ont pu me fournir à ce sujet ; ils m'ont déclaré qu'ils étaient descendants de chrétiens, ce que ne disent pas généralement les séparés.... Ce qui me frappa surtout, ce fut de voir sur mon passage ces braves gens, qui travaillaient dans les champs, abandonner leur ouvrage et venir au devant de moi pour causer sur le bord du chemin. Dans l'après-midi je m'étais retiré dans un petit bois pour dire mon bréviaire à l'ombre et sans être dérangé : j'avais à peine commencé que j'étais déjà découvert. Je vois s'avancer vers moi deux ou trois hommes, la pioche sur l'épaule. Après m'avoir salué, ils s'asseyent à mes côtés et commencent à me parler de religion. « Si vous veniez vous établir ici, me disaient-ils, tout notre village deviendrait chrétien. » Le soir, après la tombée de la nuit, la marée étant devenue favorable... je me disposais à partir, lorsque j'appris que les gens du village étaient réunis sur les bords de la rivière et attendaient de moi une instruction. Aussi content que surpris, je me rendis à l'endroit désigné. Là, sur la rive, dans une prairie, en face d'un *mya* payen, se trouvaient réunis près de deux cents hommes ; un fauteuil, qu'on s'était procuré je ne sais où, avait été préparé pour moi. La lune qui venait de se lever reflétait ses rayons argentés sur ces visages où s'épanouissaient la curiosité et la joie d'entendre pour la première fois un missionnaire. Le maire du village et son vieux père se trouvaient là aussi assis sur l'herbe. Tous écoutèrent avec la plus grande attention les explications que je leur donnai sur Dieu, la création, la rédemption et les quatre fins dernières de l'homme. Tout le monde était content et à la fin ils me

dirent : « Père, nous avons bien compris ce que vous nous avez dit, mais entendre cela une seule fois ne suffit pas ; nous aurons bientôt tout oublié. » Voyant qu'ils étaient si bien disposés à écouter la doctrine chrétienne, je leur promis de revenir bientôt, ils promirent de leur côté d'être fidèles au rendez-vous, et nous nous séparâmes. »

Tels furent les débuts de la nouvelle chrétienté d'Amakusa (1).

Dans le Chikugo, M. Sauret s'installait en 1880 à Imamura. Quoique cette province comptât un millier de chrétiens, les missionnaires n'avaient pu jusqu'alors y résider plus d'un mois chaque année. Une lettre de M. Sauret à sa famille, au moment où il prenait possession d'Imamura (2), ne nous fait pas seulement connaître les débuts de cette chrétienté, elle nous initie au genre de vie des missionnaires dans cette

(1) Voici un trait touchant de confiance envers la Sainte Vierge raconté par M. Ferrié lorsqu'il était chargé de la chrétienté d'Amakusa. « Un jour certain chrétien, propriétaire d'un grand bateau de pêche, revenait de Hirado par un gros temps. Après avoir résisté longtemps à la violence du vent et des vagues, le bâteau finit par chavirer, et ceux qui le montaient, c'est-à-dire trois hommes et une petite fille de sept ans, furent précipités dans les flots. A peine revenue à la surface de l'eau, l'enfant qui avait été saisie par son père lui demande toute effrayée : — « Où est le bateau ? » — « Je n'en sais rien », répond le père. — « Oh ! alors, il faut nous confier au Bon Dieu et à la bonne Vierge, reprit-elle. » En ce moment même, le propriétaire du bâteau, se voyant de son côté en danger de mort se met à implorer tout haut le secours de Marie et la supplie de leur sauver au moins la vie. Au même instant, il aperçoit le bateau au milieu des flots, et les naufragés se trouvent bientôt réunis tout autour. Mais ils n'étaient pas encore sauvés : il s'agissait de retourner le bâteau qui flottait sens dessus dessous, ce que trois hommes ne peuvent humainement pas faire, surtout lorsque les vagues sont furieuses. Cependant, pleins de confiance, ils se metttent à l'œuvre, et dans un instant le bâteau est retourné. Tout n'était pas fini car il ne restait plus qu'une rame, les autres et le gouvernail étaient à la mer, et il leur fallait faire encore plus de dix lieues avant d'arriver au rivage. Mais la Sainte Vierge vint de nouveau à leur aide et récompensa leur confiance en les faisant arriver sains et saufs au port. »

(2) Cette lettre publiée par les Annales de la Propagation de la Foi est datée du 28 novembre 1880.

partie du Japon, aux peines de leur apostolat et à leurs joies.

« On nous a fait ici l'accueil le plus bienveillant. Les chrétiens sont animés des meilleures dispositions... Le ko-chò, maire de la localité, qui au début avait suscité mille difficultés à M. Corre, est déjà devenu un de mes bons amis. Il avait une montre en or, mais elle ne marchait plus, il s'est empressé de me la donner à arranger. Deux jours après, il m'envoyait un fusil à vent en mauvais état. Dans l'intervalle, il avait fait porter à notre logis trois gros canards sauvages qu'il est venu manger avec nous. Donc plus de difficultés de ce côté-là. Notre édile ne demande maintenant qu'une seule chose, c'est de pouvoir me visiter de temps en temps afin de s'instruire non des vérités de la Foi, il n'en est pas encore là malheureusement, mais des sciences européennes. Car ce digne magistrat fait profession d'estimer et d'aimer ce qu'au Japon on appelle la civilisation. Il est tout à fait à la mode. Il a renoncé à tout ce qui faisait autrefois son bonheur et le rehaussait aux yeux de ses administrés. On ne le voit même plus comme jadis aux fètes du Shogatsu (premier mois de l'année) rendre visite à ses proches et à ses amis, revêtu du traditionnel manteau de cérémonie et le sabre au côté. Bref, il est *européanisé*. Sa bienveillance nous paraît donc acquise, et c'est un grand point, car ici les autorités sont influentes et il faut bien faire quelque chose pour se les concilier.

« A mon arrivée ici, il y avait émoi dans les environs, à l'occasion des dégâts que les chenilles avaient causés aux rizières. J'ai appris à ces pauvres gens la manière de se débarrasser de ces parasites et ils en ont été enchantés...Depuis que je suis à Imamura, c'est-à-dire depuis le 5 courant, le P. Corre et moi, nous avons baptisé

une centaine de personnes et entendu environ trois cents confessions... Je vais en avoir chaque jour une quarantaine et, la semaine qui précèdera la fête de Noël, je serai pris du matin au soir. Ajoutez à cela des catéchismes pour les simples fidèles, des instructions pour les catéchistes et mille autres occupations du saint ministère et vous comprendrez aisément que je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

« Mon logement, pendant la journée, est au-dessus d'un magasin de riz. A un quart d'heure de là, on a prolongé le toit d'une autre maison, de manière à le faire descendre jusqu'à terre, et voilà ma chambre à coucher. Cela, parce qu'un étranger n'a pas le droit de passer la nuit dans une maison particulière et est obligé d'aller à l'auberge. Nous avons dû nous conformer à la loi, et un chrétien a demandé et obtenu la permission de tenir hôtel, moyennant redevance, afin de pouvoir me donner l'hospitalité.... Mais, aussitôt que l'autorisation d'ouvrir mon école de français sera arrivée de la capitale, on me construira un local à cet effet, et une petite chambre pour moi. Peu me suffit d'ailleurs, et je ne me plains pas de ce provisoire. Avant de songer à moi, il faudra m'occuper de Notre-Seigneur. Je dis la messe dans n'importe quelle maison japonaise. Deux tréteaux et deux planches dessus, voilà mon autel. Vous voyez qu'il ne peut guère être plus simple : un peu de papier ou de la toile de calicot en dissimule à peine le dénûment. Quand Notre-Seigneur est ainsi traité, comment me plaindre de mon logement ? Celui-ci a bien quelques inconvénients : il y existe deux ouvertures de six pieds de large sur quatre de haut, munies d'un énorme grillage en bois, mais point de papier ni de vitres à ces ouvertures. Aussi, à l'intérieur la température est-elle la même qu'à l'extérieur, et, lorsque le vent souffle, les fenêtres me procurent l'agrément d'un bon courant d'air.

Heureusement que l'air est ici moins vif qu'en Auvergne. Avec cela vous dire ma joie est impossible. Je suis au milieu de mes chrétiens, comme un père au milieu de ses enfants : tout ce qu'ils ont est à ma disposition. Lorsque je veux faire une instruction, je n'ai qu'à demander le premier local venu, je suis aussitôt bien accueilli. Pour la nourriture, je me suis mis au régime japonais et je m'en trouve bien maintenant. Du riz bien blanc cuit à l'eau, arrosé de thé ou d'une espèce de sauce noirâtre, qu'on nomme le *shoyu*, quelques légumes bouillis ou confits au sel, quelquefois un peu de poisson : tel est mon ordinaire presque quotidien, le matin, à midi et le soir. Au commencement c'était un peu insipide, mais on s'y habitue vite. Le plus difficile était d'apprendre à manœuvrer les bâtonnets, qui ici remplacent la cuiller et la fourchette. Avec un peu de pratique, j'ai fini cependant par être presque aussi habile que les Japonais. Mes chrétiens d'ailleurs, malgré leur pauvreté, s'ingénient à me traiter de leur mieux.

« La nourriture des gens de ces îles est très simple : des pommes de terre, des herbes marines et un peu de poisson aux jours de fête. Ceux qui sont plus à l'aise y ajoutent une poignée de riz. Les pommes de terre sont cuites à l'eau, ainsi que le poisson quand il y en a ; l'huile et la graisse sont inconnues. Nos mendiants de France ne voudraient certainement pas de leur cuisine, et ils se croiraient riches à côté d'eux, en mangeant leur pain sec... Le mobilier est à l'avenant : il se compose de quelques nattes, de quelques caisses, de plusieurs tasses à thé, de l'indispensable bouillotte et de deux ou trois casseroles en terre. Il n'y a pas de cheminée à la maison : elle est remplacée par un trou pratiqué dans la toiture : le feu se fait au milieu de l'habitation. Lorsque j'administrais les moribonds, j'avais peine à prononcer les paroles du rituel, à cause de la fumée qui

remplissait le logis et qui m'étouffait. Eh bien, les pauvres malades demeurent constamment dans cette atmosphère enfumée. Pour les empêcher de mourir de faim, une ou deux fois par jour on leur donne une poignée de riz, que l'on arrose de plusieurs tasses de thé. A part cela, on ne s'occupe guère d'eux. Ce n'est ni insensibilité, ni insouciance, mais ignorance et affaire d'habitude. Les malades d'ailleurs demeurent tranquillement étendus sur la natte, cachés sous leurs couvertures, et ne songent nullement à se plaindre. De temps en temps, cependant, on va consulter le médecin du village. C'est trop souvent une sorte de charlatan, d'une ignorance parfaite en fait de médecine. Il administre au patient de l'eau dans laquelle il a fait infuser différentes herbes, suivant la somme qu'il a reçue. Il ne se préoccupe pas beaucoup de la nature de la maladie ; sa visite d'ailleurs est une affaire à laquelle personne n'attache grande importance.

« Mais, au point de vue religieux, quelle différence entre nos néophytes et beaucoup de chrétiens d'Europe ? Ici, le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un malade, c'est de lui dire que son mal est incurable et que bientôt il ira en paradis. On est toujours embarrassé pour savoir quand il faut donner les derniers sacrements. Parfois les malades exagèrent leur état pour ne pas risquer de mourir avant d'avoir été administrés. D'ailleurs, qu'est-ce que nos chrétiens pourraient regretter en ce monde ? Ils sont si pauvres et se contentent de si peu ! Quelques pieux plantés en terre, reliés par un treillis de bambou enduit d'argile, et surmontés d'une toiture de chaume, voilà leur cabane : elle leur suffit. Leur nourriture, j'en ai déjà parlé, n'est ni délicate, ni abondante. Quant à la bourse de nos insulaires, il est rare qu'elle contienne autre chose que des sapèques. Du reste, éloignés des villes et habitués dès leur enfance

à une vie sobre et à suffire eux-mêmes à leurs besoins, ils ont rarement des achats à faire. Ils fabriquent leurs habits et ne savent point encore ce que c'est qu'un tailleur. Les femmes filent et tissent le coton qu'elles ont semé. Le métier dont elles se servent est des plus primitifs et ne coûte pas, j'en suis sûr, plus de trente sous. Un menuisier en France en fabriquerait de semblables en quelques instants avec une hache et un couteau.

« Veulent-ils parfois faire une surprise au missionnaire et lui offrir un très bon pain ? Le désir de lui être agréable les rend ingénieux. En France, il faudrait un four. Ici, on s'y prend autrement : on se procure de la farine que l'on pétrit, puis on met de l'eau dans une casserole placée sur le feu ; au-dessus de l'eau bouillante on étend la pâte sur des fils de fer, de manière qu'elle ne touche pas l'eau, dont la vapeur suffit pour la cuisson. De cette sorte on obtient un pain excellent. Ou bien encore, on fait un petit trou en terre, on en enduit les contours avec de l'argile et on chauffe. Quand l'argile est durcie, on y met la pâte, on ferme hermétiquement le trou et au bout de quelques heures on en retire un pain délicieux.

« Ils sont pauvres, ai-je dit, mais s'agit-il de construire une église ou une chapelle, alors ils oublient leur dénûment et s'imposent les plus grandes privations pour élever à Dieu un sanctuaire moins indigne de sa grandeur et de leur amour. Ainsi, dans une localité voisine 250 néophytes environ construisent une très belle église. J'ignore réellement où ils vont prendre de l'argent, mais je sais que l'édifice est presque terminé. Ailleurs, ils se sont littéralement ruinés pour élever leur chapelle. Que leur importe ? Ils pensent avant tout à Dieu et à leurs âmes. Ils sont toujours prêts à rendre service, mais à cause de leur indigence, nous y regardons à deux fois avant de mettre à contribution leur bonne volonté. Par

exemple, sommes-nous appelés au loin par un malade, vite une dizaine d'hommes lancent un bateau à la mer et viennent se mettre à notre disposition. A peine arrivons-nous dans une localité pour y faire l'administration que les confessionaux sont assiégés et nous sommes contraints de limiter le nombre de nos pénitents de chaque jour, afin de ne pas succomber à l'excès de travail. A la sainte messe, même pendant la semaine, la chapelle ne peut contenir la foule des assistants. Après cela vous voudriez que le missionnaire ne fût pas heureux au milieu de pareils gens !... »

Cette province contenait un très grand nombre de chrétiens séparés. Beaucoup d'entre eux avaient conservé une formule de baptême et quelques restes d'anciennes prières. « J'ai vu même dans un endroit, rapportait M. Sauret, les mystères du rosaire encore en honneur, et les réunions mensuelles présidées par un bonze. » Et il ajoutait : « A Ikitsuki, où il y a actuellement beaucoup de ces fils de chrétiens, Mgr Petitjean les a entendus cette année chanter les litanies de la Sainte Vierge en latin, et la seule faute dont il se soit aperçu est celle-ci : *Ora nobis* ; le *pro* était resté en chemin. » Dans cette même île, le *Salve Regina* et le psaume *Miserere* en latin étaient, chose curieuse, chantés encore à peu près sur le même ton que dans les pays chrétiens.

Au bout d'un an, la chrétienté avait déjà bien changé d'aspect. Être chrétien ne paraissait plus une honte et le Catholicisme commençait à être estimé des gens les plus honorables. M. Sauret avait fait 145 baptêmes d'adultes et le nombre des néophytes s'élevait à 1210. Mgr Petitjean en visitant cette province avait administré 586 confirmations. Une école était en construction pour les femmes catéchistes et les petites filles et une autre pour les garçons allait être commencée. Un jeune

néophyte se préparait à Osaka à recevoir le brevet d'instituteur. C'était un jeune homme intelligent et curieux de s'instruire. Un livre protestant tombé par hasard entre ses mains avait été la cause de sa conversion. N'ayant pu le comprendre il était venu demander à M. Sauret quelques explications.

— « Pour arriver à connaître la religion catholique faut-il beaucoup de temps? » lui avait-il demandé.

— « Peu de temps, avait répondu le missionnaire, pour celui qui n'a en vue que la vérité; mais celui qui dans cette étude ne cherche que la satisfaction de son amour-propre n'y arrivera jamais. »

— « Je ne désire qu'une chose, avait répliqué ce jeune homme, connaître la vérité et l'enseigner aux autres. Or je sais qu'elle ne se trouve point dans le Bouddhisme, mais où est-elle ? »

Dieu n'avait pu refuser sa lumière à une âme si sincère.

Aux inévitables difficultés suscitées au début par les bonzes, à Imamura comme ailleurs, n'avait pas tardé à succéder la tolérance. Les missionnaires et les chrétiens reçurent même des autorités locales des témoignages non équivoques de sympathie. Les maires étant nommés par le suffrage universel, les votes désignèrent pour Imamura un chrétien, au grand mécontentement des payens. Mais en vain les opposants s'adressèrent-ils au sous-préfet puis au préfet pour faire annuler cette élection : tout fut inutile. L'élection avait été régulière, elle fut confirmée.

M. Sauret ne borna pas son zèle à la chrétienté d'Imamura, il envoya des catéchistes dans les contrées voisines. La province de Chikugo confine à celle du Bungo. Un de ses grands désirs eût été d'y rallumer le flambeau de la Foi. « Je pense souvent au Bungo, écrivait-il (1). Cette province évangélisée par Saint Fran-

(1) Lettre à un directeur du grand séminaire de Clermont.

çois Xavier se trouve seulement à quatre ou cinq lieues de ma résidence. Je l'ai fait parcourir en tous sens par mes catéchistes. De l'aveu des payens, il y a beaucoup de descendants d'anciens chrétiens dans le pays, mais le moment de la grâce ne paraît pas encore venu pour eux. Oh ! que je serais content, si, avant de mourir, je pouvais célébrer la sainte messe dans cette province, où Saint François Xavier a fait tant de miracles et baptisé tant de Japonais ! »

Ce ne fut point M. Sauret, mais M. Fraineau qui reçut la mission d'évangéliser à nouveau cette province. Ce missionnaire fut chargé en 1882 par Mgr Petitjean de parcourir tout le Kyu-Shu et les îles adjacentes. Aidé d'un de ses anciens élèves (1), nouvellement ordonné prêtre, le Père Fukahori, il devait passer d'abord quelque temps au Bungo, où se trouvaient plusieurs familles d'origine chrétienne, et de là descendre dans la province de Satsuma, où Mgr Petitjean le rejoindrait pour se rendre avec lui aux îles Riu-Kiu.

Dans le Bungo, M. Fraineau trouva les descendants de ces bonzes, qui jadis s'étaient levés tumultueusement à la voix de Saint François Xavier, et n'avaient pu lui pardonner de les avoir vaincus. Il eût beaucoup à souffrir de leurs calomnies. Néanmoins il fut consolé par un certain nombre de conversions. Les deux lettres qu'il écrivit à Mgr Petitjean sur les commencements de cette chrétienté ne sont pas sans intérêt (2).

« Je partis le 30 mai pour Ichimanda, petit village à une douzaine de lieues au sud d'Oïta, où j'avais quelques catéchumènes. Un bon villageois de l'endroit, celui qui possédait la plus belle maison, avait consenti à prendre une patente d'aubergiste pour me recevoir. Ce n'était pas le désir d'apprendre la Religion qui l'avait dé-

(1) M. Fraineau avait été auparavant superieur du séminaire.
(2) La première est datée d'Oïta 23 juillet 1883.

cidé, car il s'est toujours montré de la plus complète indifférence, mais uniquement l'amour des douze beaux sous que je lui avais promis par jour pour mon logement et ma nourriture. Je m'installai donc chez lui, en compagnie des puces, des moustiques et des ... poux, car jamais je n'en ai vu une plus riche collection que chez ce brave homme là... Une moustiquaire serait ici un meuble de première nécessité... J'ai beau me cacher la tête au fond d'une caisse, m'envelopper de tout ce que j'ai de disponible en fait de vêtements et de couvertures, je ne puis réussir à me protéger contre les invasions de ces terribles insectes qui ont ici des proportions extraordinaires, car c'est un dicton populaire que « les moustiques du Bungo sont une des merveilles du Japon ». De tout ce que j'ai à souffrir ici, c'est la seule chose à laquelle je ne puisse encore m'habituer. On serait si heureux d'avoir une nuit tranquille après des journées passées souvent à escalader les montagnes.

« Mais j'oublie que nous sommes à Ichimanda. C'est précisément l'époque des grands travaux des champs, le temps où l'on récolte le blé et prépare les rizières. Or nos hôteliers d'occasion sont laboureurs de leur métier. Le matin donc, après avoir absorbé un chaudron plein d'une espèce de vermicelle, bouilli en compagnie de feuilles de choux et des plus fines herbes de la montagne, toute la maison, y compris le bœuf et le cheval, part pour les champs et personne ne s'occupe plus de nous. Il faut dire à la décharge de nos hôtes, que le payen qui était venu s'entendre avec moi à Oïta pour l'affaire de l'hôtellerie était arrivé juste un jour de jeûne et m'avait fait là-bas la réputation de ne manger qu'une fois par jour... Le jeûne était devenu à notre insu une condition *sine quà non*. Nous voilà donc, mon catéchiste Kurozaki et moi, condamnés à trois semaines de carême forcé. J'ai eu plus d'une fois la pensée d'aller

moi-même m'installer aux fourneaux et de laisser nos gens ramasser leur blé et planter leur riz en paix, mais au milieu des payens, je ne pouvais me permettre une telle licence : la dignité est plus précieuse que la vie, et ici il vaut mieux se laisser mourir de faim que de perdre son prestige en s'abaissant à des occupations qui ne sont ni de son sexe ni de sa condition. D'ailleurs prenons patience ; nous n'avons à attendre que jusque vers deux heures de l'après-midi. C'est en effet alors, que chaque jour la femme du logis, qui n'a ni montre ni cadran solaire, quitte son ouvrage pour venir voir si nous sommes encore vivants. Elle commence toujours par faire, selon les règles de la politesse japonaise, ses trois prosternations sur la natte, en nous demandant comment nous allons ce matin, se confond en excuses, sans contrition aucune, de nous avoir fait attendre si longtemps et nous affirme que nous allons être servis à la minute : ceci veut dire qu'il n'y en a plus guère que pour une heure, car c'est alors qu'on allume le feu et qu'on commence à faire chauffer l'eau pour cuire le riz. Le soir, c'est également vers dix heures et demie que nous prenons notre second repas de la journée. Ici, comme dans la cavalerie, les bêtes passent avant les hommes, et avant de songer à notre pitance, il faut préparer celle des bœufs, du cheval, sans compter les cinq chèvres qui, affamées du matin au soir, nous rompent la tête dans un coin de la maison. D'ailleurs on peut bien souper à dix heures et demie du soir, quand on a déjeuné à deux heures de l'après-midi. Ce n'est pas une affaire, mais cela brouille toutes mes idées de régularité, moi qui étais habitué, comme le héron du bon La Fontaine

> A vivre de régime et manger à mes heures !...

« Et dire que ces deux grands repas pour lesquels

nous donnons tant de tracas à nos hôtes se composent invariablement d'un bol de riz et d'une poignée de racines de bambous cuites dans l'eau bouillante, sans autre espèce d'assaisonnement qu'un ancien goût de poisson salé, qui depuis des années, peut-être des siècles, semble s'être incrusté dans le couvercle en bois de la marmite de famille. C'est d'ailleurs à part ces petits détails un mets fort succulent. En y ajoutant une petite pointe de vinaigre et en prenant une paire de lunettes vertes, on croirait vraiment manger des asperges... Ici, les racines de bambous croissent partout, sur les bords des chemins, des rizières, dans les montagnes, et pour un sou et demi, vous en avez tout un fagot, la charge d'un homme ; raison majeure pour laquelle, après avoir crié contre les racines en question, une fois de retour à Oïta, je me permettrai de m'en passer la fantaisie tous les jours jusqu'aux dernières limites de la saison.

« Après ces quelques détails, venons aux choses sérieuses. Les bonzes me poursuivent partout et j'ai au moins la consolation (triste consolation) de pouvoir dire que, s'ils me font des misères, je leur donne, moi aussi, assez de soucis et de fil à retordre. Le soir ils ne se couchent certainement pas aussi tranquilles que moi. Cependant ce ne sont pas mes lauriers qui doivent les empêcher de dormir, car jusqu'ici, du moins en apparence, mes efforts n'ont pas été couronnés de bien grands succès.

« A peine avais-je mis le pied dans le village d'Ichimanda, le 30 mai, à dix heures du soir, par une nuit des plus noires et une pluie torrentielle, que la bonzerie qui dessert la contrée, située à plus d'une lieue de là, avait connaissance de mon arrivée et préparait déjà une lettre pastorale pour prémunir son troupeau contre le danger qui venait le menacer. La lettre fut portée de

maison en maison dès l'aube du lendemain, lue aux membres de chaque famille réunis, et enrichie chaque fois de force commentaires par le porteur lui-même. Elle vint aussi à son tour et à son heure dans l'hôtellerie où j'avais pris logement. Votre nom, Monseigneur, *Nagasaki no Bernardo episcopo*, se trouve à côté du mien... C'est le fameux Mekata (1) qui vous a rendu ici populaire, et dans une de ses conférences publiques il vous a même fait cardinal : « Voici, dit-il, la hiérarchie de l'Eglise catholique. Il y a d'abord à Rome le Pape qui n'aspire à rien moins qu'à devenir le roi universel et à réunir sur sa tête les couronnes de tous les empires. C'est le despotisme en personne qui ne peut souffrir ni d'égal ni de concurrent. Après le Pape viennent les *cardinalès* (sic). Les cardinalès, partout où ils sont, travaillent évidemment pour leur maître et ne sont que des voleurs de royaumes. Ils s'en vont à l'étranger, propagent la religion sous prétexte de sauver les âmes, et quand ils se sont fait un certain nombre de partisans appellent les armées de leur pays. Vous n'avez qu'à ouvrir l'histoire. C'est ainsi que l'Angleterre a conquis les Indes, que la France a mis la main sur une partie de la Cochinchine et cherche aujourd'hui à s'emparer du Tonkin (2). L'*episcopo Bernardo*, en résidence à Nagasaki, appartient à ce *kumi* (compagnie) des cardinalès qui veulent tout soumettre au Pape. Quant aux *kyoshi*, simples missionnaires, ce ne sont que de très humbles serviteurs, qui n'ayant pas d'autres moyens de subsistance, obéissent à l'episcopo Bernardo, comme un troupeau de moutons obéit à la voix de celui qui le nourrit, etc..... » Et bien d'autres choses semblables,

(1) Ce Mekata était un ex-catéchiste protestant, qui s'était mis au service des bonzes pour faire pièce aux missionnaires catholiques.
(2) C'était juste au moment où la guerre venait d'être déclarée.

qui prouvent combien nos jeunes Japonais sont forts en histoire et en hiérarchie ecclésiastique.

« Pour en revenir à la lettre en question, c'est la cinquantième ou soixantième édition de ce que les bonzes ont déjà écrit ou dit ailleurs. Non seulement c'est un tissu de calomnies, mais encore de prophéties menaçantes où l'on voue à la colère des dieux protecteurs du Japon tous ceux qui oseront m'approcher.

« C'est moi, dit-on, qui suis la cause de la pluie, qui depuis quinze jours ne cesse de tomber et fait pourrir les blés, du tonnerre qui gronde, paraît-il, plus souvent qu'à l'ordinaire et qui met le feu à une ferme à plus de deux lieues pourtant de l'endroit où je suis, des inondations, qui à la suite des pluies se répandent dans les campagnes et endommagent les moissons, etc. etc. Et ces calamités ne sont que le prélude de plus grandes encore, car depuis que je suis ici des bandes de corbeaux passent souvent la nuit au-dessus du village en poussant des croassements lugubres, ce qui est pour les payens du plus mauvais augure.

« A ces mensonges écrits s'ajoutent ceux qu'on n'ose pas écrire, probablement parce qu'ils paraissent trop absurdes, mais qu'on propage de vive voix et que la crédulité de nos campagnards leur fait avaler comme de l'eau claire. En voici des échantillons : les feuilles des arbres, entre mes mains, se changent en papier-monnaie, qui une fois livré à la circulation reprend sa première forme, de sorte que le commerçant qui le soir, après avoir fait son bilan de la journée, a précieusement enfermé ses billets de banque dans son coffre-fort, est exposé un jour ou l'autre, en l'ouvrant, à ne trouver qu'une poignée de feuilles de chêne ou d'un arbre semblable. Jugez ! Quel danger pour le commerce en général et quel désappointement pour ledit marchand en particulier ! Aussi, c'est toujours avec

une crainte et une hésitation mal dissimulée qu'on accepte mes *satsu* (papier-monnaie) partout où je les présente, et encore faut-il qu'ils ne soient pas de trop grosse valeur. Un jour, en voyage, dans une auberge du bord de la route, on a préféré nous faire cadeau du bol de riz que nous avions mangé, mon catéchiste et moi, plutôt que de me changer un billet de un yen (cinq francs). Mon regard jette des sorts et malheur à celui qui m'aura rencontré sur son chemin dans mes moments de mauvaise humeur : il est exposé à voir, un certain jour, son corps tomber en poussière, comme s'il avait été frappé de la foudre.... Dans tel village, une femme est morte subitement quelques jours après mon passage devant sa maison. Le fait est-il vrai ? Je n'en réponds pas le moins du monde. Ma seule volonté suffit pour empoisonner l'eau des puits à sa source, et me défaire de mes ennemis à distance. Il n'y a pas jusqu'au parapluie, dont je me sers pour me préserver du soleil, qui ne participe lui-même à mon pouvoir magique et ne me devienne un véhicule pour me transporter dans les airs à ma guise.... Il est cependant loin d'être de premier choix ce vieux serviteur, ombrelle et parapluie suivant les circonstances, crasseux, rapiécé, qui n'aspire plus qu'à sa retraite, car voilà huit ans bien sonnés qu'il me suit dans toutes mes courses. Il a fait avec moi les campagnes d'Urakami, l'expédition des Goto, le stage du séminaire et le voilà maintenant au Bungo. Il ne se doute certainement pas de la haute réputation qu'on lui fait sur ses vieux jours dans ce pays-ci.... Quelle chance, tout de même, si tranquillement assis sur une baleine de ce bienheureux parapluie, je pouvais d'un seul bond et sans plus de fatigues passer les trente lieues de montagne ou cinquante lieues de mer que, de Chikugo, il me reste encore à traverser pour arriver à Nagasaki !...

« Je n'en finirais pas, Monseigneur, si je voulais vous rapporter tous les bruits qui courent sur mon compte. Aussi, les gens de la campagne, qui n'ont vu que mon portrait fait pas les bonzes, ont-ils de ma personne les idées les plus bizarres. Et si quelqu'un, plus audacieux que les autres, au lieu de fuir au moment où je passe, a le courage de s'accroupir au coin de son champ et de me regarder à travers les éclaircies de la haie, il est tout étonné de voir que je n'ai pas les deux yeux du même côté de la figure, ni les jambes placées sur le sommet de la tête... Ces idées tombent nécessairement peu à peu dans les endroits où je puis aller et me montrer, mais ce qui ne tombe pas, c'est la frayeur et la répulsion qu'on éprouve pour la nouvelle religion que j'apporte. Et dire qu'il y a trois cents ans le Bungo tout entier était chrétien !...

« Telles étaient les idées, les dispositions des gens d'Ichimanda, lorsque j'arrivai au milieu d'eux. Cependant, parmi cette population haineuse et hostile, je trouvai quelques figures amies. Il y avait là des âmes que le Bon Dieu semblait s'être choisies, et c'était surtout pour elles que je venais. Leur instruction avait été commencée par un pauvre laboureur, Pierre, le baptisé du mois de mars, qui de retour chez lui se mit à faire l'apôtre et parvint ainsi à amener quelques familles des environs, en tout une douzaine de personnes qui désiraient le baptême. Je n'étais point pour elles un être mystérieux, moitié homme, moitié démon : je n'étais même pas un inconnu, mais l'envoyé du Seigneur qu'elles attendaient avec impatience et qui devait enfanter leurs âmes à une nouvelle vie. Aussi je fus reçu comme un père l'est au milieu de ses enfants. J'étais accompagné de mon catéchiste Kurozaki Shinju, et tous les deux nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre. Je fus bien consolé en voyant l'ardeur avec laquelle, malgré les fatigues

de la journée, car c'était l'époque des grands travaux des champs, ces pauvres gens venaient chaque soir entendre l'explication des vérités de notre sainte religion. Le catéchisme commençait aussitôt notre souper achevé, c'est-à-dire, d'après le réglement de notre hôtellerie, entre dix heures et demie et onze heures, et se terminait toujours après minuit par la récitation en commun de la prière du soir qui, vous le voyez, aurait pu être celle du matin. Inutile de vous dire, Monseigneur, les tracasseries et les misères auxquelles mes nouveaux catéchumènes furent en butte. Sachant déjà d'ailleurs que le disciple n'est pas au-dessus du maître, ils étaient résignés à tout. Il n'y avait qu'une chose qu'ils ne pouvaient se décider à accepter, c'était qu'on leur jetàt à la face l'injure du *christans*. La doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ leur paraissait trop belle, sa morale trop sainte, pour que, malgré ce qu'en disaient les bonzes, ils pussent la confondre avec ce tissu de crimes et de magie qu'on leur rapportait de l'ancien temps, et ils avaient fini par se persuader que la religion du *Ten-Shu* n'était certainement pas cette religion que Saint François-Xavier avait autrefois prêchée à leurs pères. Malgré leurs bonnes dispositions et leur ardeur à s'instruire, ils étaient capables de tout abandonner le jour où ils auraient su positivement qu'ils allaient appartenir à la secte des anciens *christans*, tant ce nom souillé par les calomnies des bonzes réveille de haine et de répugnance dans la crédulité populaire. Dans le principe, moi-même, je ménageai leur faiblesse et j'évitai avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu les éclairer trop vite là-dessus. Ils avaient besoin d'être préparés à recevoir cette dure vérité.

« Enfin le temps était venu et je ne pouvais pas les laisser plus longtemps dans leur illusion. Ce fut un moment bien solennel, que celui où un beau dimanche

soir, en commençant mon catéchisme sur le premier commandement de Dieu, je déclarai à mes catéchumènes que la religion qu'ils allaient embrasser en recevant le baptême était bien cette religion d'il y a trois cents ans, tant calomniée, et que le Dieu qu'ils devaient adorer était bien ce même Jésus-Christ, que sous le nom de *Gedobotoke* (1) ils avaient foulé aux pieds de père en fils pendant trois siècles. Cette déclaration fut comme un coup de foudre. Les questions et réflexions enjouées qui avaient coutume d'égayer les instructions cessèrent ; toutes les têtes tombèrent consternées sur la natte. et dans les longs soupirs qui s'échappaient de la poitrine de ces pauvres gens on devinait la lutte terrible qui devait se livrer au fond de leur cœur. Je fus le seul à parler, et souvent ma voix, à moi aussi, trahissait l'émotion de mon âme. Ce soir devait peut-être voir s'évanouir d'un seul coup toutes les espérances que j'avais nourries... Quand, à la fin de la séance, je leur demandai s'ils voulaient maintenant reculer devant les calomnies des bonzes et s'ils n'auraient pas le courage de faire pour un instant à ce Dieu, qui les avait tant aimés et qui était mort pour eux, le sacrifice de leur réputation, tous répondirent par une magnifique profession de foi. « Non seulement de notre réputation mais de nos biens, de notre vie !... Puisqu'il faut nous appeler *christans* nous nous appellerons *christans*, et loin de rougir de ce nom nous nous en ferons gloire. » Je leur promis le baptême pour le mercredi suivant. Il fut décidé que, dès le soir même, en rentrant chez soi chacun jetterait ses kami et hotoke. Le lendemain, en effet, tout avait disparu...

« Cette nouvelle mit tout le village en révolution. Les tracasseries prirent une nouvelle tournure et

1) L'infame hotoke, le Dieu infâme.

devinrent une véritable persécution. Le maire et le médecin, les deux gros bonnets du village, soudoyés par les bonzes, s'étaient mis dès le commencement à la tête du mouvement ; le maire surtout, aidé de son adjoint, déployait une ardeur digne d'une meilleure cause. En apprenant, qu'au lieu de reculer nos catéchumènes ont jeté leurs kami et se préparent à recevoir le baptême, sa colère ne connaît plus de bornes. Oubliant qu'il allait non seulement contre le droit des gens,mais encore contre les lois de son pays, qui posent le maire dans son village, non comme un juge, mais comme un pacificateur. il convoque officiellement les chefs de famille à la mairie, installe un tribunal, comme l'aurait fait un gouverneur romain du temps de Néron ou de Dioclétien, fait comparaître nos gens et les somme d'apostasier, sinon leurs biens confisqués sur le champ passent aux mains de leurs créanciers et tout le village rompt avec eux. Défense de puiser de l'eau, de couper du bois dans la montagne, d'avoir communication avec qui que ce soit, etc., etc. Le maire s'imaginait qu'en présence de telles menaces, nos gens allaient s'empresser de faire leur soumission. Personne d'entre eux ne parut ni épouvanté ni ému, pas plus les femmes que les hommes, et tous confessèrent généreusement que, bien qu'ils n'eussent pas encore reçu le baptême, ils étaient déjà chrétiens de cœur ; que, dût-on leur séparer la tête des épaules, on ne parviendrait pas à les faire changer...

« Nos catéchumènes avaient leurs réunions à eux. réunions saintes où ils s'exhortaient les uns les autres à conserver précieusement dans leur cœur ce don de la Foi que le Bon Dieu leur avait fait et que le démon voulait leur ravir. Citons, entre autres, cette fameuse séance où le patriarche de la bande prit la parole devant la petite communauté assemblée. « Puisque, dit-il, nos

parents et nos amis nous rejettent, formons une nouvelle famille.... Persécutés pour la même cause, réunissons nos efforts pour nous soutenir les uns les autres... N'avons tous qu'un cœur et qu'une âme... Raffermissons notre courage par un engagement mutuel, et, puisqu'on veut nous forcer à renier Jésus-Christ, jurons ici de lui rester fidèles et d'être prêts à tous les sacrifices plutôt que de l'abandonner. » La formule du serment fut rédigée séance tenante et fit le tour de l'assemblée ; les hommes y apposèrent leur sceau, les femmes se piquèrent le doigt avec la pointe d'une aiguille et signèrent de leur sang. Celui qui tenait ce langage sublime et parlait sans s'en douter, comme le faisaient autrefois les martyrs devant les boureaux et les persécuteurs, était un beau veillard de soixante-deux ans, que j'avais déjà vu plusieurs fois dans mes précédents voyages. Le Bon Dieu lui avait fait cette grâce que toute sa maison avait cru avec lui. Sa femme, sa fille et son gendre étaient des plus ardents à s'instruire. Ils reçurent tous les quatre le baptême le même jour, et en souvenir de la Sainte-Famille de Nazareth j'appelai le veillard Joachim et sa femme Anne ; la fille prit le nom de Marie et son époux celui de Joseph. Vous le voyez, tout n'est pas tristesse et affliction : des joies viennent parfois s'épanouir comme la fleur au milieu des épines, et si le cœur a ses moments d'angoisses, il a aussi ses consolations, douces, toutes célestes, qui lui font oublier des journées et des semaines d'épreuves....

« Ma famille chrétienne d'Ichimanda, qui jusque-là ne comptait qu'un seul individu, se compose maintenant de treize personnes... Quand on voit de près tout ce que ces pauvres gens ont à surmonter pour se faire chrétiens, quand on est témoin de ces tracasseries journalières, qui les poursuivent jusqu'au sein même de la famille, et le confident de ces luttes terribles qui se li-

vrent au fond de leur âme..., on ne peut s'empêcher, tout en admirant la puissance de la grâce divine, d'éprouver pour ces âmes un immense sentiment de commisération... Ce sont bien là les fils enfantés dans la douleur et les larmes, et pour lesquels on a malgré soi un attachement tout spécial! On sent le besoin de souffrir avec eux et au milieu d'eux !..

« Quand je quittai ma nouvelle famille d'Ichimanda, samedi 16 juin, je ne pus m'empêcher de céder à ses instances et de lui promettre de revenir au milieu d'elle le plus tôt possible.

« Le P. Fukahori m'accompagna à Oïta. En route, dès le lever du jour nous avalâmes d'un seul trait, par un soleil de plomb, nos douze lieues de montagnes et le soir nous arrivâmes à notre résidence d'Horikamamachi... Le P. Fukahori m'est du plus puissant secours dans mon travail. Il partage avec moi bien des peines, sans avoir encore à partager beaucoup de consolations. Depuis mon retour d'Ichimanda, il est en train de fureter dans les livres anciens et nouveaux de règlements japonais, de s'aboucher avec les avocats et les juges de la ville pour voir s'il n'y aurait pas moyen de faire rendre justice à nos chrétiens persécutés. »

A quelque temps de là, le 1er août, M. Fraineau écrivait encore à Mgr Petitjean.

« Comme je vous l'avais annoncé, je me disposais à faire une tournée à Ichimanda pour consoler un peu mes chrétiens éprouvés par tant de misères, et leur dire un dernier adieu avant de quitter le Bungo. Le 30 juillet, j'avais déjà préparé mon sac de voyage et chaussé mes escarpins de paille, quand tout à coup, à huit heures du matin, m'arriva mon catéchiste Shinju, que j'avais laissé à Ichimanda. Parti la veille au soir, il avait marché toute la nuit. Il faut dire que, par la chaleur qu'il fait ici, les voyages en plein jour sont devenus

fort pénibles... J'ajournai donc mon départ ; la matinée se passa à déguster la tasse de thé traditionnelle et à écouter les nouvelles... Nos chrétiens n'ont rien perdu de leur première ferveur : toujours aussi ardents à assister au catéchisme, à la prière du soir et au chapelet du dimanche, ils continuent à servir Dieu dans les sacrifices et les tribulations. Les menaces qu'on leur avait faites ont été mises à exécution, et l'un deux, François, a été complètement dépouillé de tout ce qu'il possédait. Ses titres de propriété ont été enlevés, et ses champs distribués à des gens du village, probablement ses créanciers, qui les cultivent pour leur compte. François, chassé de sa maison, sans abri, sans ressources, est réduit à implorer la charité des autres chrétiens et à manger tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Cette dernière affaire qui, même devant le code japonais, n'est ni plus ni moins qu'un vol manifeste, m'a décidé à faire appel à la justice. Que d'écritures et de formalités il faut, même pour accuser quelqu'un qui vous a mis à la porte de chez vous !... C'est vraiment à décourager !... Heureuseusement que le Père Fukahori est initié au maniement des affaires de tribunaux : il a fini par dresser toutes les pièces nécessaires, par réunir tous les seings et contre-seings exigés par la loi, et a porté sa plainte au saiban-sho (tribunal) d'Oïta... A moins que les bonzes n'aient aussi acheté les juges, la décision ne peut manquer d'être en notre faveur... Dieu fasse que nos chrétiens, défendus et protégés par le code lui-même, puissent enfin relever un peu la tête !...

« En dehors des douze privilégiés qui ont reçu le baptême, il y en a quelques-uns que j'ai laissés en arrière pour différentes raisons, entre autres deux familles alliées, comptant chacune cinq personnes et dont les habitations sont attenantes l'une à l'autre, au milieu

d'un magnifique bosquet de bambous... Depuis mon départ, acceptant généreusement l'épreuve à laquelle je les soumettais, les hommes et les femmes redoublaient d'ardeur ; c'était à qui apprendrait le plus vite ses prières, à qui les crierait le plus fort en les récitant matin et soir. Mais voilà qu'un beau jour un individu, dont le métier est de polir les miroirs, arriva de Nagasaki et s'installa chez nos catéchumènes, qui avaient d'ailleurs de l'ouvrage à lui donner. Il leur débita toute espèce d'absurdités sur notre compte : « A Nagasaki, dit-il, c'est un fait connu. Aussitôt qu'il y a un malade quelque part, le *kyoshi* (maître de doctrine) vient, s'accroupit près de lui, et lui suce le sang ou lui enfonce un clou dans la tête... » C'est probablement une allusion au sacrement de l'extrême-onction et surtout à la confession qui le précède... Ces détails peu rassurants, donnés par un homme qui se piquait de connaître à fond les chrétiens, puisqu'il venait d'un pays où il y en avait plus de 20.000, jetèrent radicalement l'épouvante dans le cœur de nos gens, et je crains bien qu'ils ne finissent par renoncer au baptême... Kurozaki Shinju est allé chez eux plusieurs fois depuis cette affaire... Les femmes et les enfants n'ont pas paru, et les hommes par leurs manières gênées ont assez montré que nos visites ne leur faisaient plus le même plaisir...

« Et notre hôtelier !... A force d'écouter ou plutôt d'entendre malgré lui, à travers les *shoji* (fenêtre en papier) les explications que nous donnions aux visiteurs, il avait fini par se rapprocher un peu... Sa petite fille de huit ans apprenait les prières, et lui prétendait qu'une fois délivré des travaux des champs, il se mettrait à étudier la Religion. Dans ces derniers temps, il devint l'ami de mon catéchiste Kurozaki, écouta les instructions, et n'ayant pas la force de tout jeter d'un coup, il commença

par décrocher certaines images, les plus grotesques, qui se trouvaient sur son *kamidana* (niche dans laquelle on place les tablettes des ancêtres et des kami) : c'est ainsi que disparurent deux *kitsuné* (renards) et une demi-douzaine de petits dieux grimaçants et ventrus. Le kamidana lui-même fut transporté dans un coin et perdit la place d'honneur, qu'il avait occupée jusque-là dans la chambre que nous habitions. On aurait dit que notre homme voulait essayer ses propres forces et voir un peu la figure qu'allaient faire les kami japonais en se voyant traiter ainsi. Deux jours après, au milieu de la nuit, un magnifique cheval qu'il avait payé 35 yen, (environ 175 francs de notre monnaie), fut pris d'une maladie inconnue et mourut au bout de quelques heures... Il n'en fallut pas davantage... Notre hôte crédule vit là un châtiment des dieux.. Dès le lendemain le kamidana fut reporté à sa première place.. Un kannushi, prêtre shintoïste, fut appelé pour apaiser la colère céleste par ses prières et ses sacrifices, et les kitsune et les dieux au gros ventre regrimpèrent triomphants sur leurs étagères. Ce n'est pas seulement la colère des dieux qui poursuit notre pauvre hôtelier, mais encore la fureur du village. On menace de le traiter tout comme les autres chrétiens, s'il continue à nous recevoir chez lui. D'un autre côté, nos douze beaux sous, qui trente fois répétés lui donnent à la fin du mois 4 yen (20 francs) par tête gagnés presque sans dépense, le tentent joliment !.. Cependant il est probable que l'amour-propre sera plus fort que l'amour du gain et que nous serons obligés d'aller porter nos pénates ailleurs. »

Dans la même lettre M. Fraineau rapporte un beau trait de la part de ses néophytes persécutés.

« Dépouillés de tout, dit-il, réduits eux-mêmes à la dernière misère, ils trouvent encore le moyen de venir en aide aux infirmes, qui vont mendier leur vie de vil-

lage en village. C'est ainsi que dernièrement ils ont recueilli une pauvre femme chassée de chez elle, à cause d'une espèce de lèpre qui était venue lui ronger la tête. N'ayant pas d'autre ressource que de mendier, la pauvresse s'était mise depuis six à sept mois à parcourir le Bungo et les provinces environnantes... Enfin, la Divine Providence, peut-être pour éprouver la charité de nos gens et sauver l'âme de cette malheureuse, l'amena dans le village d'Ichimanda. Les payens la repoussèrent et lui fermèrent leurs portes. Mais nos chrétiens sentirent leur cœur ému de compassion : sous cette enveloppe rebutante, ils avaient vu une âme créée comme la leur à l'image de Dieu. Leur parti fut pris sur le champ, et la pauvre infirme fut adoptée. C'est le forgeron Joachim qui la loge, c'est lui aussi qui est sensé la nourrir, mais chacun veut avoir sa part de cette bonne œuvre et se fait un plaisir de retrancher un peu de sa nourriture pour la porter à la pauvre lépreuse. Cette femme est âgée de quarante ans, et appartient à une famille de *shizoku* (nobles) du Bizen. Mariée autrefois à un commerçant d'Osaka, elle a vécu longtemps dans le luxe et les plaisirs. Après la mort de son mari, elle vendit sa boutique pour payer les dettes et retourna à la maison paternelle. C'est là qu'elle sentit les premières atteintes de sa maladie. Devenue un objet d'horreur pour ses propres parents, son frère qui avait pris la succession du père la séquestra du reste de la famille et l'enferma dans une espèce de grande cage, où elle ne voyait d'autre personne que la petite domestique qui lui portait sa nourriture trois fois par jour. Après deux ans de cette affreuse réclusion, la vie lui étant devenue insupportable, elle résolut d'en finir avec elle. Une nuit elle s'échappa de sa prison et partit pour aller se jeter à la rivière. C'était au mois de janvier. Réflexion faite, l'eau lui parut froide et le moment mal choisi pour se

noyer : elle préféra attendre l'été suivant. Elle se rendit à la bonzerie voisine et reçut le costume et les insignes de pèlerin, qui lui donnaient le droit d'être hébergée dans tous les temples et chez tous les croyants de la même secte. Elle fit ainsi le tour du Bungo, marmottant tout le long de la route des prières à Bouddha. A chaque pagode où elle s'arrêtait, on lui donnait une tablette en témoignage de son passage et l'assurance que le dieu du pays avait été touché de ses supplications et lui accorderait sa guérison. Elle avait toute une collection de ces tablettes, qu'elle traînait avec elle dans toutes ses courses, et qu'elle vénérait comme de vraies reliques. Elle les jeta elle-même au feu à la fin de la première instruction qui lui fut faite par le forgeron et sa femme... Depuis ce temps, elle vit chez ces braves gens, traitée non pas comme une étrangère, mais comme la fille de la maison. Bien que l'eau soit devenue passablement chaude, elle n'a plus la moindre envie d'aller se noyer. Espérons que la lèpre, qui lui a valu les disgrâces de sa famille et a failli lui faire perdre la vie du corps, lui vaudra l'amitié de Dieu et lui fera trouver la vie de l'âme. »

A Oïta, capitale du Bungo, où M. Fraineau résidait habituellement, il avait aussi une petite communauté chrétienne.

« Les calomnies des bonzes, disait-il, vont toujours leur train variant selon les circonstances. Autrefois j'étais la cause des déluges et des inondations ; actuellement je suis la cause de la sécheresse... On m'a vu plusieurs fois par mes incantations et mes maléfices chasser les nuages qui apportaient de l'eau. Il y a plus d'un mois, en effet, que la pluie n'est pas tombée. Aussi, à Oïta et dans tous les environs, ce ne sont que processions tapageuses. Chaque soir, c'est devant ma maison une sérénade continuelle, l'assortiment le plus agaçant de cloches,

flûtes, tambours, avec accompagnement de fonds de casseroles, vieilles boites de pétrole défoncées, etc. »

Au milieu de tout ce tapage infernal, le missionnaire faisait faire tranquillement la première communion à deux de ses chrétiens, dans ce qu'il appelait sa chapelle.

« Ma nouvelle chapelle, disait-il, c'est uniquement le grenier de ma maison bien pauvre, bien misérable, où un homme de taille ordinaire a peine à se tenir debout. Que le Bon Dieu me pardonne de le loger si mal ! C'est cependant le seul endroit que je puisse lui donner, à lui qui n'aime pas le bruit... *Non in commotione Dominus*.... Un treillis de bambous recouvert de papier cache les tuiles et forme une espèce de voûte où, suivant les accidents de terrain, je veux dire du toit, le plein cintre et le byzantin se marient gracieusement avec la renaissance et le flamboyant. Un archéologue, qui tiendrait à ses principes classiques, aurait quelque peine à analyser et à déterminer le style de mon chef-d'œuvre... Il ne manque pas pourtant d'une certaine élégance et je suis sûr que comme moi vous lui trouveriez des charmes, si vous pouviez voir avec quel art le plafond et les murs sont parsemés de grosses étoiles bleues qui se balancent doucement non pas à la voûte du firmament, mais au milieu d'énormes vagues furieuses... Le tout est de création et de goût japonais. C'est un de mes chrétiens, ex-apprenti peintre, qui s'est chargé des décors, et, ne trouvant pas le moyen de mieux faire, je l'ai laissé aux inspirations de son talent.... L'autel n'est ni en marbre, ni en pierre, je ne sais même pas si l'on peut dire qu'il est en bois, puisque à part la planche qui en fait la table et les colonnes qui la soutiennent, le devant et les bas-côtés sont formés par des *shoji* (treillis de papier...) Malgré ce dénûment, Notre-Seigneur daigne chaque matin descendre au milieu de nous et nous for-

tifier de sa divine présence. Je sais bien que le Bon Dieu n'a pas besoin de ma compagnie, mais comme j'ai besoin de la sienne je me suis permis de prendre un coin de la chapelle et de m'y bâtir un petit réduit de trois nattes, séparé de l'autel par une simple cloison de planches. C'est là que j'ai installé ma table de travail, et que je me retire pour passer les quelques instants de liberté, que les visiteurs me laissent chaque jour.... »

Tels furent les débuts des districts d'Amakusa, de Chikugo et du Bungo, qui vinrent s'ajouter pendant les dernières années de la vie de Mgr Petitjean, à ceux de Nagasaki, des îles situées à l'entrée de ce port, d'Urakami, de Sotome, de Hirado et des Goto.

Pendant ce temps dans la partie nord du vicariat, le Catholicisme avait gagné peu à peu du terrain. A côté des chrétientés d'Osaka et de Kobé commençaient à se former celles de Kyoto, d'Isé, d'Okayama, de Hiroshima et de Tosa. En ces divers lieux, la lutte engagée par les Protestants contre le Bouddhisme dans des conférences publiques, et la rage avec laquelle les bonzes s'efforcèrent de répondre à leurs attaques, eurent pour résultat de tourner tous les esprits vers les questions religieuses. Et il n'y eût bientôt plus une petite bourgade où l'on ne s'occupât du Christianisme. Les missionnaires catholiques en profitèrent pour faire connaître la vraie Foi, confiants que tôt ou tard le dernier mot serait à la vérité.

A Osaka, M. Cousin baptisa 75 adultes en 1881. Malgré les menées des bonzes, les baptisés des années précédentes demeuraient bien fidèles.

Une dizaine de familles habitant des quartiers assez éloignés les uns des autres avaient formé ce qu'elles appelaient : la compagnie du rosaire. Chaque jeudi, les associés se réunissaient tantôt chez l'une tantôt chez l'autre de ces familles, pour réciter le chapelet en commun.

Dans une chrétienté nouvelle, qui s'était formée dans le voisinage d'Osaka, à Kishiwada, un vieillard vénérable appartenant à une des premières familles de ce pays avait eu la douleur de voir son fils donner du scandale et rester ensuite sourd à ses remontrances et insensible à ses larmes. Ne sachant que faire pour réparer lui-même ce mauvais exemple, il prit le parti de quitter son foyer et vint s'installer à la mission, afin de pouvoir passer ses journées à l'église en prière. Cet acte de foi fut récompensé et le fils prévaricateur ne tarda pas à se repentir.

A quelques lieues plus loin du côté du Kishu, dans un village appelé Yoshimi, un chef de famille récemment baptisé eût à subir, dès que son baptême fut connu, les vexations de toute la population : les bonzes, le maire, tout le monde s'en mêla. Cet homme était à la tête d'une petite filature de coton et occupait une quinzaine d'ouvrières. Celles-ci, par suite des reproches qu'elles recevaient de tous côtés, le quittèrent les unes après les les autres et le travail cessa. Que faire ? Il prit le parti de n'opposer à ses persécuteurs que la patience et la prière. Ces seules armes suffirent pour vaincre les préventions et le mauvais vouloir de ses adversaires. Les ouvrières ne tardèrent pas à rentrer et depuis lors le courageux néophyte ne fut plus inquiété.

A Kobé, vers la même époque, de 1880 à 1884, les habitants absorbés par leur commerce de plus en plus important avec les étrangers paraissaient devenir indifférents aux choses religieuses. Aussi cette chrétienté, malgré les efforts des missionnaires et le dévoûment des religieuses, fit-elle assez peu de progrès.

Les difficultés, pour être d'un autre ordre, étaient encore bien plus grandes à Kyoto. C'est seulement en 1879 qu'un missionnaire, M. Villion, parvint à pénétrer à titre de professeur et avec une autorisation du gouvernement

dans cette métropole du Bouddhisme. Bientôt (en 1881) les protestants attaquèrent si violemment de leur côté la doctrine des bonzes, que des troubles s'en suivirent. M. Villion confondu avec ces prédicants eût à en subir les conséquences. Personne ne voulant plus le loger, il se vit un moment sur le point de n'avoir pas même où passer la nuit. Bien résolu toutefois à ne pas abandonner la place, il fit tant, qu'à la fin il s'établit dans une maison à lui et y disposa un petit oratoire, nonobstant l'opposition acharnée des bonzes. Il donna des conférences dans les différents quartiers de la ville, et recueillit en 1881 trente-sept premiers baptêmes d'adultes.

L'année suivante, M. Villion jeta les premiers fondements d'une chrétienté dans la province d'Isé. Isé est au Shintoïsme ce que Kyoto est au Bouddhisme. C'est là que s'élèvent les temples les plus fameux de la religion nationale et notamment celui de Daijingu, où l'on adore le soleil, ancètre des Mikado. Chose assez extraordinaire, le code Napoléon fut l'occasion des premières conversions qu'obtint le missionnaire. L'étude de notre législation commençait alors à être en grand honneur au Japon. Il n'eût pas de peine à démontrer à quelques membres de la magistrature, que toute la supériorité de nos lois tenait au Christianisme. Plusieurs se firent chrétiens, et promirent spontanément après leur baptême d'user de leur influence pour propager la religion catholique parmi leurs concitoyens. « Oui, je veux, disait l'un deux nommé Komada, juge au tribunal d'Isé, commenter et expliquer de toutes mes forces ces commandements sacrés, base de toutes lois, qui seuls peuvent régénérer notre pays et faire du Japon un grand empire. » Le juge et plusieurs professeurs convertis en même temps que lui n'étaient pas encore en fonction, lorque les chrétiens d'Urakami avaient été exilés dans leur pays : mais ils avaient assisté à leurs interrogatoires et avaient été

frappés de leurs réponses. « Nous ne pouvions nous expliquer alors, disaient-ils, ce qui pouvait inspirer tant de courage à ces gens sans instruction. Mais aujourd'hui que nous avons reçu nous-mêmes le bienfait de la Foi, nous le comprenons. »

Grâce au zèle du juge Komada et secondé par quelques officiers du tribunal, M. Villion put faire quelques conférences publiques à Isé même, qui était le chef-lieu de la préfecture. Plusieurs centaines de personnes y assistèrent chaque jour. A la suite, le juge fit afficher à la porte de sa maison cette inscription en grand caractères : « *Propagation du Catholicisme. — Qui désire s'instruire vienne ici !* »

M. Villion profita de ces bonnes dispositions pour pénétrer dans Yamada. Cette grande ville située à dix lieues de Tsu possédait le deuxième temple du soleil (1), qui chaque année au mois de mai était visité par des milliers de pèlerins, venant de tous les points de l'empire. Il y obtint un très grand succès. Des affiches avaient par les soins de quelques officiers annoncé de tous côtes une importante conférence. Le soir venu, un auditoire de sept cents personnes remplissait non seulement la plus grande salle de l'hôtel où il était descendu, mais encore toute la rue voisine. M. Villion et le juge Komada qui l'introduisait prirent successivement la parole. Le juge expliqua avec éloquence la sainteté du Décalogue et montra qu'il était la base de la législation de tous les pays civilisés. Beaucoup de personnes demandèrent à s'instruire, et le premier juge de Yamada se fit devant tous remettre dans ce but un livre de doctrine. En 1884, ce poste comptait cent huit convertis.

(1) Ce temple se compose de deux édifices : le Geku et le Naiku temple extérieur et temple intérieur. C'est le plus célèbre après celui de Daijingu.

Tandis que M. Villion implantait la Foi de Jésus-Christ au cœur des plus fortes citadelles du Bouddhisme et du Shintoisme, M. Vasselon et M. Aurientis avaient engagé la lutte dans la partie ouest du Nippon, où la propagande des Protestants et des Russes était très active. Les plus grands obstacles qu'ils rencontraient dans la population étaient le respect humain, la crainte des railleries et des vexations de la part des parents ou des amis payens, et parfois même la peur de voir recommencer les anciennes persécutions.

Dans la province de Bingo, un catéchiste de M. Vasselon ayant découvert cinq ou six familles d'origine chrétienne, il eût la plus grande peine à leur persuader qu'au Japon chacun était laissé libre de pratiquer sa religion. Habitant un pays éloigné des grandes villes, ils vivaient encore sous l'impression des anciens préjugés, et leur maire aussi étranger qu'eux aux choses politiques prétendait qu'il était défendu de se faire chrétien, s'appuyant pour cela sur les anciens édits. Le catéchiste alla trouver cet honnête magistrat de village, et lui demanda de quelle autorité il s'opposait à la conversion de ses administrés, tandis qu'à la capitale et les grandes villes on laissait chacun libre de croire ce qu'il voulait. Le maire fort étonné fit des excuses, alléguant qu'il ignorait le nouvel état de choses, et qu'il croyait les anciens édits toujours en vigueur. Il promit de s'abstenir désormais en ces matières et de rester moins en arrière sur le progrès du siècle.

De 1881 à 1884, M. Vasselon à Okayama obtint en moyenne chaque année trente baptêmes d'adultes. Il s'appliqua avec un soin tout particulier à inculquer à ses premiers néophytes l'instruction religieuse et un esprit solidement chrétien. C'est ainsi qu'il jeta le fondement d'une chrétienté aujourd'hui florissante.

M. Aurientis était à Hiroshima. Là, les bonzes avaient mis à exécution une idée nouvelle. Ils avaient établi dans la ville et dans la province, en vue de s'opposer à la propagation de la Foi, une société fondée sur le modèle de l'Œuvre de la propagation de la Foi elle-même. Les maisons étaient distribuées par dizaines et tout chef de maison devait verser à un collecteur une sapèque par jour pour chacun des membres de sa famille. Avec cet argent les prêtres du Bouddha venaient d'élever un temple magnifique flanqué de deux grands corps de bâtiments, dans lesquels ils avaient la prétention de se former des successeurs savants et zélés, qui empêcheraient la religion chrétienne de pénétrer dans ce pays. Cependant les prédications de M. Aurientis n'avaient pas retenti en vain. En 1883, il fut assez heureux pour administrer le baptême à 13 adultes et recevoir l'abjuration de deux schismatiques russes.

Comme à Hiroshima, dans tout le sud du Nippon, l'évangélisation fut laborieuse. Elle ne le fut pas moins dans le Shikoku, qui échut en 1882 à M. Plessis. Ce missionnaire établit son principal centre à Tosa dans la partie méridionale de cette île. Il y trouva les mêmes préjugés invraisemblables, que M. Fraineau dans le Bungo, et de plus l'opposition des Protestants qui l'y avaient devancé. Un des traits caractéristiques de la population était de s'exhalter facilement, et de se porter vite aux extrêmes. On n'a pas oublié leur insolence vis-à-vis des étrangers, au moment de l'ouverture des ports, et le meurtre de onze matelots français à Sakaï par les samuraï de Tosa. Un peu plus tard, trompés par les apparences, les politiciens de la contrée s'étaient imaginé que la civilisation avancée de l'Europe et de l'Amérique était un bienfait de la Révolution, et que ne firent-ils pas pour renverser au Japon tout l'ancien or-

dre de choses (1)? C'est seulement en 1884, que M. Plessis put enfin, après deux ans d'un ministère stérile, donner à Tosa le baptême à cinq premiers néophytes.

En résumé, si l'on compare l'état du vicariat du Japon méridional en 1884, à ce qu'il était au moment de sa formation en 1877, on obtient le tableau suivant :

	1877	1884
Evêques	2	2
Missionnaires	16	25
Prêtres indigènes	0	3
Catéchistes	166	222
Eglises ou chapelles	27	57
Séminaire	1 (20 élèves)	1 (60 élèves)
Ecoles	6 (275 élèves)	36 (1522 élèves)
Chrétiens	15,387 sur 15,824,201 infidèles	24,656 sur 18,000,000

Le nombre des chrétiens est allé sans cesse en croissant d'année en année.

Il est en 1877 de	15.387
1878	17.380
1879	17.380
1880	20.646
1881	22.068
1882	23.000
1883	24.359
1884	24.656

(1) Le principal chef du parti révolutionnaire nommé Itagaki était originaire de Tosa.

CHAPITRE CINQUIÈME

La formation d'un clergé indigène sans cesse considérée par les nouveaux missionnaires du Japon, comme la plus importante de leurs œuvres. — Soin avec lequel ils recherchent parmi les enfants de chrétiens ceux qui présentent des signes de vocation sacerdotale. — Quelques élèves sont dès le début secrètement instruits dans la salle de l'Immaculée-Conception. — Pour échapper à la persécution dix sont envoyés au collége de Pinang en 1868, et treize à Hong-Kong en 1870. — Dès que la paix est rétablie, trois séminaires sont fondés : à Tokyo, à Osaka et à Nagasaki. — A quelle cause ce dernier séminaire doit de devenir plus florissant que les autres. — Son premier organisateur, M. Renaut. — Heureuses dispositions des jeunes séminaristes japonais : leur piété et leur goût pour l'étude. — En 1881, Mgr Petitjean confère le sous-diaconat et le diaconat à trois théologiens, et en 1882 il les élève au sacerdoce. — Joie de l'Eglise du Japon à cette occasion.

Ce coup d'œil jeté sur les travaux des missionnaires durant cette période d'une dizaine d'années qui suivit la persécution, il nous reste à parler de l'œuvre considérée par la Société des Missions Etrangères comme la plus importante de son apostolat : la formation d'un clergé indigène.

Au lendemain de la découverte des chrétiens et à l'heure même où il ne pouvait avoir avec eux que des relations cachées, Mgr Petitjean s'était entouré, sous le nom de serviteurs, d'un certain nombre de jeunes chrétiens intelligents, dont il avait confié l'instruction à M. Laucaigne. Un peu plus tard nous avons vu M. Cousin réunir en secret quelques élèves dans la salle de l'Immaculée Conception, et là leur enseigner en même

temps que la doctrine chrétienne les éléments de la langue latine. La plupart de ces enfants avaient exprimé l'intention de devenir prêtres un jour. Ces derniers étaient au nombre de dix. En 1868, lorsque s'était levé le vent de la persécution, maître et élèves s'étaient embarqués pour le collège général de la Société des Missions Etrangères à Pinang. En 1870. au plus fort de la tempête, M. Laucaigne fut obligé à son tour d'emmener hors de leur pays les nouvelles recrues qu'il avait faites dans l'intervalle. Il conduisit avec lui treize séminaristes, un lettré japonais chargé de leur enseigner leur langue et cinq ouvriers qui devaient imprimer des livres chrétiens. Il se retira d'abord à Shang-Haï, puis à Hong-Kong, où le préfet apostolique de Canton. Mgr Guillemin, mit une maison à sa disposition. Les épreuves ne manquèrent pas aux exilés dans leur laborieuse retraite. La maladie vint les visiter. M. Laucaigne fut atteint de la fièvre ainsi que tous ses élèves : quatre de ces derniers moururent et les autres ne guérirent que lentement. Leurs études et leur formation se poursuivirent cependant. Et dès que la paix fut rétablie ils revinrent au Japon.

Mgr Petitjean n'avait pas attendu leur retour pour grouper près de lui à Tokyo dans un séminaire un certain nombre d'enfants et de jeunes gens. Dès 1874, un autre séminaire fut construit à Nagasaki. Tant dans cette ville qu'à Tokyo le nombre des élèves s'élevait en tout à soixante-dix. C'est à cette même année, que remonte l'entrée de trois d'entre eux dans la cléricature. Durant les années qui suivirent, le séminaire de Tokyo vit peu à peu diminuer ses élèves et celui de Nagasaki augmenter les siens. En 1882, le premier n'en comptait plus que douze au lieu de trente. Par contre, celui de Nagasaki en avait soixante-dix. Ce dernier, à proximité de chrétientés nombreuses, était appelé par sa situation

même à devenir beaucoup plus florissant que celui de la capitale.

L'expérience semble avoir démontré qu'il est extrêmement difficile de conduire jusqu'à la prêtrise des enfants de payens convertis, si bien doués et si fervents soient-ils. Ils portent dans leur sang je ne sais quel ferment qui demande à être épuré, et c'est presque un fait reconnu que tout aspirant au sacerdoce doit compter pour le moins deux à trois générations chrétiennes, pour pouvoir être prêtre jusqu'au fond de l'âme. Grâce à la Foi, que les descendants des anciens confesseurs s'étaient transmise de père en fils durant plus de deux siècles, la formation d'un clergé indigène put être entreprise à Nagasaki avec un plein succès. Ce fut à notre jugement la première et plus insigne récompense donnée par Dieu aux combats soutenus si longtemps par les fils des martyrs.

Un des missionnaires, qui contribua le plus à la bonne organisation du séminaire de Nagasaki à ses débuts fut M. Renaut, arrivé au Japon le 16 décembre 1876. Grâce à des aptitudes toutes spéciales et à un travail des plus opiniâtres il avait fait de rapides progrès dans l'étude de la langue, et acquis une connaissance assez approfondie de la littérature, de l'histoire et des institutions du Japon. Il joignait à une science peu commune une éminente piété, et malgré sa jeunesse il justifia pleinement la confiance de son évêque au poste difficile qui lui fut confié. Malheureusement la mort le ravit trop tôt à l'œuvre si importante, à laquelle il s'était ardemment dévoué (1). La disparition de M. Renaut porta un grand coup au séminaire naissant de Nagasaki, et fut une des raisons qui rappelèrent Mgr Petitjean dans cette ville.

(1) Il mourut le 25 janvier 1880 à l'âge de 28 ans.

« Depuis mon retour à Nagasaki, écrivait-il le 1er mars 1880, j'ai pu réorganiser notre séminaire, qui laissait à désirer. J'ai tenu à faire reprendre les cours réguliers de nos anciens séminaristes; je les ai tous actuellement auprès de moi. Nous comptons quarante élèves dont trois tonsurés. C'est à la fois un grand et un petit séminaire... Osaka a aussi le sien; mais je n'ai là que huit élèves. »

Cet essai d'un troisième séminaire à Osaka, pendant que Mgr Petitjean avait sa résidence dans cette ville, montre bien avec quelle sollicitude les évêques cherchaient à réunir autour d'eux les âmes que Dieu semblait appeler à son service. Ce séminaire d'Osaka subsista seulement quatre ans, de 1879 à 1882, époque à laquelle M. Combaz qui en était chargé dût prendre à Nagasaki la place laissée vide par la mort d'un des professeurs, M. Puthod. Les séminaristes d'Osaka furent joints à ceux de Nagasaki, ce qui eût l'avantage de supprimer les frais d'une double installation.

L'esprit des séminaristes de Nagasaki était excellent. Ils étaient foncièrement pieux. Beaucoup d'entre eux avaient souffert dans les prisons avec leurs parents pendant la persécution, et déjà confessé le nom de Jésus-Christ. Non seulement pieux mais intelligents, ils aimaient beaucoup l'étude et y faisaient de remarquables progrès. Sans négliger la culture du japonais et des caractères chinois nécessaire en leur pays à tout lettré, ils apprenaient le latin avec facilité et le parlaient couramment. Ce n'est qu'après avoir consacré plusieurs années à l'étude de la grammaire, de la littérature, de l'histoire et des sciences, qu'ils abordaient celles de la philosophie et de la théologie. En 1883, époque à laquelle sous la direction du supérieur, M. Bonne, et de ses collaborateurs, MM. Combaz, Tissier et Takaki, (jeune prêtre japonais), le séminaire a atteint la pléni-

tude de son organisation, et où tous les cours depuis les plus élémentaires jusqu'à ceux de théologie sont en plein exercice, les soixante-dix élèves sont ainsi répartis : six ayant reçu les ordres mineurs sont en théologie, sept en philosophie et les cinquante-sept autres sont, suivant leur force, partagés entre six cours inférieurs.

Mgr Petitjean eût la consolation, avant de quitter cette terre, de faire gravir à plusieurs de ses enfants, les plus chers parmi ceux que Dieu lui avait donnés, les divers degrés du sanctuaire. En 1881, il conféra à trois théologiens le sous-diaconat et le diaconat. Le cœur de l'évêque ne fut pas seul à tressaillir des plus saintes espérances. L'Église ressuscitée du Japon se réjouit d'offrir au service glorieux de Jésus-Christ les prémices de ses enfants. Après la cérémonie de l'ordination du diaconat, Mgr Petitjean, en présence d'un grand nombre de fidèles, bénit une magnifique croix dans le jardin situé au pied de l'église des Vingt-Six Martyrs, et qui sert de cimetière aux prêtres de la mission. Pourquoi en un tel jour l'érection de cette croix au-dessus de ces tombes? N'était-ce pas rappeler qu'en mourant à la peine les missionnaires n'avaient pas d'autre ambition que de relever dans ces îles lointaines le signe du salut? La présence des nouveaux ordonnés ne disait-elle pas aussi l'accomplissement d'une de leurs plus chères espérances, celle d'être remplacés dans les temps à venir par des prêtres sortis du sein de cette Eglise ?

Fidèles à la grâce de leur ordination, ces trois premiers diacres japonais firent, par leur ferveur, la joie de leur évêque et l'édification de tous. Aux jours de grandes fêtes, ils s'acquittaient avec beaucoup de succès du ministère de la parole. « L'aîné, écrivait Mgr Petitjean le 29 janvier 1882, a prêché à la messe de minuit, au grand contentement de tous. C'était la première fois depuis plus de deux cents ans qu'un Japonais

parlait dans un office public. Il y avait là plusieurs Européens connaissant la langue ; ils ont entendu notre jeune diacre avec autant de plaisir que ses frères et sœurs japonais. »

Le vénérable évêque n'hésita pas à leur imposer les mains au bout d'un an. Pour permettre à tous ses missionnaires d'assister à la cérémonie, il laissa passer les quatre-temps qui précèdent immédiatement la fête de Noël. Et ce fut le 31 décembre 1882, qu'il éleva ses trois premiers diacres à l'éminente dignité du sacerdoce. Au nombre de ces privilégiés se trouvait le fils de Dominique Zen-yemon, l'héroïque confesseur de la dernière persécution. Le visage radieux et les yeux en larmes, le saint vieillard chanta en ce jour son *Nunc dimittis*. Mais le Seigneur qui voulait le garder de longues années encore dans la vallée d'Urakami, comme un mémorial vivant des anciens combats et des anciennes victoires, n'exauça point cette fois sa prière, mais celle de son fils.

Ce fut une fête magnifique et un grand jour que celui-là. Autour des trois jeunes lévites agenouillés dans le sanctuaire se trouvaient réunis les deux évêques et dix-sept missionnaires ; l'église entière était remplie par une foule compacte de chrétiens venus de toutes les îles et par tous les chemins. Tous dans un recueillement profond assistaient attentifs à la grande chose qui s'accomplissait devant eux. Pour ces chrétiens, plus de deux cents ans persécutés et abandonnés à eux-mêmes, cette ordination de prêtres japonais n'était pas simplement la plus touchante des cérémonies, en elle éclatait comme la joie d'une résurrection : elle avait le caractère d'un triomphe.

« La Providence m'a permis, écrivait M. Cousin à M. Rousseille (1), d'être témoin de ce beau spectacle. et

(1) Lettre datée d'Osaka, le 21 janvier 1883.

c'est un souvenir que je garderai toute ma vie. J'étais heureux d'être sinon à l'honneur, du moins à la consolation, après avoir été pour ma part à la peine... Vous n'avez pas oublié l'histoire des premiers jours de cette Eglise... La nuit, nous nous glissions dans l'ombre comme des malfaiteurs, nous, pour administrer des malades dans les environs, nos chrétiens, pour recevoir les sacrements chez nous par petits groupes. La cérémonie se faisait dans une de nos chambres ; et, avant le jour, nos néophytes avaient disparu. Car l'église ne s'ouvrait officiellement que le dimanche pour quelques catholiques européens, qui souvent n'y venaient pas. C'est ainsi que nos prêtres d'aujourd'hui ont eux-mêmes reçu le baptême. Enfermés chez nous comme des prisonniers, ils apprirent à épeler, en même temps que le catéchisme, ce qu'ils appelaient les lettres de Rome. Mais bientôt l'orage éclata, leurs parents furent jetés en prison et la prudence ne nous permit même plus de garder des élèves. Il fallut les éloigner, et, grâce à mille déguisements, à travers toutes sortes de difficultés, ils parvinrent à quitter le Japon pour se rendre au collège général du Pinang. C'était l'espoir de l'avenir. Ils étaient dix alors. La mort en a pris quatre au collège, trois autres n'ont pu continuer leurs études et les élus se sont réduits à trois. Pauvres enfants ! Je vois encore leurs larmes et leur découragement au moment où je me séparais d'eux et les laissais là-bas, à plus de mille lieues de leur pays, auprès de condisciples et de maîtres inconnus, dont pas un ne savait un mot de leur langue. La persécution s'apaiserait-elle et pourraient-ils jamais revoir leur cher Japon ? S'ils revenaient, retrouveraient-ils un seul des leurs ? Le Christianisme ne serait-il pas cette fois tout-à-fait noyé dans le sang? Pour moi, je vous l'avoue, rappelé alors par le vicaire apostolique et croyant venir reprendre mon poste

de combat à Nagasaki, je comptais presque sur le martyre !...

« Quoiqu'il en soit, nos enfants purent retrouver le Japon plus tôt qu'on aurait osé le penser, et ceux qui ont survécu et persévéré ont vu couronner leurs espérances par le sacerdoce dont ils sont revêtus. La persécution vient d'avoir pour épilogue la fête dont je vous parle. N'est-ce pas que Dieu a fait ici de grandes choses et que nous lui devons d'infinies actions de grâces ? C'est l'impression que j'éprouvai au moment où entrant à l'église, je passai devant la statue de la Sainte-Vierge, auprès de laquelle, il y a dix-huit ans, de pauvres femmes inconnues vinrent dire à celui qui est maintenant notre évêque bien-aimé et le père de tous : « Nous avons le même cœur que vous. Nous vous avons reconnu en vous voyant à genoux devant *Sancta Maria.* » Entre cette parole dite à la dérobée et les pompes de l'office pontifical qui se déroulent aux yeux de tous aujourd'hui, quelle différence ! Quel chemin parcouru ! L'édifice lui-même, qui a entendu le premier battement de cœur de cette Eglise renaissante, était trop étroit pour ses nouvelles destinées ; il s'est dilaté dans tous les sens, ses voûtes se sont élancées vers les cieux. On ne le reconnaît plus. Et cette église, qui a été un berceau, est devenue le modèle que chaque district a copié selon ses ressources. Il y a quelques années, la prudence permettait à peine d'y laisser pénétrer des chrétiens, qui avaient fait dans ce seul but un voyage de plusieurs jours, et maintenant chaque village a son église ! Il m'a été donné d'en visiter plusieurs, elles ressemblent à celle de Nagasaki, comme des filles à leur mère. Vous devinez mon émotion, quand je me voyais célébrant la messe dans de vrais édifices, sur de vrais autels, là où je n'avais pas même trouvé une planche convenable pour dresser mes chandeliers.

quand je me voyais revêtu du surplis, prechant à une assistance nombreuse,dans des lieux où j'étais venu administrer des malades sans que les plus proches voisins se doutassent de ma présence. Aujourd'hui au fond des îles les plus petites, des enfants accroupis saluent le Père en lui disant : « *Laudetur Jesus Christus* ! » Et, il y a quelques années, tous avaient l'ordre de ne donner aucun signe de religion devant nous et de ne pas nous saluer. Qu'ajouterai-je encore ? A Urakami, l'ancien prétoire est devenu l'église paroissiale, et le Saint-Sacrifice est offert chaque jour là même, où le gouvernement faisait fouler la croix à ceux qui sont aujourd'hui nos chrétiens. Le père même de l'un de nos nouveaux prêtres, au nom de la chrétienté d'Urakami, a demandé au préfet et obtenu d'élever une grande croix de pierre sur une des collines qui dominent la vallée. Cette croix je l'ai vue et saluée avec une joie impossible à vous redire. C'est la grâce qui a tout fait, je ne l'ignore pas : mais il faut qu'elle ait trouvé de fidèles coopérateurs d'abord dans les chrétiens que Dieu a conservés au milieu de tant d'épreuves, et ensuite dans les ouvriers qu'il leur a envoyés ! »

CHAPITRE SIXIÈME

Etat des esprits au Japon en 1884. — Non seulement la tolérance a remplacé la haine, mais déjà se manifestent des signes précurseurs de la liberté religieuse. — Un courant d'opinion se dessine, nettement favorable à l'adoption du Christianisme.— Articles du *Ji ji shimpô* et du *Hôchi shimbun*. — Décret du Conseil suprême du 19 août 1884, enlevant au Bouddhisme et au Shintoïsme leur caractère de religions officielles. — Appréciation de cet événement par M. Midon, provicaire du Japon septentrional. — Mgr Petitjean meurt deux mois après la publication de ce décret. — Détails édifiants sur ses derniers jours. — « Parce que le général tombe, il ne faut pas que les soldats quittent le champ de bataille ! » — Funérailles de l'évêque. — Son corps est inhumé dans l'église des Vingt-Six Martyrs, au lieu même de la découverte des chrétiens. — Mgr Laucaigne suit de près dans la tombe Mgr Petitjean. — Sa mort. — M. Jules Alphonse Cousin est nommé le 8 juin 1885 vicaire apostolique du Japon méridional.

Oui, les temps étaient bien changés depuis l'arrivée des missionnaires. Toute une révolution s'était peu à peu opérée dans l'esprit du peuple japonais au contact de ces étrangers, avec lesquels ils avaient si longtemps refusé d'entrer en rapport. L'ancienne haine vouée à la religion perverse de Jésus avait fait place à la tolérance (1).

(1) C'est au Japon, que les vicaires apostoliques de Corée venaient maintenant chercher un refuge contre la persécution, eux qui si longtemps avaient tenté en vain d'y faire pénétrer de nouveau l'Evangile. C'est à Nagasaki, qu'en 1867 Mgr Ridel se retirait avec quelques missionnaires et quelques chrétiens. C'est là qu'en 1882, le 14 juillet, Mgr Blanc son successeur recevait de Mgr Petitjean la consécration épiscopale. C'est à l'Eglise pacifiée du Japon, que l'Eglise coréenne ensanglantée confiait en dépôt ce qu'elle avait de plus cher : les ossements de ses martyrs. Les restes de Mgr Daveluy, de MM. Aumaître et Huin, et du catéchiste Joseph Tjyang martyrisés en 1866, furent transportés en novembre 1882 à Nagasaki. Ces reliques ont été rendues à la Corée en 1894. Elles sont actuellement à Séoul.

Sans doute, le Japon ne jouissait pas encore de la liberté religieuse, mais il s'acheminait à grands pas vers elle. Mgr Petitjean, avant d'aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux, eût la joie de voir de ses yeux les signes avant-coureurs et certains de cette liberté.

Si depuis la fin de la persécution le gouvernement avait à plusieurs reprises et surtout à la capitale témoigné de la bienveillance à l'égard des missionnaires et de leurs néophytes, le Bouddhisme et le Shintoïsme n'en étaient pas moins demeurés les seules religions reconnues, patronnées et subventionnées par l'Etat. Non-seulement c'est lui qui nommait les bonzes et les kannushi à l'instar des simples fonctionnaires, mais il s'était réservé d'approuver leurs doctrines et leurs règles disciplinaires. La reconnaissance officielle des deux religions du pays fournissait à leurs prêtres, spécialement à l'occasion des funérailles, une occasion de molester les chrétiens. Ces vexations s'accordaient mal avec les intentions libérales du gouvernement japonais. Il résolut d'y mettre fin et de rompre les liens en vertu desquels le Bouddhisme et le Shintoïsme se réclamaient de lui. Durant les mois de février et de mars 1884, la question de la séparation des sectes religieuses et de l'Etat occupa une place notable dans le presse japonaise et l'opinion publique se montra favorable à la liberté pour toutes les croyances.

« De l'aveu des Japonais eux-mêmes, écrivait à ce propos M. Midon, le Bouddhisme ne saurait tenir contre le Christianisme. On peut citer ici les témoignages de la presse toute entière ; je vais essayer d'en donner des extraits.

« Le *Ji ji shimpô*, qui jusqu'à présent avait été fortement opposé à l'introduction du Christianisme, sous prétexte qu'il serait la cause de troubles dans le pays, contient, sur la nécessité pour le Japon d'adopter le

Christianisme, des articles très longs qu'il suffira d'analyser.

« C'est un fait indéniable, que les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique ne sont pas seulement supérieurs à cause de leurs institutions politiques, mais encore à raison de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Ces caractères constituent une sorte de couleur distinctive et les peuples qui en sont privés sont exposés à être de la part des autres un objet de dérision. C'est pourquoi l'adoption de la religion, des coutumes et des sages de l'Occident est le seul moyen d'arriver à un degré d'assimilation suffisante pour écarter les barrières à nos relations et nous concilier les sympathies.

« Il existe une loi internationale entre les Puissances européennes, loi basée sur le Christianisme, et dont toute l'efficacité est fondée sur ce fait que toutes les nations intéressées sont chrétiennes. Toute nation non chrétienne en est exclue. C'est pourquoi, si nous voulons maintenir nos relations avec l'Occident sur le pied de ce droit international, il est de toute nécessité pour nous d'effacer ce stigmate d'anti-christianisme et de nous faire admettre dans la grande famille des peuples civilisés par l'adoption de la couleur sociale. Ce que nous disons peut paraître dicté par une vile faiblesse ; il n'en est rien, car il est de règle que les faibles ne peuvent en imposer aux forts. En nous plaçant à ce point de vue, il semble que nous devions adopter une religion, qui, universellement suivie en Europe et en Amérique, exerce une influence aussi considérable sur les affaires de ce monde et sur les relations sociales. Nous prendrions ainsi place dans la Chrétienté et nous partagerions les avantages et les désavantages du monde civilisé. A notre avis il n'y a pas d'autre moyen de résoudre le côté diplomatique de nos relations avec les puissances étrangères. L'adoption de la religion chrétienne mettra les

sentiments des Japonais en harmonie avec ceux des peuples d'Occident. Nous désirons donc vivement, dans l'intérêt de notre gouvernement, lui voir prendre des mesures pour l'introduction du Christianisme comme religion du Japon. Comme nous le disions tout à l'heure, l'influence du Christianisme se fait sentir dans toutes les relations des Occidentaux entre eux. C'est lui qui a rétabli l'égalité entre les hommes, qui a aboli l'esclavage, ce à quoi n'avaient jamais songé les plus célèbres philosophes de la Grèce et de Rome. La législation est également imbue des principes du Christianisme. Sans doute notre législaiton ancienne était empruntée aux doctrines bouddhiques et confucianistes. On peut ne trouver qu'une différence très faible entre leurs dispositions respectives, mais il n'en est pas moins vrai qu'en prohibant le Christianisme, nous restons séparés des peuples européens. D'ailleurs nous aurions beau lui refuser la liberté, nous n'empêcherions pas sa propagation au Japon. Il serait donc plus sage de lui donner résolûment la liberté, pour en rendre légitime la propagation.

« Il parait évident, les choses étant ce qu'elles sont, que la religion chrétienne doit réussir au Japon, et le Bouddhisme disparaître. Nous ne voulons pas dire que le Japon fera dès demain partie de la Chrétienté, mais la victoire du Christianisme n'est qu'une affaire de temps : elle arrivera infailliblement. Car, pour qu'une propagande religieuse ait chance de réussite au Japon, elle doit avoir à sa disposition des ressources matérielles, être conduite par des hommes sages, savants et vertueux, et revêtus d'un caractère officiel.

« Il serait intéressant d'examiner en détail dans quelle mesure chacune des deux religions, chrétienne ou bouddhiste, possède les précédents moyens de propagande. En ce qui regarde les ressources matérielles, les aumônes des fidèles chrétiens pour la propagation

de leur foi et pour assister les nécessiteux sont infiniment supérieures à celles faites par les bouddhistes. Ce qui en rend le mérite plus grand, c'est l'absence d'intérêt personnel, tandis que chez les sectateurs du *Buppô* (1), l'intérêt personnel est le plus souvent le seul mobile. Les bouddhistes se bornent à entretenir leurs temples ; mais les chrétiens font en outre des dépenses considérables pour faire partager par d'autres les bienfaits de leur croyance. Ajoutez à cela les œuvres de bienfaisance qui ont été fondées par les secours et les dons privés des fidèles. Tandis que nous remarquons l'ignorance parmi les bonzes, comme parmi leurs adeptes, nous constatons chez les chrétiens des connaissances en toutes matières bien supérieures aux nôtres, et les prêtres sont encore infiniment au-dessus des fidèles. En Europe et en Amérique, personne n'est admis dans les rangs du clergé avant d'avoir satisfait à des examens sérieux, qui roulent sur des matières extrêmement variées, tant religieuses que profanes. Autrefois le Bouddhisme comptait au Japon un certain nombre de bonzes savants, mais ce temps est passé depuis longtemps. Les bonzes ont désormais perdu l'ascendant qu'ils exerçaient sur le peuple au moyen de leur science. »

« Le *Hôchi shimbun* s'exprime en ces termes :

« La tendance vers le Christianisme s'accentue chaque jour davantage et a mis l'alarme dans le camp du Bouddhisme : prêtres et fidèles sont dans une grande agitation. Ils tiennent des réunions, dans lesquelles ils recherchent les moyens d'empêcher les progrès du Christianisme. En différentes localités, des troubles ont été causés par des partisans du Bouddhisme, mais on n'a pas pu encore savoir quels en étaient les instigateurs. On suppose que se sont les bonzes ; mais c'est de leur

(1) Loi du Bouddha

part, une ligne de conduite défectueuse, car, au lieu d'agir ainsi, ils devraient plutôt faire ressortir les mérites du Bouddhisme. Or, jusqu'à présent, ils ne l'ont pas fait, et leur conduite n'a servi qu'à jeter du discrédit sur leur religion. Mais sans nous arrêter à ces actes puérils, qui méritent à peine de fixer l'attention, il nous paraît plus intéressant de faire quelques réflexions sur l'avenir des religions du Japon.

« Nous avons déjà exposé sans détour notre opinion sur la nécessité de séparer la religion de la politique. Aussi accueillons-nous avec satisfaction le bruit qui circule, à savoir que le gouvernement va supprimer le clergé officiel et abandonner aux patriarches des différentes sectes l'administration de leurs affaires religieuses. Malgré l'insuffisance de nos renseignements, nous avons cependant tout lieu de croire nos informations fondées et nous pensons voir bientôt réalisé ce que nous désirons depuis longtemps. Un pas en avant dans cette direction sera la liberté des funérailles, c'est-à-dire la liberté de recourir à tel ministre de religion qu'on voudra, et de ne plus être astreint à avoir recours uniquement aux prêtres bouddhistes ou shintoïstes. Chacun serait libre de faire les inhumations comme il l'entendrait, à condition de se conformer aux règlements administratifs sur la matière. Nous ne connaissons pas exactement les intentions de notre gouvernement en matière religieuse, mais nous sommes assurés que les bruits qui circulent ne sont pas purement gratuits, et nous désirons que les choses se passent dans le sens où la rumeur les annonce... »

Le 12 août parut le décret suivant :

Notification No 19 du Daijokwan.

A partir de la date de la présente notification, les prêtres shintoïstes et bouddhistes cesseront d'être fonctionnaires

de l'État. Les nominations des chefs des temples shintoïstes et bouddhistes seront faites par les chefs de ces deux religions, qui pourront également prononcer leur destitution et resteront seuls chargés de régler l'avancement des prêtres ordinaires. Les prescriptions suivantes devront être observées :

Article I. — Tout conflit entre les différentes sectes des deux religions devra être évité avec soin. Ces sectes ne se réuniront, pour agir d'un commun accord, que lorsque cela sera reconnu d'une absolue nécessité.

Article II. — Des chefs seront nommés pour chaque secte des religions shintoïste et bouddhiste : un prètre pourra être nommé chef de plusieurs sectes.

Article III. — Les règlements concernant les fonctions des chefs des différentes sectes devront être approuvés par le ministre de l'intérieur.

Article IV. — Les chefs des religions shintoïste et bouddhiste établiront eux-mêmes les règlements concernant la religion, les connaissances exigées pour être reçu prêtre, le rang, l'avancement, les motifs de destitution de ces derniers, la conservation des anciens manuscrits, des reliques et objets précieux.

Ces règlements seront soumis à l'approbation du ministre de l'intérieur.

Article V. — Les chefs de la religion bouddhiste pourront prendre les noms des anciens chefs de cette religion, mais devront obtenir au préalable l'autorisation du ministre de l'intérieur.

Signé : Sanjo Sanetomi, daijo-daijin

Yamagata Aritomo, ministre de l'intérieur.

Tokyo le 11 août de la 17e année de Meiji (1884).

A l'occasion de ce décret M. Midon écrivait :

« Afin de se rendre un compte plus exact du mouvement qui se produit à ce sujet dans les esprits, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière, et d'étudier

le rôle que jouait la religion au Japon, la place qu'elle y tenait. Le Bouddhisme, religion sans contredit la plus répandue dans le pays, date du sixième siècle. Il fut importé de Corée au Japon comme un présent du souverain coréen, et grâce à la faveur impériale, cinquante ans après son introduction, cette doctrine comptait déjà beaucoup de temples et de monastères : plusieurs empereurs même abdiquèrent pour devenir moines. A côté du Bouddhisme se dressait le Shintoïsme, religion originaire du Japon, qui rend un culte aux ancêtres des Mikado et à ces derniers après leur mort. Mais, tandis que le Bouddhisme possédait un corps de doctrine, le Shintoïsme se bornait à quelques cérémonies extérieures. Les bonzes, au lieu de s'en tenir rigoureusement à la doctrine bouddhique, se relachèrent, et, pour se concilier les esprits ou plutôt les induire en erreur, mirent au rang des divinités bouddhiques les Kami ou dieux du Shin-to. Ils firent même si bien, qu'ils envahirent le Shintoïsme, en introduisant les divinités et les emblèmes bouddhiques dans les temples shintoïstes. Il n'est pas rare de voir s'élever dans l'enceinte d'un *mya* (temple shintoïste) un certain nombre de chapelles bouddhiques. Le Bouddhisme gagna en puissance à mesure que l'autorité du Mikado disparut, et lorsqu'il y a trois siècles la dynastie des Tokugawa usurpa les fonctions de grand lieutenant du royaume et voulut anéantir le Christianisme, elle combla de faveurs les bonzes et leur confia les fonctions d'officiers d'état civil. Chaque année, ils étaient tenus de faire un recensement et de s'assurer que personne n'était chrétien ; de plus, ils devaient présider aux enterrements, et le refus de recourir à leur ministère était regardé comme une profession de Christianisme et puni en conséquence.

« Pendant la durée du Shogunat, le Shintoïsme ne conserva quelques apparences extérieures d'existence que

dans le palais impérial. Mais, lors de la restauration (1868), les choses changèrent de face. Le Bouddhisme reçut l'ordre de rendre au Shintoïsme ce qui lui appartenait, il lui fut interdit de placer les divinités shintoïstes dans ses temples, et les divinités bouddhiques furent expulsées des temples des Kami. Pour pouvoir être nommé titulaire d'un temple il fallut obtenir un titre du gouvernement, qui faisait de tous les membres du clergé autant de fonctionnaires. Car, le titre n'était accordé que moyennant un serment tout à fait en faveur de l'Etat. Néanmoins, comme l'apparence extérieure de fonctionnaire public donne une grande force aux personnes qui en jouissent, la situation des bonzes était importante ; ils en profitaient pour accaparer l'esprit des populations. Sans recevoir aucun subside du gouvernement, ils savaient se compenser sur la crédulité de leurs fidèles.

« On ne saurait nier que l'influence du clergé bouddhiste soit considérable, du moins dans certaines provinces, et, malgré le désir que quelques membres du gouvernement avaient de rompre avec le Bouddhisme, on reculait devant une décision qui pouvait être la cause de troubles fâcheux. Toutefois le Christianisme, depuis dix à douze ans, s'était introduit au Japon et y avait fait un grand nombre de prosélytes. On peut estimer à trente mille les catholiques et à quinze mille les hérétiques et les schismatiques. Les chrétiens se sont répandus dans tout le pays, faisant partout des conférences publiques, qui ont rendu familier le nom de la religion chrétienne. Les bonzes, de leur côté, ont fait des instructions pour essayer d'arrêter le mouvement chrétien. Au lieu de l'entraver, ils n'ont contribué qu'à le faire connaître davantage. Ne se contentant plus alors de paroles haineuses, ils en sont venus aux actes. Les feuilles publiques ont raconté comment à Kyoto, à Gei-

Shu, à Kishu, à Mino et ailleurs, les bonzes arrivaient aux conférences avec des partisans armés de pierres, et, à un signal donné, déchargeaient sur les personnes présentes leur fureur de sectaires. Il y eût des blessés, au grand scandale de tout le monde. Le gouvernement était regardé comme complice, mais en face de l'Europe il ne pouvait continuer à endosser cette responsabilité. C'est pourquoi il a publié, au commencement du mois d'août, un décret dont on ne connaît pas toute la portée, mais qui dégage sa responsabilité touchant les extrémités auxquelles peuvent se laisser aller les ministres de la religion nationale. Il a rendu à chaque secte religieuse, dont le nombre n'est pas inférieur à trente-sept, son autonomie, chacune s'administrant d'après les principes de sa croyance et se nommant un patriarche qui est le supérieur de toute la secte, sous le contrôle toutefois du ministre de l'intérieur. Aux termes de la loi, il n'y a plus de religion d'Etat. Cela n'empêche pas que le Shintoïsme reste toujours la religion du souverain et que les cérémonies shintoïstes ne soient obligatoires pour un bon nombre de fonctionnaires.

« A ne considérer que le décret en lui-même, il semblerait que les bonzes devraient plutôt se féliciter, puisqu'on leur rend cette liberté d'action, dont ils jouissaient avant la restauration. Mais, ce qui prouve que le décret actuel n'est que le premier d'une série devant se terminer par la proclamation de la liberté religieuse, c'est l'espèce de fureur avec laquelle ce décret est accueilli par toutes les sectes. On entend dire de partout que cet acte a affaibli le Bouddhisme. Puisse le décret présumé arriver bientôt et donner au Christianisme toute sa liberté d'action ! »

Deux mois après l'apparition du décret qui enlevait au Bouddhisme et au Shintoïsme leur caractère de religions officielles, Mgr Petitjean mourut, à l'âge de cin-

quante-cinq ans. L'œuvre confiée par la Divine Providence à cet homme, qu'elle avait si visiblement choisi pour être le principal instrument de ses desseins en faveur de l'Eglise du Japon, était accomplie. Une maladie de foie, dont il se trouvait atteint depuis de longues années avait fait sur la fin de sa vie des progrès alarmants, et s'était compliquée d'une maladie de cœur et d'une anémie profonde. Néanmoins toujours vaillant et n'écoutant que son zèle, il ne songeait encore qu'à se dépenser. Il avait rêvé de revoir avant de mourir les îles Riu-Kiu, et d'y fonder un poste de missionnaires. Traversant à pied une partie de la grande île Kyu-Shu, il était déjà arrivé à Kagoshima, où il devait s'embarquer, lorsque tout à coup son état devint fort grave. On le ramena à Nagasaki, où il reçut les derniers sacrements. Contre toute attente il se releva, mais réduit à ne pouvoir supporter presque aucun aliment, il alla en dépérissant de jour en jour et sa vie ne fut plus qu'une longue suite de souffrances, au milieu desquelles sa patience et sa résignation furent admirables. Le 21 août, il eût une crise terrible, à la suite de laquelle il demeura paralysé. Tout espoir fut dès lors perdu.

Mgr Laucaigne qui se trouvait à Osaka accourut au premier avertissement. Durant plus de quarante jours, il ne quitta pas un seul instant celui dont il avait partagé tous les travaux, et lui prodigua les soins les plus dévoués. C'est à lui que nous devons le détail édifiant des derniers jours du vénéré prélat.

« Je suis sur la croix, lui dit Mgr Petitjean lorsqu'il le revit, le crucifiement commence ! » Et il ajouta : « Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite ! »

Les souffrances ne firent en effet qu'augmenter de jour en jour. Le 26 septembre, vers neuf heures et demie, le malade se sentit plus accablé que d'ordinaire : il voulut que tous les missionnaires alors présents à

Nagasaki vinssent près de son lit réciter les prières des agonisants, pendant, disait il, qu'il pouvait encore prier avec eux. Assis sur son lit et jouissant de sa parfaite connaissance, il s'unit aux prières de l'Eglise. Quand elles furent terminées : « Voici venu, dit-il, le moment de nous séparer ! » Et d'une voix ferme il remercia les missionnaires qui avaient travaillé jusqu'alors avec lui, se recommanda à leurs prières, les bénit et leur donna rendez-vous en paradis. Il s'adresa ensuite aux Japonais, prêtres, minorés, tonsurés, et autres séminaristes qui étaient présents, leur recommanda de se montrer reconnaissants pour tous les bienfaits dont Dieu les avait comblés, et dignes de leurs ancêtres.

Dans l'après-midi, il se fit transporter sous la véranda « afin, dit-il, de saluer les saintes images ». Tourné vers la grande croix, érigée par lui au milieu du jardin, et voyant à sa droite la blanche statue de Notre-Dame au seuil de l'église, il suivit avec attention la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave* et de quelques invocations, et se fit immédiatement reporter dans sa chambre : « Voilà notre petit pèlerinage fini ! » dit-il en rentrant.

En effet, depuis ce moment son départ de la vie commença réellement. Ce jour même, s'adressant à Mgr Laucaigne, il lui dit avec un accent de tristesse difficile à exprimer : « Oh ! ma pauvre tête !... Je sens qu'elle s'en va !... Parfois j'ai des idées absurdes... Soyez près de moi, ne me quittez point... Je perds la raison. » Et de fait, il lui arrivait de commencer quelquefois des phrases qu'il interrompait subitement, s'apercevant qu'elles n'avaient pas de sens.

« Hé ! bien, Monseigneur, lui disait son pieux auxiliaire, si Dieu vous demande encore ce sacrifice, est-ce que vous ne lui ferez pas de bon cœur ? »

— « Oui, de bon cœur, tout ce que le Bon Dieu voudra ! »

« Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! » telle sera désormais son oraison jaculatoire la plus ordinaire, expression véritable de ses pensées. A Dieu qui lui a retiré l'usage de ses mains et de ses pieds presque entièrement paralysés, l'usage même de son intelligence qu'il sent défaillir, il fait le sacrifice de sa volonté, et se soumettant même au dernier de ses serviteurs, il lui dira :

« Placez-moi vous-même comme vous jugerez à propos. »

Lorsqu'on lui présente quelques remèdes, si contraires qu'ils soient à ses goûts, il les accepte de bonne grâce et parfois il ajoute :

« Nous n'avons pas le droit d'abréger le temps de notre épreuve, ni de modifier la croix que le Bon Dieu nous envoie. »

Rien n'égale la reconnaissance qu'il porte à tous ceux qui lui rendent quelque service. Jusqu'au dernier moment il n'en reçoit peut-être pas un seul pour lequel il ne remercie aussitôt avec affection. Si quelquefois il lui échappe une plainte,quand des mains maladroites le font souffrir, il demande immédiatement pardon de son impatience, et c'est alors qu'il remercie avec le plus de bonté. Il aime ses serviteurs comme un père aime ses enfants.

« Oh ! quelle grâce Dieu me fait, dit-il un jour, en me donnant ces chers enfants pour me servir... Avec quelle attention ils me rendent toute sorte de bons offices ! »

Tantôt il les oblige à partager entre eux un mets qui à été préparé pour lui ; tantôt il les appelle près de lui, et avec la main qui n'est pas encore tout à fait paralysée il les caresse comme on caresse un enfant. Eux aussi, il aime à les bénir et il leur donne l'assu-

rance, qu'arrivé auprès de Dieu il ne les oubliera point.

Une de ses plus pénibles épreuves fut d'être privé de la Sainte Communion pendant les huit jours qui précédèrent sa mort :

« Je serais bien heureux d'expirer sur le cœur du Bon Sauveur, disait-il le 2 octobre, au moment d'une crise, mais je crains de ne pouvoir avaler la Sainte Hostie. Soyez juges vous-mêmes. »

Il y avait deux ou trois jours que l'œsophage était paralysé.

Le jour de la fête du Rosaire, au milieu de son délire, le malade disait à M. Raguet, qui se trouvait auprès de lui :

« Donnez-moi donc la Sainte Communion ! Pourquoi ne me donne-t-on pas la Sainte Communion ? »

Tantôt il invoquait avec ferveur soit le Sacré-Cœur, soit la Sainte Vierge ; tantôt il répétait simplement : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! » Souvent il regardait attentivement, et comme s'il eût voulu aller à elle, une grande image de Jésus crucifié, placée à quelque distance de son lit.

Un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

« Noble Père, que vous êtes heureux ! Bientôt vous allez entrer dans le royaume du ciel. Notre sainte mère Marie vous attend depuis longtemps... Que vous êtes heureux !.. Mais pour nous quelle douleur !... Afin que nous portions bien cette épreuve donnez nous, je vous prie, votre sainte bénédiction. »

L'humble prélat, qui était obligé de recourir à un tiers pour prendre connaissance des lettres qui lui étaient adressées, s'alarma du ton de celle-ci :

« Cachez cela, dit-il. Il ne faut pas nous laisser adresser de pareilles lettres. »

Après que les missionnaires eurent terminé leur re-

traite, plusieurs dûrent se hâter de regagner leurs districts !

« Qu'ils retournent à leur poste, dit l'évêque. Parce que le général tombe, il ne faut pas que les soldats quittent le champ de bataille. »

C'est dans cet esprit de résignation et de sainte fermeté, que Mgr Petitjean entra dans la dernière période de sa maladie. A mesure que la fin approchait, son intelligence s'obscurcissait. Il ne retrouvait toute sa lucidité d'esprit que dans les moments où les douleurs physiques devenaient plus intenses.

— « C'est bientôt fini !... Ah ! mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite ! » répétait-il alors.

C'était aussi en ces moments, qu'il se souvenait comme subitement d'une recommandation qu'il voulait faire à ceux qui étaient auprès de lui, d'un conseil qu'il voulait leur donner, et que sans doute il avait réservé pour l'instant suprême. Il disait alors avec précision ce qu'il voulait dire : jamais il n'avait eu plus de fermeté ni plus de clarté.

Quand c'était fini, il avait encore le temps de prononcer une parole de soumission à la volonté divine, puis la lumière semblait se retirer, il perdait la conscience de son état et se croyait guéri.

Le matin du dimanche 5 octobre, fête du Saint-Rosaire, comme on lui rappelait cette solennité :

« Oui, dit-il, je vais m'unir à tous les chrétiens qui prient la Sainte-Vierge aujourd'hui. »

Le soir même, il voulut à toute force descendre et aller, disait-il, au réfectoire avec toute la communauté. Pour le satisfaire il fallut l'aider à s'asseoir sur son lit, les pieds en dehors. Mais la fatigue, que ce mouvement lui occasionna, épuisa tellement ce qui lui restait de force, qu'il lui devint impossible pendant quelques instants de rien articuler. On le recoucha en l'enga-

geant à se reposer un peu, ce à quoi il consentit. Une heure après l'agonie commençait. Le malade baissa graduellement et n'eût plus désormais un seul moment de complète lucidité. Au reste, il ne sentait pas de douleur et parfois il se croyait parfaitement rétabli :

« Oh ! que je suis bien, disait-il d'une voix à peine articulée, jamais je n'ai été si bien que maintenant. »

Le lundi, vers dix heures du soir, M. Cousin, son provicaire, arriva d'Osaka pour lui dire un dernier adieu. Mgr Petitjean parut le reconnaître ; mais il fit de vains efforts pour lui dire quelque chose. Cette dernière nuit fut très agitée. Le lendemain vers neuf heures le médecin jugea que la fin était tout à fait proche. « Peut-être arrivera-t-il jusqu'à midi », dit le docteur en se retirant.

A onze heures il prit un peu de vin mêlé d'eau, répéta encore qu'il ne souffrait point, qu'il se sentait très bien, mais la voix devenait de plus en plus faible, la respiration pénible, et la figure prenait un aspect livide. Vers une heure et demie il rendit le dernier soupir. M. Cousin était alors seul auprès de lui. C'est lui qui lui ferma les yeux. Quand Mgr Laucaigne, un instant sorti, rentra dans la chambre Mgr Petitjean n'était plus. Son âme enrichie par un long et fructueux apostolat et purifiée par de cruelles souffrances saintement endurées s'était envolée vers le Roi des pontifes, vers le Seigneur Jésus. C'était le mardi 7 octobre.

A la nouvelle de la mort de leur père bien-aimé, les chrétiens accoururent de toutes parts pour contempler encore un fois ses traits, prier auprès de sa couche funèbre et lui payer le tribut de leurs regrets et de leur douleur. Les obsèques du vénérable prélat furent célébrées au milieu d'un immense concours de plusieurs milliers de chrétiens, et aussi d'Européens de toutes nationalités et de toutes croyances. Les restes mortels de

Mgr Petitjean furent inhumés dans le sanctuaire de l'église de Nagasaki, au pied de l'autel où dix-neuf ans auparavant il était agenouillé, lorsqu'il découvrit les descendants des anciens martyrs.

Après avoir présidé aux funérailles de Mgr Petitjean, Mgr Laucaigne reprit le chemin d'Osaka. Il était lui-même affaibli et cassé, quoiqu'il n'eût encore que quarante-sept ans.

« Pour ceux qui vécurent dans son intimité, dit M. Cousin, sa vie fut incompréhensible. Il était difficile de s'expliquer comment ce tempérament si frêle pouvait résister aux austérités d'une vie toute mortifiée. Ses veilles étaient continuelles ; à peine accordait-il à la nature défaillante trois heures de repos. Son jeûne dura autant que sa vie, et tout le temps qui n'était pas absordé par le travail, il le consacrait à la prière. C'est ainsi que vécut l'évêque d'Apollonie pendant les 21 ans que dura son apostolat, et si un pareil régime exerça à la longue sur son tempérament une influence fâcheuse, il n'ébranla jamais sa constance, et on peut dire que jusqu'à la fin, sa vie fut un acte de pénitence perpétuel. » Ces mortifications usèrent rapidement ses forces. En 1879, il avait été obligé d'aller prendre quelque repos au sanatorium de Hong-Kong, et d'y rester onze mois. Pendant ce temps Mgr Petitjean était revenu se fixer à Nagasaki, et Mgr Laucaigne avait dû à son retour s'établir à Osaka. C'était pour lui un monde tout nouveau. A Nagasaki tout était dans un état prospère. à Osaka tout était à fonder. Pour répondre aux besoins de ces chrétientés naissantes il lui fallut entreprendre de continuels voyages. « Du reste, disait-il joyeusement, routes, voitures, chemins de fer, bateaux à vapeur, il y a dans cette partie du Japon toutes les facilités qu'on rencontre en Europe... Il arrive bien de temps à autre des accidents : le feu prend au bâteau au milieu de la

mer, et les passagers se noient en fuyant l'incendie. Une autre fois, un missionnaire s'apercevant que la chaudière est toute rouge avertit le capitaine qu'il n'y a plus d'eau. Celui-ci examine tranquillement sa machine : « Oh ! soyez sans crainte, dit-il, nous avons le temps d'arriver avant qu'elle éclate. » C'est cette fatigante vie de voyage qu'il se proposait de reprendre, lorsque pour lui aussi sonna l'heure du repos. Comme si sa carrière ici-bas dût se terminer avec celle de Mgr Petitjean, dont il avait toujours été le fidèle collaborateur, il le suivit de près au tombeau. Unis durant la vie dans les labeurs d'un même apostolat, ils ne furent point séparés dans la mort.

Lorsque la maladie (1) l'eût cloué sur sa couche, Mgr Laucaigne eût aussitôt le pressentiment de sa fin.

« Je ne croyais pas, dit-il, que mes épreuves dûssent finir si tôt. J'étais bien disposé, je crois, à accepter toutes celles que l'avenir me réservait. Peut-être que Dieu se contente de ma bonne volonté, je l'en remercie ».

A M. Cousin, qui lui demandait s'il avait prié Dieu de le rappeler à lui, il répondit : « Non, je n'ai rien demandé, je ne demanderai rien : que le Bon Dieu fasse de moi ce qu'Il voudra. »

Un jour qu'on lui proposait de célébrer la messe dans sa chambre :

« Oh ! dit-il, l'Eglise permet cela aux évêques, qui ont un palais à offrir à Notre-Seigneur, mais un missionnaire n'y doit pas songer. »

La pensée de faire un vœu à Notre-Dame de Lourdes, lui qui était Pyrénéen (2), et de demander sa guérison lui ayant été suggérée :

(1) Un érisypèle.

(2) Il était né le 13 mai 1838 à Gardères, village du diocèse de Tarbes enclavé dans les Basses-Pyrénées.

« Un miracle pour moi, s'écria-t-il, à quoi bon ? D'ailleurs, pour obtenir des miracles, il faut les avoir mérités. »

A la fin il y consentit, et le 8 décembre, en présence de Notre-Seigneur qu'il allait recevoir, il formula publiquement le vœu de célébrer neuf messes en l'honneur de l'Immaculée Conception et de faire tous ses efforts pour lui élever un sanctuaire digne d'elle. Ceux qui étaient présents furent étonnés du ton de conviction avec lequel il prononça ces paroles, et personne ce jour-là ne douta du miracle : il ne se fit pas pourtant. Seul le malade n'en fut ni troublé, ni mécontent.

Le 23 décembre, sentant sa faiblesse augmenter, il demanda qu'on récitât près de lui les prières des agonisants. Lorsqu'elles furent achevées :

« C'est le moment de se quitter, dit-il à voix basse, adieu ! ». Il embrassa tous ceux qui étaient présents, bénit en leur personne les missionnaires et les chrétiens, et voulut qu'on le laissât seul avec Dieu. Ce n'était qu'une fausse alerte ; le lendemain, un mieux sensible se déclara. Un instant, on crut que Notre-Dame de Lourdes exaucerait l'enfant des montagnes, qu'elle s'est plû à visiter : espéranees bientôt déçues ! La maladie reprit son cours avec une nouvelle violence.

« Le 17 janvier, écrit M. Cousin (1), le malade nous fit tous appeler près de lui :

« Cette fois, dit-il, c'est bien la fin, veuillez me lire encore une fois les prières des agonisants et recommander ma pauvre âme au Bon Dieu. »

« Au moment où on allait commencer, il fit signe de lui découvrir la tête et de lui mettre le crucifix entre les mains ; puis, d'une voix mourante, il demanda pardon à tous ceux qui étaient présents et à ceux qui étaient ab-

(1) Dans le récit qu'il adressa aux Directeurs du Séminaire de Paris sur les derniers instants de Mgr Laucaigne.

sents des torts qu'il avait pu avoir envers eux. Il ajouta qu'il pardonnait de bon cœur à tous ceux qui croiraient avoir quelque chose à se reprocher envers lui.

« On lui parla ensuite de la fête du Saint Nom de Jésus. Il demanda aussitôt :

— « Quand est-elle ? »

— « C'est maintenant, Monseigneur ; nous en avons déjà récité les premières vêpres. »

— « Oh ! tant mieux, dit-il, je vais aller au ciel pour la fête du Saint Nom de Jésus. »

« Dès que minuit fut passé, on essaya de lui faire prendre une hostie non consacrée pour voir s'il pourrait communier encore une fois. Tous ses efforts furent inutiles, et à tant d'autres sacrifices il lui fallut ajouter celui de ne point recevoir la Sainte Eucharistie.

« Alors, murmura-t-il, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est d'aller communier dans le ciel avant la fin de la fête. Priez pour que je meure aujourd'hui. »

Toute la journée se passa dans des angoisses continuelles ; chaque minute pouvait être la dernière. La nuit suivante, le calme succéda à l'agitation et la souffrance parut cesser, et tandis que les litanies des Saints étaient récitées près de lui, avant qu'elles fussent achevées, Mgr Laucaigne s'était endormi dans la paix du Seigneur. Il était cinq heures du matin, le 19 janvier.

« Alors, continue M. Cousin, avec un pieux respect, je découvris un peu le haut du corps du côté gauche et montrai à ceux qui étaient là ce que j'avais déjà aperçu une fois durant la maladie : les initiales en grandes majuscules des saints Noms de Jésus, Marie, Joseph gravées sur la poitrine. L'impression datait de loin, mais elle était encore très visible. Toute la vie de Mgr d'Apollonie a prouvé qu'il portait ces trois noms gravés dans son cœur plus profondément que dans sa chair. Le corps, revêtu de tous les ornements pontificaux fut

dès le matin porté à l'église et exposé dans une chapelle ardente, où pendant deux jours tous les chrétiens des environs sont venus tour à tour considérer une dernière fois ces traits vénérés, qui gardaient la trace de longues souffrances.

« Les funérailles eurent lieu le mercredi. Malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables et grâce à l'intervention bienveillante du ministre de France, le gouvernement japonais nous accorda de déposer ses restes précieux dans notre église d'Osaka. C'est là que Monseigneur repose au pied de la statue de Saint Joseph, son patron, auquel il avait une si filiale dévotion, devant la croix dont il avait fait son palladium, auprès de l'Eucharistie, devant laquelle il a passé tant d'heures de sa vie en adoration. Pendant tout le temps qu'il a vécu à Osaka, jamais il n'a manqué de se trouver en présence du Saint-Sacrement de onze heures à minuit ; et chaque matin, de quatre à sept heures, il était encore là comme un soldat infatigable, toujours montant la garde auprès du Roi immortel des siècles. Maintenant que la mort l'a relevé de cette faction terrestre, il est entré dans la joie même de son Seigneur, et c'est pour l'éternité. Je vous l'avoue, chaque fois que j'entre dans cette église, où il attend la résurrection glorieuse, je ne puis retenir cette parole qui d'elle-même s'échappe de mon cœur : « Monseigneur, priez pour moi ! »

Celui qui écrivait ces lignes touchantes était l'élu que Dieu avait choisi pour recueillir l'héritage de Mgr Petitjean et de Mgr Laucaigne. M. Jules Alphonse Cousin fut nommé le 8 janvier 1885, par la Sacrée Congrégation de la Propagande, vicaire apostolique du Japon méridional sans auxiliaire et avec le titre d'évêque d'Acmonie.



S. G. MONSEIGNEUR J.-A. COUSIN

Evêque d'Acmonie et vicaire apostolique du Japon méridional de 1885 à 1891

Evêque de Nagasaki en 1891

LIVRE DEUXIÈME

LA LIBERTÉ DE FAIT ET ENFIN LA LIBERTÉ DE DROIT

de 1885 à 1895

CHAPITRE PREMIER

Le Souverain Pontife mande à Rome Mgr Osouf et le charge d'un message pour l'Empereur du Japon. — Arrivée de Mgr Osouf à Tokyo, et remise de la lettre du Pape au Mikado. — Sacre de Mgr Cousin à Osaka. — Lettre du nouvel évêque sur le vicariat du Japon méridional. — Un service funèbre pour le roi d'Espagne Alphonse XII réunit dans la cathédrale de Tokyo les représentants des puissances et toutes les hautes autorités japonaises. — *Lux in tenebris !* — Création d'un troisième vicariat. — Mgr Midon vicaire apostolique du Japon central à Osaka. — Puissance du Bouddhisme dans cette partie de l'empire. — Nécessité de s'installer solidement dans sa métropole à Kyoto. — Concurrence des Protestants et des Russes. — Découverte et conversion des descendants de Saint Jacques Ichikawa Kizayemon. — Nouvelle Constitution de l'empire japonais (11 février 1890), et proclamation de la liberté religieuse. — Premier concile régional de Nagasaki. — Douze mille chrétiens prennent part aux fêtes du concile. — L'Eglise du Japon chante l'alleluia de sa résurrection. — Les vicaires apostoliques de nouveau réunis, pour bénir à Kyoto une église dédiée à Saint François Xavier. — Division du Japon septentrional et création d'un quatrième vicariat. — Mgr. Berlioz est nommé vicaire apostolique de Hakodate. — Coup d'œil sur le nouveau vicariat. — Léon XIII établit au Japon la hiérarchie épiscopale.

Pendant que Mgr Petitjean et Mgr Laucaigne mouraient au Japon, Mgr Osouf était Amérique. Aux prises avec les besoins sans cesse grandissant de sa mission, et n'ayant pour y faire face que les ressources fort insuffisantes de la Propagation de la Foi, il avait pris le dur parti de se faire mendiant et d'aller tendre la main aux catholiques des Etats-Unis. C'est là que lui parvint coup sur coup la nouvelle de ce double deuil.

Il songeait à regagner le Japon lorsqu'au mois de mars le Souverain Pontife, qui désirait le charger d'une mission officielle auprès de S. M. le Mikado, le manda à Rome.

Léon XIII venait d'adresser (1) une lettre à l'Empereur de Chine, dans laquelle tout en lui recommandant très instamment les chrétiens de ses vastes états, il lui représentait que les missionnaires catholiques n'étaient point des hommes politiques envoyés par une puissance étrangère, mais des prédicateurs pacifiques de la vérité, ne recevant leur mission et leur autorité que des Pontifes Romains. C'est un message du même genre, et destiné à inaugurer de bonnes relations, qu'il désirait confier à Mgr Osouf.

Le légat du Saint-Père auprès de l'Empereur de Chine, le R. P. Giulianelli, fut de retour de Pékin avant le départ de Mgr Osouf. Il rendit compte de sa mission dans une audience du 25 juin. Le jeune Empereur avait reçu le 10 avril la lettre pontificale par l'entremise du Conseil des affaires étrangères de l'empire, et sous la même date il avait fait déclarer à l'Illustrissime Légat de la grande Rome, qu'il l'avait lue avec beaucoup de plaisir et de satisfaction et le chargeait d'offrir ses félicitations au Souverain Pontife. Le message du Pape ne devait pas être moins bien accueilli par S. M. le Mikado.

Mgr Osouf arriva à Yokohama le 16 août (2). Les chrétiens de cette ville massés au bord de la mer lui firent une respectueuse ovation et l'accompagnèrent triomphalement jusqu'à l'église. A Tokyo même réception, le 21 : quatre cents chrétiens le reçurent à la gare, où l'attendait la voiture du ministre de France. A Tsukiji, à l'entrée de sa résidence, se dressait un magni-

(1) Le 1er février 1885.
(2) Après une absence de deux ans.

fique arc de triomphe et ce qui toucha davantage l'évêque, la cour et les jardins étaient remplis de fidèles. Par des présents et des discours, ils lui témoiguèrent leur joie de le revoir. Le salut du S. Sacrement termina cette heureuse journée ; l'église était comble, et les payens paraissaient étonnés d'un pareil concours de chrétiens à la capitale. En effet le Japon septentrional, qui comptait à peine 1.200 chrétiens lors de son érection en vicariat distinct, on comptait alors plus de 6000 (6. 193)

Mgr Osouf s'empressa de faire les démarches nécessaires, afin d'obtenir une audience pour la remise de la lettre du Souverain Pontife à S. M. le Mikado. M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France au Japon, officiellement chargé par le gouvernement français, sur la demande du Vatican, de prêter son concours à Mgr d'Arsinoë, s'acquitta de cette mission avec empressement. S. Exc. le comte Inouye, ministre des affaires étrangères du gouvernement japonais, vint lui-même informer Mgr Osouf que l'audience impériale était fixée au samedi 12 septembre. En même temps, le *Journal officiel* publiait une note annonçant qu'à cette date l'Empereur recevrait Mgr d'Arsinoe, porteur d'une lettre du Pape de Rome pour sa Majesté. L'audience eût lieu au jour fixé.

« Samedi dernier, à dix heures, écrivait M. Midon (1), arrivaient à Tsukiji (2) deux voitures de la cour, dont l'une ordinairement est envoyée aux ministres plénipotentiaires, quand ils vont présenter leurs lettres de créance. Sa Grandeur prit place dans la voiture d'honneur avec celui qui vous adresse ces lignes ; dans la deuxième monta M. Brotelande, qui accompa-

(1) Lettre à Messieurs les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères.
(2) Résidence de Mgr Osouf.

gnait Monseigneur à titre de secrétaire. Nous nous rendîmes à la Légation de France, où M. le ministre et tout son personnel en uniforme prirent place dans les voitures escortées par les deux cavaliers de la Légation, et l'on partit pour le palais d'Akasaka. Nous trouvâmes dans le salon d'attente S. E. le ministre des affaires étrangères, en grand uniforme constellé de décorations, S.E. le comte Ito, ministre de la maison de l'Empereur avec le grand cordon de l'ordre du Soleil Levant, plusieurs gentilshommes de la Chambre, l'introducteur des audiences impériales et le premier interprête de la cour, en habits de cérémonie. Tous ces hauts fonctionnaires firent à Monseigneur et aux personnes qui l'accompagnaient le plus gracieux accueil, en attendant le moment de l'audience. A onze heures, les huissiers annoncèrent l'arrivée de l'Empereur, et nous pénétrâmes dans la salle des réceptions. M. le ministre de France et Mgr Osouf ouvraient la marche, suivis des deux missionnaires et des membres de la Légation. Sa Majesté le Mikado, en habit militaire, relevé par la décoration de son ordre, se tenait debout au fond de la salle devant un fauteuil, les mains appuyées sur son épée. Autour de lui, les personna es signalés précédemment. Après les trois saluts d'usage, renouvelés de la porte à l'endroit où l'on s'arrête devant l'Empereur, M. le Ministre de France, en quelques mots parfaitement dits, présenta à Sa Majesté Mgr Osouf, porteur d'une lettre de Sa Sainteté Léon XIII. L'interprète fit la traduction voulue, et Mgr d'Arsinoë, prenant la parole, s'adressa en ces termes au Mikado.

Sire,

Le Souverain Pontife Léon XIII, connaissant les progrès qui s'accomplissent sous votre règne dans l'empire du Japon, a désiré se mettre en relations avec Votre Majesté, aussi

bien qu'avec les Souverains des autres grandes puissances du monde. Sa Sainteté a donc résolu d'adresser une lettre à Votre Majesté pour Lui exprimer directement combien Elle apprécie les nobles aspirations de son gouvernement, et Lui témoigner aussi les sentiments particuliers qui L'animent à l'égard de Votre Auguste Personne. Le Saint Père a daigné m'appeler à Rome et me charger de porter de sa part cette lettre à Votre Majesté, recourant au bienveillant intermédiaire de Son Excellence Monsieur le Ministre de France, pour m'introduire devant Elle à cet effet. En venant m'acquitter de cette très honorable mission, qu'il me soit permis, Sire, d'offrir à Votre Majesté mes plus profonds hommages et de Lui exprimer aussi mes vœux les plus sincères pour que tous les progrès, inaugurés par Votre règne, continuent et se développent de plus en plus, à la gloire de Votre Majesté et pour le bonheur de son peuple ! »

« Quand l'interprète eùt traduit cette adresse, Monseigneur reçut des mains de l'un de ses missionnaires la lettre du Souverain Pontife et la présenta à l'Empereur (1). Sa Majesté reçut le pli, le considéra un insinstant, puis, le passant à un officier, il lut à son tour en japonais sa réponse. L'interprète la traduisit à Monseigneur en excellent français. Il m'est impossible de vous donner le texte même de la réponse impériale. En voici les idées principales. Sa Majesté le Mikado exprima la grande satisfaction que lui causait la démarche du Souverain Pontife et chargea Sa Grandeur d'offrir au Pape l'expression de ses remerciments. Il affirma son désir de continuer à marcher dans la voie du progrès, sa volonté d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorise tous les autres.

« L'audience était terminée. Mgr Osouf présenta à l'Empereur les deux missionnaires de sa suite, et tous se

(1) La lettre du Souverain Pontife était renfermée dans une enveloppe de soie blanche, aux armes pontificales, et fermée par un cordonnet d'or.

retirèrent avec le cérémonial suivi lors de l'entrée. A peine revenus dans le salon, le comte Inouye exprima de nouveau à Mgr d'Arsinoe combien le gouvernement japonais était flatté de la lettre pontificale. Sa Grandeur à son tour témoigna à Son Excellence sa reconnaissance pour la manière dont on avait bien voulu accueillir le message et le messager de S.S. Léon XIII. Selon les usages du pays, on offrit le thé et les gâteaux, puis les voitures ramenèrent à la légation et à la mission les personnes qui avaient assisté à l'audience. Dans l'après-midi, Mgr Osouf fit au ministre de la maison de l'Empereur la visite d'usage, puis Sa Grandeur alla remercier M. le Ministre de France de ses bons et gracieux offices en cette occasion.

« Tel est le résumé de l'audience que j'ose appeler l'événement du 12 septembre. L'effet moral qui en résultera tournera, Dieu aidant, au bien de la Religion, et par suite au bonheur du pays dont la Providence a daigné nous confier l'évangélisation. Inutile de vous dire combien nos néophytes sont heureux tout ensemble et de la démarche du Saint-Père et de l'audience impériale. »

La manière dont Mgr Osouf fut reçu par le Mikado produisit à Rome et dans tout le monde catholique le meilleur effet. « La mission de l'illustre prélat, disait l'*Osservatore Romano*, ne pouvait obtenir un plus heureux résultat. Les attentions dont a été l'objet, de la part du gouvernement japonais, le représentant du Saint-Siège, la solennité de sa réception, les bienveillantes paroles de l'Empereur sont du plus heureux augure pour l'avenir de la Religion catholique au Japon. »

Quelques jours après l'entrevue impériale, Mgr Osouf se rendit à Osaka afin d'y sacrer le nouveau vicaire apostolique du Japon méridional, Mgr Cousin. La céré-

monie eût lieu le 21 septembre, fête de l'apôtre Saint Mathieu. L'évêque consécrateur était assisté de Mgr Blanc, vicaire apostolique de Corée et de M. Evrard, attaché en qualité de premier interprète à la légation de France. La gracieuse église d'Osaka, construite quelques années auparavant sous la direction de M. Cousin, avait revêtu en son honneur une splendeur inaccoutumée. Mais le charme le plus touchant de la fête était sans contredit la joie qui rayonnait sur tous les visages, et la piété avec laquelle missionnaires et chrétiens unissaient leurs prières pour le nouvel élu.

Au lendemain de son sacre, à cette heure où il recueillait la succession de Mgr Petitjean et de Mgr Laucaigne, Mgr Cousin écrivait à la Propagation de la Foi : (1)

« Il y a vingt ans à peine, après bien des efforts de zèle et de dévouement qui semblaient dépensés en pure perte, on se demandait s'il restait un seul chrétien au Japon et s'il serait jamais possible d'en faire. Aujourd'hui l'état du seul vicariat, dont il a plû à la Providence de me charger et que je viens de dresser pour la première fois, en porte le nombre à plus de 25,000. Dans l'année qui vient de s'écouler, quatorze ou quinze mille ont rempli le devoir pascal. Ils sont disséminés en soixante-trois chrétientés, qui ont à leur service cinquante-neuf églises ou chapelles et envoient leurs enfants à plus de trente écoles, où la première place est donnée à l'enseignement du catéchisme. C'est, en un mot, une grande consolation pour le présent, et ce sont pour l'avenir de magnifiques espérances. »

Mgr Cousin n'avait pas encore eu le temps de parcourir le vaste champ confié à sa sollicitude. Un an après il écrivait :

« Un des plus heureux souvenirs de ma vie, sera

(1) Le 1er novembre 1885.

d'avoir pu employer la première année de mon épiscopat, presque toute entière, à parcourir nos différentes chrétientés. Aucun missionnaire qu'il ne m'ait été donné de voir chez lui, et pour ainsi dire, à l'œuvre. De la bouche de chacun j'ai entendu le récit des consolations que le Bon Dieu sème de temps en temps sous ses pas dans l'exercice du saint ministère... Souvent aussi il m'a fallu écouter l'exposé bien plus long, hélas ! des obstacles qui s'opposent au bien et semblent paralyser toutes les industries du zèle. Mais n'importe, le travail de chaque jour vient s'ajouter à celui de la veille et les fruits vont aussi s'accumulant sans cesse. Dans le sud, chaque petit groupe de fidèles a voulu avoir son église. Aucun sacrifice ne les a rebutés, et l'on est effrayé à la pensée des privations qu'ont dû s'imposer, pour en arriver là, de pauvres gens, qui pour la plupart ne vivent que de pommes de terre et ne connaissent presque le riz que par ouï dire. Leurs églises ne sont pas des monuments, mais elles ne manquent en général ni d'élégance ni de bon goût, et elles feraient encore bonne figure dans nos petites paroisses de France. Là où les missionnaires ne travaillent que sur l'élément payen, les choses évidemment sont moins avancées. Ordinairement, ils n'ont pu offrir à Notre-Seigneur qu'une chambre de la maison japonaise où ils habitent. Mais, comme chacun s'est appliqué à l'orner de son mieux et à la rendre moins indigne de son hôte divin ! ... Pour ma part, j'ai été partout reçu comme l'envoyé de Dieu. Aussi, les fatigues inséparables de déplacements qui bout à bout feraient un voyage de 1500 lieues, par tous les temps, tous les chemins, toutes les voies et tous les moyens de transport qui se puissent imaginer, ne sont pas même un souvenir auprès des consolations, qu'il a plû au Divin Maître de me faire goûter. »

De jour en jour le Catholicisme était mieux connu. Les

événements les plus inattendus venaient tout à coup le mettre en lumière, et montrer au Japon la place qu'il occupe dans le monde.

Quelques mois après la solennelle réception faite par l'Empereur du Japon à Mgr Osouf, la mort du roi d'Espagne, Alphonse XII, fut l'occasion d'une grande manifestation catholique à Tokyo. Le chargé d'affaires d'Espagne au Japon, mû par une inspiration de patriotisme et de foi, voulut faire célébrer pour le repos de l'âme de son auguste maître un service funèbre vraiment royal. Les secrétaires de la légation espagnole s'improvisèrent peintres, tapissiers, charpentiers, tout enfin. L'église entière fut tendue de noir et les tentures richement décorées aux armes de Castille et Léon et d'Aragon. Au sommet d'un catafalque gigantesque recouvert d'une seule pièce de velours deux coussins supportaient une couronne d'or. En avant du catafalque, les armes du roi étaient surmontées du grand cordon de la décoration japonaise (1). Le gouvernement japonais de son côté prêta chaises, fauteuils, tapis pour l'église, tentures pour le jardin et il envoya des ouvriers. Le ministre des affaires étrangères du Japon disait : « Si nous ne faisons pas mieux ce n'est pas notre faute, c'est parce que nous ne savons pas. Si quelque chose manque, veillez nous le dire. » L'église, ainsi décorée dans le goût espagnol, présentait un ensemble vraiment grandiose. Le 18 décembre, tous les resprésentants des puissances étrangères, même ceux de la Chine, en grand costume et grand équipage, tous les ministres, sénateurs, conseillers d'Etat et hauts fonctionnaires japonais en uniformes, chamarrés d'or et de décorations, un

(1) Par un singulier rapprochement la décoration japonaise, placée au dessus des armes d'Espagne, avait été prêtée par Iwakura, le fils du ministre du même nom, qui quatorze ans auparavant persécutait encore les chrétiens japonais, derniers disciples des Jésuites espagnols.

prince de la famille impériale et le représentant de S. M. l'empereur assistèrent respectueusement à la messe funèbre. Jamais Tokyo n'avait vu réunis dans une même assemblée religieuse les représentants d'un aussi grand nombre de nations différentes.

Au milieu des ténèbres de l'infidélité, la lumière du Catholicisme commençait donc à luire, comme au matin d'un jour nouveau les premiers rayons de l'aurore. Mais, il s'en fallait que toutes les ombres fussent dissipées. Pour le plus grand nombre des âmes, la parole évangélique s'accomplissait : la lumière brillait au milieu des ombres, et les ombres ne la recevaient pas. « Les Japonais, disait M. Sauret (1), deviennent rationalistes et ne s'occupent guère de religion. Si nous, catholiques, nous étions seuls au Japon, la position serait belle, mais voyant les divisions qui existent entre les Catholiques, les Protestants et les Russes, les Japonais se figurent que la religion chrétienne est comme le Bouddhisme, c'est-à-dire qu'elle est divisée en une foule de sectes, dont il est impossible de découvrir la vraie. »

De son côté, Mgr Osouf écrivait à la fin de 1876 (2) : « Les dispositions favorables des autorités, soit à la capitale soit dans les provinces, ne se sont pas démenties ; elles se sont même affirmées de nouveau en plusieurs circonstances. L'opinion publique tourne de plus en plus en faveur du Christianisme. Les missionnaires, ceux surtout qui voyagent dans l'intérieur, le constatent

(1) Lettre publiée dans les *Missions catholiques*. I. 1885, p. 101.

(2) A Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la propagation de la Foi. Voici les chiffres qu'il leur donnait alors dans son rapport annuel : 1 évêque, 32 missionnaires européens, 50 catéchistes ou aide-catéchistes, 13 religieuses du Saint-Enfant Jésus et 14 sœurs de Saint-Paul de Chartres. La mission compte 16 districts, 87 chrétientés, 41 églises, 19 écoles avec 608 élèves, 6 orphelinats, 7 écoles de filles et 3 pharmacies. 1867 baptêmes, dont 989 d'adultes, ont été administrés durant l'exercice 1885-1886. La population catholique est de 7.116.

généralement. C'est ce qui ressort également de l'esprit des journaux quand ils touchent aux questions religieuses. Mais tandis que les difficultés provenant du Bouddhisme diminuent, le Protestantisme voit de plus en plus accroître son influence et paralyse les efforts de nos missionnaires, grâce aux publications qu'il prodigue, et aux écoles qu'il multiplie. L'attrait qu'il exerce est d'autant plus fort, que la langue anglaise est aujourd'hui au Japon la clef d'une foule de situations... Quant au Schisme russe, il perd du terrain. L'évèque Nicolaï poursuit à Tokyo les travaux d'une cathédrale encore inachevée et qui s'annonce grandiose, au moins pour le Japon, où les monuments de ce genre sont encore si rares. Mais à côté de cet édifice matériel, l'édifice spirituel du Schisme dépérit visiblement, du moins dans le nord du vicariat, dans les principaux centres : Sendaï, Morioka, Hakodate, Aomori, Akita... Le Schisme russe présentera toujours d'ailleurs une ombre aux yeux des Japonais clairvoyants : c'est d'avoir pour chef réel le Tsar de Saint-Pétersbourg. »

Afin de multiplier le nombre des missionnaires au Japon, et d'augmenter leurs ressources, la Propagande se préoccupa de la création d'un troisième vicariat. Un bref de S. S. Léon XIII en date du 20 mars 1888, détacha du Japon méridional toute la partie de la grande île de Nippon située à l'ouest du lac Biwa (1), ainsi que le Shikoku et les îles qui en dépendent. Ce territoire comprenant trente-et-une provinces et une population de 13.184.650 âmes forma le vicariat du Japon central. Le vicariat du Japon méridional fut réduit par suite de ce démembrement aux îles Kyu-Shu, Hirado, Goto, Tsu-shima, Riu-Kiu et autres de moindre importance.

(1) C'est-à-dire à l'ouest des provinces d'Echizen, Mino et Owari.

M. Félix Nicolas Midon fut nommé vicaire apostolique du Japon central et préconisé évêque de Cœsaropolis. Né au diocèse de Nancy en 1840, il avait d'abord rempli dans cette ville les fonctions du saint ministère : il s'était ensuite fait missionnaire et était parti pour le Japon en 1870. Depuis 1873 il y remplissait les fonctions de provicaire (1). Les qualités qu'il avait déployées dans cette charge le désignaient comme naturellement pour ce poste important. C'est Mgr Osouf, qui, le lundi 11 juin, fête de Saint-Barnabé, lui conféra la consécration épiscopale. Il était assisté de Mgr Cousin et de M. Rousseille, supérieur de la maison de Nazareth à Hong-Kong (2).

Lorsque le lendemain de cette cérémonie, l'heure fut venue pour Mgr Osouf et Mgr Midon de se séparer, ce fut pour tous les deux un douloureux sacrifice. Mais la nouvelle mission d'Osaka était appelée à en recueillir les fruits. En s'arrachant au vicariat du nord, au sein duquel il avait tant travaillé, le nouvel évêque exprima dans sa devise le sentiment, qui dominait alors dans son âme : « *Propter eum qui dilexit nos* ! (3) »

Mgr Midon arriva à Osaka, sa résidence, le 21 juin. La réception qu'il y reçut fut magnifique. Plus de 300 chrétiens s'étaient portés à sa rencontre et le défilé de ce long cortège dans les rues de la ville attira vivement l'attention des payens. La musique militaire de la gar-

(1) D'abord pour le Japon tout entier, puis à partir de sa division en deux vicariats, en 1876, pour le Japon septentrional.

(2) Maison de retraite spirituelle pour les missionnaires des divers diocèses ou vicariats apostoliques de la Société des Missions Etrangères.

(3) Les armes du prélat étaient : d'azur, à la barre d'argent, avec le chiffre couronné de Marie en chef, et en pointe une fleur de chrysanthème, le Sacré-Cœur de Jésus sur un écu d'or brochant sur le tout. Devise : *Propter eum qui delixit nos*. Le chrysanthème est la fleur nationale et symbolique du Japon ; dans les armoiries de Mgr Midon, elle représente pour les profanes l'idée japonaise : « mais pour nous, écrivait le prélat, c'est le symbole de la Bienheureuse Marguerite-Marie, ma sainte de prédilection et ma répondante auprès du Sacré-Cœur. »

nison voulut bien prêter son concours et ce fut au son de ses hymnes joyeux que Mgr Midon fit son entrée solennelle dans sa nouvelle église. Le lendemain tout était rentré dans le silence, et le nouvel évêque était déjà au travail.

« L'humble Japon central, écrivait-il à Mgr Turinaz, évêque de Nancy, est une mission pour ainsi dire au berceau. C'est ce qui rend plus lourde et plus pénible la tâche du premier vicaire apostolique. En attendant de jeunes ouvriers, nous voici quinze missionnaires disséminés sur une immense étendue, où l'on ne compte encore que deux mille et quelques centaines de néophytes, comme perdus au milieu de millions d'infidèles. Le vicariat ne possède que deux églises : ailleurs les oratoires sont de pauvres appartements japonais, qui demandent à se voir remplacés, au moins par de modestes chapelles, mieux appropriées au culte et plus dignes de Notre-Seigneur. Il faut développer les essais d'écoles et d'orphelinats, multiplier les catéchistes, établir de nouveaux postes, en un mot s'organiser pour lutter tout ensemble contre le paganisme, dont la capitale est au milieu de nous, et contre l'hérésie, qui nous inonde de représentants munis de ressources pécuniaires considérables ».

Mgr Midon était bien l'homme qui convenait dans des circonstances si difficiles à l'organisation de cet immense vicariat. Il commença par le visiter. Cette visite faite, voici ce qu'il écrivait dans un premier compte-rendu, qui accusait seulement une population catholique de 2. 185 âmes.

« Le Bouddhisme indigène demeure malgré tout profondément enraciné dans l'esprit des populations... Kyoto déchue de son ancien rang de capitale politique n'en demeure pas moins le foyer du Bouddisme et la Rome japonaise payenne. Malgré l'abandon de nom-

breux temples secondaires. on compte encore 2.600 édifices religieux dans la cité. Les grands dignitaires ecclésiastiques résident à Kyoto et n'y sont certes pas isolés. En dépit des règlements divers qui diminuent les ressources matérielles des temples..., les bonzes peuplent encore cette métropole au nombre de 5.000 au moins. Il y ont une sorte de grand séminaire, bâti sur un plan très large et qui ne compte pas moins de 80 à 90 élèves. D'autres centres importants ont des établissements du même genre. Je ne puis rendre la peine qu'on éprouve en visitant le nouveau temple qui s'élève actuellement à Kyoto, pour affirmer les convictions religieuses du peuple. Cet immense édifice, où l'on prodigue ce que l'architecture nationale a de plus riche, dont les colones et les maîtresses poutres sont des pièces vraiment gigantesques.... ne coûtera pas moins de quatre millions de francs ! On rencontre sur les chantiers des ouvriers venus d'assez loin parfois, pour travailler sans rétribution. un certain nombre de jours, à la construction du monument. Parmi les énormes câbles nécessaires en pareil cas on en voit de tout noirs, uniquement tressés avec les cheveux de pauvres femmes, qui ont pensé par cette offrande expier et mériter...

« Que dire encore, à l'est, du célèbre pèlerinage d'Isé, où les visiteurs abondent de tous les points de l'empire, à l'ouest, de l'île de Mya-jima, proche de Hiroshima, autre centre religieux non moins fameux. qui attire des milliers d'adorateurs, enfin de tant d'autres localités, dont le nom seul met en mouvement, à jour fixe, des armées de pèlerins qui encombrent les routes, les bâteaux, les hôtels ? »

Quant au Schisme russe et au Protestantisme, voici comment il appréciait leur situation dans cette partie du Japon :

« D'après les renseignements recueillis jusqu'ici, le Schisme russe ne semble point si florissant que dans le nord, surtout à certaines époques. Ce n'est pas néanmoins une quantité négligeable, et les missionnaires,qui le rencontrent sur leur chemin, ont toujours à constater avec regret que plusieurs âmes droites et désireuses de trouver la vérité sont entrées dans la religion soi-disant orthodoxe, faute d'avoir connu le Catholicisme...

« Mais le Protestantisme, avec son nombreux personnel (1), avec les ressources matérielles dont il dispose, ce qui permet aux différentes sectes de s'établir fort grandement et de payer généreusement leurs auxiliaires indigènes, de semer partout *tracts*, journaux, livres..., l'hérésie, disons-nous, est notre adversaire capital. Sans parler de maintes écoles, où les prédicants de l'erreur attirent la jeunesse par l'appât de l'instruction, de l'anglais surtout, et pervertissent les esprits de leurs élèves, laissez-moi vous signaler l'Université protestante de Kyoto, véritable cité élevée à grands frais dans le quartier des pagodes. On serait tenté de se décourager, en voyant ces vastes et nombreux bâtiments, où sept cents élèves vont recevoir, avec l'instruction littéraire et scientifique, le poison de l'erreur au point de vue philosophique, historique et religieux ».

En face de tant d'adversaires les missionnaires catholiques ne se décourageaient pas cependant. Secondé par M. Relave, M. Villion faisait avec ses catéchistes dans les divers quartiers de Kyoto des conférences assez régulièrement suivies. Cette ville comptait déjà 280 néophytes, et les trois chrétientés voisines d'Otsu, de Fushimi et d'Obama : 56. Depuis un an, Kyoto

(1) On ne comptait pas moins de 80 à 90 ministres des deux sexes rien qu'au Japon central.

possédait une petite communauté de religieuses (1).

« Aujourd'hui, écrivait M. Villion au lendemain du sacre de Mgr Midon, aujourd'hui que la Providence vient de nous constituer enfin en corps de mission, en nous donnant un évêque bien-aimé, cette partie si importante du Japon va être évangélisée avec un redoublement de zèle : Dieu soit loué ! Après les heures d'angoisse, les entraves, les persécutions de tous genres, nous nous voyons enfin tranquilles au milieu des calomnies et de la haine ; le *pusillis grex* des enfants de Dieu commence à se grouper, plus nombreux de jour en jour. »

Mgr Midon, afin d'assurer le développement de la Religion au sein de cette métropole de l'erreur y fit tout d'abord dans un quartier central l'acquisition d'un terrain dont la superficie fort convenable allait permettre d'établir une église et une résidence, en attendant qu'on pût y installer d'autres œuvres.

Un événement heureux, la découverte des descendants de Saint Jacques Ichikawa Kizayemon, un des vingt-six martyrs japonais, ordinairement désigné sous le nom de Kisai ou Chisai vint consoler Mgr Midon au début de son épiscopat. L'histoire nous apprend peu de chose du saint martyr. Nous savons seulement qu'il exerçait à Osaka les fonctions de catéchiste, se distinguait par sa tendre dévotion aux souffrances de Notre-Seigneur, et qu'il avait soixante-quatre ans environ quand il subit à Nagasaki le supplice de la croix. Les démarches faites par les missionnaires au village de Haga-mura, sa patrie, situé à deux lieues d'Okayama, en vue de découvrir quelques traces de lui et de sa famille, étaient demeurées infructueuses, lorsque le 17 mars 1888, 23e anniversaire de la découverte des chrétiens, un jeune homme de Haga-mura se présenta à Okaya-

(1) De la Congrégation du Saint-Enfant Jésus de Chauffailles.



S. G. MONSEIGNEUR F.-N. MIDON

Evêque de Cœsaropolis et vicaire apostolique du Japon central de 1888 à 1891

Evêque d'Osaka en 1891

ma chez M. Luneau et demanda à s'instruire de la Religion. Il fut confié aussitôt à un catéchiste intelligent qui, quelques jours après étant allé à Haga-mura, apprit de la bouche même des descendants du martyr, que sa mémoire s'était perpétuée dans sa famille. Ceux-ci lui montrèrent l'emplacement et quelques ruines de la maison de Saint Jacques, à côté d'une fontaine. Le vieux mot de *kirishitan* (chrétien) avait même survécu dans la localité : on désignait sous ce nom un bouquet d'arbres, voisin de la propriété de la famille Ichikawa.

Vers le même temps M. Luneau apprit l'existence en pleine ville d'Okayama d'une autre branche de la famille de Saint Jacques et d'une maison de descendants d'anciens chrétiens. A la nouvelle du mouvement qui commençait à s'opérer dans le village de Haga, ces deux familles, surmontant tout respect humain, se déclarèrent, elles aussi, disposées à embrasser la religion chrétienne. La maison habitée par la seconde de ces familles nommée Uchida était toute entière décorée de croix : chaque tuile de la toiture, chaque poutre de la façade en portait le signe. Et détail remarquable, qui affirme bien l'idée chrétienne, ces croix avaient non la forme ordinaire du chiffre dix en caractère japonais ; mais celle d'une croix potencée. C'était dans toute la ville la seule maison de ce genre. Les ancêtres chrétiens, confesseurs de la Foi, d'après une tradition soigneusement conservée, avaient voulu perpétuer ainsi le souvenir de leur religion et placer leurs descendants sous la protection de ce signe sacré. Le jour de la Toussaint, le chef de la famille Uchida, par la réception du saint baptême, renouait sous ce toit sanctifié la succession des serviteurs du vrai Dieu. Sadagoro, le chef de la famille Ichikawa de Haga-mura, un bon vieillard, fut baptisé le jour de Noël 1888.

Le 19 mars suivant, à Okayama, sur vingt-quatre bap-

tisés, cinq étaient des membres de la famille Ichikawa branche d'Okayama désormais conquise à la Foi sans exception. Ce fut Mgr Midon lui-même, qui eût la joie de les régénérer. Après la cérémonie, les chrétiens invitèrent l'évèque et les missionnaires à se rendre dans une grande salle du vieux château d'Okayama pour un thé, qu'ils désiraient leur offrir suivant toutes les règles. Un vieux médecin à barbe grise et son fils, médecin lui-même, se chargèrent de préparer et de servir la boisson favorite. Quand toutes les cérémonies prescrites pour ce thé solennel furent accomplies, un des meilleurs diseurs de l'assemblée s'avança poliment avec pinceau, pierre à encre et papier, puis s'agenouillant devant l'évêque :

« Autrefois, dit-il, quand les vassaux recevaient leur suzerain, après la cérémonie du thé, on priait le seigneur d'écrire de son auguste main quelques sentences en souvenir de sa visite et en signe de sa bienveillance. Votre Grandeur est pour nous plus qu'un seigneur féodal. Les enfants prient donc leur père de leur laisser quelques « paroles d'or », qu'ils puissent conserver religieusement en mémoire de ce jour. »

Mgr Midon accepta le pinceau et sur plusieurs feuilles traça successivement, suivant les personnes, quelques mots de circonstance en français, en latin, ou en japonais. Le vieux médecin par exemple fut très flatté de son mot mi-latin, mi-français : « Honora medicum ». « Je le pansai, Dieu le guérit ». Le modeste autographe soigneusement collé sur soie dût orner sans retard l'appartement de cet Ambroise Paré japonais.

Le jour de Pâques, trois membres de la famille Ichikawa de Haga vinrent à la tête d'une vingtaine d'autres catéchumènes de leur village recevoir le baptême à Okayama. Désormais les deux branches de la famille du saint martyr avaient reverdi. Elles portaient de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits.

Les payens de la localité commençaient à agiter vivement entre eux la question religieuse. Les maîtres d'école étaient obligés d'arrêter les discussions qui surgissaient sur ce sujet parmi leurs élèves. D'autre part, le journal d'Okayama demandait à publier ce qui concernait Haga-mura au point de vue des souvenirs chrétiens. Ces simples faits montrent combien les esprits, même dans cette partie centrale du Japon si fort attachée au Bouddhisme, s'ouvraient à des idées nouvelles. Du reste, un évènement de la plus haute importance et qui plaçait le Japon à la tête de toutes les nations de l'Asie venait de s'accomplir.

Le 11 février (1), S. M. le Mikado avait proclamé solennellement la nouvelle Constitution de l'Empire du Japon. L'article XXVIII était ainsi conçu :

« Les sujets japonais jouiront de la liberté de croyance religieuse en tout ce qui n'est ni préjudiciable à la paix et au bon ordre, ni contraire à leurs devoirs de sujets. »

C'était la consécration en droit de ce que le gouvernement accordait déjà en fait depuis un certain nombre d'années. Cette reconnaissance et cette garantie solennelles de la première de toutes les libertés remplirent de joie les catholiques du Japon, les missionnaires, et furent accueillies dans toutes les nations chrétiennes par d'unanimes louanges.

« On ne saurait dire, écrivait à propos de cette proclamation Mgr Osouf, les réjouissances publiques qui l'ont accompagnée, en particulier à Tokyo. Jamais nous n'avions vu les rues de la capitale si magnifiquement décorées, ni remplies si universellement d'une population toute en habits de fête. Nos chrétiens ne sont pas restés en arrière dans ces manifestations de la joie géné-

(1) 1889.

rale. Outre qu'ils saluaient, avec leurs compatriotes, un événement attendu avec impatience dans le pays depuis des années, ils triomphaient aussi de voir enfin tomber les barrières légales qui pouvaient encore contrarier la liberté de la religion qu'ils avaient embrassée. Aussi, est-ce d'une manière éminemment chrétienne qu'ils ont témoigné le bonheur que leur causait ce grand événement. Le jour même de la proclamation et celui de la messe solennelle d'actions de grâces, l'assistance des fidèles a été très nombreuse dans les églises, et il y a eu beaucoup de communions. »

Les vicaires apostoliques du Japon mirent à profit la liberté qui leur était officiellement donnée, pour répondre sans retard à un vœu de la Propagande. Celle-ci, par un décret du 23 juin 1879, avait divisé les divers vicariats de la Chine et des royaumes adjacents en plusieurs grandes régions. Et afin d'obtenir l'uniformité de la discipline ecclésiastique, elle avait ordonné dans ces diverses régions la tenue de synodes à intervalles réguliers. Dans cette première division, que le temps devait modifier, elle n'avait pas cru devoir comprendre les vicariats du Japon et de la Corée. Mais des jours meilleurs s'étant levés pour ces deux missions, elle les avaient réunies le 16 avril 1884 dans une même classe ou région. Les vicaires apostoliques résolurent d'inaugurer l'ère de liberté qui s'ouvrait pour le Japon par la tenue d'un premier synode. Aux termes du décret du 23 juin 1879, c'était au plus ancien des vicaires apostoliques (1) à convoquer pour la première fois le synode de sa région, à en désigner soit le temps, soit le lieu, et à le présider. Cet honneur revenait à Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional.

C'est à Nagasaki, près de la tombe de Mgr Petitjean

(1) A compter de la consécration épiscopale.

et dans le sanctuaire dedié aux Vingt-Six Martyrs, qu'il invita à se réunir les vicaires apostoliques du Japon et de la Corée. Ce premier concile régional devait s'ouvrir le 2 mars 1890 et coïncider avec le vingt-cinquième anniversaire de la découverte des chrétiens (1). Afin de réhausser l'éclat des solennités qui allaient être célébrées à cette occasion, le Souverain Pontife accorda l'indulgence plénière à tous les chrétiens, qui viendraient en pèlerinage à l'église des Vingt-Six Martyrs de Nagasaki. Il accorda aussi aux évèques qui devaient y prendre part la faculté d'officier pontificalement comme dans leur propre diocèse, et de donner au peuple une fois chacun la bénédiction papale.

Depuis le 19 mars 1865 les choses étaient bien changées ! « Qui aurait dit alors au Père Petitjean, écrivait Mgr Cousin, que vingt-cinq ans plus tard, il y aurait au pied de ce même autel quatre évèques réunis avec plus de trente missionnaires ou prètres indigènes, et que sa première rencontre avec quelques pauvres femmes, qui se recommandaient de Sancta Maria, aurait des résultats si rapides et si consolants ! » Ce fut réellement la fète de sa résurrection, que l'Eglise du Japon célébra alors. Nagasaki, la ville des martyrs, s'ouvrit comme un tombeau longtemps scellé, et l'on en vit sortir pleines de vie de nombreuses phalanges de chrétiens chantant l'alleluia de la liberté et de la paix.

Le deuxième dimanche de carème (2) le concile tint sa première session solennelle. Mgr Osouf, assisté par des clercs japonais célébra le saint sacrifice de la messe en présence de Mgr Cousin, de Mgr Midon et des Pères du synode. Mgr Blanc, vicaire apostolique de Corée, étant mort au moment de s'embarquer, M. Doucet, le remplaça.

(1) 17 mars 1865.
(2) 2 mars.

Ce furent les chrétiens d'Urakami, qui inaugurèrent en ce jour la série des pèlerinages à l'église des Vingt-Six Martyrs. Ils vinrent ensemble au nombre de 2.500. Ils avaient été les premiers convoqués, et c'était justice. Leur vallée n'avait-elle pas été le berceau de la nouvelle Église du Japon, et le plus grand nombre d'entre eux n'avaient-ils pas souffert pour la Foi (1).

Avant de quitter Urakami, six cents avaient reçu le matin même la Sainte Communion. Naguère, à l'heure de la persécution, ils étaient venus à Nagasaki, formant un long cortège et récitant à haute voix le chapelet, jusqu'au port où ils devaient être embarqués pour les prisons des diverses provinces. Ils traversaient à cette heure les mêmes chemins priant encore, mais non plus accablés sous le poids de la douleur. Ils accouraient bannières déployées, et chantant des cantiques. Les femmes parées comme autrefois du voile blanc de leur baptême n'y cachaient plus leurs larmes. Tous ces chrétiens qui avaient dû si longtemps s'envelopper de mystère pour s'instruire et recevoir les sacrements, qui ne pouvaient franchir le seuil de la mission catholique qu'à la faveur des ténèbres, et en se dérobant comme des malfaiteurs aux regards de la police, entraient librement et au grand jour dans une église devenue trop étroite pour les contenir (2). Ils étaient enfin sortis des catacombes! C'était un spectacle vraiment émouvant que celui de leur joie et de leur foi, l'une et l'autre si simples et si vraies.

A la suite des fidèles d'Urakami, ceux des diverses chrétientés vinrent à tour de rôle, aux jours qui leur

(1) Quelques-uns parmi les plus jeunes étaient nés dans l'exil, et leurs noms rappelaient parfois certaines circonstances de leur naissance, comme celui-ci : *Isé Matsu*, (né sous un pin à Isé).

(2) Ils y étaient tellement massés, qu'au dire d'un témoin oculaire lorsque l'un d'eux bougeait tous les autres subissaient le contre-coup de son mouvement.

avaient été marqués, accomplir leur pèlerinage. Des îles ils arrivaient sur leurs barques, quelquefois en flottilles de vingt-cinq ou trente. C'est sur ces barques qu'ils habitaient pendant leur séjour à Nagasaki ; matin et soir on les entendait dans le port réciter leurs prières. Tous ne pouvaient pas se confesser, mais attentifs à ne pas souiller leurs âmes, ils communiaient souvent et en grand nombre. Eux aussi, lorsqu'ils montaient à l'église priaient à haute voix, ou chantaient. La police, à laquelle aucune permission n'avait été demandée, ne s'opposa en rien à ces manifestations pacifiques, et les journaux payens eux-mêmes gardèrent le silence (1).

Les missionnaires triomphaient avec leurs fidèles. Il y avait si peu de temps qu'ils étaient encore obligés de se cacher. Déguisés alors en marchands ils se jetaient la nuit au fond d'une barque et s'en allaient ainsi instruire les catéchumènes et assister les moribonds. Le jour ils devaient s'enfermer dans des retraites qui leur étaient secrètement ménagées. Dieu les avait bénis ! Une multitude d'âmes profondément chrétiennes composaient à cette heure leur troupeau, et parmi elles quelques-unes déjà étaient associées à leur sacerdoce. Ce furent des prêtres japonais, qui aux sessions les plus solennelles du concile firent l'homélie au peuple pendant la messe.

« Un mois durant, écrivait Mgr Cousin (2), des cérémonies comme il n'avait été donné d'en avoir ni à l'ancienne ni à la nouvelle Église du Japon, se sont succédées à de courts intervalles, et nos excellents chrétiens n'ont reculé devant aucun sacrifice pour y prendre part en ausssi grand nombre que possible. Ce nombre

(1) Ce silence n'était ni du respect ni de l'admiration, mais la constatation pure et simple que les chretiens ont le droit de faire chez eux ce qu'ils veulent, comme les bouddhistes dans leurs pagodes.
(2) Compte-rendu de 1890.

est estimé à dix ou douze mille, et je crois qu'il n'est pas exagéré. Au fond des îles les plus lointaines, ils s'y sont pris bien à l'avance ; ils ont mis à l'eau toutes les barques disponibles ; ils s'y sont entassés sans compter avec le vent ou les vagues, ni avec le danger de sombrer en pleine mer, et ils sont partis au chant des cantiques. Par la miséricorde de Dieu, au jour fixé pour chaque groupe, tout le monde s'est trouvé, sans le moindre accident et bien avant l'heure, au lieu du rendez-vous. Dès que la cloche faisait entendre son premier appel, les missionnaires, dont les chrétiens étaient convoqués pour ce jour-là, allaient en habit de chœur, se mettre à leur tête. Le silence s'établissait comme par enchantement parmi cette foule massée dans le chemin qui conduit à la mission, et tous se rendaient à l'église, bannières déployées, dans le plus bel ordre... Malgré les précautions prises il n'y avait jamais assez de place dans l'intérieur, et les derniers venus devaient se contenter d'assister du dehors à une fête, pour laquelle ils avaient entrepris un long voyage. On n'entendait cependant ni plainte ni murmure, et il était aisé de voir que si la curiosité n'était pas absente, c'était surtout l'esprit de foi et de piété qui animait les pèlerins. Le jour de la grande affluence, comme aussi des grandes joies et des grandes émotions, fut le 17 mars. C'était à pareil jour, que vingt-cinq ans auparavant trois pauvres femmes inconnues s'étaient présentées au missionnaire dans cette même église et lui avaient dit en montrant la statue de la Mère de Dieu tenant son fils entre ses bras : « Nous avons le même cœur que vous. » Cette statue bénie était encore là sous nos yeux. Mgr Petitjean repose à la place même, où se passa cette scène inoubliable. Sur sa tombe, l'une des premières visiteuses accompagnée de sa fille, comme elle l'était il y a vingt-cinq ans, resta agenouillée tout le temps que dura

la cérémonie, témoin vivant d'un passé qui n'est pas encore éloigné, mais dont nous sommes séparés par des événements prodigieux. Quel rapprochement, en effet, entre ces deux dates! En 1865, il n'y avait au Japon que cinq prêtres, sans un seul néophyte, et celui qui voyait venir à lui dans l'église de Nagasaki, inaugurée depuis un mois à peine, ces mystérieuses messagères, était loin de se douter, qu'il avait devant les yeux les prémices d'une riche moisson, qu'il allait lui-même commencer à recueillir ; et cette année, au 17 mars, le Japon se trouvait là représenté par ses trois évêques entourés de vingt missionnaires européens, quinze prêtres indigènes, autant de clercs, trente élèves du séminaire et deux mille chrétiens. Notre jeune Église célébrant ses noces d'argent ! Je ne sais s'il a jamais été donné à personne d'en célébrer de plus belles et de plus touchantes. Ce que je sais bien, c'est que tous les cœurs étaient unis dans le même sentiment et s'élevaient ensemble vers le trône de Dieu pour le remercier de tant de bienfaits et le prier d'achever son œuvre, en répandant son esprit sur toute chair, et en appelant le pays tout entier à la véritable connaissance de son Evangile ! »

Quelques mois après, le 1er mai 1890, une autre cérémonie réunissait les trois vicaires apostoliques du Japon à Kyoto, et marquait une nouvelle conquête. Il s'agissait de bénir solennellement dans cette métropole du Bouddhisme, une église dédiée à Saint François Xavier, dont un an auparavant Mgr Midon avait posé la première pierre (1). Elle était achevée et s'élevait à

(1) Cette cérémonie de la pose de la première pierre eût lieu le 25 juillet 1889, fête de Saint Jacques Ichikawa Kisayemon. Le prince de Bourbon, comte de Bardi, la princesse sa femme et leur suite, qui étaient en voyage au Japon, revinrent tout exprès de Tokyo pour cette circonstance et malgré les chaleurs. « Si notre présence peut faire du bien, disaient les nobles voyageurs, revenir ne nous coûte rien. » Pour répondre à la gra-

cette heure au centre de l'immense ville, tranchant par sa blancheur sur tous les autres édifices, et portant fièrement dans les airs le signe de la rédemption (1).

En face des pagodes monumentales de Kyoto, dans lesquelles a été prodigué à diverses époques ce que l'architecture nationale a de plus beau, il fallait pour une première église catholique concilier avec le goût japonais le style adopté pour sa construction, qui était le style ogival du XIIIe siècle. Mgr Midon s'était efforcé de satisfaire la préférence des Japonais pour le bois, sans rien sacrifier de la solidité et de l'élégance de l'édifice. A l'intérieur les colonnes, le triforium, toutes les nervures de la voûte étaient en *keyaki* (2), essence la plus estimée du pays. Les voûtes lambrissées en bois moins précieux de la même teinte que le *keyaki* complétaient la décoration intérieure. Cet ensemble plût aux Japonais, habitués à voir dans leurs temples les colonnes et les poutres visibles en bois du plus beau grain.

Au moment où les trois vicaires apostoliques du Japon accompagnés d'un grand nombre de missionnaires descendaient du train qui les amenait à Kyoto, ils furent salués par deux cents chrétiens de la ville qui les attendaient à la gare. Les évêques prirent place dans

cieuseté de ces illustres hôtes, il fallait une fête qui eût un peu d'éclat. Autour de Mgr de Cœsaropolis vinrent se grouper plusieurs missionnaires du Japon septentrional et méridional, et la majorité de ceux du centre. La fanfare militaire d'Osaka fut demandée et accordée. Des lettres d'invitation furent envoyées aux principaux personnages de Kyoto. Plusieurs acceptèrent d'assister à la cérémonie. Tous se montrèrent pleins de bienveillance.

(1) Au-dessous de la croix qui surmontait la façade resplendissaient les trois caractères de forme archaïque et dorés : *Ten Shu do* (temple du Maître du ciel). Sur le tympan de la porte d'entrée se lisait cette autre inscription :

Deo Vivo et vero
in honorem
S. Francisci Xaverii C.
Primi Japon. apost.
An. Dni MDCCCXC

(2) *Planeca japonica*. Cette essence possède la résistance et la dureté du chêne ; la richesse de ses veines est extrêmement variée.

trois voitures. Les missionnaires et tous les chrétiens montèrent dans des *jinrikisha* (1) ornées d'oriflammes blanches sur lesquelles se détachaient en rouge une croix et le chiffre de Saint François-Xavier. Sur tout le parcours de cet immense cortège à travers les rues de l'ancienne Myako, les payens se pressaient curieux, mais sans le moindre signe d'hostilité.

Les évêques trouvèrent à la résidence le ministre de France, M. Sienkiewicz, et le ministre d'Autriche-Hongrie, M. le baron de Biegeleben, venus tout exprès de Tokyo (2), et ce à quoi missionnaires et néophytes furent particulièrement sensibles, le gouverneur de Kyoto, accompagné de son secrétaire général. Le préfet de police, les maires des deux arrondissements, le président du conseil général avec dix-huit conseillers, enfin les chefs des différentes administrations, et nombre de personnes considérables de la ville étaient aussi présents. Mgr Cousin bénit l'église et Mgr Osouf célébra pontificalement la messe. Après l'Évangile, Mgr Midon prononça dans ce nouveau sanctuaire une première homélie en français, et Mgr Cousin une première homélie en japonais. Comparant Kyoto telle qu'il l'avait vue vingt années auparavant, et telle qu'il la voyait à cette heure, Mgr Cousin rappelait comment il lui avait fallu naguère se cacher dans le coin le plus reculé d'une maison hospitalière pour célébrer le saint sacrifice. Aujourd'hui et désormais chaque jour, ce même sacrifice allait être offert dans un temple magnifique élevé à la gloire du vrai Dieu.

Un détail qui caractérise assez les dispositions de la population japonaise en matière de religion, c'est que toutes les maisons avoisinant l'église, quoiqu'elles fus-

(1) Petites voitures à bras, traînées par des hommes.

(2) Les ministres d'Espagne et de Belgique et le chargé d'affaires de Portugal empêchés s'étaient fait excuser.

sent habitées par des payens, étaient ce jour-là décorées de verdure et de lanternes, comme elles le sont d'ordinaire pour les fêtes religieuses du quartier.

L'année suivante (1891), Léon XIII, par un bref en date du 17 avril, divisa en deux le vicariat du Japon septentrional, comme il avait précédemment divisé celui du Japon méridional. L'un des nouveaux vicariats, gardant Tokyo comme centre, conserva la dénomination de Japon septentrional. L'autre, comprenant avec l'île de Yeso et les Kouriles toutes les provinces du nord de la grande île de Nippon (1), reçut la dénomination de vicariat de Hakodate.

Ce fut M. Berlioz, préconisé évêque de Calinda, qui fut nommé vicaire aspostolique de ce dernier vicariat. Son sacre eût lieu à Tokyo le 26 juillet. « J'ai eu, écrivait Mgr Osouf (2), le grand honneur et la joie bien vive de lui imposer les mains, assisté de Messeigneurs d'Acmonie et de Cœsaropolis. Cette belle cérémonie réunissait aussi une quarantaine de missionaires des quatre vicariats du Japon. Elle a eu lieu dans l'église Saint-Paul d'Asakusa, que deux excellentes raisons ont fait choisir pour la circonstance. Mgr Berlioz se retrouvait là dans une chrétienté qu'il administrait, il y a six ans ; de plus, cette église est la plus vaste de Tokyo. Elle n'en a pas moins été toute remplie de fidèles avides d'assister à une consécration d'évêque, la première qui eût lieu à la capitale. »

Le nouveau vicariat du Japon septentrional, réduit aux vingt-et-une provinces de l'île de Nippon situées entre le Japon central et le vicariat de Hakodate, comprenait alors 13.800.000 habitants et d'après le dernier recensement 9,650 catholiques. Le vicariat de Hakodate comprenait sur une population de 6.407.000 infidèles 3,821 catholiques.

(1) Depuis les provinces d'Echigo, Iwashiro et Iwaki inclusivement.
(2) Compte-rendu de 1891.

« Hakodate qui est devenu le centre de la mission, écrivait Mgr Berlioz (1), est une ville qui a pris une grande extension depuis la nouvelle ère, à cause de sa magnifique rade, qui en fait la porte du Yeso et le rendez-vous de tous les bateaux qui sillonnent les mers du nord. Comme le climat y est sain et l'été agréable, les bâtiments de guerre des différentes nations ont coutume d'y venir passer la saison des chaleurs. Hakodate, qui n'était qu'un village de pêcheurs il y a quarante ans, a aujourd'hui une population de 56.000 habitants. C'est de beaucoup le centre le plus populeux de l'île, mais les bureaux du gouvernement sont à Sapporo à 70 lieues au nord-ouest... Nous avons à Hakodate 376 chrétiens recrutés un peu dans tous les rangs de la société : mais comme partout ailleurs ce sont les pauvres qui dominent. Grâce à Dieu, le petit noyau qui pratique continue à progresser : il y a plus de désintéressement que par le passé, il y a même quelques actes de générosité, et le zèle pour la conversion des payens et la splendeur du culte s'affirme de plus en plus. Tout nous porte à croire que le bon esprit des chrétiens s'accentuera, maintenant surtout qu'ils sont tenus à donner le bon exemple à tout le vicariat. »

Sapporo, la capitale du Yeso, était une ville fondée en 1870 sur l'emplacement d'une forêt vierge, et construite sur le modèle des villes américaines. Après vingt ans d'existence, elle comptait déjà 15.000 habitants. Notre-Seigneur y avait d'excellents chrétiens, mais ils n'étaient encore qu'une centaine. C'est là que le Père Faurie chargé de parcourir en tous sens cette île, dont l'étendue représente un quart du Japon, avait son principal centre. Il ne comptait encore à cette époque dans ce vaste district que 360 chrétiens, mais chaque bateau

(1) Compte rendu de 1891.

d'émigrants japonais en augmentait le nombre. Aussi avait-il coutume de dire, qu'il lui suffisait de promener sa soutane pour trouver des chrétiens. Il ne voyageait jamais sans s'entendre interpeller par ces mots : « N'êtes-vous pas un *Pater-Sama* ? » Jusque dans les endroits les plus reculés il découvrait des fidèles, venus les uns pour coloniser, les autres pour la pêche ou le commerce. Dans le nord de l'île de Nippon, le département d'Aomori comptait 124 chrétiens. Celui d'Iwate (Morioka) 737, celui de Myagi (Sendaï), 1005. Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres étaient sur le point de fonder des établissements dans les deux chefs-lieux, Morioka et Sendaï. Les autres chrétientés de Niigata, Sado, Fukushima, Yamagata, etc., bien qu'elles comptassent moins de fidèles, paraissaient pourtant pleines de promesses.

La division du vicariat du nord fut bientôt suivie de l'établissement de la hiérarchie épiscopale au Japon. Estimant que la liberté des cultes accordée par la nouvelle constitution allait favoriser au Japon les progrès de la vraie Foi, S.S. Léon XIII avait résolu de donner au gouvernement du Mikado une marque de confiance en instituant la hiérarchie catholique dans son empire. Après avoir pris à ce sujet l'avis des cardinaux de la Propagande, il décréta la création de trois diocèses et d'une métropole en remplacement des vicariats apostoliques existant. C'était dire que l'Eglise considérait ce pays comme désormais à l'abri des persécutions violentes et la Religion libre d'y vivre et de s'y développer régulièrement. Lorsque le gouvernement japonais eût compris l'honneur que le Souverain Pontife lui faisait, Tokyo fut par lettres apostoliques du 15 juin 1891 élevé à la dignité de métropole avec les trois sièges de Nagasaki, Osaka et Hakodate pour suffragants. Ces mêmes lettres nommaient à ces quatre nouveaux sièges



S. G. MONSEIGNEUR A. BERLIOZ

Evêque de Hakodate (1891)

les quatre vicaires apostoliques du Japon. Mgr Osouf devint archevêque de Tokyo, Mgr Cousin évêque de Nagasaki, Mgr Midon évêque d'Osaka, et Mgr Berlioz évêque de Hakodate. La publication de cet acte solennel eût lieu dans les quatre missions, les dimanches 27 septembre et 4 octobre, à la grande joie des chrétiens indigènes, fiers de la haute estime que le Pape faisait de leur pays.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les œuvres. — Tableau des développements numériques de la mission. — Etat général des quatre diocèses à la fin de 1895. — Le clergé indigène et le séminaire de Nagasaki. — Les catéchistes et l'importance de leur rôle au Japon. — Les catéchistes femmes et les communautés de vierges japonaises. — Les écoles et les collèges. — Importance de la presse. — La charité catholique. — Soins donnés aux cholériques pendant les épidémies. — Petits hôpitaux et dispensaires. — La Sainte-Enfance. — Orphelinats pour les filles. — Orphelinats professionnels et agricoles pour les garçons. — Œuvre du Père Tulpin pour les vieillards. — Œuvre du Père Testevuide pour les lépreux. — Nouvel essor, que la Religion est en droit d'espérer du renouvellement des traités entre le Japon et les autres puissances. — Dernières réflexions sur l'avenir du Catholicisme au Japon.

Désormais l'Eglise du Japon est fondée. Quelle joie et quelle récompense pour les ouvriers apostoliques qui ont travaillé à cette grande œuvre, au milieu de difficultés en apparence insurmontables ! Dieu les a visiblement aidés. Quelques années ont suffi à une poignée d'hommes sans autre force que leur dévouement, et sans autres ressources matérielles que les aumônes de la France et des autres nations catholiques, pour relever au sein d'un peuple, où la haine de la religion de Jésus-Christ était profondément enracinée, les débris de chrétientés étouffées dans le sang, et pour en faire surgir de nouvelles. Partout à cette heure, des îles Riu-Kiu ou îles Kouriles, les apôtres ont fait retentir la parole de Dieu. Tandis qu'au souffle de la grâce, les populations des îles méridionales s'éveillent à la lumière de la Foi et qu'à Oshima des milliers d'âmes (1) demandent à

(1) Quinze cents viennent de recevoir le baptême.

être instruites et baptisées, dans le nord les pauvres Aïno du Yeso voient venir à eux les missionnaires. Déjà, ils ont un catéchisme en leur langue, et les adorateurs de l'ours (1) commencent à joindre les mains devant la Croix, et à réciter sous le chaume de leurs huttes sauvages le symbole de la Foi catholique. Les chiffres, dit-on, sont éloquents : en voici. Le premier des tableaux suivants, en permettant d'embrasser d'un coup d'œil et dans ses lignes générales le travail des missionnaires, montre bien les progrès incessants de leurs œuvres depuis leur arrivée au Japon jusqu'à aujourd'hui. Le second donne l'état général des quatre diocèses du Japon à la date du 1er août 1895.

(1) Quelques-unes des coutumes des Aïno ressemblent à celles des Toungouses et des Samoyèdes de Tobolsk. Ils ont en particulier de commun avec les habitants de Finlande le culte de l'ours. Ohto, dans la mythologie finnoise est la personnification de l'ours. D'après la *Runa* (chant de l'ours) c'est lui que Mielikki, « la douce vierge de la forêt, la femme courageuse de Tapiola » élève avec une religieuse tendresse.

L'aïnote, à qui a été confiée l'éducation de l'ourson destiné au sacrifice, va jusqu'à l'allaiter, puis quand il a atteint la grosseur d'un chien, après l'avoir enfermé dans une cage de bois, elle continue à le nourrir et à le servir.

« Quand les Ostiaks ont tué un ours, ils l'écorchent et exposent sa peau sur un arbre auprès d'une de leurs idoles, après quoi ils lui rendent leurs hommages, lui font de très humbles excuses de lui avoir donné la mort, et lui représentent qu'après tout, ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qu'il l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger. » (*Migne. Dictionnaire de toutes les religions du monde*).

Lorsque les Aïno offrent le sacrifice de l'ours, ils lui font les mêmes excuses, dans des termes presque identiques : « Ours, dieu ours, lui disent-ils, nous t'avons pris tout enfant, nous t'avons élevé, car nous t'aimons. Le lait d'une de nos femmes t'a communiqué un peu de notre nature et maintenant tu vas être sacrifié. Ne nous en veuille pas. Ce n'est pas nous qui te tuerons, c'est la flèche acérée. N'en veuille pas à la flèche, c'est l'arc qui la lancera ; n'en veuille pas à l'arc, c'est l'âme de notre race, qui doit en bander la corde faite d'écorce. » (*De Labry. L'Exposition de Sapporo*).

Voici comment Monsieur Ribaud, missionnaire à Hakodate raconte le sacrifice de l'ours, dans son livre intitulé : *Un été au Japon boréal.* « Dès le matin on se presse dans la hutte du maître de l'ours. Les vieillards ont ceint leur front de la couronne de saule. Les jeunes gens se sont revêtus de leurs nouveaux habits, ont coupé leur chevelure, se sont rasé le front et le cou. Les femmes ont pris leurs plus beaux atours, se sont ornées de leurs

TABLEAU

des développements numériques de la mission

Supérieurs	Missionnaires	Prêtres indigènes	Religieux Marianites	Religieuses	Catéchistes	Eglises et chapelles	Séminaires	Elèves	Ecoles et orphelinats	Nombres d'élèves	Population catholique
1860. — 1 préfet apostolique..........	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1870. — 1 vicaire apostolique.........	13	—	—	—	—	4	—	—	—	—	10.000
1880. — 2 vicaires apostoliques....... 1 évêque auxiliaire..........	40	—	—	27	38	80	3	63	67	3.159	23.909
1890. — 3 vicaires apostoliques.......	79	15	11	59	332	168	2	62	77	4.536	42.378
1895. — 1 archevêque, 3 évêques......	88	20	25	76	304	169	1	46	70	5.479	50.302

ÉTAT GÉNÉRAL

des 4 diocèses du Japon au 1er Août 1895

Un archevêché et trois évêchés	Tokyo	Nagasaki	Osaka	Hakodate	Totaux
Population catholique indigène	9.016	32.655	4.432	4.199	50.302
Un archevêque et trois évêques	1	1	1	1	4
Missionnaires européens	28	25	20	15	88
Prêtres japonais	2	17	1		20
Catéchistes pour les infidèles	32	50	54	18	154
Catéchistes pour les chrétiens		150			150
Baptiseuses ambulantes		10			10
Maîtres et maîtresses d'écoles :					
Société de Marie — Religieux	19	6			25
— — Novices	2				2
Cie du St Enfant-Jésus (St-Maur)					
Religieuses europ.	21				21
— — Religieuses japon.	5				5
— — Novices ou aspir.	7				7
Cie du St Enfant-Jésus (Chauff.)					
— — religieuses europ.		12	14		26
— — religieuses japon.		4			4
— — novices ou aspir.		10	7		17
Cie de St-Paul de Chartres					
— — religieuses europ.	12			26	38
— — religieuses japon.					
— — Novices ou aspir.				18	18
Postes ou districts	15	35	16	14	80
Chrétientés	58	110	41	41	250
Eglises ou chapelles	20	53	6	12	71
Oratoires improvisés dans des maisons	20	46	39	13	98
Un séminaire commun — Clercs	1	13	1	1	16
Un séminaire commun — Non clercs	4	15	8	3	30
Une école de catéchistes		12			12
Deux collèges de garçons	146	35			181
Trois pensionnats de filles	171				171
Cinq écoles de français (adultes)				130	130
Ecoles primaires de garçons	4	3	5	4	16
— filles	5	5	4	4	18
— mixtes	5		2		7
Nombre des élèves garçons	317	245	167	198	927
— filles	796	525	263	413	1.997
— total	1.113	770	430	611	2.924
Huit communautés de religieuses indig.		180			180
Orphelinats (nombre	4	7	5	3	19
Orphelins	1125	397	335	223	2.080
Ateliers, fermes ou ouvroirs garçons.	4		2	2	
— — — filles	3	5	6	4	
— — — total	7	5	8	6	26
— — élèves garçons	57		8	27	
— — — filles	63	250	123	236	
— — — total	120	250	131	263	764
Un hôpital de lépreux	70				70
Trois hôpitaux	40			14	54
Pharmacies	3	3	4	4	14
Garde-malades			45		45

Dans chaque diocèse d'utiles auxiliaires secondent les efforts des évêques et des missionnaires, qui sans eux ne pourraient faire face aux charges multiples de l'apostolat. Les uns sont Japonais. Ils sont prêtres, catéchistes, instituteurs ou institutrices dans les écoles : huit communautés indigènes de vierges se dévouent dans le sud à l'instruction religieuse des enfants, et se livrent à l'exercice de la charité, sous ses formes les plus variées. Les autres ont été appelés d'Europe. Les Marianites, congrégation d'hommes composée de prêtres et de religieux laïques, voués uniquement à l'enseignement et à l'éducation, ont fondé des collèges. Les dames de Saint-Maur, les religieuses du Saint-Enfant Jésus de Chauffailles et les sœurs de Saint-Paul de Chartres ont

plus brillants pendant d'oreilles et bracelets, ont raffraîchi leur moustache tatouée. Tous se sont assis autour du feu de bûches, les hommes devant le foyer, les femmes en arrière. Un festin et des libations ouvrent la cérémonie. Les gâteaux de millet bouilli et les coupes de vin de riz circulent dans l'assemblée.

« Les libations achevées de nombreux *inao* (branches de sureau entourées à leur extrémité supérieure de filaments faits au couteau) sont découpés. Un vieillard les plante en terre, et des prières se font entendre. Ce sont des supplications adressées à la déesse du feu. On la conjure d'offrir aux dieux les *inao*, qui viennent d'être façonnés et d'avertir toutes les divinités que les Aïno vont offrir le sacrifice de l'ours.

« Un Aïno se détache alors et va présenter à l'ours les excuses du village Il s'agenouille devant lui, et en l'avertissant qu'il va bientôt aller rejoindre ses ancêtres ; il lui demande pardon de l'acte qui va s'accomplir...

« L'ourson est ensuite saisi. On lui passe au cou deux nœuds coulants. Chaque corde à droite et à gauche est tenue par un Aïno. La victime est ainsi conduite au lieu du sacrifice.

« A ce moment les vieillards se mettent en ligne et s'asseoient. Les jeunes gens commencent à exciter l'ours. Celui-ci devenu furieux, on le fait défiler devant l'assemblée, qui pendant ce temps lui décoche des flèches.

« Des cris assourdissants, s'élèvent alors du sein de la foule. L'ours est bientôt au paroxisme de la fureur. On l'attache alors à un poteau et de tous les rangs de l'assistance les flèches pleuvent sur lui avec un redoublement de rigueur. A la fin, lorsqu'il est à bout de force, tout le monde se précipite sur lui, l'étreint et l'étouffe. Aussitôt mort il est dépouillé, mis en morceaux, puis transporté dans la hutte du chef. Avant de le manger, les Aïno le laissent deux ou trois jours devant la fenêtre sacrée qui regarde l'Orient.

« En assistant à cette fête aïnote il est impossible de n'y pas voir un vestige du sacrifice, tel qu'il s'est pratiqué à toutes les époques sur toute la surface du globe. »

des pensionnats et des écoles de filles, dirigent les orphelinats de la Sainte-Enfance, et se dépensent auprès des pauvres, des malades et des malheureux de toute sorte.

L'histoire ne pourra pas faire aux nouveaux missionnaires du Japon le reproche que Rohrbacher fait aux anciens de ne pas s'être assez préoccupés de la formation d'un clergé indigène. Cette œuvre, que nous avons vu tenir la première place dans la sollicitude des évêques, est en très bonne voie. Vingt-trois prêtres ont déjà été ordonnés jusqu'ici (1). Sur ce nombre trois sont morts, l'un emporté par la maladie après quatre ans et demi de ministère, les deux autres noyés en mer par un typhon (2).

Quiconque a vu à la tâche les premiers prêtres indigènes du Japon peut leur rendre en général ce témoignage, qu'ils sont aussi instruits, aussi pieux, aussi dévoués au service de Dieu, qu'on peut justement le demander (3). Depuis 1890, par suite d'une entente entre les évêques, un seul séminaire, celui de Nagasaki, réunit les sujets des quatre diocèses, qui préalablement éprouvés ont été jugés aptes aux études ecclésiastiques. En réduisant le nombre des établissements et des professeurs, cette mesure permet de réaliser une économie assez considérable tant au point de vue des ressources que du personnel enseignant. Elle a, en outre, l'avan-

(1) Trois, le 31 décembre 1882 ; six, le 13 février 1887 ; huit, le 10 février 1889 ; quatre, le 18 février 1894, et deux, le 22 septembre de cette même année.

(2) Le 24 juillet 1895. Tout remplis d'un zèle que les exercices de leur retraite annuelle venait de raviver, ils retournaient à leur poste, à Oshima, dans des chrétientés qu'ils avaient commencées eux-mêmes.

(3) Le trait suivant raconté par Mgr Cousin met bien en relief l'influence que le clergé indigène est appelé à exercer au Japon. « Une compagnie de beaux parleurs parcourait le pays pour faire de l'argent, sous le beau prétexte de pulvériser le Christianisme. Dans chaque ville elle louait le théâtre pour deux ou trois jours, et elle faisait annoncer par les journaux et par voie d'affiches l'heure et le sujet des conférences. Les auditeurs ne manquaient jamais d'affluer et avalaient avec plaisir toutes les sottises qu'on leur débitait sur la Bible et sur nos dogmes. Les conférenciers arri-

tage de grouper les séminaristes en plus grand nombre, ce qui stimule leur émulation, rend plus uniforme leur formation cléricale et contribue à établir de bonne heure entre eux tous l'union et la bonne harmonie.

Les études sont sérieuses. D'ailleurs les élèves y ont du goût ; ils s'y appliquent et réussissent. Dans les classes inférieures, ils apprennent le latin, la langue japonaise et les caractères chinois. A ces études s'ajoutent dans les classes suivantes l'histoire et la géographie, la littérature, les sciences et la philosophie. Viennent enfin la théologie dogmatique et morale, et la Sainte Écriture. Le cours entier de ces études embrasse une période de plus de quinze années. Rarement les aspirants aux ordres sacrés reçoivent le sacerdoce avant l'âge de trente ans. Ils sont, avant le sous-diaconat, soumis à une épreuve. Le règlement exige que pendant une année ils quittent le séminaire et soient envoyés dans l'intérieur du pays en qualité de catéchistes, sous la direction des missionnaires. Ceux qui se sentiraient effrayés par les engagements inviolables, que tout prêtre doit contracter avant de monter à l'autel, ont de la sorte la facilité de se retrancher dans une situation inférieure. Ceux qui persistent dans leur dessein sont éprouvés au séminaire durant une année encore avant d'être admis à faire le pas décisif. La vue de ces jeunes gens plaît.

vèrent à Tsu, et eurent d'abord le même succès que partout. Voyant cela, le Père Fukahori se mêla un soir à la foule en habit japonais, et quand il jugea le moment venu d'intervenir, il monta sur l'estrade et demanda au chef de la bande, dans quel auteur il avait pris les allégations qu'il venait de débiter, et dans quelle Bible il avait lu les textes qu'il venait de citer. Celui-là voulut d'abord payer d'audace et fit bonne contenance. Un instant après, pressé par le prêtre japonais, il était obligé de faire des excuses publiques et d'avouer qu'il ne savait pas le premier mot de la religion qu'il attaquait. Toute la troupe disparut pendant la nuit, et le lendemain, c'était le Père Fukahori lui-même, qui, dans le même local et devant les mêmes auditeurs, faisait une conférence sur le Catholicisme. Quinze baptêmes de payens récompensèrent bientôt son zèle, qui promettait mieux encore. »

Ils sont simples, polis, remplis de bonne humeur et d'entrain. Ils apportent autant d'ardeur à leurs jeux, qu'à leurs études. Leurs fronts sont purs et leurs visages ouverts. A l'autel ils sont pieux et graves. Ils accomplissent les cérémonies avec une grande perfection et exécutent les chants liturgiques d'une manière fort convenable. Ils sont pour la plupart, nous l'avons déjà dit, fils de confesseurs de la Foi. Plusieurs, lors de la dernière persécution, ont partagé les prisons de leurs pères et de leurs mères et ont eu dans un âge encore tendre la gloire de souffrir pour Jésus-Christ. Ceux qui descendent de payens convertis sont le plus petit nombre. Ils appartiennent aux diocèses qui n'ont pas l'avantage de posséder d'anciens chrétiens. Qui ne reposerait avec complaisance ses regards sur ces jeunes disciples du Sauveur, à qui l'avenir réserve sans doute dans un pays si rempli de grandes aspirations une féconde carrière ?

Les catéchistes, qui sont des auxiliaires d'une formation moins laborieuse et plus prompte, n'ont pas laissé pour cela de rendre jusqu'ici les services les plus importants. Non seulement ils ont efficacement contribué à l'origine au relèvement des anciennes chrétientés, mais ils ont été et sont encore des agents indispensables pour la conversion des payens. Sans doute l'action du catéchiste ne remplace pas celle du missionnaire, elle s'y ajoute pour la seconder et surtout pour l'étendre. On le conçoit, un Japonais laïque et d'ordinaire marié, que ne distingue ni son costume, ni aucune de ses habitudes, peut beaucoup plus facilement se mêler à ses concitoyens, entretenir avec eux des relations suivies, et les amener peu à peu à une religion, qu'il a embrassée lui-même le premier. Un étranger, un prêtre, est surtout au début l'objet d'une certaine défiance. Des payens ne peuvent avoir l'idée du motif

surnaturel qui l'amène jusqu'à eux, et souvent ils le regardent comme poussé par quelque secret intérêt.

Au Japon, deux systèmes sont en vigueur pour la formation des catéchistes. Le premier consiste à les faire étudier un certain temps dans des écoles spéciales. L'école des catéchistes de Tokyo a duré plusieurs années et celle de Nagasaki est encore florissante. Le second consiste à choisir parmi les fidèles les mieux doués et les plus fervents d'une chrétienté un ou plusieurs hommes de bonne volonté. Le missionnaire les instruit lui-même, leur procure des livres, répond à leurs objections ou à celles qu'on leur pose, les fait parler publiquement devant lui, et dirige leur enseignement. Tandis que pour un prêtre indigène, qui à une connaissance assez approfondie des sciences sacrées doit joindre la pratique de vertus élevées et rudes à la nature, il faut une vocation très spéciale, très éprouvée et partant de longues études et une longue préparation, un catéchiste qui n'est astreint ni au célibat, ni à un genre de vie particulier peut en quelques mois, surtout s'il a déjà de l'instruction, être formé de manière à rendre de réels services.

Une chose bien remarquable au Japon, c'est un goût très développé dans le peuple pour la parole publique. Peut-être n'y a-t-il pas de pays au monde où l'on parle davantage, et où l'on écoute sans moins se lasser. Le Japonais est naturellement éloquent, et il n'est pas rare de rencontrer, même chez les hommes d'une instruction médiocre, un vrai talent d'improvisation. Quiconque à quelque chose à dire trouve toujours un auditoire complaisant. Il suffit pendant le jour de suspendre à sa porte une lanterne en papier sur laquelle sont peints quelques caractères chinois, et le soir venu, que l'orateur soit homme politique, prédicateur de religion, ou

simple conteur d'histoires, il trouve devant lui, accroupis sur les nattes des gens de tout âge et de toutes conditions, qui fumant leurs pipes minuscules et s'offrant du thé avec politesse l'écoutent volontiers jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais l'apostolat du catéchiste ne se borne pas là. Il se souvient du proverbe chinois : « Un mot dit au hasard a souvent plus d'effet qu'un discours médité ». Tout le temps qu'il ne donne pas à l'étude, il le consacre aux relations avec les payens, et surtout avec les catéchumènes. Il leur enseigne la sainte doctrine, il les prépare au baptême, il s'intéresse aux enfants, aux malades, aux pauvres, il prend part aux événements heureux ou malheureux des familles, dont il devient le confident et l'ami, et souvent il arrive qu'il gagne à Dieu les âmes de ses frères autant par ses œuvres que par ses paroles. L'action du catéchiste complète donc celle du missionnaire. Il lui prépare les voies, lui concilie les esprits et les cœurs. Sans lui l'évangélisation du peuple serait sinon impossible du moins fort difficile. Au sein des chrétientés, le catéchiste remplit un rôle différent, mais non moins utile. En l'absence du Père, c'est lui qui groupe les chrétiens pour la récitation des prières, qui les exhorte à demeurer fidèles, qui instruit les enfants et les dispose à la réception des sacrements.

Les femmes, nous l'avons vu, ne sont pas exclues des fonctions de catéchiste auprès des personnes de leur sexe ; et tout en restant dans leur sphère, elles s'en acquittent souvent avec non moins de succès que les hommes. Les communautés de vierges qui existent dans le diocèse de Nagasaki forment de véritables pépinières de catéchistes femmes. Sur un signe de l'évêque, elles se transportent parfois dans les districts les plus éloignés, car au Japon la femme n'est point clôturée comme en Chine, et souvent même plus facilement que l'homme,

elle peut exercer au sein des familles une influence salutaire (1).

Mais, si important que soit le rôle des catéchistes, leur concours ne suffit pas pour atteindre pleinement le but poursuivi par l'apostolat catholique. Des écoles sont nécessaires. Il en faut pour les enfants chrétiens, dont la foi et les mœurs demandent à être sauvegardées. Il en faut pour les payens eux-mêmes, sur lesquels l'enseignement est souvent le seul moyen d'avoir quelque prise. Le Japon a l'ambition de ne le céder à aucun peuple du monde au point de vue du savoir. Depuis un certain nombre d'années, le gouvernement du Mikado travaille activement à répandre l'instruction à tous les degrés. Il n'est pas de village, qui n'ait son école primaire. Dans les villes, chaque quartier a la sienne. Les grands centres ont des lycées pour l'enseignement secondaire, des écoles normales pour la formation d'instituteurs des deux sexes, des écoles d'enseignement supérieur pour les lettres et les sciences, le droit et la médecine, des académies et des observatoires. Enfin l'université impériale de Tokyo avec toutes ses facultés en plein excercice complète cette vaste organisation.

Avant que se fut accentué le mouvement qui emporte

(1) Citons à ce propos ces quelques lignes de M. Sauret empruntées au compte-rendu des travaux de la Société des Missions étrangères de l'année 1893, page 46 : « Souvent le catéchiste vient me dire : « Il importe d'envoyer dans telle maison une femme catéchiste, j'y suis bien allé, mais je n'ai rien pu faire. Il faut commencer par exhorter la maîtresse de maison, et quand je suis là, elle ne paraît pas devant moi ».— « Pourquoi faut-il absolument exhorter la femme tout d'abord ? répliquai-je. C'est inutile : si le mari se fait chrétien la femme suivra.» — « Oui, mais le mari ne veut pas avoir l'air de s'instruire. La catéchiste pouvant pénétrer jusqu'à la maîtresse de maison, lui parle de religion. Le mari qui entendra dira peut-être que la religion est bonne pour les femmes et inutile aux hommes, cependant par curiosité il écoutera les paroles de la catéchiste et finira par désirer lui aussi qu'on le prépare au baptême. Tel est, en effet le principe de la plupart des conversions obtenues cette année. »
Dans bien des cas à vrai dire, c'est par l'homme, attiré par ce qu'il y a de nouveau et d'évidemment vrai dans la doctrine chrétienne, que la conversion de la famille commence.

aujourd'hui si passionnément le Japon vers la science, les missionnaires catholiques, alors qu'ils n'avaient pas encore de chrétiens, avaient groupé autour d'eux des élèves payens et accepté des chaires de professeurs dans les écoles du gouvernement. Leurs premières fondations n'ont point survécu à la persécution de 1870-1873. Mais après la tempête de nouveaux efforts ont été tentés dans le même sens. Quoique à la faveur d'une tolérance si longtemps attendue leur zèle fut en grande par tie absorbé par le soin des chrétientés et par l'apostolat auprès des payens, ils s'empressèrent d'ouvrir des écoles primaires partout où leurs ressources le leur permirent.

Ces petites écoles n'ont pas cessé d'aller en se multipliant jusqu'à ce jour. Les titulaires sont des Japonais choisis par la mission et subventionnés par elle. Les élèves y suivent exactement le programme des écoles similaires du gouvernement. L'enseignement du catéchisme y est seul ajouté, en dehors des heures de classe. Les enfants payens sont habituellement admis dans ces écoles comme les enfants chrétiens, et il arrive assez souvent qu'ils demandent, eux et leurs parents, à embrasser le Catholicisme. Dans le sud, où l'on trouve des chrétientés importantes et groupées. il y a eu d'abord quelque hésitation en face du système nouveau de l'instruction obligatoire. Les longues persécutions de l'ancien régime avaient inspiré aux chrétiens, pauvres gens pour la plupart, une grande défiance de tout ce qui est officiel, et la fréquentation des payens leur paraissait toujours le premier danger, qu'ils devaient faire éviter à leurs enfants. Mais aujourd'hui ces préjugés, sinon ces répugnances. sont tombés et ont fait place à un véritable désir de suivre le courant qui entraîne le pays tout entier. Partout où les enfants des chrétiens ont une école à leur portée, ils la fréquentent aussi bien et mieux que leurs petits camarades payens, et ils se font ordinaire-

ment remarquer par leur application et leurs succès. Malheureusement bon nombre de familles se trouvent isolées dans les montagnes ou perdues au milieu d'innombrables ilots, loin de tout centre populeux. Elles ne peuvent songer à envoyer leurs enfants à l'école. Ils grandissent alors sans instruction, comme les petits payens qui sont dans le même cas, ayant pourtant sur eux l'avantage de recevoir sur place l'enseignement du catéchisme, ce qui est l'essentiel et ce qui suffit déjà à leur donner un petit air de civilisation que les autres n'ont pas.

Afin de pouvoir atteindre les classes les plus élevées de la société, les évêques ont fait appel aux Marianites. bien connus par leur collège Stanislas de Paris, pour fonder dans les principales villes des collèges où se donnent en même temps qu'une instruction solide une éducation honnête et distinguée. Les premiers religieux arrivés à Tokyo en 1887, sous la direction de M. l'abbé Heinrich, furent favorablement recommandés aux autorités japonaises par le Ministre de France. L'autorisation obtenue d'ouvrir un établissement à la capitale, ils louèrent dès l'année suivante, un local provisoire et leur première rentrée se fit avec soixante élèves. Les élèves, tous externes, appartenaient aux meilleures familles de Tokyo et de Yokohama, protestantes aussi bien que catholiques. Il y avait parmi eux quelques Japonais. Ils inaugurèrent en même temps une école du soir pour l'enseignement du français et de l'anglais. Cinquante jeunes Japonais suivirent aussitôt ces cours. En 1890, les Marianites acquirent un vaste terrain sur le plateau de Kudan, dans un quartier tranquille, à proximité du parc de Shokonsha. C'est là qu'ils établirent définitivement leur collège connu sous le nom d'Ecole de l'Etoile du matin (1). Le nombre des élèves est allé

(1) *Gyo Sei gakko*. L'étoile du matin dont il s'agit n'est autre que la Très-Sainte Vierge.

jusqu'ici d'année en année en augmentant. En 1894, leurs classes ont vu passer pendant l'année 142 élèves... A la fin de l'année scolaire. le nombre des présents était de 130, dont 85 pensionnaires et 35 externes. Mgr Osouf relevait à ce propos quelques détails de statistique qui montrent de combien d'éléments divers est composé ce personnel. « Des 120 élèves, disait-il, 31 sont catholiques, 15 catéchumènes, 15 protestants, 2 juifs et 57 payens ou sans religion. La variété est plus grande encore du côté des nationalités : il y a 43 Japonais, 23 Anglais, 14 Français, 12 Allemands, 5 Américains, 5 Italiens, 3 Espagnols, 3 Hollandais, 3 Suisses, 3 Chinois, 2 Portugais, 2 Danois, 1 Autrichien, et 1 Ecossais, soit 14 nationalités représentées dans un collège de 120 élèves. » A la rentrée de 1895, le nombre des élèves était de 160 (1).

Les Marianites ont fondé vers la fin de 1891 une seconde maison à Nagasaki. à proximité des vieilles chrétientés, dans le but d'y avoir non seulement une école mais un noviciat. Des religieux japonais leur seront en effet de la plus grande utilité pour l'enseignement de la langue et de la littérature du pays. Cet établissement fort bien situé sur une colline dominant la rade, porte le nom de *Kai Sei gakko* (Ecole de l'Etoile de la mer).

Les Marianites sont impatiemment attendus dans les diocèses d'Osaka et de Hakodate.

Longtemps avant leur arrivée au Japon. les dames de Saint-Maur, les religieuses du Saint-Enfant Jésus et les sœurs de Saint-Paul y avaient été appelées dans le but d'ouvrir des écoles pour les filles. Il n'existe pas au Japon de maisons de religieuses sans écoles. Indépen-

(1) Un tiers d'entre eux étaient japonais, un second tiers européen, un troisième métis.

damment des orphelinats qu'elles dirigent et dans lesquels elles donnent une instruction chrétienne à près de 1500 enfants, elles ont établi notamment à la capitale, à Yokohama, à Morioka des pensionnats pour les jeunes filles d'une condition aisée. Dans ces écoles, les élèves sont appelées à recevoir une double éducation : japonaise et européenne. Pour la première, les programmes du gouvernement sont suivis, et des institutrices du pays leur enseignent ce que des maîtresses d'origine étrangère ne sauraient faire. Celles-ci professent les langues française et anglaise, les arts d'agrément et les travaux des femmes d'Europe. Il est remarquable, que le plus grand nombre de ces élèves arrivées payennes ont demandé d'elles-mêmes, au bout d'un certain temps, à être chrétiennes. Ce résultat, très heureux en lui-même, a eu pour conséquence d'effrayer les familles. Et de fait, dans les pensionnats, les jeunes filles japonaises sont loin d'être en aussi grand nombre qu'on le souhaiterait et que le zèle des religieuses permettrait de l'espérer. En outre, les pensionnats, quoique distincts des orphelinats, en sont d'ordinaire trop rapprochés pour ne pas leur nuire, dans un pays où la distance entre les différentes classes de la société est si profondément marquée. Mais ce sont là des points que l'expérience apprend à corriger chaque jour. Partout où l'on en a tenu compte, le succès n'a pas tardé à répondre aux efforts intelligents des religieuses.

Relativement à cette importante question des écoles, de laquelle dépend, peut-être plus encore au Japon qu'ailleurs, l'avenir du pays, les catholiques ne peuvent pour le moment prétendre qu'à avoir des établissements où la jeunesse reçoive une instruction qui ne soit pas inférieure à celle que donne le gouvernement, et une éducation morale plus sérieuse. Pour aspirer à donner l'enseignement supérieur, il semble que le temps ne

soit pas encore venu. C'est ce qu'un évêque bien connu du Mexique, Mgr Montès de Oca, de passage au Japon, disait judicieusement aux missionnaires : « Pour vos écoles, il est maintenant trop tôt et trop tard ; trop tôt parce que les catholiques ne sont pas encore en assez grand nombre pour les soutenir ; trop tard, car les payens ont aujourd'hui les écoles du gouvernement qui leur suffisent. » Les protestants qui avaient commencé à temps ont obtenu d'abord par leurs écoles des résultats considérables. Néanmoins ils voient depuis plusieurs années diminuer progressivement le nombre de leurs élèves, et dans beaucoup d'endroits leur popularité aller en déclinant.

Il n'en demeure pas moins vrai, qu'au milieu de la confusion des idées justes et erronées et des systèmes de toute sorte venus des deux mondes et propagés en même temps dans ce pays, les catholiques dépositaires de la vérité ont le devoir de la faire connaître, et de ne rien omettre pour la faire prévaloir. Cette tâche difficile, complexe, immense, requiert des ouvriers nombreux et instruits, des prédicateurs, des conférenciers, des écrivains et des journalistes. Tous les missionnaires prêchent, mais tous n'ont pas le temps d'écrire. Le métier d'écrivain et de journaliste qui au premier abord semble peu compatible avec la vocation du missionnaire n'a cependant pas effrayé le zèle de ceux du Japon. Quelques-uns se sont voués à cette œuvre : ils ont publié en japonais une cinquantaine d'ouvrages, traitant surtout de matières religieuses. Depuis 1880, ils ont eu, sous divers noms, une revue, où étaient discutées les principales questions de théologie, de philosophie, d'histoire, de sciences, et qui donnait en outre les nouvelles religieuses du Japon et de la Catholicité. Citons encore une feuille hebdomadaire imprimée à Kyoto, le *Koye* (1).

(1) *La Voix.*

qui est assez répandue parmi les chrétiens des quatre diocèses.

Pour bien faire comprendre quelle est au Japon l'importance de la presse il nous suffira de reproduire ici la page suivante de M. Ligneul, datée de 1893 (1).

« Le grand moyen, le principal moyen employé par les sectaires et les ennemis de tout caractère et de toute nuance contre la propagation du Christianisme, c'est la presse. La presse, voilà quelle est aujourd'hui ici, autant au moins qu'en Europe, la véritable puissance. Tout le monde lit, et chacun, surtout depuis que la forme du gouvernement est devenue constitutionnelle, a plus que jamais la prétention de se rendre compte et de juger de tout par lui-même. L'événement de l'année en ce genre, du côté de nos adversaires, a été l'apparition d'un ouvrage estimé d'abord par plusieurs d'entre nous comme de nulle valeur, mais qui de fait a obtenu dans l'espace de quelques semaines un succès immense. C'est qu'en effet le livre contient, écrit d'un style entraînant et presque irrésistible, tout ce qu'il y a dans l'esprit et dans le cœur des Japonais anciens et nouveaux contre le Christianisme et les étrangers. L'auteur du reste, Inouye Tetsujiro, se trouvait dans les conditions les plus favorables pour réussir. Élevé en Allemagne, à Berlin, ville connue par son impiété, il en est revenu parlant trois langues européennes, avec le titre de docteur en philosophie. A son retour, nommé professeur à l'université impériale de Tokyo, il s'y applique à revêtir le panthéisme bouddhique des formes de la philosophie allemande. Outre la faveur dont il jouit par là auprès du vieux parti national, on peut croire encore qu'il obéit à d'autres influences, car il emprunte trop exactement les accusations et les locutions mêmes de la franc-ma-

(1) Compte-rendu des travaux de 1893, p. 38, 39, 40.

çonnerie pour n'avoir pas eu quelque accointance avec la secte. Son grand renom de science et sa haute situation lui assuraient d'avance crédit et autorité dans tout le pays. Il était donc l'homme tout désigné pour cette entreprise d'un nouveau genre contre la religion chrétienne.

« Son but est de démontrer, ou mieux de faire croire, que le Christianisme est contraire au bien du pays et de la famille au Japon. Pour cela, il établit d'abord que jusqu'ici l'Empire du Japon a reposé sur la foi aux dieux fondateurs de la nation et sur le culte religieux des ancêtres. Par conséquent le Christianisme, qui propose au peuple japonais un autre Dieu, enlève ou détruit directement le fondement même de l'empire. La vraie religion du peuple japonais d'après Inouye, c'est le patriotisme : sa morale est toute dans la fidélité au souverain et l'obéissance aux parents ; et le but de l'une et de l'autre, c'est le maintien de la dignité nationale et la prospérité de la famille et de la nation. Le Christianisme proposant à l'homme un autre but le distrait de l'amour qu'il doit à son pays et à sa famille, et donne à ses actions une fin idéale chimérique. Donc, un homme de bon sens et qui aime son pays ne peut être en même temps japonais et chrétien.

« L'auteur s'efforce d'appuyer cette thèse absurde par tous les sophismes que peuvent lui fournir ses observations et ses lectures. Il allègue en particulier l'état de décadence où il a vu le Catholicisme en Europe, l'abandon et le mépris dont il est l'objet de la part des classes élevées ou instruites, l'incompatibilité de la religion avec les données expérimentales de la science, l'infériorité du clergé au point de vue du mouvement intellectuel, la corruption et l'immoralité en Europe malgré le Christianisme, les obstacles apportés par l'Église au progrès de la civilisation

humaine, les rigueurs tyranniques de l'Inquisition, le procès de Galilée, les entraves mises par la Foi à la liberté de la pensée, l'absence d'enseignement patriotique dans l'Évangile, plusieurs passages en opposition apparente avec le respect dû aux parents, et tout le reste qu'on trouve dans les livres impies d'Europe ; en tout environ 200 objections ou accusations entassées sans preuves, avec une rapidité et une chaleur de langage incroyables, et chaque tirade se terminant par la même conclusion : « donc le Christianisme est contraire au bien de la famille et du pays ! » A cette lecture irritante l'esprit du lecteur se passionne avec l'auteur et prend ainsi parti avec lui contre le Christianisme : « Voilà l'ennemi, voilà l'ennemi ! » C'est là ce qui, avec les dispositions particulières des Japonais, explique le succès extraordinaire de ce livre. Aussi, avant même que la réfutation ait pu en être publiée, deux nouvelles attaques ont déjà été dirigées dans le même sens, et à n'en pas douter, d'autres suivront.

« Dans une pareille situation il est clair qu'outre les ressources ordinaires du côté de Dieu et des bonnes œuvres, le principal et peut-être l'unique moyen de défense et de propagande qui nous reste, c'est aussi la presse. Il est clair que l'œuvre capitale, ce serait la composition et la publication de journaux, de brochures, de livres, qui puissent être répandus partout et lus par toutes les classes de la société, que la presse travaille aujourd'hui.

« A moins d'avoir vécu au Japon à notre époque il est difficile de se faire une idée de ce qui s'y passe. Voici quelques chiffres tirés de statistiques officielles pour l'année 1892. Il a paru au Japon 20.647 ouvrages, dont 7.334 sont des livres nouveaux ; le reste se compose de livres traduits, compilés ou réédités. Sans parler du *Journal Officiel*, il s'est publié 792 jour-

naux ou revues, dont les deux tiers traitent respectivement de matières spéciales : sciences et arts, commerce, éducation, religion, hygiène, législation, politique, économie. Dans cette liste donnée par ordre, selon la plus grande production de feuilles, la religion en compte 69 qui ont produit durant l'année un total de 1.837.000 numéros. Du côté des Bouddhistes le nombre des journaux et des livres est de beaucoup le plus considérable. Les publications protestantes comprennent 22 journaux ou revues, dont 16 sont édités à Tokyo, 2 à Kyoto, 2 à Kanagawa et les 2 autres à Shimane et dans le Hokkaido (1). Quant aux livres de doctrine, de philosophie, d'histoire, etc., composés ou édités par les protestants, il est impossible d'en savoir le nombre. Les catalogues de leurs deux principaux libraires à Tokyo mentionnent plus de 600 publications de tous formats et de tous prix. Les Russes ont une revue bi-mensuelle de 32 pages. »

On voit par là jusqu'à quel point l'activité intellectuelle est développée au Japon et la part malheureusement trop modeste que le Catholicisme occupe encore dans ce mouvement. Toutefois, croyons-nous, ce serait s'effrayer à tort, que d'attacher à cette fièvre de production une importante qu'elle n'a pas. Ce sont des flots qui se succèdent et ne tardent pas à s'effacer. En général, les écrits qui avaient le plus remué l'opinion tombent bientôt dans l'oubli, et la nouveauté du lendemain fait oublier celle de la veille. Au milieu de ces fluctuations, l'Eglise catholique jette ses fondements avec lenteur, mais avec confiance, sur le roc immuable de la vérité. Partout où elle s'établit, cette vérité se manifeste par des œuvres auxquelles on la reconnaît. Le Catholicisme a une manière qui lui est propre de pratiquer le dévoûment

(1) Yeso.

et la charité, et c'est par ce côté surtout qu'il surprend les infidèles et déconcerte ses adversaires. Si les paroles sont puissantes, les œuvres le sont davantage encore.

Qu'une épidémie éclate, que le choléra vienne à sévir avec violence, comme en 1886 et 1890, alors on voit les missionnaires, les religieuses, les catéchistes, les chrétiens, porter secours aux malades, avec la simplicité de gens qui remplissent le plus élémentaire des devoirs. En 1890, MM. Brotelande, Vigroux et Lecomte voient leur dévoûment dans les hôpitaux de la capitale récompensé par le baptême de 500 cholériques. En 1890, lorsque de nouveau le même fléau éclate et parcourt tout le Japon, les vierges indigènes de Nagasaki se mettent au service des malades avec un courage, que rien ne rebute. A Tokyo, les plus grandes parmi les orphelines des Dames de Saint-Maur font dans les hôpitaux l'étonnement des médecins et des directeurs qui attribuent à ces garde-malades improvisées le salaire d'infirmières de première classe. Mais ce qui est pour elles autrement précieux ce sont les nombreux baptêmes qu'elles ont pu administrer. En 1891 et en 1892, à l'époque où l'influenza exerce ses ravages, un chrétien de bonne volonté obtient à lui seul 400 baptêmes d'adultes. Et ce n'est pas seulement dans ces circonstances extraordinaires, et au moment des grandes épidémies que la charité catholique se révèle. Elle a au Japon ses œuvres permanentes. Parmi les religieuses, les unes soignent les malades, les visitant à domicile ou les recevant chez elles. Elles ont des pharmacies et des dispensaires où chaque année elles donnent des remèdes et des soins à des milliers de personnes et procurent ou préparent ainsi nombre de conversions. Les autres ont de petits hôpitaux, où elles recueillent des malades sans asile, qui pour la plupart y trouvent le bienfait d'une mort chrétienne.



VIERGES DE MOTOBARI

Mais l'œuvre la plus considérable des trois congrégations de religieuses est celle des orphelinats. Grâce à l'œuvre de la Sainte-Enfance, elles élèvent dans dix établissements environ 1500 orphelines, qui trouvent auprès d'elles tous les soins, que leurs parents ne peuvent leur donner, l'affection que parfois ils leur refusent, et par dessus tout l'avantage inappréciable d'une instruction et d'une éducation chrétiennes. Les religieuses s'efforcent d'apprendre à ces enfants des travaux qui puissent leur préparer un moyen d'existence dans l'avenir. Au sortir de ces orphelinats presque toutes ces jeunes filles sont profondément chrétiennes. Le plus grand obstacle à leur persévérance c'est la difficulté qu'elles ont à trouver pour se marier un parti convenable, le nombre des jeunes gens chrétiens étant de beaucoup inférieur à celui des jeunes chrétiennes. La plupart sont forcées d'épouser des payens : de nombreux inconvénients en sont la conséquence. Cependant il arrive aussi, que « le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle. » (1).

Il existe bien des orphelinats de garçons. Chaque diocèse a le sien, mais les sujets y sont beaucoup moins nombreux. Une des raisons, et peut-être la principale, c'est que dans les familles japonaises les garçons sont toujours préférés aux filles. D'ailleurs, jusqu'ici les jeunes gens sortis des orphelinats se sont montrés fort peu empressés à épouser des orphelines.

L'orphelinat des garçons de Sekiguchi à Tokyo a plus d'une fois reçu publiquement le titre d'école professionnelle, à cause des diverses métiers auxquels sont formés les jeunes gens au sortir de leurs classes élémentaires. Quelques-uns, mieux doués et montrant du goût pour les études, sont envoyés à d'autres écoles et dirigés selon leurs aptitudes vers une carrière libérale.

(1) Première épitre aux Corinth. C. VII. — V. 14.

L'organisation de l'orphelinat de Tamatsukuri à Osaka est à peu près la même que celle de Tokyo. Dans l'orphelinat de Notre-Dame des Anges à Hakodate, et dans celui d'Omura situé à 25 kilomètres de Nagasaki, les orphelins sont formés à l'agriculture.

Dans le diocèse de Nagasaki, les communautés de vierges indigènes recueillent aussi de nombreux enfants et les élèvent jusqu'à l'âge où ils peuvent commencer à travailler. Placés alors dans des familles chrétiennes, ils y sont généralement adoptés. Cette manière de procéder, qui n'est pas applicable partout, est celle qui donne les meilleurs résultats.

A côté des orphelins, les vieillards infirmes et délaissés ne pouvaient manquer de trouver leur place dans les préoccupations de la charité catholique. A Nagoya le Père Tulpin a réuni près de lui sur le terrain même de la mission une quarantaine de vieillards qu'il loge, par ménages ou seuls, dans des appartements séparés, leur laissant ainsi leur liberté et la douce illusion de se croire chez eux. Cette œuvre touchante, dont l'influence s'est déjà fait sentir à Nagoya par les effets les plus consolants, semble la première ébauche d'entreprises plus grandes, qu'un jour peut-être les Petites Sœurs des pauvres viendront réaliser.

Enfin, il est des misérables que toutes les sociétés ont repoussés avec horreur, et qu'à la suite de N. S. Jésus-Christ l'Église catholique a toujours accueillis avec d'autant plus de compassion, qu'ils étaient plus abandonnés. Ce sont les pauvres lépreux. Ils sont très nombreux au Japon. Naguère, en parcourant son vaste district, M. Testevuide s'était souvent attendri à leur vue. Le long des grands chemins, il les avait rencontrés demandant l'aumône ou se rendant en pèlerinage à Minobu, au tombeau de Nichiren, fondateur de la secte des Hokke-shu, qui passe pour avoir manifesté une

commisération particulière à l'égard des victimes de cette affreuse maladie. Il savait aussi qu'un certain nombre de ces malheureux demeuraient cachés dans l'intérieur de leurs familles, où tous les expédients étaient mis en œuvre pour dissimuler ce mal, qui au Japon comme ailleurs inspire une vive répulsion. Il devait être appelé à le constater de ses yeux.

Une femme atteinte de la lèpre vers l'âge de trente ans s'était vue abandonnée de son mari, et reléguée dans un misérable réduit ménagé au-dessus de la roue d'un moulin à décortiquer le riz. Comme lit quelques morceaux de bois brut, jetés au travers du courant d'eau, et recouverts de *tawara* (1), comme vêtements quelques haillons, comme nourriture une tasse de riz, voilà quelle part avait été faite à cette malheureuse par sa famille payenne. Pour comble d'infortune la malade perdit la vue. A tout jamais retranchée de la société, et condamnée à attendre dans son réduit une mort plus ou moins prochaine, elle passait ses jours et ses nuits à gémir. Plusieurs fois elle avait eu la tentation d'en finir avec la vie par une mort violente, lorsqu'elle entendit parler de la religion chrétienne. Son cœur s'ouvrit bien vite à l'espérance d'une vie plus heureuse et elle demanda le baptême. « Pendant que je cherchais sur son front défiguré par la lèpre, a écrit le Père Testevuide, une place où verser l'eau baptismale, la néophyte pleurait, mais de bonheur cette fois, et son visage s'illuminait à travers les plaies qui le couvrait tout entier. » A plusieurs reprises le Père alla la visiter. Chaque fois il revint le cœur navré de la laisser dans un si triste état. Il ne savait comment dans un tel réduit lui administrer les sacrements et lui donner la Sainte Communion.

(1) Sacs en paille pour emballer le riz.

De plus, le frère de cette lépreuse exerçait les fonctions de *ho-nin* (1), et voyait d'assez mauvais œil le missionnaire catholique venir chez lui. Il craignait sans doute que ces visites ne lui fissent tort dans l'esprit de ses adeptes. Il n'y avait qu'un moyen de sortir d'embarras : mettre cette femme à l'hôpital. Mais hélas ! on ne reçoit guère les malades de ce genre dans les hospices publics ou privés. C'est alors que le Père Testevuide, n'écoutant que son cœur, résolut d'ouvrir un asile à ces infortunés. Persuadé que, dans leur triste et pénible condition, ils seraient relativement heureux s'ils savaient acheter par leurs souffrances passagères la félicité éternelle, il se confia pour cette sainte entreprise à la Providence, car il était sans ressource et n'en pouvait attendre aucune de la mission trop pauvre pour lui venir en aide. Quelques âmes généreuses ayant répondu à son appel, il put en 1888, après avoir pressenti les dispositions de l'administration locale qui se montra favorable, acquérir un terrain de cinq à six mille *tsubo* (2). Ce terrain était situé à l'écart de toute habitation, au pied de la célèbre montagne de Fuji-yama, dans les environs de Gotemba, à la jonction des trois provinces de Koshu, Suruga et Sagami où les lépreux abondent. Il en réunit d'abord six dans un modeste local. Aidé d'un chrétien que sa foi avait élevé au-dessus des répugnances de la nature, et qui consentait à s'enfermer avec eux pour leur servir d'infirmier, il put soigner tout à la fois et leurs âmes et leurs corps.

Il y a au Japon, comme du reste dans tout l'Extrême-Orient plusieurs sortes de lèpres : mais deux sont plus communes. La première agit, sans qu'il y ait suppuration, et souvent elle disparaît après avoir fait tomber succes-

(1) Sorte de bonze.
(2) Mesure de surface embrassant un carré de 1 mètre 82 centimetres de côté.

sivement tous les doigts des mains et des pieds. La seconde se manifeste par d'horribles ulcères, qui envahissent tout le corps, et répandent une odeur insupportable. La lèpre n'est pas seulement héréditaire, elle est contagieuse. Il est toutefois remarquable que certaines personnes passent toute leur vie avec des lépreux sans contracter le mal, tandis que d'autres en sont atteintes pour avoir touché un lépreux une seule fois. Le Père Testevuide fit d'abord subir à ses malades un traitement fort apprécié au Tonkin ; le *hoang-nan*, qui donna d'assez bons résultats. Désireux de procurer à ses pauvres enfants tous les soulagements possibles, il se mit en relation avec le Père Damien, chargé alors d'un hôpital de 7 à 800 lépreux à Molo-kai (Sandwich), et mort depuis victime de son dévoûment. Entre autres renseignements, le Père Damien lui indiqua un traitement inventé par un médecin japonais, M. Goto. A l'exemple du gouvernement d'Hawaï, il n'hésita pas, bien qu'il fut compliqué et coûteux, à en faire bénéficier ses malades.

En commençant cette œuvre héroïque, M. Testevuide écrivait à son évêque. « Je n'ignore pas, Monseigneur, le danger auquel je m'expose. Peut-être un jour me verrai-je privé de votre société et de celle de mes confrères. Si Dieu, dans ses justes et miséricordieux desseins, permettait que je fusse atteint du mal, que je veux guérir dans les autres, je me souviendrais de la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom, et je me présenterais à son tribunal avec un degré de confiance de plus. Je vous demanderais seulement, comme dernière grâce, la faveur de vivre et de mourir au milieu de ces chers lépreux. » M. Testevuide ne fut pas atteint de la lèpre, mais peu de temps après avoir vu les heureux commencements de son œuvre de prédilection,

il succomba à une maladie des plus douloureuses. Il mourut à Hong-Kong, loin de ses chers lépreux, d'un cancer à l'estomac, le 3 août 1891.

M. Vigroux fut chargé de le remplacer à son poste : » C'est sur vous, cher Père Vigroux, que je compte, lui dit simplement Mgr Osouf, pour remplir cette mission ». Il la remplit en effet. Sans autres ressources, lui aussi, que la Providence, il a développé l'œuvre commencée ; et l'hôpital de Gotemba, qui comptait trente lépreux à la mort de son fondateur, en abrite aujourd'hui 80. Ceux-ci forment une communauté d'où la gaîté n'est point bannie. Ils s'aident entre eux comme des frères. Les plus malades sont soignés par ceux qui le sont moins. Les plus valides s'occupent à cultiver la terre, ou travaillent à divers métiers. Quoique la plus entière liberté de conscience leur soit laissée, la plupart demandent d'eux-mêmes à entrer dans la religion chrétienne, qu'ils apprennent bien vite à aimer et où ils trouvent leurs meilleures consolations.

C'est ainsi que dans l'Église catholique la Foi et la Charité ne sont jamais séparées.

Quelque considérable que soit le travail accompli jusqu'ici par les missionnaires, ils se rendent parfaitement compte, à la vue de leurs néophytes déjà répandus de tous côtés mais comme perdus au milieu d'une multitude innombrable de payens, qu'ils n'en sont encore qu'aux fondements de l'édifice grandiose dont le plan est sans cesse devant leurs yeux. Le nombre des ouvriers, auxquels les évêques se sont adressés jusqu'à ce jour, s'est trouvé forcément restreint à cause de la situation précaire faite aux étrangers résidant au Japon. Mais voici que le gouvernement du Mikado profitant de ses victoires sur la Chine renouvelle enfin, après vingt ans d'attente, ses traités avec les diverses puissances. Des libertés qu'il ac-

corde (1), en retour de la reconnaissance de sa juridiction sur les étrangers, on est en droit d'attendre que les œuvres catholiques prendront désormais un nouvel essor (2).

Ici, se pose naturellement une question : Quel va être l'avenir du Catholicisme dans un pays, où nous avons vu s'accomplir en un si court espace de temps des changements si extraordinaires ? Evidemment nous sommes réduits à des conjectures. Mais si l'on considère le chemin parcouru par le Japon durant ces trente dernières années, simplement au point de vue religieux, il semble qu'on puisse espérer pour la vraie Foi un magnifique développement. En effet, malgré les préjugés séculaires dont le peuple japonais était animé contre le Christianisme, malgré la crainte, la défiance, la haine dont il était prévenu à l'égard des étrangers, malgré les entraves laissées par les premiers traités à la libre action des missionnaires, il n'y a pas aujourd'hui de condition sociale, dans laquelle le Christianisme, qu'il soit représenté par l'Eglise catholique, le Schisme ou l'Hérésie ne compte des partisans. Sans doute, les Japonais reçoivent et s'assimilent plus volontiers et plus vite les sciences et les arts de l'Europe, que sa religion. Néanmoins, il y a peu d'hommes intelligents et de bonne foi, qui ne reconnaissent la beauté du Christianisme et n'avouent sa supériorité.

(1) Voici parmi les conditions de ces nouveaux traités celles qui intéressent plus spécialement les missionnaires : Liberté de voyager et de résider partout au Japon sans passeport ; autorisation de posséder des immeubles, mais non le sol sur lequel ils sont élevés. (Les terrains ne pourront être que loués, mais pour un temps d'ailleurs assez considérable, suivant les usages du pays) ; liberté pour chacun d'exercer non seulement en particulier mais publiquement le culte auquel il appartient ; remplacement de la juridiction consulaire pour les étrangers par celle des tribunaux ordinaires japonais.

(2) Déjà les P. Trappistes viennent d'être appelés au Japon où ils vont avoir trois établissements.

A cet égard le travail de transformation accompli dans la société japonaise ne saurait être apprécié exactement d'après le nombre des néophytes. Dans ce pays si longtemps fermé, et à cette heure pénétré de toutes parts par la civilisation des nations chrétiennes, où nos doctrines, nos institutions, nos usages ne cessent de se propager avec une incroyable rapidité, le paganisme recule de jour en jour. Si le Shintoïsme et le Bouddhisme, les deux anciennes religions de l'empire, comptent encore un très grand nombre d'adeptes, elles sont observées de la plupart beaucoup moins par conviction que par coutume. Et sans qu'il soit besoin de s'attacher à les refuter directement, à lui seul l'enseignement donné dans les écoles publiques contribue plus efficacement à les détruire, que ne pourraient faire toutes les attaques dirigées contre elles. Malheureusement le vide laissé dans les âmes par la disparition des vieilles croyances n'est rempli par rien ou ne l'est que par des doctrines erronées. Le temps presse : c'est le moment de donner à ce peuple avide de s'éclairer la seule religion qui soit appuyée sur des preuves certaines.

Le Protestantisme, qui par ses livres, ses journaux et ses écoles s'est acquis une grande influence, a répandu au Japon nombre d'idées chrétiennes utiles. Mais n'ayant pas de corps de doctrine arrêté, il n'est pas à proprement parler une religion. C'est un cahos d'opinions particulières, qui se contredisent, et à cause de cette incertitude même il n'a pas, surtout dans un pays où de longs préjugés d'éducation n'existent point encore, de quoi satisfaire des esprits réfléchis et qui cherchent sincèrement la vérité. D'ailleurs le principe sur lequel il s'établit le renverse. Le même ministre, qui apprend à ses disciples à interprêter librement la Sainte Ecriture, se voit souvent éconduit par eux de l'église qu'il a fondée sur la simple raison qu'étant en état eux

aussi de lire et d'expliquer les Livres Saints ils peuvent se passer de lui. De plus, en vertu de ce même principe, le Protestantisme, en se répandant, introduit dans un pays où tout a reposé jusqu'à présent sur le respect religieux de l'autorité, avec un amour exagéré de la liberté l'esprit d'insubordination et d'indépendance. De là vient que le Christianisme confondu avec le Protestantisme a été plus d'une fois signalé par les écrivains japonais comme un danger social.

Le Schisme russe apparaît de plus en plus aux hommes intelligents ce qu'il est en effet : la religion nationale d'un empire redoutable, religion inséparable de la politique des Tsars et leur principal moyen de gouvernement. Etant donnés l'ardent patriotisme du peuple japonais et son esprit d'indépendance, joints à la crainte que lui inspire naturellement le voisinage de la Russie, il est peu probable que la religion russe devienne jamais la religion du Japon.

Le Catholicisme n'a rien qui puisse inspirer de semblables craintes. Il n'est pas la religion d'une nation, et son esprit n'est point un esprit de révolte. Ce qu'il a contre lui, c'est surtout l'austérité de sa doctrine. Sa Foi définie répugne à l'orgueil, sa loi inflexible irrite les passions. Mais, dans sa fixité même, dans sa vérité éclatante, dans les vertus qu'il produit, dans le dévoûment désintéressé de ceux qui le prêchent, dans l'unité de sa hiérarchie qui réunit dans une même foi et sous un même chef tous les croyants du monde entier, quelle force n'y a-t-il pas! Voilà ce qui fait notre confiance.

A cette heure, sans doute, en présence de tant de sectes chrétiennes, qui se disputent et se contredisent, les Japonais sont comme déroutés. Dans l'impossibilité où ils sont la plupart du temps de reconnaître avec certitude où est la véritable, beaucoup en sont venus à douter également de toutes, et à les regarder toutes ensemble avec

la même indifférence. L'opinion d'un très grand nombre aujourd'hui, dans la classe élevée et parmi les gens instruits, est que la science en général est appelée à remplacer toute religion. Mais les Japonais aussi ne tarderont pas à reconnaître que la science ne suffit pas seule. Car si elle a résolu déjà et résout encore tous les jours de nombreux et difficiles problèmes, il y en a pourtant sur lesquels elle restera toujours muette. Or ce sont précisément ceux qui intéressent et préoccupent davantage les hommes.

Alors, le Catholicisme avec ses preuves rationnelles si évidentes, son enseignement dogmatique et moral immuable, s'imposera forcément de lui-même ralliant à lui toutes les âmes droites et sincères. Déjà, il compte à lui seul un plus grand nombre d'adhérents, que toutes les sectes protestantes réunies (1). Ses fidèles ont en outre l'avantage d'être convaincus, de ne pas hésiter dans leur foi, et d'en faire pratiquement la règle de leur vie. Bien qu'extérieurement son influence paraisse peu considérable, elle n'en est pas moins réelle et profonde. En transformant les âmes, il travaille efficacement à renouveler la société même, œuvre lente, silencieuse, mais fondamentale.

Puisse à ce peuple absorbé maintenant par les préoccupations de la politique, et comme emporté vers les grandes destinées, auquel il se sent appelé dans l'avenir, l'Eglise de Jésus-Christ apparaître dans toute sa majestueuse beauté comme la divine institutrice des nations, la mère de toute civilisation vraie, la grande bienfaitrice de l'humanité ! Puisse-t-elle au sein de cet empire, qui se donne à lui-même le rôle d'initiateur

(1) Les statistiques des Protestants accusent pour 1894 : 39.419 adeptes et pour 1895 : 38.110. Ces adeptes se répartissent entre 34 sectes différentes.

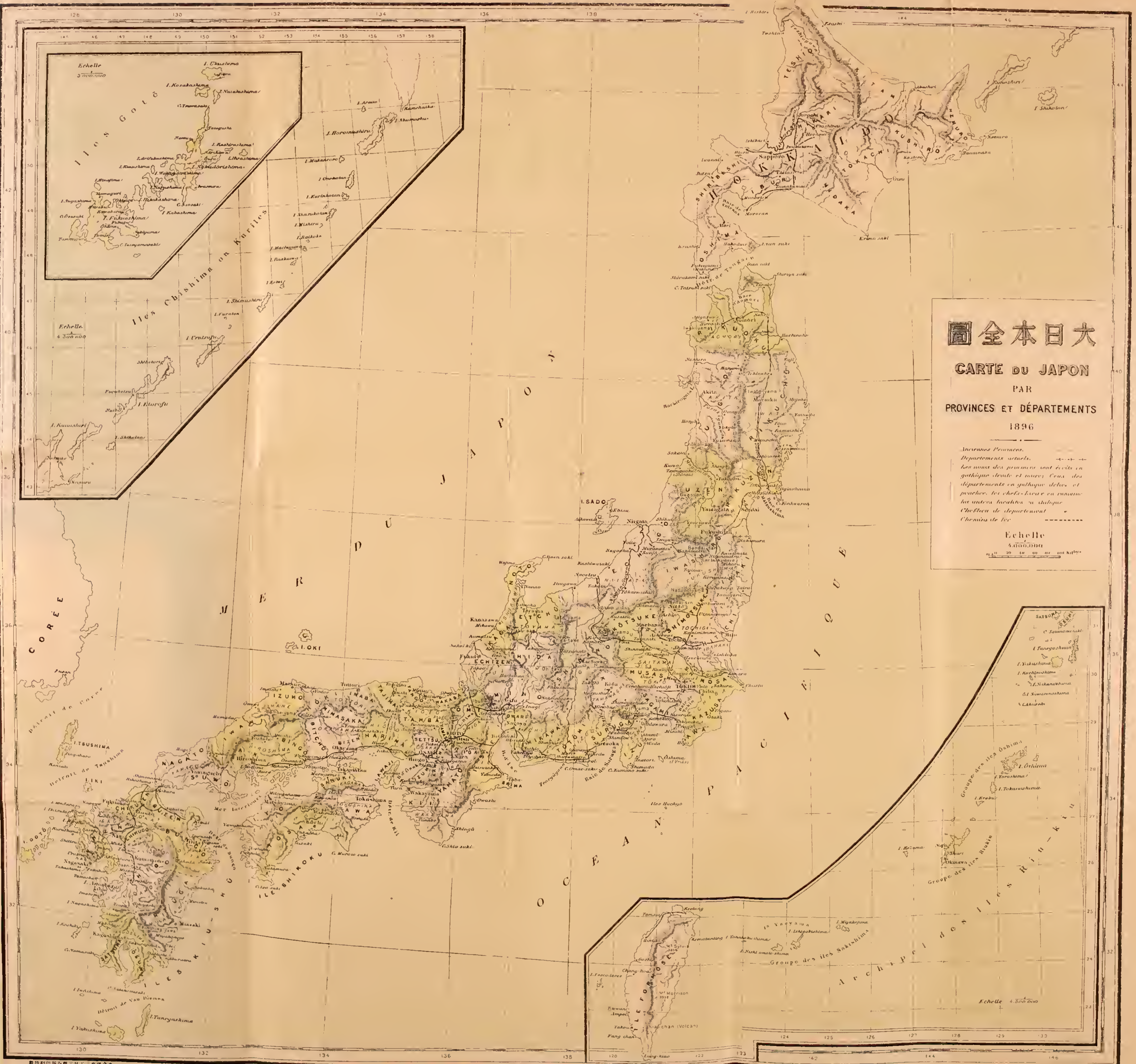
auprès des autres peuples de l'Extrême-Orient, recommencer l'ouvrage, qu'elle a naguère accompli dans l'Occident ! Puisse-t-elle y former cette société chrétienne, où l'esprit de Jésus-Christ qui est la Raison Eternelle règne dans les institutions, les lois et les mœurs, et où l'unité politique elle-même est cimentée par l'unité de la Foi ! A première vue, la distance qui sépare le peuple japonais du Christianisme ne paraît pas considérable. Quoiqu'il ne soit pas exempt des vices communs, qui déshonorent partout l'humanité, on peut dire qu'il a des qualités, des vertus naturelles même, surprenantes. Où trouverait-on ailleurs un plus grand amour du vrai, un sentiment plus vif de l'honneur, une telle passion de patriotisme, tant de délicatesse et de générosité réunies ? D'un autre côté, quelle est la nation infidèle, qui ait été baptisée dans le sang de plus nombreux martyrs, et chez qui la Foi proscrite et persécutée pendant des siècles se soit plus merveilleusement conservée ? Après cela, pourquoi le peuple japonais ne deviendrait-il pas chrétien ?

A l'heure où nous sommes l'Eglise ressuscitée du Japon s'apprête à célébrer le troisième centenaire de ses premiers martyrs. A Nagasaki, au pied de la montagne sur laquelle ils moururent crucifiés, s'élève un sanctuaire destiné à perpétuer parmi les hommes leur glorieux souvenir (1). Bientôt il va se remplir de foules chrétiennes, qui solenniseront dans leurs chants d'allégresse le triomphe de la foi de leurs pères. En même temps que ce magnifique monument célébrera la vic-

(1) Cette église qui va devenir la nouvelle cathédrale de Nagasaki et le Montmartre du Japon est l'œuvre d'une chretienne de France. Une dame veuve de Lyon l'a élevée toute entière à ses frais. Nous ne sommes pas autorisé à dévoiler ici son nom. Mais ce nom que bénissent les chrétiens Japonais est écrit dans un plus grand livre que le nôtre, au Livre de Vie. S'il demeure peu connu sur la terre, au ciel Notre-Seigneur Jésus-Christ et les saints martyrs du Japon le glorifieront un jour.

toire des saints dans la mort, puisse-t-il au cœur de la nation japonaise maintenant en paix avec Jésus-Christ symboliser la véritable Église de Dieu, le temple invisible et universel dans lequel habite plein de lumière et de vie Celui qui est le salut des hommes et des empires.

FIN



大日本全圖
CARTE DU JAPON
PAR
PROVINCES ET DÉPARTEMENTS
1896
Anciennes Provinces.
Departements actuels.
Chemins de fer
Echelle
1/4.000.000
MER DU JAPON
OCEAN PACIFIQUE
CORÉE
HOKKAIDO
I. SADO
I. OKI
I. TSUSHIMA
I. IKI
ILE SHIKOKU
ILES KIU-SHU
Iles Chishima ou Kuriles
Iles Gotō
Groupe des iles Sakishima
Archipel des iles Riu-kiu
ILE FORMOSE
Détroit de Corée
Mer Intérieure
Sapporo
Hakodate
Aomori
Akita
Morioka
Sendai
Niigata
Fukushima
Kanazawa
Fukui
Nagano
Maebashi
Tokio
Nagoya
Kioto
Osaka
Kobe
Wakayama
Hiroshima
Tokushima
Matsuyama
Kochi
Fukuoka
Nagasaki
Kagoshima
Echelle
1/4.500.000

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND

TROISIÈME PARTIE

LA DERNIÈRE PERSÉCUTION

LIVRE PREMIER

PREMIÈRES ARRESTATIONS ET PREMIERS EMPRISONNEMENTS A URAKAMI, OMURA, KUROSAKI ET SHITTSU

(De Juin à Décembre 1867)

CHAPITRE PREMIER

La persécution éclate d'une manière soudaine. — Dans la nuit du 14 ou 25 juillet les chapelles d'Urakami sont pillées par des émissaires du gouvernement, et soixante-quatre des principaux chrétiens sont violemment arrêtés. — Ils sont d'abord conduits chez le shoya, qui les pousse à des actes de rébellion, puis à Nagasaki où ils sont emprisonnés. — Emotion produite dans cette ville par leur arrestation. — Mgr Petitjean prie tous les consuls de vouloir bien s'intéresser officiellement au sort des chrétiens. — Le général Van Valkenburgh, ministre des Etats-Unis, s'associe énergiquement aux démarches des consuls auprès du gouverneur. — Inutilité de ces démarches. — Lettre du ministre de France au vicaire apostolique. — Il lui annonce qu'il a obtenu la mise en liberté des prisonniers, et lui demande d'engager tous les chrétiens à accepter certaines formalités extérieures, qui ne portent, dit-il, aucune atteinte à leur foi. — Mgr Petitjean ne peut admettre que des funérailles catholiques soient présidées par des bonzes et accomplies selon les rits bouddhistes. — A chaque décès, les chefs de famille d'Urakami

CHAPITRE II

CHAPITRE III

LIVRE DEUXIÈME

RESTAURATION DU MIKADO ET REPRISE DE LA PERSÉCUTION

(1868 et 1869)

CHAPITRE PREMIER

(1868)

I

II

CHAPITRE III

(1872)

I

II

CHAPITRE II

CHAPITRE III

(1874-75)

QUATRIÈME PARTIE

LA PAIX

LIVRE PREMIER

SOUS LE RÉGIME DE LA TOLÉRANCE

(1875-1885)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

LIVRE DEUXIÈME

LA LIBERTÉ DE FAIT ET ENFIN LA LIBERTÉ DE DROIT

de 1885 à 1895

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

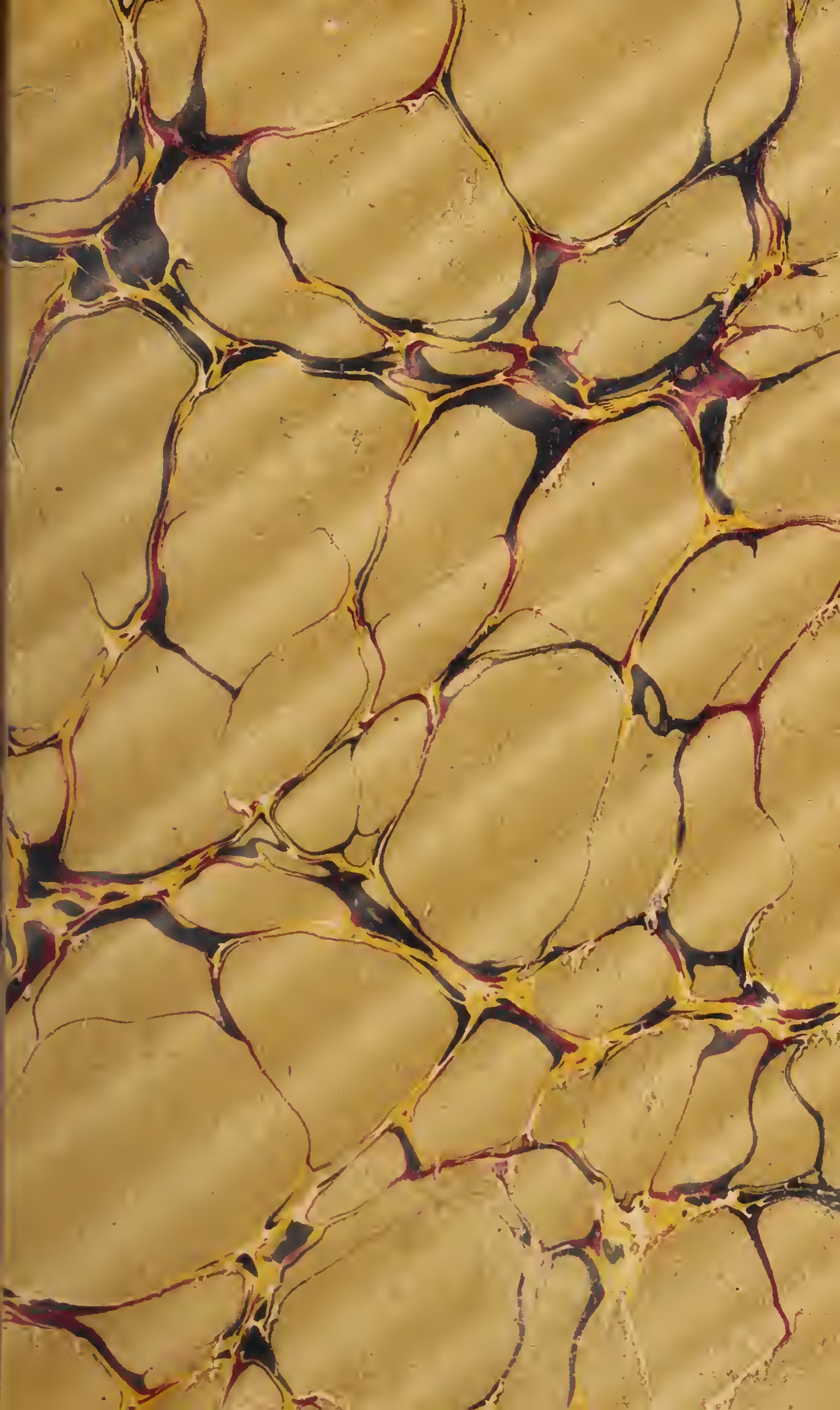
ORLÉANS. IMP. G. MORAND, 17, RUE BANNIER

ERRATA

(TOME SECOND)

Pages	Lignes			
11	11	une jeune fille	au lieu de	une fille
15	34	le gouverneur	—	le gouverneeur
21	5	une chrétienne	—	une chrétienne
26	12	quelques jours après	—	quelque jours
38	20	Ils n'apportent	—	Il n'apportent
46	23	de les mener	—	des mener
53	9	principaux chefs (2) étaient	—	chefs étaient (2)
58	5	Zen-yemon	—	Zen-yamon
75	6	d'eau bénite de cour	—	d'eau bénit cour
86	14	kwampaku	—	kwampku
98	16	C'était toute une	—	C'était toute une
103	37	condamné	—	cendamné
117	24	Kii Chunagon	—	Kü Chunagon
154	20	réduits au rang	—	réduits aux rang
166	7	(4 centimes) par jour	—	(4 centimes par jour)
166	28	Mizunoura	—	Misunoura
175	27	s'étant réfugiés	—	refugié
188	23	une injustice	—	uue injustiee
196	18	il y a de grandes fêtes	—	il y a grandes fêtes
214	11	sacrements	—	saeremnts
229	26	tous ceux qui	—	tout ceux qui
229	29	Garashia	—	garashia
245	18	voitures	—	voirures
254	17	des gâteaux! des gâteaux !	—	des gâteaux, des gâteaux,
259	16	si tôt	—	de si tôt
261	18	la province de Kaga	—	la provinee Kaga
265	40	proscription	—	preseription
268	6	dix-sept Japonais	—	japonais
275	9	le public	—	le public
275	31	la suppression des édits	—	la suppression des édits
287	20	abondance	—	ahondance
288	28	Yasutaro Yonokoshi	—	Yasutaro, Yonokoshi
325	28	le leur permirent, et	—	permirent. Et
393	35	œuvre	—	œnvre
364	18	un Japonais	—	un japonais
368	22	A cent milles	—	A cent mille
374	7	Asakusa	—	Hasakusa

Pages	Lignes			
379	26	l'intérieur	—	t'intérieur
419	32	du défunt	—	du défunts
421	25	dignes d'être	—	dignes d'êtres
429	18	situé au centre	—	situé aux centre
435	27	Et quoiqu'un	—	Et quoique un
445	35	les fenêtres	—	les feuêtres
451	22	Xavier	—	Xaxier
457	1	mal dissimulées	—	mal dissimulée
473	11	en grands caractères	—	grand caractères
483	22	de Pinang	—	du Pinang
517	31	tous les représentants	—	respprésentants
531	31	aussi grand	—	ausssi grand
544	15	pendants d'oreilles	—	pendant d'oreilles
544	15	rafraîchi	—	raffraîchi
557	32	Au point de vue	—	ou point de vue
559	25	importance	—	importante




1 1012 00019 9143